This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582954 3

LENOX LIBRARY

Astoin Collection.
Presented in 1884.

NKV

Saint-Ma

LE

FRUIT DÉFENDU

ASTOR NEW-YORK NKV

CORBEIL, imprimerie et stéréotypie de CRÉTÉ.

LE

FRUIT DÉFENDU

PAR

LA COMTESSE DASH

G. A. Paillow, vicomtesse de Saint-L

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

Reproduction et traduction reservées

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LE FRUIT DÉFENDU

LA CONFIDENCE MATERNELLE

Tu viens de me quitter, ma fille chérie ; j'entends encore le bruit de la voiture qui t'emmène, et si l'assurance de ton bonheur ne me consolait un peu de ta perte, je ne sais où je trouverais de la force pour la supporter. Depuis ta naissance, tu fus ma compagne fidèle ; en te voyant grandir, embellir sous mes yeux, j'oubliais les chagrins de ma vie, et je ne songeais plus qu'à en préserver la tienne : j'espère avoir réussi. Le mari que je t'ai donné a été choisi par toi, tu l'as trouvé digne de remplacer ta mère, il t'aimera, et tu seras heureuse près de lui, c'est mon vœu le plus cher, car je n'en forme plus que pour toi. Je t'ai promis de t'envoyer cette relation si longtemps désirée des aventures de ma jeunesse. Jamais tu n'aurais connu mes erreurs, si je ne regardais ce pénible récit comme un préservatif pour la suite de ton existence. Il me sera bien cruel de t'avouer que j'ai été coupable, je m'expose à perdre ton estime ; mais, de grâce, mon enfant bien-aimée, ne me juge pas avant de m'entendre. J'expie par des souffrances sans fin l'erreur

d'un moment, je crois qu'on ne peut plus me la repro cher, toi surtout, que j'élevai dans les principes de l morale la plus pure, toi à qui j'ai appris l'indulgence e même temps que la vertu ; c'est le moment de mettre te principes à exécution. Je compte sur ton cœur pour excu ser le mien. Il me semble que les larmes que je vais ré pandre en rouvrant une blessure si peu cicatrisée, seror purifiées par celles que me cause la douleur maternelle dans un autre moment je n'en aurais pas le courage Écoute donc, et profite.

« Je fus élevée par mon père comme il aurait élev son fils, si le ciel lui en avait accordé un. Seule espé rance d'une illustre maison, on m'entoura d'abord d tous les soins de l'amour paternel, et plus tard de tous le calculs de l'ambition. On reconnut de bonne heure che moi une tête ardente, une grande sensibilité et une imag nation vive et déraisonnable. Mes parents, au lieu de cher à calmer ces funestes dispositions, se contentèrei d'en retarder le développement, mon caractère fut cor traint, et non pas rompu. On me retint dans l'enfance plus longtemps possible ; à seize ans on me traitait ei core comme une petite fille. Rien n'était plus plaisa que de me voir à cet âge où déjà la coquetterie cor mence à se développer. J'étais un singulier mélange (qualités et de défauts. Je quittais l'étude des scienc abstraites, de la littérature, des langues mortes mêm pour jouer à la poupée, et je me remettais avec la mêm gaieté à mon chevalet et à mon piano.

« Le soir, la société la plus brillante se réunissait ch ma mère, je voulais plaire à tout le monde, et j'y réu sissais. Les femmes voyaient dans ma naïveté une sor d'assurance contre ma jeunesse, et les hommes, toujou portés à mal penser de notre sexe, prévoyaient que

vivacité de mes impressions me conduirait à quelque folie.

« J'avais dix-sept ans lorsque je rencontrai ton père. Il était beau, aimable, riche et rempli de talents. Chaque famille recherchait son alliance. Il m'aima ; je crus que je l'aimais aussi, et je donnai mon consentement à notre mariage avec tout le bonheur imaginable.

« Ce fut un enchantement que la première année ; mon mari m'accabla d'attentions : j'avais la meilleure maison de Paris, un des plus beaux noms de la monarchie, des équipages superbes, des diamants de princesse ; enfin, il ne me manquait rien de ce qui, dans ma jeune tête, constituait le bonheur.

« Je ne quittais pas les fêtes et les parties de plaisir. Absolument maîtresse de mes actions, je me plongeai dans toutes les extravagances que me permettait mon magnifique état. Je fis des inconséquences sans nombre ; la calomnie ne m'épargna pas, et cependant j'étais aussi pure que toi, ma fille. Certaine de mes intentions, je bravais les dangers. Cette assurance me perdit.

« Il y avait trois ans que j'étais mariée lorsqu'un ami officieux vint me raconter des propos tenus sur mon compte, et qui n'avaient nulle apparence de fondement. Ennuyée de n'entendre sans cesse que des compliments outrés ou des calomnies odieuses, je le renvoyai, et pour me débarrasser de lui, je demandai mes chevaux. Je me fis conduire à quelques lieues de Paris. Voyant auprès de la route un bois touffu, je descendis, et, après avoir ordonné à mes gens de m'attendre, je m'enfonçai seule dans une allée. Là, pour la première fois de ma vie, je me mis à réfléchir ; je rentrai en moi-même, et je fus saisie d'un effroi mortel en apprenant à me connaître.

« La violente passion de mon mari avait fait place à l'in différence. Il ne me rendait point malheureuse, j'étai toujours libre de mes volontés; mais ce n'était plus c sentiment que j'avais cru éternel. Dès que je m'aper çus de ce changement, je me précipitai plus que jamai dans le tourbillon pour m'étourdir, et j'y réussis. C jour-là seulement, la vérité se présenta à mes regard et m'épouvanta. Je reconnus que ce que j'avais pr pour de l'amour n'avait été chez moi que de l'exaltation de l'enivrement. En sondant mon cœur, je sentis qu' était vide, que les affections n'en avaient point été éveil lées; elles devaient l'être un jour : cette certitude m'at terra.

« Je tombai involontairement à genoux pour demande au ciel la grâce de rester innocente, déjà il me semblai que j'étais coupable. Je formai la résolution de fuir l société, de me réfugier à la campagne, et je revins che moi tellement remplie de ces idées, que je refusai u bal charmant qui me fut offert par une de mes cousines Gustave ne voulut point y consentir, il me plaisanta su mon accès de misanthropie, et moitié de gré, moitié d force, je me laissai entraîner. Mes plans de retraite di parurent comme une ombre devant les charmes de l danse. Jamais je ne fus plus gaie.

« J'étais coquette, Valentine; je l'étais comme le sor toutes les femmes, c'est un instinct qui naît avec nous peut-être est-ce par amour-propre; il est en effet bie doux de voir à nos pieds ces êtres superbes qui se sor créés nos maîtres; enfin, quel qu'en soit le motif, c'e une vérité incontestable. Je volais ce jour-là de triomph en triomphe, je désespérais mes rivales, et, sans en avo l'intention, je fis vingt malheureux. Je ne conçois pas l plaisir que trouve presque tout notre sexe à tourmente

l'autre. Qu'on cherche à plaire aux hommes, rien de mieux ; mais ce qui me semble odieux, c'est d'enfoncer à dessein un trait empoisonné dans le cœur d'un infortuné, pour le retourner ensuite avec cruauté et le déchirer impitoyablement. Ce ne furent jamais mes idées; grâce à Dieu, je n'ai rien dans ce genre à me reprocher.

« Lorsque je fus seule après cette victorieuse soirée, mes réflexions du matin se représentèrent à mon esprit; je fis mon possible pour les accorder avec ma conduite, et je me persuadai que cette place inoccupée appartenait à mes enfants, je n'en avais point encore. Cette illusion me consola ; je m'endormis et je ne pensai plus à ma terreur.

« Néanmoins je craignais de m'être trompée, je me surprenais à chercher autour de moi quel serait mon vainqueur. Cette idée, une fois venue, se renouvela souvent; bientôt je ne pus la chasser : je me déterminai à reprendre mes projets de fuite, et j'engageai Gustave à me conduire dans une terre que nous possédions près de Nancy. Il y consentit. Je me crus là bien en sûreté. Certes, nul en province ne pouvait ébranler une vertu qui résistait à tous les élégants de la cour.

« Bientôt mon château se remplit. On accourait de vingt lieues à la ronde pour partager les plaisirs bruyants que j'avais introduits chez moi. Les officiers des régiments des environs ne furent pas les derniers à se présenter. Ce n'étaient que chasses, comédies, réjouissances de toute espèce.

« Parmi les femmes qui me visitèrent, j'en distinguai une qui réunissait tout ce qu'on peut concevoir de plus séduisant. Elle me parut douce, bonne autant que jolie. Nous nous liâmes intimement. Elle était veuve, par conséquent rien ne l'empêcha d'accepter la proposition que je lui fis de s'établir à Sorval pour tout le temps que

j'y resterais encore. Ses talents charmaient nos cou instants de solitude ; ils étaient vraiment extraor naires ; je n'ai jamais rencontré de femme qui les po sédât tous à un degré aussi éminent.

« Je l'ai déjà dit, je recevais beaucoup d'officiers. l me firent leur cour plus ou moins, et furent repouss avec cette politesse que donne l'usage du monde. U seul parut insensible à *mes charmes*, et par cette rais je le remarquai. C'était le prince Alfred de... (je ne te nommerai pas). Je ne sais comment je ne l'avais p rencontré dans le monde à Paris ; il y avait été un i stant, et son père l'avait fait partir pour la provinc Essaierai-je de te le dépeindre? chère Valentine : c'e lui qui a fait toute ma destinée...

« Rien n'était plus régulièrement beau que son visag l'expression en était sérieuse et presque sévère. Lo qu'il s'animait, il se répandait sur ses traits une sorte jeunesse et d'enfantillage que je n'ai vus qu'à lui. Sa taill élevée et bien prise, avait peut-être le défaut d'être peu raide. Il était plus instruit que ne le sont les homm ordinairement à vingt-cinq ans. Son esprit plus profo que brillant, retrouvait de la légèreté avec les femm qui lui plaisaient ; enfin c'était un de ces êtres que no sommes fières de subjuguer. Il ne se montrait po aucune autre ce qu'il était pour la personne aimée, comme je le lui ai répété souvent, j'étais la seule da la nombreuse société qui nous entourait, qui conn réellement son caractère. Toujours calme et tranquill excepté lorsqu'une émotion inattendue se présentait, n'y avait chez lui aucun premier mouvement, et cepe dant point de calcul. Je l'ai vu pleurer trois fois dans cours de notre liaison ; chacune de ses larmes paraiss lui coûter une douleur inconcevable. Froid et cependa

emporté, il ne souffrit jamais un affront sans colère, et ne reçut un bienfait sans reconnaissance.

« Voilà à peu près quel était celui qui m'égara, ma fille. Si je l'avais connu tel, peut-être aurais-je été sauvée; mais je fus entraînée dans le précipice par une pente insensible : je ne m'en aperçus que lorsque j'y fus tombée sans retour. L'amie dont je t'ai parlé, cette Pauline, me conduisit comme par la main. Que Dieu le lui pardonne, elle a causé le malheur de ma vie!

« Alfred, après un séjour d'un mois près de nous, se décida à lui présenter son hommage. Elle l'accueillit, je ne devinai rien de tout cela. Cependant un penchant secret me rapprochait de lui, je ne m'en rendais pas compte, je n'y songeais pas.

« Un soir que nous faisions des folies dans le salon, il me blessa légèrement au pied. La galanterie empressée avec laquelle il répara sa maladresse me charma. Nous causâmes longtemps ensemble; j'étais enivrée. Bientôt le son d'un piano se fit entendre, une voix sonore commença une brillante cavatine... il y courut et ne quitta plus Pauline. La jalousie me révéla mon amour; je me retirai dans ma chambre, et là je déplorai ma funeste erreur dans toute l'amertume de mon âme.

« Pauline, fatiguée de ses triomphes ou craignant de perdre sa victime, me rejoignit après quelques instants. Elle employa toute la finesse de son esprit à détruire l'impression que j'avais reçue et qui m'éloignait d'elle involontairement. Elle me dit qu'elle aimait Alfred, se garda bien d'ajouter ce que j'ai su depuis, qu'elle avait des raisons de s'en croire aimée; enfin elle gagna si bien ma confiance qu'elle reçut l'aveu de ma faiblesse et de mes remords.

« Au lieu de les fortifier, elle les détruisit en me per-

suadant que pourvu qu'une femme n'oubliât pas enti rement ses devoirs, une préférence lui était permis Nous nous promîmes mutuellement que la préférée pr viendrait l'autre afin qu'elle tâchât de se guérir, et no nous séparâmes plus intimes encore par nos doubl confidences.

« Deux jours après, nous nous promenions ensen ble ; après beaucoup de circonlocutions, elle m'engag à renoncer au prince: elle avait reçu sa déclaration da la matinée. Jamais, ma fille, je ne pourrai te rendre que j'éprouvai alors ; je perdis toute idée et je tomb dans des convulsions affreuses. La violence de mon im gination, ma sensibilité si longtemps comprimée se d veloppèrent avec fureur ; ma perfide amie les encour gea. Je ne connus bientôt plus de frein, et, lorsque revis Alfred, je ne fus pas maîtresse de lui cacher ce qu j'éprouvais; sans lui dire précisément que je l'adorais, le lui fis entendre si clairement qu'il ne put en douter,

« Que se passa-t-il en lui ? je n'en sais rien ; il prétend qu'il n'aimait point Pauline, qu'il n'avait cherché pr d'elle qu'une occupation. Peu de temps après nous étio d'accord et j'étais déjà la plus malheureuse des femme

« Mon amie se fit un mérite de son sacrifice. Je n'ai p depuis l'attribuer qu'au désir de me mettre sous sa d pendance et de me forcer à fermer les yeux sur sa co duite, car j'ai acquis la certitude qu'au moment où je la pla gnais le plus, un des amis de mon mari l'avait déjà consolé

« Alfred ne montrait pas pour moi cette passion brû lante dont j'étais remplie ; il m'aimait cependant, ma il était effrayé de ma réputation de légèreté. Ma vie éta une continuelle alternative de désespoir et de ravisse ment; il se passait des semaines entières sans qu'il m donnât une seule marque d'amour, et quelque temp

après il m'en accablait. Je ne pouvais jamais être sûre de lui; un horrible soupçon me poursuivait partout; j'étais convaincue que je ne devais qu'à sa pitié ou à l'effervescence de son âge les courts moments d'abandon que je lui voyais. C'était la punition de ma faute.

« Je puis bien l'assurer, pendant les années qui s'écoulèrent entre ma chute et mon repentir, je ne parvins à être tranquille qu'en m'étourdissant sans cesse. Hors les éclairs de bonheur qu'un cœur comme le mien devait rencontrer dans une passion aussi violente, je ne fus point heureuse. Ma santé en souffrit étrangement, mon caractère se changea tout à fait; je devins triste, morose; je pleurais sans cesse.

« Peu à peu le château se dépeupla; on me délaissait depuis que je n'offrais plus de plaisirs. Il ne resta qu'un petit comité dont Pauline se garda bien de se détacher.

« A cette époque, Gustave fut aussi obligé d'entreprendre un long voyage. Des propriétés, qui venaient de ma mère, réclamaient sa présence en Suède; je saisis le prétexte de mon veuvage pour ne point retourner à Paris, et pendant que tout le monde s'étonnait de ma sauvagerie, je courais d'illusions en illusions après un bonheur qui ne peut se trouver ici-bas.

« Au milieu même de l'ivresse où me plongeait la présence de mon amant, j'étais déchirée de remords. L'avenir se présentait à moi sous les couleurs les plus sombres. Je ne me dissimulais pas que j'avais perdu par ma faute et ma réputation, et une grande partie de mes agréments. Ces sacrifices m'auraient peu coûté sans les craintes qui les accompagnaient. Le prince avait beau me jurer que je régnerais à jamais sur lui, je savais trop que c'était impossible. Je ne pouvais être jalouse du présent, je l'étais du passé et de l'avenir.

« Avec le nom qu'il porte, me disais-je, il se marie nécessairement : une autre l'obtiendra, ce titre dc j'aurais été si fière ; elle aura alors la permission l'aimer, et moi, qui sait si lui-même il ne me le défe dra pas !

« Ces idées étaient déchirantes ; j'avais de plus à résis à ses instances et à ma propre inclination, il me se blait que je ne survivrais pas à ma honte. Je le lui d il ne m'en parla plus ; mais il souffrait, il se plaignait q je ne l'aimais pas. Je ne pus y tenir plus longtemps, après six mois de combats opiniâtres... je cédai...

« Oh ! ma fille, je suis à tes genoux, en te faisant aveu. Pardonne, pardonne à ta pauvre mère. Conser lui ton estime, ton amitié. Elle a failli, mais son cri lui a été remis par le ciel. Seras-tu plus sévère que l N'auras-tu pas égard à la cruelle pénitence qui dur jusqu'à sa mort ?

« J'ai interrompu mon récit, il était devenu trop pé ble ; je crains de n'avoir pas la force de l'achever. O ma Valentine, pardon, pardon !

« Il faut terminer cette tâche cruelle : c'est une so d'expiation au-dessus peut-être de celles que j'ai d faites.

« Je fus deux ou trois jours anéantie ; mais Alfred é si heureux, il me chérissait de si bonne foi, que je crus pas l'avoir acheté trop cher. Je ne te raconterai ce qui se passa ensuite, tu le devines sans peine. Tou les liaisons de ce genre se ressemblent : elles ne diffèr que par le plus ou le moins de douleurs. J'en fus abr vée. Le régiment du prince changea de garnison. N ne pûmes nous séparer. Il obtint un congé d'un qu'il allongea encore pour rester près de moi. Tu s tout ce que cette conduite avait de répréhensible, au

personne n'ignorait notre intimité ; ma famille seule, par une espèce de miracle, n'en fut pas instruite, ou du moins ne fit pas semblant de l'être. L'absence de mon mari se prolongeait toujours ; il m'annonça qu'un séjour de dix-huit mois lui était nécessaire, et qu'il ne répondait même pas de revenir à cette époque.

« Comme Pauline restait près de moi, quelques personnes doutaient si Alfred n'était pas son amant. Je saisis cette chance avec avidité. Elle était libre, rien ne les empêchait de s'unir ; je pouvais donc, sans faire tort à mon amie, laisser planer sur elle des soupçons qui m'auraient perdu dans l'esprit de ton père ; d'ailleurs, elle fut la première à le proposer. Elle me fit écrire dans ce sens à Gustave ; une fois prévenu, je ne craignais plus rien de la médisance.

« Le rôle qu'elle joua dans toute cette affaire me répugna même alors ; je n'étais pas assez aveuglée pour ne pas voir qu'une femme qui sert une intrigue étrangère est plus méprisable que celle qui joue le premier rôle ; elle n'a pas l'excuse de la passion, et, si jamais une malheureuse put avoir des droits à cette excuse, ce fut moi. Alfred était mon Dieu, mon idole ; ce n'est pas une métaphore de dire que je ne pensais qu'à lui, rien ne pouvait m'en distraire. Il m'arrivait de passer des heures entières à le regarder sans qu'il me vît : c'était une jouissance inexprimable.

« Cependant mes remords et mes inquiétudes continuaient. Je lui fis promettre que, s'il devait se marier et qu'il ne m'aimât plus, il me renverrait mes lettres. Je ne voulais pas d'autre avis, et j'étais certaine de n'y pas survivre. Ma cruelle amie contribuait à augmenter mes incertitudes, si le prince manquait d'attention, si ma funeste idée qu'il ne m'aimait pas se présentait à mon esprit.

« Ce n'est pas vous, ma chère, disait-elle, qui êtes de tinée à animer ce beau marbre. »

« Il y avait là de quoi me faire mourir de chagrin.

« Enfin, ma fille, lej our qui devait rompre cette uni arriva. Le duc de*** rappela son fils à Paris: mes prièr et mes larmes ne purent que retarder le moment fat Je n'essaierai pas de te dépeindre nos adieux; il n'y a p d'expression qui puisse rendre cette souffrance de la s paration, ce vide de l'absence; il faut l'avoir éprouv Ce souvenir reste si douloureux, qu'on ne le réveille p sans ressentir presque la même chose; c'est une cicatri qui ne se ferme point.

« Restée seule dans ma terre, ma première pensée f d'aller rejoindre Alfred; je n'y résistai pas. A mon a rivée, il était parti pour le midi de la France, où ne pouvais le suivre sans me perdre entièrement. préférai donc revenir aux lieux où je l'avais conn mon retour à Sorval fut aussi soudain que l'avait été m départ. J'y passai six éternels mois, sans autre socié que mes regrets. Le prince m'écrivait souvent, je lui r pondais plus souvent encore.

« Peu à peu, la correspondance devint moins active son côté; ces retards m'effrayaient, je tombai dans u état de mélancolie affreux. Je n'avais plus d'illusions, voile était déchiré; je n'attendais plus que le courrier q devait m'annoncer la mort, lorsque Pauline revint da ma solitude, et m'amena quelques personnes.

« Nous étions à table quand on apporta les journau Pauline les ouvrit et les mit dans sa poche sans vouloir l montrer. On ne vit dans cette discrétion qu'une plaisa terie; je ne pus me rendre raison de l'inquiétude qu'el me causa.

« A peine rentrée au salon, mon amie me conduisit da

ma chambre; je devinai qu'elle avait quelque nouvelle à m'apprendre.

« Le prince se marie, me dit-elle sans préparation; son contrat a été signé par le roi. »

« Ces paroles firent sur moi un tel effet, que la tête me tourna sur-le-champ, et, au lieu des pleurs auxquels elle s'attendait, Pauline reçut pour réponse un grand éclat de rire. Elle ne s'y trompa pas.

— Restez ici, Alix, il est impossible que vous reparaissiez dans cet état, tâchez de vous calmer.

— Moi? je suis très-calme. Comment! nous irons à la noce, à la noce d'Alfred! Jamais plus beau fiancé ne conduisit une jeune fille à l'autel. »

« Pauline fut effrayée de cette insensibilité; elle chercha à rappeler mes douleurs, sans pouvoir y réussir. J'étais décidément folle.

« Trois jours après cette scène, je l'étais encore. On essaya de me remettre les lettres qui étaient arrivées pendant ce temps. Je brisai l'enveloppe avec indifférence; mais, à peine eus-je aperçu mon portrait et une longue tresse de mes cheveux, que l'étendue de ma perte m'apparut tout entière. Je fondis en larmes, ma raison me revint pour souffrir. Je poussais des cris déchirants, j'appelais Alfred, mon Alfred, et les regards de Pauline me disaient qu'il n'était plus à moi.

« Un mois d'angoisses épouvantables s'écoula : je me renfermai davantage en moi-même, j'assurai à mon amie, qui me fatiguait de ses consolations, que je me guérissais, et je la priai de me laisser seule chez moi. Je nourrissais un projet extravagant, sans doute, mais que rien ne m'aurait empêchée d'exécuter.

« Aussitôt qu'elle fut partie, je demandai des chevaux de poste et je volai à Paris. A peine descendue à mon

hôtel, je montai en fiacre en ordonnant de me condu chez le prince..... Le cocher s'arrêta, la porte s'ou je me précipitai dans la loge du portier ; on me répo que monsieur était chez lui, et un domestique qu appela me conduisit par un escalier dérobé dans le c net de son maître. J'entrai, il n'y avait personne. l lampe éclairait cette petite pièce, remplie de livres d'objets de travail.

— Monsieur le prince est chez madame la princes me dit le valet de chambre, je vais l'avertir. Mada veut-elle me dire son nom ? »

« Je n'eus que la force de faire un signe négatif, e me laissai tomber sur un fauteuil. Restée seule; je p menai mes yeux sur tout ce qui m'entourait.

« Me voici donc chez lui, m'écriai-je, je vais le voir

« Un mouvement machinal m'attira devant une gla je souris à ma pâleur, au changement de mes tra J'étais décidée à mourir, je ne voulais que lui dire ad et lui montrer l'état où il m'avait réduite. Le bruit pas d'un homme qui traversait l'appartement voisin fit entendre ; je les reconnus, c'étaient les siens. L'ér tion de bonheur triompha de mon ressentiment, et l que Alfred ouvrit la porte, il me reçut dans ses bras s connaissance.

« En revenant à moi, j'étais couchée sur un cana mon regard rencontra le sien et ne s'en détacha pl J'oubliai tout, il me sembla que j'étais encore à Sorv je passai mes doigts dans les mèches de ses chev noirs, comme je le faisais autrefois, il ne remuait po Après un long moment de silence, il parla : sa voix sipa mes illusions et me rendit à mon désespoir.

— Qu'êtes-vous venue faire ici, Madame ? pensez-v que cette démarche puisse être ignorée ? Voulez-vous

forcer à me reprocher toujours de vous avoir perdue?

— Ce que je suis venue faire ? vous me le demandez ! O mon Dieu ! m'écriai-je en cachant ma tête dans mes mains, suis-je assez punie?

— Alix, vous me faites bien du mal, et à vous aussi. Vous n'êtes donc pas raisonnable. J'espérais que vous auriez senti que je ne pouvais désobéir à mon père. J'ai tâché de vous oublier et de faire le bonheur de ma femme. Vous connaissez ma franchise, et je crois devoir vous assurer que c'est maintenant mon unique désir.

— Fort bien, Monsieur, repris-je; car cette phrase, qui m'annonçait si clairement mon sort, me rendit toute ma fermeté. Il ne me reste plus qu'à vous remettre les gages d'amour que je tenais de vous. »

« Je déposai silencieusement un petit coffre sur le sofa et je me levai; avant de refermer la porte, une irrésistible envie de le regarder pour la dernière fois me fit rentrer dans l'appartement. Il était encore à genoux à la même place, immobile et les yeux fixés sur la boîte fatale. Je me rapprochai de lui, je pris sa main.

— Alfred, je vous pardonne, vous m'avez tuée, vous avez rempli mes jours d'amertume ; soyez aussi heureux que vous m'avez rendue misérable. Adieu ! »

« J'étais déjà loin avant qu'il eût songé à me poursuivre, s'il en avait eu l'intention.

« De retour chez moi, je m'enfermai. J'écrivis quelques lettres, je fis mon testament, et, avec toute l'assurance de la folie, je bus un verre de poison... La dose n'en était sans doute pas assez considérable, ou les remèdes qu'on m'administra, aidés de ma jeunesse et de la force de mon tempérament, me sauvèrent. On me rappela à la vie. Après des souffrances horribles, dont je me ressentirai toujours, je sortis de mon appartement.

« Je fus soignée, pendant toute cette maladie, par ange de vertu. Ta belle-mère, à présent, ma fille, e m'avait aimée depuis mon enfance. Mes travers l'avai éloignée de moi, mon malheur la ramena. Elle me rep senta qu'il ne me restait plus qu'un refuge, l'amitié e religion.

— Votre position n'est pas désespérée, cependa Votre mari ignore tout, votre famille ferme les yeux, une conduite irréprochable peut rétablir votre répu tion. Quittez Paris pendant quelques années, fuyez souvenirs, rattachez-vous à vos devoirs, et avec efforts soutenus, vous parviendrez à reconquérir vot estime et celle des autres. »

« Je suivis ses conseils, ils me réussirent en partie. C pendant je ne pus, malgré mes tentatives, éloigner mon cœur une image chérie ; mes remords même me rappelaient. Il est inutile d'ajouter que je rompis sa retour avec Pauline.

« Ton père revint. Mon premier mouvement fut de fuir, me trouvant indigne de le revoir. Mon sage ment me ramena petit à petit, et parvint à nous réunir. vins au monde, toi, ma Valentine, la seule joie de vie, et depuis ce moment, mes peines me semblère moins lourdes à supporter. Tu perdis ton père dans quatrième année. Je continuai à habiter la campagn Mon immense fortune me donnant les moyens d'y soign ton éducation comme à Paris, je fis venir tous les ma tres qui t'étaient nécessaires, et ce ne fut que lorsqu'el fut terminée, que je te présentai dans le monde.

« On m'y reconnut à peine. J'étais si changée de tout façons, que l'auteur de ma misère passa auprès de m sans s'en douter. Pendant mon exil, la guerre avait éclat il s'y était distingué, et avait obtenu, par sa bravour

les premiers grades de l'armée. Ce n'était plus à cette époque un beau et séduisant jeune homme : c'était un noble militaire jouissant de l'estime générale, et la méritant.

« Un jour, dans une réunion, il te remarqua, ma Valentine ; une certaine ressemblance avec moi lui donna des soupçons : on te nomma, et il chercha ta pauvre mère. Avec quelle émotion je le vis approcher ! Le cœur me battait comme dix-huit ans auparavant. Il m'adressa quelques phrases polies ; je ne pus lui répondre. Je ne retrouvai ma présence d'esprit que lorsqu'il me parla de ma fille.

— Vous êtes bien heureuse, Madame, me dit-il ; je n'ai point d'enfants, je les ai tous perdus ! »

« Il me regarda alors. Je crois que nous eûmes la même pensée : le ciel peut punir ici-bas celui qui a brisé le cœur d'une femme en brisant aussi le sien.

« Le lendemain il vint me voir, et nous nous trouvâmes seuls. Notre position était bien délicate. Il m'assura qu'il m'avait conservé un attachement de frère, et me témoigna un intérêt véritable.

« Depuis lors nos relations ont continué, quoique de loin en loin ; je ne peux le voir de sang-froid ; je le fuis ; il me rappelle trop de souvenirs que je dois oublier.

« Voilà ma douloureuse entreprise achevée, ma fille ; tu sais tout, il n'y a plus rien dans l'âme de ta mère qui ne te soit connu. Je ne t'aurais point confié mes fautes, si tu ne les avais déjà devinées. Tu as désiré apprendre la raison de mon changement d'existence : à présent tu ne l'ignores plus.

« C'est la dernière fois que cette histoire, déjà si ancienne, sera rappelée : un voile éternel la couvrira. Puisses-tu, ma Valentine adorée, être plus heureuse que

moi ! J'ai tâché de t'éviter les écueils où j'ai succombé. Lorsque tu t'es mariée, ton jugement était formé ; tu étais une femme en état de savoir à quoi elle s'engageait, capable d'analyser ses impressions.

« Je n'étais qu'une enfant.

« J'attendrai maintenant ta réponse, comme le jugement de Dieu. Quelle qu'elle soit, je m'y soumettrai ; je l'ai méritée.

« Adieu, Valentine, adieu ! Il y a bien longtemps que j'écris ; ma tête est plus fatiguée que mes doigts, j'ai besoin de repos. Le passé s'est présenté à moi avec une si effrayante vérité, que j'ai cru y être encore. Funeste effet des passions ! Elles épuisent notre jeunesse et nous poursuivent jusque dans l'âge mûr : le tombeau seul peut nous en mettre à l'abri !... Adieu ! »

LE VIEILLARD

Le soleil se couchait, le vent du soir agitait à peine les feuilles des arbres, les fleurs des champs, et ridait légèrement la surface des flots. Quelques nuages de pourpre, épars çà et là sur l'horizon, se dissipaient peu à peu, ou fuyaient comme les espérances de la vie. C'était à cette heure où la nature sommeille, qui n'est pas encore la nuit, qui n'est déjà plus le jour, où le calme universel inspire une mélancolie douce, inexplicable... C'est mieux que du plaisir.

Un vieillard, dont les cheveux blancs ombrageaient la figure vénérable, s'appuyait sur le bras d'un jeune homme à la noble tournure. Ils examinaient en silence la scène sublime qui se déroulait à leurs regards ; tous les deux semblaient animés d'émotions différentes ; chez l'un, c'étaient des souvenirs, chez l'autre, c'étaient encore des chimères.

— Gravissons ce tertre, mon fils, dit le premier, asseyons-nous près de ces ruines, c'est le but de notre promenade. C'est là que je dois te raconter ce que je t'ai promis. Je vais rouvrir la plaie la plus douloureuse. Puisse ma leçon te préserver des écarts de ton âge ; puisse l'exemple de ton père n'être pas perdu pour toi !

Ils se placèrent à côté d'un tombeau couvert de

mousse ; une croix de marbre noir, qui le surmontait, était entourée d'une couronne fraîchement cueillie. On voyait qu'une main amie prenait soin de l'orner.

« Ce monument que tu regardes, Edmond, couvre le le cœur le plus aimant qui fut jamais. La beauté, la jeunesse, les grâces : tout est là. Cette enceinte et mes regrets, voilà tout ce qui reste d'une femme qui fut adorée.

« A vingt-sept ans, jamais encore je n'avais éprouvé de ces attachements sérieux qui influent sur toute l'existence. Livré à des goûts passagers, à des fantaisies peu durables, je croyais pourtant avoir connu l'amour et toute son ivresse. Fixé à mon régiment, je n'avais pas revu Paris depuis mon entrée au service ; enfin j'obtins la permission tant désirée d'aller passer l'hiver dans ma famille. Après quelques semaines données au plaisir de se retrouver, mon père me présenta dans le monde. Je courais les fêtes, les spectacles et partout je rencontrais une femme enchanteresse, qui commença par m'intéresser, et enfin me tourna la tête.

« Elle n'était pas belle, ses traits n'offraient point de régularité, sa physionomie mobile faisait tout son charme. Le délire de l'imagination la plus vive, l'ardeur d'une âme brûlante se peignaient dans ses regards. Tantôt mélancolique, plus souvent gaie, quelquefois sérieuse et même sévère, ce n'était jamais un quart d'heure de suite la même personne. Elle avait de l'esprit, des talents. Enivrée du monde, sa santé délicate en souffrait souvent. Alors elle était irrésistible, sa figure pâle devenait si touchante, son sourire, ordinairement si malin, semblait presque tendre, jusqu'à ce que le son d'un violon lui fît oublier ses souffrances ; alors elle se remettait à danser, et ses grâces formaient une nouvelle séduction.

« Au commencement du printemps, ses douleurs devinrent plus violentes; elle imagina qu'un voyage pourrait lui être salutaire. On parla de la Suisse, son mari y consentit aussitôt. J'étais présent, elle me proposa avec son enjouement habituel d'être de la partie. Je me laissai entraîner, et transporté par l'idée de passer avec elle toute la belle saison, j'acceptai.

« Nous partîmes; mais au lieu de se remettre, ses maux augmentaient chaque jour : elle changeait à vue d'œil. Plus de gaieté: toujours silencieuse, son visage ne se ranimait un peu que lorsqu'elle admirait, avec son enthousiasme ordinaire, le magique pays que nous parcourions. Quand nous fûmes parvenus au centre des Alpes, elle parut reprendre une vie factice, soutenue seulement par sa tête si exaltée, au milieu de cette nature imposante. Quelquefois, appuyée sur mon bras, elle gravissait péniblement les montagnes. Avec quel délice je sentais cette créature idolâtrée près de moi! Elle était si rapprochée de l'éternité, que malgré moi son état m'imposait. Loin d'elle, je formais le projet de lui déclarer combien elle m'était chère; dès que je l'apercevais, je ne pouvais plus que la regarder en songeant que bientôt je la perdrais pour toujours.

« Une seule fois, j'osai lui dire que je l'adorais; elle ne me répondit point, et au moment où j'allais lui en demander la raison, je m'aperçus qu'elle était évanouie. Depuis ce jour, elle déclina visiblement, et lorsque nous entrâmes en Dauphiné, où nous la laissâmes dans une de ses terres, je revins à Paris, le cœur déchiré et convaincu que je ne la reverrais jamais.

« Pendant mon absence, mon père avait arrangé mon mariage. Il me fit part de ses intentions; il me parla de l'obligation où j'étais de soutenir dignement le nom

qu'il m'avait transmis. Accoutumé à lui obéir, indifférent sur tout ce qui n'était pas Nathalie, je donnai mon consentement. La compagne qu'il m'avait choisie méritait, par ses vertus, mon attachement et ma confiance : elle obtint l'un et l'autre.

« Pour bannir toute souvenance du passé, j'exigeai d'elle la promesse d'habiter cette terre et de rompre toute relation avec Paris. Je ne voulais plus que *le nom fatal* fût prononcé devant moi ; je voulais surtout ignorer ce qu'elle était devenue ; je ne supportais pas l'idée d'apprendre qu'elle n'existait plus, et j'y pensais sans cesse.

« Assis à cette place, je contemplais, comme aujourd'hui, l'immense étendue de la mer : que mes impressions étaient différentes ! Maintenant, désabusé des illusions de la jeunesse, je n'ai plus d'espoir, plus d'avenir : j'attends la mort avec tranquillité. Je me souviens qu'alors, les yeux fixés sur une voile lointaine, comme celle que tu aperçois à l'horizon, j'étais dans toute la fièvre de l'attente. Elle devait venir vers moi ; c'était elle, j'en étais certain, et lorsque le vaisseau changeait de route, ou qu'en approchant je reconnaissais une petite barque de pêcheur, je retombais anéanti.

« J'appris indirectement la mort de M. de*** tué dans une partie de chasse. Tu venais de naître, Edmond. Malgré ce nouveau lien qui m'attachait à ta mère, ma raison s'égara, je crois, et j'eus l'indignité de la rendre responsable de mes erreurs, de mes chagrins. Avec quelle douceur elle supporta ma dureté ! elle ne me la reprocha jamais.

« Un jour ta nourrice me raconta que, depuis quelques mois, une dame jeune, extrêmement maigre, et qui paraissait très-malade, se trouvait régulièrement sur

le rivage, à l'instant où tu allais y jouer avec les enfants des environs. Elle était accompagnée d'un homme de son âge à peu près. Ils parlaient rarement. Dès que l'étrangère t'apercevait, elle se précipitait vers toi, te prenait dans ses bras, te couvrait de caresses.

— Comme il lui ressemble, s'écriait-elle. Regardez, regardez, Jules, c'est lui, c'est lui-même. »

« Ce récit piqua ma curiosité; je voulus m'assurer de la vérité du fait, et dès le lendemain, je vins ici avec toi. Elle était à cette même place. Elle baissa son voile et cacha sa tête dans le sein de son compagnon. Je m'approchai, elle se leva, elle essaya de marcher, me tendit la main, du moins je crus le voir, et s'évanouit.

— Monsieur, me dit le jeune homme, au nom de l'honneur, retirez-vous; votre vue la tuerait!... »

« J'allais braver sa défense, j'allais prodiguer des soins à cette infortunée, et chercher à la connaître. Accoutumé à voir partout Nathalie, je ne doutai pas que ce ne fût elle, lorsque des domestiques qu'il avait appelés la transportèrent dans une voiture qui partit aussitôt. Je m'élançai après elle; je l'appelai inutilement. Je courus chez moi, je montai à cheval, et je parcourus infructueusement les environs.

« Les renseignements que je recueillis étaient trop vagues pour me diriger. Un paysan l'avait vue passer; un autre avait aperçu sa voiture d'un côté tout opposé. Je revins au château, découragé, abattu, et plus désolé que jamais.

« Plusieurs jours s'écoulèrent; en vain je me rendis vingt fois au bord de la mer, je n'entendis plus parler d'elle.

« Un mois après, j'étais seul dans mon cabinet, lorsqu'on m'annonça le vicomte Jules de Nermond. Je ne

le connaissais nullement, je cherchais à deviner le but de sa visite ; il se présenta lui-même. Jamais je ne rendrai ce que sa vue me fit éprouver, c'était le même homme qui l'avait soustraite à mes recherches.

— Monsieur, me dit-il, je vous apporte les dernières volontés d'une amie qui me fut bien chère !...

— Son nom ! m'écriai-je, son nom ? »

« Je n'entendis que Nathalie ; ce qu'il ajouta ensuite fut perdu pour moi ; je ne m'explique pas encore comment j'ai supporté ce moment. Jules me soutint, il fit mieux que me consoler, il pleura avec moi, et enfin me décida à lire l'adieu déchirant dont il était chargé de sa part.

« Je vais mourir, Arthur, je vais mourir ; et ce n'est « pas vous qui me fermerez les yeux, vous à qui toutes « mes pensées appartiennent, vous, pour qui je meurs, « parce que je n'ai pu vivre pour vous. Lorsque vous « lirez ces lignes, il ne restera plus rien de moi qu'une « froide dépouille ; mais cette âme brûlante, à qui vous « avez révélé toute la puissance de son exaltation, vous « environnera et recueillera vos larmes. Peu de minutes « sans doute me séparent de cet instant que j'ai tant « désiré, que j'ai appelé de tous mes vœux, néan- « moins il m'inspire une terreur invincible. Il me sem- « ble que ce passage du temps à l'éternité va m'é- « loigner de vous à jamais, que votre souvenir ne me « suivra pas, et cette idée déchire mon cœur. Je veux « m'occuper de vous jusqu'à la fin, je tiendrai la plume « tant que cela me sera possible. Il faut que vous puis- « siez dire que Nathalie vous a donné sa dernière action, « sa dernière pensée.

« Je sais que vous m'avez aimée, Arthur : ce moment « si vite écoulé, qui renferma pour moi un siècle d'exis-

« tence, est ma consolation, mon soutien sur le bord « de ma tombe. J'ai tant souffert ! Oh ! mon ami, que « j'ai souffert ! Que de jours passés dans les pleurs ! « Que de nuits sans sommeil ! Quels combats ! Quel « désespoir ! Et enfin quelle faiblesse ! Je suis venue « mourir près de vous. J'ai cherché à vous voir. J'ai « perdu toute raison. Je n'ai plus que vous au monde, « et bientôt il ne me restera plus rien... qu'un cercueil « et un juge sévère.

« Il doit me pardonner cependant. N'est-ce pas lui « qui m'a donné cette ardeur délirante qui m'a con- « duite sur le lit de mort ? N'a-t-il pas vu mes efforts « pour y résister ? N'a-t-il pas compté mes soupirs, et « ne m'en a-t-il pas punie ici-bas par des tortures que « seule je puis concevoir ?

« Je vous quittai à Grenoble, et peu de temps après, « je perdis mon mari. J'appris à cette époque que vous « étiez marié. Oh ! Arthur !... cette nouvelle acheva de « délabrer ma santé. J'avais cru à votre éternelle con- « stance. Vous me l'aviez jurée !... Je me laissai emme- « ner à Paris hors d'état de savoir où l'on me condui- « sait, avec la seule pensée que je me rapprochais de « vous, et c'est le désir de vous revoir qui me pro- « cura le courage trompeur de me transporter ici. J'y « rencontrai Jules, cet ami dévoué, à qui je dois les seuls « moments de calme que j'aie goûtés depuis notre sé- « paration. Il m'accompagna dans ma solitude, il cher- « cha à me donner quelques consolations. Bientôt il « jugea qu'elles étaient inutiles. Affamée de vous aper- « cevoir, je me traînais sur le rivage, je savais que vous « y alliez souvent.

« Un jour, mon compagnon fidèle voulut me faire « rétrograder ; je ne l'écoutai point et je retrouvai de la

« force pour voler aux lieux où vous étiez sans doute...
« Je n'aperçus qu'un enfant. Sa ressemblance avec
« vous me le fit reconnaître. Je m'élançai vers lui, je
« le pressai sur mon sein, et presque aussitôt je le re-
« poussai.

« C'est le fils d'une autre, m'écriai-je, et j'ai pu
« l'embrasser !

« D'une autre ! Arthur ; sentez-vous tout ce que ce
« mot avait d'amer pour moi !

« Bientôt ses traits me touchèrent de nouveau ; je le rap-
« pelai, je le couvris de baisers, je l'aimai involontaire-
« ment ; il me devint nécessaire, je le nommai mon fils. Et
« ne l'est-il pas puis qu'il est à toi? Oh ! mon Arthur, nos
« âmes ne sont-elles pas unies à jamais? et si une femme,
« plus heureuse, a le droit de te nommer son époux, si elle
« t'a rendu père, ne suis-je pas l'amante de ton choix ?

« Un matin, plus languissante qu'à l'ordinaire, et
« malgré les supplications du vicomte de Nermond, je
« me rendis au bord de la mer. Je gravis péniblement le
« tertre, j'arrive aux ruines, et de là, je reconnais mon
« bien-aimé, non plus beau, gracieux, plein d'élégance,
« mais pâle, défait, et si changé, que mes yeux se rem-
« plirent de larmes. Cependant je le voyais ! Toute mon
« âme passa dans mes regards. Trop malade pour
« soutenir cette émotion, je tombai sans connaissance ;
« on m'emporta. En revenant à moi, j'étais couchée.
« Je cherchai la vision céleste, elle avait disparu.

« Depuis ce temps, je ne me suis pas relevée.
« Recevez, Arthur, mes volontés sacrées, soyez-en
« l'exécuteur. Je n'ai pas d'héritiers directs, je partage
« ma fortune entre Edmond et Jules. Je demande qu'on
« m'ensevelisse dans l'ancien cimetière des moines, à
« l'endroit où je vous perdis de vue, sans faste, sans

« ornements: quelques fleurs et vos regrets, voilà tout « ce que je sollicite. Lorsque votre fils sera en âge de « vous comprendre, vous lui parlerez de moi, si vous « ne m'avez pas oubliée. Vous lui direz, en lui montrant « le monument qui recouvrira ma cendre.

« C'est là que conduisent les passions!

« Adieu, mon unique amour, je ne puis plus me sou- « tenir, j'approche du terme fatal, adieu, mon Arthur. « Puissent toutes les bénédictions du ciel descendre sur « toi! Puisse ma portion de bonheur, dont je n'ai pas « joui, être ajoutée à la tienne! Conserve mon image, « viens visiter ma froide demeure, et si jamais la douleur « t'accable, confie-moi tes peines, je t'entendrai, car « tout ce qu'il y a d'immortel en moi sera toujours « à tes côtés. Adieu, pour ne jamais te revoir! Je n'ai « plus d'espérance que dans ton souvenir! Oh! si une « seule fois encore je pouvais..... Non, non, tout est « fini, adieu. L'éternité est entre nous!... Sois heu- reux..... »

Le vieillard en terminant cette lettre essuya une larme avec le revers de sa main. Il garda longtemps le silence, puis il reprit:

« Lorsque j'eus achevé ce que je viens de te lire, une espèce de vertige s'empara de moi. Une fièvre violente et le délire furent la suite de cet emportement. Ta mère, ton angélique mère ne me quitta pas une minute, aucune plainte ne lui échappa; lorsque je la maudissais, elle ne se vengeait que par des soins plus tendres. Enfin, au bout de dix-huit mois de souffrances, je me rétablis. Ma tête seule n'était pas remise; livré à une sombre mélancolie, je passais ma vie à cette place et je n'y supportais que Jules. Cet ami incomparable reporta sur moi l'affection qu'il avait eue pour elle. Il me con-

sacra le reste de son existence, et c'est à lui que tu dois ton éducation.

« Peu à peu ses raisonnements me calmèrent ; il me parla insensiblement moins de Madame de***, et davantage de ma femme. J'appris avec étonnement tout ce qu'elle avait fait pour moi, je ne l'en croyais pas susceptible ; mon cœur en fut touché, je ne l'évitai plus, je la cherchai bientôt, enfin elle me devint indispensable, et sans perdre le souvenir de Nathalie, je l'aimai sincèrement.

« Depuis cette époque mon âme ne fut plus troublée, et, je suis obligé de l'avouer, je jouis du bonheur. Je ne manquai pas cependant un seul jour une visite aux ruines. Je le devais à Madame de*** ; n'avais-je pas causé ses infortunes et sa mort prématurée ?

« C'est là, mon fils, ce que j'ai promis. Tu vois que les passions font plus de victimes qu'elles ne causent de joie. Renonce à ta folie, celle que tu aimes est loin de celle qui est là ; et cependant, je te le répète, le caractère de ta mère m'a rendu plus heureux que les brillantes qualités et l'imagination si vive de Madame de***. Ne t'engage pas aussi jeune ; voyage, et quand tu reviendras, l'expérience te convaincra. Sois homme, sache te vaincre ; ton vieux père sera orgueilleux de ton courage, et il te bénira. »

Le vieillard prit la main d'Edmond, la pressa sur son cœur et voulut parler :

— Non, s'écria le jeune homme, recevez ici mon serment ; je ne ferai que ce que vous m'ordonnerez de faire ! »

Arthur leva les yeux au ciel et les reporta sur la tombe :

« Oh ! Nathalie, murmura-t-il, je te remercie ! »

LE PANIER DE CERISES

J'étais sorti pour me promener ; je laissais flotter les rênes sur le cou de mon cheval, et je m'abandonnais à la rêverie que m'inspiraient les sites dont j'étais environné. Je reportais mes regards vers ma patrie, je songeais à ma mère, dont les vœux sans doute m'avaient suivi au milieu des périls ; je songeais à *elle*, que j'avais quittée pour cette guerre lointaine, et mes yeux se remplissaient de larmes. Rien n'était plus sauvage que les lieux où je me trouvais, rien ne parlait davantage à la mélancolie. De hautes montagnes, un ravin coupé par des rochers, un torrent invisible, dont le bruit se faisait entendre, c'était un paysage pour Salvator ; il y eût placé des brigands, et sans doute plus d'un crime y avait été commis.

Dans un détour de la route, j'aperçus une croix, et auprès d'elle deux gracieuses figures d'enfant. Ils étaient assis, un panier de cerises entre eux deux, et ils semblaient se quereller doucement. Je m'arrêtai.

J'ai toujours aimé l'enfance, j'ai toujours envié cet âge ; je considérais ces visages calmes et innocents avec le même sentiment qu'inspire le portrait d'une personne qu'on a beaucoup aimée et qui n'est plus. Ils parlaient de leurs fruits.

— Je veux les belles, disait le plus grand, c'est moi qui les ai cueillies, elles sont à moi.

— Oui, mais tu m'as promis de partager, c'est pour cela que j'ai apporté la corbeille jusqu'ici.

Ils m'entendirent, et ma présence les mit d'accord. Ils accoururent vers moi ; les boutons de mon uniforme qui brillaient au soleil attirèrent leurs regards ; ils les admiraient avec curiosité, et, par un mouvement spontané, ils m'offrirent leurs cerises. Je tirai une pièce de monnaie de ma poche ; j'allais la leur présenter lorsqu'en levant les yeux je distinguai une inscription sur la croix :

« Passants, priez pour l'âme d'une pauvre fille, victime « de l'amour et de la jalousie. »

Je supposai qu'il y avait une légende sur ce vallon solitaire, et je m'adressai aux jeunes garçons pour la connaître.

— Je te donnerai cet argent, dis-je à l'un d'eux, si tu veux me raconter l'histoire de ce meurtre. La sais-tu ?

— Oh ! oui, Monsieur, je la sais, et je vous la dirai tout de suite. »

En effet, il me récita, ce qu'il comprenait à peine lui-même, une aventure d'amour. La voilà, sinon telle que je l'entendis de sa bouche, du moins telle que je pus la saisir au milieu des digressions dont il l'a défigurée ; elle n'est point longue, elle ne paraîtra pas intéressante peut-être, cependant elle me toucha vivement.

Il y avait quelques années qu'une fille du village voisin, belle comme la madone, disait le naïf historien, fut aimée par un jeune homme des montagnes, nommé Antonio ; elle ne tarda pas à l'aimer aussi, il la demanda en mariage. Les deux familles s'y opposèrent, et bientôt il ne resta plus d'espoir aux amants. Leur passion s'en accrut, de fréquents rendez-vous eurent lieu. Il en ar-

riva ce qui devait en arriver. Paquita fut entraînée, et un fils qu'elle mit secrètement au monde devint un lien de plus entre eux.

Un riche laboureur des environs la vit à une fête, fut touché de sa mélancolique beauté, et voulut en faire sa femme. Malgré ses prières et ses larmes, elle reçut l'ordre de l'accepter. Tout s'arrangea pour leur union, et on ne causa plus que de cela dans le pays. Antonio l'apprit; jaloux jusqu'à la fureur, il résolut de rompre ce mariage : pour cela, il s'avisa d'un moyen qui ne peut être imaginé que par un Espagnol.

Paquita et ses parents revenaient avec le futur époux de parcourir leurs propriétés. Il lui donnait le bras, elle écoutait sans y répondre des paroles d'amour qu'une autre voix lui eût rendues si douces. Ses yeux baissés vers la terre, son visage morne et décoloré la faisaient ressembler moins à une fiancée qu'à une victime.

Tout à coup, à l'endroit même où j'étais, Antonio parut devant eux. Il s'approcha de son rival; la malheureuse trembla.

— Vous voulez épouser cette fille, s'écria-t-il, elle y a consenti. Eh bien ! sachez donc qu'elle s'est parjurée; elle m'appartient. Je l'ai rendue mère; à présent prenez-la, je vous la cède, elle est déshonorée. »

En entendant ces mots, la pauvre infortunée se laissa tomber aux genoux de son père, dont les regards prononçaient déjà une malédiction. Ses frères se précipitèrent sur celui qui venait de révéler leur honte. Il tira son poignard, une mêlée générale s'ensuivit, le sang coula; pourtant le coupable, quoique blessé, trouva le moyen de s'échapper: depuis lors, on ne le revit jamais. Dans le tumulte de cette querelle, Paquita reçut un coup dont elle mourut sur-le-champ. Qui le lui porta? fut-ce l'or-

gueil paternel, l'amour offensé ou la jalousie ? on ne put le savoir. Elle fut enterrée sur le bord du chemin, et oubliée bien vite peut-être. Pauvre fleur coupée sur sa racine !

— Et que devinrent ses parents ? demandai-je au petit garçon.

— Sa mère succomba au chagrin, son père fut tué à l'armée.

— Et son fils ?

— Son fils ? le voilà.

Et il me montrait l'enfant assis sur la tombe de celle qui lui avait donné la vie.

C'était un contraste poignant.

Peu curieux d'entendre une histoire qu'il connaissait, il s'était hâté de reprendre le panier, et il profitait de l'absence de son compagnon pour choisir les fruits qui lui plaisaient. Je donnai la récompense que j'avais promise, et je m'éloignai. Lorsque j'eus fait quelques pas, je m'arrêtai de nouveau. Les deux têtes brunes de mes jeunes amis étaient si rapprochées l'une de l'autre, que je ne pouvais les distinguer. Ils s'occupaient à cacher dans leurs vêtements l'argent que je leur avais remis, afin de dérober à leurs parents ce qu'ils regardaient comme un trésor. Ils avaient déjà oublié Paquita et sa triste histoire.

Heureuse insouciance ! il n'en fut pas ainsi de moi. J'y pensai jusqu'à mon retour dans nos cantonnements. Ensuite le tumulte de la guerre la chassa de ma mémoire. Maintenant que me voilà vieux, je me la suis rappelée, je l'ai écrite : c'était un retour vers le passé. Il y a si loin de là à aujourd'hui ! Entre ce souvenir et moi, il y en a tant d'autres ! Au moins celui-là ne me présente aucuns regrets, et il est bien rare qu'il en soit ainsi quand il n'y a plus d'espérance dans l'avenir !

UN MARIAGE

Un jour de l'hiver dernier, j'étais sorti de chez moi par une belle gelée, je marchais pour marcher, et préoccupé de pensées tristes, je portais mes pas au hasard. J'arrivai près de l'église de Saint-Louis d'Antin. Il faisait frais ; des pauvres étaient groupés sur les marches et causaient entre eux d'une cérémonie qu'ils attendaient avec impatience.

— Ce sera une belle noce, disaient-ils ; la mariée est riche, et le futur est un officier de haut grade. »

Conduit par la curiosité j'entrai, non dans le but de me distraire, un mariage m'a toujours inspiré de la mélancolie, mais pour voir des gens entourés des illusions de la vie, et deviner sur leurs visages quel serait leur avenir. L'église était déserte ; quelques enfants aidaient le suisse à parer l'autel, leurs voix retentissaient sous la voûte. Je les regardai un instant, puis je cherchai une place commode pour ne rien perdre de ce qui allait se passer.

J'approchai de la chapelle de la Vierge ; une femme y était à genoux dans une immobilité parfaite. Ses vêtements annonçaient l'opulence et le goût de la bonne compagnie. Un voile de blonde noire me cachait ses traits, qui me parurent d'une pâleur effrayante. Ses regards

étincelaient d'un feu sombre; elle tressaillait au moindre bruit, ensuite elle ne remuait pas plus que la statue de pierre qu'elle semblait invoquer.

Je m'assis auprès d'elle; sans m'en rendre compte je m'y intéressai. On voyait qu'il y avait dans cette âme un profond désespoir. Elle ne m'aperçut pas. Après avoir terminé les préparatifs, le bedeau se retira; nous restâmes seuls, et le plus grand silence régna dans le temple. Ma jeune compagne se laissa tomber sur ses talons, croisa ses mains sur sa poitrine, comme si elle eût voulu en comprimer les cris. Peu à peu sa respiration devint plus gênée; elle sanglota sans qu'une larme sortît de ses paupières, un nom voltigea sur ses lèvres: je m'approchai pour la soutenir, elle allait se trouver mal. Dès que je l'eus touchée, elle tourna brusquement la tête vers moi. Probablement ma physionomie exprimait de la compassion; au lieu de me repousser, elle s'approcha en s'écriant:

— Cachez-moi. »

De plus en plus intéressé, j'essayai de lui parler; je lui offris des soins, je lui adressai des questions, elle était calme en apparence, et ne me répondit pas. Une demi-heure se passa de la sorte. Enfin, onze heures sonnèrent, les portes s'ouvrirent, la foule se précipita dans la nef. Les voitures se pressèrent devant le perron, la hallebarde du suisse annonça le curé, en même temps le cortége nuptial se plaça dans le chœur.

La jeune fille était jolie et modeste. Quelque chose de naïf et de joyeux l'embellissait encore. Son mari, au contraire, malgré tous ses efforts, paraissait visiblement inquiet. Ses regards cherchaient à pénétrer derrière les piliers, il examinait chacun des assistants. Cette préoccupation me frappa: la malheureuse, qui était près de

moi, pouvait en être l'objet. Je l'avais perdue de vue un instant pour m'occuper des arrivants; je cherchai à la retrouver, elle n'était plus dans la chapelle. Appuyée contre la colonne, elle dévorait du regard cet homme qui l'abandonnait sans doute; je la suivis. La messe commença.

De temps en temps l'infortunée se tordait les bras, et murmurait tout bas.

— Pitié, mon Dieu !

Tout à coup, pendant l'évangile, elle me prit le bras.

— N'est-ce pas, répéta-t-elle fort vite, n'est-ce pas que ce n'est pas vrai ? Oh ! réveillez-moi, je rêve, c'est un horrible cauchemar ! réveillez-moi, ou je n'y résisterai pas : je n'ai plus de force. »

J'ouvrais la bouche pour la consoler, la soutenir par des paroles de religion, lorsque les mariés s'approchèrent de l'autel.

— Oh ! taisez-vous, taisez-vous, il va refuser, j'en suis sûre. »

Toute son âme passa dans ses yeux; elle écouta la demande du prêtre, elle écouta la réponse du jeune homme, comme un criminel sa sentence; il hésita, parcourut encore l'enceinte, puis il prononça fermement :

« Je le jure. »

Oh ! si vous eussiez vu la pauvre victime ! Un tremblement général la saisit. Elle serait tombée si je ne l'eusse soutenue, et elle jeta un cri ! un cri qui retentit encore à mon oreille ! Il fit retourner vers elle tous les fidèles. Lui, il fit un pas de notre côté; un homme âgé, son père sans doute, le retint; il mordit sa lèvre de manière à en faire sortir du sang. Chacun s'empressait autour de la malade ; comme cela est d'usage, il y avait beaucoup

de curieux et peu de gens vraiment utiles. Nous la transportâmes dans la sacristie ; les secours de l'art lui furent prodigués, on appela un médecin. Elle ne reprit pas connaissance.

Rien n'indiquait ni son nom ni son adresse ; on ne savait où la conduire, lorsque la noce arriva pour signer au registre. A ce moment, elle se releva. Sa taille légère et gracieuse se dessina tout entière, ses cheveux détachés voltigeaient autour de son visage, elle courut vers les époux. Chacun frémit : quand elle les vit entrer, sa main se porta en avant, elle la posa sur la poitrine de l'officier, aussi pâle qu'elle, et presque aussi agité. Ses yeux, fixes jusque-là, prirent une expression d'amour, de bonheur, de dévouement impossible à dépeindre ; elle le retint comme cloué à l'endroit où il était debout.

« Alfred ! dit-elle, pardon ! c'est la dernière fois ! »

Puis ses traits perdirent leur mobilité, et elle tomba de toute sa hauteur sur le pavé.

Je laisse à penser quelle fut l'agitation des deux familles. La jeune mariée pleurait, les conversations à voix basse se faisaient entendre ; on la consolait, et personne ne quittait du regard la pauvre femme, que quelques gens charitables soignaient. *Lui*, incapable de voir ni d'entendre, s'était jeté dans les bras d'un ami. Cette scène était déchirante. La convenance m'obligea à me retirer ; mais je restai à la porte de l'église. Les parents de la fiancée en sortirent les premiers avec elle, ensuite Alfred et son père ; et enfin, un instant après, sa maîtresse qu'on porta dans un des plus beaux hôtels de la rue de Provence.

Je voulus connaître la suite de cette aventure. Le nouveau ménage, après quelques semaines de froideur, se

raccommoda et brilla dans les cercles les plus élégants. Quant à *elle,* on apprit qu'elle était complétement folle, et que son mari, après avoir fait prononcer une séparation juridique, l'avait enfermée dans une maison de santé, Pauvre femme ! je ne l'oublierai jamais !

LA CHAUMIÈRE DU PASTEUR

— Oh ! mon père, entendez-vous le bruit de la cascade, comme il est effrayant ! elle roule des arbres que le vent a abattus. Hélas ! une tempête se prépare. Allons-nous donc encore être environnés par les eaux ?

— Ayez confiance en Dieu, ma fille, il ne permettra pas que deux fois la pauvre cabane du pasteur soit attaquée par l'orage, il nous préservera : je mets toute mon espérance en lui.

— Il me semble que lady Grace n'est pas encore rentrée. Comment mistriss Fool peut-elle la laisser au bord du torrent par un temps semblable? Restez seul un instant, mon père, je vais la chercher. Hélas ! l'insensée ne s'aperçoit pas des ravages de l'ouragan.

La jeune fille ouvrit la porte.

« Oh ! comme les vapeurs s'abaissent, on n'aperçoit plus le lac, et cependant on entend le mouvement de ses vagues. Mon père, mon père, ne sortez pas. »

Au moment où Maria franchissait d'un saut léger l'espace qui la séparait du Giesbach, elle fut arrêtée dans sa course par un homme enveloppé d'un vaste manteau. Elle tressaillit.

— Ordener ! s'écria-t-elle avec l'accent de la joie.

— Me voilà, ma chère, j'ai pensé que cette nuit

vous pourriez avoir besoin de moi. Où est lady Grace?

— Toujours sous le berceau, j'allais la chercher; venez. Mais je l'aperçois. Infortunée! comme elle marche avec peine! rentrons, vous savez qu'elle n'aime pas qu'on trouble ses rêveries.

L'homme que Maria introduisit dans la chaumière présentait l'idéal de la beauté. Sa taille élevée et bien prise était pleine de souplesse; ses traits offraient la régularité la plus parfaite, l'expression en était triste, même sévère; mais lorsque son sourire animait son noble visage, il était irrésistible; ses charmants cheveux noirs ornaient son front bruni par le soleil. Son costume était celui d'un chasseur des Alpes; un beau chien de montagne le suivait, et à son entrée dans l'appartement il s'installa près de la fenêtre comme un habitué de la maison.

— Soyez le bienvenu, mon cher Ordener, dit le vieux ministre, vous venez encore nous apporter vos généreux secours; j'aime à croire que nous n'en aurons pas besoin.

— Je l'espère, monsieur Sarner; mais les éclairs deviennent bien forts et le tonnerre commence à se faire entendre. Cette nuit ressemble à celle où je fus assez heureux pour vous sauver la vie.

— Voici lady Grace, interrompit vivement Maria.

Et elle courut au-devant d'une femme dans la fleur de la jeunesse et de la beauté; son regard fixe annonçait qu'elle avait perdu la raison. Elle ressemblait à une magnifique statue de marbre; elle était si touchante et si malheureuse qu'elle arrachait des larmes.

— Pourquoi rentrer si tard, lady Grace? Pourquoi rester ainsi exposée aux accidents qui arrivent sans cesse dans ces contrées?

— Elle ne reçut pas de réponse, la malade avait toute

son âme dans ses yeux ; ils étaient fixés sur Ordener, et semblaient demander une marque de souvenir. Il s'approcha d'elle, lui prit la main et lui fit de tendres reproches sur son imprudence.

— J'ai vu ma mère, dit-elle en souriant, elle était près de moi, elle m'a promis aussi que je la rejoindrais bientôt, que je reverrais le séjour de mon enfance : j'en ai oublié le nom, je ne sais pas s'il en a un, il est cependant si beau ! Vous ne me quitterez pas, vous, n'est-ce pas, vous viendrez voir ma mère ?

— Il n'y a pas d'espoir, s'écria le chasseur en se tournant vers la gouvernante ; qu'a dit le médecin ?

— Il est assez rassurant : une forte crise peut, dit-il, lui rendre sa tête ; je la crains et je la désire.

Elle voulut entraîner son élève.

— Non, non, je reste ici, je suis bien près de lui et d'elle aussi. Comme son costume est joli ! qu'elle est fraîche ! quelles belles tresses blondes ! et son chapeau de fleurs ! Elle rit ; oh ! qu'elle est heureuse de rire, je ne ris plus depuis que j'ai vu son sang, depuis que mes habits en sont tachés ! Du sang ! du sang ! le voilà..... c'est celui de ma mère.

Elle resta immobile, ses traits se contractèrent, et son expression égarée indiquait seule qu'elle vivait encore.

L'orage était alors dans toute sa force, un éclair terrible illumina la chambre, et la foudre tombant avec un fracas épouvantable, frappa un des pins les plus élevés. On l'entendit rouler dans la cataracte, il fit longtemps retentir les échos du bruit de sa chute, enfin il arriva au lac et se perdit dans ses eaux.

A ce coup imprévu, la jeune Anglaise était tombée sans connaissance dans les bras d'Ordener. Le pasteur et sa fille étaient prosternés. Mistriss Fool restait anéantie.

Revenus à eux ils prodiguèrent leurs soins à Grace, qui fut plusieurs heures évanouie : enfin, ils la rendirent à elle-même.

— Où suis-je ? dit la malade ; quelle est cette jeune fille ? Ah ! ma bonne, où est ma mère, il y a bien longtemps que je ne l'ai vue ? je me souviens, hélas ! je l'ai perdue ! depuis ce temps ma pauvre tête a été bien dérangée. Où m'avez-vous conduite ? quel est le bruit que j'entends ? Cet homme ! je le connais, je le connais depuis longtemps, je l'ai vu dans cet autre monde d'où je viens. Répondez, parlez-moi.

Brigitte versait des larmes de joie, elle baisait les mains de sa maîtresse, elle ne pouvait prononcer un mot. Maria s'avança.

— Milady, vous êtes en Suisse ; ce bruit qui vous inquiète est celui du Giesbach, près duquel est située notre chaumière. Mon père et moi nous sommes heureux de vous y recevoir.

— Merci, gentille enfant, votre douce voix m'est familière, votre nom m'est inconnu ; il n'y en a qu'un seul dont je me souvienne, c'est Ordener ; il me semble qu'il est dans mon cœur avec celui de ma bien-aimée mère. Savez-vous que j'ai vu cette mère chérie, victime de la maladresse d'un garde-chasse, tomber dans mes bras, percée d'un coup mortel ? C'était mon seul soutien sur la terre : comment voulez-vous que j'eusse pu résister ?

— Reposez-vous, milady, reposez-vous, nous allons vous laisser libre. Avec quel plaisir, maintenant que vous me comprenez, je vous répète : A demain.

Elle entra timidement dans la pièce commune, et ouvrit une porte cachée par une antique couverture.

— Voilà votre chambre, Ordener ; ne vous abandonnez

pas à vos tristes idées, je pense que vous me laisserez Brave pour gardien.

Le chasseur prit sans lui répondre la lumière qu'elle lui présentait. Au moment où il vit retomber la tapisserie, il se retourna, sembla se souvenir qu'elle était près de lui, et d'un geste de la main il lui dit adieu.

La jeune fille s'était installée sur une chaise. C'était son modeste lit qu'elle avait donné à l'étranger. Elle réfléchit un instant sur les événements de la journée, remercia Dieu d'avoir épargné son père, et s'endormit heureuse de l'idée qu'Ordener sommeillait dans ce lieu, où tant de fois elle avait songé à lui.

Au lever de l'aurore, elle fut réveillée par le bruit qu'il fit en entrant.

— Déjà levée, Maria ? à peine fait-il jour !

Elle rougit en pensant qu'elle allait dire un mensonge.

— J'ai affaire, je dois aller à Brientz. Mais vous, déjà prêt à partir; vous retournez dans vos glaciers. Lady Grace vous demandera : que lui dirai-je ?

— Dites-lui qu'il faut que je la fuie, que je dois habiter les rochers sauvages, les pics inaccessibles, et ce n'est pas l'existence qui lui a été promise. Au revoir.

Elle le suivit jusqu'au pont jeté sur la cascade. Là ils se séparèrent; elle l'entrevit longtemps entre les arbres, et lorsqu'elle ne l'aperçut plus, elle entendit encore les aboiements joyeux de Brave, qui semblait remercier son maître de lui avoir rendu la liberté.

Après avoir vu son père, elle passa chez la malade, dont la première question fut pour Ordener.

« Il est parti, il reviendra dans quelques jours, » ce fut toute sa réponse.

Grace n'eut pas l'air de l'avoir comprise, mais chaque matin elle allait s'asseoir à sa place favorite. De là on dé-

couvrait Brientz, son lac, et les coteaux qui l'entourent; elle chantait avec Maria, elle voulait apprendre la langue du pays et ces charmantes romances suisses qui font tant de plaisir dans les Alpes. Maria, élevée avec soin par son père, parlait assez bien l'anglais. Leurs entretiens se se terminaient par cette question :

« Est-ce aujourd'hui qu'il arrivera ? »

Enfin il parut au haut de la montagne ; il descendait lentement, son chien était déjà près des jeunes filles et les caressait.

Il resta une semaine à la chaumière, y revint plusieurs fois, et à chaque voyage il aima lady Grace d'un amour plus profond. Ils faisaient ensemble de longues promenades dans les environs ; de puis plusieurs mois ils se voyaient, et cet amour n'était un mystère pour personne.

Maria ne les accompagnait pas dans leurs excursions, son père semblait être l'unique objet de sa pensée : cependant elle changeait à vue d'œil ; sa gaieté naguère si vive s'était évanouie. Bonne pour tout le monde, elle s'était attachée tendrement à la belle étrangère, il n'y avait pas d'heure où elle ne lui procurât quelque surprise, où elle ne la comblât de nouvelles prévenances.

Ordener était parti depuis plusieurs jours et ne revenait pas. Grace était inquiète, et le disait à chaque instant ; Maria souffrait en silence. Enfin, le tempérament épuisé de son amie ne put soutenir cette incertitude ; elle succomba, et en peu de moments la maladie fit d'effrayants progrès ; bientôt sa vie et sa raison furent de nouveau en danger. La jeune Suisse était désespérée. Après une nuit déchirante, elle entra tout à coup dans la chambre de son père.

« Ne soyez pas tourmenté, lui dit-elle, je pars, je serai ici après-demain. »

Et sans attendre la réponse, elle s'élança hors de la cabane.

Elle gravit péniblement la montagne ; arrivée au sommet, elle cherche vainement une route, il fallait la frayer: l'amitié, le désir de soulager un être souffrant lui donnèrent du courage. Elle descendit à travers mille dangers, et après une longue marche, elle se trouva dans la vallée près de Meringen et du Reichembach; là elle demanda à un pâtre le chemin du Finster-Horn. Elle savait que là se trouverait le chasseur intrépide.

— Vous allez au Finster-Horn? jeune fille. Voyez-vous ces pics élevés qui bornent l'horizon ? distinguez-vous les cimes couvertes de glaces de la Jung-Frau? Eh bien ! c'est là que vous devez aller; en aurez-vous la force ?

— Si loin ! N'importe, Dieu m'aidera : c'est une bonne action.

Elle remercia le berger, et commença à monter le Sheidek.

On était alors à la fin de septembre, époque à laquelle les orages sont les plus fréquents et les plus dangereux en Suisse. Elle rencontra au quart de sa course un homme qui conduisait un mulet. Il reconnut à son costume qu'elle était de Brientz. Les chanteuses de cette petite ville sont les plus renommées de l'Helvétie ; il la pria de lui apprendre une romance de son pays, et lui offrit pour récompense de la prendre sur sa monture. Elle accepta, et son conducteur la déposa saine et sauve au Grindelwald.

Les derniers rayons de l'astre du jour éclairaient encore les pointes de la Jung-Frau. Ces neiges éternelles ressemblaient à une mine de rubis. Éblouie, Maria s'arrêta un instant pour comtempler cette scène sublime d'un coucher du soleil dans les Alpes. Les chalets qui

l'environnaient se remplissaient de bestiaux, les bergers les rappelaient avec les mélodieuses cornes dont ils tirent des sons ravissants. Les voix touchantes des villageoises s'unissaient à celles des jeunes garçons ; tous célébraient de concert les beautés de leur magique patrie.

Bientôt le sujet de son voyage se représenta à l'imagination de la jeune pèlerine. Elle sollicita l'hospitalité dans la première maison du hameau. On la reçut sans lui demander où elle allait, sans chercher à connaître la fin de sa route. Le lendemain elle s'informa du chemin qu'elle devait prendre : on le lui indiqua.

Que de peine elle eut à gravir cette montagne presque inaccessible ! Vers le soir elle croyait approcher du but, lorsque, en levant les yeux, elle apercut, bien élevé au-dessus d'elle, sur un pic isolé, un homme qu'elle pouvait à peine distinguer. Elle crut néanmoins reconnaître celui qu'elle cherchait. Elle touchait presque au terme, lorsqu'un bruit effroyable la fixa à sa place ; elle se retourna spontanément et jouit du spectacle si terrible et si majestueux de la chute d'une avalanche tombant dans les gouffres immenses qui entourent la Jung-Frau ; et il se passa longtemps avant que Maria pût se remettre de son effroi.

Ordener était debout, suspendu presque sur l'abîme, appuyé sur son fusil ; Brave était à ses pieds. La jeune fille, en reconnaissant sa position dangereuse, poussa un cri de terreur qui amena le chien près d'elle ; son maître le suivit et déjà s'informait du sujet d'une visite si extraordinaire. Maria se soutenait à peine.

« Lady Grace est à la mort ! votre présence seule peut la sauver. Adieu ; consolez mon père pour moi, je ne saurais aller plus loin. »

Le chasseur la chargea sur ses épaules robustes et la descendit à moitié évanouie jusqu'au glacier Rose. Elle ne s'y opposa pas, elle était accablée par la fatigue. Une heure de repos au Grindelwald lui rendit un peu de forces.

« Allez et hâtez-vous ! dit-elle à Ordener, il y va de sa vie. Je ne pourrais vous suivre; laissez-moi ici, j'arriverai bien seule. »

Malgré son impatience et ses prières, il ne la quitta pas, et tous les deux se trouvaient le lendemain soir au Giesbach.

Le vieux pasteur pleurait déjà sa fille chérie; en la revoyant il ne put la gronder de son héroïsme, il était tout à la joie de l'embrasser. Dans ce moment mistriss Fool entra.

— Comment va-t-elle, lui dirent-ils tous à la fois ?

— Mal ! son moral est attaqué ; son âme a été mise à de trop vives épreuves depuis deux ans. Ordener, ajouta-t-elle, je dois vous parler avec franchise : lady Grace vous aime, et cet amour est la cause de ses souffrances. Elle est née avec une tête ardente, l'imagination la plus exaltée et le cœur le plus profondément sensible qui fut jamais. Elle y joint une complexion faible et délicate. En voilà plus qu'il n'en faut pour être malheureuse. Vous savez tous quel premier chagrin l'accabla : je l'amenai ici pour la rétablir, elle y a trouvé de nouvelles douleurs. Si vous ne la sauvez, Ordener, elle est à jamais perdue.

Pendant ce temps, le chasseur était resté la tête cachée dans ses mains. Il se leva :

« Maria, dit-il, c'est à vous que je veux répondre, suivez-moi... »

Ils sortirent ensemble. Le ciel était pur, la lune bril-

lait et éclairait la cascade comme une nappe d'argent. Ils s'assirent près l'un de l'autre.

« Maria, je suis Anglais, je suis né dans une classe distinguée. Je fus riche, je fus aimé ; j'ai été trompé par les hommes, trahi par les femmes. Accablé de malheurs, j'ai quitté ma patrie et mon nom pour m'ensevelir dans les Alpes. Depuis deux ans je vivais de ma chasse, j'habitais un antre ; depuis deux ans je n'avais vu d'autres êtres que les chamois, les aigles des montagnes et des bois, lorsque le hasard me conduisit près de vous. Je fus assez heureux pour vous sauver. Votre innocence me toucha, je m'attachai à vous, à votre respectable père, dont les vertus me réconciliaient presque avec le genre humain. Je me disais qu'en vous fréquentant, je ne me préparais pas de ces chagrins affreux qui m'ont réduit à fuir mes semblables. Je vous aimai comme une sœur. Votre naïve gaieté, la conversation du pasteur ramenaient le calme dans mon âme. Lady Grace est venue, elle a tout détruit. Cette langue maternelle, cette langue chérie, dans une si jolie bouche, commença l'enchantement, son infortune l'acheva. Je l'adorai folle, je l'adorai lorsque la raison lui fut rendue, et je ne m'en aperçus que lorsqu'il ne fut plus temps d'y remédier. Je devinai son penchant pour moi, et je m'échappai. Vous êtes venue me chercher ; maintenant ma vie est un mystère qu'il ne m'est pas permis de dévoiler, la seule chose que je puisse vous dire, qu'il faut que vous sachiez, c'est, c'est..... que je ne suis plus libre..... je suis marié..... »

Maria serait tombée s'il ne l'eût soutenue.

« Oui, reprit-il, je suis marié. Il m'est défendu de penser au bonheur, si ma passion pour Grace est au comble, l'honneur m'ordonne d'y renoncer; mais je ne lui donnerai pas le coup de la mort en lui avouant la

triste vérité. Que ce soit vous, Maria, qui remplissiez cette tâche douloureuse; une femme sait toujours adoucir ce qu'elle dit de pénible. Cachez-lui que je suis près d'elle, je ne dois plus la revoir. Oh ! mon amie, si vous pouviez lire dans mon cœur, si vous pouviez vous faire une idée des tourments qui le déchirent, s'il m'était permis de soulever le mystère qui m'entoure!.. Non, non !... Oh ! Maria ! les nuages s'amoncellent, la lune se cache, demain ne se passera pas sans un orage; alors je jouirai du deuil de la nature, de son bouleversement : il me semble que sa tranquillité est une injure. Je ne veux plus vous retenir, allez, dissimulez jusqu'au matin ma position à mistriss Fool, elle pourrait ne pas être maîtresse d'elle-même. Pauvre enfant ! reposez-vous, vous devez en avoir bien besoin. »

En entrant dans la chaumière, elle reconduisit son vieux père à sa chambre, et sans chercher à voir la malade, elle se jeta sur son lit et dormit quelques heures. De bonne heure elle trouva Brigitte qui l'attendait :

— Eh bien ! lui dit-elle, je me suis échappée un instant, elle, dort ; je viens savoir la réponse.

— Je n'ai que deux mots à vous dire, ils renferment toute leur destinée : il est marié ! »

On entendit du bruit dans la chambre de lady Grace, elles y volèrent et la trouvèrent sans connaissance sur le parquet. On la porta dans son lit, et un enfant, qui venait quelquefois à la chaumière, fut dépêché à Brientz pour avoir un médecin. Il ne se fit pas attendre; elle avait repris connaissance, mais ne parlait pas. Dès qu'il l'eut vue, il déclara qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre. Ordener était présent, il ne versa pas une larme. Muet comme son amante, il tenait sa main ; ils se regar-

daient, leurs cœurs s'entendaient, et tout ce qui les entourait n'était plus rien pour eux.

Le pasteur entra; il exhorta la malade à songer à son salut, lui parla beaucoup de la bonté de Dieu qui pardonne, et lui donna sa bénédiction qu'elle reçut religieusement. Maria était assise dans un coin. Grace lui fit signe d'approcher : elle prit les ciseaux qui pendaient après une chaîne d'argent à la ceinture de la villageoise, et dénouant ses longs cheveux blonds, montra qu'elle voulait qu'on les lui coupât. Maria hésitait, son amie joignit les mains et lui adressa un regard suppliant; le sacrifice fut consommé. La mourante en détacha deux mèches, en donna une à sa gouvernante, l'autre à Maria, et remit le reste sur les genoux d'Ordener. Sa tête s'appuya insensiblement sur son épaule, on croyait qu'elle dormait. Les yeux fixés sur le pâle visage du chasseur, elle ne semblait plus appartenir à ce monde.

Tout à coup Grace se souleva, lui montra du doigt le ciel, et retomba avec un sourire de bonheur sur les lèvres. Maria s'aperçut la première qu'elle n'était plus; elle voulut entraîner Ordener. Il s'attacha à son corps et aucune force ne pût l'en arracher. La tempête qu'il avait prédite s'éleva : alors il déposa un long baiser sur le front de celle qui l'avait tant aimé, et après l'avoir longtemps admirée, il s'éloigna à grands pas.

Le tonnerre et les éclairs étaient dans toute leur horreur. Maria, retirée près de son père, entendait par intervalle des gémissements; elle se leva et ouvrit la porte. Quelle terreur la saisit lorsqu'elle aperçut Ordener se promenant avec la plus grande agitation.

« Dieu! Dieu, si jamais tu exauças les vœux d'une de tes créatures, ne m'épargne pas; lance ta foudre; pourquoi m'as-tu créé? pour souffrir ici-bas tous les tour-

ments de l'enfer. Je porte malheur à tout ce qui m'aime ; je suis marqué de ta malédiction. Retire-moi de ce monde, tout-puissant Seigneur, et puisque tu me défends d'attenter à ma vie, arrache-moi ce triste présent. »

Malgré la pluie qui tombait avec la plus grande violence, Maria s'était précipitée à genoux ; elle suppliait le ciel de ne pas écouter les désirs de l'insensé, de ne frapper qu'elle, d'épargner cet être qu'elle adorait et pour qui elle s'était dévouée. Les vœux de l'innocence furent entendus ; l'orage se détourna.

Elle s'approcha alors du chasseur. En la voyant, un mouvement convulsif renversa ses traits.

« Maria, nous ne nous retrouverons plus que dans l'éternité ; je rentre dans ma solitude absolue, j'y attendrai la mort que je demande et que j'appelle. Pensez à votre ami malheureux, priez pour lui avec votre vieux père. Si quelquefois un souvenir céleste m'apparaît, ce sera le vôtre, se sera celui d'un ange qui est là-haut et qui me voit. Adieu ! adieu, Maria ! adieu... pour jamais ! »

Il approcha, la serra sur son cœur avec une affection fraternelle, et s'éloigna sans se retourner.

Brave le suivait.

Il le renvoya.

« Va, lui dit-il, va près de Maria, je ne veux plus être aimé de personne. »

Le chien se coucha aux pieds de celle à qui il était ainsi légué. Elle écouta longtemps le bruit des pas qui s'éloignaient, et lorsqu'elle ne les distingua plus, elle reprit machinalement le chemin de la maison en répétant:

« Pour jamais ! »

Plusieurs années après, mistriss Fool était retournée en Angleterre avec les gens de lady Grace, lorsqu'ils lui eurent rendu les derniers devoirs.

Fidèle à son premier amour, Maria avait refusé de se marier. Elle avait perdu son père, et habitait seule avec Brave la demeure du Giesbach.

Chaque jour elle visitait le tombeau de son amie, elle y avait gravé ces mots :

ELLE AIMA ET MOURUT.

et les fleurs de la saison couvraient ce simple monument.

Un soir elle entendit un bruit violent dans la cascade; elle crut que c'était un pin détaché de la roche par les années. Le chien aboya cependant d'une manière plaintive qui retentit jusqu'à son cœur.

Le lendemain des voyageurs lui apprirent que les pêcheurs avaient rapporté le corps mutilé d'un homme tombé dans la cataracte; à ses habits on l'avait reconnu pour un chasseur de chamois.

Maria ne prononça pas une plainte, elle avait tant souffert, que ce dernier malheur ne l'abattit pas. Elle éprouva une joie mélancolique en découvrant que du moins son Ordener ne s'était pas suicidé. Le pont de bois était enfoncé; un manteau y restait attaché, elle le reconnut et s'en empara. Que de fois on l'aperçut immobile à cette place où tout ce qu'elle aimait dans le monde avait disparu et avec quel frémissement elle se représentait ce beau visage, ces traits adorés, défigurés par une mort affreuse! Alors elle priait, elle conjurait le ciel d'accorder miséricorde à celui qui, en la quittant, avait prononcé cet arrêt terrible :

« Pour jamais !.... »

LA TOUR DE MELLUSINE

Pendant une de ces nuits d'été, si délicieuses, sous le beau ciel de la France, un jeune chevalier enveloppé dans son large manteau, se promenait silencieusement au pied d'une tour élevée. Quelques cabanes éparses l'entouraient. Depuis un instant les dernières lumières étaient éteintes, la lune se levait, et l'impatience du jeune homme augmentait à chaque minute. Enfin, une figure voilée se montra sur le sommet de la tour. Elle porta lentement ses pas jusqu'au bord du rempart, et après s'être inclinée comme pour s'assurer qu'elle était seule, elle commença une prière dans une langue inconnue.

L'étranger l'écoutait religieusement, et lorsqu'elle se fut retirée, il lui semblait qu'il l'entendait encore. En se retournant, il aperçut la joyeuse figure de son écuyer, qui le suivait depuis un instant sans qu'il s'en doutât.

— Eh bien! Monseigneur, lui dit-il, le voilà donc découvert ce secret ; le but de ces excursions nocturnes est enfin connu, et c'est une intrigue d'amour qui retient Roger de Lusignan au moment où l'Europe le réclame, où un trône l'attend.

— Qu'as-tu dit, malheureux? mon nom! mon nom! qu'il ne t'arrive jamais de le prononcer, tu sais que je ne suis plus de ce monde. Garde-toi de soupçonner

l'ange que tu viens d'entrevoir. Elle ignore mon existence, je ne lui ai jamais parlé... D'ailleurs, ce ne peut être une mortelle!...

— Et qui pensez-vous donc que cela soit? Est-ce que ces mécréants Sarrasins vous auraient ensorcelé de leurs maudits contes? Croiriez-vous aux esprits follets, ou les légendes de votre aïeule Mellusine vous tourmenteraient-elles l'imagination? Ce serait une suggestion du diable, et un novice de l'ordre du Temple ne doit pas être sous son influence.

— Mauvais plaisant! écoute, et tu me jugeras. En revenant, il y a un mois de Lusignan, je passai par Berruges. Cette vieille tour frappa mes regards; les anciennes romances sur la fée qui l'habite excitèrent ma curiosité. Je questionnai le premier paysan venu. Quel fut mon étonnement, lorsque avec toute la bonhomie de l'ignorance, il m'assura que mon aïeule la magicienne avait repris possession de son ancienne demeure, que depuis plusieurs nuits elle apparaissait sur la plate-forme, et qu'après avoir prononcé des paroles consacrées, elle s'évanouissait dans les airs. Il m'assura même que le vicomte de Châtellerault avait été témoin du prodige et s'était retiré avec crainte. Tu connais mon humeur aventureuse, tu sais comment nous avons été élevés par notre vieille nourrice Marguerite, et que ni mes campagnes en Asie, ni les infortunes de ma famille n'ont pu me guérir de l'amour du merveilleux. Te souviens-tu avec quel respect on nous entretenait de cette fondatrice de notre maison, de cette mystérieuse fée, qui, dit-on, vient pleurer et gémir à la porte du manoir, toutes les fois qu'un malheur nous menace, ou que le chef des Lusignan est près de mourir? Hélas! dans la nuit qui vit périr mon père, les vassaux jurèrent

qu'ils l'avaient entendue; jeune encore, je le crus comme eux; à présent je ne sais pas si j'en suis tout à fait désabusé. Tu conçois donc que le récit du pâtre m'intéressa vivement. Je voulus m'assurer de la vérité, je veillai ici plusieurs nuits; la première fois j'y fus conduit par la curiosité, depuis lors un charme secret m'y attire. Je suis tenté de l'attribuer au pouvoir surnaturel de celle que tu viens d'apercevoir.

— A merveille, Monseigneur ! si je ne craignais de vous offenser, je vous dirais qu'il n'y a ici d'autre enchanteur que l'amour, et que les beaux yeux de la mystérieuse inconnue sont près de vous son seul talisman.

— Je le saurai demain, je veux pénétrer dans la tour, je veux en visiter l'intérieur, que les paysans n'ont pas osé examiner. Je saurai à quoi m'en tenir; et si ce n'est qu'une mortelle, de par le ciel, c'est la plus belle des femmes ! Mais j'entends les accords d'un luth; écoute, Olivier, elle va chanter, et tu me diras si une semblable voix n'est pas celle d'une fille des Génies. »

L'inconnue chanta un virelai, puis tout fit silence; les deux auditeurs, sans se parler, reprirent, comme de concert, le chemin du village.

Le lendemain Roger se promenait seul sur un des charmants coteaux qui avoisinent la Boivre. Fatigué de la chaleur, il s'endormit au bord d'une fontaine, au milieu d'un bois touffu. Au moment où il se réveilla, il aperçut à travers les arbres les plis flottants d'une robe blanche; il se leva pour la suivre, et malgré ses recherches, il ne put la découvrir.

— C'est Mellusine, c'est elle ! elle veillait sur mon sommeil ; bienfaisante fée, quand pourrais-je te voir? »

Un sourire effleura les lèvres du beau Roger. Il y avait dans sa physionomie un mélange de malice,

d'incrédulité et d'attendrissement qui ne pourrait être rendu. Il erra le reste du jour, attendant la nuit avec impatience. Enfin elle parut. Minuit sonnait lorsque, armé de sa bonne épée, une lanterne cachée sous son manteau, il arriva près de la tour. Il approcha avec émotion de la petite porte : quelque chose lui disait que ce moment allait décider du sort de sa vie. Il éprouva de la difficulté à ouvrir, enfin il se trouva à l'entrée d'un grand vestibule. Les armes de sa famille étaient sur le faîte. Il les contempla longtemps, hésitant à aller plus loin. Une force irrésistible le poussa vers un escalier en face de lui. Il montait doucement ; le bruit de ses pas retentissait sous les voûtes antiques et en troublait seul le silence. A la dernière marche, il fut fixé à sa place par les sons ravissants qui avaient tant de pouvoir sur son imagination. Une voix harmonieuse commença le même refrain, les mêmes couplets qui la veille semblaient être répétés par les échos de cette demeure solitaire.

Lorsqu'il n'entendit plus rien, il osa pénétrer dans le premier appartement qu'il aperçut devant lui. Rien n'indiquait qu'il eût été habité depuis des siècles. De vieilles tapisseries tombaient en lambeaux. Un lit sans couverture et à moitié rongé par la vétusté était le seul meuble qui s'y trouvât.

« C'est de cette couche, pensa-t-il, que peut-être ma savante aïeule s'échappait furtivement pour aller préparer les charmes qui embellissaient la vie de son époux. Pauvre Mellusine ! elle fut mal récompensée de tant d'amour ! »

Il entra dans la pièce suivante. Les rayons argentés de la lune l'éclairaient entièrement et lui firent apercevoir une femme voilée et vêtue de blanc, assise près d'une

table sur laquelle était appuyé son bras. Le premier mouvement du chevalier fut un effroi involontaire ; le second fut de joie, à l'idée qu'enfin il se trouvait près de l'enchanteresse qui l'occupait, et qu'il allait savoir si elle était réellement sa vénérable aïeule âgée de plusieurs siècles. Il s'approcha d'elle et déposa sans crainte la lumière sur un siége, puis il resta debout, attendant que l'inconnue daignât l'interroger. Elle était immobile, son voile cachait son visage ; mais il pouvait juger qu'aucuns mouvements ne l'agitaient. Après être resté un instant en suspens, il la toucha, elle ne parut pas le sentir. Étonné de cette inconcevable tranquillité, il lui adressa la parole en langue arabe. Elle lui fit de la main un signe d'impatience, et se levant avec noblesse, elle lui montra la taille la plus majestueuse. Sa longue robe, couverte de signes cabalistiques, se déploya autour d'elle ; mais elle ne découvrit pas ses traits.

« Roger de Lusignan, tu vois que je te connais (le jeune homme fit un geste de surprise), je sais quels sont les motifs qui t'amènent près de moi. Cependant, tu portes le nom d'une famille qui m'est bien chère, je ne te punirai pas de ton audace. Avant de me quitter, reçois de moi un conseil salutaire et que tu dois suivre. Si tu tiens à ta vie, à ton honneur, songe au trône de Jérusalem; cette couronne sans royaume peut t'appartenir. Herminie de Lusignan existe, elle possède la précieuse amulette qui ne doit appartenir qu'à l'héritier légitime de notre maison. Elle veut la donner avec son cœur au chevalier qui s'en montrera le plus digne. Essaie de la mériter, tu y as plus de droit qu'un autre. Adieu, quitte ces lieux, et ne tente jamais d'y pénétrer : ils sont sous ma puissance et je t'en interdis l'entrée. »

Elle marcha lentement vers la fenêtre donnant sur la plate-forme,

Roger sortant de l'anéantissement où l'avaient mis ses paroles, courut à elle et l'arrêta.

— Écoutez-moi un instant, cessez de vous jouer de ma crédulité. Vous n'êtes pas, vous ne pouvez être Mellusine ; depuis longtemps la terre la couvre. Pourquoi employer des moyens étranges ? n'est-ce pas assez pour me séduire de votre douce voix, de votre noble tournure ? Montrez-moi vos traits, abjurez ce rôle dont je ne puis concevoir le but, et devenez mon amie, nous serons plus heureux, vous et moi.

— Je t'ai écouté avec patience, audacieux jeune homme, tu veux me connaître, eh bien ! tu seras satisfait. Regarde, distingues-tu ce signe ? »

La lumière échappa des mains tremblantes de Lusignan : il venait d'apercevoir sur la main de la magicienne la marque qu'on assurait depuis des siècles être un morceau d'écaille de serpent qu'elle revêtait dans ses transformations.

« Doutes-tu encore maintenant ? continua-t-elle, va ! cherche à mériter la main de ta cousine, que je puisse unir tout ce qui reste du sang de cette dynastie que j'ai fondée, et je serai contente. Je te le répète, ne reparais jamais ici, tu ne pourras plus approcher de moi. »

Confondu, anéanti, le chevalier vit la belle magicienne entrer sur l'esplanade. Il obéit à son ordre.

Olivier l'attendait en bas ; il le questionna en vain, et ce ne fut que dans la journée suivante qu'il put obtenir le récit de sa visite à la Tour. Il plaisanta de nouveau son frère de lait, avec toute la gaieté de son caractère, et l'engagea à suivre l'avis de la fée et à retrouver Herminie.

Le soir, malgré tout, il se rendit à la Tour. Elle parut comme de coutume. Ce manége dura plusieurs semaines, et enfin, comme le dit le joyeux écuyer, le sire de Lusignan était tout à fait *énamouré* d'une de ses ancêtres. Malgré ses représentations, il avait sans cesse devant les yeux cette taille divine, et se disait que cette voix sonore, si elle pouvait devenir plus tendre, serait irrésistible.

« Monseigneur, lui répétait Olivier, en le suivant une nuit au lieu du rendez-vous, pensez à ce que vous allez faire. Si cette respectable dame Mellusine se fâchait de votre passion, son pouvoir est, dites-vous, sans bornes, et on la représente très-fidèle à la mémoire de son amant, qu'elle s'est crue obligée de retirer de ce monde afin d'y faire ses sorcelleries en sûreté de conscience. Si vous vous présentez encore devant elle, craignez son courroux; elle vous a prévenu qu'elle ne voulait plus vous voir. »

Le pauvre écuyer avait beau discourir, il parlait inutilement, et son maître était déjà à la porte, qu'il gesticulait encore sous l'arbre où ils s'arrêtaient ordinairement.

« Allons! pensa-t-il, il est fou, complétement fou; il faut que réellement cette femme soit sorcière. J'ai bien envie de me rendre à l'abbaye du Pin; peut-être les bons pères pourront-ils nous en délivrer. »

Pendant ce monologue, Roger était parvenu au but de ses désirs; il trouva plus de résistance que la première fois. Néanmoins il en triompha de nouveau, et, le cœur plein d'impatience, il monta précipitamment l'escalier et vola dans la chambre où s'était passée son entrevue. Il la retrouva dans le même état. La solitaire y était de même; mais à son approche, elle s'avança vers lui.

« Encore! imprudent chevalier, vous comptez sur

mon indulgence. Rendez grâces à votre naissance, sans elle.... Enfin, que me voulez-vous? »

Roger ne pouvait que la regarder, et ne savait ce qu'il allait lui répondre ; il n'avait pas eu d'autre idée, en bravant sa défense, que celle de la voir. Il restait immobile :

« Que me voulez-vous, répéta-t-elle ? pourquoi n'avez-vous pas été, comme je vous l'avais prescrit, auprès de votre cousine ? Dans ce moment, un rival a fait de grands progrès dans son esprit, et la pauvre Herminie placera bientôt sur sa tête cette couronne à laquelle vous prétendez. »

Insensible à ce discours, Roger cherchait à distinguer ses traits à travers les plis de son voile.

— Vous ne m'écoutez pas, vous ne songez.....

— Je ne pense qu'à vous, créature indéfinissable, je ne puis comprendre qui vous êtes ; ma raison me fait douter de votre origine surnaturelle, et cependant je suis sous le charme le plus puissant, je ne vous ai parlé qu'une fois, votre visage m'est inconnu et je vous adore. »

Il tomba à ses pieds, elle fut un instant sans le relever.

« Roger, votre tête est malade, c'est à celle qui protége votre famille de la guérir. Venez ici chaque soir à cette heure, vous m'y trouverez; mais faites-moi ce serment que j'exigeai une fois et dont la rupture me fut si fatale; jurez que quelle que soit ma conduite, vous ne me questionnerez pas , que vous me quitterez dès que je vous l'ordonnerai, et que sous aucun prétexte vous ne chercherez à me suivre, sans jamais essayer de voir mes traits. »

L'heureux Lusignan fit tout ce qu'elle exigea.

« Allez maintenant, à demain. Chaque jour je veux

orner votre esprit de nouvelles connaissances : vous apprendrez des choses que vous ignorez; vous profiterez de mes leçons, j'espère. »

Elle disparut, et lui fit signe de ne pas la suivre.

Les conditions furent fidèlement observées.

A minuit, l'amoureux chevalier était près de la dame de ses pensées, et y restait jusqu'à l'aube. Chaque jour sa passion augmentait; mais aussi que ces entretiens avaient de charmes ! Tantôt elle lui faisait répéter les morceaux les plus délicieux sur son luth, en y mariant sa voix enchanteresse, tantôt elle lui apprenait à suivre le cours des astres; elle dévoilait ensuite à ses yeux tous les secrets de l'histoire, enfin elle était universelle.

Depuis plusieurs jours Roger avait la douce joie de voir la fée devenir rêveuse, lorsque, au milieu d'un cours d'astronomie et d'une romance provençale, il lui parlait de sa passion. Il espérait l'amener à se confier entièrement à lui. Toutes les fois qu'Olivier le revoyait, il l'accablait de questions, dont la plus ordinaire était :

— Enfin, Monseigneur, est-elle jolie ?

Il répondait :

— Je n'en sais rien : mais l'enchantement de ses talents, de son esprit, de sa voix est si puissant, que je l'adorerais même si elle était laide.

Alors le bon écuyer se confirmait dans sa résolution de chercher, près des moines du Pin, un remède à la démence de son maître.

Une nuit l'inconnue chantait un lai d'amour. Roger l'écoutait avec ravissement : la nature était calme, l'air embaumé par le parfum des fleurs, les chants du rossignol se faisaient entendre dans les bocages voisins, et le murmure d'une petite fontaine troublait seul le silence. Le luth s'échappa des mains de la fée; son amant vit

combien elle était émue et ne fut plus maître de ses transports.

« Que ta colère m'accable, lui dit-il, il m'est impossible de me contenir; tu as enivré mon cœur de la passion la plus violente. Si tu es réellement magicienne, prends pitié de moi, arrache-moi mon amour. Une fois cependant tu aimas, tu fus épouse et mère, et un homme, un amant passionné est à tes pieds. Si tu n'es qu'une femme ordinaire, quitte ce déguisement, montre-moi tes traits, deviens ma compagne, et si tu le veux je renonce à la gloire, à l'honneur pour passer mes jours dans cette demeure isolée. Ne crains pas, ma bien-aimée, si ton visage n'offre pas les mêmes charmes que ton esprit; je t'aimerai telle que tu seras, il m'est désormais impossible de vivre sans toi. »

Elle ne répondit qu'après un instant de réflexion.

— Demain, ton sort sera décidé ; va jusque-là, nous ne devons plus nous voir. »

En rejoignant Olivier, le jeune amant répétait :

— Demain mon sort sera décidé.

— Demain !... pensa l'écuyer; il est temps que j'aille à l'abbaye.

Enfin, il se leva ce jour tant désiré. Roger laissa son compagnon libre de faire son voyage, il le passa en entier au bord de la fontaine, où il croyait avoir aperçu plusieurs fois l'idole de sa vie. Il forma mille conjectures; il repassa les entretiens chéris si bien gravés dans son cœur, compta les heures, et vit enfin arriver celle qui devait combler ses vœux ou son désespoir.

Il marcha d'un pas ferme vers la tour. Quelle fut sa surprise de la trouver illuminée; il n'y vit néanmoins personne, et ne trouva aucun obstacle pour arriver jusqu'au sanctuaire où il brûlait d'être admis. Mellusine

était dans la même position que la première fois. Sa parure était soignée, et l'éclat de sa robe blanche relevait encore sa taille. Lorsque Roger fut près d'elle il prit sa main et la sentit trembler.

— Que crains-tu, mon amie, pourrais-je te punir d'une innocente supercherie qui n'avait pour but que mon bonheur? Rassure-toi, charmante mortelle, j'aurai toute l'indulgence possible, car je vois bien à présent que tu n'es pas mon aïeule ; ton cœur ne battrait pas ainsi, elle n'est pas aussi craintive.

— Roger, écoute-moi encore une fois avant de me voir. Ce n'est que la main d'un amant qui doit soulever mon voile. Je te dois une explication, tu l'auras pleine et entière. Je suis Herminie de Lusignan. Fille du plus respectable des hommes, je fus élevée par lui et par ma mère, avec tous les soins de l'affection la plus tendre. Ils me donnèrent pour maître un digne prêtre qui m'apprit ce que j'ai été si heureuse de te montrer. Un troubadour provençal cultiva les dispositions que j'avais pour la musique, et à seize ans je passais pour une merveille à la cour de mon père. Vers cette époque arrivèrent nos malheurs que je ne te détaillerai pas, tu les connais. Au massacre de Césarée, je vis périr toute ma famille, et je ne dus la vie qu'à une profonde blessure qui me fit perdre connaissance. On me laissa parmi les morts. Un ancien serviteur vint la nuit chercher sur le corps de mon malheureux père, ce reliquaire si précieux dont je t'ai parlé, afin de te le remettre. Il s'aperçut que je respirais encore, et me transporta à travers mille dangers chez de pauvres gens qui me soignèrent en secret. Pendant mes longues souffrances, je fis un vœu, le voici :

Elle lui présenta un écrit.

« Point ne rentrerai au palais de mes ancêtres, point ne montrerai mon visage, que je n'aie trouvé un chevalier qui m'offre le don d'amoureuse merci, sans savoir si je suis belle, et qui puisse porter noblement le nom si beau que lui donnerai.

« Je savais, reprit-elle, que j'avais un cousin, novice dans l'ordre du Temple, et que par le massacre de mes frères et la mort de mon père, il devenait chef de la famille. Je désirais que ce fût lui qui obtînt ma main. Je vins avec Eustache en Europe. J'y entendis parler des brillants exploits du jeune poursuivant. Je sus qu'il venait de sortir des prisons des Sarrasins, et que pour se remettre de ses longues fatigues, il était retourné à Lusignan. On me dépeignit son caractère aventureux, ses idées romanesques, on ajouta qu'il avait renoncé au dessein d'abandonner le monde, et qu'il cherchait une épouse digne de donner des héritiers à son nom. Tous ces renseignements m'inspirèrent la bizarre idée que j'ai mise à exécution. Je me suis souvenue de cette tour de Mellusine dont on m'avait souvent parlé. Sûre d'avoir frappé ton imagination dès que tu m'eus aperçue, je continuai mon rôle avec difficulté lorsque je te connus, surtout lorsque je te vis préférer mon obscurité au trône que je te promettais près d'Herminie. Que de fois je fus sur le point de me trahir, quand tu me parlais de ton amour, et avec quelle impatience j'attendais le moment de le faire ! »

Elle voulut cacher sa tête dans ses mains; le bouillant Roger ne lui en donna pas le temps; il arracha son voile.

« C'est l'amant le plus tendre qui l'enlève, mon Herminie ! »

La jeune fille rougit lorsque ses traits charmants fu-

rent à découvert ; elle releva timidement ses yeux, et dut être contente de l'effet qu'ils avaient produit, car son Roger la regardait avec délices. En couvrant sa main de baisers, il aperçut ce signe qui l'avait induit en erreur, et lui en demanda l'explication.

« Ma mère fit un voyage à Lusignan lorsqu'elle me portait dans son sein. Elle entendit beaucoup parler de notre aïeule mystérieuse. Les légendes frappèrent vivement son imagination, et je naquis avec cette singulière marque. »

L'entretien fut interrompu par Olivier, suivi d'un moine à qui il parlait vivement.

« Tenez, mon père, la voilà, c'est la magicienne. »

Roger se leva en souriant.

« Oui, c'est la magicienne, qui a su se faire aimer du plus insensible des hommes sans qu'il sût qu'elle était belle. Au lever de l'aurore, bon père, attendez nous à l'abbaye. Vous bénirez deux êtres qui brûlent de s'unir, et qui vous en remercieront, je crois, toute leur vie. »

Herminie sourit et baissa ses longues paupières.

L'impatient Roger l'entraîna bientôt vers l'autel. Ils n'eurent d'autre témoin de leur union qu'Olivier, qui ne pouvait revenir de sa surprise, et le généreux serf qui avait sauvé Herminie, et qui l'avait nourrie secrètement depuis qu'elle était dans la tour.

Ils passèrent quelque temps dans leur retraite chérie, et reparurent sur la scène du monde. L'île de Chypre leur fut donnée en dédommagement du royaume qu'ils avaient perdu.

Au milieu d'une cour bruyante, des chimères de la

gloire et des honneurs, leur félicité se conserva pure et intacte. Roger n'aima jamais que son Herminie; il se plaisait à la nommer sa fée, et lorsque leur longue carrière toucha à sa fin, qu'ils se voyaient environnés de leurs enfants, ils se serraient tendrement la main avec délices, et pensaient encore à la tour de Mellusine.

UN AMOUR DE GARNISON

Un jeune homme venait de monter au quatrième étage d'une maison d'assez triste apparence ; il avait fortement agité la sonnette, et le bruit en résonnait encore quand la porte s'ouvrit.

La pièce dans laquelle il entra n'était point éclairée, il n'entrevoyait qu'avec peine une femme qui semblait se tenir à dessein dans l'ombre.

— Vous m'attendiez, Félicité, dit-il.

Elle lui montra silencieusement la pièce en face, d'où sortait une vive lumière.

Ce salon ou ce boudoir, car il méritait l'un et l'autre de ces noms, présentait un luxe fané et de mauvais goût. La tenture bleue, tachée en beaucoup d'endroits, était ornée de gravures dans des cadres riches à moitié brisés et sans verres. Des rideaux de soie passée cachaient la fenêtre; une pendule dorée, sans globe, deux flacons de porcelaine presque neufs; quelques chaises, un canapé de velours imprimé, aussi terni que les draperies, complétaient l'ameublement. Puis une robe jetée sur des coussins, un chapeau accroché négligemment à une patère : il y avait là un désordre curieux pour l'observateur. Aussi le jeune homme regarda ce tableau ; un sourire erra sur ses lèvres; il reporta ses yeux vers l'anti-

chambre, et ce sourire fit place à un cri d'étonnement et d'effroi. La femme qui l'avait introduit était restée debout sur le seuil, et, au moment où il l'aperçut, elle murmura d'un air étrange, comme se parlant à elle-même :

« Enfin ! »

Cette femme offrait les restes d'une singulière beauté ; ses formes amaigries avaient encore de la grâce, et dans ses traits, d'une régularité parfaite, régnait une exaltation extraordinaire.

— Vous, ici, Laure ! s'écria-t-il.

— Oui, répondit-elle, c'est moi, Laure, moi qui avais une famille, une réputation sans tache, une existence ; c'est moi qui suis ici, et c'est vous, Arthur de Blançay, qui m'y avez jetée. »

Le jeune homme resta anéanti. Sa conscience lui répétait la dernière phrase qu'il avait entendue : *C'est vous qui m'y avez jetée.* Laure le regardait avec mépris.

— Eh bien ! reprit-elle, vous n'avez donc rien à me dire pour vous justifier ? vous si habile à séduire une femme, vous ne savez que lui répondre quand elle vous demande compte de son bonheur ! Je ne vous reconnais plus. Allons ! dites-moi que vous avez pris quinze jours de ma vie, et que ces jours passés, le reste ne vous est plus rien. Cette vie, je vous l'avais livrée, maintenant je ne veux plus la reprendre, elle vous appartient tant qu'il me plaira de la faire durer. »

Arthur avait eu le temps de se remettre.

— Je ne fus que le complice d'une faiblesse, mais non la cause de votre dégradation. Cette faiblesse je l'accepte ; la dégradation, jamais ! »

Une amère ironie se peignit sur la physionomie de Laure.

— Vraiment? dit-elle, oh! vous l'accepterez, n'en doutez pas. Asseyez-vous seulement et écoutez-moi ; j'ai bien des choses à vous apprendre, heureusement la nuit est longue. »

Il était évident qu'elle souffrait. Elle cacha un moment sa tête dans ses mains, se plaça vis-à-vis de lui, ensuite elle parla :

« Il est une époque de mon existence sur laquelle je ne puis revenir sans des tourments inouïs, je veux parler des jours qui ont précédé notre liaison. Mon Dieu ! que j'étais heureuse ! mon mari m'avait quittée et confiée à sa mère, la meilleure des femmes. Vertueuse par principes et par inclination, elle ne croyait pas au mal, et si elle me surveillait, c'était moins par défiance que pour ne pas inquiéter son fils. Oh ! j'étais pure alors ; aucune idée d'amour n'avait fait battre mon cœur. Mes jours s'écoulaient entre l'étude, les arts et les divertissements de mon âge. Mon mari devait rester des années peut-être dans un voyage à la Jamaïque, d'où dépendait notre fortune. Ma belle-mère me parlait sans cesse de lui : c'était son enfant, Arthur. Quelle est la mère qui n'adore pas son enfant ? »

Une larme coula sur la joue de Laure, elle se tut et parut absorbée dans un souvenir pénible, puis elle reprit :

« Votre régiment vint à Tours ; je vous vis dans le monde, vous sembliez occupé de moi, et, malheureuse ! je crus à votre honneur, à votre bonne foi, je vous aimai. Vous rappellerai-je ces moments où vous m'abusiez d'une feinte tendresse ? Oh ! c'étaient des heures de délire que celles où, échappée à toute surveillance, je vous recevais dans le jardin, sous un bosquet de lilas ; songez-vous encore à ces protestations brûlantes que vous me

prodiguiez? Comme je me rappelle jusqu'aux moindres détails de ces entrevues ! Je descendais l'escalier plus morte que vive, je m'arrêtais à chaque pas, je voyais dans l'ombre, autour de moi, des yeux ouverts, j'entendais mille voix; pourtant j'étais seule avec ma conscience; j'entrais dans le parterre, je collais mon oreille à la petite porte, et après un moment d'attente, vous arriviez, vous frappiez trois coups, et j'ouvrais et je tombais palpitante dans vos bras. C'étaient alors de longues promenades, c'étaient des mots entrecoupés, c'était de l'ivresse ! Comment n'aurais-je pas tout sacrifié à qui m'apprenait la vie, à qui m'ouvrait un nouveau monde ? Je fus presque reconnaissante de ma honte ; je lui devais tant de joies ! Les indifférents n'ignoraient point nos relations ; il est si difficile à une jeune âme de se contenir, et à un fat de cacher sa victoire ! Ma belle-mère l'apprit. Elle essaya doucement de me convaincre de mes torts; je ne les comprenais qu'à peine, car ces torts c'était mon amour. Elle m'emmena brusquement à la campagne, vous m'y suivîtes en secret. Nos réunions du soir recommencèrent. Je l'avais trompée, je lui avais juré que je ne vous reverrais plus, que nos nœuds étaient brisés ; elle me crut, elle n'avait jamais menti. J'étais encore heureuse ; un coup terrible me frappa, vous reçûtes l'ordre de partir. Je crus que j'en mourrais, je serais morte si vous ne m'aviez promis de revenir. Vous parliez de constance éternelle, et je n'avais pas encore appris à ne plus vous croire.

« Ces premiers jours d'absence pesèrent de tout leur poids sur mon cœur, une lettre de vous me rendit un peu de courage ; moi je vous écrivais sans cesse, vous me répondiez de loin en loin. Tout à coup je cessai de recevoir de vos nouvelles. Ma première idée fut que ma

belle-mère avait découvert notre correspondance. Alors mon inquiétude fut horrible... j'étais grosse !

« J'en devins presque folle ; on m'apprit que vous aviez donné votre démission et que vous étiez fixé à Paris. Je ne vous accusais point, je craignais que vous ne fussiez malade, et cette crainte me mettait au désespoir. Comment dissimuler la naissance de mon enfant? mon mari, en l'apprenant, nous aurait tués tous les deux. A qui révéler ma honte ? A ma pauvre belle-mère ? le chagrin l'aurait brisée, mais où trouver plus d'indulgence? A mon père? il aurait maudit sa fille ! Si vous saviez ce que je souffrais ! Je me décidai à tout avouer à ma seconde mère, au risque de ce qui pourrait en arriver. J'espérais qu'il lui serait plus facile qu'à moi de se faire comprendre de vous. N'avais-je pas cru, dans mon ignorance des hommes, que vous auriez un cœur de père? J'entrai chez elle pour lui faire cette terrible confession !... Je la trouvai à moitié insensée de joie : mon mari était débarqué à Nantes ; dans quinze jours il devait être près de nous !...

« Elle me l'annonça avec des transports qui ne lui permirent pas de voir que sa joie n'était point partagée. Elle ne se souvenait plus que j'avais été coupable, ou plutôt elle croyait que je n'avais à me reprocher que de l'étourderie. Elle m'embrassa en me félicitant sur le retour de mon guide, de mon protecteur.

« A présent ! s'écria-t-elle, il sera là pour te défendre ! »

« Je la quittai dans un état impossible à décrire. Je m'enfermai chez moi, et je m'abîmai dans mes réflexions. Je ne trouvai qu'un parti à prendre : la fuite. Je n'aurais pu soutenir les regards irrités de mon mari, encore moins sa tendresse ; et mon enfant, il fallait le sauver !

« Mille plans se présentèrent à mon esprit.

« Il était bien difficile de ne pas éveiller de soupçons et de ne pas laisser de traces. Si l'on me poursuivait, tout était fini. Voici à quoi je m'arrêtai : J'attendis la nuit, je sortis de mon appartement, et je volai plutôt que je ne marchai jusqu'à la grande route. Je savais que les voitures qui menaient à Paris ne tarderaient point à passer. Cachée derrière un arbre, j'attendis leur arrivée. Croiriez-vous que pendant cette longue angoisse, je n'eus pas une pensée pour ma famille que ma fuite allait plonger dans le désespoir, pas un regret pour cette bonne mère dont je payais si mal les soins et le dévouement; non, deux choses m'occupaient : vous d'abord, vous, que j'aimais plus que tout au monde et que j'allais revoir, puis cet enfant, qui était vous aussi. Le jour allait paraître, quand un bruit de voiture retentit près de moi. Je montai, et nous partîmes. Personne aux environs ne m'aperçut. Les champs étaient encore déserts. Je jetai un long regard sur ce pays où j'étais née, sur les clochers de la ville qui se montraient à l'horizon, et je pleurai.

« Étrange pouvoir de l'amour, je ne m'occupai bientôt plus du passé, je ne songeai qu'à l'avenir. Et vous étiez cet avenir, Arthur! Je me représentais votre surprise à mon aspect. Vingt fois j'arrangeai dans ma pensée le moment de notre réunion. Vingt fois j'en eus toute la joie. S'il était bien malade, me dis-je tout à coup; s'il était... mort! Une douleur vague et sans objet flétrit toutes mes chimères de bonheur. Une seule idée ne m'était pas venue, celle de votre indifférence. Je comptais sur vous comme sur Dieu : Dieu seul ne m'a pas trahie!

Elle fit un effort comme pour continuer et poursuivit:

« Enfin nous entrâmes dans Paris, bientôt dans la cour des Messageries. Là des commissionnaires m'entou-

rèrent, m'arrachèrent presque de force mon léger bagage et me demandèrent des ordres. Songez, Arthur, que j'avais vingt ans, que je quittais pour la première fois ma mère, et vous vous représenterez mon embarras. J'étais comme étourdie.

« Où va madame? me dit un commissionnaire.

« Je donnai votre adressse : c'était la seule qui m'était connue dans tout Paris.

« Après un quart d'heure de marche :

« C'est ici, Madame, me dit-on.

« Je me jetai en bas de la voiture.

« Le portier travaillait dans sa loge. A peine si je pouvais parler, il ôta ses lunettes et me considéra attentivement, puis il me fit répéter :

— M. Arthur de Blançay est-il chez lui?

— M. de Blançay! »

« Il se leva doucement en frottant le coin de la table de son tablier de cuir. Puis il reprit en souriant d'un air malin :

« M. de Blançay! Eh! Madame, si vous voulez le voir, cherchez-le. Il y a plus de trois mois qu'il a quitté ce logement. Il n'a point laissé sa nouvelle adresse, et je ne sais où il demeure à présent. »

« Puis il remit ses lunettes et me regarda de nouveau avec le même sourire.

« Moi, je tombai demi-morte sur une chaise.

— Parti! m'écriai-je, sans rien dire. Et mes lettres?

— Oh! vos lettres, les voilà, sans doute. »

« Il en tira plusieurs d'un petit carton.

« Elles sont timbrées de Tours. »

« Je les lui arrachai : c'était bien cela.

« Tenez, reprit-il, suivez mon conseil, laissez-le, il ne tient point à vous, j'en suis sûr... La veille de son dé-

part, je lui ai donné une grosse enveloppe pareille à celle-ci. Il sortait. En reconnaissant l'écriture il a dit : « Encore! » d'un air d'humeur, puis il l'a mise dans sa poche sans la lire. Ensuite il avait d'autres maîtresses ; il venait souvent une jolie dame, ma foi ! et puis on parlait de son mariage avec une riche héritière. Si vous venez de votre province pour lui, comme vous en avez l'apparence, vous feriez mieux d'y retourner. Il serait peut-être temps encore, au lieu que plus tard, quand vous l'aurez bien cherché, il n'y aura plus moyen. »

« Cet homme aurait pu continuer des heures entières sans être interrompu. Incapable de faire un mouvement, mes souffrances étaient si atroces que j'espérais n'y pas survivre. Le concierge vint à moi.

— M'entendez-vous ? eh! eh! continua-t-il en secouant la tête, pauvre fille, cela fait pitié. »

« Il venait de s'apercevoir de mon état que je ne dissimulais plus.

« Sa femme rentra, elle m'examina curieusement ; il lui raconta ce qui s'était passé. Cette femme était humaine ; elle me donna des secours, gronda son mari de ce qu'il m'avait affligée, et lorsqu'elle me vit un peu remise elle m'adressa quelques questions.

— Qu'allez-vous faire maintenant ! Croyez-moi, rejoignez vos parents, ils vous le pardonneront ; vous êtes si jeune ? »

« Je fis un signe négatif.

— Alors je vais vous conduire dans un hôtel ici près, et j'irai aux informations ; je tâcherai de découvrir M. de Blançay. Du courage, voyons, Madame, il reviendra peut-être ; songez à votre enfant, il faut vous soigner pour lui, essayez de marcher. »

« Nous fîmes quelques pas. Elle s'arrêta.

— Avez-vous de l'argent? »

« Je montrai mon sac, elle le trouva suffisamment garni, et me fit mettre dans une chambre. Je me jetai sur mon lit ; elle me quitta comptant que j'allais dormir.

« Dès que je fus seule, un désespoir véritable s'empara de moi, je criai, je déraisonnai, j'eus la fièvre, le délire; enfin, épuisée de fatigue, je m'assoupis au point du jour. En m'éveillant je ne me reconnus plus. Mes idées étaient brouillées, il ne me restait qu'un seul souvenir, votre abandon. Promenant mes regards autour de moi, cette chambre d'auberge, cette mansarde, ce désordre, tout me parla de mon isolement; je fondis en larmes, heureusement, car je serais devenue folle. Quand j'eus bien pleuré, je me plaçai sur mon séant ; un mouvement inconnu me rappela que j'étais mère, j'avais senti mon enfant, ce moment changea tout mon être.

« Mon enfant, mon fils, je vivrai pour toi, pour toi j'aurai des forces, je l'espère.

« J'ai tenu parole.

« Je m'habillai et je me rendis chez la portière de votre maison. Elle m'apprit que le seul moyen de connaître votre demeure était d'aller à la préfecture de police, que là peut-être on pourrait me donner des renseignements, et que si cette ressource m'était inutile, il faudrait renoncer à vous trouver.

« Je me fis conduire quai des Orfévres ; je pénétrai sans crainte dans les bureaux, moi naguère si timide : c'était pour mon enfant ! J'interrogeai les commis, on compulsa les registres, on chercha ; j'offris de l'argent, on me promit de vous découvrir ; je rentrai fatiguée mais un peu plus tranquille. Hélas ! toutes les recherches furent vaines, et au bout de quelques jours j'acquis la certitude que vous étiez perdu pour moi.

« Je restai donc seule, ce que j'avais entendu dire de la vie de Paris, la courte expérience que je venais d'en faire m'avaient appris que la faible somme qui formait tout mon avoir ne pouvait me mener loin. Il fallait travailler, je m'y résolus; que n'aurais-je pas fait pour mon fils! J'allai encore chez la portière, elle me trouva une petite chambre dans la rue Saint-Denis, m'adressa à une brodeuse, en me recommandant de la patience et une bonne conduite; puis elle m'abandonna à mon sort.

« Vous figurez-vous une femme de vingt ans, habituée au luxe, n'ayant jamais connu une privation, ayant passé ses premières années entourée d'amis, vous la figurez-vous dans un grenier, séparée de tout ce qu'elle a aimé et obligée de gagner son pain? Croyez-vous que, si son amour de mère ne l'eût soutenue, elle n'eût pas préféré la mort? Croyez-vous que, pendant ses longues heures d'isolement, elle n'ait pas maudit son séducteur? Seule, toujours seule, pas un être à qui dire : Je souffre. Eh bien! je regrette ce temps-là. J'avais une espérance!

« Je m'étais fait la loi de ne pas toucher à ce qui me restait d'argent, je le gardais pour l'avenir, pour quand nous serions deux. Je vivais donc avec le produit de ma broderie : vous devez imaginer comment je vivais. Je passai ainsi le reste de ma grossesse, ne sortant jamais que pour aller reporter mon ouvrage, me levant avec le soleil, n'ayant aucune distraction, et comptant les jours qui devaient s'écouler jusqu'à celui de mon accouchement. Le moment arriva, je souffris cruellement, je mis au monde un fils, un fils qui était le vôtre, Arthur, qui avait tous vos traits, que vous n'avez point vu, qui n'a jamais connu votre existence. »

Arthur fit un mouvement; après une courte pause

comme pour lui donner le temps de parler, Laure reprit sa narration.

« Quand on me l'apporta, quand il prit mon sein, je me souvins seulement qu'il était à moi. Il n'y eut plus dans l'univers que lui; un instant je vous regrettai, ce fût la dernière pensée d'amour. Je me hâtai de reprendre mes occupations avec un nouveau courage. Le peu de moments que je dérobais à mon aiguille, je les passais à orner mon idole. J'avais fait un trousseau des débris de mon ancienne opulence, je me contentais des robes les plus simples; mon Édouard était si joli, entouré de dentelles ! Quand je sortais avec lui, on nous arrêtait pour le regarder. On me prenait pour sa nourrice, tant il y avait de différence entre nos deux costumes; et moi je disais avec orgueil que j'étais sa mère. Au magasin on en raffolait; la maîtresse daignait lui sourire, et chaque fois que j'entrais dans la boutique, les demoiselles m'apportaient un bonnet ou une jaquette pour *mon amour de petit garçon :* c'était ainsi qu'elles l'appelaient. Une d'elles surtout, Félicité, la fille de comptoir, nous comblait de soins et d'attentions. Elle m'intéressait, cette jeune personne; ses compagnes l'accusaient de mauvaise conduite, madame Laurent la renvoya, ce fut un vrai chagrin pour moi.

« Qu'il était beau, mon fils ! il était plein de gentillesse ! son caractère s'annonçait si doux ! il aimait tant sa pauvre mère ! Oh ! quand il avait passé ses deux bras ronds autour de ma tête, quand il jouait avec mes cheveux, quand je le voyais sourire, mon Édouard ! mon fils ! j'étais au ciel; et je l'ai perdu ! et c'est vous, dont l'abandon a causé sa mort ! Je ne saurais trop vous torturer, je ne pourrais vous accabler d'assez de reproches. Mon Édouard ! mon Édouard ! »

Elle se tordit les bras et jeta des cris d'insensée. Arthur

essaya de s'approcher d'elle, elle le repoussa et reprit toute sa fermeté.

— Écoutez, écoutez, ce qui me reste à vous apprendre. Mon fils chéri grandissait ; en lui j'avais placé toutes mes affections, toutes mes espérances. Fière de ses grâces enfantines, je voulus aller le montrer à ma première protectrice dans cette grande ville. Un dimanche, je le parai de ce qu'il avait de plus beau, et je m'acheminai vers votre maison. La bonne femme trouva Édouard ravissant. Elle me fit des questions indirectes qui piquèrent ma curiosité; enfin j'appris que vous étiez revenu, qu'elle vous avait parlé, vous avait raconté mon arrivée, que vous aviez semblé ému à ce récit. Vous deviez venir chez moi, vous n'y aviez pas paru. Cette conduite était horrible : cependant je m'en réjouis, je voulais être seule la maîtresse de mon enfant; je voulais surtout ne rien partager avec vous, qui nous aviez rejeté tous les deux. Je ne vous aimais plus, je vous méprisais, j'étais presque heureuse de ce nouvel outrage. Je serrai Édouard dans mes bras, je me promis que vous n'auriez jamais aucuns droits sur lui, et que le nom de son père n'arriverait pas à son oreille.

« Plusieurs mois se passèrent. Mon fils grandissait ; il était faible et délicat. Sa santé me donnait des inquiétudes graves, pourtant je le soignais tant, que je croyais le conserver. Il faisait l'admiration d'un chacun ; mais presque toujours aussi, après l'avoir admiré, on répétait en s'en allant :

« C'est dommage. »

« Ces craintes me perçaient le cœur. Je n'osais pas m'arrêter à l'idée de le perdre. Mon Dieu, c'était affreux! Sa jeune intelligence était extraordinairement précoce. A cet âge si tendre, il comprenait tout. Mon affection

passionnée pour lui, il la partageait, il en devinait tous les mouvements, toutes les impressions. Pendant que je travaillais, il s'efforçait de rester tranquille. Même lorsqu'il souffrait, il ne criait point dans mes bras. Il arriva de la sorte à sa quatrième année. Je n'étais plus seule ici-bas. Mon fils était devenu mon ami. Quand il m'appelait, ce mot : Maman ! avait tant de douceur dans sa bouche ! J'avais fait, à force de soins, quelques petites économies. Je voulais élever moi-même Édouard, je voulais lui donner des talents, c'était presque une fortune.

« Bien des propositions me furent faites, bien des hommes, croyant que ma misère les y autorisait, m'offrirent un amour que je méprisai. En les repoussant, ce n'était point à vous que je restais fidèle, c'était à mon enfant. Il fallait qu'il pût estimer sa mère, il fallait que plus tard elle osât lui avouer que sa naissance était la seule tache de sa vie, il fallait lui dire :

— Mon Édouard, ton père m'a trompée ; il m'a laissée seule au monde, je n'ai eu que toi pour consolation, et j'ai juré que personne ne partagerait mon cœur avec toi. Me pardonnes-tu ma faiblesse ? je l'ai expiée, et c'est à elle que nous devons le bonheur d'être ensemble.

« Il me l'eût pardonnée, car lui aussi n'aimait que sa mère !

« Un jour, j'allais comme à l'ordinaire reporter une robe à madame Laurent. C'était une commande pressée, j'avais passé la nuit. Plusieurs fois mon petit garçon s'était plaint en dormant : le matin il était pâle ; comme je ne le quittais jamais, je l'emmenai avec moi. Il me suivait péniblement, je le pris dans mes bras. Arrivé au magasin, il se trouva tout à fait mal ; mon inquiétude fut extrême. Je le reportai chez moi. Mon pauvre enfant commença de ce jour une maladie de langueur

qui dura trois mois. Le peu d'argent que je possédais s'épuisa bientôt : je fus obligée de vendre mes vêtements, les siens, il ne resta plus dans ma misérable chambre que le lit de douleur sur lequel il était étendu. Oh ! Monsieur, on ne comprendra pas le désespoir d'une mère qui voit périr son enfant, et qui ne peut le secourir. J'essayai d'attendrir les voisins, je mendiai, moi ! Arthur, je tendis la main dans la rue, je ne recueillis qu'une faible aumône. Le médecin arriva et vit notre dénûment : il en eut pitié.

— Tenez, me-dit-il, voilà un billet d'hôpital, portez-y ce petit être. »

« A l'hôpital ! je n'y consentis point ; il eût fallu m'en séparer. Je passai une longue nuit près de son chevet. Mes yeux n'avaient plus de larmes, je le contemplais en silence, mes mains arrachaient ma poitrine : votre souvenir m'apparut. Oh ! je vous maudis ! Mon fils mourait, et vous, comblé des dons de la fortune, vous dansiez peut-être à pareille heure ! Mon fils ! il demandait à boire, je n'avais que de l'eau à lui donner ; il avait froid, en me dépouillant, je ne pouvais le couvrir que de haillons. Je sentais qu'il fallait me résoudre. Je le pris, je l'enveloppai, et je le remis entre les mains de ces angéliques femmes que rien ne rebute, qui soignent les malheureux et les consolent. Attendries des larmes que je versais, on me permit de passer la journée près de lui. Le soir on me renvoya doucement, en m'assurant que le lendemain je reviendrais. Il y avait un banc de pierre à la porte de l'hospice, je m'y assis ; le lendemain je ne l'avais pas quitté.

« Dès qu'il fut possible d'entrer, je me présentai. Une sœur vint à moi et m'éloigna de l'infirmerie. Je ne voulais pas la suivre : Mon enfant, répétais-je, mon enfant ! La

religieuse me regardait avec compassion : la crainte la plus horrible m'agitait. Courant comme une insensée, j'atteignis le dortoir, avant qu'on eût pu m'arrêter. Le lit de mon Édouard était recouvert d'un drap : une couronne blanche et un crucifix y étaient déposés. J'avais tout perdu !..»

Un sanglot convulsif sortit de la poitrine de la pauvre mère. Elle était si extraordinairement pâle, qu'Arthur eut peur qu'elle ne se trouvât mal. Il n'osait l'interroger. En apprenant tout ce qu'elle avait souffert, il comprenait sa haine et en redoutait l'expression.

« Six semaines après, reprit-elle, j'étais encore aux portes du tombeau. Les hospitalières me soignèrent avec tant de persévérance, que je revins à moi-même. Ce fut pour souffrir davantage. Mon affliction n'avait point de bornes. Elles essayaient de me parler de Dieu, je ne pouvais que le renier, il m'avait enlevé jusqu'à ma dernière espérance. Elles en étaient effrayées. Quand ma santé fut à peu près rétablie, je fus rangée dans la classe des sortants, et renvoyée avec une faible aumône, j'en étais bien aise. Mon idée fixe était de me détruire, je ne l'aurais pas pu à l'hospice. J'étais bien faible, je me soutenais à peine. Je n'avais plus de pain, plus d'asile, et surtout plus de fils.

« Je m'acheminai vers la Seine, bien résolue à m'y précipiter : c'est le seul genre de mort qui ne coûte rien. Je traversai les Tuileries : le soleil se couchait, quelques promeneurs restaient en arrière, on allait fermer les grilles. Incapable d'aller plus loin, je m'assis sur un banc. Il m'échappait des mots sans suite, de ces mots qui peignent le désespoir. Un groupe joyeux passa près de moi : c'étaient trois jeunes femmes. Une d'elles me remarqua et jeta un cri. Je reconnus Félicité.

— Et que faites-vous là, pauvre Laure, seule et souffrante ? »

« Il me paraissait si naturel de me noyer, que je lui répondis sans hésiter :

— Je vais me jeter à la rivière.

— A la rivière, bon Dieu ! mais vous êtes folle !

— Pourquoi, répliquai-je en me débattant, pourquoi m'en empêcher? je n'ai plus mon enfant : que voulez-vous que je devienne ? »

« Elles m'entraînaient toujours en répétant :

« Elle est folle !

« Félicité me fit monter en voiture, s'y plaça près de moi et essaya de me consoler.

« Elle ne comprenait pas qu'on ne console point une mère, elle ne l'avait jamais été. Arrivée chez elle, on me coucha, et les soins les plus tendres me furent prodigués. Ma douleur ne diminuait pas ; néanmoins ma santé se fortifiait, je redevenais jeune, il y a tant de ressources à mon âge !

« Félicité me raconta son histoire. Un jeune homme, un grand seigneur l'avait séduite. Abandonnée comme moi, comme tant d'autres, elle fut entraînée de fautes en fautes ; enfin, chassée de son magasin, livrée à elle-même, la misère l'avait jetée dans l'ignoble position où je la trouvais. Elle conservait de bons sentiments, la pauvre fille !

« Je ne songeais point à l'avenir, Félicité y songeait pour moi. Un matin elle me dit :

— Laure, vous vous portez mieux, qu'allez-vous faire ? la faiblesse de votre vue est telle depuis votre maladie, que vous ne pourrez travailler ? Je serai la dernière à vous donner de mauvais conseils ; pourtant il ne vous reste pas de ressource, et si vous saviez ce que

c'est qu'une existence comme la mienne ! Au milieu de tout cela, j'ai le cœur honnête, et je ne voudrais pas que vous vous perdissiez. Je suis trop malheureuse pour vous entraîner dans les mêmes malheurs. Cependant...

« Je fis un signe de dégoût. Elle frisait ses cheveux devant la glace.

— Tenez, continua-t-elle, réfléchissez : je vais dîner avec des amies, à mon retour, vous me raconterez ce que vous aurez décidé. »

« Dès qu'elle fut sortie, je réfléchis en effet, et j'eus horreur de moi-même, de vous surtout, car votre image vint se placer devant moi dans ce repaire odieux où votre amour m'avait conduite. Il ne me restait d'autre appui au monde qu'une créature déshonorée ; moi, qui avais eu toutes les aisances de la fortune, je ne pouvais réclamer aucune protection. Il me fallait ou périr ou mendier. J'étais déjà trop humiliée de ma position pour que l'idée de m'avilir ne fût pas rejetée bien loin.

— Oh ! mon Dieu ! m'écriai-je, ayez pitié de moi ! vous me punissez cruellement d'une seule faute ! »

« Je n'avais pas le courage de former un projet. Néanmoins je fis un essai de mes forces. Je pris une aiguille, je me mis à broder. Au bout de quelques minutes, l'ouvrage me tomba des mains ; je n'y voyais plus. Alors je sentis toute l'horreur de mon abandon, je pensai à ma famille, à ma belle-mère si bonne, si compatissante, le remords le plus affreux me déchira ; je me levai, je voulus sortir de cette maison, aller me jeter à leurs genoux, implorer ma grâce et mourir. Hélas ! mes pieds se refusaient à marcher, j'étais trop faible, je m'évanouis.

« Félicité revint et me trouva dans cet état. Lorsque je repris connaissance, elle était près de moi. Sa physionomie offrait un singulier mélange d'inquiétude et de

préoccupation. Elle me tâta le pouls, me donna à boire, puis s'asseyant près de mon lit, elle sembla plongée dans la rêverie. Cette manière lui était si peu ordinaire qu'elle me frappa.

— Qu'avez-vous ? lui dis-je.

— Ce que j'ai, Laure ? je suis bien embarrassée. Je sais quelque chose qui vous touche de près, et je n'ose vous l'apprendre. Il vaudrait peut-être mieux le cacher. D'un autre côté, c'est une ressource, et vous n'en avez pas.

— Parlez ! parlez ! de quoi s'agit-il ?

— Eh bien ! tant pis ! je vais tout vous raconter. J'ai vu ce soir Arthur de Blançay !

— Oh ! ciel ! et je me mis à trembler d'une manière si horrible, que ma compagne s'en effraya et s'en désespéra presque.

— Pardon, pardon, pauvre femme ! oui j'aurais dû me taire. Cela vous fait un mal affreux ; vous l'aimez encore, peut-être ?

— Moi ! je l'aime, mon séducteur, le bourreau de mon enfant, celui qui m'a amenée sur ce lit de misère ! Moi, je l'aime ! Oh ! non ! si je tremble, c'est que son nom a réveillé le dernier sentiment de mon cœur, la haine que je lui porte ! c'est qu'enfin j'apprends qu'il vit, que je puis le voir, que je ne mourrai pas sans m'être vengée, moi et mon Edouard. Où est-il ? le savez-vous ? Mon Dieu ! je vous remercie !

— J'ai dîné avec lui, il doit venir ce soir.

— Il doit venir ce soir chez vous ? »

« Je sautai à bas du lit et je mis précipitamment ma robe. Tout à coup je m'arrêtai : j'avais changé d'idée. Ce n'était plus votre mort qu'il me fallait, c'était un plus long supplice, celui-là eût été trop prompt.

— Félicité, voulez-vous me rendre un dernier service, me prouver que vous m'avez aimée ? Sortez, laissez-moi la jouissance de cet appartement jusqu'à demain. C'est moi qui le recevrai, c'est moi qui lui en ferai les honneurs. Cette entrevue est essentielle, ajoutai-je, m'apercevant qu'elle hésitait, je vous promets qu'ensuite je ne vous serai plus à charge : elle décidera de mon sort. Demain je sortirai de chez vous. Ne croyez pas que je ne sois point reconnaissante de tout ce que vous avez fait, tant que je vivrai j'en garderai le souvenir. Je sais que vous n'êtes point fatiguée de ma présence, que vous me continueriez volontiers vos bienfaits ; je ne puis vous gêner plus longtemps. Quand j'aurai causé avec lui, il est impossible qu'il n'ait pas quelque égard ; c'est pour mon avenir, accordez-le-moi.

« Je pressais ses mains dans les miennes, je la suppliais, elle finit par céder.

— A quelle heure vient-il ?

— A minuit, il est onze heures et un quart.

— Laissez-moi seule, je vous en prie, j'ai besoin de me consulter, c'est une grave démarche que je vais faire. Adieu, Félicité, adieu, et merci de votre amitié. Ne m'oubliez pas. »

« Je l'entendis descendre l'escalier, puis fermer la porte de la rue, et alors je me recueillis. Mon parti était bien pris, j'allais finir tous mes maux, j'allais vous donner, pour le reste de vos jours, un remords ineffaçable. Quand j'eus terminé mes préparatifs, j'attendis minuit avec plus d'impatience mille fois que lorsque nous étions à Tours. C'était encore vous qui deviez venir, mais quelle différence ! J'ouvris la fenêtre, j'écoutai comme autrefois les bruits de pas qui se croisaient dans la rue, enfin je reconnus les vôtres ! Mon cœur battit à s'échapper de ma

poitrine. Vous savez que vous êtes entré ici, vous savez ce que vous y cherchiez, vous savez ce que vous y avez trouvé. Cependant vous ne savez pas tout... »

Elle se leva, de vives douleurs contractaient ses traits pendant ce long récit, elle les avait surmontées. Dans ce moment elles augmentèrent; s'appuyant un instant sur la cheminée, elle sembla reprendre de la force et courut à la porte, prit la clé et la jeta dans la rue. Puis fermant lentement la croisée elle revint se placer devant Arthur, qui la considérait atterré, confondu et ne comprenant rien à ce qu'elle méditait.

— Vous avez donc pensé, Arthur, qu'il serait possible à un jeune homme de bouleverser la vie d'une femme, de lui ouvrir la route du crime, de la conduire par la main jusqu'au précipice, et qu'ensuite il resterait froidement sur le bord, la regardant tomber dans l'abîme et s'y enfoncer chaque jour davantage ? Eh bien ! vous vous êtes trompé. Vous m'avez arrachée à ma paisible existence, vous êtes responsable de mes fautes et de ma mort, entendez-vous ? Quoi ! vous abandonnerez votre enfant, sa mère, ils périront de misère et de faim, et vous, courant de débauches en débauches, vous prodiguez l'or dans les orgies et les plaisirs les plus abjects, vous viendrez chez une courtisane ! Vous voulez une courtisane ? me voilà, moi ! Que dites-vous de cet échange ? vous plaît-il? C'est moi, Laure, que vous avez tant désirée, que vous adoriez ! je vous appartiens encore, nous passerons la nuit en tête-à-tête, nous la passerons tout entière, car vous ne sortirez pas d'ici. »

Elle riait d'une manière bruyante et contractée, d'un rire déchirant.

— Vous avez monté quatre étages, n'est-il pas vrai ? impossible de descendre par la fenêtre, et les clés des

portes sont dans la rue ; vous ne les enfoncerez pas, il n'y a autour de vous rien qui puisse vous servir à cet usage ; vous crierez, pas un être n'arrivera à vos cris. Les voisins diront : Ce sont ces femmes qui se battent. J'ai bien pris toutes mes précautions, qu'en pensez-vous? Examinez vous-même. Maintenant apprenez tout : je suis empoisonnée...

Il l'interrompit.

— Empoisonnée ! Laure, vous vous jouez de moi ! dites que ce n'est pas vrai, ou laissez-moi chercher du secours. Au nom du ciel, ne me condamnez pas à cet horrible supplice ! Que je ne vous voie pas mourir ! que je ne puisse pas me reprocher cette mort ! N'est-ce pas assez de celle de mon fils ? N'êtes-vous pas assez vengée ? »

Il était à ses genoux. Elle laissait tomber sur lui un regard méprisant, et ne le relevait pas.

— Je suis empoisonnée, reprit-elle, aucuns remèdes ne me sauveraient, et je n'en veux aucuns. Il paraît que j'ai bien choisi ma vengeance. Vous souffrez déjà. Attendez, recueillez vos forces, vous avez encore bien des heures devant vous, vous allez assister à mon agonie, vous allez compter mes douleurs. Les tortures que j'éprouve sont effroyables, elles augmenteront, vous les ressentirez toutes ; et moi je te répéterai sans cesse, pour que ce souvenir te reste éternel, pour qu'il te suive dans tes joies, dans tes festins, pour qu'il se place jusqu'auprès du lit où tu conduiras ta fiancée, je te répéterai que tu en es l'auteur, je t'appellerai mon assassin, l'assassin de mon fils. Comprends-tu ? »

Les convulsions lui coupèrent la parole. Le malheureux Arthur la porta sur un siége, tira toutes les sonnettes, frappa à toutes les cloisons, appela même dans la

rue, sa voix se perdit : à cette heure avancée, chacun dormait. Elle le suivait des yeux et jouissait de son désespoir. Il s'approcha.

— Laure, pardonne-moi, laisse-moi sortir, j'amènerai un médecin, ensuite nous ne nous quitterons plus. Je passerai mes jours près de toi, je te ferai oublier le passé à force d'amour, de repentir. Oh ! je t'en conjure, au nom même de ton Édouard, s'il vivait, il prierait pour son père. »

Elle se plaça sur son séant, rejeta ses longs cheveux en arrière, pâle, le visage couvert de taches bleues; elle était effrayante; prenant sa main, elle lui montra le ciel.

— Tais-toi, homme impitoyable, tais-toi, ne me demande rien, ne me demande pas ta grâce, au nom de ton fils. S'il vivait, pour lui je vivrais, et je voudrais bien accepter tes offres. Mais il est mort ! il est mort parce que tu nous a délaissés; il est mort parce que sa misérable mère n'avait plus à lui donner que son sang, et tu veux que je te pardonne la mort de mon fils ! Oh ! non ! non ! c'est au nom de mon fils que je te parle, de mon fils adoré; je te maudis, Arthur de Blançay, je te mandis à ma dernière heure, puisses-tu vivre malheureux, et mourir, comme moi, abandonné de tous. »

Il courba involontairement la tête sous le poids de cette malédiction; elle lui parut un arrêt du ciel. Après quelques minutes d'un silence interrompu seulement par le râle de l'infortunée qui se débattait contre le poison, il essaya de nouveau de crier, d'appeler au secours. Personne ne vint.

— C'est inutile, disait-elle en mots entrecoupés, c'est inutile... ils n'écoutent pas. Songe donc où tu es, songe donc que tu es venu pour un joyeux rendez-

vous. S'ils t'ont vu, ils te croient plongé dans l'ivresse, dans la volupté, ils ne viendront pas! Tu resteras jusqu'à ce que je ne sois plus qu'un cadavre. Alors tu pourras sortir, ce sera une leçon dont tu te souviendras, n'est-ce pas, Arthur? Ah! ah! ah!...

Quelques éclats de rire stridents, coupés par des plaintes de souffrances, brisèrent l'oreille et le cœur du seul témoin de cette scène. Chaque minute ajoutait à ses tourments; enfin, saisi d'une espèce de vertige, il se laisse aller sur le bord du canapé, anéanti, n'ayant plus de courage, ni à peine de connaissance. Elle fit un effort incroyable pour arriver jusqu'à lui.

— Arthur, c'est la nuit, comme aujourd'hui, que mon enfant est mort, c'est la nuit que j'ai fui la maison de ma mère, c'est la nuit que tu venais à moi autrefois, c'est la nuit que je finirai près de toi ma carrière de douleurs et de remords. Et toi aussi, tu mourras la nuit, et je serai là, encore là, avec le spectre d'un enfant; nous t'attendrons pour te répéter notre malédiction éternelle. Oh! mon Dieu! quelles tortures! Oh! mon Dieu! pardon! mon Dieu! Édouard est un ange, qu'il prie pour moi; ne nous séparez pas. Mon fils! mon fils! »

Encore quelques minutes d'agonie, des cris étouffés, des tressaillements, des convulsions, puis le silence... et la mort.

. . . . . .

Six mois après, M. de Blançay se maria.

ÉBAUCHE

— Quelle superbe fête ! quel temps délicieux ! tout cela est enivrant, tout cela pénètre les sens de volupté. Oh ! Félicia, que vous êtes belle ! que vos yeux sont brillants !

— Laissez-moi rentrer, marquis, cet air est dangereux à respirer. La musique, le parfum des fleurs et vos douces paroles, trop douces pour l'oreille d'une femme... laissez-moi rentrer.

— Non, non, encore un instant; pénétrons dans ce bosquet, voyez quelle pâle lumière y répand cette lampe. Félicia, est-ce que vous ne trouvez pas dans tout ceci quelque chose de l'Italie, auprès de vous l'illusion est complète, je me crois encore à Naples. Pourquoi retirer votre main ? Laissez-moi la baiser mille fois. Et cette taille de nymphe. Félicia ! ma Félicia ! je t'aime ! que veux-tu de plus ? je suis à toi, je suis ton esclave, viens, viens donc...

Et Félicia ne faisait plus que de faibles efforts, la lampe s'éteignit !....

Cependant un sourire de triomphe était sur les lèvres de la jeune femme.

— Ainsi donc, vous êtes à moi, vous êtes mon esclave? vous me l'avez dit, mon bien-aimé. Répétez-le-moi, je ne me repentirai plus de mon amour. »

Elle ne reçut point de réponse, elle s'approcha.

— Edmond, quoi, pas un mot, vous ne m'aimez donc pas ? »

Sa main chercha celle du jeune homme et la pressa. Alors, il sembla s'éveiller d'un sommeil pénible.

— Je vous aime, répliqua-t-il, je vous aime... »

Et ses doigts meurtrissaient les doigts délicats de la belle Napolitaine.

— Mais, depuis longtemps nous avons quitté le bal, notre absence serait remarquée. Venez, comtesse. »

Et il l'entraîna.

Lorsqu'ils entrèrent dans les salons la danse était plus animée que jamais. Vingt hommes se précipitèrent vers madame de Nocci. Avant d'en accepter un, elle jeta un regard sur Edmond. Il était pâle et une violente souffrance paraissait l'agiter.

— Vous êtes malade ? lui dit-elle tout bas. Vous êtes triste, n'êtes-vous donc pas heureux ?

— Mon bonheur n'est jamais gai, Madame. »

Le flot les sépara. Elle alla faire admirer sa grâce dans une valse, et tout son être respirait l'orgueil satisfait, rien de tendre n'animait son œil noir, aussi ne pensait-elle qu'une chose !

— Je l'ai vaincu, il m'appartient, et nulle autre femme n'avait pu y réussir.

Edmond parcourait les appartements comme un étranger. Fuyant la dangereuse sirène qui l'avait égaré, une seule image était devant lui, c'était celle de cette femme si belle, si passionnée, qui lui avait consacré son existence et qui lui avait répété en le quittant :

— Mon bien-aimé, si tu me trompais, ne me le dis pas, ce serait le coup de la mort ! »

Et il était coupable, c'était elle qu'il avait offensée après tant de serments, après tant de bonheur !

—Je suis un misérable, Marie, se disait-il, je ne me pardonnerai jamais. »

Dans ce moment un homme âgé s'approcha de lui.

— Monsieur, n'êtes-vous pas le marquis de Sainval?

— Oui, Monsieur.

— Je viens de votre hôtel, on ma dit que vous étiez ici, et je me suis hâté de vous y rejoindre. J'arrive de Pologne. Une dame de mes parentes m'a remis cette lettre pour vous, en me recommandant de vous la porter sur-le-champ. La voici.

Adolphe déchira l'enveloppe et lut :

« Mon ami, la guerre vient d'éclater dans ce pays. « Malgré mes observations, mon mari s'est joint aux ré- « voltés, je suis seule ici, je suis malade, et si vous pou- « viez venir près de moi, ma reconnaissance serait éter- « nelle. Vous savez comment je vis loin de vous, vous « savez que vous m'êtes nécessaire, Edmond. Je ne « m'explique pas davantage, mais j'ai besoin de vous, « cet appel doit vous suffire. »

— Monsieur, elle est malade ?

— Dangereusement. On craint pour ses jours.

— Je pars à l'instant...

En se frayant un chemin dans la foule, il passa près de la comtesse sans la voir; elle l'appela, il ne l'entendit pas : toutes ses idées étaient concentrées sur la lettre qu'il avait reçue ; enfin, il arriva à la porte, et courut à sa voiture.

— Au galop, à l'hôtel, cria-t-il à son cocher.

En peu d'instants il fut loin de cette fête où il avait oublié près d'une coquette la femme qui lui était si chère. Rentré chez lui, il demanda des chevaux de poste et fit à

la hâte quelques préparatifs indispensables. Au moment de partir, il entra chez sa mère qui dormait paisiblement, l'éveilla pour lui dire adieu, l'assura qu'elle aurait bientôt de ses nouvelles, lui recommanda de ne point s'inquiéter de son absence, et la quitta avec la même précipitation.

Il parcourut avec une vitesse inconcevable l'espace qui le séparait de la Prusse. Un matin il s'arrêta quelques instants dans une auberge. Son valet de chambre s'approcha de lui.

— Monsieur le marquis sait probablement que nous allons passer les lignes sanitaires, et que le choléra-morbus est de l'autre côté.

— Le choléra-morbus? Valentin, retournez en France; surtout ne dites pas à ma mère où je suis. Moi je continue ma route. La guerre et la peste ! Malheureux peuple !

— Monsieur le marquis me renvoie donc ?

— Non, sans doute, mais je ne veux pas vous exposer. Vous êtes libre de me suivre si vous ne craignez pas la mort. »

Une heure après il courait de toute la vitesse de deux bons chevaux; son fidèle domestique était avec lui, il fallut faire plusieurs détours pour éviter les armées. Edmond séchait d'impatience; enfin il aperçut le château de son adorée Marie. Bientôt il y arriva, il monta à son appartement, il se précipita vers elle, un tremblement universel le saisit.

— Marie ! Marie ! s'écrie-t-il comme un frénétique. »

Elle tomba dans ses bras; elle était convalescente. Ils passèrent huit jours ensemble, ce fut un délire. Le reste de l'univers était mort pour eux. Une nouvelle affreuse les tira de leur ivresse. Le frère de Marie, son frère chéri, avait disparu après une bataille. On le

croyait prisonnier des Russes et blessé dangereusement.

Edmond vit ses larmes; il aurait donné sa vie pour les tarir, et, malgré elle, il courut à la recherche de son frère. La jeune femme resta donc seule en proie au plus violent désespoir. Une semaine entière se passa et aucun message ne vint la rassurer. Tous les objets de sa tendresse étaient en danger. Triste nécessité attachée à ce sexe malheureux qu'on brise de douleurs, elle attendait sans pouvoir rien faire pour sortir de cette incertitude.

Une lettre arriva, elle venait de France. C'était pour Edmond et d'une écriture inconnue. La jalousie se glissa dans son cœur :

— Peut-être une autre ? Oh ! non, il m'a promis toute son existence. »

L'infortunée ! elle croyait aux serments des hommes !

Une autre semaine se passa; rien encore, et la fatale lettre était sous ses yeux. Elle fut suivie d'une seconde, celle-là était enveloppée dans un petit paquet. Elle n'était point cachetée. Marie n'y résista pas. Elle trouverait peut-être un indice sur celui qu'elle aimait ; elle lut, et toute son âme fut bouleversée. C'était de Félicia. La scène du bal y était tout entière ; elle éclatait en reproches sur ce départ précipité et elle finissait par ces mots :

« Edmond, tu es à moi, tu es mon esclave, ainsi je t'attends. »

Marie retint ces paroles, elle les conserva au fond de son cœur et ne versa pas une larme.

Peu d'heures après, le valet de chambre du marquis arriva.

— Mon maître a trouvé le frère de madame; il revenait par Varsovie. Le choléra...

— Assez. Vit-il encore?

— Oui, Madame, oui, il vit, et...

— Alors je vais à lui... Pas d'observations, je le veux. »

Elle emporta les deux cruelles lettres.

Une vaste salle renfermait tous les malades atteints de la contagion. Quelques médecins, héros de l'humanité, les soignaient; tout le monde fuyait cet asile de la mort. Une femme, jeune et jolie, s'y précipita, elle se fit conduire au lit du marquis de Sainval. Un cri lui échappa en le voyant.

— Ce n'est pas lui, Monsieur, dit-elle au médecin; il était beau, mon Edmond, que lui avez-vous donc fait? »

Et elle se pencha vers lui; il sourit faiblement en la reconnaissant, il ne put parler. L'homme de l'art se retirait, Marie le rappela.

— Monsieur, vous voyez cet homme, je l'aime pardessus toutes choses, c'est pour moi qu'il est réduit à cet état; si vous le sauvez, ma fortune est à vous, je n'en ai plus besoin, je suis perdue ; s'il meurt, oh ! alors, Monsieur, vous me tuerez aussi, n'est-il pas vrai? »

Il y avait quelque chose d'égaré dans son regard. Le médecin comprit sa douleur et s'éloigna.

Edmond eut une crise, Marie le soutint; elle se calma, elle s'assit près de lui et elle se mit à parler.

— Mon bien-aimé, tu m'as quittée, et voilà où je te retrouve. Écoute : j'ai abandonné ma maison, je n'y rentrerai jamais. Je suis à toi, je suis ton esclave. (Elle serrait la lettre contre son sein.)

« Mon noble époux ne me recevrait plus. D'ailleurs la mort n'est-elle pas là? on ne voudra pas que je sorte vivante de ce tombeau. Edmond, pourquoi ne me réponds-tu pas? Ne sais-tu pas bien que je m'en irai avec toi... Tu souffres... et moi aussi, pourtant je ne me plains pas, je ne saurais. Te rappelles-tu le jour où je t'ai sacrifié mon existence ? Comme j'aimais mon malheur, puis-

que c'était on bonheur à toi, mon ami! tu ne comprends pas ce qu'il y a de dévouement dans le cœur d'une femme; tu ne sais pas que je te remercie de m'avoir désespérée, parce que je suis à toi. Mon Dieu! comme son pouls bat lentement. Docteur, venez ici. N'est-ce pas qu'il va mieux? Il n'y a plus cette agitation qui m'a tant effrayée. »

— Madame, répondit le médecin, venez avec moi, vous avez besoin de repos.

— Oh! non, je me repose ici. »

Elle s'approcha de l'oreille du moribond :

— Je suis venue, quoique je sache tout. Si tu l'aimes mieux, elle, tiens, j'ai ses lettres, je vais te les lire, cela te soulagera sans doute. »

En effet elle commença la lecture. Son amant fit un geste de dégoût, elle ne le vit pas. Il allongea le bras par un dernier effort pour rejeter le fatal papier, le bras défaillant retomba. Edmond n'existait plus!

Marie continua jusqu'à la fin les expressions d'un amour qui faisait son tourment, puis elle reploya les lettres et les mit sous le chevet du lit. La mort avait saisi sa victime. Celle qui restait ne s'en aperçut pas, elle reposa sa tête sur ce cœur qui ne battait plus, et la fatigue lui ferma les yeux.

Lorsqu'elle s'éveilla, il faisait nuit. Une faible lumière éclairait à peine la vaste salle.

— C'est comme à la fête, murmura-t-elle tout bas. Il dort, tant mieux, il guérira. »

La lumière s'approcha, deux hommes vinrent près du lit. Ils restèrent interdits à la vue de Marie. Un d'eux essaya avec ménagement de l'arracher à ce spectacle; l'autre, moins humain, lui annonça brutalement qu'elle était près d'un cadavre. Alors elle lui arracha le flam-

beau, elle promena la flamme sur le visage déjà décomposé de celui qu'elle avait tant aimé, puis froidement, sans émotion apparente, elle se pencha sur ses lèvres. Les deux gardiens continuèrent leur visite.

— Cette femme est folle, dirent-ils.

La matin arriva, ils revinrent au même lieu pour emporter les restes du malheureux Edmond. Ils trouvèrent deux corps entrelacés, tous deux privés de vie. Une affreuse convulsion avait terminé celle de la jeune femme; ses traits étaient renversés et sa bouche serrait avec force le bras de son amant. Insensibles, ils jetèrent dans la même charrette le marquis de Sainval et la princesse Lumoisky. Une fosse commune les réunit, et personne ne pleura sur leur tombe, car personne ne la connut jamais.

LE PAGE

Il faisait nuit, la pluie tombait par torrents, le vent sifflait dans les longs corridors, et les voix des oiseaux nocturnes se faisaient entendre au sommet du château de Vendôme. Dans la grande salle, une jeune fille était assise et brodait une écharpe. De temps en temps elle levait les yeux et souriait tendrement aux saillies d'un gentil page qui se tenait à genoux sur un carreau, près d'elle. Son charmant visage peignait l'innocence d'une âme paisible, et l'expression d'une gaieté franche lui donnait une grâce indéfinissable.

Le jeune homme, au contraire, avait un de ces visages mélancoliques, si intéressants même pour les indifférents. Son langage était de l'enthousiasme, ses yeux s'animaient, sa physionomie prenait un autre caractère, lorsque, seul avec sa sœur, il la laissait lire dans sa pensée et lui dépeignait les chimères brûlantes de son imagination. Au milieu d'une de ses rêveries, Blanche l'interrompit en s'écriant :

— Au nom du ciel! Joscelin, taisez-vous, écoutez. J'entends des plaintes au pied des murailles. Non, je ne me trompe pas... allez vous en informer, quelque être souffrant gémit près de nous; il est possible de le soulager; mon père, à son retour, ne nous désapprouvera pas. »

Joscelin se leva vivement; il fut bientôt hors de l'appartement, le bruit de ses pas précipités retentit dans la galerie, il diminua... enfin, on ne les distingua plus!... Blanche soupira.

— Ainsi, pensa-t-elle, il passera peut-être. Il aura paru un instant sur cette terre comme une tendre fleur. Il sera fané comme elle, le souffle des passions l'abattra. Quelle tête! quelle exaltation! »

Une larme coula sur son ouvrage, elle l'essuya du long ruban de sa ceinture qu'elle considéra longtemps, en prononçant tout bas le nom de Lionel.

Son frère parut et lui raconta qu'une pauvre femme avait été trouvée mourante près de la poterne, qu'il l'avait fait transporter au château, et l'avait confiée aux soins de la nourrice de Blanche, la vieille Gertrude.

— Bien, mon frère, je vous remercie, j'irai la voir lorsqu'elle sera remise. Savez-vous si le souper est servi?

— L'évêque a déjà donné ses ordres à ce sujet, vous aurez même de la musique.

— De la musique, Joscelin, vous plaisantez! Jamais Regnault ne voudrait admettre à la table de son père un de ces ménestrels ambulants, conduits par Constance... cette reine qui cause le malheur du roi, celui de son peuple...

— C'est cependant ce qu'il a fait, vous verrez que je ne vous trompe pas; mais puisque vous ramenez ce sujet intéressant, dites-moi si vous êtes instruite du sort de Berthe, de cette infortunée princesse qui aima Jant Robert, et qui s'en sépara parce que l'intérêt de la France et de son époux l'exigeaient. Je l'admire, je la plains, et je voudrais rompre pour elle ma première lance.

— Vous savez, mon ami, que ma mère lui fut tendre-

ment attachée, qu'elle la connut lorsque, brillante d'attraits, enivrée d'amour, elle quitta le comte de Chartres pour épouser le fils de Hugues Capet. Elle ne fut point éblouie de cette nouvelle fortune. Reine de France, elle était encore Berthe pour les compagnes de son jeune âge, pour les serviteurs de ses parents. Tout occupée de celui qui l'avait choisie, elle ne paraissait à la cour que lorsque l'étiquette l'exigeait; belle sans prétentions, simple sans familiarité, elle devint l'idole de tout ce qui la connut. Hélas! l'ambition d'un pape, la cruelle loi de l'anathème l'ont arrachée au bonheur. Ma mère l'accompagna quand elle en fit le sacrifice héroïque. Elle la vit quitter ces murs de Paris, qui renfermaient tout ce qu'elle aimait au monde. Depuis ce temps aucunes nouvelles ne nous sont parvenues. Toutes les recherches ont été vaines, la malheureuse Berthe a disparu. Ensevelie sans doute dans la solitude d'un cloître, elle y pleure ses trop courts moments de félicité. Voilà, Joscelin, un beau sujet de romance, et vous devriez prier le troubadour inconnu de célébrer ce triste événement. Qui sait, ajouta-t-elle en souriant, si vous n'avez pas déjà fait de la reine la dame de vos pensées, et si ce n'est pas pour elle que se tirera cette épée dont vous brûlez de vous servir?

— Pourquoi non? j'avoue que, depuis son malheur, elle m'occupe sans cesse. Je la vois errante, proscrite et repoussée par ceux qui naguère étaient à ses genoux. Je la revêts des formes les plus séduisantes, et, sous les haillons de la misère, je retrouve encore celle qui captiva un grand roi, et.....

— Trêve à vos folies, voilà l'annonce du repas; songez à vous acquitter envers votre frère Regnault de vos fonctions de page, car sans cela le digne archevêque rendrait mauvais compte de votre exactitude au comte d'Alençon, et...

— Et peut-être même sa colère irait-elle jusqu'à réclamer ma pauvre Blanche, pour expier les fautes du poursuivant d'armes; je vous comprends et j'obéirai à vos ordres. »

On passa dans la salle du banquet.

L'aîné des fils de Bouchard, premier comte de Vendôme, Regnault, archevêque de Paris, y était déjà et reçut sa sœur avec tout le cérémonial du temps. Grave et sérieux, il se plaça vis-à-vis d'elle; Joscelin s'apprêta à les servir.

— Blanche, dit le prélat, votre frère m'a prié de vous laisser entendre un de ces trouvères provençaux qui ont suivi la reine Constance; j'ai pensé que cette distraction vous serait agréable, et je ne m'y suis pas opposé.

Elle le remercia gracieusement. Le ménestrel fut placé assez loin des convives, il s'était assis dans la partie sombre de l'appartement. Blanche d'ailleurs ne le regarda pas, ses yeux suivaient tous les mouvements de Joscelin. Les accords de la lyre la rendirent attentive.

Dès le premier vers, Blanche avait pâli. A la fin du couplet elle ne fut plus maîtresse de son émotion, elle allait se trahir, lorsque Joscelin l'avertit par un regard du danger auquel elle s'exposait. Elle ne mêla pas ses éloges à ceux de l'archevêque. Empressée de quitter la table, elle se leva aussitôt que la bienséance le lui permit, et dès que Regnault eut prononcé les grâces, elle lui demanda sa bénédiction et se retira.

A peine fut-elle dans sa chambre qu'elle se laissa tomber sur un siége en versant un torrent de larmes. Joscelin l'avait suivie, et cherchait à la calmer.

— Non, lui disait-elle, non, mon frère, vous l'avez perdu. Si quelque indice venait à trahir sa présence ici, mon père si bon, si généreux sous tous les autres rap-

ports, pour Lionel si injuste, ne lui pardonnerait pas de s'être introduit furtivement chez lui en son absence, et voilà l'effet de votre étourderie. Oh ! Joscelin, j'en mourrai ! j'en mourrai ! »

Et ses sanglots redoublaient.

Le pauvre page, tout confus et repentant, était resté debout près de la porte ; elle s'ouvrit tout à coup, et une des femmes de Blanche annonça l'inconnue recueillie par sa compassion.

Un long voile cachait son visage, ses habits déchirés et couverts de boue ne dissimulaient qu'à demi la taille la plus majestueuse. Sa démarche était lente, elle paraissait se soutenir à peine. La jeune fille se leva et allait l'interroger sur le sujet de sa visite, lorsqu'elle la pria de permettre qu'on les laissât seules avec Joscelin. Elle s'approcha alors, et découvrant ses traits, elle leur demanda s'ils la reconnaissaient. Aussitôt Blanche tomba à ses pieds. Son frère la regardait en silence, étonné de cette action.

— Joscelin, prosternez-vous devant celle dont vous admirez les vertus et plaignez le malheur, vous voyez la reine Berthe !

A ce grand nom, le page se précipita à ses genoux.

— Oh ! ma souveraine ! ô vous dont la conduite magnanime me remplit de respect et d'enthousiasme, qu'exigez-vous de nous ? Vous commandez toujours dans la maison de mon père, tout ce qui lui appartient est à vous !...

— J'y comptais, dit la reine, car je venais chercher près de lui un refuge. Relevez-vous, aimable enfant, et parlez-moi de votre mère, de ma chère Élisabeth !

— Mes parents sont allés reconduire chez lui le comte

d'Alençon, mais mon frère Regnault est ici, je vais le faire appeler...

— Non, ma fille, je ne veux pas que l'archevêque connaisse encore ma présence ici. Envoyez d'abord prévenir votre noble père, c'est lui qui doit instruire son fils aîné; jusque-là j'occuperai secrètement votre appartement; ce jeune homme ne me trahira pas?

Joscelin examinait la reine dans une extase respectueuse; l'excès de son émotion lui ôta la faculté de répondre. Il posa la main sur son cœur en s'inclinant, une légère rougeur colora ses joues pâles, et la princesse devina qu'elle pouvait compter sur lui.

Quoique abattue par la souffrance, Berthe était encore la plus belle femme du royaume. Elle n'avait que trente-deux ans, et, avant ses malheurs, à peine lui en eût-on donné vingt-cinq. Son visage conservait au milieu des traces du chagrin une expression noble et imposante, on reconnaissait l'épouse de Robert; mais lorsqu'elle parlait de son amour, qu'elle racontait ses douleurs, ce n'était plus qu'une femme faible, qu'une amante désespérée, réclamant un regard de compassion, une larme de sympathie.

Blanche lui proposait de quitter ses vêtements si indignes d'elle, et Joscelin était déjà prêt à sortir pour appeler Gertrude. Berthe continua:

— Oubliez-vous donc que je ne veux pas être connue. Laissez-moi mes habits, ils me rappellent des temps qui ne sont plus, ils me retracent ces années passées près d'un monarque adoré. Entre mes enfants et leur père que mon sort était digne d'envie! Dieu m'est témoin que ce n'est point le trône que je regrette. C'est ton cœur, ô Robert! ton cœur, mon bien le plus cher, qu'une loi barbare m'a ravi. Ce sont les caresses de

mon fils, de ma fille, ce sont ces journées de paix et d'amour dont le souvenir enchanteur fait le tourment de ma vie. Depuis deux ans j'ai rompu tous les liens qui m'attachaient ici-bas, depuis deux ans j'erre comme une ombre autour de ce palais où je commandais. Je cherche mon époux, mes enfants, je serais avide d'un regard... Il me semble que sous ces haillons ils devraient reconnaître leur malheureuse mère. Et qu'ai-je vu? grand Dieu! ma superbe rivale, fière de l'empire qu'elle a usurpé sur le cœur du roi (car Robert ne l'aime pas, il ne peut aimer une telle femme), je l'ai vue promener son luxe insolent parmi ce peuple qui me maudissait.

« Jamais, jeune fille, je n'oublierai le moment où seule, inconnue, je rentrai dans Paris après mon sacrifice. Les rues étaient encombrées par la foule. On ne pouvait approcher des églises, on rencontrait partout des nouveau-nés conduits au baptême, des amants heureux qui allaient s'unir, des êtres délivrés du fardeau de l'existence qu'on portait à leur dernière demeure. Mon nom était dans toutes les bouches, c'était pour le maudire. Oh! quels déchirements j'éprouvais en pensant que ces Français à qui j'avais abandonné ma vie ne m'accordaient pour prix de mon désespoir que l'exécration, que le mépris. Éperdue, désolée, je me rendis au palais, je vis passer Robert, je le vis passer! mon fils, ma fille le suivaient; depuis ce temps je ne les ai plus aperçus. »

Elle cacha un instant sa tête dans ses mains, et reprit :

— Contente d'avoir encore une fois contemplé ses traits adorés, je me rendis dans le modeste asile préparé par la reconnaissance. Une de mes femmes me recueillit. Dieu voulut encore me priver de ses soins, je l'ai perdue

il y a deux mois; alors sans ressource, sans un toit où reposer ma tête, je suis revenue en mendiant demander l'hospitalité au comte Bouchard. Ce soir, épuisée par la faim, la fatigue, je serais morte à votre porte, si votre généreuse pitié ne m'avait secourue. »

Blanche pleurait; pour Joscelin, le feu de l'indignation étincelait dans ses yeux. Il avait passé tour à tour de l'admiration, de l'attendrissement à la colère.

— Quoi! Madame, vous, seule, légitime souveraine, vous avez été réduite à implorer la charité de vos sujets, et pas un guerrier ne s'armerait pour votre défense! Oh! que mon père me donne mes éperons, et bientôt, rassemblant l'élite de la jeunesse française, j'irai jusque dans Rome forcer ce pontife orgueilleux à vous remettre à votre place. Cette fière Provençale retournera dans ses États qu'elle n'aurait jamais dû quitter, et vous, Madame, triomphante, honorée, vous verrez de nouveau l'univers à vos pieds.

— Votre enthousiasme me plaît, jeune homme; hélas! ce sont des chimères! je suis pour jamais éloignée de Robert, il n'y a plus de puissance humaine qui puisse nous réunir. Le ciel seul... Oh! oui, Dieu, meilleur que ses créatures, nous rassemblera là-haut; là-haut je pourrai lui dire que je l'aime; je pourrai rester près de lui; je ne désire d'autre béatitude que celle-là. Mais il est temps de me retirer. Conduisez-moi, Blanche. Adieu. Gentil page, rappelez-vous que vous avez mon secret et que votre honneur et ma vie dépendent de votre discrétion.

Après être rentrée chez elle, la noble fille se hâta de congédier ses femmes, pour réfléchir mûrement à ce qu'elle devait faire. Blanche élevée par sa grand'mère, la comtesse de Melun, avait connu à sa cour le comte

d'Anjou, le beau Lionel. Elle put croire alors qu'un hymen fortuné unirait sa destinée à celle de cet homme qu'elle aimait. La répudiation de la reine changea tout. Bouchard, ami intime du comte de Chartres, premier mari de Berthe, embrassa vivement son parti ; Lionel, cousin germain de Constance, nouvelle épouse de Robert, ne put qu'être flatté de l'élévation de cette princesse. Outré de ce qu'il appelait une ingratitude, le comte de Vendôme défendit à sa fille de penser à son amant, et songea à l'unir à Sigefroy, comte d'Alençon, qu'il venait de rétablir dans ses droits.

Telle était la position des choses lorsque le comte d'Anjou, guidé par l'amour et aidé de Joscelin, s'était introduit au château. Blanche se décida enfin à lui parler le lendemain, à lui confier ses craintes, à l'assurer que Regnault, qui avait adopté le ressentiment de son père, le perdrait infailliblement, s'il venait à le découvrir. Elle s'endormit ensuite en recommandant à Dieu, et Lionel et Berthe, dont la position la touchait vivement.

Au lever de l'aurore, Gertrude conduisit le ménestrel dans la grande salle. Sa maîtresse s'y rendit ; et après mille serments d'amour, après s'être montré mutuellement l'écharpe et la ceinture d'azur, gage de fidélité, les deux amants se séparèrent en se jurant de se revoir dans des temps plus heureux.

Ce ne fut pas sans de vives sollicitations et sans des promesses réitérées de n'appartenir qu'à lui, que le comte dit adieu à sa bien-aimée. Il s'éloigna plein d'espoir et comptant que l'avenir verrait diminuer la haine de Bouchard pour sa famille.

Cependant Berthe était servie dans son appartement par sa jolie confidente et le gracieux page. Celui-ci pa-

raissait rêveur, et jusqu'au retour de ses parents sa mélancolie augmenta de jour en jour. Ils le trouvèrent si changé, que leur tendresse s'en inquiéta. Ils le questionnèrent en vain ; la cause de sa tristesse leur resta cachée. L'une et l'autre avaient mis leur château à la disposition de la royale fugitive ; elle était devenue un membre de leur maison. Toute à ses regrets, elle n'était pas heureuse ; mais elle était tranquille, lorsqu'un ami sûr prévint en secret le comte Bouchard que Constance, avertie par un domestique infidèle, et craignant les sentiments que le roi conservait pour elle, se disposait à la faire enlever.

Berthe l'apprit avec calme. Elle vécut une semaine entière dans la solitude ; enfin elle déclara que sa résolution était de se retirer dans un cloître, asile sacré que sa rivale n'oserait pas violer. En vain à ses genoux employa-t-on les prières pour l'en détourner, elle fut inébranlable.

— Non, mes amis, dit-elle, mon parti est pris ; je ne vous exposerai pas au ressentiment de la reine. Et que m'importe à moi le lieu où je vive, puisque partout je suis loin de lui ? laissez-moi chercher dans le sein de Dieu cette paix que je ne retrouverai peut-être plus ; laissez-moi oublier dans la retraite cette image chérie qui me poursuit sans cesse ; ce fantôme de bonheur que j'ai toujours devant les yeux et qui me déchire. Là je prierai Dieu pour lui, pour mes enfants, pour vous qui m'avez protégée. C'est la seule jouissance qui me reste. Ne suis-je pas morte au monde ? Que me coûte-t-il donc pour mettre une barrière insurmontable entre lui et moi ? Demain je partirai pour l'abbaye de la Virginité, dans la vallée ; j'y serai près de vous, j'y vivrai inconnue, car l'abbesse même ne saura pas mon nom ; je veux qu'il soit effacé de la liste des vivants ; je veux que Berthe

n'existe plus que dans le cœur de ses amis, comme ils sont jusqu'à la mort dans le sien.

Pendant que la reine parlait, Joscelin s'était évanoui sur le sein de sa sœur, qui se hâta de l'arracher à cette scène de désolation. Depuis longtemps elle soupçonnait son secret; mais elle frémit lorsque cet incident le lui découvrit tout à fait. En reprenant ses sens, le malheureux jeune homme promena autour de lui des regards égarés.

— Où est-elle ? Me l'a-t-on déjà ravie ? Ne la reverrai-je plus ?

Et, prompt comme l'éclair, il échappa à sa sœur tremblante, et courut se précipiter aux pieds de sa souveraine.

— Berthe, Berthe, écoutez-moi; écoutez une fois l'expression de mon brûlant délire; je ne vous importunerai pas longtemps, il me tuera, je le sens. Oh ! permettez-moi, avant de quitter cette vie, où je ne fis que passer, permettez-moi de recueillir un sourire de vos lèvres; dites-moi : Joscelin, je ne vous hais pas ! et je me croirai payé de mes souffrances. Depuis huit mois je les dévore; elles me minent. Je vous vois chaque jour si belle, si grande dans votre malheur; je vous entends, oh ! supplice horrible ! je vous entends parler de votre amour pour un autre; mon cœur est dévoré par tous les serpents de la jalousie. Je sais que vous ne pouvez être à moi, je sais que ma passion vous offense, eh bien ! pardonnez, reine de France, pardonnez à un infortuné que votre image remplissait avant de vous connaître. J'ai élevé mes regards jusqu'à la compagne de mon roi, mais accordez-moi au moins votre pitié, que je sache que votre cœur désavoue vos lèvres, et je me soumets. »

Il baissa la tête, sa famille en pleurs entourait Berthe, comme pour lui demander sa grâce. Elle se leva majestueusement.

— Joscelin, je vous plains, je vous excuse, je connais le pouvoir de ce funeste penchant. Si j'étais encore reine je pourrais vous punir, je ne le suis plus, je n'en veux conserver que le plus beau droit, celui de pardonner. Cependant vous m'avez offensée, vous avez osé avouer une coupable ardeur à celle qui fut l'épouse de Robert, que le ciel, que le roi vous châtient, j'implore pour vous leur indulgence, que vous n'avez pas méritée. »

« Et vous, comte Bouchard, vous Élisabeth, ne restez pas prosternés devant celle qui n'est que votre amie, je sens ce que vous devez souffrir, que votre chère Blanche vous console. Réunissez-vous pour guérir cette tête malade. Avant de vous quitter, je veux solliciter une faveur : votre fille aime le comte d'Anjou; tout dans cette alliance me paraît convenable. Mes malheurs seuls étaient pour vos cœurs trop délicats une raison de la refuser. Je n'existerai plus bientôt, unissez-les, je vous en conjure. Sigefroy est d'un âge trop avancé pour cette jeune fille, ne pensez plus à lui, Berthe vous en prie, vous ne la refuserez pas. »

Blanche cacha sa rougeur dans le sein de sa mère, qui, ainsi que le comte, assura la reine de son consentement. On emmena le malheureux Joscelin dans un état impossible à dépeindre. Ce n'était plus qu'un être sans forces, sans facultés.

Berthe partit en effet pour l'abbaye. Peu de mois après elle prononça ses vœux. La famille du comte de Vendôme y assista. Blanche, devenue femme de Lionel, était restée près de son frère, le pauvre insensé. Au moment où la novice, retirée du drap mortuaire, fit le serment qui la séparait à jamais du monde, un cri affreux retentit sous la voûte sacrée, et un homme se précipita hors de l'église.

En sortant, la comtesse Élisabeth, inquiète, se hâta de

reprendre le chemin du château. Elle aperçut près de la poterne, au même endroit où la reine avait failli succomber, sa fille évanouie sur le corps inanimé du pauvre page, elle n'avait pu arriver que pour recevoir son dernier soupir, au moment où il revenait de l'abbaye.

La malheureuse mère, en cherchant à rendre à la vie son fils bien-aimé, trouva sur son cœur le billet suivant :

« Je sais quand elle doit prononcer le serment fatal, « je le sais, et alors je quitterai cette terre. Berthe, ac- « cordez une larme à l'infortuné qui ne vécut qu'un « printemps, et qui vécut pour vous. Consolez mes « parents, consolez Blanche, dites-leur que, puisque je « vous avais perdue, il fallait bien que ma vie s'éteignît. « Je me sens mourir avec volupté quand je songe que « quelquefois, lorsque les tours élevées du château « frapperont vos yeux, vous penserez à Joscelin. Un « souvenir est tout ce que je réclame de vous ! un « regret !..... Oh ! Berthe..... Adieu !.... »

LA ROCHE AUX FÉES

LÉGENDE DE LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU

La reine Mab et ses mille caprices, qui accidentent si délicieusement et si merveilleusement le songe d'une nuit de Shakespeare, n'est point la seule qui ait élu son domicile au sein des forêts, je connais une légende, sinon plus curieuse, du moins beaucoup plus vieille encore. Bien des tourelles, bien des églises et leurs clochers dentelés, leurs génies aux formes fantastiques, bien des donjons, bien des créneaux, des bastions, des courtines se sont élevés et se sont écroulés pierre à pierre sans qu'il en reste plus de vestiges que de la belle Thèbes aux cent portes, tandis que la roche dont je parle est encore et restera debout dans les siècles des siècles, à moins qu'un nouveau déluge ne vienne la déplacer. Mais la main qui l'arrivée est assez forte pour l'y maintenir...

Au milieu de la forêt de Fontainebleau, l'une des plus pittoresques de la France et surtout l'une des plus fécondes en souvenirs, près la croix de Saint-Mérem, placée sur la grande route qui conduit à Nemours, existe une admirable vallée, appelée la Gorge-au-Loup, coupée par plusieurs routes et ombragée

par une belle futaie de chênes et de hêtres dont les différents feuillages se marient parfaitement ensemble. Des néfliers, des genévriers, des houx aux feuilles d'émeraudes luisantes et découpées et aux graines de corail, des rochers caverneux et moussus à cause de l'ombre dont ils sont toujours abrités, couvrent cette vallée qui est immense. Sur le plateau de ces rochers sont de grandes mares où vont s'abreuver les troupeaux dont les grelots animent le silence de la forêt. Vers la fin d'une des routes qui aboutissent au fond de cet entonnoir, sont deux rochers de merveilleuse mémoire, et devant lesquels la foule des promeneurs passe sans s'arrêter ; — et pourtant les échos doivent avoir conservé le souvenir de ce qui s'est passé et des bruits étranges qu'ils ont répétés autrefois.

Il y a si longtemps, si longtemps que cette histoire arriva, qu'on pourrait bien commencer ainsi : Il était une fois. Mais à moins d'écrire comme Perrault, Galand ou M. Daunoy, il faut abandonner ce style plein de charme et de naïveté. L'époque dont je veux parler remonte au temps de François Ier, où la cour était belle et galante. Les princes ont toujours aimé la chasse, et ce plaisir, pour être bien goûté, a besoin de tout l'appareil royal ; il faut qu'il éblouisse les yeux et charme les oreilles. — Qu'est-ce qu'un chasseur isolé qu'on rencontre suivi de son chien unique, et tirant quelques tristes coups de fusil, le plus souvent sur des moineaux, — dont le cortége se disperse et se rassemble dans une forêt ?

C'était donc une chasse royale, par une belle matinée d'automne où le soleil perce et dissipe peu à peu le rideau de brume envahissant l'horizon. — Les dames, le faucon au poing, montées sur des haquenées blanches, glissaient dans les taillis et sur les rochers comme un

rayon de lune glisse entre les arbres. Les chasseurs habillés de vert, ardents à la course ; les pages, les archers, les cors retentissant de fanfares éclatantes, les cris aigus ou étouffés des chiens hors d'haleine et poursuivant leur proie, tout cela était admirable à voir et courait çà et là par des milliers de routes différentes.

— Isoline, dis-moi, n'as-tu rien vu ?

— Mais si, Blanche, ma mignonne, répondit la première dame à une jeune fille comme parée des couleurs de son nom, toute vêtue de blanc sur sa blanche monture, tandis que sa compagne, Isoline, avait un costume vert éclatant qui se dessinait gracieux sur sa haquenée gris-perle ; toutes deux portaient de longs voiles qui s'échappaient d'un petit chaperon orné de plumes et flottaient au gré des vents ; toutes deux étaient suivies de leurs pages et varlets.

— Regarde donc, qu'est-ce qui peut briller ainsi ?

— Ce sont les cors et les baudriers, rien de plus.

— Non, non, c'est au ciel, et pourtant les étoiles ne reluisent pas en plein midi.

— Je ne vois de brillant ici que tes yeux, ma chère Blanche, et quant à ton cerveau, je crains qu'il n'ait des hallucinations.

— Mais, dit Blanche en se frottant les paupières, j'espère que je ne suis pas aveugle, et qu'on ne m'a point jeté de la poudre d'or. — Tiens, là, vois-tu, derrière un nuage blanc qui ressemble à une colombe les ailes déployées.

— Le nuage passe et couvre tout, reprit Isoline, et je ne vois que le soleil qui poudroie.

— Tiens, je me mettrais en colère, dit Blanche.

Et elle donna un léger coup à sa haquenée qui partit rapide comme l'éclair. Olivier Raimbaut, son page,

courut sur ses traces, et Isoline, suivie du sien, le jeune et beau René Duchâtel, se mit à courir aussi après son imprudente amie ; ils eurent bientôt rejoint la fugitive, qui tenait toujours à son point lumineux au ciel, comme un fou tient à une idée fixe.

— N'est-ce pas, Olivier, dit-elle, que comme moi tu le vois s'approcher, et en même temps se diriger vers la gauche.

— Oui, noble dame, je le vois fort distinctement, répondit le page.

— Eh bien ! Isoline, suis-je encore une insensée ou une aveugle ? ajouta Blanche. Et toi, René, ne vois-tu rien, là, vers la cime de ce hêtre ?

— Oh ! si, Madame, je vois quelque chose qui brille bien fort, et qui semble marcher et grossir à vue d'œil.

— Allons, dit Isoline, je ne saurais, malgré toute ma malice et mon esprit de contradiction, lutter contre vous trois. — Oui, oui, je vois parfaitement cet astre qui menace de nous incendier. — Mais qu'est-ce que cela peut être ? te l'imagines-tu, toi, Blanche, qui l'as vu la première, et qui depuis y as constamment arrêté ta pensée ?

— Pas le moins du monde, et je m'y perds, répondit Blanche.

— Eh bien ! si tu veux me croire, dit Isoline, nous laisserons cet astre graviter dans l'orbe qui l'attire, et nous reprendrons la chasse, car je crains que nous ne nous égarions, je n'entends plus ni les cors, ni les chiens et avec ton étoile merveilleuse, je ne sais où tu nous conduirais.

— Moi, laisser ce point lumineux sans savoir ce que cela deviendra, reprit Blanche, oh ! non, mille fois non, et dussé-je mourir dans la forêt, je suivrai cette étoile tant que mes yeux la pourront voir, et je marcherai tant

que Gazelle me pourra porter, et si elle tombe épuisée, je courrai encore jusqu'à ce que moi-même je n'aie plus de forces.

— Laisse là ton étoile, dit Isoline, et fais trêve, au moins pour cette fois, à ton esprit aventureux.

— Par tous les arbres, et pour tous les arbres de cette magnifique forêt, je n'abandonnerai pas cette étoile. Tu sais, Isoline, ma mie, que ma volonté est de fer, et qu'il faut que tout s'y plie, depuis la monture jusqu'au page. —Retourne, je t'en conjure, retrouver la chasse, tu seras ce soir le plus bel ornement de la fête, et la belle duchesse d'Alençon ne pourrait se passer de toi : on dirait que vous êtes sœurs tant vous vous aimez, si bien que j'en suis un peu jalouse... mais je n'ai pas l'outrecuidance d'avoir le pas sur une princesse, ni à la cour, ni au fond de ton cœur.

— Ingrate et mauvaise ! crois-tu que je vais t'abandonner seule ainsi dans cette immense forêt ?

— Je ne suis pas seule, Isoline, Olivier, mon gentil page, ne faussera pas compagnie à sa maîtresse.

— Oh ! non, répondit Olivier, mettant un genou en terre, puis enfourchant de nouveau son palefroi : ne suis-je pas commis à la garde de la noble Blanche de Montmédy, et ne dois-je point obéir à tous ses commandements ?

—Sont-elles bien dures les entreprises qu'elle t'impose, dit Isoline en regardant le page avec malice, et n'es-tu pas souventes fois payé par un doux sourire et un de ces regards où on entrevoit le ciel ?

Olivier rougit, et René lança un coup d'œil rapide sur la belle Isoline, puis abaissa soudain ses paupières comme sous un voile de larmes ; mais les deux damoiselles rapprochèrent leurs montures et parurent s'entretenir

à voix basse, tandis que leurs deux pages les suivaient respectueusement.

— Oh ! pour cette fois, s'écria Blanche tout à coup, je commence à distinguer quelque chose : c'est comme une corbeille d'or soutenue sur les ailes d'un immense oiseau : vois-tu Isoline ?

— Le soleil m'éblouit tellement que je ne puis fixer cette lumineuse apparition, mais je te crois sur parole, Isoline, seulement je voudrais bien savoir quand cet astre aura fini son ascension, car je commence à me fatiguer d'aller à sa poursuite.

— Oui, oui, c'est parfaitement une corbeille, ayant la forme d'une nacelle.... Oh ! comme l'oiseau l'emporte rapidement, mettons nos chevaux au galop vers l'orient, le vent d'ouest la souffle vers ce côté.

— Ne crois-tu pas, dit Isoline, qu'une volonté supérieure dirige cette nacelle, et qu'elle n'est pas tombée en droite ligne de la lune ou d'une comète ? à moins que chacune des parcelles de ces beaux astres qui nous éblouissent les nuits, ne viennent, en se détachant quelquefois, nous prouver que notre monde à nous est bien terne, bien obscur, et surtout bien pâle ?

— Comment peux-tu raisonner ainsi calme et froide, reprit Blanche, quand tu me vois haletante de curiosité ? Ou tu ne vois pas, ou tu es d'une nature tellement différente de la mienne que je ne saurais te comprendre. — Qu'elle est gracieuse, cette nacelle d'or ! elle glisse dans l'espace aussi rapide que les autres sur les mers ! Que peut-elle contenir ? — Une fée ou une sorcière... ou un sylphe... ou une céleste chrysalide... ou bien quelque beau prince que le ciel nous envoie, parce que les hommes ici-bas ne sont point assez parfaits pour nous. — Mon Dieu ! comme elle s'abaisse, comme elle s'abaisse

vite et semble dériver! pourvu que je ne la perde pas! s'écria de nouveau Blanche palpitante d'émotion; ce hêtre, ce hêtre gigantesque va tout à l'heure me la cacher.

Et Blanche donnant un coup de son pied mignon dans les flancs de Gazelle, partit comme un trait et les trois autres volèrent sur ses traces.

Blanche ouvrait toujours la marche, sans s'inquiéter de sa haquenée; mais ses compagnons étaient harassés, bêtes et gens, et le soleil s'effaçait déjà derrière le rideau d'émeraude de la forêt, non sans laisser une traînée éclatante de lumière colorant les nuages de ces nuances empourprées d'un vif éclat d'abord, se dégradant jusqu'au violet, puis du violet au gris, puis du gris à ce bleu ardent d'une nuit étoilée.

— Olivier, ne vois-tu rien? dit Blanche, — depuis quelques instants je cherche en vain, mais le ciel est vide.

— Hélas! non, noble damoiselle, répondit le page, la vision a disparu.

— Et grâce à cette corbeille enchantée, dit Isoline, qui n'était peut-être que le char de la fée Carabosse, nous voici accablés de cette course, égarés, et probablement obligés de passer la nuit à la belle étoile et au plein cœur de la forêt! c'est fort romanesque, mais peu amusant.

— Je viens d'apercevoir quelque chose au travers des arbres, dit René; c'est peut-être la divine corbeille?

— Où donc? reprit Blanche. Oui, c'est vrai, c'est comme un rayon qui passe et disparaît. — Hélas! où courir maintenant? Gazelle est presque morte, et moi, je n'en puis plus! — Olivier! aide-moi à descendre. — Que veux-tu, chère Isoline? il nous faut prendre notre parti, et nous arranger le mieux possible pour pas-

ser la nuit dans la forêt, une autre fois tu ne me suivras plus dans mes excursions.

Isoline et les pages mirent pied à terre justement vers la platine de cette gorge au loup. Olivier et René étendirent sur la mousse leurs verts manteaux pour servir de tapis aux nymphes chasseresses, ils attachèrent les quatre coursiers, tandis que les faucons, se sentant ennuités dans la forêt, maudissaient d'autant plus l'esclavage de leurs chaperons.

— Voyons, dit Isoline, il nous faut égayer la désolée Blanche, quoique nous soyons ses victimes; que faire? Çà, messieurs les pages, c'est à vous de nous distraire. Chantez-nous quelques doux lais d'amour.

— Non, bien plutôt un conte, reprit Blanche, ou qui nous endorme ou qui tienne nos esprits éveillés par tout ce qu'il évoquera de curieux, de fantasque ou d'effrayant.

— Choisissez, damoiselles, s'écrièrent les deux pages, nous sommes prêts à vous obéir, quels que soient vos ordres.

— Quand je songe à ce que dira la cour demain, interrompit Isoline. Que pensera-t-on de notre absence à la fête? et que diront les mauvaises langues d'une nuit passée dans la forêt avec deux pages?

— Que veux-tu qu'on dise, reprit Blanche, sinon que nous nous sommes égarés?

— Oh! tu es d'une imperturbable philosophie, dit Isoline; mais moi, si rieuse, j'ai peur de la méchanceté de la cour, et puis, un peu de la forêt dont les arbres sont si noirs à présent.

— J'entends déjà d'ici notre délicieux poëte, Marot, ajouta Olivier, composant demain quelques vers à l'occasion de votre disparition, damoiselles.

Ung soir advint dedans une forest,
Qui beaux gazons et verdoyants offrait,
Que chevauchaient dessubs des hacquenées
Dames d'amour par leurs pages menées,
Suivant les daims et les cerfs aux abois,
Et la fanfare du cor dans les bois.
On dit que feust bien clère la nuictée.
. . . . . .

— Assez, messire Olivier Raimbault, dit Blanche avec hauteur interrompant le pauvre page qui baissa la tête et soupira, Marot, comme vous le disiez, le poëte de la cour, a bien assez de louanger monseigneur le roi, et d'aimer sa noble sœur Marguerite. — Voyons, René, une histoire, mais une histoire dans le genre de celle que tu disais l'autre soir chez la reine, une histoire terrible!

— Tu veux donc me faire mourir de peur, dit Isoline, oh! mon Dieu! quelle journée, et quelle nuit va la suivre! — Je grelotte déjà. Que la sainte Vierge me soit en aide! Pourtant, commence, René, puisque tel est le bon plaisir de très-haute et très-puissante damoiselle Blanche de Montmédy. — J'écoute, moi, la pauvre Isoline d'Escars.

Et René commença ainsi. — *Histoire du monde enflammé.* — Devers une autre partie de la forêt est un rocher aride qui semble avoir été dévasté par je ne sais quelle malédiction. Autrefois des chênes verts, touffus et druidiques l'ombrageaient entièrement. Des bouleaux légers et gracieux se faisait jour à travers les parois verdâtres et moussues, servaient de retraite aux braconniers et aux malfaiteurs, et lorsque la nuit arrivait, nul n'osait approcher de ce lieu redouté : un grand veneur, prétendait-on, ayant voulu prendre trop de soin du gibier royal, et pourchasser de trop près les larrons, disparut

tout à coup sans qu'on sût jamais ce qu'il était devenu ; les recherches furent inutiles, et depuis on a souvent vu son ombre se promenant la nuit dans la forêt...

— Oh ! Seigneur ! dit Isoline, j'ai cru voir en effet une ombre se glisser derrière nous, n'achève pas cette histoire, René, je t'en supplie.

— Et moi, René, interrompit Blanche, je te supplie de l'achever. — Donc le grand veneur avait disparu ?...

— Oui, damoiselle, reprit René. Et vers le même temps, une pauvre boisitine déplorait la perte de sa fille unique et faisait retentir la forêt de ses cris : — Où es-tu ? ma fille, ma bien-aimée Gilette ! qui donc a pu te ravir à mon amour ? Hélas ! les louves dont je n'ai point emporté les petits ne sont pas venues me prendre mon enfant ? oh ! rendez-le-moi, qui que vous soyez, puissances célestes ou infernales ; et je fais un vœu, dit-elle en se jetant à genoux.

Aussitôt une vapeur blanchâtre s'éleva devant elle, se condensa et devint brillante comme un feu follet. Cette lumière se mit à voltiger au-dessus de sa tête, et poussée probablement par une irrésistible puissance, elle la suivit pendant un long temps, sans songer à sa fatigue ni à ses pieds que déchiraient les rochers arides ; enfin la lumière s'arrêta, et la femme s'assit non loin de cette caverne ; elle entendit les paroles suivantes :

« — Seigneur chevalier, je vous en conjure, ayez pitié de moi ! je ne suis qu'une pauvre fille, croyez-moi, je ne suis pas digne de vous.

« — Vrai Dieu ! ma mie, je suis las de tes raisonnements, et ma patience, qui s'épuise à t'écouter depuis un si long temps, irrite encore mon amour ; soumets-toi donc enfin, car j'ai résolu que cette nuit, cette nuit même, tu seras à moi.

« — Oh! noble seigneur, reprit la voix en sanglotant; ayez pitié de moi! de ma mère et de sa douleur.

« — C'est ma fille, c'est Gilette, s'écria la pauvre femme. — Et elle voulut courir; mais elle vit surgir à ses côtés une longue figure rouge qui brillait sous la lune comme un rameau de corail qui lui posa le doigt sur les lèvres en lui disant :

« — Écoute.

« — Mais, messire Satan (si vous l'êtes), rendez-moi ma fille et je vous donne tout ce que vous voudrez.

« — Patience, femme, encore quelques intants, et tu seras satisfaite; ni toi ni ta fille n'êtes d'assez hautes proies pour moi. — Silence donc, reprit-il en serrant le bras de la vieille qui sentit comme un fer rouge le lui brûler, et cette marque resta, dit-on, ineffaçable. — Que m'importe ta mère? reprit le chevalier; que m'importe sa douleur? Depuis un mois que je te tiens enfermée dans cette grotte, quoi! je n'ai pu vaincre ta résistance ni séduire ta vanité! quoi! mon amour n'a pu faire naître le tien? eh bien! cet amour méconnu se changera en rage, et dussé-je briser tes membres gracieux et délicats, tu seras à moi, te dis-je, à l'instant, à l'instant même. — Et la jeune fille, au milieu d'une lutte qui paraissait horrible, murmura ces paroles entrecoupées : Puisse la sainte Vierge que j'implore me venir en aide et le diable te brûler vif, chevalier cruel. — Et puissent tes prières n'être jamais exaucées, toi qui es inexorable pour moi!

« — Le diable! reprit le chevalier avec un rire effroyable; le diable est mon ami intime, et je ne le crains pas plus que tes imprécations.

« A peine avait-il prononcé ces dernières paroles qu'on entendit en effet un rire infernal, puis un bruit sourd comme le précurseur d'une éruption de volcan; bientôt

la grotte éclata avec un craquement épouvantable et des laves bouillantes s'échappèrent par torrents de ce nouveau cratère, et on vit longtemps une traînée rouge sillonner le ciel comme d'un ruban de feu, puis tout disparut.

« Le lendemain, Gilette et sa mère étaient dans leur cabane; il ne leur restait de tout ceci que comme un cauchemar qui leur aurait brûlé la mémoire. — Le lendemain aussi, des bûcherons retournant à leur ouvrage accoutumé, ne se reconnurent plus, dit-on, dans les mêmes parages. Ils devisèrent entre eux sur la disparition de cette grotte où étaient leurs outils.

« — Mais dis donc, Jacques, est-ce que la Salamandre dont cette chaîne de rochers porte le nom, aurait passé par là cette nuit et brûlé notre roche?

« — Ma foi! m'est avis qu'il y a eu du surnaturel, Jehan. Tiens ces morceaux de rochers brûlent comme si c'était le lit du diable.

« Et les bûcherons qui trouvèrent une pierre rouge ayant la forme d'un cœur, l'emportèrent chez eux en disant à leurs femmes qu'il était le cœur d'une dame que le diable avait brûlé cette nuit dans la forêt, ils baptisèrent ce rocher : le Mont-Enflammé, et le nom lui resta. »

— Merci, gentil page, ton conte était charmant, s'écria Blanche dont les yeux brillaient comme deux étoiles, j'irai voir ce Mont-Enflammé, tu me guideras, n'est-ce pas?

— Que le diable puisse t'emporter, toi et tes contes maudits, malin page! ajouta Isoline; depuis que tu as commencé ce récit, non-seulement j'ai peur, mais je sens une odeur de soufre qui me suffoque.

— Quelle imagination fertile à enfanter des visions et faire naître des parfums! — Tu as peu de courage, ma

pauvre amie, dit Blanche en souriant; mais on dit que les hommes aiment beaucoup mieux les femmes peureuses et tremblantes que les fières Amazones; d'ailleurs, ne fût-ce que par coquetterie, je te conseille de conserver ce rôle, il te sied à ravir.

— Les amazones sont donc impitoyables envers leurs amies? reprit mignardement Isoline. Quoi que tu fasses ou que tu dises, je t'aimerai toujours.

— Et moi aussi, murmura à voix basse à l'oreille de Blanche son page, Olivier.

Elle posa un doigt sur sa bouche et feignit de n'avoir rien entendu; puis elle dit: Maintenant, l'heure s'avance, essayons de dormir.

— Oui, essayons, reprirent les autres.

Et le silence succéda aux contes de ce charmant quatuor.

Qu'il est majestueux le silence d'une forêt au milieu de la nuit. Tous les bruits qui s'éteignent et se meurent avec le jour, laissent parler seule alors la grande et puissante voix de la nature! Ce murmure du vent qui fait mugir les branches des arbres dont les feuilles se caressent amoureusement, cette brise qui courbe les fleurs, rase les mousses et répand les parfums dans l'espace, où brillent des milliers d'étoiles; le grillon qui frémit, le rossignol qui chante en égrénant les perles de son gosier; c'est une harmonie divine qui semble s'élever vers le ciel; les parfums sont l'encens, les chants sont l'hymne sainte! Quiconque a une âme et peut passer la nuit dans une forêt, doit sentir cette âme s'épurer et remonter à sa céleste source; tout est là, beauté, poésie, musique, extase, car on entend la voix de Dieu, quand celle des hommes est endormie.

Isoline, Olivier et René paraissaient assoupis; mais

Blanche veillait à demi couchée, son coude appuyé sur la terre et sa tête elle-même appuyée dans sa main. Qu'elle était belle ainsi, les yeux tournés vers le ciel ! Les tresses de sa blonde chevelure se jouaient avec les plis de son voile au gré du souffle qui caressait son visage pâle et lui donnait ainsi l'air d'une druidesse inspirée. Soudain un bruit étrange vint résonner à ses oreilles, on eût dit que les feuilles pleuraient et que les branches se plaignaient d'être brisées ; un parfum inconnu arriva jusqu'à elle ; tremblante et retenant son haleine, elle entendit d'abord des paroles incohérentes. — Ici — non — là — dressez-vous ! — la flamme — elle pétille — et le serpent frétille — sus — venez ici — par là — oui, oui — oui — Puis un nouveau silence... — et maintenant la fête — chantons, chantons, puis l'enfant..... chantons, mes sœurs — l'enfant de la noble dame..... Ici les voix baissèrent.

— Éveillez-vous ! éveillez-vous ! cria Blanche tremblante d'effroi ; éveillez-vous et écoutez.

Isoline et les deux pages s'éveillèrent, et tous trois se rapprochèrent de Blanche, et le même refrain recommença.

— Cherchons, dirent-ils, tous ensemble, nous saurons bien nous défendre. Nous sommes armés, que craignons-nous?

Puis se tenant tous quatre par le bras, ils descendirent la pente du coteau.

Une sueur froide coulait sur le front des damoiselles et de leurs pages, ils se serraient l'un contre l'autre, et pourtant couraient toujours. Ils arrivèrent jusque sur un un monticule, d'où ils découvrirent enfin un spectacle étrange. — Près d'une roche caverneuse étaient des femmes échevelées, les bras et les épaules nus, ayant de

longues tuniques blanches, retenues par une ceinture rouge qui leur ceignait la taille; — de petits nains noirs étaient blottis auprès d'un brasier ardent, tandis que, circonscrites par un cercle d'un feu bleuâtre, les femmes dansaient en rond en faisant des grimaces et des contorsions autour d'une nacelle ou d'une grande corbeille en or, dans laquelle reposait un bel enfant, qui souriait malgré ce bruit infernal.

— Oh! c'est la corbeille! c'est la corbeille! s'écria Blanche émue. Cet enfant... qu'il est beau!

Mais au même instant, des voix d'hommes retentirent dans la forêt, elle parut s'illuminer de la lueur de plusieurs torches; c'étaient des archers envoyés par le roi à la recherche des fugitives... Aussitôt la vision disparut...

— Ah! vous voilà donc enfin, nobles damoiselles, béni soit monseigneur saint Hubert qui nous a si bien guidés! Toute la cour est dispersée et en alarmes à votre sujet, s'écrièrent les archers. Voici des chevaux frais, partons, partons vite.

— Hélas! adieu la corbeille, soupira Blanche à l'oreille d'Isoline, il faut partir, le roi l'ordonne. — Mais toutefois je veux savoir en quel endroit je suis pour pouvoir y revenir.

— Mes amis, dit-elle en s'adressant aux archers, pourriez-vous me dire où nous nous trouvons maintenant, car vous le voyez bien, nous nous sommes tout à fait égarés en nous éloignant de la chasse.

Après avoir bien regardé tout autour, un des archers répondit :

— Noble dame, nous devons être dans la Gorge-au-Loup.

— La Gorge-au-Loup, répéta Blanche, cela suffit.

Les pages aidèrent leurs maîtresses à monter sur les

nouveaux coursiers, des varlets mirent les autres en laisse, et la troupe conduite par les archers, laissa derrière elle la belle, la sauvage et ténébreuse vallée, et se dirigea vers la grande route qui descend de la croix de Saint-Hérem à Fontainebleau. Le voyage fut silencieux. Olivier et René seulement se parlaient bas de temps en temps; c'était un coup d'œil magique que cette cavalcade chevauchant à la lueur des torches portées par les archers. Les effets tranchés et bigarrés de cette lumière, produisaient sur chaque cavalier des teintes fantastiques et contrastaient admirablement avec ceux de la lune, qui semblait par instants, en se voilant sous un nuage, railler les torches inutiles et présomptueuses.

Ils arrivèrent enfin au château dont la cour d'honneur était illuminée. Le piaffement des chevaux attira des seigneurs et dames sur le grand et royal escalier, et le roi lui-même, le plus galant des chevaliers de sa cour, vint prendre la main de Blanche, tandis que l'amiral de Bonnivet prit celle de la belle Isoline, et tous rentrèrent au château. La fête interrompue fut remise au lendemain.

Un an ne s'était pas encore écoulé depuis que le roi avait recouvré sa liberté, il avait tant souffert en Espagne des rigueurs de Charles-Quint, qu'il était avide de plaisirs. Il avait mis la cour sur un pied de galanterie extrême, les fêtes s'y succédaient avec une variété charmante, et cette cour à laquelle il avait attiré des savants, des poëtes, des artistes de tous genres, était à juste titre réputée la plus galante et la plus spirituelle de l'Europe. Parmi les femmes qui y brillaient, aucune ne pouvait lutter d'esprit et d'instruction avec Marguerite, qu'on nommait si bien la Marguerite des Marguerites. La belle Anne de Pisseleu, dont la duchesse d'Angoulême s'était servie

comme d'un instrument pour détacher le roi son fils de ses liens avec madame de Châteaubriand, avait admirablement servi ses projets, et François était soumis aux charmes de cette séduisante sirène.

Donc, c'était fête au château de Fontainebleau, et la salle du bal était pompeusement décorée, les rideaux de drap d'or tombaient avec une royale et éclatante majesté. Les parois et le plafond étaient tendus de soie bleu turquin et semés de fleurs de lys d'or de Chypre d'une richesse extrême. Quel essaim de jeunes et belles femmes délicieusement parées, se détachait dans ce cadre magnifique ! que de seigneurs de haut lignage, gracieux et bien accoutrés, que de gentils pages, tenant les éventails et les escarcelles si souvent dépositaires d'amoureuses correspondances ! Comme ces pierreries chatoyaient aux lumières de milliers de lustres... Que de parfums enivrants s'exhalaient des parterres pour monter jusqu'aux croisées à demi ouvertes, parfums d'amour, de poésie... et la musique aidant, tout était enivrant en cette belle et brillante soirée. Tandis que le roi devisait avec sa sœur bien-aimée, sa *mignonne,* comme il l'appelait, chacun ne tarda pas à remarquer que la favorite avait quitté quelques instants la salle du bal sous prétexte de la chaleur, qu'elle errait dans les jardins avec son page et le comte de Bossut-Longueval, qui plus tard même l'aida à trahir les intérêts du roi dans le Piémont. Mais lorsqu'un roi est amant et qu'il est aveugle, la cour doit avoir l'air d'ignorer. Anne rentra sans que le roi se fût aperçu de son absence ; il se leva pour aller s'asseoir auprès d'elle.

— Que vous êtes belle ce soir, Anne, ma mie, et quel nouveau coloris vient d'empourprer vos joues délicates ! foi de gentilhomme, vous êtes la reine de la fête, comme vous l'êtes au fond de mon cœur !

— Et vous, sire, vous êtes toujours le plus galant. Fasse le ciel pour mon bonheur et repos que vous soyez toujours le plus amoureux! reprit Anne.

— Et vous, notre cher Apollon, dit François à Clément Marot, venez ça et retouchez quelques vers que je faisais ce matin pour la dame de mes pensées.

— Sire, répondit Marot, je serais heureux de les avoir faits, mais permettez-moi de les remettre à leur adresse, et de jouir du bonheur qui va s'épanouir sur le visage de cette noble damoiselle.

Et tandis que le roi quitta cette place comme pour échapper aux éloges du poëte et de sa maîtresse, Clément se rapprocha davantage de mademoiselle Anne et lui lut les vers suivants, que le roi avait faits le matin même, l'apercevant à sa toilette.

Estant seulet auprès d'une fenestre,
Pour un matin, comme le jour poignait ;
Je regardai Aurore à main senestre,
Qui à Phébus le chemin enseignait ;
Et d'autre part ma mie qui peignait
Son chef doré ; et vis ses luisants yeux,
Dont un geste, un traict gracieux,
Qu'à haute voix je fus contrainct de dire :
Dieux immortels rentrez dedans vos cieulx,
Car la beauté de ceste vous inspire.

Elle parut en effet fort satisfaite, et lança sur la cour un regard radieux, tandis que Marot poursuivant, lui disait :

Poinct ne scay qui voudrais estre
Du roy poëte et amant,
Qui faict un couplet charmant
Ou d'Anne qui le fit naistre.

— Par ma sainte patronne, s'écria la favorite, quel

assaut de galanterie, messire, je ne sais en vérité plus que répondre.

Pourtant elle ôta de son doigt un brillant précieux, et en fit don à Marot, qui s'en para à l'instant même, enivré de cette faveur de la belle Anne. Mais le jour qui naissait et faisait pâlir l'éclat des bougies, mit un terme à cette fête ravissante, et tous se séparèrent, les uns le cœur plein d'ambition et d'espoir, les autres le cœur brisé comme après une rude déception. Ainsi s'en va le monde. Ce qui fait la joie des uns fait le malheur des autres. Pourtant, si on pesait toutes les joies et toutes les douleurs superposées les unes sur les autres dans l'histoire des cours, hélas! hélas! la douleur ferait pencher la balance. Ce qu'il y a de plus triste dans cette réflexion, c'est qu'elle a été, qu'elle est, et qu'elle sera toujours vraie.

La cour n'avait plus que peu de jours à rester à Fontainebleau, et Blanche se désespérait de ne pouvoir retourner à la Gorge-au-Loup, puisqu'aucune partie de chasse ne s'organisait; ne pouvant plus résister à la curiosité qui la dominait, elle appela son page.

— Olivier, dit-elle, jure-moi le secret sur ce que je te vais dire, et jure-moi de m'obéir.

— Est-il besoin de serment, ma dame, ne savez-vous pas que tout mon être est à vous, que vous en pouvez disposer pour mon bonheur ou mon malheur, ajouta-t-il d'un ton plus bas.

— Eh oui! beau page, tu sais bien que je t'aime quand nous sommes seuls, mais ce n'est pas l'heure des doux propos d'amour. Maintenant je veux un habit de page semblable au tien, et ce soir, tous deux, nous allons nous diriger vers l'endroit où nous avons vu la corbeille et les fées.

— Quoi! vous ne craignez pas la nuit, la forêt, les sorciers, et surtout ce qu'on dirait de votre absence?

— Pauvre enfant! ne crains rien toi-même; j'ai tout prévu. Je suis malade; je renvoie mes femmes, je m'habille, je sors par la poterne dérobée dont la belle Anne croit avoir perdu la clé, je traverse le parc et rejoins la grande route où tu m'attends. Je ne veux ni obstacles ni raisonnements; dans une heure, c'est convenu, et d'ici là, porte vite les habits de page.

Olivier déposa un baiser sur la belle main qu'on lui tendait et disparut avec la rapidité de l'éclair. Deux heures après cette conversation, deux malins pages gravissaient la montagne qui conduit à la croix de Saint-Hérem, ayant à sa droite la belle sauvage futaie nommée le Déluge.

— Blanche, tu cours trop, criait Olivier.

— Non, pas Blanche, adieu ce nom, pour à présent; mais Lutin, car je sens bien que si j'étais page, je serais le plus lutin de tous.

Et tout en courant et décrivant des courbes comme le font les enfants et les chiens, Olivier, à la faveur de ce charmant déguisement, disait *tu* à sa belle maîtresse, et lui dérobait à chaque instant un baiser: c'était plaisir que de les voir vagabonder ainsi.

— Je crois que nous y voici, s'écria Olivier.

— Faisons silence, dit Lutin tout bas, car s'il y a une fête parmi les fées, il ne faut pas les troubler.

Et ils arrivèrent marchant à petits pas, s'arrêtant de temps en temps quand les bruyères sèches et les feuilles mortes avaient trop crié sous leurs pieds légers, sur le même plateau d'où ils avaient découvert cette scène étrange le jour de la chasse royale. Ils s'assirent sur la mousse qui tapissait un rocher, et plongèrent ainsi dans

la vallée éclairée par moments, quand la lune sortait radieuse d'un voile de nuages.

— Je ne vois rien, Olivier.

— Si, j'ai vu une lumière. Voilà le sabbat qui va commencer. — Chut !

Et en une minute, toute la roche fut illuminée comme la dernière fois; seulement, les femmes étaient assises sur des bancs de feuilles sèches; elles étaient encore en rond autour d'une d'elles qui tenait l'enfant sur ses genoux; son petit bras potelé était nu, et elle paraissait y graver quelques signes mystérieux en s'exprimant dans un langage inconnu aux deux pages; puis l'opération finie, elles se mirent à causer avec l'enfant, comme pour l'amuser et lui apprendre à parler.

« — Moi, comme la doyenne, je suis sa marraine, dit celle qui le tenait, je lui donne nom Séraphito, parce qu'il est beau comme un séraphin; mais pourtant, jusqu'à ce qu'il ait une dent, il se nommera Bébé. — Que chacune de vous lui fasse un don. »

Et toutes, à l'envi, en lui donnant un baiser, semblèrent lui souffler un mot à l'oreille.

« — Pauvre enfant abandonné, continua toujours la doyenne; sans nous, tu serais mort, et nous qu'on accuse de maléfices; nous qui t'avons trouvé exposé sur un fleuve dans une corbeille d'osier, nous t'en avons fait une d'or. — Tu es le fils d'une noble damoiselle, ta mère a voulu cacher sa honte par ta mort, et nous, sorcières, nous t'avons pris, adopté et élevé. — Oh ! bel enfant, puisse notre savoir, conjurer les malignes influences qui s'arrêtent parfois au-dessus de ta tête. »

Puis le prenant dans une main et l'élevant en l'air, elle sembla décrire avec lui des cercles étranges, et bien qu'il fût au-dessus de la flamme d'un brasier ardent, ce

bel enfant ne pleurait pas. Remis à terre par la doyenne, il se mit à courir de l'une à l'autre en répétant : Bébé, Bébé. — Elles lui firent boire d'un élixir qui l'endormit et le replacèrent dans la corbeille d'or. — La doyenne prenant toujours la parole.

« — Voici le jour, mes sœurs ; il est temps de partir ; emportons notre trésor ; bientôt, hélas ! il nous faudra le rendre au monde d'où il sort. — Une nouvelle princesse dont je vois l'astre se lever à l'horizon, servira admirablement nos desseins sur cet enfant... dont la mère !..... »

Elles vomirent alors d'horribles imprécations. En se livrant à leurs danses sauvages on entendit les rochers crier sous leurs ongles aigus ; puis les lumières s'éteignirent, et tout disparut avec l'aube matinale. — Les deux pages étaient restés muets et comme changés en statues.

— Quel mystère cache tout ceci, grand Dieu ? s'écria Lutin ; mais je le découvrirai ou j'y mourrai. Il y a là-dessous un crime infâme... Comme elle est gangrenée au cœur, cette cour si belle et si brillante de dehors... Il y a donc un monstre parmi ces belles dames ? Partons, partons, Olivier, cette scène et tout ce qu'elle m'a révélé, m'a glacé le cœur comme le froid de la nuit a déjà glacé mes membres.

Et ils reprirent tous deux le chemin de Fontainebleau, tristes et silencieux, bien différents de ce qu'ils étaient à la Gorge-au-Loup. — Ils se glissèrent furtivement dans le château, et Blanche avait rejoint son appartement et quitté ses vêtements de page avant qu'on se fût aperçu de son absence.

Plusieurs années s'étaient écoulées, le roi, toujours de plus en plus épris des charmes d'Anne de Pisseleu, l'avait mariée à Jean de Brosse, et lui avait donné le

duché d'Étampes. Donc, la duchesse d'Étampes brillait comme le plus bel astre de la cour, et régnait toujours sur le roi, malgré l'apparition de Diane de Poitiers, qui s'était emparée du cœur du jeune prince Henri dont elle fut et resta toujours la maîtresse adorée. La politique du pape Clément VII l'avait forcé à demander un des fils de France pour sa nièce, Catherine de Médicis, et François Ier demanda la main de cette princesse, pour le prince Henri, son second fils. Le pape, ravi de cette union, se décida à conduire lui-même sa nièce en France, bien qu'il fût âgé et infirme, et ce fut à Marseille, où François Ier s'était rendu, qu'eut lieu le mariage. Ainsi vint en France, comme femme de Henri, cette fameuse Catherine de Médicis, appelée à jouer un si grand rôle plus tard, par ses intrigues, ses artifices et son ambition.

Malgré les plaisirs dont la duchesse d'Étampes savait entourer sans cesse son royal amant, la cour avait bien perdu depuis le départ de la charmante Marguerite pour son royaume de Navarre, dont elle avait fait le refuge de tous les prosélytes de Luther et de Calvin, poursuivis avec acharnement par François Ier. Elle avait publié un livre intitulé : *Le miroir de l'âme pécheresse,* qui eût fait brûler vif son auteur, si cet auteur n'eût pas été la sœur du roi, du roi qui l'aimait tant qu'il ne pouvait l'accuser ni la croire entachée d'aucune hérésie. Et pourtant, c'est à la reine de Navarre qu'on doit l'entrée de la religion réformée en France. Le palais des Tournelles était toujours le rendez-vous de la fleur de la noblessse et le noyau de mille intrigues, si les pierres dont il était construit pouvaient parler, que de choses ignorées elles révéleraient au grand ébahissement des chroniqueurs qui, à force de broder et débroder sur

l'histoire, l'ont tellement arrangée, que personne n'y reconnaît plus rien, ni eux non plus. C'est une tour de Babel où chacun parle un langage différent, et dont chacun emporte un caillou pour former son édifice. Autrefois on construisait, maintenant on démolit, chaque siècle a sa manie; mais il y a plus de grandeur à créer qu'à détruire, et nous, pauvres ouvriers infirmes, nous avons perdu le secret des dentelles de pierre, des tourelles à jour qui servaient de nids aux corbeaux et enfantaient ces merveilleuses légendes qui se perdent chaque jour, comme chaque jour le soleil semble perdre de sa force, à moins que comme nos bons aïeux, nous n'emportions nos pénates avec nous en cherchant un climat plus doux, des hommes plus neufs et des cœurs moins corrompus, nous courons grand risque d'habiter le royaume de messire Boréas, de regarder en nous-mêmes jusqu'à ce que notre cœur s'y soit glacé aussi, à toutes les chaudes et vraies sympathies, puis nous dirons ces fameuses paroles de la tête du moine Bacon: — *Il fut un temps,* — *il est un temps,* — *et bientôt il ne sera plus temps!*

Le fils aîné du roi François étant mort, tous les yeux et les espérances se tournèrent vers le jeune prince Henri, appelé à monter sur le trône, et le personnel de sa maison s'en était accru de beaucoup. Catherine sa femme, toujours délaissée pour Diane, espérait qu'une fois reine de France, elle conquerrait des droits sur le cœur de son époux.

Un soir c'était Noël et les habitants en courant par les rues criaient : *Noël ! Noël, voici la venue du Sauveur du monde, venez adorer le doux Jésus dans sa crèche.* C'était fête pour le peuple et fête pour la cour, une cérémonie brillante se préparait dans les appartements

royaux du palais des Tournelles, et chaque dame de haut lignage, non contente de briller par elle-même, y voulait briller encore par l'appareil de sa suite. Puis les hauts personnages se mêlaient, se dispersaient, passaient et repassaient en se coudoyant comme la lanterne magique la plus féerique et surtout la plus chatoyante. Tout à coup la duchesse d'Étampes s'arrêta au milieu de sa conversation avec le duc d'Orléans, assis à côté d'elle : le prince Charles, duc d'Angoulême, devenu duc d'Orléans par la mort du dauphin, était engagé avec Anne de Pisseleu dans la plus étroite liaison.

— Messire duc, dit-elle, ne pourriez-vous pas me dire quel est ce beau page qui passe, à la chevelure de Phébus, aux yeux abaissés et au maintien modeste? Il porte un drageoir et une escarcelle magnifique.

— Non, je ne connais pas ce bel enfant, répondit le duc, d'ailleurs, ici je ne vois que vous, Anne ma mie.

Anne écouta à peine ce compliment, absorbée qu'elle était par la curiosité qu'éveillait en elle l'aspect de ce page. Elle appela un des siens, et le chargea aussitôt d'aller s'enquérir à qui appartenait ce blond jouvencel, et surtout quel était son nom.

— Va vite, enfant, et je te donnerai des dragées au retour.

Et le page s'élança dans la foule. Jusqu'à ce qu'il revînt, Anne, distraite, répondait peu et mal aux galanteries du duc d'Orléans, et ne songeait même pas à l'absence de François Ier, qui, cherchant par les rues de nouvelles et nombreuses aventures, en avait alors entamé, avec la belle Ferronnière, une dont la suite lui devint si funeste! Enfin le gentil Hugues revint auprès de sa maîtresse, lui rapporter la suivante réponse :

— Noble dame, ce page est attaché à la princesse Catherine de Médicis, il se nomme Séraphito, on dit qu'il

est arrivé depuis peu d'Italie et qu'il ne parle pas bien français encore.

— Voilà un message adorablement rempli, mon mignon, et je vais te bailler force dragées en récompense. Mais tout n'est point encore fini là ; écoute-moi bien, petit, ajouta-t-elle sur un ton de voix plus bas ; il faut que tu fasses connaissance avec ce joli page, et que tu me l'amènes dans mes appartements secrets, sans qu'il sache chez qui on le conduit, et surtout sans qu'il sache que j'ai voulu le voir, ceci est fort important à cause de Catherine, à cause de Diane, qui toutes deux me haïssent et ont les yeux sur moi.

— Je vous obéirai, ma maîtresse, répondit Hugues d'un air discret et malin, et comme habitué à de pareils messages.

La durée de cette fête ne fut plus pour Anne que la prolongation d'un supplice ; elle avait une idée fixe et tout le reste s'évanouissait pour elle; aussi chacun se demandait :

— Qu'a donc madame d'Étampes ce soir ? Quel nuage a rembruni son beau front ?

Puis, croyant avoir deviné, ils se disaient :

— C'est l'absence du roi qui commence à lui faire des infidélités. Elle aura son règne comme la belle Châteaubriand, puis son étoile pâlira.

En général à la cour, les astres pâlissent plus promptement qu'ailleurs, les fruits y sont vite piqués au cœur, et les fleurs s'y fanent avec une effrayante rapidité : c'est comme une serre chaude ou le soleil des tropiques.

Vers cette époque, Anne de Pisseleu, avait jeté entièrement le dernier voile de la pudeur, et n'avait pas rougi d'entamer un procès honteusement scandaleux, contre son mari Jean de Brosse, pour l'accuser d'im-

puissance et faire casser son mariage. Et ce procès, ainsi que les épreuves nécessaires pour convaincre le malheureux Jean, condamné d'avance, fut jugé publiquement au mépris des mœurs et convenances ! Cette femme, une fois débarrassée d'un témoin importun, se livra sans retenue à tous les débordements où la pouvait conduire son imagination taillée sur le patron de la reine Cléopâtre.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis cette fête, et chaque matin elle espérait la visite du beau page, mais les jours s'étaient écoulés sans qu'elle le vît venir. Enfin, on gratta doucement à l'huis, et la portière se souleva pour laisser passer les deux pages; ils arrivèrent auprès d'Anne à demi couchée; elle frissonna de plaisir en voyant ces deux enfants s'agenouiller devant elle.

— Seyez-vous, mignons, dit-elle, et soyez les bien venus. Vous allez me distraire, je suis d'une mortelle tristesse ce matin, et j'ai grand besoin de vos visages riants et frais pour désassombrir mes pensées.

Au bout de quelques minutes, Hugues disparut. Anne resta seule avec le beau page, qui gardait toujours ses yeux baissés.

— Prends cet oiseau, enfant, et viens t'asseoir à mes pieds, je veux causer avec toi.

L'enfant obéit.

— Bien, maintenant dis-moi, Séraphito, depuis combien de temps es-tu en France ?

— Depuis un mois, dame, répondit le page avec un accent italien très-marqué.

— Et te plais-tu déjà beaucoup au service de la belle Catherine de Médicis?

— C'est mon devoir, cela doit me plaire.

— Tu as l'air bien grave ou bien triste, mon bel enfant : lève un peu tes yeux que je les voie..... De beaux et doux yeux bleus, ma foi, dit Anne qui parut se troubler sous ce regard céleste.

— Pas si beaux que les vôtres, dame, répondit timidement Séraphito en baissant de nouveau les siens.

— Pas mal, écolier, pas mal, sur mon âme tu débutes bien, ajouta-t-elle en elle-même.

— Dis-moi, blond jouvencel, la trouves-tu bien belle ta maîtresse Catherine?

— Pas si belle que vous, Anna bella.

Puis, honteux de ce qu'il avait dit, il abaissa ses paupières frangées de velours noir.

— Écoute, Séraphito, je m'intéresse à toi, je veux que chaque matin tu viennes dans mon retrait, et je te veux apprendre à parler français, purement et simplement, dit-elle en dardant sur lui des yeux de flamme.

— Merci, merci, noble dame, mais.....

— Mais.....

— Si Catherine.....

— Tu diras à Catherine que tel est mon bon plaisir..... A demain, mon bel écolier.

Et frappant dans ses mains, Hugues accourut aussitôt : et elle les congédia tous les deux. Puis restée seule, elle se prit à penser :

— Quoi donc, dit-elle, je ne comprends rien au trouble qui m'agite! d'où vient que la vue de cet enfant m'a tout d'abord bouleversée? que depuis il a envahi toute mon âme, tout mon être? moi, Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes, je vais devenir amoureuse de ce jouvencel? — Un enfant, lorsque tant de grands seigneurs m'entourent? — Oui, mais leur amour est de l'ambition! C'est bien plus souvent à la favorite que s'adressent leurs

hommages, qu'à la femme! — Ah! qu'il serait doux d'être aimée pour soi-même, par un enfant comme Séraphito! — Comme cet amour innocent et jeune rajeunirait mon âme flétrie! quel souffle pur que celui des lèvres roses de cet enfant! c'est à moi d'animer ce marbre..... La tâche est délicieuse. — Puis un amour discret, un amour qui ne portera ombrage à qui que ce soit! — Nul ne pourra s'en douter! — Hugues! — Je connais le moyen de retenir sa langue! — Mais si mon amour allait être funeste à cet enfant? à cet enfant que j'aime déjà follement? moi! — Oh! ce serait affreux!.... — disait-elle en se tordant les mains. — Puis comme finissant sa pensée : — A quoi bon me troubler ainsi? cet enfant est à moi, et pour rien au monde je n'y renoncerai. — D'ailleurs je consulterai Poracoscus sur sa destinée. — Oh! je veux la faire belle et digne d'envie!

Ainsi parlait Anne ; et quand François la vint retrouver après quelques jours d'absence, rêveuse, distraite, elle songeait au page auprès de son amant.

Chaque matin elle attendait avec une impatience fiévreuse la visite de Séraphito, et chaque soir elle s'étonnait qu'il n'eût point osé davantage. Il était si timide, pensait-elle!

« Oh! Séraphito, Séraphito, ma perle, mes amours! je ne puis vivre sans toi, je t'aime comme une insensée, demain... tous les jours tu reviendras... et ma vie se déroulera alors comme un long enchantement! Oh! je n'avais jamais aimé ainsi!... »

Hugues essaya en vain de distraire sa belle maîtresse, elle ne parlait que de Séraphito. Il se mit à bouder tout aussi inutilement, Anne ne s'en aperçut seulement pas.

Catherine qui, sans qu'il s'en doutât, surveillait les pas

de son jeune page, l'interrogea, à son tour, sur sa pâleur extrême.

— Ce n'est rien, dame, la chaleur qui m'a suffoqué quelques instants.

— Séraphito, tu me trompes... il y a autre chose, je gage...

— Non, dame, je vous jure...

Et sa tête s'inclina tandis qu'il parut s'abîmer dans un monde de pensées délicieuses. Le soir, comme il jouait avec le petit épagneul de Catherine, et l'embrassait avec frénésie.

— Est-ce bien à Bellina que tu crois donner ces baisers, enfant?

Séraphito rougit, ne répondit pas, et continua de jouer avec le chien.

— Tu dois être bien savant à parler français maintenant, car avec une pareille maîtresse?...

— Quoi, dame, vous savez!...

— Je sais que la duchesse chaque jour travaille à l'instruire... Je gage que tu fais de grands progrès... mais, trop d'étude fatigue et je veux que tu suspendes tes leçons pendant quelques jours, ajouta Catherine en regardant le page avec un inconcevable sourire.

— Oh! non, je vous en supplie, très-puissante dame, dit l'enfant en se jetant à genoux.

— Pauvre petit, tu ne sais point mentir, et l'air de la cour n'a pas encore pu te corrompre! Cristal limpide, puisses-tu rester pur au milieu d'une pareille lèpre! J'aurais voulu te garantir des piéges de cette Circé, mais, puisque tu le veux... suis donc ta destinée! ajouta Catherine en se levant..

— Dame, dame, ne soyez pas courroucée contre moi, reprit Séraphito, en baisant la main de la princesse et la

forçant presque à s'asseoir, puis, lui-même s'asseyant à ses pieds, il reprit ainsi :

— Vous m'avez promis de me dire un jour le secret de ma naissance, par pitié, faites que ce jour soit celui-ci, je souffre tant à m'ignorer moi-même.

— Non, mon fils, non, le moment n'est point encore arrivé, celui qu'ont marqué les destins, pour te doter enfin d'un nom...

— Je mourrai sans embrasser ma mère, reprit l'enfant en pleurant... Eh bien! c'en est fait, j'aime mieux mourir!...

— Mourir, toi, mon Séraphito, dit Catherine attendrie, toi que j'aime comme mon enfant, toi qui m'as été confié par...

— Par qui!..

— Tu le sais, page, comment se passa ton enfance au milieu des bois. Une grande dame t'avait donné le jour et voulut te l'ôter... Des druidesses ou fées t'ont sauvé, puis t'ont remis à moi pour qu'un jour tu puisses retrouver ta mère.

— Et cette dame... Ma mère? Où est-elle?

— Et cette dame... habite le palais... et je n'ai pu la découvrir encore!...

— Ma mère!.. ma mère à moi!.. dit Séraphito en joignant ses deux mains blanches et effilées, merci, mon Dieu!.. Faites qu'elle se révèle à mon âme, qui a soif de baisers de mère!..

— Calme-toi, petit, reprit Catherine en le baisant au front, nous la découvrirons. D'ailleurs, je t'adopte, je me fais ta marraine et te veux donner un nom à ce que tous te jalousent... Quand je serai la reine!... Va te reposer, beau filleul, moi je vais au cercle et songer à toi...

Catherine partit, non sans attacher un regard d'amour maternel sur l'enfant.

Il resta seul, courbé sous le poids de tant de sensations diverses, et la nuit s'avançait sans qu'il songeât à se retirer. Catherine, en rentrant, le gronda et le fit emporter et soigner par ses femmes.

—Pauvre roseau, pensait-elle, le moindre vent l'abattra!

Séraphito fut malade pendant plusieurs jours; Anne ne put résister à son inquiétude et envoya son messager, Hugues, prendre des nouvelles du bel enfant et lui remettre un billet. Seraphito tressaillit de joie lorsqu'il tint ce papier qu'il baisa. Puis il le relut mille fois alors qu'il fut seul.

« Ange aux yeux bleus, viens donc par ta présence « me rendre un coin du ciel, car je vis de ta vie, et meurs « depuis que je ne te vois plus.

« A ce soir, huit heures... Hugues te fera entrer.

« Je t'attends, mon Séraphito, et t'envoie toute mon « âme jusqu'à ce que tu m'apportes le bonheur.

« ANNE. »

— Oh! s'écria Séraphito, se levant sur son séant. Quelle merveille, je ne suis plus malade.

Et il quitta rapidement sa couche, comme électrisé par le billet qu'il venait de recevoir. Les heures lui semblaient lentes à s'écouler, il croyait que la journée ne finirait jamais. Rien ne le pouvait captiver, son cœur et son esprit étaient ailleurs : lassé de voir toujours le soleil sur l'horizon, il s'endormit. Il fut réveillé en sursaut par Hugues qui lui frappa sur le bras en lui disant :

— Comment! tu dors, camarade, et une belle dame t'attend... Oh! s'il pouvait m'échoir tant de bonheur, je ne dormirais pas, moi. Hâtons-nous, partons, huit

heures ont sonné depuis longtemps à la tour Saint-Jacques.

Et il entraîna l'enfant aux blonds cheveux.

Avec quelle folle impatience Anne l'attendait ! Le boudoir où elle le reçut était éclairé par une lumière mystérieuse et voilée, des parfums enivrants s'exhalaient comme des nuages. Séraphito demeura comme muet, trop de séductions l'envahissaient à la fois, il ne pouvait plus respirer ni parler.

— Approche, approche donc, mon gentil page, s'écria Anne.

Elle fut le prendre par la main et le conduisit auprès d'elle.

— Savez-vous, belle des belles, qu'un jour de plus sans vous voir, et je serais mort, dit Séraphito en se jetant aux pieds de la duchesse.

— Vrai, mon ange ! et moi, si tu savais ce que j'ai enduré de ton absence ! Mais nous voici, là... tous deux... seuls, il est soir, et nul importun ne nous viendra déranger... Laisse-moi parfumer ta chevelure; ainsi faisait Héro quand arrivait Léandre, son bien-aimé...

Le jeune homme, encore sous l'influence de la maladie, ne put renoncer à tant d'émotions et s'évanouit.

Anne éperdue, hors d'elle-même, chercha ses flacons, ses essences pour rappeler à la vie le beau page; elle entr'ouvrit sa chemise pour le faire respirer, et son épaule se trouvant découverte, elle aperçut des signes étranges. Comme si elle eût été mordue par un aspic, elle recula, jeta un cri perçant, fut s'asseoir à l'autre coin du boudoir, et resta quelques instants dans une angoisse horrible, où tous les muscles de son visage se contractèrent. Ce n'était plus alors la superbe duchesse.

Elle se releva tout à coup, ayant pris une résolution

terrible et inébranlable, elle fut se regarder au miroir, rajusta sa coiffure, et retournant auprès de Séraphito, toujours évanoui, elle le regarda froide et impassible.

— Si jeune, si beau, dit-elle... Mais, il le faut... Ce serpent ferait de moi une nouvelle Cléopâtre... Non ! Non !

Et appelant Hugues, elle lui dit :

— Enfant... qu'on m'envoie à l'instant même l'admiral, mon page des œuvres de nuit.

— Quoi, Madame ?

— Va ! te dis-je.

Hugues obéit, le cœur oppressé, et bientôt après le batelier entra.

— Émile, lui dit-elle, à tout prix débarrasse-moi de cet enfant, il le faut.

Elle lui jeta une bourse pleine d'or, et le batelier ayant emporté Séraphito sur ses épaules disparut. — Elle sembla respirer plus librement, et ne s'excusa pas même de paraître au cercle de la cour. Elle partit avec sa suite pour Fontainebleau, faisant prévenir la princesse Catherine, qu'elle lui rendrait bientôt son cher Séraphito, devenu l'inséparable compagnon de Hugues, son mignon page.

Le roi, déjà fort malade, y suivit pourtant la belle duchesse, et, pour lui complaire, ordonna les apprêts de chasse au sanglier et au cerf. La chasse était un de ses grands plaisirs. Habile écuyère et gracieuse chasseresse, elle aimait à revêtir ce costume qui lui seyait à ravir. Son beau corps, comprimé dans l'amazone verte, sa belle tête coiffée d'un chapeau mignon, orné de plumes qui voltigeaient capricieuses et coquettes, tenant d'une main les rênes de la haquenée, et de l'autre son faucon penché sur le poing, elle s'élançait ainsi semblable à la

déesse des bois, radieuse comme le soleil illuminant la forêt, et toute la cour la suivit. — Ce jour-là la chasse fut heureuse, et François semblait avoir recouvré sa vigueur et sa jeunesse, comme ces lumières qui resplendissent d'un nouvel éclat au moment de s'éteindre pour toujours.

Le hasard, ou plutôt une destinée qui la poussait, entraîna Anne de Pisseleu à la poursuite d'une biche qui lui parut avoir une étoile d'or au front. Ravie de cette merveille, perdant et retrouvant à chaque instant les traces de cette biche, elle s'égara, et fut amenée comme par enchantement juste auprès de la roche où Blanche avait aperçu la corbeille et l'enfant. La biche semblait la défier, se cachant et se montrant tout aussitôt. Elle apparut enfin, sur la crête d'un rocher ayant presque la forme d'un cône, et comme la duchesse levait les yeux, elle fut elle-même fascinée d'une manière horrible par des caractères sanglants qui se dessinèrent à l'instant sur le rocher. N'osant, ne pouvant croire ses yeux... qu'elle ouvrait et refermait avec une contraction effrayante... elle lut ce qui suit :

CY-GIST BÉBÉ SÉRAPHITO, FILS DE TRÈS-HAUTE ET TRÈS-PUISSANTE DAME ANNE DE PISSELEU, DUCHESSE D'ÉTAMPES, MIS DEUX FOIS A MORT PAR SA MÈRE !

Ayant passé plusieurs fois la main sur ses yeux, secs et brûlants dans leur orbite, comme pour chasser une vision, et ne pouvant les détourner de ce fatal rocher, ses membres se raidirent, et elle tomba rudement la tête contre un des angles de cette pierre qui révélait, qui pouvait révéler au monde entier son infamie ! Une large blessure lui fit perdre connaissance, et elle resta longtemps ainsi étendue devant l'épitaphe de son fils.

La nuit était belle et silencieuse dans cette admirable forêt comme le fut celle où Blanche, Isoline et les deux pages s'égarèrent, et la rosée tombait froide et perlée sur le corps de la duchesse ; enfin, le froid lui-même la rappela à la vie, et elle crut être en proie à un horrible cauchemar.

— Non, non, je rêve, dit-elle, c'est impossible... il n'y a pas de puissances occultes... et nul ne sait la naissance ni la mort de cet enfant !

Quand un ricanement affreux siffla à ses oreilles tel qu'une flèche empoisonnée. Elle tressaillit et vit sur le haut de ce rocher une figure hideuse qui semblait ensevelir un cadavre.

— Par pitié, Seigneur ! s'écria-t-elle, tombant à genoux, arrachez-moi d'ici, ou je meurs ; cette vision me fige le sang... cette épitaphe...

Sanglante, elle s'approcha du rocher comme pour se convaincre. Elle essaya, avec ses mains délicates, d'effacer ces lettres infernales ; mais elles semblaient, au contraire, prendre plus d'éclat et de pureté. — Elle arracha des plaques de mousse qu'elle déposa sur ce rocher maudit, et s'en éloigna à toutes jambes. La peur la soutenait, ellle oubliait la forêt, la solitude et tous les dangers ; une fois sur la route, elle se sentit défaillir au sang qu'elle perdait par cette blessure, et fut obligée de s'asseoir sous un chêne. Les gens à sa recherche ne tardèrent pas à la rencontrer, et les archers se souvinrent que, bien des années auparavant, deux demoiselles et leurs pages s'étaient égarés au même endroit de la forêt, d'où ils conclurent que la vallée dite Gorge-au-Loup était dangereuse, et de longtemps ne l'approchèrent.

Pendant plusieurs jours il ne fut bruit que de l'événement arrivé à la belle duchesse qui, dès le lendemain,

avait quitté Fontainebleau. On ne savait à quoi attribuer ses caprices. Le lendemain aussi deux ouvriers, dit-on, essayaient de fendre ce rocher; mais tous leurs outils se brisèrent contre la dureté de cette pierre. Pour suivre les ordres qui leur avaient été donnés, ils l'entourèrent de tant de mousse que le grès disparut complétement, et les caractères aussi. Que leur importait ? ils ne savaient pas lire ?

Enfin la mort du roi arriva, et l'astre d'Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes, ne put lutter avec celui de la belle Diane, dont l'amant arrivait au trône; elle se retira tristement dans ses terres de Normandie, où elle vécut malheureuse. Ce que n'avaient pu lui donner ni sentiments de femme ni sentiments de mère, l'oubli et l'abandon le lui donnèrent, — elle se souvint, — elle pleura, — elle eut des remords, — mais il était trop tard !

La Gorge-au-Loup est restée une des plus belles et plus poétiques vallées de la forêt. Les deux rochers ont conservé leur nom à côté l'un de l'autre : — La roche Bébé, qui se dresse moussue et ombragée par des néfliers, des houx et des chèvrefeuilles sauvages; — Puis la roche aux Fées, dont le grès est encore tout stigmatisé par des ongles de sorcières qui ne dansent plus sous le chêne vert; mais la brise qui soupire mollement dans les belles soirées d'automne semble redire les derniers adieux de Séraphito.

MARGUERITE

I

S'il est vrai que les beautés de la nature influent sur les penchants du cœur, s'il est vrai que le soleil ait des reflets pour nos pensées, et le ciel gris pour nos tristesses, s'il est vrai qu'on sait mieux aimer dans la saison des parfums et des fleurs, et que l'âme s'élève mieux vers le Créateur à l'aspect de ces tableaux enchantés qui nous révèlent sa puissance, il est des lieux qu'il faudrait fuir toujours, il en est qu'il ne faudrait jamais quitter.

Dans l'une de nos plus belles provinces de France, je sais un fertile pays où l'on retrouverait des rêves à l'âge où l'on ne rêve plus, et du bonheur au seul aspect de la nature. Les arbres y sont plus beaux et plus verts, les moissons plus riches, les vassaux plus heureux; les oiseaux y chantent mieux et les parfums y sont plus doux. Il semble que Dieu ait béni ce petit coin de la terre où l'on ne s'occupe du monde que pour en excuser les faiblesses et où l'on ne parle du ciel que pour en chercher la route.

Au milieu de ce charmant pays s'élève un château dont les tourelles représentent la féodalité, dont les habitants,

de père en fils, ont longtemps rappelé l'âge d'or, afin que tout fût en harmonie dans ce séjour de paix : la vertu qui rapproche de Dieu, et les splendeurs de la nature qui consolent de l'exil.

Par une belle soirée du mois de juin, au pied d'une des tourelles du château, était un groupe charmant qu'on eût voulu peindre, tant le calme et la sérénité se devinaient dans chaque être qui le composait; c'était une jeune femme dans tout l'éclat de la jeunesse, ayant à ses pieds une petite fille brune comme elle et sur ses genoux une autre plus jeune encore; c'étaient deux jeunes gens parfaitement beaux, appuyés l'un sur l'autre et qui semblaient s'aimer comme des frères; c'était enfin une gracieuse jeune fille donnant à chacun un sourire en effeuillant des roses, encore dans l'âge heureux où l'on se demande souvent si l'on pourra jamais cesser d'être jeune, et si la mort n'a pas ses jours d'oubli!

La jeune femme était la châtelaine du manoir; elle s'appelait la comtesse de Valbrun; la jeune fille s'appelait Marie; de ce doux nom qui veut dire aimer, de ce nom qui devrait toujours porter bonheur; quant aux jeunes gens, l'amitié seule les unissait, et cette amitié, quoique vive, était récente. L'un était Jacques de Valbrun, l'autre était le frère de Marie; tous deux, avec la même joie, avec le même orgueil, contemplaient ce tableau charmant de la beauté et de l'innocence.

— Ma chère Marguerite, dit enfin le comte, embrassez vos enfants et envoyez-les coucher ; le sommeil leur vaudra mieux que vos baisers, quoique les baisers d'une mère soient ce que je sache de plus doux.

— Vous parlez comme un homme qui n'a rien à désirer, mon cher, dit à voix basse Édouard de Givry.

— Et vous, comme un homme qui ferait un péché d'envie.

Le jeune homme ne répondit pas; il se mordit les lèvres en manière de repentir et se tournant vers sa sœur, il fit pleuvoir sur sa tête les roses effeuillées, par un mouvement machinal.

Marguerite, après avoir fait passer successivement les deux petites filles dans les bras de leur père, les présenta à Marie, puis à Édouard. Le jeune homme embrassa l'une et repoussa l'autre; la comtesse seule s'aperçut de cette distinction peu flatteuse pour la petite Berthe qui ressemblait prodigieusement à son père; mais elle n'en laissa rien paraître et regarda ses enfants s'éloigner avec leur bonne en leur envoyant un dernier baiser.

— Savez-vous, Marie, que vous êtes jolie comme un cœur, avec toutes ces roses, dit la comtesse à la jeune fille, pour rompre le silence qui avait suivi le départ des deux enfants. Savez-vous que votre frère s'entend merveilleusement à vous embellir, et que vos cheveux noirs s'encadrent si bien sous ces fleurs, que je m'amuserai demain à faire votre portrait, de souvenir. Je suis sûre que M. Édouard voudra l'essayer aussi.

— Mon Dieu! Madame, vous me feriez rougir, si je ne pensais que vous voulez vous moquer de moi; mais je sais bien le moyen de me venger.

Et se penchant à l'oreille de la jeune femme, Marie dit tout bas, d'un air triomphant :

— Ce n'est pas mon portrait qu'il fait, de souvenir, Madame, c'est le vôtre, je l'ai vu!

— Je n'en crois rien, dit Marguerite, en rougissant; vous êtes une indiscrète et méritez que je vous gronde. Si vous ne vous êtes pas trompée, ce portrait est sans

doute une surprise que votre frère ménage à mon mari; vous ne deviez pas le trahir.

— Je ne trahis pas les secrets qu'on me confie, Madame; mais je trahirai toujours les secrets qu'on voudra me cacher; d'ailleurs ce portrait me porte malheur; il me fait gronder par tout le monde; mon frère m'a appelée curieuse, comme vous m'appelez indiscrète; il m'a fait jurer de n'en pas parler devant M. de Valbrun; il avait oublié de me défendre de vous le dire.

— Eh bien! moi, je vous défends d'être une seconde fois indiscrète; vous feriez de la peine à votre frère et je vous en saurais mauvais gré : gardons ce petit secret à nous deux; le promettez-vous, Marie?

— Je vous le promets, Madame.

Tandis que la comtesse et la jeune fille échangeaient ces paroles, l'une avec malice, l'autre avec contrainte, M. de Valbrun parlait de ses chevaux et de sa meute, à son compagnon, qui l'écoutait sans l'interrompre, ou plutôt qui l'écoutait sans l'entendre.

On se sépara bientôt; une réserve momentanée se glisse dans la conversation un instant si animée. Il semblait que chacun eût le même besoin de solitude et de repos.

Tandis que les lumières disparaissaient peu à peu, à chaque fenêtre du château, M. de Givry pensait à Marguerite, Marguerite en pensant à lui, croyait ne penser qu'à Marie, et Marie s'endormait sans penser.

M. de Givry aimait Marguerite de toute la puissance de son âme; c'était une de ces natures passionnées et chevaleresques, comme il n'en existe guère plus de nos jours, comme il s'en vit tant au moyen âge; il admirait toutes les femmes et n'en aimait qu'une seule, et s'il prodiguait les tendres regards, il savait garder ses soupirs. La beauté

pouvait le séduire, la vertu devait seule l'attacher; il avait les illusions et la courtoisie d'un autre âge. Ce qu'il aimait en Marguerite, c'était plutôt son cœur que sa beauté; ce n'étaient pas ses magnifiques cheveux noirs retombant en boucles sur une peau éblouissante de blancheur, c'était la brillante imagination qui lui inspirait les vers les plus touchants et les pensées les plus élevées, c'était moins sa taille imposante que son esprit cultivé; enfin, ses attraits le captivaient moins que ses talents

Jamais Édouard n'avait parlé d'amour à Marguerite; mais quelle femme, même la plus modeste, ne soupçonne pas l'amour qu'elle inspire; mais quelle femme, même la plus pure, n'éprouve pas un instant de bonheur en se sentant aimée ainsi? M. de Givry méprisait trop les coquettes pour avoir pu se laisser prendre aux séductions perfides et aux regards trompeurs; la comtesse, sous ce rapport, ne ressemblait en rien aux autres. Jamais la pensée d'un triomphe n'avait fait briller ses yeux, jamais le désir d'une conquête n'avait occupé son esprit, jamais, enfin, la coquetterie, ce défaut dominant de son sexe, ne s'était révélée en elle. Elle avait plu sans vouloir plaire, n'était-ce pas triompher deux fois! Marguerite, en devinant la passion d'Édouard, éprouva un moment cruel d'irrésolution. Son devoir était-il de fuir le danger ou de le combattre, en opposant la réserve et la prudence à ces hommages silencieux plus séduisants que les folles déclarations, et plus doux que les douces paroles? La comtesse aimait son mari comme elle en était aimée, et une seule tache ternissait le noble caractère du comte, M. de Valbrun était jaloux.

Ayant trop d'esprit pour ne pas comprendre qu'il s'exposait au ridicule, M. de Valbrun mettait tout son art

à cacher ce triste égarement de son cœur. Il croyait à la vertu de sa femme, et sans la soupçonner, il la surveillait toujours : la jalousie était chez lui un invincible penchant, plutôt qu'une crainte raisonnée; c'était le côté faible de son organisation, et non le résultat d'une expérience funeste. Mais, la jalousie qui s'exhale est moins dangereuse que la jalousie concentrée; l'une ressemble à la colère dont on sait toute la force; l'autre, à la perfidie qui se cache comme le serpent sous les fleurs, et dont on ne connaît pas le venin. Marguerite, avertie par l'instinct de son cœur, ménageait cette faiblesse, dont elle avait déjà souffert, et ne s'en était point offensée ; on pardonne toujours ce sentiment, il ne blesse que lorsqu'il paraît fondé. Fuir Édouard, n'était-ce pas instruire le comte, qui, semblable à tous ceux qui veulent éloigner les soupçons, affectent les défauts les plus opposés à celui qu'ils ont intérêt à cacher, parlent sans cesse de leur confiance, et se moquent de la jalousie.

Marguerite résolut donc de soutenir bravement l'épreuve. Aimable et gracieuse pour M. de Givry, lorsque son mari était présent, elle savait éloigner lorsqu'ils se retrouvaient seuls toute conversation qui pût amener un élan de la part du jeune homme, et tout sujet qui ressemblât à une allusion, se laisser deviner eût été une faute irréparable; elle savait, sans l'affliger, refouler la passion d'Édouard jusqu'au fond de son cœur, comme la digue arrête le flot, comme la mère arrête d'un regard l'enfant qui la menace de sa colère impuissante, comme l'Arabe arrête la fougue de son cheval avec une parole, avec une caresse.

Entre ces deux écueils, Marguerite restait heureuse et calme, ne heurtant pas plus la jalousie du comte qu'elle n'encourageait l'amour d'Édouard, se félicitant de n'avoir

pas brisé, par d'imprudentes paroles, l'amitié qui unissait Jacques et M. de Givry, et se répétant cependant que quelles que soient ses intentions, quelle que soit sa pureté, une femme doit toujours veiller sur son propre cœur, et craindre un moment de faiblesse, lorsqu'elle a inspiré une passion sérieuse.

Peu éloigné du château de Valbrun, le château de Valcourt, qui appartenait à M. de Givry, était souvent le lieu de rendez-vous de tous les chasseurs du pays. M. de Givry avait accepté avec reconnaissance l'offre de la comtesse, qui lui avait proposé de garder Marie avec elle une partie de l'année, afin de surveiller l'institutrice qu'on avait choisie pour elle, et de rendre à la jeune fille, par sa tendresse de sœur, ces doux épanchements et ces tendres conseils dont elle devait être privée, puisqu'elle avait perdu ses parents et que son frère était l'unique appui de sa vie.

M. de Givry s'abandonnait sans remords à la passion qui remplissait son cœur; jamais il ne s'était dit que l'honneur et l'amitié lui prescrivaient un douloureux sacrifice. Lorsqu'il se rendait à Valbrun, il ne se demandait pas s'il y allait pour accomplir un devoir fraternel, ou pour obéir à un penchant irrésistible ; mais il y allait, comme on va toujours, quand la passion entraîne; comme on court vers l'abîme, quand l'abîme est couvert de fleurs, comme on s'endort sous cet arbre du désert dont l'ombrage est séduisant et dont la senteur est mortelle.

Deux jours s'étaient passés depuis que Marie avait trahi le secret de son frère. La rougeur de Marguerite, le sourire malicieux de la jeune fille, rien n'avait échappé au comte : échappe-t-on aux regards d'un jaloux? Ses pensées se reportaient sur cette scène muette, et malgré le

combat de sa raison contre sa dangereuse folie, il résolut de pénétrer un mystère qui lui inspirait de vagues soupçons.

La jalousie est comme la fièvre ; elle cause d'abord une agitation qui n'est pas sans charmes, puis vient la douleur, puis vient le délire ; mais le délire de la fièvre est moins dangereux que l'égarement de la jalousie. Dans la maladie la folie ne vous inspire que des paroles insensées, dans la passion ce sont parfois des actions cruelles.

M. de Valbrun n'avait pas encore le délire, l'agitation qu'il éprouvait ressemblait à la douleur.

— Mon cher ami, dit-il à M. de Givry, un soir qu'il était seul avec lui et Marguerite, il m'est venu une heureuse inspiration et c'est vous-même qui me l'avez envoyée. Vous connaissez ma cousine, mademoiselle de Gourgy. Elle est belle et riche : eh bien ! j'ai mis dans ma tête de vous la faire épouser; j'ai une grande influence sur ma tante, ma tante gouverne mon oncle ; vous voyez qu'il y a bien des chances pour que ma cousine devienne votre femme, si vous le voulez.

Le premier mouvement d'Édouard fut de regarder Marguerite qui pressentit ce mouvement et baissa les yeux.

— Mademoiselle de Gourgy est fort belle, en effet, reprit-il après un instant de silence, avant mon consentement il faudrait encore le sien et je doute que vous l'ayez, mon cher comte, je n'ai jamais été présomptueux.

— Entre nous soit dit, j'aime mieux la présomption que la fausse modestie. Vos craintes ne sont pas fondées, elles ne peuvent être sérieuses : n'en avez-vous pas aimé de plus belles !

— Aimé soit ; ce n'est pas ce qu'il y a de plus doux,

mais c'est ce qu'il y a de plus facile ; n'aime-t-on pas involontairement ?

— La première fois toujours, la seconde fois jamais.

— Vous êtes bien désenchanté, mon ami, dit la comtesse qui devinait un orage sous ce calme affecté, et qui ne savait comment venir au secours d'Édouard.

— Je n'ai jamais compris qu'on pût aimer les illusions ; toute illusion n'est-elle pas un mensonge ?

— Ce sont des mensonges si doux, qu'on ne songe pas à s'en défendre, que Dieu ne songera pas à les punir. Ils ne font de mal à personne et je crois qu'ils aident à vivre.

— Voilà bien les femmes ! Les apparences leur suffisent, elles n'approfondissent rien ; la vérité leur fait peur ; je crois, ma parole, que la plus heureuse est la mieux trompée.

— Mon bon Jacques, dit Marguerite d'une voix si douce qu'elle fit tressaillir Édouard et arracha un sourire au comte, prenez garde de vous trahir ; vous savez bien que je ne me suis jamais plainte de mon sort. Ma sécurité serait-elle donc aussi une illusion !...

— Mais il me semble que nous voilà loin du sujet que nous traitions tout à l'heure, et je voudrais y revenir, reprit le comte. M. de Givry ne me paraît pas disposé à parler mariage ce soir, et ses amis doivent s'en occuper pour lui. Ma chère Marguerite, comme je compte plus sur votre éloquence que sur la mienne pour le persuader, je vous laisse tous deux et je vous charge du soin de le préparer à me faire une réponse favorable, car je suis si sincèrement attaché à mademoiselle de Gourgy qu'un refus m'affligerait.

Et M. de Valbrun sortit du salon en fredonnant un air

de chasse. Après avoir traversé les deux pièces qui suivaient celle dans laquelle il avait laissé Marguerite et Édouard, il s'arrêta subitement, porta la main à son front comme frappé d'une idée lumineuse, puis sembla hésiter ; mais l'hésitation ne fut pas longue, et, revenant sur ses pas, il entra doucement dans une petite pièce qui communiquait avec le salon et de laquelle il pouvait entendre la conversation de Marguerite sans risquer d'être surpris, puisque cette pièce était indépendante de tout passage et qu'on n'y entrait que rarement. M. de Valbrun n'avait-il pas un commencement de délire ? En cédant si facilement à une faiblesse coupable, et oubliant les nobles sentiments de sa nature, il se conduisait comme un homme qu'animent les sentiments les plus vulgaires et les plus vils.

— Il me semble aussi que mademoiselle de Gourgy serait une charmante sœur pour Marie, dit la comtesse, quand M. de Valbrun eut quitté le salon ; elle réunit les dons de l'esprit aux charmes de la figure. Ne la trouvez-vous pas bien belle ?

— C'est une beauté accomplie.

— Votre éloge ne laisse rien à désirer et me donne bon espoir pour les projets de Jacques. Une femme si belle ne peut manquer d'être aimée.

— On n'aime pas une femme parce qu'elle est belle ; mais elle est belle parce qu'on l'aime, Madame !

— Voici une pensée consolante pour toutes les femmes qui ont plus de cœur que de beauté, dit Marguerite en souriant ; j'ai vu peu d'hommes parler comme vous, monsieur de Givry. J'ai vu peu de femmes ne pas envier ce que vous semblez croire inutile ; mais si ce n'est pas sa beauté, serait-ce son esprit ou ses talents qui vous séduiraient le plus dans ma cousine ?

— Rien ne me séduit en elle, Madame, pas plus son esprit que ses talents.

— Vous êtes difficile, ou plutôt vous êtes dissimulé.

— Madame, permettez-moi de vous demander quel est le parfum que vous préférez?

— Quoique je ne puisse deviner le rapport qui existe entre mademoiselle de Gourgy et un parfum, je veux bien vous dire que j'ai un goût prononcé pour la violette.

— Permettez-moi de vous demander encore si vous ne croyez pas qu'il est des parfums qu'on puisse trouver plus doux que celui que vous aimez?

— Mon Dieu, c'est très-permis, et je ne songe même pas à le trouver mauvais.

— Eh bien! Madame, tandis que vous dédaignez toutes les fleurs de votre serre pour une simple violette, veuillez ne pas vous étonner que la pensée qui m'est chère me fasse oublier toute autre pensée, même celle qui se rapporte à mademoiselle de Gourgy et à sa beauté: veuillez prier Jacques de ne plus me parler d'elle; de ne plus me parler d'aucune autre. Je ne veux pas me marier, Madame, je ne me marierai jamais.

— Laissez-moi espérer que cet arrêt n'est pas irrévocable, monsieur de Givry, ma tendresse pour Marie, mon amitié pour vous me font souhaiter le contraire; aussi je n'accepte point cette parole comme un serment.

— C'est un serment, Madame.

— Que nous oublierons tous les deux; il en est de certains serments comme de toutes les illusions, le temps les détruit toujours. Je ne puis m'empêcher de regretter mademoiselle de Gourgy pour Marie si vous ne me permettez pas de la regretter pour vous.

— Ma sœur est heureuse, Madame, d'avoir su vous inspirer une affection si vive ; vous l'aimez jusqu'à désirer que je me sacrifie pour elle.

— Ah ! je ne vous croyais pas si ingrat..... je ne vous croyais pas injuste, ajouta Marguerite, comme si cette seconde épithète lui eût semblé plus convenable que la première.

— Ingrat ! je voudrais pouvoir l'être, Madame, vous apprendriez vite que je ne le suis pas.

— Je l'espère, car les ingrats me font pitié.

— Il serait plus charitable encore d'avoir pitié de ceux qui aiment que de ceux qui ne veulent pas aimer ; d'avoir pitié de ceux qui souffrent que de ceux qui font souffrir.

— Eh bien ! je ne suis pas de votre avis, je plains les méchants plus que les victimes.

La conversation fut interrompue par Marie, qui s'écria étourdiment en voyant l'air ému de son frère :

— Mon cher Édouard, est-ce que vous auriez eu, comme moi, le malheur de déplaire à madame Marguerite. Vous avez l'air si malheureux qu'on jugerait qu'elle vous a grondé aussi. Je n'en serais pas fâché. Voyons, de quoi s'agit-il ? Est-ce de la lettre ? est-ce du portrait ? je n'ai pourtant pas parlé de la lettre.

— La lettre, le portrait ; je ne sais ce que vous voulez dire, reprit la comtesse d'une voix sévère qui imposa à la jeune fille. Je ne me permettrai jamais de gronder votre frère, je n'ai aucun droit sur lui, mais si j'en avais sur vous, Marie, je vous dirais que si la vivacité est parfois une grâce, elle est souvent une faute, et que les plus aimables qualités peuvent se changer en défauts. C'est ainsi que la franchise peut devenir de l'indiscrétion, ne l'oubliez pas, mon enfant.

M. de Valbrun entra; à son tour il paraissait agité et parla brusquement à la comtesse. Quand on est mécontent de soi, ne devient-on pas facilement mécontent des autres?

II

Quelques semaines après l'épreuve inutile du comte, Marguerite et M. de Givry, tous deux à cheval, se dirigeaient dans une direction opposée à celle du château de Valbrun. Ils se rendaient chez une vieille tante de la comtesse, qu'elle avait l'habitude d'aller voir une fois par mois avec son mari. M. de Valbrun, au lieu de l'accompagner comme à l'ordinaire, proposa à M. de Givry d'être le chevalier de sa femme. Édouard accepta avec empressement : Marguerite ne put s'opposer au désir de son mari, qu'elle ne s'expliquait que trop bien. Nos défauts ne sont-ils pas nos tyrans? Ne nous créons-nous pas volontairement des chaînes plus lourdes que toutes celles que nous redoutons; et tandis qu'on prend tant de peines pour arriver aux grandeurs, à la fortune, au repos, n'aurait-on pas trouvé la route la plus sûre pour arriver au bonheur, si on voulait seulement essayer de se corriger de certains défauts qui gâtent la vie. — Enfin, puisqu'il entre dans les décrets éternels de nous imposer tant de souffrances, l'homme ne devrait-il pas employer cette volonté, que Dieu lui accorde, à éviter d'autres souffrances plus difficiles à supporter, parce qu'on est deux fois malheureux, quand on est malheureux par sa faute?

M. de Valbrun ne songeait même pas à lutter, ne s'aveuglant pas sur la force de son funeste penchant.

Il ne cherchait qu'à tromper les autres sur cette faiblesse indigne de lui, et tour à tour incapable de résister à sa jalousie, et honteux d'avoir été jaloux, il souffrait de la moindre épreuve, et pour mieux cacher ses soupçons, affectait une confiance bien éloignée de son esprit. Enfin, il craignait presque autant de se trahir que d'être trompé : voilà pourquoi, espérant prouver la sincérité de son cœur, par cet acte de confiance inattendue, le comte avait prétexté une indisposition pour engager Marguerite à aller seule chez sa tante avec M. de Givry.

Tandis que Marguerite, s'abandonnant au galop de son cheval, réfléchissait à sa position délicate, à ces deux passions qu'il fallait conduire et qu'un seul mot pouvait soulever, Édouard jouissait de son bonheur, oubliant les regrets de la veille et les regrets du lendemain, il se disait que l'heure qui s'écoulait serait une des plus heureuses de sa vie. On se contente de si peu, quand on aime! il regardait le ciel pur, il regardait Marguerite, se demandant si cette femme ne lui avait pas déjà fait entrevoir le bonheur des anges.

Marguerite, après avoir échangé quelques paroles insignifiantes avec M. de Givry, arriva chez sa tante, et ne lui fit qu'une courte visite. Une agitation qu'elle ne pouvait maîtriser cette fois, se révélait dans ses paroles; elle se sentait plus humiliée que jamais par la jalousie de son mari, au moment où il semblait l'avoir réprimée; c'est que la démarche qu'il avait exigée d'elle pouvait être taxée d'inconvenance, et qu'une femme délicate préférera toujours sacrifier ses plaisirs et ses goûts à ses devoirs; comment ne serait-elle pas froissée lorsque l'affectation remplacera la confiance? N'aime-t-on pas mieux supporter une dure privation qu'un léger repro-

che? la délicatesse d'une femme ne doit-elle pas être respectée, comme sa faiblesse, et toute faute qui l'effleure n'est-elle pas irréparable, toute blessure qui l'atteint n'est-elle pas mortelle?

Plus la comtesse éprouvait d'embarras, moins elle voulait le laisser paraître; elle mit donc son cheval au pas.

— Ne trouvez-vous pas, dit-elle à M. de Givry, que ma tante, malgré ses rides et ses cheveux blancs, est le type de la grande dame? Lorsqu'elle a cessé de parler, on devinerait l'esprit à son regard, et la bonté à son sourire. — Elle a fait bien des malheureux dans sa jeunesse.

— Moins que sa fille, assurément, la belle madame de Lancy.

Marguerite rougit, et Édouard s'en aperçut. Il se souvint qu'on lui avait fait dans le monde la réputation d'avoir été le chevalier déclaré de madame de Lancy, et supposa en voyant la rougeur de la comtesse que ce bruit était parvenu jusqu'à elle.

— Ne trouvez-vous pas, Madame, lui dit-il, que le caractère de madame de Lancy est très-facile à connaître; je ne sais si nous la jugeons de même; mais l'exaltation de cette femme me semble presque effrayante. C'est un cœur désenchanté qui n'a jamais connu le bonheur, et qui s'accroche à toutes les branches pour retrouver une illusion, même au prix de la raison; une femme trop coquette pour sentir profondément, qui a besoin de briller comme une autre aurait besoin d'aimer, et qui choisit ses conquêtes comme on choisirait des fleurs; prodiguant à chacun, selon ses mérites, les gracieux sourires et les regards enchantés; incapable de garder pour un seul ce que le ciel lui a donné d'attraits et de séduction.

Ce portrait parfaitement juste, prouvait à Marguerite, mieux que toute autre parole, que jamais M. de Givry n'avait été attaché à madame de Lancy; elle le connaissait trop pour ne pas être sûre qu'il eût également ménagé la femme qu'il aurait pu aimer et la femme qui aurait repoussé ses hommages. M. de Givry connaissait trop la pénétration de Marguerite pour ne pas être, à son tour, assuré qu'il avait d'un mot dissipé ses soupçons. C'est ainsi que, malgré tout, ils s'entendaient si bien, que Marguerite livrée à M. de Givry, redoutait moins que jamais un aveu, et qu'Édouard, pour la remercier de sa confiance, l'entourait plus encore de ses respects.

Ils venaient de reprendre le galop, allure favorite de la comtesse, lorsque tout à coup le cheval qu'elle montait, effrayé par une énorme pierre, se cabra, fit un bond énorme, et l'emporta avec une rapidité effrayante. Dans le premier moment, Édouard ne chercha pas à l'atteindre, se souvenant que lorsqu'un cheval s'emporte, le bruit des chevaux qui le poursuivent redouble son ardeur; mais quand il vit Marguerite abandonner les rênes et passer ses bras autour du cou de Tristan, désespérant de l'arrêter et ne pouvant plus supporter ses mouvements impétueux ni l'air trop vif qui l'étouffait, M. de Givry s'élança sur les traces de la comtesse. Il n'était plus qu'à quelques pas d'elle, lorsqu'il poussa un cri déchirant qui retentit dans le cœur de Marguerite; il venait d'apercevoir un précipice vers lequel s'élançait Tristan, et qui menaçait la comtesse d'une mort certaine. Faisant un effort désespéré, il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval; le noble animal, comme s'il eût deviné le danger et compris le désespoir de son maître, fit, comme avait fait Tristan, trois bonds qui l'en rapprochèrent. Alors, par un mou-

vement plus rapide que la pensée, Édouard, d'un seul bras, entoura la taille de Marguerite, et, avec une force que la terreur avait doublée, il l'attira à lui. La jeune femme resta un instant suspendue, n'ayant pu dégager son pied de l'étrier, mais Tristan vint à son secours en lui donnant une secousse si forte que l'étrier resta au pied de Marguerite, et que, libre enfin de toute entrave, il put recommencer sa course vagabonde.

La douleur que lui causa ce dernier accident, bien plus encore que l'effroi avait glacé les sens de Marguerite; elle perdit un instant connaissance. Édouard, dont les traits étaient couverts d'une extrême pâleur, la descendit de son cheval et l'étendit sur la terre. Cédant aux mouvements de son cœur, depuis si longtemps comprimés, cédant à son émotion, il l'appela d'une voix que la douleur rendait plus tendre.

— Marguerite! Marguerite! répondez-moi, lui disait-il, comme la mère eût dit à son enfant; et Marguerite, revenant à elle et entendant cette voix brisée, n'osait ouvrir les yeux. Dans cette léthargie qui suit l'évanouissement, elle se demandait si le danger auquel elle venait d'échapper n'était pas moins grand que le danger qui la menaçait encore, celui de prendre en pitié une douleur si profonde et un amour si pur.

Au bout de quelques instants, Marguerite put se lever. S'appuyant sur le bras d'Édouard, elle vit que son pied n'était pas foulé; elle éprouvait cependant une douleur sourde qui gênait ses mouvements, mais qui ne l'empêchait pas de marcher. La pensée de raconter au comte son danger et son salut inespéré la fit tressaillir; elle savait bien que ce serait exciter sa colère plus encore que sa tendresse, et son courage l'abandonna.

— Je vous en prie, dit-elle à M. de Givry, cachons à

Jacques un accident qui sans vous eût été mortel ; car il aurait le droit de me reprocher mon imprudence. Je lui avais promis de ne jamais monter Tristan, que la peur rend trop dangereux pour une femme, et je crois qu'il ne me pardonnerait pas d'avoir oublié ma promesse. Vous me sauverez ainsi des reproches mérités, et nous lui éviterons une douleur.

Édouard, trop heureux qu'on lui permît d'être discret, promit de garder le secret sur cette aventure ; la pensée d'un pareil secret avec Marguerite lui semblait déjà un bonheur capable de faire oublier tout ce qu'il venait de souffrir.

Lorsqu'en revenant à Valbrun, Marguerite serra ses enfants dans ses bras, ses yeux mouillés de larmes se tournèrent vers M. de Givry. Ce regard fut son seul remercîment.

III

Je ne sais rien de plus joli qu'un bal. Quoi de plus charmant que ces fraîches toilettes, que cette valse enivrante, quoi de plus doux que ces parfums qu'on y respire ? Le bal, c'est un mot qui fait sourire une jeune fille, qui fait rêver la jeune femme, qui fait espérer le jeune homme. La mère aussi a bien sa part de joie : elle veut pour sa fille les triomphes qu'elle ne désire plus pour elle. Elle se souvient, et elle espère : le souvenir n'est-il pas souvent la moitié de l'espérance ?

Le grand salon du château de Valbrun avait été transformé en salle de bal. Des guirlandes de fleurs cachaient les vieilles tapisseries et étaient suspendues aux lustres, s'entrelaçant avec les bougies odorantes ; de gracieuses

jeunes filles, parmi lesquelles on remarquait surtout mademoiselle de Gourgy, formaient les quadrilles. Madame de Lancy semblait la reine du bal. Les jeunes gens l'entouraient, et son regard distrait, au lieu de répondre à leurs regards, cherchait celui qui la négligeait, comme pour venger de son indifférence les adorateurs qu'elle trouvait importuns ce soir-là, par miracle.

C'était la coutume du châtelain de Valbrun de donner une fête, chaque année, à la Saint-Jean, et jamais fête n'avait paru plus animée et plus joyeuse. Marguerite, vêtue d'une robe blanche, n'avait jamais paru plus belle ; la simplicité n'est pas la moins puissante des coquetteries.

M. de Valbrun et M. de Givry suivaient ses mouvements, l'un avec orgueil, l'autre avec douleur. Le comte semblait avoir oublié sa jalousie, il était fier des succès de Marguerite. L'amour-propre satisfait dispose à l'indulgence, et fait oublier bien des craintes. M. de Givry, au contraire, éprouvait un vague sentiment de tristesse ; il se sentait seul au milieu de ces indifférents, et pour admirer la comtesse, il n'avait pas besoin du suffrage de la foule, son cœur lui suffisait.

Depuis le jour où il avait sauvé la vie de Marguerite, sa passion s'était encore accrue. N'aimons-nous pas les êtres à qui nous sommes utiles avant d'aimer ceux qui nous ont fait du bien, et l'homme ne passe-t-il pas la moitié de sa vie à être ingrat, et l'autre moitié à subir à son tour la douleur qu'il a infligée ? Quant à Marie, elle était folle de joie. Les plus belles roses du parc ornaient sa tête et sa robe, et elle n'avait pu s'empêcher de se faire une révérence devant sa glace, en imitant la comtesse, pour savoir si la grâce rêveuse de madame Marguerite pouvait charmer plus que sa folle gaieté.

— Vous vous amusez donc bien au bal ? lui dit le comte en dansant avec elle.

— Si je m'amuse ? voici une singulière question, Monsieur ; quand j'aurai des enfants, quand je serai vieille comme madame Marguerite, je pourrai peut-être faire comme elle et m'ennuyer ; mais à présent le bal est tout ce que j'aime.

— Et qui vous a dit que madame de Valbrun s'ennuyait au bal ?

— Elle disait hier, pendant que vous n'étiez pas là, qu'elle aimait mieux une causerie avec ses amis, une promenade dans les bois, que la plus belle fête du monde ; mon frère a été de son avis ; mais cela ne m'a pas convaincue, parce qu'il lui donne toujours raison avant qu'elle ait parlé.

— Avez-vous remarqué cela ? dit le comte en devenant plus attentif.

— Et ne l'avez-vous pas remarqué vous, Monsieur ?

— Je sais que votre frère est galant.

— Eh bien ! ajouta étourdiment Marie, il y a une chose que j'aimerais autant que le bal, mais que je n'aimerais jamais mieux, ce serait d'avoir auprès de moi un ami qui trouverait bien tout ce que je ferais, qui ne serait occupé que de moi, qui ferait toutes mes volontés, qui regarderait mon portrait quand je serais absente, qui m'écrirait lorsque nous serions encore sous le même toit, qui rêverait de moi la nuit et le jour, un ami qui m'aimerait enfin comme mon frère aime madame de Valbrun.

— Comment ! est-ce que votre frère regarde toujours le portrait de Marguerite ? est-ce qu'il lui écrit ?

Ces deux questions, adressées un peu vivement à la jeune fille, lui firent comprendre instinctivement qu'elle

avait fait une faute ; elle se souvint que parler du portrait, c'était manquer à sa promesse, et elle répondit avec un léger embarras :

— Mon Dieu ! je ne sais pas s'il regarde toujours son portrait, mais il lui écrit quelquefois pour s'amuser.

— Et comment savez-vous cela ?

— Parce que j'ai lu l'autre jour une lettre qui était tombée de la poche de mon frère et qui était adressée à madame Marguerite. Mais ce qui m'a paru le plus singulier, c'est qu'il lui avait écrit et qu'il ne comptait pas lui remettre la lettre. Je n'ai pu m'empêcher de me moquer de mon pauvre frère, car je ne me donnerais certes pas la peine d'écrire pour moi toute seule : c'est trop ennuyeux.

— Et cette lettre vous a donc paru bien jolie, puisque vous voudriez qu'on vous en adressât de pareilles ?

— Ah ! oui, Monsieur, elle était bien jolie ! Mais, regardez, n'avais-je pas raison ? Voyez si madame de Valbrun n'a pas l'air de s'amuser plus en ce moment que toutes les dames qui dansent ?

Le comte était redevenu sombre ; il regarda Marguerite qui causait dans un coin du salon avec un de ses cousins, venu tout exprès de Paris pour la solennité de la Saint-Jean. Leur conversation paraissait très-animée, et lorsque M. de Valbrun, après la contredanse, eut reconduit Marie, il ordonna à l'orchestre de jouer une valse. Madame de Valbrun, toujours au bras de son cousin, vint prendre sa place parmi les valseurs. M. de Valbrun chercha des yeux M. de Givry ; il ne put s'empêcher de tressaillir en le voyant absorbé dans une muette contemplation ; assis sur une banquette, et isolé des autres jeunes gens, il regardait la comtesse et paraissait souffrir. Ni les grâces coquettes de madame de Lancy, qui se pliait avec souplesse sur le bras de son valseur, ni la tenue

modeste de mademoiselle de Gourgy, qui valsait en baissant les yeux comme une pudique Allemande, rien ne pouvait le distraire de sa rêverie. Lorsque le dernier coup d'archet se fit entendre, la sérénité revint sur son front un instant obscurci, et il se dirigea vers la comtesse. M. de Valbrun, qui n'avait perdu aucun de ses mouvements et qui avait deviné sa pensée, arriva avant lui auprès de Marguerite, et lui dit d'un ton sec :

— Ma chère amie, vous oubliez qu'une maîtresse de maison se doit tout entière aux gens qu'elle reçoit; je vous en prie, sacrifiez la valse pour ce soir, je vous en saurai gré.

Puis il s'éloigna et alla inviter mademoiselle de Gourgy.

— Madame, dit alors M. de Givry, qui s'était approché, je vous prie de m'accorder la prochaine valse, j'espère que M. de Rieussac ne sera pas le seul heureux, et que les vieux amis auront leur part de faveur comme les nouveaux venus.

— Si le droit d'ancienneté était le premier de tous, répondit Marguerite en souriant, mon cousin, que je regarde comme un frère, aurait droit à un privilége, avouez-le.

— Voici un mot qu'on ne connaît plus de nos jours, Madame, de grâce ne le faites pas revivre au bal; là, comme ailleurs, il entraînerait des abus.

— Les grands mots de despotisme me donnent l'envie d'ériger ma salle de bal en royaume, et comme naturellement j'en suis la souveraine, j'aurai le droit d'abuser de mon pouvoir sans donner à personne celui de se plaindre. Je valserai donc avec mon cousin et je ne valserai pas avec d'autres.

— J'aime mieux vous croire un peu coquette pour ce soir, que de penser que vous voulez être despote; vous

auriez là une maladie incurable. Mais, Madame, ni votre royauté, ni vos beaux yeux ne m'empêcheraient de me plaindre. Parlons sérieusement ; est-ce pour la prochaine valse ?

— C'est très-sérieusement que je la refuse, répondit Marguerite, pour qui la prière de son mari était un ordre.

— Vous me refusez ?

— Hé ! mon Dieu oui.

— Mais comme vous n'êtes pas encore un tyran, vous me direz bien pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas.

— Ce n'est pas une raison.

— C'est bien la meilleure.

— Je ne vous reconnais pas ce soir, Madame, car si je parlais à une autre femme je la trouverais bien capricieuse ou bien coquette.

— Voilà deux charmants défauts. Lequel me donnez-vous, Monsieur ?

— Vous ne voudriez pas m'affliger, reprit Édouard, et je vous demande en grâce de valser une fois avec moi.

— Oh ! vous êtes incapable de vous affliger pour si peu, et je ne compte plus valser de la soirée ; ainsi, n'en parlons plus, je vous en prie.

Édouard s'inclina sans répondre ; mais une expression indéfinissable se peignit sur ses traits. Marguerite sentit battre son cœur en voyant une larme rouler dans les yeux de celui qui avait acquis des droits sacrés à sa reconnaissance en lui sauvant la vie, et à son amitié en lui épargnant une révélation qui ne pouvait lui apporter que des regrets amers ; involontairement, elle lui tendit la main, oubliant la foule qui l'entourait, les regards jaloux de son mari, et le sentiment étrange qu'elle pouvait ex-

citer dans l'esprit d'Édouard; mais sa main retomba sans avoir été pressée. M. de Givry gardait le silence et souffrait d'une douleur inconnue. Jacques, qui les surveillait tous les deux et qui avait deviné le refus de Marguerite et sa réparation, ressentit plus fortement que jamais cette agitation cruelle qui s'était un instant évanouie et que le moindre incident ne devait que trop tôt exciter.

Il en est des souffrances de l'âme comme des souffrances du corps. Tandis que certains malades, par une étrange fatalité, prennent à plaisir le poison qui doit les tuer au lieu du remède qui pourrait les guérir; certains autres malades aussi, éprouvent le désir insensé de s'enivrer de ce poison moral, plus lent mais aussi sûr que l'autre; et il y a une fascination dans la douleur comme il y en a dans le regard de ces reptiles venimeux qui attirent à eux leurs victimes pour mieux se repaître de leur propre férocité avant de l'assouvir. Ce fut un sentiment de cette nature qui poussa M. de Valbrun à profiter de l'inconséquence de Marie et à l'interroger encore. Tout disparaissait à ses yeux, devant cet enfant qui avait le pouvoir de le faire souffrir, et le mot qui devait déchirer son cœur était attendu avec une impatience fiévreuse telle qu'il n'en avait jamais ressenti, en aspirant aux mots qui consolent et qui font vivre.

Marie accepta en souriant la seconde invitation du comte pour une contredanse; elle ne remarqua point l'altération de sa voix. Les parfums, la musique, la danse et ses succès lui avaient tourné la tête; à cet âge, le plaisir fait oublier les larmes, le plaisir ferait méconnaître le bonheur.

— Combien avez-vous manqué de contredanses? dit le comte à la jeune fille.

— Mais j'ai toujours dansé, dit-elle d'un petit air piqué, n'y avez-vous pas fait attention ?

— On ne peut pas tout voir, et quoique vous soyez charmante, j'ai été obligé de m'occuper aussi de tout ce monde, de mes amis... de votre frère.

— Ah ! ne me parlez pas de mon frère, je le boude ; il m'a refusé de danser avec moi, mais je n'ai pas besoin de lui.

— J'en suis persuadé ; pourquoi vous a-t-il refusé ?

— Connaissez-vous le jeu des ricochets ?

— Je les connaissais avant que vous ne fussiez née.

— Eh bien ! madame, Marguerite n'a pas voulu valser avec mon frère, et mon frère n'a pas voulu danser avec moi. Est-ce juste ?

— Et c'est la raison qu'il vous a donnée ?

— Oh ! mon Dieu non, mais je l'ai devinée.

— Vous êtes plus fine que je ne croyais.

— C'est-à-dire que vous me supposiez fort sotte.

— Assurément vous ne me laisseriez pas longtemps dans l'erreur ; mais je n'ai jamais eu celle-là ; je crois, au contraire, que rien ne vous échappe.

Il fallut danser ; c'était le tour de Marie, un malin sourire entr'ouvrait ses lèvres pendant qu'elle figurait, un souvenir parut traverser son esprit, c'était ce que le comte espérait. Lorsqu'elle revint à sa place, elle lui dit d'un air mystérieux :

— Savez-vous pourquoi Lara, ce beau cheval que j'aimais tant, est retourné à Valcourt ?

— Mon Dieu non.

— Moi, je le sais. Savez-vous pourquoi mon frère veut à toute force que vous lui cédiez Tristan ?

— Pas davantage.

— Moi, je le sais. Comment! vous ne savez rien de tout cela ? oh ! je vous aurais cru plus fin.

— Eh bien, rendez-moi aussi savant que vous, et je vous pardonnerai d'être plus habile que moi.

— Oh! Monsieur, je ne puis pas vous dire cela, ce sont des secrets.

— Mais il est très-permis d'avoir un secret à deux.

— A deux, oui, mais pas à trois, et vous me trahiriez, j'en suis sûre.

— Oh ! vous ne me connaissez pas.

— Non ! non, je ne vous dirai rien, décidément.

— Eh bien ! tenez, quoique vous ne me trouviez pas très-fin, je devine que vous ne savez rien du tout.

Ce moyen si vulgaire produisit son effet accoutumé ; l'expérience est un bien que l'on n'acquiert qu'au prix de légères épreuves ou de leçons souvent bien dures. Marie, entraînée par son amour-propre et n'éprouvant aucune défiance, dit au comte, d'un air triomphant :

— Ah ! vous croyez que je ne sais rien, Monsieur, vous allez voir. Mais il faut que vous me juriez de ne dire à personne, et surtout à madame Marguerite, que je vous ai fait une confidence.

— Je vous le promets.

— Oh! ce n'est pas assez, je veux un serment.

— Eh bien ! je vous le jure.

— Eh bien ! monsieur, Lara est retourné à Valcourt parce que ce pauvre animal est malade, et que mon frère ne veut pas qu'on le sache. Il l'a ensanglanté avec ses éperons le jour où il a conduit madame de Valbrun chez sa tante ; et Lara est allé se faire guérir chez lui. Mais ce n'est pas tout.

— Continuez.

— Ah ! c'est que l'autre secret est un secret bien plus grand... il vous intéresse... Il m'a fait pleurer !

— Voyons ! voyons !

— Cette fois il s'agit de Tristan. Figurez-vous que Tristan a emporté madame Marguerite, qui a perdu son étrier et qui aurait été tuée, Monsieur, si mon frère ne lui avait pas sauvé la vie ; ils ne vous ont rien dit de toute cette aventure de peur de vous faire de la peine ; mais comme les chevaux sont revenus tout en désordre, mon frère a donné de l'argent au cocher pour se taire. Le palefrenier ne l'a dit à personne qu'à la femme de chambre, parce qu'il doit l'épouser ; la femme de chambre ne l'a dit qu'à ma nourrice ; puis ma nourrice me dit tout, c'est bien naturel. Vous voyez bien, Monsieur, que je sais pourquoi Lara est retourné à Valcourt, et pourquoi mon frère veut acheter Tristan.

— Vous êtes un vrai lutin, dit le comte en se mordant les lèvres jusqu'au sang, pour cacher son émotion.

— Et vous, Monsieur, soyez discret, ou je ne vous aimerai plus du tout.

— Votre dernière menace m'effraie plus que la première ; mais soyez tranquille et recevez mes remercîments pour votre confiance, je la mérite tout entière.

M. de Valbrun ne voulait plus interroger. Que lui restait-il à apprendre ? Après lui avoir caché le danger qu'elle avait couru et la reconnaissance qu'elle devait avoir pour son sauveur, quel secret Marguerite pouvait-elle cacher encore, si ce n'était celui de son amour, d'un amour coupable auquel elle s'abandonnait lâchement, auquel elle céderait tôt ou tard ? Ce moyen n'était-il pas la preuve d'une trahison ? Cet ami sur lequel il comptait, cette femme qu'il adorait ne s'entendraient-ils pas pour vouer sa vie au désespoir et à la honte ? Vainement le

noble caractère de Marguerite, les sentiments d'honneur d'Édouard, venaient combattre dans la pensée du comte ses soupçons et ses terreurs; la pureté de Marguerite, les principes d'Édouard, tout cédait à l'amour, la sécurité ne pouvait plus être qu'une illusion, le doute qu'un égarement. Et tandis que le comte éprouvait toutes les tortures de la jalousie; tandis que son âme était livrée à la colère et à la douleur, il lui fallait étouffer ses angoisses et les cacher sous un sourire; le bruit de la musique lui donnait le vertige; ces gens qui dansaient lui paraissaient insensés, et l'air de candeur de Marguerite lui semblait une profanation de la vertu.

Enfin le bal cessa. M. de Valbrun sut se contenir et se promit d'attendre encore avant de faire un éclat, avant de rompre une amitié que chacun connaissait, avant de se venger de la femme qui portait son nom. Il put sans se trahir tendre la main à M. de Givry et baiser le front de Marguerite; mais lorsqu'il se retrouva seul, des larmes de rage s'échappèrent de ses yeux; la nature reprenait ses droits. C'est ainsi que l'homme, quand il ne brise pas ses passions, est brisé par elles; c'est ainsi que le vaisseau, longtemps tourmenté par la tempête, finit toujours par s'engloutir, parce qu'il a perdu peu à peu ses mâts et ses voiles; c'est ainsi que la douleur qui s'exhale est moins dangereuse que l'emportement, et moins à craindre que l'hypocrisie.

IV

Le lendemain du bal était encore un jour de fête, pourtant les hôtes du château de Valbrun s'en allaient successivement. C'était un spectacle charmant que ces

calèches découvertes remplies de femmes charmantes et escortées par des écuyers qui rivalisaient d'adresse et de grâce. Dans l'avenue du parc, on voyait l'élégant phaéton dépasser la lourde berline, un cheval fringant entraîner un léger tilbury, des jeunes filles intrépides lancer leurs chevaux au galop, des mères inquiètes envoyer à leurs enfants un reproche avec un baiser! Une tente avait été dressée sur l'une des pelouses du parc, et le bal champêtre des villageois de Valbrun avait succédé au bal des châtelaines; des batelets couverts de fleurs se trouvaient sur un petit étang qu'on appelait pompeusement *le lac*, et qui bordait les murs du parc. On avait construit un jeu de bague et un tir, enfin, rien ne manquait à la fête. La comtesse avait retenu quelques femmes, le comte quelques amis, et aucun des convives ne pouvait deviner ce que le sourire du comte cachait de colère, ce que les douces paroles de Marguerite cachaient d'inquiétudes, ce que les bruits de la fête cachaient de douleurs.

Marguerite se promenait dans le parc avec ses amis et avec ses enfants; elle regardait depuis quelque temps la danse naïve des villageois, lorsqu'elle s'aperçut tout à coup que l'aînée de ses filles avait disparu; sans leur faire part de son inquiétude, elle quitta madame de Lancy et les autres femmes qui l'entouraient, et, leur laissant la petite Berthe, elle courut d'abord vers le petit étang, où on l'assura qu'on n'avait pas vu sa fille; elle prit une autre allée qui conduisait au tir auprès duquel étaient réunis M. de Valbrun et les autres jeunes gens. Cette fois, son pressentiment ne la trompa pas. Devant elle, et presqu'au bout de l'allée, était la petite fille, qui, ayant reconnu la voix de son père, s'élançait de son côté. Marguerite, en entendant partir un coup de pistolet et voyant son enfant, cachée par des arbres, près d'attein-

dre l'endroit vers lequel on dirigeait les balles, jeta un cri étouffé ; avec une terreur invincible, elle se mit à courir aussi vite que le lui permettait son émotion. L'enfant venait de dépasser le but que sa mère la poursuivait encore ; soudain un cri déchirant, se mêlant à la détonation d'un pistolet, vint glacer tous les cœurs. Marguerite, atteinte par une balle qu'avait lancée M. de Valbrun lui-même, tomba baignée dans son sang. A cette vue, le comte, glacé d'épouvante, laissa tomber son arme sans avoir la force de faire un seul pas. M. de Givry se précipita vers Marguerite, l'enleva dans ses bras, et, mortellement atteint comme elle, se dirigea vers le château. Le comte, seulement alors, sembla rappelé à lui-même ; l'idée d'un danger imminent n'arriva pas jusqu'à lui, tandis qu'elle déchirait le cœur d'Édouard.

Rendez-la-moi, s'écria-t-il en essayant de l'arracher des bras du jeune homme, rendez-la-moi !...

Sans s'inquiéter de ce ton impérieux et de cette violence, Édouard serra Marguerite plus fortement contre lui, et tandis que les jeunes gens, se dispersant dans le parc, envoyaient chercher le médecin et donnaient l'alarme aux gens de la comtesse, Édouard, suivi du comte, arriva jusqu'à la chambre de Marguerite et la déposa sur son lit. Le sang sortait avec violence de sa blessure. Mme de Valbrun se livrait au désespoir ; M. de Givry, calme et morne, était d'une pâleur effrayante ; on eet dit que la vie allait l'abandonner. Marguerite, qui n'avait pas perdu connaissance, étendit la main vers la fenêtre. Le comte s'élança pour la fermer, car les sons de l'orchestre arrivaient jusqu'à la comtesse, et Édouard seul n'entendait pas cette musique qui faisait un déchirant contraste avec cette scène de douleur.

Le médecin arriva. Après une longue et cruelle opé-

ration, il parvint à extraire la balle, qui avait pénétré dans le côté droit; mais il déclara qu'on devait craindre une congestion au cœur, et que ce cas était mortel. Marguerite voulut connaître la vérité; lorsqu'elle sut que sa vie était en danger, elle fit supplier toutes les personnes qui étaient à Valbrun de vouloir bien quitter le château; puis elle demanda les secours de la religion.

Pendant que la comtesse, enfermée avec le curé de Valbrun, se préparait à mourir, Jacques et Édouard étaient restés seuls. Des larmes qu'il ne sentait pas coulaient sur la figure de M. de Givry. Ce spectacle rappela la colère dans l'âme de M. de Valbrun. Le récit de Marie, les injurieux soupçons qu'il avait fait naître, la pensée de l'affront qu'on lui réservait, vinrent comme un cauchemar traverser l'esprit du comte.

— Votre douleur m'offense, dit-il d'un ton hautain à M. de Givry. Respectez les derniers moments de celle à laquelle vous avez déjà fait tant de mal; ne me forcez pas à vous rappeler qu'elle porte mon nom.

— Que voulez-vous dire? Du mal !... moi, je lui ai fait du mal! Ah ! ne donnerais-je pas ma vie pour lui éviter une souffrance?

— C'est à moi que vous osez tenir un pareil langage et dans un pareil moment...

— Mon ami, calmez-vous ; la douleur vous égare.

— Je ne suis pas votre ami. Et que vous importe ma douleur, Monsieur?

— Grand Dieu ! que signifie cet emportement? murmura M. de Givry stupéfait.

— Osez-vous bien le demander? Ce que vous m'avez fait? — Mais l'outrage qu'un homme de cœur ne pardonne jamais, mais un affront qui ne se lave que dans le sang. Si vous ne m'avez rien fait, jurez donc que vous

n'aimez pas madame de Valbrun. Mais jurez donc, Monsieur.

— Eh bien, oui, je l'aime !

— Et vous croyez que je ne me vengerai pas de l'homme qui fut un traître, et de la femme qui fut parjure, s'écria M. de Valbrun emporté par la colère, par cette dangereuse colère qui fait tout oublier, le devoir et la nature.

Quant à M. de Givry, il n'oubliait pas. Il voyait Marguerite ensanglantée, Marguerite mourante, et, transporté d'indignation, il s'écria :

— Ah ! je ne vous connaissais pas, je ne vous croyais pas un lâche.

Hélas ! ce mot qu'on ne prononce jamais impunément, fut suivi de la vengeance accoutumée. M. de Valbrun bondit comme un tigre, et M. de Givry reçut un soufflet de la main de celui qu'il avait appelé son frère. La porte s'ouvrit au même instant, et Marie jeta un cri perçant en voyant son frère chanceler. Mais M. de Givry s'élança hors du salon en s'écriant :

— A demain, Monsieur, et puissiez-vous prendre ma vie !

Marguerite fit appeler ses enfants, et lorsqu'elle les serra dans ses bras, elle ne put s'empêcher de demander à Dieu pourquoi, si jeune, il la condamnait à mourir.

Elle envoya chercher Marie ; la jeune fille entra bouleversée, les vêtements en désordre.

— Ma chère enfant, lui dit la comtesse avec calme, vous venez de pleurer sur moi, donnez-moi vos prières plutôt que vos larmes.

— Madame, s'écria Marie, vous ne savez pas pourquoi je pleure... M. de Valbrun !... mon frère ! Ah ! c'est horrible.

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

— Je ne sais si je dois le dire ; cependant, il n'y a que vous qui puissiez sauver mon frère !

— Vous me faites mourir, parlez.

— Madame, M. de Valbrun veut tuer mon frère. Il lui a donné un soufflet, ils se battront demain.

Et la jeune fille se mit à sangloter.

La comtesse jeta un cri d'épouvante.

— Marie, s'écria-t-elle, allez trouver M. de Valbrun et M. de Givry, dites-leur qu'ils viennent et que je me meurs.

Marie sortit plus rapide que l'éclair, elle rencontra Édouard le premier et, le prenant par la main, elle le força à la suivre jusque dans le salon où était encore M. de Valbrun.

Là, elle s'écria d'une voix déchirante :

— Madame Marguerite vous demande tous les deux, elle va mourir !

Deux cris répondirent à ces mots terribles, chacun s'élança, et la porte de Marguerite s'ouvrit pour laisser passer la jeune fille et ceux qu'elle conduisait.

— Marie, emmenez mes enfants, vous reviendrez avec eux, si Dieu me laisse le temps de les embrasser encore, dit la comtesse d'une voix altérée.

Maintenant, Jacques, monsieur de Givry, si les paroles d'une mourante furent jamais sacrées, écoutez-moi :

Je sais tout. Je sais que vous voulez vous battre. Mon Dieu ! la désunion sera-t-elle donc éternelle sur la terre ? et tandis que les hommes ont voulu se tuer tant de fois parce qu'ils ne s'entendaient pas, voulez-vous vous tuer aujourd'hui parce que vous ne vous entendez que trop ? Jacques, parce qu'il s'est rencontré un homme qui a

pensé comme vous, qui a aimé ce que vous aimiez, qui a laissé régner sur son cœur la femme qui portait votre nom, qui l'a parée de tous les charmes et de toutes les vertus, vous voulez l'en punir?...

Monsieur de Givry, parce que vous m'avez aimée et parce que j'appartiens à Jacques, voudriez-vous le détester, voudriez-vous priver mes enfants de leur père, à l'heure où leur mère va mourir!... Voudriez-vous, l'un et l'autre, faire couler le sang qui retombera sur ma tête, et voulez-vous d'une vengeance que Dieu punit avec l'éternité?

Que mon langage ne vous surprenne pas; je puis parler ainsi à l'heure où tout orgueil est insensé, et où je me trouve si petite sous le regard de Dieu; mais si grande auprès des faiblesses humaines!

Jacques, je vous le jure devant Dieu, jamais monsieur de Givry ne m'a avoué son amour. Il vient d'apprendre seulement que je l'avais deviné. Pour l'amour de Dieu et de votre salut, tendez-lui la main et reconnaissez votre injustice.

Édouard, ajouta-t-elle d'une voix plus faible, ne me refusez pas ma dernière prière; promettez que vous renoncez à toute vengeance; promettez que ses jours seront épargnés?

— Ses jours, Madame, mais non les miens!

— Ah! je vous comprends, s'écria Marguerite, vous êtes cruel. Oui, je vous demande un sacrifice plus grand que celui qu'on exigea jamais d'aucun homme. Je vais mourir, Édouard, et je vous le demande à genoux! Vous fûtes cruellement offensé. Dieu vous tiendra compte de l'oubli et je vous devrai mon dernier bonheur... Donnez-moi votre main.

Elle lui tendit la main, Édouard la prit avec désespoir.

Vaincu par la douleur de Marguerite, il s'écria, en se jetant dans les bras de Valbrun :

— Pardonnez-moi, comme je vous pardonne!

— Mon Dieu! je vous remercie, s'écria Marguerite. Je puis mourir, et je vous bénis!

Alors, Jacques et Édouard, tous deux à genoux, inclinèrent leurs têtes sur ce lit de douleur, en s'écriant :

— Mon Dieu! mon Dieu! conservez-nous-la!

Mais cette prière ne devait pas être exaucée. Et cet ange, qui dit-on nous garde sur la terre, l'ange de Marguerite était remonté vers les cieux, emportant une âme céleste qu'ils murmuraient encore tous deux :

— Elle ne peut mourir, c'est impossible!...

— Quatre ans après ce cruel événement, on célébrait, dans une église de Paris, un double mariage. La belle mademoiselle de Gourgy épousait M. de Valbrun! Marie de Givry épousait son frère, le marquis de Gourgy... Quant à Édouard, il devait garder le serment qu'il avait fait à Marguerite, et jusqu'au dernier soupir son cœur devait battre pour elle; il devait être fidèle dans la mort comme il l'eût été dans la vie!

FRAGMENT

DES

MÉMOIRES D'UNE FEMME DU MONDE

I

..... C'est une belle chose que d'avoir vingt ans ! C'est une plus belle chose encore d'être amoureux à cet âge où tout est illusion, où tout est joie, où tout est croyance ! Hélas ! les vingt ans et les amours de vingt ans s'enfuient avec une égale vitesse. Ensuite on doute et on pleure, on regrette et on ne désire plus. Ce qu'il y a d'affreux dans notre nature, c'est que nous ne jouissons jamais entièrement de ce que nous possédons ; je ne connais de sentiment complet que le regret : il semble qu'alors on découvre pour la première fois la valeur de ce qu'on a perdu. Les bonheurs enfuis ont tout le prix des choses impossibles. Oh ! que le cœur humain est singulier dans ses émotions et dans ses sentiments ! La plus longue vie ne suffit pas à cette étude, et l'expérience même n'apprend que le passé, elle n'ouvre pas l'avenir.

Par une matinée de printemps en 1828, un jeune

homme se promenait dans la chambre à coucher de sa mère. La porte entr'ouverte d'un cabinet de toilette à côté laissait voir la comtesse de Champville, assise devant son miroir et se faisant arranger les cheveux.

— Ma mère, disait de temps en temps le jeune homme, êtes-vous bientôt prête ?

— Oui, mon enfant, répondit-elle, encore un peu de patience et nous partirons. D'ailleurs, il n'est pas midi.

— Dans quelques minutes la pendule va sonner. Je suis sûr que Léonie nous attend.

La comtesse ne put s'empêcher de sourire.

— Je ne le crois pas, mon ami, votre cousine est plus raisonnable que vous ; et puis, c'est un triste moment pour elle que celui où elle doit quitter son couvent et ses amies d'enfance !

Arthur rougit et ne répondit rien. Sa mère reprit :

— Vous vous êtes donc bien amusé hier au bal, Arthur ? M. de Champville m'a dit que vous y aviez obtenu mille succès. Votre costume était superbe et vous le portiez à merveille.

— Amusé ! non, ma bonne mère, puisque vous n'y étiez pas et que je ne devais voir Léonie que ce matin. Mais permettez-moi de vous demander à mon tour pourquoi vous n'êtes point venue à cette fête. Vous vous enfermez ainsi à la maison, et cependant vous êtes belle, ma mère, on vous prendrait pour ma sœur. A quoi cela sert-il que vous vous soyez conservée telle qu'à vingt-cinq ans, si personne ne vous voit ?

— Je n'aime pas le monde, Arthur, vous le savez bien.

— Cependant, ma mère, il faudra maintenant sortir de votre retraite, il faudra conduire Léonie, vous êtes obligée de la chaperonner.

— C'est un soin que je vous laisserai bientôt, je l'espère. Vous vous en acquitterez entièrement, n'est-ce pas, mon fils? Vous ne quitterez point votre femme, vous serez son guide et son appui. On en a grand besoin à son âge! Mais partons, me voilà prête, et je ne veux pas lasser votre impatience. Les chevaux nous attendent et me paraissent tout aussi pressés que nous.

Pendant le trajet qui séparait l'hôtel de Champville de la maison où était élevée Léonie, ni la comtesse ni Arthur ne prononcèrent un mot. Le jeune homme semblait dévorer la distance; la tête constamment en dehors de la portière, ses yeux erraient sur tous les passants, il regardait et ne voyait pas. Je ne sais si vous connaissez ces émotions-là. Vous êtes tous si changés depuis votre dernière révolution! Votre jeunesse a perdu tout son charme. Le mérite des hommes actuels consiste à être de fort mauvaise compagnie, à fumer vingt cigares par jour, à afficher d'ignobles conquêtes. Mais *de mon temps* j'aurais chassé mon suisse, s'il se fût permis d'infecter sa loge de cet abominable tabac dont vous *parfumez* le boulevard de Gand. Jamais un homme du monde n'aurait osé avouer des relations avec les femmes dont vous vous parez aujourd'hui. Il faut être juste, de mon temps aussi on aurait fermé les salons à des gens de cette espèce, pas une *dame* n'aurait consenti à se montrer en public accompagnée par eux. C'est entièrement la faute des femmes de cette époque, si vous vous êtes perdus ainsi. Il fallait tout bonnement s'entendre, ne rien laisser passer d'inconvenant, faire justice des mauvaises manières, et vous auriez été obligés de vous corriger malgré vous. Mais revenons à mon histoire.

La comtesse jetait sur son fils ces regards si éloquents

d'une mère tendre, et certainement sa pensée était une prière. En face de ce bonheur il ne pouvait y avoir autre chose dans son âme. Enfin ils arrivèrent, et on les introduisit au parloir, où peu d'instants après Léonie de Champville fut conduite. Une de ses compagnes et une religieuse l'accompagnaient. La jeune fille était sérieuse, elle embrassa timidement sa tante et salua son cousin, sans lever les yeux sur lui. Arthur lui baisa la main, elle ne la retira point; pourtant nulle joie n'éclata dans sa physionomie, nul empressement ne parut dans sa démarche, lorsqu'on lui annonça qu'elle allait habiter l'hôtel de la comtesse. Évidemment ce n'était là ni du bonheur ni de l'amour. Toute l'effusion de son cœur fut pour ses amies qu'elle allait quitter; elle se jeta dans leurs bras en sanglotant et ne montra un peu d'affection à sa tante que lorsque celle-ci l'assura qu'elle reviendrait voir ses compagnes et qu'elle n'en serait pas séparée.

— Comment s'appelle votre amie? ajouta madame de Champville; je serais bien aise de connaître une personne à laquelle vous paraissez si tendrement attachée.

— Élisabeth d'Auray, répondit Léonie.

— D'Auray! s'écria la comtesse troublée. Puis, faisant un effort sur elle-même, elle reprit d'une voix calme : Mademoiselle serait-elle parente du colonel d'Auray?

— Je suis sa sœur, Madame, et il m'a servi de père, car nous avons perdu nos parents.

Il y a des noms qui, lorsqu'ils apparaissent dans une conversation indifférente, semblent en changer la nature. Celui du colonel d'Auray produisit cet effet sur toutes les personnes présentes. Madame de Champville devint pensive, Arthur répliqua d'un ton de bonne humeur

juste à l'endroit sensible. Les âmes jeunes et craintives se laissent ainsi pénétrer, avant de songer à s'en défendre; c'est l'expérience qui amène l'hypocrisie.

Léonie rougit jusqu'au front des suppositions de sa tante. Un combat intérieur se passa en elle, et son embarras redoubla en se voyant devinée.

— Mon Dieu! dit-elle enfin, je n'ai pas encore songé à cela. Le mariage ne m'occupe point. Ce n'est pas cet hiver que nous devons le conclure, j'ai le temps de m'y accoutumer, et je ne sais pourquoi vous me soupçonnez de la répugnance pour vos projets de famille. Ne serai-je pas bien heureuse de vous nommer ma mère?

— Léonie, l'automme dernier, pendant que j'étais aux eaux avec Arthur, votre oncle vous a-t-il fait sortir souvent?

— Oui, ma tante.

— Il vous a emmenée à Champville!

— Oui, ma tante.

— Vous y êtes restée un mois!

— Oui, ma tante.

— Êtes-vous allée chez la marquise de Brignoles?

— Oui, ma tante.

— Et mademoiselle d'Auray n'y avait-elle pas accompagné monsieur son frère?

— Oui, ma tante.

— Pourquoi me répondez-vous si brièvement, et pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé de cela?

— Je réponds à vos questions, — et quant à ne vous en avoir rien dit encore, c'est que, — c'est que vous ne me l'avez point demandé.

La comtesse devint extrêmement pâle.

— Et... vous avez vu... le colonel d'Auray chez madame de Brignoles?

— Oui, ma tante.

Pendant tout le reste de la promenade, il n'y eut plus un seul mot de prononcé entre les deux femmes. Au dîner, Léonie avait les yeux rouges. Quant à madame de Champville, elle resta bien plus longtemps dans son oratoire, et le lendemain, quand sa nièce lui demanda la permission de faire une visite à son couvent, elle lui répondit qu'elle l'y conduirait elle-même.

La comtesse de Champville était une de ces femmes qui jouissent à juste titre de l'estime générale. Son existence, toute d'intérieur, s'était écoulée à l'abri des mauvais jugements et des calomnies. Mariée à seize ans au comte de Champville, général de l'empire, elle se retira, sans même paraître une seule fois à la cour, dans le château de son mari, pendant que celui-ci suivait les armées. La seconde année de son mariage, elle donna le jour à un fils, et depuis lors ce fils devint la seule occupation de sa vie. Elle se consacra en entier à son éducation et à son avenir. Le général, beaucoup plus âgé qu'elle, ne chercha point à la contrarier. Il trouva le repos et le bonheur dans ces habitudes de retraite. Hors deux ou trois mois qu'il venait passer à Paris, pour se montrer au maître, car l'ambition ne meurt jamais chez les hommes, il habitait le reste du temps sa terre, d'où madame de Champville n'était sortie que bien rarement depuis la naissance d'Arthur. On lui donna un gouverneur, on fit venir des maîtres de toute espèce, rien ne coûta pour cette éducation et pour satisfaire le désir ou la fantaisie de la comtesse; elle s'acheva sans que cet enfant si cher eût quitté le giron maternel, et néanmoins jamais des soins plus tendres ne furent mieux récompensés; Arthur devint un jeune homme accompli. Le frère cadet du général le suivit dans sa dernière campagne ; frappé

d'un boulet auprès de lui, il mourut en lui léguant sa fille orpheline, sa fille dont la naissance avait coûté la vie à sa mère. Le général lui jura qu'il ne la quitterait pas, qu'elle serait sa fille et que jamais Arthur n'aurait d'autre femme.

Madame de Champville avait trop d'esprit pour ne pas savoir que l'amour ne peut naître de l'habitude, si l'habitude naît de l'amour. Elle ne voulut donc pas souffrir que sa nièce fût élevée près de son fils, et dès qu'elle eut l'âge de raison, on la plaça dans un des meilleurs couvents de Paris. Il ne fut pas permis au jeune vicomte de la voir souvent, mais sa mère lui en parla sans cesse, elle l'accoutuma à l'aimer et à désirer sa présence, elle lui vanta sa beauté, son esprit, ses grâces, elle lui inculqua, pour ainsi dire, l'amour avec son attachement pour elle; il résulta de cette savante tactique qu'elle réussit complétement dans son projet, que les fiancés ne furent point fatigués l'un de l'autre avant de s'appartenir, et que leur avenir se fonda sur un passé à l'abri de tous souvenirs pénibles.

Après sa sortie du couvent, Léonie demeura triste et rêveuse, ainsi que je vous l'ai dit. Ces dispositions n'échappèrent pas à l'œil d'une mère, et bientôt elle se convainquit qu'un secret pesait sur la vie de mademoiselle de Champville. Ses observations, ses recherches ne purent l'amener à découvrir ce qui était si soigneusement caché. Ce fut alors qu'elle se décida à accompagner la jeune fille dans sa première visite au couvent.

Lorsqu'elles entrèrent au parloir, lorsqu'elles eurent demandé mademoiselle d'Auray, Léonie, silencieuse et calme jusqu'à ce moment, se montra tout à coup impatiente; elle se leva et se rassit dix fois pendant les quelques minutes qu'elles restèrent seules. Madame de

Champville ne la perdait pas de vue. Les deux amies se jetèrent dans les bras l'une de l'autre avec une effusion qui parlait plus haut que mille discours ; elles serraient leurs mains, elles se regardaient et semblaient gênées de ne pas être seules.

— Tu n'as pas été dans le monde encore, Léonie? dit enfin mademoiselle d'Auray.

— Pas encore, ma bonne amie, j'ai seulement fait des visites.

— On me l'avait dit. Mais tu vas ce soir à l'ambassade d'Autriche ?

— Ma tante m'a promis de m'y conduire, et je m'en fais une fête.

— Tu y verras madame de Brignoles, et... beaucoup de gens de ma connaissance.

— Ah ! ah !

— Et quand te maries-tu ?

Léonie regarda sa tante.

— Je ne sais... quand ma tante voudra.

— Nous avons le temps, répliqua la comtesse, et Léonie sait ce que je lui ai dit à cet égard.

— Tu vas bien t'amuser au bal. Tu me le raconteras, n'est-il pas vrai?

— Oh! oui, je viendrai te voir; je te raconterai tout. J'aurai une belle toilette, des camélias naturels et des bruyères. On me les a déjà envoyés.

La comtesse devint toute tremblante à ces mots; la manière dont Léonie les prononça lui en montra toute la portée. Elle comprit que dans son hôtel même il se trouvait des espions, et qu'elle ne pourrait compter sur personne dans la tâche qu'elle avait entreprise.

— Non, ma nièce, répliqua-t-elle, vous ne porterez point de fleurs ce soir. Vous êtes assez jeune pour vous

parer de vos cheveux seulement. D'ailleurs, Arthur le préfère ainsi, et vous ne le désobligerez pas pour si peu de chose. Mais voici l'heure de votre toilette; dites adieu à votre bonne amie; dans quelques jours vous reviendrez, *nous reviendrons* lui raconter vos plaisirs, puisqu'elle tient tant à les connaître.

Le soir, au bal, Léonie remporta tous les suffrages. On la voyait pour la première fois, et chacun l'admira. Le monde d'alors était bien différent de celui d'aujourd'hui. Vos *seigneurs* et vos *grandes dames* ne quittaient pas encore leurs comptoirs et leurs mansardes pour occuper des salons dorés. Il fallait une aristocratie réelle pour y être admis. On ne se contentait pas de celle de l'argent. Les hommes surtout avaient une bien autre tournure que celle de vos *lions*. C'étaient presque tous des officiers de la garde royale, des jeunes gens attachés à la diplomatie, quelques privilégiés n'ayant rien à faire que de porter un nom illustre et de dépenser noblement leurs fortunes de prince. La province nous envoyait ce qu'elle possédait de mieux, et en six mois nous formions ces nobles cœurs à l'élégance : nous leur apprenions par notre exemple à être tout à la fois distingués et affables. Ils savaient bien vite se présenter dans un cercle, ils adoptaient avec une merveilleuse facilité les manières dont le roi offrait un si parfait modèle. Ils aimaient la bonne compagnie, et s'ils s'égaraient quelquefois dans la mauvaise, c'était si secrètement que personne ne pouvait en être sûr. Les salons de madame la comtesse d'Appony, si épurés encore malgré sa position, n'offraient à cette époque aucun mélange. C'était peu après la querelle avec les maréchaux de France, au sujet de leurs titres, lorsque l'empereur d'Autriche refusa à ces vieux guerriers des duchés *in partibus* conquis avec leur sang,

et qu'ils ont conservés malgré lui. Cette affaire amena une petite dissension avec l'ambassade, et ne fit pas néanmoins grand tort aux bals. Tout s'arrange avec le temps, parce que le temps arrange tout, excepté la beauté et l'amour qu'il efface.

En parcourant les salons, madame de Champville recueillit le tribut d'admiration dû aux grâces de Léonie. De toutes parts on entendit vanter cette nouvelle beauté, et le cœur d'Arthur jouit délicieusement de ces éloges. Il ne quittait pas sa cousine, son amour éclatait d'une façon incontestable. Dans le passage d'une porte, la comtesse sentit le bras de sa nièce frissonner sur le sien; ses yeux se portèrent aussitôt vers un homme qui venait de la saluer.

— Mon Dieu! se dit-elle dans son cœur, terrifiée de cette rencontre; si c'est lui! il est toujours le même! le bonheur de mon fils est perdu.

II

Depuis le bal de l'ambassade d'Autriche, la comtesse avait conduit chaque soir Léonie dans le monde. Son mari exigeait d'elle cette déférence à sa volonté, elle s'y soumettait avec résignation, parce que son fils en paraissait joyeux, et que rien ne pouvait lui coûter pour le bonheur de son fils. L'amour d'Arthur augmentait de plus en plus. Il plaçait toute son espérance dans cette belle jeune fille, qui devait lui appartenir bientôt. Fier de son choix, orgueilleux de sa noble passion, il ne la cachait à personne, il semblait heureux de cette passion même.

Léonie, au contraire, changeait à vue d'œil. Elle attribuait à la fatigue son état de langueur et l'amaigrissement de son visage. Le monde la tuait, disait-elle, et cependant elle y courait chaque soir. C'est ainsi que sont les jeunes femmes; il semble qu'elles soient lasses de l'être et que la rage de vieillir les possède. Il en est de nos belles années comme des amours dévoués, nous n'en sentons réellement le prix que quand nous ne les avons plus. Je vous l'ai dit très-souvent! J'ai entendu conter à madame de Villebelle qu'elle ne regrettait dans ses soupirants éconduits qu'un pauvre diable auquel elle avait imposé trois ans le supplice de lui prouver sa flamme par tous les sacrifices possibles, et à qui il était expressément défendu d'en dire un mot.

— Il m'ennuyait à mourir, ajoutait-elle, et quand, fatigué du sot métier que je lui faisais faire, il m'abandonna, je le pleurai presque; je sentais son absence bien plus que je n'avais senti sa constante occupation de moi. Et puis, un amant qui se décourage nous fait craindre le départ des autres; on a peur d'être moins jolie, puisqu'on peut être quittée : ce chien d'amour-propre se montre partout (1). »

C'était déjà ainsi du temps de ma tante, sous monsieur le régent! J'ai grand' peur, mon ami, qu'il n'y ait jamais de révolution dans ces choses-là.

Arthur s'enivrait seul de son amour. Il admirait en silence la femme qu'il avait choisie, car il s'était fait une loi de ne pas la persécuter d'un sentiment qu'elle ne comprenait point, pensait-il. Et cependant ce sentiment la suivait partout, elle en retrouvait les soins dans les plus petits détails de sa vie. Sa contenance avec son

(1) Voir le Jeu de la Reine, du même auteur.

fiancé en devenait plus embarrassée encore, elle prit le parti de ne s'apercevoir de rien, pour ne pas être obligée de le remercier. Son état de langueur inquiétait sa famille, les yeux d'Arthur interrogeaient les siens avec angoisse, il cherchait à deviner un désir qu'il pût satisfaire. Hélas ! le pauvre jeune homme, il ignorait que d'un amour qui ne plaît pas, rien ne plaît. On en veut à ceux qui vous chérissent de ce qu'on ne le leur rend pas. Plus ils le méritent, moins on leur pardonne. Tenez, voulez-vous un bon conseil, c'est-à-dire un conseil d'égoïste. Laissez-vous adorer, et n'adorez point, il n'y a que ce moyen d'être heureux ici-bas. Je suis désolée qu'à mon âge on ne fasse plus de passions. Oh ! comme je vous donnerais le bon exemple ! comme je me vengerais du passé !

La comtesse souffrait pour son fils de l'indifférence de Léonie. Son active surveillance entoura la jeune fille de mille réseaux, elle la suivait partout, elle ne la laissait seule avec personne, elle ne lui permettait de recevoir aucune lettre qu'elle ne l'eût lue d'abord. Dans ses visites au couvent elle ne la quittait pas, et néanmoins elle ne put jamais acquérir la certitude que ses soupçons étaient fondés. Au bal, la beauté de Léonie lui attirait bien des hommages, qu'elle recevait avec dédain. Elle dansait tristement, enfin la tristesse était si profondément empreinte sur sa physionomie qu'elle faisait peine à voir. En vain sa tante l'interrogeait, en vain son oncle employait toute sa tendresse à provoquer sa confiance, on ne pouvait rien obtenir d'elle.

Un jour madame de Champville avait réuni quelques personnes à dîner. C'était un cercle intime, et dans lequel il ne se glissait pas d'intrus. On y parla donc à cœur ouvert, et ce fut une conversation assez curieuse. J'y étais

et je me la rappelle parfaitement. Je vais vous la dire ; vous y retrouverez le *prochain* de cette année-là un peu moins laid qu'il n'est aujourd'hui, mais avec les même défauts, à bien peu de chose près.

— En vérité, madame, dit un jeune pair de France, vous ne savez pas les nouvelles? Quoi ! vous ignorez les deux présentations qui ont eu lieu ces jours-ci, deux présentations qui ont mis toute la cour en rumeur. D'abord la comtesse Alfred de Serval.

— Quoi ! la fille aînée de ce riche M. Chavert qui était si extraordinaire, dont on a tant parlé, et qui faisait tort à ses sœurs par ses mauvaises manières. On disait toujours : Mesdemoiselles Chavert sont ridicules. Et, à cause de cela, les pauvres cadettes, qui n'en pouvaient mais, dont l'une est charmante, se trouvaient maltraitées.

— C'est justement elle. Avant de vous conter cette fameuse réception aux Tuileries, il faut que vous sachiez ce qui l'a précédée. La comtesse Alfred était le mois dernier dans un château où on a beaucoup connu mademoiselle Chavert, et il se trouvait là une jeune fille de la province, fort belle et fort spirituelle, qui se croit, et qui a raison, tout aussi grande dame que la comtesse Alfred. Or, cette pauvre comtesse était cousue d'armoiries : elle en avait aux bras, à la taille, aux doigts ; elle en avait de brodées, elle en avait de peintes : c'était un blason vivant. Comme les gens qui ont des habits neufs et qui n'ont point l'habitude de les porter, elle se mirait dans chaque glace ; on en riait tout haut. Il y avait surtout une certaine explication qu'elle recommençait vingt fois par jour et qui faisait notre joie. Enfin mademoiselle de Torchère, impatientée de ces airs majestueux, s'amusa à lui faire répéter sa leçon, bien résolue à lui en donner une.

— D'où vient, madame, que ces armes sont surmon-

tées d'une couronne ducale ; monsieur votre mari n'est cependant que comte ?

— Cette couronne a été donnée en récompense par Louis XV, ou Louis XVI, à mon père ou à mon grand-père, je ne sais plus lequel.

— A monsieur Chavert, madame ?

Je ne saurais vous rendre la malice de ces mots-là, car personne n'ignore que M. Chavert a débuté par être porte-balle.

— La belle comtesse dut être bien humiliée ?

— Nullement. Elle ne le sentit pas. Mais on le sentit pour elle. Eh bien ! elle a été présentée hier, si décolletée, que madame la dauphine s'en est scandalisée au dernier degré ; encore prétendait-elle, mesdames, vous apprendre à vous habiller. Comment la trouvez-vous, madame la marquise ?

— Fort belle ; seulement elle a l'air d'un fiacre qui a ôté son numéro. Quelle est l'autre présentée ?

— Oh ! celle-là, c'est autre chose, celle-là a fait crier tout le faubourg Saint-Germain au scandale. Il a fallu la protection, l'insistance d'une duchesse fort haut placée et fort irréprochable, pour la faire admettre. Jamais on ne vit femme d'agent de change au château, mais la famille de cette duchesse s'est alliée à celle de madame Pillet (quelques-uns disent madame *de* Pillet), et cette alliance a causé l'*hérésie* dont nous nous plaignons tous.

— Quelle femme est madame de Pillet ?

— Vous avez vu son nom et son portrait dans toutes les chroniques intitulées fashionables. C'est la reine de la mode ; elle joue le drame comme Léontine Fay, et s'habille comme une fée. Elle est charmante, elle est élégante et gracieuse ; cependant elle n'est pas jolie, elle n'a pas la taille droite, elle n'a pas l'air distingué. Son

pied est la plus petite, la plus mince, la plus ravissante chose possible. C'est une personne qui ne manque ni d'esprit, ni d'instruction, ni de bonté ; à force de gaucherie, elle passe pour sotte, pour ignorante et pour méchante à l'excès. Cela vient de ce qu'elle est absolument privée de tact. Elle fait juste ce qu'il ne faut pas et oublie ce qui se doit. En visant à l'originalité, elle arrive au ridicule. Je lui ai connu, entre autres prétentions, celle de garder ses lettres dans une boîte sans les décacheter avant la fin du mois, ce qui est bien l'idée la plus bizarre et la moins spirituelle qui soit entrée dans une tête de femme. Elle le racontait à tout le monde.

— Ce portrait est fort ressemblant, répliqua madame de Champville. Pendant que vous y êtes, monsieur d'Erlin, et puisque vous jugez si impartialement, racontez-nous ce qu'est la nouvelle comtesse de Lireux, vous savez, cette belle étrangère qui vient d'épouser ce riche financier dont on a fait un comte.

— Puisque vous l'ordonnez, madame, voilà ce que j'en sais. Elle est *très-célèbre* et très-célébrée. Quelle odyssée il a fallu pour lui trouver un mari ! Enfin elle en a un qui lui fait mener grand train ; aussi est-elle grande dame, des cheveux, un talon comme si elle avait épousé un Montmorency. A propos de son talon, je ne puis résister au désir de vous conter une petite anecdote arrivée dans ce même château dont je vous parlais tout à l'heure, à cette même personne, à l'époque où elle ajoutait chapitres sur chapitres à son odyssée, sans pouvoir arriver au dénouement. Le prince de Kinsky fit annoncer sa visite par un de ses amis, la missive diplomatique finissait ainsi :

« On dit que vous avez au château mademoiselle de Colmann, cette délicieuse personne. Je me prosterne de-

vant tous ses charmes et particulièrement devant son talon. Je gage que vous n'appréciez pas autant qu'il le mérite ce talon *plein de physionomie*. A mon avis, c'est une grande beauté qu'un talon, et celui de mademoiselle de Colmann passe tous ceux que je connaisse. »

Le prince était garçon alors; et il est si beau d'être princesse! Le lendemain, la jeune fille descendit avec un de ses souliers en pantoufle; *elle avait mal au pied!* Lorsque le courrier qui précédait la voiture du prince fit claquer son fouet dans la cour, je remarquai un léger changement dans la position de la belle sur le canapé où elle était étendue. La robe se releva *tout naturellement*, et le talon parut à travers un bas de fil très-clair, aussi couleur de rose et aussi arrondi que s'il eût été *possible* à la malade de s'appuyer sur ce pied-là. Le prince le vit, l'admira sans doute, mais il s'en tint à l'admiration; et plusieurs années après, mademoiselle de Colmann dut se contenter d'être *à peu près* comtesse. Depuis que cette couronne a surmonté son écusson, elle est devenue l'exemple des femmes; elle a acquis l'estime et la considération de tout ce qui sait apprécier une bonne maison et cent mille livres de rente. Aussi, assure-t-on qu'elle a oublié le passé aussi complétement que s'il n'y en avait jamais eu. C'est une grâce d'état.

— On lui attribuait un mot que je ne crois pas lui appartenir, d'après tout ceci. Elle causait, prétend l'histoire, avec une vieille femme qui regrettait sa jeunesse et les mœurs d'autrefois.

— Hélas! répondit madame de Lireux, aujourd'hui nous sommes vertueuses à manger du foin.

— Le mot n'est pas d'elle, madame, je vous l'atteste, elle a trop d'esprit pour cela.

— A propos de mariage, s'écria étourdiment un ami

d'Arthur, savez-vous que nous perdons l'élégant, le beau par excellence, notre prodige de quarante ans, le colonel d'Auray ; il épouse une héritière anglaise dont le fils sera duc et pair : c'est magnifique.

Je n'oublierai jamais la scène muette qui se passa alors. Léonie, indifférente jusque-là à la conversation, releva la tête au nom du colonel d'Auray. Elle écouta avec une étrange fixité dans le regard. Lorsque le jeune homme eut fini de parler, sa tête retomba, ses yeux se fermèrent et elle ne remua plus. La comtesse, qui ne la perdait pas de vue, alla vers elle et lui glissa quelques mots dans l'oreille. L'enfant joignit les mains, et j'entendis qu'elle répondait à sa tante par une question.

— Oh ! dites-moi, dites-moi si je suis riche !

Madame de Champville la contempla un instant avec une inexprimable expression de pitié, elle était très-pâle et semblait avoir oublié le reste du monde. Heureusement les causeries étaient fort animées, et personne ne s'aperçut de cet incident.

— Hélas ! non, répliqua-t-elle enfin, vous n'avez rien, ma pauvre petite, rien que ce que votre oncle vous donne.

Léonie s'évanouit. Nous sortîmes tous. J'avais la mort dans le cœur, je venais de découvrir un de ces drames cachés, un de ces drames de famille, dans lesquels nous sommes tous acteurs et qui effaceraient ceux du théâtre, si on pouvait les connaître. Mais le livre le plus vrai, le plus touchant est celui qu'on n'écrit pas.

Le lendemain j'envoyai savoir des nouvelles de Léonie, on me répondit qu'elle avait pris le lit, qu'elle était fort malade, et que les médecins craignaient pour sa vie. Le soir du second jour, elle demanda à sa tante la permission d'envoyer une lettre à mademoiselle d'Auray et la supplia de ne point la lire.

— Je vous promets de vous montrer la réponse, ma bonne tante, et de tout vous confier après, mais il faut que ma lettre lui arrive intacte, de là dépend tout mon avenir.

Madame de Champville y consentit, la lettre fut envoyée. En attendant la réponse, Léonie resta le visage caché dans son lit et sans prononcer une parole. La comtesse avait éloigné son fils, elle se réservait la connaissance exclusive de ce secret, afin de conserver la liberté d'agir selon les circonstances. Après plus d'une heure d'absence, le messager revint. Léonie, en recevant cette lettre, pâlit extrêmement.

— Ma bonne tante, dit-elle, encore un acte d'indulgence. Laissez-moi lire seule cet arrêt décisif, car c'est mon arrêt, voyez-vous, c'est celui de votre fils, je ne vous cacherai plus rien après. Il faut que mon supplice ait une fin. Mais dites-moi que vous consolerez Arthur, quoi qu'il arrive. Ne me laissez pas l'horrible remords d'avoir flétri son existence et la vôtre, à vous qui ne vivez que pour lui.

— Mon enfant, j'ignore ce que vous allez me dire, je crains de le savoir, et je frémis d'avance des suites que cet aveu peut amener. Soyez tranquille néanmoins, je veillerai à tout, je déchirerai mon propre cœur en morceaux pour épargner celui d'Arthur, et pour cacher à M. de Champville une vérité dont la connaissance le tuerait peut-être. Calmez-vous, il ne faut jamais désespérer de Dieu ni de la Providence. Je vous laisse; priez, ma fille, si vous êtes frappée, la prière est le bouclier de la douleur.

En disant ces mots, la comtesse embrassa sa nièce et se retira dans son oratoire, où elle pria avec les larmes d'une mère, le plus saint des holocaustes.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, n'êtes-vous pas

apaisé encore et voulez-vous que l'expiation retombe sur l'innocent comme sur le coupable?

Lorsqu'elle rentra dans la chambre de Léonie, la jeune fille était assise sur son lit, dans un calme apparent. Le médecin de la famille, qu'on avait fait appeler, se présenta en même temps que la comtesse.

— Docteur, lui dit Léonie, il ne faut pas me traiter ici en enfant. Les affaires que j'ai à régler sont importantes. Croyez-vous que je puisse me rétablir, et combien de temps me reste-t-il encore à vivre?

— Mademoiselle, vous êtes bien jeune et je ne saurais prononcer dans une question aussi grave. Ne pensez pas à cela. A votre âge, la nature a des ressources immenses. Je sais que nous avons été appelé bien tard; je sais que vous avez imprudemment caché une affection interne, qui, prise à temps, eût été promptement guérie. Mais rien n'est encore désespéré. Je vous conjure de chasser ces craintes et de songer uniquement à votre santé.

— Des craintes! reprit Léonie souriant amèrement. N'importe, je vous crois; j'attendrai; cela viendra.

La pauvre petite *n'attendit* pas longtemps. Le soir même, la fièvre reprit avec une telle violence, que le médecin en fut tout à fait effrayé.

— Une heure de calme! criait la jeune fille; une heure de calme! quand je devrais la payer de deux jours de vie; donnez-la-moi, il me la faut; j'en ai besoin pour une grande œuvre.

Le calme vint de lui-même, après une violente crise.

— Hâtons-nous, ma tante, le temps vole; appelez mon oncle, appelez Arthur. Il faut que je parle, la mort me presse.

Quand la famille fut réunie autour d'elle, Léonie parla ainsi :

III

— « Je suis bien malheureuse de ce que je vais vous dire, bien malheureuse de ce que je vais mourir, non pour moi, mais pour vous; pour vous, Arthur, qui méritez tant de bonheur; pour vous, mon oncle et ma chère tante, car je sais tout ce que je vous dois et je sais que je suis ingrate. C'est pour me justifier que je m'inflige cette terrible confession; vous apprendrez comment je fus entraînée, à quelle séduction puissante j'ai cédé, et peut-être alors me pardonnerez-vous et ma mort et ma faute. Si vous daignez écouter ma dernière prière, si vous voulez que j'emporte au tombeau un doux souvenir, parmi ceux qui m'accablent, vous serez miséricordieux pour tout le monde, vous ne chercherez pas à punir, vous oublierez!

« Je vous affligerai cruellement, mon cousin; pourtant après cet aveu nul autre ne me coûtera. Je ne vous ai jamais aimé d'amour. En vain la prévoyance éclairée de votre mère a tout mis en œuvre pour faire naître chez moi ce sentiment, en vain elle m'a caché les projets de notre famille pour ne pas me laisser croire à la nécessité irrévocable de m'y soumettre. Je n'ai pu avoir à votre égard qu'une affection de sœur, et c'est bien peu de chose, en échange de ce que vous m'avez donné.

« Depuis mon entrée au couvent jusqu'à l'automne dernier, je n'ai songé qu'à mes études et à mes plaisirs de jeune fille. Ma vie s'écoulait douce et calme, je voyais sans peine le moment de quitter la pension et d'unir mon

sort au vôtre, Arthur. Quoiqu'on ne m'eût jamais avoué cet arrangement, je le pressentais, et si je ne le désirais pas, au moins étais-je bien loin de le redouter. Au mois de septembre, ma tante étant aux Pyrénées, mon oncle m'emmena à Champville et j'y passai un mois seule près de lui. Là se décida le malheur de ma vie.

« Madame de Brignoles demanda à mon oncle de me laisser aller pendant quelques jours dans la compagnie de sa nièce, mademoiselle d'Auray. Mon oncle, qui craignait que je ne m'ennuyasse et qui avait la plus grande confiance dans la marquise, son amie depuis trente ans, y consentit sans difficultés et je partis bien heureuse. Le château était plein de monde. On annonçait plusieurs fêtes dans les environs, nous faisions trois toilettes par jour, c'était un salon de Paris; ouvert depuis le matin jusqu'au soir. Je fus enivrée des hommages que l'on m'offrit; ravie des plaisirs que j'ignorais encore, la tête me tourna de joie. Si ma tante eût été près de moi, sans doute ses sages conseils m'eussent arrêtée à temps, mais j'étais seule!

« Parmi les hommes que je rencontrai, il en était un dont la beauté et l'esprit se remarquaient entre tous, quoiqu'il ne fût pas de la première jeunesse. Il ne fit d'abord aucune attention à moi, et je ne sais pourquoi, cette singularité m'occupa. Je le craignais horriblement, il m'intimidait au point de me rendre stupide en sa présence. Je disais quelquefois à Élisabeth :

— « Je ne m'étonne point que ce monsieur ne me regarde pas; dès qu'il paraît, je suis idiote.

« Un jour, il y avait grand bal chez madame de Brignoles; tout le pays devait s'y rendre. Nous avions projeté, avec mon amie, de nous parer de fleurs naturelles. Je descendis au jardin, et je me mis à parcourir les bos-

quets pour chercher les plus jolies. J'avais cueilli un gros bouquet et je m'étais assise sur le gazon; je tressais ma couronne, lorsque je vis venir à moi celui dont la présence m'embarrassait toujours. Mon premier mouvement fut de m'enfuir; mais il fallait passer près de lui, je n'osai pas. Je restai donc à ma place, convaincue qu'il ne ferait pas plus attention à moi que d'ordinaire. Il s'approcha, je tremblai au point de laisser tomber mes fleurs.

« — Mademoiselle, me dit-il, avez-vous besoin d'être aidée dans ce joli travail?

« Oh! mon Dieu! je me rappelle toutes ses paroles! — Il s'assit près de moi.

« — Vous ne me répondez pas. Il est donc vrai que vous me haïssez? Chacun vante votre esprit; et je n'ai pu le connaître encore. Vraiment c'est avoir du malheur.

« Je ne doutai pas qu'il ne se moquât de moi; je devins plus timide encore, et je baissai la tête en continuant ma guirlande.

« — Toujours le même silence! Vous voir si jolie et vous rendre muette! C'est peu flatteur pour moi, et il faut que je vous sois bien odieux.

« — Oh! non, Monsieur, m'écriai-je, mais vous me faites peur.

« — Peur, Mademoiselle! c'est beaucoup d'honneur pour moi. Et d'où vient cela?

« — Je ne sais... mais j'ai peur.

« — Vous avez cependant bien des motifs de vous rassurer; n'êtes-vous pas entourée d'hommages et de flatteries? n'entendez-vous pas répéter vingt fois par jour que vous êtes belle et charmante?

« — Oui! mais vous ne me l'avez jamais dit, vous.

« — Je suis trop fier, Mademoiselle, pour adresser des compliments à une personne qui ne m'honore pas même d'un coup d'œil, et je vous croyais, je vous l'avoue, bien au-dessus de ces fadeurs banales.

« En ce moment, le fil dont je me servais cassa sous mes doigts, et toutes les fleurs se répandirent autour de moi; j'en fus couverte; quelques-unes s'effeuillèrent. Il en ramassa une des plus épanouies et se mit à l'effeuiller aussi.

« — Vous êtes bien jeune, Mademoiselle, reprit-il d'un air mélancolique; vous ignorez la vie et ses déceptions. Vous ne savez pas qu'un homme de mon âge a perdu toutes les illusions du vôtre, et combien c'est peu de chose qu'une existence ainsi décolorée. Vous vous plaignez de mon indifférence. Eh! mon Dieu! je suis indifférent à tout, je n'ai plus dans l'imagination un seul désir, plus dans le cœur un seul sentiment qui n'ait été brisé comme cette rose que je brise. Je vis, parce que je vis, sans but et sans espérance. De quel droit serais-je venu flétrir vos pensées enfantines de mon souffle glacé? Je fuis tout ce que je vois de susceptible d'éveiller mes regrets. Semblable à un ange déchu, j'envie les ailes des séraphins, moi qui ne peux plus quitter la terre. Je ne suis pas méchant, je me sens trop découragé pour cela, je ne suis rien. Vous voyez qu'il n'y a pas de quoi vous effrayer; vous voyez qu'il faut me plaindre et non pas me narguer comme vous l'avez fait jusqu'ici; je suis peu redoutable.

« Pardonnez-moi, Arthur, mais ce langage ignoré de moi, mais cette beauté si noble, si bien d'accord avec ses paroles, mais surtout l'expression de tristesse si profondément empreinte dans tous ses traits, firent sur moi une impression inattendue. J'osai le regarder, et toute

ma frayeur s'évanouit. Il ne me regardait point, lui, il continuait à effeuiller des roses.

« — Oh ! mon Dieu, Monsieur, murmurai-je tout émue, vous êtes donc bien malheureux ?

« Il sourit de nouveau de ce même sourire qui me perçait l'âme comme une flèche.

« — Cela vous étonne, Mademoiselle, qu'on soit malheureux d'être seul au monde, et de ne rien sentir; je le conçois, vous avez seize ans. Tressez vos couronnes, ajouta-t-il en se levant, veuillez m'excuser d'avoir mêlé mes sombres discours à vos préparatifs de fête. Voilà mon emblème à moi.

« Et il ramassa une scabieuse qu'il emporta en s'éloignant.

« Je revins toute rêveuse auprès de mon amie : le soir au bal je portais une garniture de scabieuses et de boutons de roses. Quand il me vit ainsi parée, il s'approcha et me jeta en passant seulement ce mot : *Merci !* Puis il alla se placer près d'une porte, et il ne bougea plus de la soirée.

« Je ne puis rendre compte de ce que j'éprouvai. Je ne le regardais pas et je le voyais en quelque lieu que je fusse, je sentais ses yeux sur les miens, je frissonnais malgré moi. Je m'éloignais de lui et j'y revenais involontairement. Cette soirée me pèse encore sur le cœur par le souvenir : depuis lors je n'ai pas eu une minute de repos.

« On parlait beaucoup de l'amour violent inspiré par cet homme à une jeune et charmante veuve; je n'avais pas même écouté ces propos; de ce moment je les dévorai tous, et je remarquai avec surprise qu'il se montrait très-indifférent à cette passion, si flatteuse pour lui. La pauvre femme s'en mourait de chagrin. Je crus, simple

et folle enfant, qu'il ne s'en était pas aperçu, et je me résolus à l'éclairer là-dessus dès que je pourrais lui parler. L'occasion ne tarda pas à se présenter. On se promenait dans le parc, Élisabeth me donnait le bras; il vint à nous. Nous nous mîmes à causer intimement, et je lui demandai si la certitude d'être aimé d'une femme digne de lui ne le consolerait pas et ne rendrait pas un peu de jeunesse à son âme.

« Il tressaillit et me regarda.

« — Dites-moi cela, repris-je ; j'ai besoin de le savoir.

« — Oui... sans doute... balbutia-t-il, en me regardant toujours.

« — Eh bien ! soyez donc heureux, car madame de*** vous aime ainsi.

« — Eh ! mon Dieu ! je le sais de reste, me répondit-il.

« Je revins de mon étonnement.

« — Ce n'est pas cela qu'il me faut ! ajouta-t-il.

« Trois jours après, on annonça qu'un courrier venait d'arriver, porteur de sa nomination à un grade important.

« — Votre ambition est satisfaite, lui dis-je ; l'ambition, c'est un intérêt dans la vie. Ne serez-vous donc pas moins triste ?

« — Ce n'est pas cela qu'il me faut, me répondit-il encore, le bonheur n'est pas là.

« Et depuis ce temps il devint mille fois plus mélancolique ; il se mit à fuir le monde, à me fuir surtout. J'en fus blessée, je retournai près de mon oncle.

« Une nuit, il faisait un admirable temps, j'avais ouvert ma fenêtre ; je regardais la lune, le ciel, le feuillage à moitié éclairé et les grandes ombres ; je m'enivrais du parfum des roses, je pleurais sans en connaître la rai-

son. Une pierre tomba auprès de moi ; j'eus peur ; mais voyant que tout était tranquille, je la ramassai. Elle était entourée d'un papier sur lequel il y avait seulement ces mots :

« Si vous voulez sauver un malheureux, ouvrez la « porte de votre chambre qui donne sur l'escalier de ser- « vice et attendez-moi. »

« Suivait son nom de baptême. Effrayée, tremblante, plus de sa douleur que de ma crainte, j'ouvris sans avoir seulement pris le temps de réfléchir. J'attendis ainsi quelques minutes, les yeux fermés, sans oser les lever ni sur la porte ni sur la fenêtre ; enfin ma conscience se réveilla, je sentis que je faisais mal, je courus à la porte et je la refermai au verrou. J'entendis monter doucement, mon cœur battait à m'étouffer. Il arriva, et trouvant la porte close, il frappa un coup si léger que je le devinai plutôt que je ne l'entendis. Je ne quittai pas ma place ; il frappa de nouveau, je ne répondis pas davantage. Il y eut un quart d'heure de silence pendant lequel je ne respirais pas ; ses sanglots étouffés arrivèrent à mon oreille. Il pleurait !... Que vous dirai-je ? Je tremblai qu'on ne l'entendît, l'appartement de mon oncle était si près (on m'avait donné celui de ma tante) ! Je me sentis surtout brisée de sa souffrance, j'hésitai longtemps, je combattis... Je finis par ouvrir ! »

En ce moment, la comtesse et Arthur jetèrent tous les deux un cri déchirant. Léonie, qui pendant ce long récit avait été obligée de s'interrompre plusieurs fois, tant sa faiblesse était grande, se trouva presque mal. Arthur ne se connaissait plus de fureur ; sa mère, écrasée sous le poids de ses larmes, semblait avoir perdu la raison.

— Son nom ! criait le malheureux jeune homme, son nom ! Oh ! Léonie, revenez à vous, et apprenez-moi son nom !

Léonie revint à elle, et prononça d'une voix faible :

— « Je ne vous le révélerai jamais, mon cousin ; car je ne veux pas que vous me vengiez. J'ai seulement désiré vous faire connaître les raisons qui m'avaient éloignée de vous. J'ai cédé à la plus puissante des séductions, celle de se savoir nécessaire à la vie d'un homme de ce caractère, d'un homme qui semblait jeter loin de lui avec tant de dédain l'amour des autres femmes et les hochets de la fortune. Maintenant j'ai la certitude qu'il m'a trompée, que tout cela n'était qu'un jeu ; et je meurs, parce qu'il n'est pas digne de moi, et que je ne suis pas digne de vous. »

Le comte, resté enseveli dans ses pensées pendant toute cette scène, se leva lentement et s'approcha de sa nièce :

— J'ai promis à mon frère mourant de servir de père à cette orpheline qu'il me confiait ; j'ai promis que ma maison serait la sienne, que mon fils serait son protecteur, et, quelque chose qui arrive, je tiendrai mon serment. Arthur doit renoncer à vous, Léonie ; mais comme il est homme d'honneur, il remplira l'engagement que je prends ici de vous donner la moitié de ma fortune en dot. Maintenant, le nom de cet homme : il vous épousera, sans qu'il soit besoin de l'y contraindre.

La physionomie mourante de Léonie se ranima à cette proposition ; elle essaya de se lever et de joindre les mains en signe d'actions de grâces.

— Il est trop tard, murmura-t-elle.

Quelques heures après elle expira sans avoir repris connaissance.

La fureur d'Arthur ne connaissait pas plus de bornes que son désespoir. Il se jeta sur ce corps inanimé avec des cris qui déchiraient le cœur de sa mère.

— Je saurai son nom, s'écria-t-il, et je le tuerai, cet infâme qui a détruit le bonheur de ma vie, qui a tué mon seul amour. Ma mère! ma mère! Son nom! Oh! par pitié, dites-le-moi!

Et il baisait frénétiquement les mains de sa cousine. Il s'aperçut qu'elle serrait entre ses doigts un papier chiffonné; plus prompt que la pensée, il s'en empara. La comtesse voulut le lui arracher, il n'était plus temps. Voici ce qu'il contenait :

« Hélas! il n'est que trop vrai, ma pauvre enfant, mon frère se marie. J'ai été frappée hier comme de la foudre. Il est venu ici, où, après bien des phrases, il m'a avoué ce que je regarde comme une mauvaise action, en me chargeant de t'y préparer. Votre manque de fortune à tous les deux est la raison qu'il m'a alléguée. — Je trouve un grand parti, a-t-il ajouté; elle est fiancée à son cousin; il faut de la raison, et, malgré mon amour pour elle, je sens que notre bonheur mutuel exige une rupture. Je lui écrirai, mais elle a dû le pressentir déjà. Elle ne m'a plus rencontré dans le monde, j'ai fui à dessein les occasions de la voir. — Je savais combien tu avais été blessée de cette indifférence, je lui en avais fait des reproches, le motif ne m'en est que trop expliqué maintenant! Pauvre amie, prends courage. Je ne puis pardonner à mon frère sa conduite, je ne puis lui pardonner surtout de m'avoir prise pour confidente d'une intrigue aussi basse. Je voudrais voler vers toi, je ne le puis, hélas! Crois-moi, avoue tout à ta tante, elle arrangera les choses pour le mieux. Oh! je n'aimerai jamais un homme, puisqu'ils sont ainsi! Il avait tant juré que tu deviendrais sa femme! Aie du courage, encore une fois, Dieu te secourra; mais nous sommes bien malheureuses toutes deux!

« ÉLISABETH D'AURAY. »

— Patience, pauvre Léonie ! continua Arthur après avoir lu cette lettre. Oh ! sois tranquille, tu seras vengée !

— Mon fils, interrompit la comtesse, déshonorerez-vous la mémoire de votre cousine en proclamant sa faute? Nous forcerez-vous à rougir devant le monde entier? Que ce secret reste enseveli entre nous, qu'il ne sorte pas de cette chambre. Nous rendrez-vous notre fille, et ne sommes-nous pas assez malheureux, sans que vous nous donniez un chagrin de plus?

— Vous comprenez bien, ma mère, que cet homme et moi nous ne pouvons demeurer tous les deux sur la terre, il faut qu'un de nous deux meure. Et ce sera lui, car le ciel est juste.

— Arthur, retenez ce que vous allez entendre. Ici, sur le corps de cette pauvre victime, en présence de Dieu, en présence de mon mari, je jure que je ne survivrai pas une heure à cet horrible duel. Et vous ne voulez pas me tuer, mon Arthur, n'est-ce pas que vous ne le voulez point ?

— Ma mère, je ne puis, je ne puis vous promettre de me déshonorer même pour sauver votre vie. Quoi ! cet homme qui a causé la mort de ma fiancée vivrait heureux et tranquille quand il m'a tout enlevé ! Quoi ! il pourrait se vanter d'avoir ravi l'honneur et la vie à Léonie de Champville sans qu'Arthur de Champville l'eût puni? Mais ce n'est pas possible ; mais il faudrait que je fusse un lâche, un infâme, si j'y consentais. Et vous-même, ma mère, vous oubliez qui vous êtes, vous oubliez votre noble caractère quand vous me défendez la vengeance.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi, s'écriait la pauvre mère.

— Je suis meilleur juge que vous dans tout ceci, Ar-

thur; vous connaissez ma sévérité dans ce qui regarde l'honneur de ma famille. Je suis votre père, et vous devez m'obéir. Je vous ordonne donc de vous retirer chez vous, d'y rester jusqu'à demain matin. Je vais peser les circonstances de cette malheureuse affaire, et je vous donne ma parole d'officier et de gentilhomme que s'il est nécessaire de la poursuivre, je ne m'opposerai pas à ce que vous le fassiez. Si l'autorité des parents est sacrée, c'est surtout dans une occasion comme celle-ci. Rappelez votre raison, votre courage, et regardez votre mère, ses larmes vous prêteront de la force.

Arthur se jeta dans les bras de la comtesse et promit d'obéir aux ordres qu'il recevait du général. Celui-ci le regarda sortir en secouant la tête, et dit tristement :

— C'est un noble et généreux enfant, Madame; il est dommage de l'exposer au fer d'un malhonnête homme. Mais, hélas ! je crains qu'il ne soit bien difficile de l'éviter. Rentrez aussi chez vous, mon amie, reposez votre tête, et espérez en Dieu. J'ai de grands devoirs à remplir. Je n'y faillirai pas. Mon pauvre frère m'inspirera, et le ciel viendra à notre aide.

Quand la nuit fut arrivée, la comtesse appela sa femme de chambre, et lui ordonna d'aller chercher une voiture de place. S'enveloppant d'un châle et d'un long voile, elle descendit et sortit seule de son hôtel, sans avoir donné aucun renseignement et sans dire à quelle heure elle rentrerait.

IV

Convenez, qu'il y a d'étranges événements dans la vie intime, et que souvent on serait tenté d'accuser

la Providence, lorsqu'on la voit accabler de tant de maux une pauvre créature innocente et malheureuse. C'est que nous ne savons pas le secret de ses douleurs, c'est que nous nommons souffrance ce qui n'est peut-être qu'un châtiment. Il n'y a pas une de nos fautes qui ne porte en elle-même le germe de sa punition. Celles qui sont le plus sévèrement et le plus sûrement expiées, ce sont les fautes du cœur. Presque toujours elles engendrent l'ingratitude, bien plus certainement encore l'oubli. Dieu se sert de ces tortures pour rappeler à lui les âmes d'élite; l'amour, c'est le creuset où l'or s'épure. Après ces épreuves, il n'y a plus que le ciel.

Madame de Champville se fit conduire dans la rue de la Chaussée-d'Antin, et demanda au concierge d'une maison d'assez belle apparence si le colonel d'Auray était chez lui. On lui répondit qu'il était sorti depuis plusieurs heures, mais que si elle voulait monter, elle trouverait son valet de chambre. Elle monta, pouvant à peine se soutenir. On la conduisit dans le cabinet de M. d'Auray et on la laissa seule.

Elle resta d'abord sans rien voir, sans rien chercher; peu à peu elle releva la tête, et se mit à examiner la demeure de cet homme qui tenait peut-être la vie de son fils entre ses mains. En face d'elle, sur un bureau surmonté de trophées d'armes, elle aperçut une petite boîte, de forme bizarre, et aussitôt son attention s'y concentra tout entière. Elle prit le coffre, le retourna dans tous les sens, chercha un ressort caché et l'ouvrit. Un portrait se présenta à sa vue.

— C'est cela, s'écria-t-elle; il n'a pas tout oublié. Oh! il m'entendra, j'ai bon espoir.

Et son regard mélancolique se porta de nouveau au-

tour d'elle ; elle découvrit dans toutes les parties de cet appartement d'autres souvenirs, d'autres gages d'amour. Des portraits, des ouvrages de femmes, des lettres à moitié ouvertes, enfin tout cet intérieur d'homme à bonnes fortunes que quelques-uns affectent de dissimuler, et que nul d'entre eux ne sait cacher tout à fait.

— Voilà sa vie, et voilà la mienne, se dit la comtesse ; des succès, du bonheur, de l'oubli pour lui ; des larmes, des souffrances et l'isolement pour moi. Hélas ! d'aujourd'hui seulement la douleur l'atteindra peut-être !

La boîte au portrait restait ouverte, elle la considéra de nouveau.

— J'étais ainsi ! Qu'il y a loin de ce visage flétri à cette fraîche et jeune physionomie ! Oh ! le regret, le regret ! c'est l'enfer de cette vie ; c'est peut-être aussi l'enfer de l'autre !

On sonna à la porte de l'appartement, un bruit de pas retentit dans l'antichambre : c'était le colonel.

— Je n'y suis pour personne, disait-il d'un ton brusque à son valet de chambre.

— Excepté pour moi, colonel d'Auray, interrompit la comtesse en ouvrant la porte.

Le colonel fit trois pas en arrière.

— Vous, Madame, vous ici !

— Oui, moi, moi qui ne sortirai pas que je ne vous aie parlé, que je n'aie obtenu de vous ce que je désire. Je viens ici en mère, colonel d'Auray, et Dieu lui-même écoute la prière d'une mère !

— Eh bien, Madame, entrez donc, puisque vous le voulez. Qui a pu vous inspirer une semblable démarche ? je vous écoute, que me voulez-vous ?

— Ce que je veux ! Mais vous ne savez donc pas que

Léonie est morte ? vous ne savez donc pas qu'elle était la fiancée de mon fils, que mon fils a tout appris, qu'il veut votre vie, que je suis au désespoir, que je viens vous supplier de fuir ce duel abominable ? car vous êtes déjà meurtrier une fois, vous avez déjà les mains sanglantes, et Dieu vous punira, Monsieur, si vous n'achetez pas votre pardon par un sacrifice.

— Je ne chercherai pas votre fils, Madame, mais je ne puis le fuir. Vous ne sauriez exiger de moi que je me déshonore.

— Et ne m'avez-vous pas déshonorée, Monsieur ? n'avez-vous pas exigé de moi que je foulasse aux pieds les devoirs les plus sacrés de mon sexe et de ma position ? Vous avez donc tout oublié, Gustave ? ma voix, la voix d'une femme que vous avez aimée, n'a donc plus de pouvoir sur vous ? Rappelez le passé, rappelez les souvenirs que j'invoque comme un bouclier pour mon enfant. Vous m'avez tant de fois juré un amour éternel ! je vous ai vu à mes genoux épiant un de mes désirs pour le satisfaire, et maintenant que je vous demande la vie de mon fils, vous me repousseriez ! Non, non, Gustave, la chose est impossible.

Le colonel fit un geste pour l'éloigner de lui, elle reprit :

— J'ai tout entendu de la bouche même de Léonie ; j'ai reconnu dans l'habileté avec laquelle elle fut séduite les mêmes ruses employées jadis contre moi, et dans les mêmes lieux, dans les mêmes circonstances. Oh ! quand cette pauvre petite racontait ses émotions, lorsqu'elle me dépeignait votre première entrevue, vos supplications, vos larmes, ses craintes, ses combats, sa chute enfin, il me semblait écouter ma propre histoire ; cet escalier que vous aviez appris à connaître pour moi et que vous re-

montiez pour elle, ce billet, ces menaces ! mon Dieu ! mon Dieu! Gustave, tout cela fut semblable. Et deux mois après cette faute, l'expiation commença, vous me quittâtes, mon mari revint, je préludai à cette vie d'isolement et de remords que j'ai menée depuis vingt ans : car depuis vingt ans, vous le savez bien, je n'ai pas quitté les lieux où je fus coupable ; depuis vingt ans, j'ai cessé de vous voir, et vous, Gustave, vous avez cessé de m'aimer. Je me suis consacrée en entier à mon fils, j'ai veillé sur sa jeunesse, j'ai demandé le pardon de ma faute, pour que les suites n'en retombassent jamais sur lui. Et vous, Monsieur, vous qui ne m'aviez rien laissé en me fuyant si vite, vous qui ne m'avez pas même cherchée après une aussi longue séparation, vous qui avez été mon premier, mon unique amour, vous m'avez enlevé ma seule consolation, le bonheur de mon fils. Sans respect pour nos liens brisés, vous avez séduit ma nièce, la fiancée d'Arthur ; vous avez causé sa mort ; et quand je vous supplie, pour prix de tant de maux, de tant d'offenses, de fuir, de m'éviter un dernier coup, de me conserver mon enfant, vous me répondez que vous ne pouvez pas vous déshonorer pour moi ! C'est là qu'est le déshonneur, Monsieur, et non pas dans la réparation que je vous demande.

— Merci, Madame, encore une fois, je ne reculerai pas devant une provocation. Les choses peuvent être poussées si loin que ma volonté même ne les arrêterait point. Je tremble de vous voir ici : si monsieur de Champville, si monsieur votre fils s'apercevaient de votre absence, s'ils vous savaient chez moi, ce que vous voulez éviter arriverait bien plus sûrement.

— Vous cherchez à vous débarrasser de moi, Monsieur, car ma présence est un reproche pour vous, je vous rap-

pelle deux victimes; mais, je ne m'en irai point que je n'aie votre promesse, votre promesse irrévocable d'empêcher à tout prix ce combat. Ce ne sont pas des mots en l'air que je veux, c'est un serment. Je l'exige et j'en ai le droit.

— Non, non, Madame, cela ne se peut pas. Vous n'ignorez pas ce que c'est que l'honneur d'un homme, d'un militaire? Il y a des insultes qui veulent du sang.

— Quoi! vous appelez cela de la bravoure! Vous, connu par votre habitude des armes, aller vous mesurer contre un enfant sortant à peine des bancs de l'école! Ce serait un assassinat et non pas une victoire. Tout le monde vous accuserait, vous seriez plus déshonoré de la sorte, croyez-moi.

Le colonel s'éloigna encore et ne répondit pas.

— Je l'ai prié aussi, ce malheureux jeune homme; comme vous il a été sourd à ma prière. Lui, au moins, il avait un prétexte : il est offensé, il a perdu par vous tout ce qu'il aimait. Vous! que vous a-t il fait? Que lui reprochez-vous? N'est-il pas aussi votre victime?

— Il m'a insulté, Madame, insulté grièvement et devant témoins.

— Déjà! Oh! Gustave, me voilà à vos genoux, me voilà à vos pieds; ne donnez pas de suite à cette querelle, vous ne le pouvez pas, vous ne le devez pas.

— Madame, vous me navrez, mais... c'est impossible, encore une fois.

— Eh bien! sachez donc un secret terrible, un secret que je n'ai pu dire à mon fils, que je voulais vous cacher, que je voudrais cacher au monde entier; vous me l'arrachez malgré moi, Dieu me pardonnera de vous le révéler. Vous ne vous battrez pas contre Arthur, parce que... Arthur est votre fils.

— O mon Dieu! s'écria le colonel. Madame, que dites-vous? Cela est horrible! cela n'est pas!

— Plût à Dieu! je ne me serais pas condamnée à vingt ans de larmes! Oui, Arthur est votre fils; quand vous m'avez quittée si brusquement, je le portais dans mon sein; je ne vous l'avais pas avoué encore; je n'osais point. Mon mari revint; alors je sentis toute l'étendue de ma faute, le courage me manqua aussi pour la lui apprendre; il ne s'en douta jamais, et, lâche que je suis, je supportai la honte de lui voir adopter l'enfant de l'adultère plutôt que celle de rougir devant lui. Je fus très-malade tout le temps de ma grossesse; nul ne fut surpris de mon accouchement prématuré. Vous étiez à l'armée, notre liaison avait été si courte; elle s'était formée à la campagne, dans un très-petit cercle; on n'eut pas de soupçons. Je m'imposai la loi de garder pour moi ce secret : je jurai que vous n'en auriez jamais connaissance, et si vous ne m'y aviez pas forcée, je n'aurais pas manqué à mon serment.

Pendant que la comtesse parlait, le colonel était resté anéanti sur un fauteuil, la tête cachée dans ses mains. Il ne répondit pas d'abord. Enfin, il s'approcha d'elle, et lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots:

— Amélie, vous êtes une noble femme, une sainte martyre. Vous méritiez une autre destinée. Je suis maudit, car j'ai causé tous les chagrins de votre vie, et il me reste à vous frapper d'un coup plus douloureux encore. Pardonnez-moi, pauvre mère, pardonnez-moi, j'expie en ce seul instant toutes mes fautes; mon cœur est déchiré.

— Eh bien! eh bien!

— Eh bien! ce combat que vous vouliez éviter, cette horrible rencontre, cet assassinat dont vous me menaciez tout à l'heure, tout cela a eu lieu...

— Mon Dieu ! et Arthur !

— Oh ! prenez pitié de moi, ne me maudissez pas. Il vit, il vit, interrompit-il, voyant qu'elle était prête à défaillir ; il vit... mais je l'ai blessé.

— Ah !

— Courez près de lui, allez le soigner, le couvrir de votre égide maternelle, sauvez-le, sauvez notre enfant, vous nous sauverez tous les deux.

— Arthur ! mon fils, blessé par son père, c'est affreux ! mon Dieu ! donnez-moi du courage !

— Allez, allez, Amélie ; pourtant, avant de me quitter, accordez-moi un regard de miséricorde. Songez que vous me laissez seul, sans consolation, avec le fantôme de mon crime devant les yeux.

— Oh ! laissez-moi, vous êtes un bourreau ; laissez-moi courir près de mon enfant.

En ce moment la porte d'un appartement voisin s'ouvrit ; un homme pâle comme un spectre, le visage bouleversé, la contenance morne, entra lentement. Il regarda sans parler les deux acteurs de cette scène, tremblants tous les deux et interdits. C'était M. de Champville. La comtesse, par un mouvement machinal, s'était jetée à ses genoux.

— Madame, dit-il enfin, votre fils est mort, et je venais le venger !

La pauvre mère tomba par terre sans pousser un seul cri, comme frappée de la foudre. Le colonel resta cloué à sa place.

— Quant à vous, Monsieur, continua le général, j'apprends le même jour tout ce que je vous dois. Vous avez été pour ma famille un fléau mortel ; Dieu vous pardonnera peut-être, mais je vous laisse à vos remords. Il ne me reste que l'honneur ; je ne ferai point un éclat qui

me rendrait la fable du public. Vous m'avez enlevé jusqu'à la consolation de pleurer avec *elle* celui que je croyais mon enfant; à présent vous pouvez prendre ma vie, j'en ferai bon marché.

— Je suis à vos ordres, Monsieur; moi aussi, j'ai assez de la vie.

La fin de cette triste histoire fit quelque bruit, néanmoins personne n'en connut le secret. On soupçonna une rivalité d'amour entre le colonel et Arthur; mais le passé resta impénétrable. Le colonel rompit son mariage et s'expatria; on assure qu'il a pris du service chez le pacha d'Égypte. Le comte retourna à Champville avec le corps de Léonie et celui d'Arthur. La comtesse se retira au couvent, où elle vit encore dans les exercices de la plus haute piété.

M. de Champville est un de mes vieux amis, c'est de lui que je tiens cette histoire et quelques détails que je ne vous ai pas donnés encore.

Arthur s'était échappé par la fenêtre de sa chambre, qu'il avait fermée en dedans. Sautant dans le jardin, pendant qu'on le croyait chez lui, il s'était rendu aux Tuileries où M. d'Auray se promenait chaque jour, et sous un prétexte frivole il l'avait provoqué d'une façon si éclatante, que, dans leur fureur de vengeance, les deux rivaux avaient couru sur le terrain avec les premiers témoins venus. Arthur fut blessé grièvement; cependant on conservait quelque espérance; on essaya de le transporter près de sa mère comme il le demandait; il mourut peu d'instants après son arrivée à l'hôtel, d'où la comtesse était absente. M. de Champville assista à ses derniers moments; apprenant que sa femme était sortie, il se douta que ses craintes l'avaient conduite auprès du colonel. On lui refusa la porte de M. d'Auray, en lui

disant qu'il était avec une femme; ses soupçons augmentèrent, il s'installa malgré le domestique dans le salon à côté du cabinet, et entendit la fin de leur conversation. Ce fut ainsi qu'il apprit la faute de la comtesse et le terrible châtiment qu'elle venait de subir. Nous en avons parlé bien souvent ensemble, il lui conservait une tendresse et une pitié inconcevables.

— Elle est si malheureuse, me disait-il, elle a tant expié!

En effet, mon cher enfant, il y a un double malheur dans la vie d'une femme qui commet une faute et qui la commet pour un homme indigne d'elle, car, outre le malheur, il y a la honte. On se repent de ses erreurs, on se reproche un mauvais choix. Il semble qu'alors il ne reste plus d'excuse. Les femmes d'à présent sont doublement coupables en oubliant leurs devoirs, car, en toute vérité, il n'y a guère d'hommes qui le méritent.

LA MARGRAVE

I

Vous m'écrivez de Baden, mon cher Gustave, vous me tourmentez de loin comme de près, avec votre jalousie, et vraiment je ne m'attendais guère à tant d'honneur. A quatre-vingt-huit ans sonnés, la gloire en est peu commune. Il est vrai que c'est une jalousie étrange, celle des vieux récits et des histoires ! Parce que j'ai rassemblé pour le comte de Mans quelques-uns des souvenirs de ma jeunesse, il faut que vous ayez les vôtres. Parce que je lui ai conté mon siècle, parce que je lui conterai bientôt celui-ci, il faut que je trouve quelque chose à vous dire, ou vous me menacez d'une insurrection. Vous vous appuyez pour cela sur l'amour de monsieur votre grand-père, amour qui date de plus de soixante ans, et que je n'eus jamais l'esprit de récompenser. C'est reprendre les choses d'un peu loin, convenez-en, Monsieur.

Comme il m'aimait ce pauvre comte de Sartiges! Comme il désirait faire de moi votre grand'mère ! et je n'ai pas voulu. J'adorais alors le chevalier de Lancri, que la bizarrerie de votre aïeul vous a choisi pour par-

rain. Je le vois d'ici, me disant, au moment de votre naissance (il y a de cela vingt-huit ans) :

« Il s'appellera Gustave; ce nom que vous avez aimé lui portera bonheur ! »

Je crois que M. de Sartiges avait encore un peu d'amour pour moi, malgré ses deux mariages et ses nombreuses infidélités. Alors on aimait longtemps et tard. Vous n'imaginez pas comme il était charmant, monsieur votre grand-père ! Son visage pâle avait une distinction exquise, la poudre le blanchissait encore; et puis c'étaient des façons si nobles, il était si bien grand seigneur ! Il avait tant d'esprit, tant de finesse et de malice ! Je ne me pardonnerai jamais d'avoir repoussé tout cela, et pour qui !

J'en reviens à vous, car je m'aperçois que je rabâche. Vous voulez une histoire. Eh bien ! vous en aurez une : une histoire qui s'est passée dans le pays où vous êtes, et que vous ne savez certainement pas. Mais je dois d'abord vous apprendre comment je la sais, moi; cela a besoin d'excuse et d'explication.

En 94 j'étais à Baden, et je me promenais souvent dans le parc de *la Favorite*. J'aimais à réfléchir au milieu de ces bosquets qui me rappelaient un peu notre *Trianon*. Presque tous les jours j'y rencontrais une très-vieille femme, ayant fort bon air, de grandes manières, enfin tout ce qui annonce la grande dame, et j'ai toujours eu un penchant pour mon *ancien métier*. Nous nous parlions quelquefois. La comtesse de Hauenzern (tel était son nom) savait toute l'Allemagne sur le bout de son doigt, on l'eût prise pour l'Almanach de Gotha. Nous passions en revue les familles princières et les maisons souveraines; nous déplorions les malheurs de la révolution, et je me rappelle que la comtesse ne se consolait

pas de ce que je brûlais *de la chandelle*. Cela lui semblait le *nec plus ultra* du malheur. Elle m'envoya au jour de l'an cent livres de bougie.

Un matin que nous étions assises entre le palais et l'ermitage, les regardant tous les deux, elle me dit :

« Je parie que vous ne savez pas qui a créé ce jardin, ni pourquoi vous voyez cette chapelle dans une résidence de plaisir ? »

Je lui avouai que je l'ignorais.

« Eh bien ! je vais vous l'apprendre, répondit-elle. Aucune personne vivante peut-être n'a connaissance de tout ceci. C'est dans ma famille que j'ai appris ces détails oubliés de tous. Vous qui aimez à garder des souvenirs, conservez celui-là. »

Et alors elle me conta la fondation de ce joli château, telle que je vais vous la répéter. Seulement elle y joignit des faits historiques que j'ai perdus, ayant négligé de les écrire sur-le-champ. Pour y suppléer, il me faudrait faire des recherches, il me faudrait feuilleter de gros livres, ce que j'ai en horreur, et peut-être ne serais-je pas plus avancée après qu'avant. Prenez donc mon récit comme je vous le donne, comme la *physiologie* (mon Dieu ! quel mot !) du cœur d'une femme dont le nom est historique, mais dont je ne sais que le nom et le cœur. De bonne foi, qu'est-ce que cela vous fait, pourvu que je vous amuse?

Il s'agit donc de la margrave Sibylle, douairière et régente de Baden, qui vivait dans le commencement du dix-huitième siècle. De qui était-elle fille ? Je l'ai oublié, aussi bien que le nom de son mari et celui de ses enfants. Elle en avait plusieurs ; j'en ignore le nombre, et je suis trop paresseuse pour m'en informer. Elle était veuve, c'est tout ce qu'il nous faut, et quant à cela, j'en suis sûre.

C'était une princesse très-extraordinaire que la margrave Sibylle. On vantait dans toute l'Europe ses grâces, sa beauté et son esprit. Elle protégeait les arts et les cultivait elle-même plus qu'aucune femme de son temps. On lui reprochait toutefois un grand penchant à la galanterie, une soif inextinguible de plaisirs, un besoin immodéré d'hommages et un caractère porté à la vengeance, à la dureté, à l'orgueil, absolument comme le Satan du *Paradis perdu*. Tous ces *avantages*, joints à une coquetterie savante, la rendaient un vrai fléau pour les cœurs de ses sujets. C'était bien au-dessus de la *reine Victoria*, vraiment! Ils en tombaient amoureux par centaines. Quelques-uns en moururent, il y en eut aussi qui n'en moururent pas.

Au milieu de ses triomphes, la margrave s'ennuyait. L'ennui se fourre partout. Elle savait par cœur ce qui devait lui arriver; les incidents romanesques se pressaient sur ses pas d'une telle sorte qu'elle n'y faisait pas même attention. Le lendemain ressemblait à la veille. Elle courait dans ses châteaux, les retournait de la cave au grenier, espérant y trouver du nouveau, et ne pouvant jamais y réussir. Quand elle vit cela, elle prit une grande résolution, et se décida à en bâtir un autre.

L'emplacement choisi, on se mit à l'œuvre. Ce qu'elle voulait, elle le voulait bien, la margrave Sibylle, et le château s'éleva comme sous la baguette d'une fée. Les jardins se dessinèrent; les pièces d'eau se creusèrent, la rivière coula, les arbres grandirent, en naissant les oiseaux chantèrent; la nature fit de la courtisanerie, la souveraine l'ordonnait. Elle présida elle-même aux travaux, cela changea sa vie : au lieu de marcher sur les tapis, elle se promena dans le mortier: elle salit ses souliers de satin et ses robes à queue, et prit plaisir à hâler

ses belles mains au soleil; il *l'ennuyait* de mettre des gants.

Lorsqu'on eut posé la dernière pierre de ce joli château, Son Altesse, ayant fini avec les maçons, s'empara des tapissiers. Elle entreprit des ouvrages de Pénélope, pour meubler de nouveaux appartements. Elle broda des tentures, les couvrit de fleurs de sa composition, fleurs singulières s'il en fut, toutes composées de chiffons en relief, ce qui donne la plus grande opinion de la patience et de l'adresse de madame Sibylle. On les a religieusement conservées, et on a bien fait. Après les tentures, elle songea aux siéges, et puis aux tapis, et puis aux lustres. Elle orna tant qu'elle put ce séjour de prédilection; mais cela eut une fin comme le reste. Alors l'ennui reparut.

Un courtisan, inspiré de la fortune, lui apporta un jour une pensée merveilleuse. Il lui parla de ce que vous appelez aujourd'hui les *bals costumés*. Elle adopta bien vite cette idée et ordonna les travestissements les plus magnifiques. Cela dura un hiver, pendant lequel la cour se ruina à suivre ces capricieuses fantaisies. Hélas! après l'hiver l'ennui revint encore !

Que faire? mon Dieu! On se promena dans les allées, à pied, à cheval, en carrosse, à âne, de toutes les façons possibles, mais il fallait toujours recommencer! Un soir la margrave soupait en s'entretenant d'affaires avec son premier ministre; par distraction elle étendit le sel sur la table. La lumière des bougies le faisait scintiller de mille feux.

— Regardez, baron, dit-elle, on croirait que c'est de la glace. A propos de glace, quand irons-nous en traîneau?

— Cet hiver, si Son Altesse le désire.

— Cet hiver! allons donc! un beau mérite! Tout le monde y peut aller, le dernier savetier de Baden tout comme moi. Je veux que ce soit maintenant.

— Mais, Madame, au mois d'août...

— Mais, Monsieur, je le veux et j'irai, et j'irai d'ici à Carlsruhe, il n'y a que sept lieues, c'est peu de chose, et j'irai dans huit jours. Cela m'amusera peut-être.

Vous me croirez si vous voulez, mon cher Gustave, pourtant je dis la vérité. Cette belle margrave fit couvrir de sel la route de la Favorite à Carlsruhe et se fit conduire en traîneau, au grand ébahissement des bons Allemands, accoutumés cependant à ses folies. Cela fut charmant trois fois, et l'on s'ennuya de nouveau.

Un peintre français, assez mauvais barbouilleur, se fit présenter à la princesse. Elle le reçut comme une nouveauté, c'est-à-dire à merveille; elle se mit à faire faire son portrait, en manière de distraction, et on la représenta dans ses plus jolis costumes de caractère. Elle, ses enfants, les dames de la cour, les seigneurs, les valets, tout le monde y passa. L'artiste fit sa fortune. Pour que toutes leurs figures pussent se trouver réunies, elle démeubla une pièce de son appartement et en couvrit les murs depuis le haut jusqu'en bas. Je vous engage à aller visiter cette curieuse collection, il n'en existe pas une semblable en Europe.

Malgré ses efforts, lorsqu'il n'y eut plus de place, il fallut renoncer aux portraits, et pour le coup l'ennui s'attacha à la margrave, s'incrusta dans sa tête et s'établit de manière à ne pas se laisser déloger pour peu de chose. Il résista même au changement de favori, renouvelé à plusieurs reprises, et ne daigna pas s'occuper de la passion subite que prit Son Altesse pour les souris blanches. A l'imitation de madame de Montespan, elle

s'entoura de ces vilaines bêtes, ce qui ne l'empêchait pas de bâiller à se décrocher la mâchoire.

Un soir, il y avait grand jeu à la cour, la margrave perdait cinq ou six cents louis et ne prenait pas la peine d'en être fâchée. Elle avisa dans le coin du salon un jeune comte, joli comme un ange, petit, mignon, fait à peindre, avec de grands yeux bleus, une belle main, un sourire d'enfant ; il la regardait d'un air si respectueux, si tendre, il y avait tant d'adoration dans cette physionomie naïve et fière tout à la fois, qu'elle ne put s'empêcher de le remarquer.

De l'autre côté de l'appartement, une fille d'honneur, belle, fraîche, gracieuse, regardait le jeune comte, comme le jeune comte regardait la margrave ; celle-ci comprit sur-le-champ tout le parti qu'elle pouvait tirer de cette position.

« Oh ! oh ! se dit-elle, cela sera peut-être amusant ! »

Et, appelant un de ses chambellans, elle ordonna au comte de Hauenzern de se rendre auprès d'elle.

Or, vous saurez que depuis six mois qu'il était à la cour, ce pauvre comte soupirait pour Sibylle, qu'elle n'y avait jamais fait attention, et qu'il s'en mourait de chagrin. Il était fiancé à mademoiselle de Freyberg, la fille d'honneur ; leurs familles désiraient cette union, elle allait se conclure, lorsqu'on eut la malheureuse idée d'envoyer le comte à la résidence pour voir la jeune fille. Dès qu'il eut aperçu la margrave, il ne songea plus qu'à elle, il oublia tout. Grâce à cette belle passion, ils souffrirent chacun de son côté jusqu'à ce que le désœuvrement de madame Sibylle changeât de nouveau leur existence.

Le comte s'approcha en tremblant de la souveraine ; il aurait fléchi le genou s'il en eût eu la force, il ne put

que rester interdit sans trouver une parole. Mademoiselle de Freyberg pâlit d'une manière effrayante. Toute la cour devint attentive.

— Monsieur le comte, dit-elle assez haut pour que chacun l'entendit, j'ai nommé ce matin le baron de Fulkenstein sous-gouverneur du margrave Louis ; il laisse vacante une place de chambellan près de ma personne ; je vous la donne. Vous pouvez l'écrire à votre père, il verra que je n'oublie pas les anciens services.

Le jeune homme, ébloui, salua jusqu'à terre et se retira ; la princesse lui fit signe de rester.

— Vous ne jouez jamais ?

— Jusqu'à présent, Madame, je n'ai pas songé.....

— La première fois on gagne toujours ; jouez pour moi, j'ai été très-malheureuse ce soir. Asseyez-vous là.

Les courtisans se regardèrent ; c'était décidément une faveur marquée. On entendit une petite rumeur au bout de la galerie. Mademoiselle de Freyberg se trouvait mal.

— La grande-maîtresse devrait bien apprendre aux filles d'honneur à se guérir de leurs évanouissements ; cette mode insupportable des vapeurs nous vient de France. Je ne connais rien de plus *ennuyeux*, ajouta la princesse ; et puis c'est une habitude très-fatigante.

Pendant ce temps le comte jouait et gagnait comme un novice. Son Altesse le félicita de son triomphe, et ce fut sa main qu'elle prit pour rentrer dans ses cabinets.

Le lendemain, madame Sibylle donna ses ordres pour une grande promenade ; la fantaisie lui était venue d'aller visiter les ruines du vieux château. On parlait beaucoup d'un ermite dont la sainteté se répandait à dix lieues à la ronde ; il passait pour un prophète, pour une sorte de saint Antoine ; c'était le cas d'essayer

les séductions. Pendant toute la route qu'elle fit à cheval, elle retint le comte de Hauenzern à côté d'elle, dans les sentiers étroits il n'y avait place que pour deux ; bientôt ils devancèrent le reste de la suite qui, accoutumée à ces sortes de priviléges, se tint en arrière jusqu'à ce qu'on la rappelât. La princesse avait juré que, dans ce tête-à-tête, l'amoureux timide parlerait malgré lui. Elle mit donc en usage tout l'arsenal de sa coquetterie, et jamais général d'armée ne déploya une tactique plus savante ; elle l'entoura de mille réseaux, elle se représenta comme une *bonne femme,* puis comme une *femme malheureuse,* fatiguée du poids de la grandeur, puis comme une femme *incomprise* (vous voyez que ce n'est pas votre siècle qui les a inventées, quoiqu'il en ait la prétention). Il lui manquait un ami, elle n'avait que des courtisans qui la jugeaient mal, qui la croyaient légère et coupable peut-être, parce qu'elle était triste et qu'elle voulait se distraire, parce qu'elle cherchait, elle, pauvre princesse, un bras pour s'appuyer, un cœur noble pour la *comprendre,* une âme franche pour la deviner.

Le jeune homme devint rouge comme une cerise. Il essaya de parler, il rougit encore ; enfin une larme tomba de ses yeux, et il murmura si bas qu'on l'entendait à peine :

— Oh ! Madame, vous êtes admirable ; acceptez mon sang et ma vie !

Enfin, il avait parlé !

Bien entendu que mademoiselle de Freyberg était là par ordre. Elle comprit de loin ce qui se passait, mais elle ne se trouva pas mal, parce qu'on ne se trouve pas mal toutes les fois qu'on souffre. Elle renferma sa douleur ; on l'observait, et malgré son innocence, son instinct de femme lui donna la force de ne pas

augmenter le succès de sa rivale en y joignant ses pleurs.

Arrivée au pied des ruines, la princesse descendit de cheval.

— Quelqu'un peut-il nous conduire au révérend ermite, Mesdames? Habite-t-il la salle des chevaliers, ou s'est-il construit une cabane dans la cour?

— Mademoiselle de Freyberg est sa favorite, répondit le grand-maréchal, elle pourra guider Son Altesse.

— Est-il vrai, Mademoiselle, que vous connaissez le bon père?

— Il me reçoit avec bienveillance, Madame.

— Pourrez-vous lui annoncer mon arrivée?

— Si Son Altesse l'ordonne, je vais...

— Je serai charmée d'être présentée par vous, mademoiselle de Freyberg, vous êtes un joli introducteur.

— Oh! Madame, présentée!

— Oui, certainement. Il y a des instants dans la vie où nous ne sommes toutes que des femmes.

La jeune fille salua interdite et pénétra dans les ruines. Madame Sibylle s'assit sur un pan de mur et permit à tout le monde d'en faire autant. Le comte de Hauenzern, perdu dans son bonheur, se tenait debout auprès d'elle. A peine faisait-il attention aux spectateurs intéressés qui l'entouraient.

« Elle m'aime, se disait-il, elle m'aime! »

Et il serrait sur sa poitrine le gant brodé et à frange d'or que la coquette lui avait laissé prendre. Il oubliait alors qu'elle était princesse et ne se rappelait que sa passion. Après un quart d'heure d'attente, la fille d'honneur reparut.

— Eh bien! nous commencions à désespérer de votre retour, et nous allions envoyer savoir si quelque géant ou quelque monstre ne s'était pas présenté à vos regards

dans la grotte du puissant enchanteur. Quelles nouvelles apportez-vous?

— En vérité, Madame, je n'ose les répéter.

— Ah ! ah ! votre message est donc peu courtois. N'importe, je puis tout entendre, je n'ai pas coutume de m'effrayer, même des oracles. Parlez.

— Eh bien ! Madame, voici les propres expressions du solitaire.

« Dites à Sibylle que je ne veux pas la recevoir aujour-« d'hui. Je ne pourrais pas répondre à ses questions. « Mais dans un mois, jour pour jour, heure pour heure, « qu'elle revienne ; je lui apprendrai ce qu'elle désire « savoir. D'ici là, je prierai pour elle. »

La princesse se troubla un peu à cette réponse ; elle réfléchit un instant ; ses yeux se tournèrent comme involontairement vers le comte de Hauenzern. Chacun l'examinait en silence, jamais elle n'avait semblé si empressée de plaire.

— Dans un mois ! reprit-elle enfin à voix basse et lentement, dans un mois ! Oh ! je reviendrai !

II

Un mois ! c'est quelque chose dans la vie, c'est souvent notre destinée. Nous appelons de tous nos vœux la fuite du temps, et lorsqu'il est passé, nous le regrettons. Rien ne prouve mieux notre nature imparfaite, rien ne nous apprend mieux à nous défier de nous-mêmes. Notre raison ne nous sert qu'à déranger notre existence. Quand je dis notre raison, j'entends ce quelque chose de plus que l'instinct auquel nous obéissons presque tou-

jours, et qui, presque toujours aussi, nous conduit à d'étranges sottises. Je n'ai jamais vu personne qui fût parfaitement content de son passé, personne qui ne dît : *Oh! si j'avais su!* et cependant personne ne profite de la science acquise à ses dépens. Tout ceci est pour vous amener à comprendre pourquoi, un mois après la visite de la margrave au vieux château, nous retrouvons le comte de Hauenzern à côté d'elle, dans la même allée, dans le même tête-à-tête ; pourquoi nous le retrouvons triste, au lieu de le retrouver heureux ; pourquoi il n'est plus timide ; pourquoi il est d'une froideur glaciale, lui que nous avons laissé si passionné. C'est qu'il avait vu se réaliser ses espérances, et qu'il sentait combien ses espérances étaient des chimères.

Quant à la margrave, elle redoublait d'agaceries ; elle déployait ses séductions, et ses coquetteries offraient tant de charmes, que la contrainte du jeune homme finit par céder. Il oublia encore une fois ce qu'il avait oublié si souvent, combien le caractère de Sibylle offrait peu de sûreté et d'indulgence. Il se laissa reprendre à des piéges si bien ourdis que, tout en les voyant, il ne pouvait les éviter ; et quand il donna la main à la margrave pour descendre de cheval, il se retrouva son esclave, lui qui avait tant juré d'être son maître.

— Mademoiselle de Freyberg, puisque c'est vous qui devez nous servir d'intermédiaire, sachez, je vous prie, si c'est le bon plaisir du pieux anachorète de nous accorder une audience. Je suis fidèle au rendez-vous ; il ne l'aura pas oublié, je l'espère.

La fille d'honneur ne fit qu'entrer dans les ruines ; elle rencontra l'ermite qui venait au-devant d'elle. Il se montra à la porte, et invita par un geste la princesse à

le suivre. Elle obéit presque machinalement. Tout à coup elle se retourna.

— Je ne puis me décider à pénétrer seule dans cet antre, dit-elle en souriant. Comte de Hauenzern, accompagnez-moi ; on me permettra bien cette petite distinction.

Le comte ne se le fit pas répéter. Le bon père marchait devant eux et les guidait à travers les décombres, qu'il paraissait connaître parfaitement. Ils entrèrent dans une chambre un peu mieux conservée que les autres. Une natte étendue par terre, un escabeau de bois, un crucifix, en formaient tout le mobilier. C'est ordinairement l'usage des cénobites; mais une singularité frappa la princesse : en face de la fenêtre se trouvait un grand tableau couvert ; on n'en apercevait que le cadre, d'une richesse peu commune.

L'ermite offrit en silence l'escabeau à la margrave : elle s'assit, légèrement émue, et pour la première fois de sa vie peut-être elle éprouva une vive curiosité.

— Vous avez désiré me parler, Madame ; que me voulez-vous ?

— Je pense que vous devez le savoir, mon père, puisque vous savez tout.

— Comment se pourrait-il ? vous ne le savez pas vous-même.

La princesse sourit.

— Malgré cela, je vais vous le dire.

— Je ne serai pas fâchée de l'apprendre.

— Je connais votre vie, Madame ; je la connais aussi bien que vous, et si je voulais parler vous seriez forcée d'en convenir. Mais ce serait long, et d'ailleurs je ne vous apprendrais rien. Vous êtes venue à moi pour connaître l'avenir ; je vais essayer de vous satisfaire. La

vie que vous menez n'a que deux issues, la pénitence ou le désespoir. Vous pouvez encore choisir. Si vous revenez à Dieu, Dieu est grand, il est bon, il est miséricordieux; il oublie et il fait oublier. Si vous vous retirez de lui, il vous abandonnera à votre conscience. Et alors, Madame, ce sont des jours sans repos, des nuits sans sommeil. Des spectres moqueurs vous présentent sans cesse l'image des plaisirs enfuis; des bouches grimaçantes vous répètent aux oreilles les paroles d'amour que vous ne devez plus entendre; vous êtes entourée de voix qui vous accusent, vous voyez écrits autour de vous les noms de ceux qui vous ont aimée, de ceux que vous avez fait souffrir, de ceux que vous avez perdus. Ce qui vous semblait une faute légère est maintenant un crime; chacun de vos souvenirs devient un regret; chacun de vos regrets devient un remords. Vous ne trouvez plus de larmes, vous poussez des cris de rage. Il faut vous avouer à vous-même cette épouvantable vérité, qui certainement sera l'enfer des coquettes : vous êtes une *vieille femme*. Je ne vous parle pas de l'envie qui vous dévore, des craintes qui vous assiégent. Celle d'entre vous qui était méchante devient atroce. Je vous le répète, Madame, il n'y a que Dieu qui puisse combler le vide que laisse dans votre cœur la fuite des belles années : songez à lui.

La margrave se mit à rire.

— Je n'en suis pas encore là, mon père.

— Je le sais, Madame, vous n'avez pas trente ans; mais vos années doivent compter double, elles ont été si remplies !

— Je n'ai rien fait que tout le monde ne sache, reprit-elle avec inquiétude, en regardant le comte.

— Peut-être, Madame. N'avez-vous donc plus souve-

nance de ce qui s'est passé il y a aujourd'hui sept ans ?

— Non.

— Votre mémoire est courte, Madame.

Et la prenant par la main, il l'entraîna vers la fenêtre.

— Ne voyez-vous pas là-bas le château de Rastadt ? ne vous souvient-il plus d'y être venue le soir du 10 août ?

— Ce jour-là, pas plus qu'un autre ; j'y allais souvent alors.

— Avez-vous oublié une jeune femme... ?

— Oh ! taisez-vous ! taisez-vous !

— C'est une horrible chose qu'un tel souvenir pour des yeux qui ne se reposent que sur des fleurs. Eh bien ! penserez-vous à cette jeune femme quand les fleurs seront fanées ?

— Comment savez-vous cela ? Vous êtes donc véritablement sorcier ?

Le capuchon de l'ermite cachait le haut de son visage, sa longue barbe grise dissimulait sa bouche ; néanmoins un sourire amer passa sur ses lèvres lorsqu'il répondit :

— Je sais bien autre chose, Madame : je sais votre orgueil et votre barbarie ; je sais que vous vous jouez du repos des autres ; je sais que vous prenez un atroce plaisir à briser des existences tranquilles ; vous devriez pourtant songer au château de Rastadt et au 10 août !

— N'est-il pas vrai, comte, interrompit Sibylle, en frissonnant malgré elle, que le révérend père a de tristes choses à nous annoncer ? Je ne vous engage pas à lui demander votre bonne fortune : il vous prédira, sans doute, que vous serez pendu.

— Non pas ; il est aveugle et ses yeux s'ouvriront.

— C'est assez, mon père ! n'abusez pas de votre saint habit et n'entrez pas dans les affaires des autres.

L'ermite s'inclina.

— Vous reviendrez, Madame ; avant qu'il soit peu, je suis sûr de vous revoir. Il y a un terme à tout.

Pendant cette scène, le comte n'avait pas prononcé un mot ; il écoutait avidement les paroles du solitaire, et, malgré lui, elles pénétraient jusqu'à son cœur. Ses soupçons, sa défiance revenaient. Il regarda Sibylle, et ce beau visage lui parut défiguré par une expression haineuse, qui le glaça de nouveau. Tout ce qu'il avait de noble dans son âme se révoltait devant cet amour, qui ressemblait à un caprice, tant il s'était lassé promptement. Il s'approcha aussi de la fenêtre pour voir ce château de Rastadt, dont le souvenir frappait la margrave d'une façon si cruelle, et ses regards tombèrent sur une jeune fille qui se promenait seule au pied des murailles. Cette jeune fille, c'était mademoiselle de Freyberg. Jamais il ne l'avait trouvée si jolie ; jamais le caractère angélique de sa beauté n'avait autant séduit son imagination. La pauvre enfant ne l'aperçut pas, elle ne se doutait pas de sa présence, depuis si longtemps il ne la cherchait plus !

La margrave l'appela, il ne l'entendit point.

— Vous êtes bien distrait, M. de Hauenzern, dit-elle avec un sourire contraint. A quoi pensez-vous ? Ne voulez-vous pas me suivre ? Il ne faut pas abuser des moments de ce saint homme.

— Ils sont tous à vos ordres, Madame ; vous reviendrez, vous dis-je, et vous me trouverez prêt à vous recevoir.

— Quel est ce tableau, mon père ? ne peut-on pas le voir ?

— A votre première visite, Madame.

— C'est un souvenir mondain ! Dans cette retraite !

— C'est un remords, Madame, c'est un cilice ! chacun le sien.

La princesse se tut. Elle sortit de la chambre et se dirigea vers la porte qui ouvrait sur la cour ; arrivée là, elle se retourna.

— Adieu, mon père ; malgré votre science, je crois que vous vous trompez. Nous ne nous reverrons pas de longtemps.

Elle remonta à cheval, et reprit avec sa suite la route de Baden. Le comte marchait silencieux à côté d'elle. Il retournait souvent la tête, et ses regards cherchaient malgré lui mademoiselle de Freyberg. La princesse était trop habile pour ne pas s'en apercevoir, mais elle n'en fit rien paraître.

— Ce fou nous a rendus tristes, mon cher comte ; nous allons danser ce soir à la Favorite, je veux improviser un bal. Cela vous plaît-il ?

— Pouvez-vous deviner ce qu'il y a derrière ce rideau chez l'ermite, Madame ?

— Que sais-je ! quelque maîtresse qu'il aura trompée. Elle sera morte de la fièvre, et l'imbécile s'imagine qu'il l'a tuée. Vous êtes tous si présomptueux ! Mais que nous importe ? Parlons du bal : sera-t-il travesti ? Nous n'avons mis qu'une fois nos costumes romains, ils pourraient reparaître encore.

Le comte se taisait toujours.

— Cela ne vous sourit pas ? Que dites-vous d'une fête vénitienne ? des gondoles sur la pièce d'eau, sur la rivière ? Cela ferait bien, aux torches ?

— A votre volonté, Madame.

— Ou bien un carrousel, comme le dernier où vous avez remporté toutes les couronnes ? Je suis si heureuse d'en parer votre front, et vous êtes si beau dans votre modestie !

— Allons plutôt au château de Rastadt.

— Vous avez donc pris au sérieux les extravagances de cet homme ? Je l'ai laissé jouer son rôle comme il a voulu le faire ; mais il n'a pas dit un mot de vérité.

— Vous étiez bien pâle cependant, Madame.

— J'avais froid dans ces vieux murs. Mais, mon beau rêveur, il faut laisser de côté ces chimères, et chercher un divertissement pour ce soir. La cour devient monotone, nous faisons toujours la même chose.

En dépit des efforts de Sibylle, le comte demeura pensif. Il se retira dans son appartement en arrivant à la Favorite, et s'excusa de paraître au cercle, sous prétexte qu'il était malade.

Le lendemain, de grand matin, il demanda ses chevaux, espérant que la promenade et l'air lui feraient du bien. Il n'avait pas dormi de la nuit. Les difficultés de sa situation se présentaient à son esprit ; il était forcé de s'avouer qu'il n'aimait plus la princesse, ou, pour mieux dire, qu'il ne l'avait jamais aimée. Il reconnaissait que de puissantes séductions l'avaient entraîné, mais que son cœur n'avait jamais cessé d'appartenir à la compagne de son enfance. Et cependant il ne pouvait revenir à elle sans s'exposer à la vengeance d'une femme trop orgueilleuse pour pardonner à une rivale. Jusque-là l'inconstance de la margrave ne lui avait pas laissé le temps d'être quittée. Une seule passion, disait-on, avait eu de la durée dans son cœur, et l'objet de ce sentiment ne paraissait plus depuis un funeste événement. On ne parlait de cette histoire que tout bas, et le comte en ignorait les détails. Ce qu'il connaissait du caractère de Sibylle lui faisait tout supposer.

— Si elle était jalouse, se disait-il, de quoi ne serait-elle pas capable? et que deviendrait mon pauvre agneau sous les griffes de cette tigresse !

Il se dirigeait au hasard, laissant son cheval libre de choisir son chemin, et tout entier à ses réflexions. En relevant la tête, il s'aperçut qu'il était près d'Eberstein ; il descendit et se mit à tourner autour des ruines, qui n'étaient point alors ce qu'elles sont aujourd'hui. Je les ai vues inhabitables en 94, ce n'est que vers 1802 que le margrave Frédéric les fit réparer.

Le comte entra sous la voûte et se trouva dans la cour : mais il devint tout tremblant en apercevant devant lui mademoiselle de Freyberg qui cueillait un bouquet de fleurs sauvages ; elle ne le voyait point, il hésita s'il se retirerait, il n'en eut pas le courage.

— Vous êtes sortie de bien bonne heure, baronne.

La jeune fille tressaillit et laissa tomber son bouquet.

— Et vous aussi, il me semble, Monsieur ; n'étiez-vous pas malade hier ?

— Je ne m'en souviens plus. Les maux du jour effacent ceux de la veille. Mais pour qui ces fleurs ?

— Pour la Vierge, Monsieur, pour la chapelle du *Klingen*. J'y vais chaque matin faire ma prière ; c'est la protectrice des affligés.

— Et puis-je vous y accompagner aujourd'hui, Wilhelmine ?

— Si vous le voulez, Monsieur ; la Vierge accueille tout le monde.

Ils sortirent du château ; le comte passa la bride de son cheval dans son bras gauche et offrit l'autre à la jeune fille, qui le prit en tremblant.

— Vous aimez cette chapelle ? dit M. de Hauenzern, après un instant de silence, et tandis qu'ils descendaient la route qui mène à la *Mourg*.

— Oui ! je l'aime, à cause de sa légende, et parce que la Vierge a l'air si compatissant !

— Et quelle est cette légende ?

— Un ermite habitait cette forêt. Une nuit, il entendit un concert mélodieux et vit une grande lumière qui illumina toute sa cellule. Il pria et loua Dieu, qui lui faisait cette grâce, et se rendormit. Une seconde fois il fut éveillé par le même prodige ; il se leva alors, et alla à l'endroit d'où partait la grande lumière. Il y trouva la statue de la Vierge, avec l'enfant Jésus, qui lui sourit et lui tendit ses petites mains. Il bâtit une chapelle à l'image miraculeuse, et c'est là que nous allons.

— Merci, Mademoiselle, de votre légende. Je conçois votre dévotion.

— Oh ! oui ! quand je pleure, il me semble voir aussi cet enfant Jésus me tendre les bras et me sourire, et je reviens toujours un peu consolée.

— Pourquoi pleurez-vous, Wilhelmine ?

La jeune fille se tut et baissa les yeux.

— N'avez-vous plus confiance en moi ? avez-vous oublié notre enfance ?

— Je n'ai rien oublié, moi, c'est pour cela que je pleure.

— Ni moi non plus, Wilhelmine ; et si vous le voulez, nous prierons ensemble la Vierge. Peut-être l'enfant Jésus nous touchera-t-il de ses petites mains, et vous serez tout à fait consolée.

La baronne rougit de joie ; ils approchaient de la chapelle : le comte attacha son cheval à une branche, il avait laissé son piqueur à Eberstein, et, prenant le bouquet des mains de sa fiancée, il entra le premier dans l'oratoire. Il ne s'y trouvait personne. Un rayon de soleil donnait sur l'autel et illuminait la statue comme une auréole. Le cœur du jeune homme battit avec vio-

lence. Il sentit qu'il redevenait maître de lui-même et qu'il allait retrouver le bonheur.

— Wilhelmine, dit-il d'une voix tremblante, voulez-vous me pardonner, et recevoir ici mon serment de vous consacrer ma vie ?

— Si je le veux ! la Vierge m'est témoin que depuis six mois je ne lui ai pas demandé autre chose.

En ce moment le vent fit remuer le feuillage à travers la croisée de verres bleus et rouges, le rayon de soleil fut dérangé, et l'enfant Jésus sembla réellement agiter son bras.

— Voyez, voyez, s'écria la fille d'honneur, il nous a bénis !

Comme elle disait ces paroles, la porte s'ouvrit, et la margrave parut sur le seuil.

III

Je ne sais pas, mon ami, si vous êtes aussi enthousiaste que moi de la beauté du pays que vous habitez. A cet égard, monsieur votre grand-père disait plaisamment que j'aimerais mieux mourir à Baden que de vivre ailleurs. Ce n'est pas tout à fait exact : la preuve, c'est que je vis encore, c'est que je n'y suis retournée qu'une fois depuis quarante ans. Néanmoins je ne puis trouver d'expressions pour rendre ce que m'inspirent les magnifiques paysages de ces montagnes. C'est une végétation si riche et si sauvage en même temps ! la verdure est si belle ! le soleil est si brillant ! les solitudes sont si profondes ! Il faut prier ou aimer dans cette nature privilégiée. Et ce-

pendant tout le monde y rit. C'est que peu de personnes l'apprécient.

Nous avons laissé M. de Hauenzern et mademoiselle de Freyberg dans une situation bien critique. Ils venaient d'être surpris par la margrave ; rien n'égalait la timidité craintive de la jeune fille, si ce n'est la hautaine ironie de la princesse.

— Voilà réellement un charmant tableau, et je suis fâchée d'interrompre vos amusements champêtres et innocents, monsieur le comte. Mais il m'a pris, comme à vous, comme à mademoiselle, la fantaisie de courir les champs en aventurière ; le hasard m'a moins bien servie, je me suis perdue.

Le comte reprenait un peu de sang-froid.

— Si Madame veut, dit-il, je vais envoyer à la Favorite ou à Baden chercher un carrosse et j'aurai l'honneur de la suivre.

— Je vous remercie, monsieur le comte ; c'est prendre trop de soins ; mes gens, comme les vôtres, sont restés en haut, je venais aussi faire ma prière.

La baronne n'avait pas encore osé lever les yeux. Voyant que madame Sibylle témoignait le désir de rester quelques instants encore, elle fit la révérence et se retira.

— Un moment, mademoiselle de Freyberg ; croyez-vous que la grande-maîtresse doive ignorer vos promenades du matin et les rencontres que le *hasard* vous procure ? La dignité de ma maison exige que je la prévienne, afin de lui apprendre à veiller sur mes filles d'honneur.

Le comte prit la parole avec le sang-froid d'un homme dont la résolution est inébranlable.

— Pardonnez-moi, Madame, mais la grande-maîtresse n'a rien à voir dans tout ceci. Je vous jure sur mon honneur que la baronne de Freyberg est aussi pure que la

Vierge. Comme vous venez de le dire, le hasard seul nous a réunis.

— Je connais ces *hasards*, monsieur le comte, et je les apprécie.

— Si Son Altesse révoque en doute la parole d'un homme d'honneur, la parole du fiancé de la baronne, je n'ai plus qu'à me retirer et à la prier d'agréer ma démission.

— Vous êtes bien prompt à vous faire des querelles, monsieur le comte. Heureusement vos amis le sont moins à les accepter. Nous reparlerons de cela ; en attendant, donnez-moi la main pour remonter à Eberstein ; vous me raconterez ce bel hyménée, que j'ignorais, et auquel il ne manque, à ce qu'il paraît, que ma signature.

Et, sans daigner jeter un regard sur Wilhelmine, la princesse sortit de la chapelle, appuyée sur le bras de son chambellan. Quand ils eurent fait quelques pas, la margrave parut imposer une grande violence à son émotion et demanda à M. de Hauenzern si c'était bien sérieusement qu'il parlait de son mariage.

— Très-sérieusement, Madame, et je comptais aujourd'hui même en demander la permission à Son Altesse.

— Et si Son Altesse refuse? reprit-elle impérieusement.

— Alors je prierai de nouveau la margrave de vouloir bien accepter ma démission de chambellan, et je me retirerai de la cour. »

— Et la margrave alors publiera à la face de tous que la baronne Wilhelmine de Freyberg passe sa vie à courir sur les grands chemins ; et la margrave chassera la baronne Wilhelmine de Freyberg du nombre de ses filles d'honneur.

— La margrave le ferait peut-être, mais Sibylle ne l'oserait pas.

— Vous me faites pitié ! interrompit-elle en levant les épaules ; Sibylle ose tout.

— Et moi, je vous dis que non ! Sibylle sait que son amant peut être son maître ; elle sait qu'en face de l'amour il n'y a plus ni princesse ni sujet, et elle céderait à la crainte de la vengeance.

— Je n'ai jamais cédé à aucune crainte. Mais tout ceci sont des folies, comte ; vous voulez m'éprouver ; vous vous réjouissez de voir la lionne emprisonnée mordre les barreaux de sa cage. Cessons ce jeu cruel, oublions ces alarmes et parlons d'autre chose.

— Non, Madame, car il faut que vous m'entendiez, et cette occasion est plus favorable qu'aucune autre. Je vais vous parler franchement ; vous n'êtes point accoutumée à ce langage ; et je vous demande pardon d'avance pour ma brusquerie.

— Parlez, Monsieur, mais rappelez-vous que si une femme peut tout écouter, une princesse ne peut pas tout souffrir.

— Je me suis trompé six mois, j'ai cru six mois que je vous aimais. Après cet aveu rien ne me coûtera plus. J'ai pris pour de l'amour une admiration sans bornes, un enivrement de tête, de sens, que sais-je? J'ai foulé aux pieds le plus saint des devoirs ; j'ai brisé un cœur qui m'appartenait sans réserve ; mon amour-propre a fait de moi un homme sans foi et sans honneur ; j'ai trahi mes serments, je me suis parjuré.

— C'est un grand mérite que celui-là ; je dois vous en savoir un gré infini.

— Je ne puis dire pourquoi et comment cette passion s'est fondue comme de la neige au soleil. Elle s'est tuée elle-même. J'ai senti mon cœur se retirer vers sa source, pour ainsi dire ; la belle et pure image

de mon premier amour ne sortit pas de devant mes yeux.

— Cela est bien touchant à me révéler, et je vous remercie de votre confiance.

— C'est en effet de la confiance, Madame, c'est un sentiment qui me porte à vous avouer mes torts, quelque grands qu'ils soient. J'aime mieux passer à vos yeux pour un fou que pour un inconstant; j'aime mieux que vous m'accusiez d'être aveuglé que si vous m'accusiez d'être infidèle. Vous avez l'âme assez élevée pour me pardonner mon erreur, peut-être seriez-vous moins indulgente en face de l'abandon.

— Vous ne me connaissez point, monsieur le comte, vous ne savez pas quelles passions sont les miennes. Vous avez cru peut-être que je ne vous aimais pas, Ernest? Mon Dieu! comment pouvez-vous vous y tromper?

M. de Hauenzern, embarrassé de cet aveu, se tut. La margrave le regarda fixement, et, arrachant son bras du sien, elle le repoussa.

— Ah! c'est trop m'humilier! s'écria-t-elle. Rendez-vous au palais, Monsieur, attendez-y mes ordres.

Il se retira en silence. La princesse le suivit des yeux aussi longtemps qu'elle put l'apercevoir. Quand elle ne le vit plus, elle se remit à marcher vers les ruines, mais elle se sentait si émue, qu'elle avait à peine la force de gravir la montagne.

Dans la journée, des ordres furent donnés pour un bal. La cour se réunit avec une promptitude peu ordinaire. Jamais la margrave ne s'était montrée aussi empressée de s'amuser. Elle ne demanda pas une seule fois le comte; elle lui fit dire de se trouver le soir à son cercle, et recommanda également à la grande-maîtresse d'y conduire mademoiselle de Freyberg.

Ils n'osèrent pas se rejoindre, dans la crainte d'être observés; mais quand ils se rencontrèrent dans les salons, avant l'arrivée de la margrave, ni l'un ni l'autre n'étant de service ce jour-là, ils ne purent s'empêcher d'échanger quelques mots sur leurs inquiétudes et les embarras de leur position.

La margrave arriva tard. Elle avait fait une toilette éblouissante, elle parut plus belle et plus majestueuse encore que d'habitude. Cependant un nuage de tristesse couvrait ses traits ordinairement si enjoués. Elle chercha des yeux M. de Hauenzern et ne put s'empêcher de rougir en l'apercevant.

Le maître des cérémonies vint lui demander ses ordres pour ouvrir le bal; elle hésita un instant, puis elle désigna le comte comme son chevalier. Il prit respectueusement sa main, et tous deux se mirent en place et commencèrent la danse. Au lieu de retourner à sa place lorsqu'elle eut fini, elle entraîna M. de Hauenzern vers un balcon ouvert; personne ne se permit de les suivre; elle appuya son bras sur celui du jeune homme et lui dit d'une voix si basse qu'à peine on l'entendait :

— J'ai réuni toute la cour ce soir pour exécuter ce que je vous ai annoncé ce matin, Ernest, pour chasser et flétrir celle que vous me préférez, pour me venger enfin. Je n'en ai pas eu le courage; il m'est trop cruel de vous affliger. Son sort est encore entre vos mains. Jurez de renoncer à elle, et je la comble de mes bienfaits.

— Je ne promets rien que je ne puisse tenir, Madame.

— Mais cela est affreux! cela est horrible! vous ne m'aimez plus! Vous aimez cette fille, et moi, je vous aime, je vous le répète, Monsieur. Prenez-y garde, je n'ai eu

qu'un amour avant celui-là, et la fin en a été terrible. Prenez garde ! prenez garde !

En disant cela la princesse brisait l'une après l'autre les tiges d'un rosier qui garnissait la terrasse ; sans s'en apercevoir elle ensanglantait ses doigts avec les épines. Sa poitrine semblait près de se rompre sous une émotion si violente et si contenue, qu'il eût fallu être sans pitié pour assister de sang-froid à cette lutte.

Le comte prit sa main et la baisa. Elle leva les yeux sur lui sans pouvoir parler.

— Calmez-vous, Sibylle, je vous en conjure, et ne doutez pas de mon affection, de mon dévouement, de mon respect. Vous me déchirez le cœur de vous voir ainsi.

— Renoncerez-vous à elle ? murmura-t-elle, comme à moitié morte.

— Nous parlerons de cela quand vous serez tranquille, quand vous ne souffrirez plus. D'ici là, appuyez-vous sur moi, ayez confiance ; ne savez-vous pas que je vous aime ?

— Vous m'aimez ! vous m'aimez, Ernest ! et vous me faites ce mal épouvantable ! et vous voulez me quitter pour une autre ? C'est là de l'amitié peut-être, mais ce n'est point de l'amour. Et moi ! mais si vous le vouliez, non-seulement je vous donnerais ma vie, je vous donnerais mes états, je jetterais à vos pieds les têtes de tous ces courtisans, qui nous regardent et ne comprennent pas qu'une princesse puisse souffrir. Je ferais plus encore, je quitterais tout pour vous suivre ; je renoncerais à mon luxe, à mes fêtes, à ma puissance, à mes enfants. J'irais m'ensevelir avec vous dans vos montagnes de la Forêt-Noire ; je deviendrais une *ménagère*, je m'astreindrais aux obligations mesquines d'une châtelaine sans fortune, et je serais heureuse, heureuse plus que sur le trône ! C'est en échange de cette passion que vous m'of-

frez de l'*attachement*, une *affection dévouée!* comment voulez-vous que j'accepte cela? Mon Dieu ! ne me tentez pas ! ne me forcez pas à quelque vengeance dont je me repentirais. Mentez, si vous ne pouvez faire autrement; trompez-moi, mais ne me dites pas que vous ne m'aimez plus, ne me dites pas que vous voulez rompre nos liens. Ayez pitié de vous et d'elle, si ce n'est pas de moi. Que je suis malheureuse! ajouta-t-elle, en frappant sa tête contre les barreaux; je deviendrai folle, car je sens que je m'abaisse en vain.

Cet état d'exaspération paraissait si violent qu'il semblait impossible de le cacher. La grande-maîtresse, avertie par quelques chuchotements, prit sur elle d'approcher de la terrasse, en faisant un signe au comte. Elle le pria de demander à la margrave s'il ne fallait pas congédier la cour. Sibylle entendit cette question, et, essuyant son visage baigné de larmes, elle s'avança jusqu'au bord de la porte, dans l'ombre, et à moitié cachée par les draperies.

— Comtesse, dit-elle d'une voix haute et assez fortement accentuée, je me sens très-indisposée, je rentre dans mon appartement. Toutefois le bal peut continuer, je reviendrai si je me trouve mieux.

Et sans ajouter un mot, sans jeter un coup d'œil sur le comte, elle se dirigea vers sa chambre à coucher. M. de Hauenzern resta longtemps à la même place, indécis, ne sachant à quel parti s'arrêter. Malgré la permission de la margrave, le bal finit sur-le-champ. Les courtisans savaient trop leur monde pour se réjouir quand leur maîtresse souffrait. Le comte passa la nuit dans le salon d'attente, ainsi que la grande-maîtresse, mais elle s'écoula tout entière sans qu'aucun ordre de Son Altesse leur fût adressé.

Dès que le jour parut, une femme de chambre vint leur annoncer que la margrave avait demandé un carrosse de ville, des laquais sans livrée, et qu'elle voulait sortir seule, sans être accompagnée même par sa dame d'honneur. La grande-maîtresse leva les yeux au ciel en apprenant cette fantaisie si contraire à l'étiquette : et le comte, inquiet de ce nouveau mystère, se décida à monter à cheval et à suivre les traces de la Sibylle, si cela lui était possible. Le bruit des roues sur le pavé le guida bientôt. A cette heure, et à cette époque, les voitures étaient rares à Baden ; il rejoignit celle de la princesse, et s'en tint à une distance assez grande pour ne pas être remarqué, et pour ne pas la perdre de vue. Elle prit la route du vieux château. Le chemin ne permettait pas d'arriver aux ruines autrement qu'à pied ou à cheval. Le carrosse s'arrêta et la margrave descendit. Elle se mit à gravir seule et sans aide cette côte escarpée, elle se soutenait à peine et chancelait à chaque pas. Le comte hésita s'il lui offrirait la main : dans la crainte de lui déplaire et d'exciter davantage sa fureur, il resta en arrière.

Le soleil dorait les pointes de toutes les montagnes, quand Sibyle frappa à la porte de l'ermite. En l'apercevant, il tressaillit :

— Je savais bien, Madame, dit-il, que je vous reverrais. Entrez et ayez confiance : Dieu est bon !

La princesse se laissa tomber sur l'escabelle, brisée d'âme et de corps.

— Vous avez raison, mon père ; me voici. Je viens à vous, car j'ai peur de moi-même. Secourez-moi, soutenez-moi. Vous qui savez si bien le passé, ajouta-t-elle en étendant les bras vers le château de Rastadt, préservez-moi d'un malheur semblable, car la tentation est trop forte ; je succomberais.

— Mon Dieu ! s'écria l'ermite, en êtes-vous donc là ? Aimez-vous donc un autre homme comme vous aimiez le baron de Spilz ? Avez-vous encore une rivale à rendre folle? Votre âme est-elle accessible deux fois à une semblable passion ?

— Oui, mon père, oui ; j'aime un homme comme j'ai aimé le baron de Spilz ; je l'aime mille fois davantage, car mes passions sont plus violentes. Je l'aime de ce second amour qui vient dans la force de l'âge ; et qui est au premier ce que le fruit est à la fleur ; je l'aime en sachant goûter tout ce qu'il y a de charmes dans mon sentiment, non pas comme une jeune inconsidérée qui apprend à la fois le bonheur et la vie. Oh ! non, c'est une affection complète, c'est la joie de retrouver des sensations qu'on croyait perdues ; c'est la reconnaissance pour celui qui vous les rend, c'est tout, c'est le ciel ! Eh bien, cet homme, comme le baron de Spilz, il me donne une rivale. Et vous voyez, mon père, si j'aime cet Hauenzern plus que le baron de Spilz : hier, j'ai assemblé ma cour pour déshonorer cette femme aux yeux de tous, pour la chasser ; je n'en ai pas eu le courage ; j'ai craint de l'affliger, lui ! J'ai reculé devant sa haine.

L'ermite la regardait en silence.

— Voilà donc ce que c'est que l'amour, murmura-t-il ; oublié !

— Ce que je n'ai pas fait hier, mon père, je dois vous le dire, emportée par la jalousie, je le ferai plus tard. Je ne puis être toujours maîtresse de moi-même. Je viens vous demander un conseil, une sauvegarde.

— Il n'y en a qu'une : Dieu et le repentir. Écoutez, Sibylle, ou, pour mieux dire, regardez-moi : Me reconnaissez-vous ?

Il baissa son capuchon et montra à la princesse un

visage flétri et les restes d'une grande beauté. Ses cheveux entièrement blancs, son front chauve, semblaient plutôt le fruit de la douleur que la suite des années.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, Henri Spilz!

— Oui, Henri Spilz! que vous avez oublié aussi complétement que s'il n'eût jamais vécu; Henri dont vous aviez l'amour; Henri que vous avez amené à la pénitence par le crime, c'est moi.

— Oh! quelle providence! c'est à vous que j'ai tout avoué, à vous que je viens demander secours et protection!

— Et Dieu l'a voulu ainsi, afin de nous punir tous les deux. C'est une mission difficile qu'il m'envoie, je la remplirai. Que mon exemple vous éclaire, Madame; vous vous rappelez cette nuit du 10 août, où vous vîntes me trouver au château de Rastadt, dont vous m'aviez fait gouverneur; vous vous rappelez comment ma femme, ma pauvre Wilhelmine! apprit le mystère que je lui cachais avec tant de soin. Vous vous rappelez que son désespoir la conduisit au suicide, et vous voyez encore, comme moi sans doute, ce beau et blond cadavre étendu devant la porte, lorsque vous approchâtes pour remonter dans votre litière; ce sont des souvenirs qui ne s'effacent pas. Je m'enfuis alors épouvanté de ce crime et bourrelé de remords. Je vous quittai; pourtant je vous adorais et j'étais bien aimé de vous! Je me dérobai à vos recherches, je me jetai dans la première armée venue; je voulus me faire tuer, la mort me repoussa; je parcourus toute l'Europe; le spectre me poursuivait partout. Enfin, un jour, épuisé de fatigue et de désespoir, je tombai au pied d'une croix, dans un grand chemin; je crus que j'y mourrais; je priai et la consolation m'arriva d'en haut. Depuis ce jour, j'ai trouvé des forces

même en face de cette sainte victime devant laquelle je m'agenouille. En prononçant ces mots, il ouvrit le rideau du portrait. Voilà ce qu'il faut faire, Madame, si vous ne consentez pas à devenir insensée ou criminelle. Je vous le répète, la miséricorde de Dieu est infinie.

La margrave ne semblait pas l'entendre ; elle regardait le tableau et disait tout bas :

— C'est vrai, elle s'appelait aussi Wilhelmine !

En ce moment ses yeux se portèrent du côté de la forêt : elle aperçut le comte, qui se cachait derrière les arbres.

— O mon Dieu ! il m'a suivi ; m'aimerait-il encore ?

Et elle se précipita vers la porte. L'ermite l'arrêta d'une main ferme.

— Vous ne sortirez pas, Sibylle, que vous ne m'ayez entendu jusqu'à la fin !

La margrave ploya sous cette étreinte et sous cette volonté de fer, elle se remit sur l'escabelle, tremblante et résignée, la superbe ! Le baron de Spilz ferma la fenêtre, afin que nul ne pût ni les voir ni les écouter.

IV

Il y eut, ce jour-là, grande rumeur à la cour, car personne ne put expliquer le mystère répandu sur la conduite de Son Altesse. Elle était sortie seule avec le jour, ses gens l'avaient attendue au bas de la montagne du vieux château et elle n'avait quitté les ruines que vers cinq heures après midi. On ajoutait que le comte de Hauenzern était resté à errer dans le bois, sans que la

princesse eût daigné y faire attention. Rien n'annonçait plus clairement une disgrâce. Mais les conjectures les plus habiles ne pouvaient ni en deviner le motif, ni dire qui le remplacerait. La margrave, depuis son retour, s'était enfermé dans son appartement, se plaignant d'être malade, et ne voulant recevoir absolument personne. Des ordres sévères avaient été donnés pour que les gens de service ne pussent pas même approcher d'elle, hors sa femme de chambre favorite. Le lendemain matin, elle fit venir l'intendant du bâtiment, et lui expliqua le plan d'un monument singulier, dont elle lui cacha la destination, qui devait être construit en face du château, au bout de la prairie et d'une longue avenue d'arbres.

Ce fut vraiment bien autre chose alors ! La perplexité des courtisans ne connut plus de bornes. Vous ne pouvez vous imaginer aujourd'hui, en France surtout où vous ne savez plus ce que c'est qu'un roi, vous ne pouvez vous imaginer ce que c'était qu'une cour ayant perdu la trace des volontés du souverain. En Allemagne surtout, dans ce pays composé d'une foule de petits États, qui tous ont la prétention d'être un royaume, qui se jalousent et se disputent à qui mieux mieux une formalité d'étiquette, il y avait de quoi rendre fous les plus vieux seigneurs. Elle envoya un blanc seing au premier ministre, homme consciencieux et probe, et l'accompagna d'une lettre où elle disait que, trop malade pour s'occuper désormais des affaires de la régence, elle les lui confiait jusqu'à la majorité de son fils, qui ne devait tarder que de quelques mois. Il ne fut question ni de fêtes, ni d'amants, ni de parures. Elle n'appela point de prêtre, ce ne pouvait donc être la dévotion. Le comte de Hauenzern conservait sa place, ce n'était pas de la vengeance par conséquent. L'impossibilité de percer ce

mystère le rendit plus piquant encore. Son Altesse sortit trois fois de très-grand matin, et alla examiner les travaux des ouvriers, mais elle ne prononça pas une parole. On remarqua qu'elle était pâle et qu'elle paraissait se soutenir à peine.

Le comte avait essayé de parvenir jusqu'à elle ; il lui écrivit tout aussi inutilement. Il s'imposa la loi, néanmoins, de ne point revoir mademoiselle de Freyberg tant que durerait la réclusion de la princesse. Moitié par délicatesse de cœur, moitié par crainte des suites, il resta fidèle à cet engagement. Sa position devenait de jour en jour plus fausse. On ne savait quelle conduite tenir vis-à-vis de lui. Était-il en disgrâce complète, ou n'était-ce qu'un caprice ? La margrave le conserverait-elle pour amant ! Nul ne pouvait le dire ; et il semblait impossible de tracer un plan de conduite. Les plus fins courtisans se firent céler et se donnèrent pour malades. Dans tous les cas, la précaution était excellente ; pouvait-on se bien porter quand la souveraine ne quittait pas sa chambre !

Cet état de choses dura deux grands mois. On n'avait pas vu, de mémoire d'homme, un événement pareil dans toute l'Allemagne. Ce qui surprenait le plus, c'était la persistance de la margrave à se cacher aux yeux de tous. L'ermite du vieux château vint à deux reprises demander audience ; il fut refusé comme les autres.

Mademoiselle de Freyberg retourna chez ses parents. Quant au comte, il n'osa demander la permission de s'absenter, et encore moins le faire sans les ordres de la princesse. Sa charge devenait illusoire, puisqu'il n'existait plus de cour. Il prit le parti de rester aussi dans son appartement, et ne se montra bientôt pas plus que Sibylle. Les oisifs jugèrent qu'il était piqué au jeu, et ils s'ap-

prêtèrent à un spectacle de plus sur ce théâtre, dont tous les acteurs restaient dans la coulisse.

La majorité du jeune prince approchait. Le bâtiment mystérieux venait de s'achever, les portes en restaient fermées, on n'y transportait aucun meuble, et rien ne se découvrait de ce côté. Tout à coup, au moment où l'on s'y attendait le moins, au moment où l'on commençait à désespérer de voir renaître la cour de Baden, des ordres furent donnés pour une fête.

— La lionne se réveille enfin, s'écria la grande-maîtresse, elle va reprendre son trône et son sceptre. Madame la margrave veut que cette fête dépasse toutes les autres; elle ordonne que les costumes de caractère soient plus brillants mille fois que de coutume. Elle m'a fait écrire d'organiser les quadrilles, de rappeler les filles d'honneur absentes; et j'ai appris qu'elle avait commandé au tailleur un habit de sultane, sur lequel on doit coudre tous ses diamants. Ce sera magnifique.

— Et avez-vous vu la princesse? demanda le comte de Hauenzern, présent à la déclamation de ce programme.

— Hélas! non. Elle m'a envoyé ses ordres par écrit, je n'ai pas eu l'honneur d'être admise auprès d'elle. Mais enfin cela va finir. Du reste le bal est ordonné pour le jour de la naissance de monseigneur le margrave. Nous fêterons sa majorité.

De ce moment, il n'y eut plus une tête en repos dans tout le margraviat. Les préparatifs de cette fête solennelle, les raisons qui la faisaient donner, le pavillon du parc, la retraite de Sibylle, la disgrâce du comte, on déraisonna sur tout cela depuis la source du Rhin jusqu'à son embouchure; les principautés braquèrent leurs lorgnettes vers Baden, les margraves et les palatins sollicitèrent des invitations, on en parla même à Versailles.

Toute cette race de principicules me rappelle un fait assez plaisant, arrivé en Allemagne pendant l'émigration. Un de ces roitelets, je ne sais lequel, ou, pour parler plus juste, je l'ai oublié; un de ces roitelets, dis-je, possède, dans ses États de vingt lieues carrées, un port de mer! Vous jugez quelle gloire! il est susceptible d'avoir une marine et de se défendre, par exemple, contre le prince de Monaco. C'était à l'époque où les puissances européennes, voulant punir les Français révoltés et arrêter leur commerce, convinrent de fermer leurs côtes aux républicains. Ce petit seigneur s'avisa de penser que sa rade allait devenir quelque chose, et calculant sur sa pénurie, il songea à se poser en Neptune.

On réunit le conseil, la cour tout entière, les amiraux et les généraux de terre, et, après une mûre délibération, on convint d'envoyer à Paris un ambassadeur, pour traiter avec les sans-culottes. Les vieilles gens se voilèrent le visage à l'idée d'une semblable bassesse; mais ceux dont les opinions s'avançaient un peu davantage parlèrent de l'intérêt de l'*État*, de celui du prince, de ses trois mille sujets; enfin le grand maréchal, revêtu des pouvoirs officiels, muni d'un uniforme, de billets de caisse et d'une pancarte de sûreté, se rendit à Paris comme plénipotentiaire.

Le traité ne fut pas difficile à conclure puisque les deux parties y avaient un intérêt certain; mais la formule de ce traité est certainement ce qu'on peut voir de plus inouï en diplomatie. Il commençait ainsi:

« Le comte de*** s'engage envers la République française à telle, telle et telle chose (les articles relatifs au petit port). » Puis venait de la part des Français:

« La République française est charmée de faire connaissance avec le comte de***, etc... »

Je crois que si les révolutionnaires pouvaient rire au milieu du sang, ce fut dans cette occasion-là.

Mais revenons à la margrave, car me voilà radotant, mon cher vicomte, et oubliant toutes les règles de l'art qui m'imposent une grande sobriété d'épisodes aussi près du dénoûment de mon histoire.

Je vous dirai donc qu'on ne dormait plus, qu'on ne mangeait plus dans les États de Baden; et ce fut bien pis encore lorsque, la veille du bal, presque toutes les personnes de la cour reçurent un costume de la part de la princesse. Ils étaient tous admirablement choisis et surtout appropriés au caractère, au visage, aux habitudes de chacun. Mademoiselle de Freyberg eut en partage les longs voiles et la robe traînante d'une châtelaine allemande du quinzième siècle, et le comte un habit de chevalier Teutonique se rendant à la croisade. A peine les salons étaient-ils ouverts qu'ils se trouvèrent remplis. On se regardait, on se complimentait, on s'interrogeait surtout. Il y avait près de trois mois que la dernière fête, si brusquement interrompue, sépara cette petite cour. Depuis lors ils s'étaient à peine rencontrés; ils avaient beaucoup à apprendre et beaucoup à deviner.

La beauté de M. de Hauenzern se trouva singulièrement rehaussée par son costume. Les courtisans tirent des conséquences de tout.

— Voilà le comte de Hauenzern en croisé, dirent-ils? S. A. la margrave s'est travestie en sultane; ils ne sont certainement plus du même parti. Autrefois, elle en aurait fait Soliman, puisqu'elle se déguise en Roxelane.

Le jeune homme, fort inquiet des suites de tout ceci, préoccupé des desseins de Sibylle, ne salua que de loin mademoiselle de Freyberg, et attendit impatiemment l'arrivée de la souveraine. Elle parut, enfin, belle à

éblouir, entourée d'une suite nombreuse, et si étincelante de pierreries, qu'on pouvait à peine la regarder. A l'aspect du comte, elle se troubla visiblement; néanmoins, elle lui rendit un signe de tête bienveillant en échange du profond salut qu'il lui adressa.

— Mesdames, dit-elle, à partir de ce soir, je ne danse plus; c'est au margrave, souverain sans tutelle depuis quelques heures, à ouvrir le bal. Il fera choix de la danseuse qui lui plaira le plus. Cette fête est une sorte de terrain neutre entre les deux âges de sa vie; il peut se dispenser de l'étiquette, ou du moins lui commander; demain il lui obéira.

Le jeune prince quitta son siége et fit gracieusement le tour du cercle des dames assises, et le nombre en était restreint. Rien n'est sévère comme la noblesse allemande sur la préséance. Les dames assises, donc se levèrent et attendirent, comme les autres, le bon plaisir de cet enfant couronné. Il rougit beaucoup, sembla embarrassé de son rôle. Enfin, tendant la main à mademoiselle de Freyberg, il la conduisit au milieu du salon, et le bal commença.

Le comte n'en pouvait croire ses yeux. Non que Wilhelmine ne lui semblât pas assez jolie pour mériter l'honneur qu'elle venait de recevoir, mais la haine de la margrave pour elle lui faisait craindre un piége sous cette distinction.

— Péut-être ne m'aime-t-elle plus! se dit-il pour se rassurer; alors que lui importe ma fiancée?

Le cœur humain est fait de telle sorte et l'amour-propre des hommes a une telle portée que M. de Hauenzern trouva presque autant d'amertume à cette pensée que M. le baron de Spilz, malgré la sainteté de son caractère et de sa profession, en avait trouvé avant lui. Si

l'on cherchait bien au fond de sa conscience, on y sentirait un regret à chaque affection qui nous échappe, lors même que cette affection n'est plus partagée, lors même qu'elle devient incommode, bien plus, quand elle déplaît. Vous voudriez tous être aimés et l'être à votre manière. Il faudrait que l'on vous adorât comme des dieux, sans le dire, en se contentant de le prouver aux instants où vous daignez le permettre, et que, sans oser faire entendre un murmure, on se soumît à vos volontés. Autrefois on rêvait des maîtresses tendres, aujourd'hui on rêve des maîtresses commodes. Jamais siècle n'a eu plus de prétention à la passion que le vôtre, et jamais siècle ne l'a moins comprise, n'en a été plus éloigné ; je dirai mieux, elle est impossible *par la jeunesse qui court*. La passion suppose toujours une certaine exaltation, une générosité d'âme, un dévouement dont vous êtes incapables. Je ne cesserai de le répéter aux jeunes femmes : Restez honnêtes, car il n'y a pas un homme au monde qui puisse compenser la perte de votre vertu, de votre propre estime et de celle des autres que vous lui sacrifieriez. Mais si enfin vous ne le pouvez pas absolument, si les circonstances vous entraînent, si malgré vous vous suivez la pente dangereuse du vice, n'allez pas vous raccrocher à votre cœur, n'allez pas chercher l'excuse d'un sentiment vrai : on ne vous excusera pas et vous serez malheureuse. Ne les aimez pas, tyrannisez-les ; forcez-les à ployer, soyez reines, soyez implacables, tenez-les à vos genoux et gardez-vous de les laisser relever, car ils vous domineraient alors, et vous auriez la honte de la faute sans en avoir la joie. Pourquoi adorent-ils les courtisanes? Parce qu'elles ne donnent rien, elles font tout payer, jusqu'au moindre sourire, aux dupes avec de l'argent, aux autres

avec des soins, avec de l'amour, avec leur temps : or, c'est ce que ces messieurs estiment le plus cher. Avouez, mon cher Gustave, que je connais bien votre *espèce* : c'est pour cela que je l'apprécie peu, dans ce temps-ci, bien entendu ; quant aux gentilshommes d'autrefois, je ne pense pas de même. Une époque sans croyance est toujours sans poésie, et c'est là votre position. Je vous attaque sur votre terrain avec vos mots, car Dieu sait que jadis nous ne pensions guère à être poétiques ! nous l'étions pourtant, et nous avons fait nos preuves en 93. Ce drame-là vaut tous ceux que vous inventerez, et vous n'aurez jamais de *héros* aussi *héroïques* que nous.

On ne se corrige pas à mon âge, et la preuve, c'est que je suis encore sortie de mon histoire. Je vous en demande bien pardon, c'est pour la dernière fois.

La margrave se montra ce soir-là plus aimable, plus affectueuse qu'elle ne l'avait été de sa vie. Elle ne voulut point danser, elle encouragea les autres à le faire, elle donna des éloges à tout le monde, elle distribua de tous côtés des mots charmants ; elle se montra la femme la plus séduisante et la princesse la plus adorable. Ses yeux se tournaient fréquemment vers la pendule ; quand onze heures et demie sonnèrent, elle se leva, appela le comte de Hauenzern qui causait avec la dame d'honneur à quelques pas d'elle, et, posant son bras sur le sien, elle l'entraîna vers le balcon, témoin de leur dernière entrevue.

— Comte de Hauenzern, lui dit-elle, il va arriver ce soir des choses auxquelles vous êtes loin de vous attendre. J'ai désiré vous parler une dernière fois. Soyez tranquille, ajouta-t-elle, avec un sourire amer, soyez tranquille, c'est bien la dernière fois. Vous êtes le seul homme de ce monde auquel je voudrais laisser un sou-

venir : vous êtes le seul qui m'ait réellement connue, vous êtes le seul que j'aie véritablement aimé. C'est pour cet amour que toute ma vie est brisée, que mon avenir est détruit. Si vous n'aviez pas changé, c'est-à-dire *si vous ne vous étiez pas trompé*, cet amour était assez fort pour me décider à tous les sacrifices, même à celui de mon rang. D'aujourd'hui je l'abdique, d'aujourd'hui je remets entre les mains de mon fils l'héritage de son père, je le dirai cette nuit en face de toute la cour. Quand minuit sonnera, vous serez conduit au bâtiment que j'ai fait construire; là votre sort et le mien seront fixés d'une manière irrévocable. Quelque chose qui arrive, n'oubliez pas, Gustave, que je vous ai bien aimé. Conservez-moi une pensée; allez, j'ai beaucoup souffert et je me suis fait une grande violence! Dieu et mon cœur le savent. Rentrez, nous ne nous reverrons plus que devant notre juge. Il y aura là une fiancée et un jeune époux, nous prierons tous! Ne me répondez pas, suivez les ordres qu'on vous donnera de ma part, et ayez confiance en moi.

Elle prit vivement la tête du comte entre ses mains, l'abaissa jusqu'à ses lèvres, et y posa un baiser; quand elle fut partie, le jeune homme sentit une larme qui venait d'y tomber et qui glissa sur sa joue. C'était la première que l'altière Sibylle eût laissé voir.

A minuit le maître des cérémonies s'approcha du jeune margrave et lui dit à haute voix :

— Monseigneur, Son Altesse la margrave Sibylle, votre auguste mère, m'a commandé de venir chercher monseigneur et de le conduire, ainsi que toute le cour, dans un lieu qu'elle m'a désigné. Si Monseigneur veut, je suis prêt à exécuter les ordres que j'ai reçus.

Et, s'inclinant profondément, il attendit la réponse du

prince. Celui-ci, persuadé qu'il s'agissait d'un divertissement nouveau, consentit gaiement à ce que demandait sa mère. On descendit les degrés; on se trouva bientôt dans le parc. La lune brillait, comme si on l'avait conviée à la fête. Les rires, à peine comprimés par le respect, se faisaient entendre de toutes parts. Cette foule bigarrée, éclairée d'une façon étrange par les torches que portaient des laquais, et les lanternes suspendues aux branches, présentaient le spectacle le plus bizarre et le plus inattendu. On se dirigeait vers le pavillon: la curiosité allait enfin être satisfaite. Les personnes qui suivaient de plus près le prince furent tout étonnées de voir le maître des cérémonies frapper à la porte et s'arrêter, après avoir dit quelques mots à Son Altesse.

Cette porte s'ouvrit: un torrent de lumière inonda les jardins. Ce monument, c'était une chapelle. Des chants pieux se faisaient entendre; des prêtres étaient à l'autel. Aux pieds du crucifix une femme, vêtue en pénitente, ses longs cheveux épars sur ses épaules, priait et pleurait; on reconnut la margrave. Quand le jeune prince entra dans le sanctuaire, elle alla vers lui; les chants cessèrent. Toute la cour, entassée dans ce petit espace, se rangea en silence. Sibylle, prenant son fils par la main, s'approcha de la balustrade qui la séparait des assistants.

— Sachez tous, dit-elle d'une voix assurée et sans la plus légère émotion, sachez tous que la margrave Sibylle de Baden remet entre les mains de son fils le pouvoir qu'elle a exercé en son nom, comme mère et régente. Sachez que voici désormais votre maître et que moi je ne suis plus rien en ce monde. Je viens faire devant vous amende honorable pour mes péchés, je viens vous de-

mander pardon du scandale que je vous ai donné pendant tant d'années, et vous rendre témoins de l'expiation que j'ai choisie. A dater d'aujourd'hui, voilà mon asile; à dater d'aujourd'hui je ne sortirai plus de cette retraite. D'ici je puis voir ce palais, que j'ai bâti dans mes jours de folie, et je n'y rentrerai jamais. Je ne suis pas digne d'être admise dans aucun ordre religieux, je n'oserais me mêler parmi les épouses du Christ; je vivrai seule. Les portes de cet oratoire demeureront toujours ouvertes, les habitants de ce pays pourront être témoins de la pénitence imposée à celle dont le faste et les débordements les étonnèrent si longtemps. Mais avant de quitter tout à fait le monde, je veux accomplir un acte de justice. Je vous prie, Monseigneur, d'ordonner au comte de Hauenzern et à la baronne de Freyberg d'approcher de l'autel. Trouvez bon, je vous en conjure, qu'ils reçoivent en notre présence la bénédiction nuptiale. C'est moi qui ai retardé leur bonheur, c'est à moi de le conclure.

En disant ces mots, l'étrange créature s'agenouilla de nouveau. Après le mariage des deux amants, elle se fit couper les cheveux, elle prononça une formule de vœux qui n'était pas celle des religieuses, et, se relevant aussi majestueusement que sur les marches de son fauteuil ducal, elle congédia la cour d'un geste. Seulement elle retint le comte en arrière et lui dit à voix basse :

— J'ai tenu ma promesse, vous allez être heureux. Je n'ai plus qu'une chose à vous demander. Envoyez ici chaque jour votre femme, je veux la voir. Quant à vous, Gustave, recevez ici mes derniers adieux: tout est fini entre nous sur la terre, nous ne nous retrouverons plus que dans le ciel. Mais vous savez maintenant jusqu'où je vous ai aimé.

Elle tint parole. Elle se renferma dans cette espèce de tombeau que vous connaissez. On y montre encore la discipline et le cilice dont elle fit usage ! l'une et l'autre sont teints de sang. Son lit était une planche; elle ne vivait que de racines; elle n'avait d'autre siége qu'une escabelle de bois. Cependant le plus affreux de ses supplices, à mon avis, ce fut de voir tous les jours sa rivale, de lui faire raconter les détails de son bonheur, de retourner ainsi le fer dans la plaie saignante de son âme ; ce fut de ne plus apercevoir, même de loin, l'homme qu'elle avait chéri jusqu'à lui sacrifier sa jalousie; ce fut d'avoir sans cesse devant les yeux les lieux où elle fut heureuse, et de se retrouver seule si près et si loin de tout ce qu'elle avait aimé. Les tortures morales sont bien plus vives que les tortures physiques; le chagrin est un chevalet plus cruel que celui du bourreau. Elle vécut ainsi plusieurs années et mourut. Le baron de Spilz la visitait souvent, afin qu'il ne manquât rien à l'expiation : Wilhelmine, c'était le regret; le baron, c'était le remords !

ISABELLE.

— Madame la duchesse de Lostanges ! annonça un domestique à la porte d'un tout petit salon : la femme qui l'occupait se leva vivement. Il y avait une grande dissemblance entre la *visitante* et la *visitée*. L'une était vieille, contrefaite, flétrie ; l'autre était jeune, brillante de grâces et de santé : pourtant toutes deux semblaient émues, et il y eut un long moment de silence après les compliments d'usage. Enfin la duchesse parla la première.

— Madame, dit-elle, vous devez être étonnée de me voir ; mon billet de ce matin, tout en vous annonçant ma visite, ne vous en aura pas révélé le but. Daignez me prêter un instant d'attention, et surtout pardonnez-moi le mal que je vais vous faire. Je ne vous ai jamais rencontrée, néanmoins je vous connais beaucoup ; je sais combien votre âme est noble et grande, je sais qu'au milieu des séductions vous avez résisté à toutes, excepté à une seule. Ne rougissez pas ; la mère d'Edmond peut-elle vous en vouloir d'avoir distingué son fils ? C'est une faute aux yeux des autres ; aux miens, c'est un charme de plus. Je l'aime tant, mon fils, que je comprends combien vous l'aimez. Pauvre jeune femme, vous l'aimez ! N'est-ce pas que je suis bien cruelle de venir vous demander le sacrifice de cet amour ? Oh ! pourquoi n'êtes-vous pas libre ?

Avec quel bonheur je vous nommerais ma fille, vous qui lui avez donné tant de joies, vous qu'il a choisie, chère madame de Change, chère Isabelle ! Levez-vous, ne me regardez point ainsi, vous m'effrayez.

La duchesse passa son bras autour de la taille de madame de Change, elle l'appuya sur son fauteuil ; Isabelle ne fit aucun mouvement, elle essaya de parler.

— Mon Dieu, Madame, que me voulez-vous ? Ne me faites point attendre, ou je n'aurai plus la force de vous écouter.

— Et moi, je n'aurai plus celle de vous torturer ; à présent que je vous ai vue si malheureuse, il me faut mon cœur de mère pour m'en donner le courage. Encore une fois, pardon ! Pardon surtout de mon brusque début ! Je vous ai parue bien dure, je ne suis que franche ; j'ai toute confiance en votre générosité : allons ! remettez-vous, écoutez-moi. La position d'Edmond, la mienne, vous sont connues. Son père suivit le torrent de la révolution ; il expia cette erreur par dix années d'exil, et mourut presque dans la misère sur le sol étranger. Mais la cour se souvient du hardi gentilhomme qui lui résista à l'Assemblée des notables. Ni mon fils ni moi n'obtenons rien d'elle, à peine avons-nous de quoi vivre ; le duc de Lostanges ne soutient à peu près son rang qu'à l'aide de la plus stricte économie. Il se présente un moyen de sortir de cette position pénible : ce moyen, c'est un riche mariage, c'est un mariage de faveur : s'il se fait, Edmond peut prétendre à tout ; une vaste carrière s'ouvre devant lui : ses talents enfouis dans la disgrâce se révèlent aux yeux de tous...

— Eh ! Madame, que m'importe ce mariage ? Pourquoi venir me l'annoncer ainsi ? Le duc vous en a-t-il chargée ? a-t-il craint mes larmes, qu'il ait trahi le secret

de ma vie ? ou bien tient-il si peu à moi, qu'il ne me juge pas digne d'une dernière marque d'égards ?

— Lui, Edmond ! il ignore ma démarche ; et si je suis venue à vous, c'est comme à ma seule espérance. Il refuse, il ne veut pas d'une fortune qui l'éloignerait de vous; il a respecté votre nom, jamais il n'est sorti de sa bouche.

Madame de Change n'écoutait plus. Ivre de joie et de reconnaissance, elle baisa la main de la duchesse :

— Il a refusé, mon Edmond, il a refusé pour moi ! Oh ! répétez-le ! Oh ! que je vous remercie ! J'en étais bien sûre qu'il ne m'abandonnerait pas, mon noble ami ! Mon Dieu, et comment payer ce moment ?

Madame de Lostanges n'arrêta pas cette joie; elle la laissa s'épancher, et ne la partagea pas. Son coup d'œil triste et froid pénétra Isabelle jusqu'au fond de l'âme ; elle n'osa le supporter.

— Hé bien reprit-elle, Madame la duchesse, que puis-je faire ? Edmond ne veut pas se marier, il est son maître, il est libre...

— Je croyais que vous l'aimiez davantage, interrompit la mère ; je croyais que votre passion d'amante pouvait se placer à côté de mon dévouement maternel. Puisque vous ne me comprenez pas, je vous avais mal jugée ; je n'ai plus rien à faire ici : vous n'êtes qu'une femme ordinaire, l'avenir de mon fils est perdu ! Adieu !

— Oh ! Madame, Madame, par pitié, un mot encore ! Vous veniez me demander de renoncer à lui, vous dites que c'est pour son avenir: quand j'y consentirais, le voudrait-il ? Croyez-vous qu'il me quitte au premier mot, et qu'il me suffise de lui dire: Va-t'en !

— Non, il ne vous quittera pas. Mais vous, ne pouvez-vous pas le quitter ?

— Moi, oh ! jamais.

— Quoi ! pas même pour son bonheur ?

— Pour son bonheur ! le quitter, non ; mais je puis mourir.

— Mourir ! oh ! vous avez une terrible imagination ! Mourir à votre âge, quand l'avenir vous reste ! Croyez-moi, ne désespérez de l'avenir que lorsque vous serez vieille : jusque-là, c'est le dieu des femmes ; il leur rend tout ce que le passé leur a pris. Voulez-vous devenir ma fille chérie, la sœur d'Edmond ? le voulez-vous ?

— Madame, vous êtes femme, vous êtes mère ; si l'on venait vous dire que votre fils, qui vous est si cher, il faut le donner à une autre ; qu'il ne sera plus votre enfant, mais celui d'une autre ; qu'il ne vous aimera plus ; qu'il en aimera une autre, vous prendriez votre Edmond dans vos bras, et vous défieriez l'univers de venir l'en arracher. Pourtant, après il vous resterait une fille que vous adorez ; vous seriez toujours la duchesse de Lostanges considérée, respectée de tous, entourée d'amis et de flatteurs. Cet Edmond, c'est Dieu qui vous l'a envoyé ; vous l'avez accepté, vous ne l'avez pas choisi... Moi, savez-vous ce que je lui ai sacrifié ? Pour lui, j'ai consenti à m'entendre nommer infâme ; pour lui, j'ai laissé salir le nom de mon mari qu'il m'avait remis sans tache, et que je lui rendrai souillé ; pour lui, j'ai rougi devant ma famille : bien plus, devant ma conscience ! Le jour où je l'ai vu pour la première fois, j'ai dit : Il sera mon maître ; il l'est devenu. J'ai oublié tout ce que j'avais connu avant lui, j'ai versé plus de larmes qu'il ne m'a donné de baisers ; lorsque cet amour, qui est ma plus belle parure, cet amour qui me couvre à mes yeux, à ceux du monde, me sera enlevé, je paraîtrai telle que je suis réellement, une pauvre femme déshonorée, avi-

lie, sans force, sans vertus, sans soutien. Enfin, Madame, j'ai trompé pour mon Edmond; j'ai trompé! c'est un crime, n'est-ce pas? ce crime nous attache l'un à l'autre, nous ne serons pas séparés ; je ne donnerais pas un de ses cheveux pour toutes les fortunes du globe. Allez, laissez-moi; vous n'obtiendrez rien, je ne veux pas...

— Mon Dieu, que cette femme est aveugle ! s'écria la duchesse en joignant ses mains: vous aimez mon fils comme une folle, il vous aime de même aujourd'hui; il refuse la plus belle position, c'est tout simple : dans quelques années, dans quelques mois peut-être, il s'en repentira, il se détachera de vous, il vous rejettera, il viendra vous accabler de reproches; et que répondrez-vous à ces mots: Vous avez brisé mon existence! Sans vous, je serais riche, je serais à ma place?

— Oh! jamais il ne dira cela ; jamais, Madame.

— Il le dira, il le pensera du moins. Alors plus de repos ni pour vous ni pour lui ; vous vous séparerez emportant le remords et la haine. Cet amant, à qui vous vouliez donner toute votre vie, deviendra votre ennemi : avez-vous vu beaucoup de liaisons comme la vôtre finir autrement ?

La comtesse ne répondit pas : elle écoutait les yeux fixes, les mains en avant, comme pour repousser une horrible vision ; madame de Lostanges se rapprocha d'elle, et continua en lui caressant le front.

— Au lieu de cela, vous serez pour lui une affection unique... comme moi. Si l'homme n'a qu'une mère, il ne trouve aussi, je crois, qu'une fois en sa vie un amour comme le vôtre.

— O mon Dieu, s'écria la jeune femme en se levant tout à coup, mon Dieu, donnez-moi de la force !...

Ses regards se portèrent vers le ciel, puis ils se repo-

sèrent sur tous les meubles de l'appartement, ils parcoururent jusqu'aux moindres détails; une larme coula sur sa joue, ses lèvres s'ouvrirent et se fermèrent plusieurs fois; enfin, elle parla si lentement et si bas qu'on l'entendait à peine.

— Je consens à tout, Madame, son bonheur a toujours été mon unique bien; je briserai son cœur, je le détacherai de moi, je le conduirai à l'autel, après je serai libre, n'est-ce pas? Mais si vous tenez à l'attachement de votre fils, tâchez qu'il n'apprenne jamais ce qui vient de se passer, car il ne vous pardonnerait pas. Maintenant laissez-moi, je veux être seule; faites en sorte qu'Edmond ne vienne pas aujourd'hui, j'ai besoin de retraite : adieu, madame la duchesse. — Oh! si vous n'étiez pas sa mère!...

Madame de Change resta enfermée, comme elle l'avait annoncé, jusqu'au lendemain. Que fit-elle pendant ces longues heures? personne ne le sut; et Dieu me préserve de soulever le voile qui cacha tant de douleur! Quand elle demanda ses chevaux en se levant, sa femme de chambre resta stupéfaite : une maladie ne l'eût pas changée davantage. Mais depuis ce moment elle ne démentit pas une seconde sa courageuse résolution. Elle fit des emplettes jusqu'au dîner : M. de Lostanges vint à son heure accoutumée, il ne la trouva pas; c'était la première fois depuis quatre ans. Le soir, elle arriva au bal se soutenant à peine; néanmoins sa parure était éblouissante, son sourire doux et gai comme celui d'une femme heureuse. Edmond s'approcha d'elle, il chercha en vain à son côté le bouquet qu'il lui avait envoyé, et pour la première fois aussi elle ne le portait point.

— Vous avez donc bien couru ce matin, Madame? lui dit-il tout haut. — Isabelle, où est notre bouquet? ajouta-t-il à voix basse.

— Je l'ai oublié sur ma toilette.

Et lui jetant cette réponse, elle se précipita vers la contredanse.

Le duc n'en pouvait croire ses oreilles; il était si accoutumé à une tendresse de tous les instants, à une délicatesse de sentiment qui ne négligeait rien, pour qui rien n'était perdu, qu'il s'était endormi au milieu du bonheur sans songer qu'il n'était point éternel. Une idée de jalousie traversa son imagination ; il la chercha : elle dansait et riait, elle s'efforçait de plaire aux hommes qui l'entouraient; son sacrifice était entier, elle avait résolu de l'accomplir : je ne crois pas qu'on puisse souffrir davantage; il n'y a que les femmes passionnées pour avoir ce courage-là... Plusieurs jours se passèrent de la sorte. Ce furent d'abord les petites choses, comme le bouquet. Souvent renouvelées, elles portèrent coup; il se plaignit, elle plaisanta. Les querelles se multiplièrent, les raccommodements devinrent moins tendres ; jamais coquette fatiguée de son jouet ne le repoussa avec plus d'art.

Un soir, assise sur un canapé, elle recevait nonchalamment les hommages de quelques jeunes gens ; Edmond jouait avec son éventail ; elle le lui demanda, il se baissa vers elle :

— Vous êtes bien belle ! aujourd'hui, Isabelle, et vous ne me regardez pas ! Est-ce que ce n'est plus pour moi que vous êtes belle?

Cette voix aimée la fit tressaillir ; cet éloge que dans ses jours de bonheur elle recueillait au fond de son âme, elle le repoussa.

— Je suis belle, répliqua-t-elle comme étourdiment ; mon cher duc, vous dites toujours la même chose.

—Isabelle, Isabelle, vous ne m'aimez plus!

Elle se leva, car aucune puissance ne l'eût em-

pêchée de se trahir si elle fût demeurée davantage.

Pendant ce temps la duchesse ne perdait pas son plan de vue. La tristesse d'Edmond lui apprit que madame de Change avait tenu sa promesse ; elle ne l'interrogea pas, mais elle montra qu'elle le devinait : ses manières étaient plus insinuantes, ses soins plus touchants. Elle lui adressait de ces mots que le soupçon accueille, puis elle lui montrait le sein de sa mère comme un refuge ; ensuite les joies domestiques, l'amour d'une jeune fille que le monde n'a pas corrompue : pas un mot de richesses et d'honneurs ; elle connaissait assez son fils pour savoir qu'il fallait pour lui entourer de fleurs les hochets de l'ambition, et non pas les dorer. Peu à peu le duc sortit moins seul ; il consentit même à l'accompagner chez mademoiselle de Sery, dont il avait refusé la main. C'était beaucoup, sans doute ; mais un mot, un regard de la comtesse eussent renversé cet échafaudage de projets.

Dans une grande fête, madame de Change se trouva près de sa jeune rivale ; elles rougirent en se regardant. Bientôt le duc s'approcha : piqué de l'indifférence d'Isabelle, il essaya de ranimer sa passion par l'indifférence ; après un froid salut, il ne s'occupa plus que de mademoiselle de Sery : toutes ses galanteries, toute son amabilité lui furent adressées ; se tournant vers madame de Change, il lui dit :

— Quelle délicieuse personne ! ne trouvez-vous pas, Madame ?

— Oui, répondit l'infortunée en prenant son lorgnon et fixant d'un air distrait la robe d'une femme ; oui, elle fera une belle duchesse.

Quoi ! pensa Edmond, pas un regret, pas la moindre émotion ; oh ! c'est fini, je l'ai perdue !

— Demain, ajouta-t-il, demain je veux vous parler ;

soyez seule à trois heures, je le veux, vous dis-je, j'en ai le droit. Si vous avez oublié, je m'en souviens encore ; et tout ceci doit finir bientôt, je l'espère, ou j'y succomberai.

Le lendemain, à trois heures, il arriva, lui, pâle et défait, les yeux caves, les lèvres décolorées; elle, froide et belle, le visage animé et le maintien ferme. Depuis bien des jours elle prévoyait cette crise, et s'y était préparée. M. de Lostanges avait passé la nuit à arranger ce qu'il devait dire, à composer ses phrases ; il se croyait sûr de lui : en l'apercevant, il ne se rappela qu'elle ; se jetant sur sa main, il la couvrit de pleurs :

— C'en est donc fait, Isabelle, je ne suis donc plus votre amant, vous m'avez rejeté comme un importun, vous ne ne m'aimez plus ! Oh ! mon Dieu, j'en mourrai ! Rendez-moi mon bonheur, rendez-moi ma vie ! Vous savez bien ce que je souffre; mais vous n'avez plus de cœur, vous n'avez plus de pitié. Qui vous a changée ainsi, dites ? Que vous ai-je fait? que voulez-vous de moi ? Mais répondez un mot. Oh ! que ce soit vous qui parliez, vous, et non cette femme qui me torture depuis deux mois. Vous !....

Edmond releva la tête.

— Quoi ! rien, s'écria-t-il. C'est vrai, vous ne m'aimez plus. Oh ! je ne le croyais pas, vous ne m'aimez plus... vous ne m'aimez plus !...

Elle sentit que le moment était décisif, et recueillant toutes ses forces, elle dit d'une voix émue :

— Non, je ne vous aime plus ; reprenez votre liberté et soyez heureux, je vous rends vos serments.

Il répéta seulement après elle : Je vous rends vos serments, je ne vous aime plus ! Oh ! mon Dieu !

Et ses larmes tombèrent à torrent ; sa poitrine sembla se briser, il jeta des cris de désespoir à attendrir un marbre : Isabelle n'y résista pas.

— Tu le savais bien que je ne t'aimais plus, s'écria-t-elle, tu l'avais dit toi-même.

— Oh ! oui, mais tu ne l'avais pas dit encore, toi !

Il n'y eut point de promesse, point d'avenir qui pût l'empêcher de se précipiter dans ses bras ; ils délirèrent ensemble : ils ne parlaient pas, ils s'entendaient de nouveau rien que par cette étreinte passionnée.

Edmond n'avait plus de soupçons, Isabelle n'avait plus de courage.

Ces heures passèrent vite, et bientôt l'image de la duchesse apparut à sa victime ; elle comprit qu'elle avait en un instant perdu des siècles de douleurs. Edmond voudrait une explication : quelles raisons lui donner ? Et d'ailleurs n'avait-elle pas promis de se sacrifier ! et cette promesse faite à la fortune de son amant n'était-elle pas sacrée ? Après mille combats, convaincue qu'une seconde entrevue devenait impossible, elle écrivit ; sa lettre courte et glaciale brisait ces liens renoués à peine : elle ne donnait point de motifs, elle ne faisait pas de reproches ; quelques regrets, quelques expressions d'amitié, voilà tout.

Y a-t-il rien d'affreux comme de perdre ce qu'on aime ? La chaîne est rompue, mais les anneaux restent : ces souvenirs qu'on endort en chantant se réveillent à nos cris : un mot vous retrace le passé si beau, si plein d'espérances et de charmes, et ce même mot couvre l'avenir d'un voile de deuil ! On ne croit plus à rien, on n'a plus d'illusions, ou du moins on ne s'en crée plus que d'amères. C'est une vie désenchantée, c'est une âme flétrie, c'est un ange à qui l'on a coupé les ailes et qu'on attache à la terre. Edmond ressentit tout cela ; il relut vingt fois la fatale missive. Il chercha vainement un rayon d'espoir, tout était fini ! La duchesse, dont

l'œil ne le quittait pas, devina qu'elle avait triomphé.

— Mon fils, lui dit-elle, vous êtes cruellement triste ; est-ce que vous ne songez pas à votre mère ? N'y a-t-il que cette femme au monde pour vous ?

Elle n'avait point encore abordé ainsi la question sans détour. Le duc ne la repoussa pas, il avait besoin d'épanchement :

— Vous ne savez pas ce que je perds, ma mère ; vous ne comprenez pas ce que c'est qu'une liaison de quatre ans qu'on a crue éternelle, et qui vous échappe quand on voudrait la retenir au prix de son sang !

— Tout change ici-bas, mon Edmond.

— Oui, tout, mais elle ! elle ne devait pas changer, ma mère ; je l'avais choisie. J'avais placé en elle toutes mes espérances, j'oubliais près d'elle les chagrins de ma position. C'était plus que ma maîtresse, c'était mon amie, c'était moi, je ne vivais qu'en elle. Vous m'êtes bien chère, ma mère, vous ne me consolerez pas d'elle. Je ne puis rendre ce que j'éprouve, ce n'est point une douleur connue ; me voilà jeté seul au milieu des hommes, indifférent à tout, sans passion, sans volonté, sans cœur : elle a tout gardé ; je n'ai pas le moindre désir d'apprendre pourquoi elle m'abandonne. Elle m'abandonne, et cela me suffit ; le reste ne m'importe pas. Il y a des instants où je crois que je ne serais pas jaloux !... Ma mère, oh ! ma mère, il est donc vrai que je l'ai perdue ?

— Hélas ! se dit la duchesse, l'aurais-je rendu si malheureux sans le vouloir ?...

Cette conversation se renouvela souvent, chaque fois madame de Lostanges se rapprochait de son but ; enfin, elle osa risquer la proposition : à sa grande surprise, elle ne fut point repoussée.

— Tout ce que vous voudrez, ma mère, lui répondit

son fils, arrangez tout, qu'est-ce que cela me fait?

La duchesse ne se le fit pas répéter; huit jours après, Paris retentissait de ce brillant mariage.

Au milieu de ces oisifs, il y avait un être dont les souffrances étaient atroces, une faible créature courbée sous le poids de ses maux. On ne l'ignorait pas, et chacun vint jouir de son supplice : cette barbarie l'éleva au-dessus d'elle-même. Mademoiselle de Sery reçut sa visite au nombre des premières; pas un muscle de sa physionomie ne changea quand elle félicita la future duchesse. Elle se contint même devant la douairière; un regard seulement lui dévoila toutes les plaies de son âme. « Cette femme est sublime, » murmura l'ambitieuse. Le jour fixé pour la cérémonie arriva : Saint-Thomas d'Aquin se remplit d'une foule élégante, chacun voulut voir; il y avait double attrait, une noce d'abord et puis cette pauvre chère comtesse y serait-elle? aurait-elle la force de se contenir? On tremblait qu'elle ne fît une scène; mais il fallait assister à cela; quand elle parut, tous les yeux se fixèrent sur elle. Elle ne s'en intimida pas; sa toilette, du meilleur goût, ne laissait point de prise à la critique. Pas une épingle qui ne fût à sa place, rien de ce qui indique le désordre des passions. Il y avait de quoi désespérer les curieux. Les mariés s'approchèrent de l'autel; à ce moment madame de Change quitta sa place, et prit une chaise aux côtés mêmes de madame de Lostanges.

— C'est mon droit, Madame, lui dit-elle à l'oreille; sans moi, il ne serait pas là. Écoutez, je pars ce soir, je réclame de vous quelques minutes d'entretien.

— Après la messe, répondit la duchesse.

— Ce n'est pas tout, la femme d'Edmond doit y assister. Soyez tranquille, ajouta-t-elle vivement, je ne gâte-

rai pas mon ouvrage. Me promettez-vous qu'elle y sera ?

— Je vous le promets.

Le prêtre interrogeait alors Edmond :

— Prenez-vous cette femme pour épouse ?

Il hésita, on répéta :

— Oui, répondit-il.

Isabelle priait avec ferveur, ses yeux ne quittaient point le tabernacle. Un condamné à mort presse ainsi le crucifix sur sa poitrine. Ce furent ensuite des compliments, des propos interrompus, des éloges, des questions, enfin tout ce bruit si fatigant pour l'être qui souffre et qui doit souffrir seul. Avant d'arriver à cette conversation si demandée, il fallut essuyer tout cela. Quand le dernier témoin fut retiré, quand on n'entendit plus les voitures qui venaient de quitter l'hôtel, la duchesse entraîna sa belle-fille vers sa chambre, où les attendait Isabelle. En les voyant entrer elle se leva ; mais, trop faible pour se soutenir, elle se laissa retomber. La jeune duchesse la salua froidement, et fit un pas vers la porte ; visiblement elle savait tout.

— Attendez, Madame, attendez ! s'écria madame de Change, ne me fuyez pas, je ne vous retiendrai pas longtemps. Vous voyez dans quel état je suis, je pars ce soir; c'est un adieu que je vous adresse et quelques conseils, si vous voulez bien les recevoir. J'aurais désiré qu'on vous cachât le passé, on ne l'a pas fait ; il faut que vous ayez votre part de chagrins. Pourtant soyez tranquille, votre mari vous appartient sans retour ; j'ai abandonné mes droits, ils doivent se taire devant ceux que Dieu vient de vous donner. Mais au nom de ce que vous avez de plus sacré, rendez-le heureux ; ne lui parlez pas de moi, c'est un souvenir pénible. Qu'il m'oublie, entendez-vous, enfant; et pour cela vous avez bien à faire, car

je l'ai bien aimé! Suivez-le dans sa pénible et glorieuse route. Vous venez de lui ouvrir la porte des honneurs, franchissez-la avec lui et ne le quittez jamais. Dans ses douleurs, vous le consolerez; que votre sein soit prêt à recevoir sa tête fatiguée, que votre main essuie la sueur de son front. Soignez-le comme une mère soigne son premier-né; veillez sur cette âme ardente; gardez-le, couvrez-le de votre œil pour le garantir des traits de l'envie. Ensuite vous pourrez dire: Je suis la plus heureuse des femmes! Vous pourrez vous humilier devant lui, si grand et si noble, sans être moins grande et moins noble que lui. Quelle mission que la vôtre! J'ai essayé de la remplir, je la comprenais tout entière: je me suis brisée contre les obstacles. Dieu l'a voulu ainsi. Puisse-t-il vous bénir, vous donner de longs jours! Je n'ai pas votre bonheur à lui demander, il a tout fait pour cela: vous êtes la femme d'Edmond !... Et vous, ma dame la duchesse, gardez bien votre secret, vous en comprenez l'importance. Me voilà libre, n'est-ce pas? Adieu, ne vous attristez pas, c'est un beau jour pour vous! Adieu!

Le soir on dansait à l'hôtel de Lostanges; à la même heure, madame de Change quittait Paris. Huit jours après, on apprit qu'attaquée d'une maladie aiguë, dans une de ses terres, elle avait succombé en peu d'heures.

Edmond ne la pleura pas, il n'avait plus de larmes. Plus isolé que jamais, il chercha une distraction dans les affaires politiques, et il la trouva. Un homme trouve toujours les consolations qu'il cherche.

Vingt ans après, la duchesse de Lostanges venait de mourir; au moment de fermer les yeux, elle avait remis une clef à son fils devenu ministre des relations extérieures en lui disant:

— Il faut que justice soit faite. Quand je ne serai plus, vous ouvrirez ma cassette; vous seul, entendez-vous? Vous prendrez connaissance des papiers qu'elle renferme. J'espère que ce secret ne vous fera pas maudire ma mémoire, l'expérience a prouvé que j'avais raison.

Ces paroles retentissaient aux oreilles d'Edmond; il était debout au pied du lit de sa mère, contemplant sa froide dépouille, y cherchant encore un reste de vie. L'heure sonna et le rappela à lui-même; avant de quitter la chambre il chercha le coffret désigné, et, l'appuyant sur une table, il l'ouvrit. La première chose qui frappa ses regards, ce fut sa propre écriture; une multitude de lettres de lui, portant un nom oublié depuis long-temps; son portrait, et puis un paquet volumineux de la main d'une femme, adressé à la duchesse de Lostanges: il trembla de tous ses membres en en touchant l'enveloppe.

— Isabelle! dit-il; oh! que vais-je apprendre!...

Il lut ce qui suit:

« Vous voilà bien heureuse, madame la duchesse; parvenue au comble de vos vœux, il ne vous en reste plus à former. Pardonnez-moi de troubler votre joie; dans un testament on peut tout dire, et ceci est un testament, car bientôt je n'existerai plus. J'ai voulu une dernière fois ouvrir mon âme, une dernière fois parler de lui; il n'y a que vous qui puissiez m'entendre. Aussi bien c'est vous qui me tuez, et la victime a peut-être le droit de se plaindre à son bourreau. Oui, lorsque je vous promis de vivre pour être son amie, pour voir ma place usurpée par une autre, je présumai trop de mes forces. Elles sont épuisées, je n'en puis plus; il me faut du repos, je vais le demander à la tombe. Oh! Madame, que le ciel ne vous punisse pas; mais vous avez été bien

cruelle. Je l'aimais tant, je l'aime tant encore ! Et lui m'aimait aussi ; si j'avais fait un signe, à l'autel même il abandonnait sa fiancée, il me revenait, et nous ne nous serions plus quittés. J'ai résisté à cette tentation, mon sacrifice était accompli : seulement je résolus de mourir ; j'étais libre alors, Madame, vous n'aviez plus rien à exiger, le marché était conclu. Mon mari, mon vieux et respectable mari, que je vénère comme le père le plus tendre, m'a laissée partir sans défiance ; j'ai témoigné le désir de venir ici, il ne s'y est pas opposé. M'a-t-il jamais contrariée ? Je me prosterne devant son souvenir, je lui demande pardon de ma vie et de ma mort ; il ne saura pas que je me suis tuée, il croira, comme tous, que j'ai succombé à une maladie : tous, même Edmond ! Madame, il vous rejetterait loin de lui ; son avenir, pour lequel je meurs, serait décoloré. Oh ! qu'il ne l'apprenne ni à présent, ni plus tard. Qu'il flétrisse ma mémoire du nom d'infidèle, qu'il ne songe point à moi, plutôt que de lui coûter une larme ; je lui en ai déjà assez fait répandre. Je ne conçois pas mon courage ; je l'ai vu à mes pieds me redemandant son Isabelle, je lui ai dit que je ne l'aimais plus, et j'ai résisté à ces épreuves. Oh ! c'est que mon amour était immense ! Une fois, une seule fois, je me suis trouvée faible, alors j'ai cessé de le voir. — S'il était là ! Oh ! mon Dieu ! que je l'aperçoive seulement, que j'entende sa voix, une minute encore de joie avant l'éternel oubli ! Madame, je vous le confie, vous me répondez de son bonheur, vous m'en répondrez au tribunal où je vais vous attendre ; si vous m'avez trompée, n'espérez pas de pitié : l'être souverainement juste me chargera de votre châtiment. Je vous renvoie tout ce que je tenais de lui. Vous apprendrez en lisant ses lettres l'histoire d'une liaison que vous avez rompue ; vous verrez comme il me

chérissait, vous verrez quelle confiance sans bornes nous avions l'un en l'autre. Adieu : s'il parle de moi, ne le détrompez pas ; Dieu et moi nous lui apprendrons tout quand il nous rejoindra : veillez sur lui, sur sa jeune femme. Oh ! pour prix de tant de maux, j'obtiendrai de la miséricorde céleste d'être leur ange gardien ; elle ne me punira pas de m'ôter une vie que je ne puis supporter : d'ailleurs, je souffrirais bien l'enfer pour lui ! Adieu. »

Après avoir terminé sa lecture, Edmond resta longtemps plongé dans la réflexion ; ses regards se portaient du cadavre à la boîte ; il semblait peser les droits de ces deux femmes. Enfin, une larme tomba sur le papier, une larme unique que la pauvre Isabelle eût recueillie comme un bienfait ; c'était l'expression la plus vraie du désespoir.

— Admirable créature, s'écria-t-il, personne ne m'a aimé comme toi !

En ce moment un valet de chambre frappa à la porte :

— Le roi demande monseigneur, dit-il.

Cet ordre, répété deux fois, ne voulait point de réplique. M. de Lostanges se leva, jeta les papiers dans la cassette, baisa la main de celle qui fut sa mère, et se rendit aux Tuileries. Il s'agissait d'une négociation diplomatique de la plus haute importance. On ne laissa pas au ministre le temps de se reconnaître et l'impression reçue s'effaça peu à peu au milieu de ces graves intérêts ; il ne donna que des regrets bien rares à celle qui lui avait donné sa vie.

L'homme passionné avait fait place à l'ambitieux ; il n'y avait plus rien dans cette âme qu'une sorte de philanthropie d'amour-propre, qui consiste à essayer le bonheur du peuple et à laisser mourir de chagrin ceux qui nous sont dévoués. C'est avec cela qu'on fait des légis-

lateurs et les apôtres de doctrine. Tout dans la tête, et dans le cœur un abîme immense où l'on ne jette que des trophées et des couronnes.

Tel était Emond à cinquante ans. Plus tard, quand il fut appelé à répondre de sa vie, il lui sembla voir une forme légère voltiger au-dessus de sa couche. Ses frais souvenirs d'amour se réveillèrent, il prononça le nom d'Isabelle, et mourut le sourire sur les lèvres, en pensant qu'il allait la rejoindre. C'est que, près du dernier passage, les impressions du monde se taisent, Dieu nous parle, et quel est le langage de Dieu si ce n'est l'amour !

DEUX LETTRES.

PREMIÈRE LETTRE.

« Tu m'en veux, Alphonse, n'est-il pas vrai? tu m'en veux de mon long silence, et pourtant tu ne sais pas jusqu'à quel point je suis coupable envers toi. Tu m'as envoyé le bonheur, et je ne t'ai pas même remercié. Pardonne, ami ; depuis six mois je n'ai pensé qu'à elle, je n'ai parlé que d'elle, je n'ai écrit qu'à elle. Mais elle ! je te la dois, toute ma vie ne pourrait acquitter cette dette. Tu ne sais rien de ma position. Tu vas croire que je suis fou, et il y a des moments où je le crois aussi. Écoute-moi donc : je tâcherai de mettre un peu d'ordre dans mon récit. Toi, dont le cœur est si tendre, tu devineras ce que je ne dirai point ; tu comprendras que mon âme est trop pleine de joie pour l'exprimer tout entière.

« Nous nous sommes séparés bien jeunes, à peine connaissions-nous le monde alors ; déjà tu te montrais ce que tu es devenu depuis, un homme noble et généreux. Déjà mon malheureux caractère s'était développé. Tu m'as plaint bien souvent ; félicite-moi, j'ai trouvé mon ange, il m'a conduit au ciel !

« J'ai encore présent à l'imagination le jour de ton départ, tes dernières paroles sont gravées dans ma mémoire en traits ineffaçables.

« — Ernest, me dis-tu, notre existence va commencer, nous quittons les écoles pour entrer dans la carrière ; si tu ne sais pas mettre un frein à tes impétueuses passions, si tu n'as pas le courage de souffrir pour monter à ta place, tu resteras dans les rangs secondaires et tu souffriras mille fois plus encore.

« C'était une prédiction ! Nous avions vingt ans, nous en avons trente ; depuis ce moment, je n'ai pas connu deux jours de calme. Tu sais que je suis riche, orphelin, libre de mon temps et de mes démarches. Je croyais le monde si beau que je le cherchais comme un refuge contre les chagrins. Ils m'y accablèrent tous. Je m'attachai passionnément à une jeune fille ; nous devions nous marier : un riche étranger me l'enleva. Quelque temps après, une veuve, plus belle peut-être, reçut mon hommage. Je m'imaginais qu'enfin rien ne s'opposerait à mon bonheur. Elle m'aimait, ou du moins elle le croyait, et moi aussi. Nous ne nous quittions pas. Un jour, nous galopions ensemble. Ivre d'amour, je ne m'occupais que d'elle. Mon cheval rencontra une pierre ; je fus jeté à vingt pas de là, avec une cuisse cassée. Mon amazone partit le lendemain ; elle ne voulait pas d'un mari estropié. Je faillis perdre la tête de désespoir. Dès lors je pris les femmes en haine, ou, pour parler plus juste, je les jugeai d'après mes deux infidèles ; je les adorais sans les estimer. C'étaient de charmants joyaux que je brisais quand j'en étais las. Je ne leur demandais qu'une seule chose, la beauté. Pourvu qu'une femme fût belle, je ne songeais ni à son esprit ni à son caractère ; pourvu que tout Paris connût mon triomphe, qu'il me

fût envié par mes rivaux, je ne m'occupais pas de ce qui pouvait en résulter. Je n'avouais jamais rien, mais je voulais qu'on devinât. Tout cela n'était que jouissance d'amour-propre ; aussi en fus-je bientôt fatigué. Je ne me donnais plus la peine de faire des frais ; j'étais à la mode, cela me suffisait ; et je crois que mon impertinence et ma fatuité me valurent plus de conquêtes que que si j'avais possédé un mérite réel.

« Au commencement de l'hiver dernier ma sœur se maria ; elle épousa le frère de ta cousine, cher Alphonse, et ce fut cette cousine qui m'apporta la seule lettre de toi que j'eusse reçue depuis bien longtemps. La manière dont nous fîmes connaissance est bizarre. C'était à un grand bal chez ma tante : je m'y ennuyais à périr ; j'avais fait trois fois le tour des salons sans parvenir à me distraire, et j'allais rentrer chez moi, lorsque ma tante me pria de faire danser une femme qu'elle me désigna et qui n'avait pas encore quitté sa chaise. Cette femme, c'était madame de Nerval, c'était ta cousine : je me mis à la regarder. Cet examen ne lui fut pas favorable. Un visage horriblement marqué de petite vérole, des yeux fort petits, mais lançant des flammes ; une belle taille, de la distinction, un joli pied : puis une toilette simple, la poitrine et les épaules très-couvertes ; rien d'éclatant ; enfin, ce choix d'ajustement qui prouve qu'on sait ce qui convient. Cette femme est bien laide, me dis-je ; pourtant elle a de la physionomie, et je suis sûr qu'elle a de l'esprit. Elle est mise de manière à ce qu'on ne la remarque pas ; c'est ce qu'elle a de mieux à faire. J'hésitais pourtant à l'engager ; il me semblait que j'allais compromettre mon goût ; une nouvelle demande de ma tante me décida.

« Madame de Nerval me remercia avec le plus agréable

sourire, qui me laissa voir d'admirables dents ; elle m'adressa la parole, et je restai sous le charme. Tu connais cet organe enchanteur. Elle me raconta tout ce dont tu l'avais chargée pour ton ami d'enfance, me donna mille détails sur ta fortune, ta position, ton aimable compagne, et je ne sais comment cela se fit, quand la contredanse fut finie, je me plaçai auprès d'elle ; j'y restai tant que dura le bal, et je ne m'ennuyai plus. On me plaisanta sur ma longue conversation ; il n'était pas dans mes habitudes de m'occuper ainsi d'une femme laide ; aussi attribua-t-on à mon désœuvrement la faveur que j'avais daigné accorder à madame de Nerval Personne n'imagina que je pusse songer à elle ; moi-même je ne le croyais pas possible alors.

« J'avais obtenu la permission d'aller le lendemain chercher ta lettre ; je m'empressai d'en profiter. Ta cousine me reçut dans un charmant appartement ; notre conversation de la veille servit de thème à celle du jour, nous parlâmes moins de toi et davantage de nous ; la noce de ma sœur nous fournit des occasions fréquentes de nous réunir. Presque chaque soir nous nous rencontrions ; mais bientôt ces rencontres dans le monde me parurent insuffisantes : j'essayai une nouvelle visite ; elle me reçut bien : je m'y oubliai trois heures. Cette femme est si aimable quand elle n'est plus intimidée par la conscience de sa laideur ! Après un mois de connaissance, nous étions presque des amis. J'avais raconté ma vie à cette chère Blanche ; elle connaissait mes erreurs, mes déceptions ; de son côté, elle m'avait accordé quelques moments de confiance.

« Un soir, je ne l'oublierai jamais ! nous avions été ensemble aux Bouffes, je la ramenai chez elle ; ma sœur et son mari nous quittèrent, nous restâmes seuls.

On avait donné la *Gazza*. J'étais sous le charme de cette ravissante musique et de la voix de madame Malibran. Blanche me parlait, je répondais par monosyllabes. — Mon Dieu ! me dit-elle, vous aimez donc bien la musique ? Voulez-vous en entendre ? — J'acceptai. — Songez que vous allez être initié dans mon secret le plus intime. Mon mari, ma famille et deux ou trois amis l'ont seuls connu. Depuis mon arrivée dans ce Paris, où tout fait événement, j'ai prié mon frère de cacher avec soin mon cher trésor. Une femme comme moi doit éviter, autant que possible, d'attirer l'attention. Obscurité, c'est ma devise. — Comment, m'écriai-je, vous chantez ? — Un peu, répondit-elle en souriant avec malice ; voulez-vous m'écouter ? Ouvrant son piano, elle préluda quelques minutes, puis elle commença la cavatine que nous avions entendue au théâtre, et jamais elle ne fut chantée avec cette perfection.

« Je n'avais pas l'idée d'un talent semblable dans une femme du monde ; il y avait tant d'âme dans cette magnifique voix que je ne fus plus maître de moi. Je sentis que je l'adorais et je lui en fis l'aveu. Avec quel étonnement elle reçut cette déclaration ! Elle me regarda longtemps sans me répondre. Elle pâlit et rougit alternativement, enfin elle laissa tomber sa main dans la mienne ; ce mouvement me révéla mon bonheur.

« Depuis ce jour, ma vie devint un enchantement. Je découvrais en elle toutes les vertus, tous les charmes. Son cœur s'ouvrit devant moi : elle me fit connaître cette existence si pure et si troublée. J'appris les circonstances de son fatal mariage, l'indigne conduite de M. de Nerval à laquelle elle trouva des excuses ; leur séparation forcée ; puis ces déchirements, quand la funeste maladie, dont elle portait des traces si cruelles, se déclara. —

J'étais belle avant, disait-elle avec une admirable candeur, et j'ai eu bien de la peine à me consoler de ne l'être plus. J'en serais devenue méchante si j'avais été moins malheureuse !

« Blanche dissimulait ses talents avec le même soin qu'une autre eût mis à les laisser deviner. Je sus peu à peu qu'elle était aussi grand peintre que musicienne, qu'elle faisait des vers et écrivait avec une admirable perfection. Comme la grenade cache ses beaux grains de pourpre sous une écorce commune, elle cachait aussi les trésors de son âme et ceux de son esprit.

« L'hiver revint, et avec lui les fêtes et les réunions. Oh ! que j'étais heureux lorsque j'arrivais au bal, lorsque mes regards parcouraient le cercle pour y chercher mon amie ! Je l'apercevais assise tristement à l'écart, attendant ma venue, et ne comptant que de ce moment le plaisir de la soirée. C'était une jouissance inconnue à mon cœur, c'était l'orgueilleuse fierté d'un être qui possède en secret un bijou unique, qui en jouit seul, et qui sait que lorsqu'il l'exposera à l'admiration il sera envié de tous. J'étais jaloux à un point extrême, je tremblais quand un homme se dirigeait vers elle, je craignais qu'il ne lui parlât : ce privilége n'appartenait qu'à moi, moi seul je devais la distraire et l'amuser : j'étais avare de ma maîtresse. Comprends-tu ce bonheur? Alphonse. Tel il existe depuis un an. Personne ne soupçonne notre liaison. Qui imaginerait que je m'occupe d'une femme laide, que j'ai une affection mystérieuse, moi ? Oh ! ma réputation est trop bien établie. A l'abri de mon papillonnage d'autrefois, je jouis de mon bonheur présent. Nous passons des journées délicieuses, toutes les portes fermées. Je crois que si l'on devinait Blanche, je me tuerais. L'idée qu'elle ne serait plus à

moi seul fait bouillir mon sang. Je la regarderais comme profanée si elle était connue de tous. Comme cette femme m'a changé! Adieu, mon ami; elle est là, elle lit ma lettre par-dessus mon épaule; je te quitte; j'aime encore mieux parler à elle que parler d'elle. Excuse-moi, et reçois encore l'assurance de ma vieille affection. Jamais je ne te rendrai tout ce que je te dois.

ERNEST DE CHANGE. »

DEUXIÈME LETTRE.

« Cher Alphonse, courez à Beauvoir, faites préparer tout pour mon arrivée; je quitte Paris; je serai près de vous avant trois jours. Oh! mon ami, si vous saviez ce que je souffre, combien il me faut de raison pour m'arracher à cette ville dangereuse, où j'ai connu le bonheur que je paie si cher aujourd'hui! Vous avez reçu une lettre de *lui*; cette lettre, je l'ai lue; il l'a écrite près de moi; elle était pleine de sa joie, de son amour. Eh bien! joie, amour, tout a fui; je suis seule, et je retourne cacher mes larmes dans ces lieux que je n'aurais jamais dû quitter.

Il vous a dit comment nous nous sommes connus: il vous a dépeint mon étonnement, mon délire en découvrant qu'on pouvait m'aimer, moi, pauvre créature, déshéritée de ma beauté. Mais ce qu'il ne vous a pas raconté, parce qu'il n'y a que moi seule qui le sache, c'est ce délire même, quand je l'ai vu à mes pieds, lui que toutes les femmes adorent. Cet Ernest si beau, si séduisant, dont les goûts volages ont étonné tout Paris, Alphonse, il était près de moi comme un enfant soumis;

il épiait mes regards, il attendait mon sourire pour sourire aussi ; et songez que je suis laide ! Mon cœur se remplit d'un inexprimable amour, d'un orgueil aussi grand peut-être : cet orgueil m'a perdue. Notre liaison, inconnue à tout le monde, avait, par ce mystère même, un charme inconcevable pour M. de Change. Insensée ! je ne voyais pas que cette nouveauté seule l'attachait à moi ! Je savais que jusqu'alors il avait placé son amour-propre dans sa maîtresse, et je rougissais de l'idée qu'il ne dissimulait ainsi que pour ne pas avoir honte de moi ! Où vous conduit une passion profonde ! Vous m'avez connue longtemps ; aucun des détails de ma vie ne vous est caché.

« Séparée de mon mari par l'ordre de mes parents, j'ai voulu que ma conduite fût irréprochable ; j'ai évité jusqu'à l'ombre de la calomnie ; eh bien ! pour lui plaire, je me suis compromise malgré lui. Comprenez-vous cet égarement, mon cousin ? non, car vous ne savez pas combien je l'aime, vous ne savez pas que ma réputation flétrie est pour moi le moindre des regrets. C'est lui que je regrette, lui seul ! et si on me le rendait, je ne croirais pas l'avoir payé trop cher. Un soir, il venait de me quitter, j'avais chanté, j'avais lu des vers, il semblait en extase. Les pieds sur mon garde-feu, je rêvais. Un mot d'Ernest s'était gravé dans mon imagination et l'avait bouleversée. Ah ! si l'on vous connaissait ! m'avait-il dit. Si l'on me connaissait ! il désirait donc qu'on me connût ? Au fait, je ne pouvais me dissimuler que ma voix et mon talent étaient remarquables ; si je chantais dans un salon, il en serait fier. Et pourquoi ne le ferais-je pas ? — Je me levai, je courus au piano, ma tête s'exalta ; je crus être devant deux cents personnes, devant lui ; je commençai l'admirable scène d'*Othello ;* mon organe était si sonore, mon expression si touchante, que je m'arrêtai surprise et en-

chantée. Je décidai que je vaincrais ma répugnance, que je chanterais en public.

« Ce projet arrêté, il fallait le lui cacher ; je voulais jouir de sa surprise. J'invitai donc tout ce que je connaissais à un grand concert ; les artistes les plus célèbres devaient être entendus. Je fis d'avance, en secret, une répétition avec l'accompagnateur, et au moment où l'on s'y attendait le moins, je le priai de commencer. Je n'osais pas regarder Ernest ; il m'a dit depuis qu'il m'avait prise pour folle en me voyant approcher du piano. Mon cœur battait si vite que je craignis de me trouver mal ; j'avais si peur de ne pas réussir ! Il s'agissait de la vie ou de la mort, il s'agissait de lui plaire. J'obtins un succès fou, un succès d'enthousiasme, d'autant plus que personne ne soupçonnait mon talent.

« Vous connaissez Paris, vous savez ce que c'est que l'engouement ; on ne parla plus que de moi, on se disputa le plaisir de me recevoir, l'honneur d'être reçu chez moi. Je l'avoue, Alphonse, je fus enivrée. Quand tout le monde fut parti, après mon concert, Ernest me parut si glorieux, que je ne doutai pas qu'il ne me sût gré de mon courage. — Vous avez été sublime, me dit-il ; je n'ai jamais rien entendu d'aussi complétement parfait ; je suis fier de vous.

« Oh ! comme je me sentis payée de mon sacrifice ! Comme j'étais au-dessus de toutes les créatures ! Mon amour s'en augmenta. Nous autres femmes, nous mettons de l'amour partout. C'est une pensée incessante, c'est le but de toutes nos actions, voilà pourquoi nous sommes seules au monde quand nous n'avons plus d'amour.

« On parla de moi dans tout Paris. Ernest, après quelques jours de triomphe, devint triste et rêveur. Je le

questionnai sans pouvoir obtenir de réponse. — Il n'avait rien ! rien ! Ce mot est désespérant pour ceux qui aiment réellement. Il dit : J'ai un chagrin affreux et vous ne l'apprendrez pas. C'est une masse de plomb qui tombe sur le cœur. Dans mon aveuglement, j'imaginai que je n'étais point encore assez célèbre. Je venais de finir un tableau ; je l'envoyai au Salon, on voulut bien le recevoir. On voulut bien, dans le public, lui accorder quelque mérite ; la foule s'y porta, il devint à la mode. Ernest m'en témoigna sa satisfaction, il parut au comble de la joie. Il publia, pour ainsi dire, son affection pour moi, je le secondai dans ses imprudences ; chacun sut qu'il était mon amant. Il en sembla flatté, son ancien caractère reparut. Et moi ! moi ! Oh ! j'étais folle. Vous n'êtes pas femme, Alphonse, vous ne comprendrez pas cela. Lui qui ne prisait que la beauté, il m'avait proclamée comme l'objet de son choix à la face de tous, il ne rougissait plus de moi, il fallait donc qu'il m'aimât. J'ouvris ma maison, je reçus beaucoup, je m'attachai à montrer ce que vous appelez obligeamment mon excessive amabilité, je compris que je réussissais.

« M. de Change ne se plaignit pas des importuns ; au contraire, il me remercia des frais que je faisais. Il m'écoutait avec une satisfaction marquée, et j'étais ivre, vous dis-je. Je travaillais depuis longtemps en secret à un roman de mœurs. J'écrivais avec mon cœur ; j'avais donc toujours des idées : le cœur est inépuisable. Je peignais un sentiment passionné ; celui que j'éprouvais conduisait ma plume : je fus vraie. J'envoyai ce livre à l'impression, et mon nom demeura un secret entre mon éditeur et moi. J'étais en veine de bonheur ; l'ouvrage eut un succès de vogue ; la première édition s'enleva en quinze jours. J'avais peint

quelques caractères; on crut reconnaître les masques; on voulut lire soi-même.

« Ernest s'engoua beaucoup de ce roman et de son auteur anonyme. Les conjectures les plus extravagantes furent formées; j'eus le courage de me taire, même vis-à-vis de lui. Hélas! pourquoi ne l'ai-je pas eu toujours ce funeste courage? il me tromperait encore, au moins. M. de Change était devenu distrait près de moi; ma conversation ne lui suffisait plus, il semblait moins tendre. Ce changement me fit froid au cœur; il me découragea presque; je résolus de tenter un dernier effort. La deuxième édition de mon livre allait paraître; j'y plaçai mon nom. Ce fut une rumeur dans Paris.

« Ce jour-là, c'était avant-hier, Ernest ne vint pas, il m'écrivit deux mots d'excuses; j'en fus blessée. Le soir, aux Bouffes, il me parla à peine : chacun me complimentait; il demeura froid : ce silence m'épouvanta. Il me reconduisit, et dès que nous fûmes seuls, je m'approchai de lui. Il me fixa très-attentivement: — Quelle toilette, Madame! me dit-il avec ironie; vous n'avez pas voulu qu'un seul de vos mérites fût caché. — Ernest, interrompis-je, d'où vient cette dureté? pourquoi ce langage? ne m'aimez-vous plus? Il sourit dédaigneusement. — Moi, Madame! je hais les femmes auteurs, je hais les femmes artistes, je hais les femmes qui se donnent en spectacle; comment voulez-vous que je vous aime? Je me laissai tomber sur mon fauteuil.

« — Oui, continua-t-il, vous avez brisé la chaîne la plus douce qui fut jamais; vous avez détruit mes illusions; vous vous êtes donnée à tous, je ne veux plus de vous. Je vous ai adorée quand, modeste et craintive, vous vous cachiez aux yeux indifférents pour vous révéler à moi,

Vous avez voulu des hommages publics, comme vos belles rivales; comme elles, vous m'avez lassé vite. Je rougis de vous l'avouer, car je suis sûr que vous en souffrirez beaucoup pendant... trois jours; la gloire vous consolera de ma perte; deux puissances ne peuvent régner ensemble. C'est assez d'une, je me retire. En vérité, Blanche, vous avez tort de mettre du bleu, cela ne vous sied pas du tout. Vrai, c'est un conseil d'ami. Je l'interrompis par un sanglot si déchirant, si profondément arraché du cœur, qu'il tressaillit. — Des larmes! Est-ce que les Muses pleurent? Ces chastes Sœurs ne connaissent pas ces faiblesses. Allons! allons! du courage. Eh, mon Dieu! vous retrouverez vingt amants avec votre célébrité. Adieu, sans rancune, n'est-ce pas? que voulez-vous? l'amour est aussi capricieux que la beauté!

« Il sortit sans me jeter un regard.

« Alphonse, je reconnus l'homme que vous m'aviez dépeint, avec sa légèreté cruelle. Je n'avais pas eu la force de dire un mot; j'étais sans idées, sans courage. Je compris cependant bien vite que mon sot orgueil l'avait rendu à sa nature, d'où il était sorti un instant pour moi. Je compris surtout que son amour-propre, au lieu d'être flatté, était écrasé de ma supériorité, qu'il voulait que son hommage fût une célébrité pour sa maîtresse, sans que sa maîtresse eût droit à cette célébrité que par cette beauté qui passe si vite.

« Comment n'avais-je pas deviné cela? Oh! je l'aimais trop pour calculer. Je me suis perdue par ma faute, perdue de toute manière. Maintenant, désespérée, seule, sans consolation, je retourne vers vous. Ayez pitié demoi; ne m'abandonnez pas. Oh! je vais reprendre ma vie cachée, je vais redevenir la simple Blanche d'autrefois. Pourquoi ai-je été la célèbre madame de Nerval! Lui! il m'ou-

bliera bien vite ! Mon cousin, je tâcherai de ne plus l'aimer ; je ne le reverrai pas. Priez pour moi ; Dieu me punit déjà, puisque je ne le reverrai pas ! Savez-vous que c'est plus que la mort ? A bientôt ! je serai à Beauvoir presque aussitôt que ma lettre. Je ne vous dis pas que je vous aime ; je crois que je n'aime plus rien. Je pleure, je prie et je regrette.

ATHÉNAÏS DE NERVAL. »

LE STORE.

On venait de meubler mon appartement; j'étais toute fière de mes jolies tentures, de mes fraîches draperies; et pendant les huit premiers jours, pas une des personnes qui me rendirent visite n'échappa à mon enthousiasme de propriétaire. Il fallait admirer jusqu'au dernier fauteuil; je voulais que chacun partageât ma joie de me trouver si commodément logée. Un de mes amis, Edmond de Beaulieu, venait de parcourir toutes les pièces, et il me répétait pour la trentième fois la phrase que j'avais tant de plaisir à entendre : C'est charmant, tout est du meilleur goût; lorsqu'il s'arrêta subitement devant la fenêtre de mon boudoir, et y resta pensif, les yeux attachés sur le store. Et bien! lui dis-je, est-ce que vous n'aimez pas ce palmier? Est-ce que ces oiseaux n'ont pas de belles couleurs? — Pardonnez-moi, Madame, rien ne saurait être mieux; mais je ne vois jamais un store sans me rappeler une aventure de jeunesse, une aventure que bien des fois vous m'avez demandée et que j'ai promis de vous raconter : l'histoire de mon vieux Trilby. — Comment! votre chien, si laid, si pelé? Il n'y a pas de plus vilaine bête au monde. — Oh! Madame, me répondit-il tristement, vous avez trop bon cœur pour ne pas concevoir combien il doit m'être précieux, quand

vous saurez de qui je le tiens. Depuis longtemps je désire vous confier mes souvenirs; ils sont douloureux, mais ils me sont chers. Ils me reportent vers une époque de ma vie que je regrette sans cesse. Il se tut.

J'éprouvais une vive curiosité de connaître les premières années d'Edmond. Depuis mon enfance, j'en avais entendu parler. Nos familles étaient liées. Mon mari le distinguait aussi parmi les jeunes gens de son âge, et c'était de tous ses camarades d'étude celui qui lui restait le plus attaché. Riche et élégant au dernier degré, nous étions surpris de voir autour de lui un vieux chien galeux, qui avait le privilége de se coucher sur ses tapis, sur ses divans, et même celui de salir impunément nos robes blanches. Lorsque son maître venait à la campagne, Trilby le suivait; il ne s'en séparait point. Plus d'une femme s'en plaignit; moi qui ai un faible pour les animaux, je le supportais; mais je désirais extrêmement percer le mystère de cette liaison canine, et souvent je tourmentais Edmond à ce sujet. Nous avions tous remarqué un changement notable dans son caractère depuis le moment où il était entré en jouissance de cet éternel compagnon. Jugez donc combien je fus heureuse lorsqu'il m'offrit lui-même de me mettre dans sa confidence. Je fermai ma porte avec importance et je me plaçai dans ma *ganache*, tout émotionnée d'avance de ce que j'allais entendre.

Edmond passa la main dans ses cheveux et se recueillit pendant quelques secondes; puis il me regarda, et je vous assure que ce regard me fit mal. Il était empreint d'une mélancolie si profonde, il avait une expression si déchirante que je fus prête à pleurer avant de savoir pourquoi. — Vous vous rappelez mon oncle, n'est-ce

pas? vous vous souvenez que lorsqu'il vivait, j'étais un pauvre étudiant, ayant à peine le nécessaire, et obligé de mettre la plus stricte économie dans mes dépenses pour atteindre le bout de l'année? — Oh! oui, et je n'ai pas oublié aussi combien vous étiez raisonnable. Vous vous contentiez de votre modique pension, vous travailliez sans cesse, et bien des fois vous refusâtes des parties avec mon frère, qui ne travaillait pas, lui! Et pourtant alors, Edmond, vous étiez gai, vous aviez de belles couleurs, vous étiez vraiment fort joli garçon; tandis que maintenant...

—Tandis que maintenant ma santé est perdue, mes joues sont creuses, mes lèvres ont oublié le sourire; c'est que j'ai souffert et que je suis devenu riche, voilà tout le secret de ma position... Il y a douze ans donc; douze ans! il est effrayant de songer à cela. Je logeais dans la rue de l'Odéon; j'avais au quatrième un appartement composé de deux pièces donnant sur la cour et faisant l'angle du bâtiment. C'était pendant les vacances; je n'avais absolument rien à faire, et comme je ne savais où aller, je restais à Paris dans ma solitude, m'amusant d'un papillon ou de la moindre bagatelle. Une de mes grandes distractions était de m'occuper de mes voisins. De ma fenêtre je dominais les étages inférieurs, et je promenais ma lorgnette depuis le salon du premier où demeurait une vieille marquise, jusqu'à la mansarde de la femme de chambre. A côté de moi, dans le retour de la maison, j'avais eu longtemps un employé du théâtre; il était parti, et je désirais qu'il fût remplacé. Cela ne tarda pas. Un jour que j'étais en manière d'Asmodée à examiner le cocher de la marquise qui lavait sa voiture dans la cour, j'entendis une petite charrette de commissionnaire s'arrêter à la porte de mon escalier. Je me balançais douce-

ment, ayant les pieds posés sur le balçon, ma chaise à moitié renversée, et sur mes genoux un gros *Digeste*, dont je n'avais pas encore lu une ligne, quoique j'eusse tourné plusieurs pages. Au bruit des roues sur le pavé, je jetai mon livre par terre; je me plaçai sur l'appui de ma croisée; je cherchai à deviner par la nature de leurs meubles le caractère et la profession des nouveaux arrivants. On déballa d'abord une armoire de noyer, une table d'acajou et deux tabourets de crin assez usés; puis un chevalet, une couchette de bois peint, un lit de sangle, de mauvais rideaux de toile imprimés en bleu et représentant, je crois, l'histoire de Joseph; ensuite quelques petites caisses, une espèce de bergère, de grossiers ustensiles de cuisine : c'était là tout.

— Mon Dieu ! pensai-je, voilà un ménage bien mal monté ! Je suis un seigneur en comparaison. Il paraît que c'est un amateur des arts, peut-être même un artiste. Oh ! oh ! qu'est-ce que j'aperçois ? une femme qui préside au déchargement ! Impossible de voir son visage ! Quel chapeau ! on en ferait deux. C'est égal, à sa tournure, elle doit être jeune. Un joli pied ! La robe est bien usée. Décidément, c'est un artiste qui meurt de faim.

Pendant que je devisais ainsi avec moi-même, on montait les effets de ma voisine; elle donnait ses ordres à voix basse. Un jeune chien griffon, à poil blanc, courait devant elle et témoignait par ses aboiements combien il était content de jouir de sa liberté. J'entendis ouvrir les portes : on déposa les meubles, le chevalet. La jeune dame paya les commissionnaires, les renvoya et se mit à ranger dans son modeste royaume. Elle quitta alors son chapeau, et je vis une ravissante figure de vingt ans. Le malheur avait placé sa marque ineffaçable sur ce front si pur et si uni. Ses yeux étaient presque éteints ;

on ne regardait pas sans éprouver une sorte de regret ses traits, parfaitement réguliers, couverts d'une pâleur effrayante. Et pourtant elle était belle ! belle ! à n'en pouvoir donner une idée. Elle me vit, une légère nuance rose colora ses joues ; elle ferma ses rideaux, qu'elle venait de poser. Nous étions bien près l'un de l'autre : je ne quittai point mon poste, et de temps en temps la tête ébouriffée du chien relevait la mousseline et fixait sur moi ses prunelles brillantes, en grognant tout bas. Je lui jetai un morceau de pain, il le dévora. Hélas ! me dis-je, sa maîtresse en a peut-être plus besoin que lui !

Au bout d'une heure ou deux, on referma la porte, Trilby aboya et la jolie enfant traversa la cour. Je me remis à mon Digeste et, pour accompagner cette douce occupation, je sifflai à tue-tête tous les airs de mon répertoire. L'heure de mon dîner arriva, je descendis gaiement mes cent trente marches, et j'allais mettre ma clef chez le portier, lorsqu'un fiacre se rangea devant moi. Le cocher ouvrit ; la jeune fille, le chien s'élancèrent de la voiture, puis elle soutint un homme qui paraissait avoir toutes les peines du monde à marcher. Cet homme était à peu près de mon âge ; mais quel squelette ! Il avait dû avoir une belle taille, un noble visage ; il n'était plus que l'ombre de lui-même ! Si vous eussiez vu, Madame, avec quel soin elle passa son bras dans le sien ; si vous eussiez vu le sourire dont il la remercia ! j'en fus pénétré. Ils montèrent et moi j'allai dîner. Je rencontrai quelques amis, nous nous promenâmes ; j'oubliai mes voisins.

Le lendemain, il faisait un temps superbe, une de ces journées d'automne où l'on trouve l'air de Paris si lourd, où l'on soupire après les champs. Je me mis à penser où

je pourrais aller respirer, et je partis pour le bois de Boulogne. Je m'y promenais depuis quelques instants lorsque les jappements d'un chien attirèrent mon attention, et bientôt Trilby passa près de moi comme un trait. Cet incident me ramena à m'occuper de ses maîtres. Je les aperçus bientôt, la jeune femme toujours enveloppée d'un grand châle, cachée sous son immense chapeau; son compagnon soutenu par elle, plus blême, plus cadavéreux encore que la veille; ils ne me virent pas. Quand ils se furent éloignés, je les suivis des yeux aussi longtemps que je pus. Ils m'intéressaient malgré moi. — Il est trop jeune pour que ce soit son mari, c'est peut-être son frère... ou son amant. Cette pensée me fit mal. Je ne me rendis pas compte de cette impression.

Le matin suivant, ma portière, madame Canu, entra dans ma chambre et m'apporta mon déjeuner. Pendant qu'elle plaçait mes œufs frais dans la cafetière, qu'elle mettait mon modeste couvert, je me surpris un grand désir de l'interroger; trois fois une question erra sur mes lèvres, trois fois une espèce de honte me ferma la bouche ; enfin je n'y tins plus.

— Eh bien ! madame Canu, vous voilà de l'ouvrage de plus ; ces jeunes gens d'ici à côté n'ont pas de domestique, je crois? — Hélas ! non, les pauvres enfants ! Cependant je ne fais rien pour eux : la demoiselle se charge du ménage, à ce qu'il paraît; quant à son frère, il est si malade que je ne lui donne pas longtemps à vivre.

Ce mot de frère me fit un bien ! Et ensuite, sans attendre des nouvelle demandes, la bonne femme me raconta tout ce qu'elle savait et même ce qu'elle devinait. Ils étaient très-pauvres, disait-elle, orphelins sans doute, et ils s'aimaient que cela faisait plaisir à voir. Mademoiselle Clotilde, ainsi j'appris le nom de ma voisine, travaillait dès

qu'elle était seule, afin qu'on n'en sût rien; c'était un ange. J'avais l'air de ne pas écouter ces détails, je mettais ma cravate devant mon miroir. Aussitôt que je fus seul, je repassai tout cela dans ma mémoire, et j'arrêtai que je ferais la connaissance de *cet ange*. Par quel moyen? je n'en savais rien ; mais doute-t-on de quelque chose à vingt ans? La journée fut étouffante ; le soir je m'établis à mon observatoire ; les fenêtres près des miennes étaient hermétiquement fermées ; lorsqu'arriva la nuit, elles s'ouvrirent. Clotilde s'y plaça ou plutôt y soutint son frère, en l'encourageant par de douces paroles ; je ne les entendais pas, tant elles étaient prononcées à voix basse, je les devinais. Nous étions si rapprochés que je craignis de les gêner ; je me plaçai de manière à ne pas être vu, et je voyais tout. Dans ce moment l'appartement du premier brillait de mille feux ; d'élégants stores baissés laissaient pénétrer l'air et empêchaient les regards curieux; il en était ainsi également dans la journée. La conversation des jeunes gens s'anima : ils causaient presque tout haut. — Tu trouves cette lumière douce, mon Léon, tu voudrais avoir un store semblable. Il me semble que je puis t'en peindre un. C'est, je crois, sur de la mousseline ? je m'en informerai. Ceux-ci me serviront de modèle ; je veux qu'il soit plus joli qu'aucun d'eux, celui que je te destine. Il y avait un enjouement enfantin dans son organe, dans sa manière. Léon répondit après un instant :

— Oui, si tu crois pouvoir m'en faire un comme cela, j'en serai heureux. Pardon, pauvre amie, tu te donneras de la peine... c'est une fantaisie de malade, cela coûtera peut-être bien cher.

— Non, non, interrompit-elle vivement ; n'y songe point ; nous pouvons faire cette dépense.

Ils se reprirent à causer bas ; puis la fraîcheur se faisant sentir, ils rentrèrent. Je vis Clotilde conduire Léon dans sa chambre, lui souhaiter le bonsoir ; ensuite elle ferma la porte, et alors tout ce que sa physionomie offrait de gaieté disparut. Elle revint prendre l'air et regarda autour d'elle comme pour chercher un coup d'œil indiscret. J'étais retranché derrière mon rideau ; elle ne m'aperçut point. Après un instant de réflexion, elle s'approcha de la commode, en tira un petit coffre, l'ouvrit et sortit l'un après l'autre plusieurs petits bijoux ; elle les examinait, les pesait comme pour en connaître la valeur, en choisissait un, le remettait dans la boîte, et finit par les ôter tous. De grosses larmes tombaient sur ses mains. Le jeune chien assis devant elle suivait ses mouvements, remuait la queue et faisait entendre quelques gémissements plaintifs. Elle ne s'apercevait de rien : on voyait que son imagination la reportait dans le passé, et qu'elle y puisait des regrets amers. Faisant un paquet de ses joyaux, elle les plaça sur la cheminée. Après tout cela, elle se jeta à genoux ; sa prière fut longue et fervente, quoiqu'elle l'interrompît souvent pour aller écouter à la chambre du malade ; une vive anxiété se peignait sur son visage. Bientôt ses sanglots devinrent impossibles à étouffer ; elle se laissa tomber sur ses talons en s'écriant : Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Il y avait dans ces simples paroles une douleur si profonde que je ne doutai point qu'elle ne fût la plus malheureuse des créatures. Mon cœur se serra à l'aspect d'un désespoir semblable dans un être si faible. Clotilde craignit sans doute d'avoir parlé trop haut, car elle se releva vivement et essuya ses pleurs. Rien ne remua autour d'elle. Faisant alors un effort, elle chercha sa broderie et travailla sans lever la tête jusqu'à deux heures du matin.

A son réveil, Léon la trouva déjà occupée à dessiner le store. Je ne saurais vous dire combien ces jeunes gens m'intéressaient. Dans ma vie monotone, c'était un événement. Je suivais les progrès de son ouvrage ; elle avançait avec rapidité, mais aussi la santé de Léon dépérissait à vue d'œil. Lorsqu'ils étaient à leur fenêtre, ce qui leur arrivait souvent le soir, j'essayais de les saluer, de leur adresser la parole. Quelques mots froidement polis m'étaient répondus, et ils se retiraient. Voyant qu'ils étaient décidés à ne pas profiter du voisinage, je ne fis plus de tentatives. Trilby seul m'honorait d'un accueil favorable. Il assistait à mon déjeuner, et en connaissait parfaitement l'heure. J'aimais ce chien, à cause de son intelligence et de sa gentillesse ; et puis quelquefois, lorsqu'il était chez mol, sa maîtresse venait l'appeler sur le carré ; cela me procurait l'occasion de l'apercevoir.

Enfin, la grande entreprise fut terminée. La jeune fille y avait travaillé le jour et elle employait la nuit à un ouvrage plus lucratif. Je voyais sa lampe presque jusqu'au matin ; à peine prenait-elle quelques heures de repos : aussi était-elle horriblement changée. On inaugura le store dans la chambre du malade. Ce fut une fête pour eux et presque pour moi.

Plusieurs semaines se passèrent. La rentrée des vacances approchait. J'en étais bien aise ; je sentais la nécessité de m'arracher à cette vie d'habitude : je ne sortais plus que pour dîner. Le reste de mon temps, caché derrière mon rideau, j'examinais Clotilde ; je l'aimais de toute mon âme, et je le savais à peine ; je sentais seulement que hors de là il n'y avait plus de plaisir, et j'y retournais. Une nuit, je ne dormais pas ; il me sembla entendre des cris : je me redressai promptement, j'écoutai, et je distinguai très-véritablement qu'on appelait au se-

cours. Je sautai à bas de mon lit, mettant ma robe de chambre, j'ouvris ma porte, et je m'approchai de celle de ma voisine; j'y collai mon oreille : je ne me trompais pas. Effrayé, je réfléchis un instant; enfin je sonnai. Une exclamation de joie me répondit, Clotilde accourut, m'ouvrit, et s'écria en retournant vers son frère : Oh! Monsieur, c'est le ciel qui vous envoie !

J'allais balbutier des excuses, je n'en eus pas le temps; elle m'interrompit. — Voyez, disait-elle, mon Léon, il se meurt, je n'osais le quitter pour appeler à mon aide. Au nom du ciel, Monsieur, un médecin, un médecin!

— Soyez tranquille, Mademoiselle, dans quelques minutes j'en amènerai un.

Je descendis les cinq étages comme un fou, au risque de me tuer; je frappai chez le portier, je pénétrai dans la chambre conjugale, je fis habiller madame Canu et je l'envoyai près de la malheureuse fille. Puis volant comme un trait chez le docteur Nassé, l'ami, le sauveur de mon oncle, je fis un carillon effroyable; je le tirai de son lit et je l'entraînai avant qu'il eût le loisir de se reconnaître.

Je ne le laissai reposer qu'auprès de la couchette de Léon. Il le regarda attentivement. Le jeune homme était toujours sans connaissance. Après un long examen silencieux, pendant lequel on entendait battre le cœur de Clotilde, il écrivit une ordonnance. Il fit quelques questions, elle répondit clairement; on voyait que cette maladie n'avait pas un symptôme qu'elle ne connût pas, un accès qu'elle n'eût observé. Quand nous sortîmes, elle nous fit promettre de revenir.

— Quelles sont ces personnes? me dit le docteur en se retournant avant de descendre l'escalier.

— Le frère et la sœur, bien pauvres et bien intéressants.

— Le frère n'a pas longtemps à vivre, il est poitrinaire au dernier degré, et de plus tellement usé par ses souffrances qu'il n'aura pas la force de les supporter davantage.

Cet arrêt me glaça le sang. Il était facile de reconnaître que Clotilde ne s'y attendait pas, elle conservait l'espérance de le sauver et il me paraissait impossible de la lui arracher. Dans la soirée j'allai chez elle lui offrir mes services pour la nuit; elle me regarda un instant, et, me tendant la main, elle me répondit : J'accepte.

Que ce mot me rendit heureux, et avec quelle franche candeur il était prononcé ! Je m'établis près de Léon. Je lui prodiguai les soins les plus tendres. Clotilde, assise à son chevet, ne me laissait faire que ce qu'il lui était impossible d'entreprendre seule. Ses yeux ne quittaient pas son frère. Je lui parlais; à peine me répondait-elle. Souvent elle m'interrompait pour me demander si je voyais du mieux, si jene croyais pas qu'il souffrît moins.

Le soir du deuxième jour, la connaissance revint au malade ; il appela sa sœur ; je me retirai vers la fenêtres. Ils causèrent bas quelques minutes. Quand je me rapprochai, la jeune fille prononça mon nom, fit l'éloge de ce qu'elle nommait ma bonté, et pour la première fois me donna le titre d'ami. J'en fus plus fier que d'une couronne. — Merci, Monsieur, me dit Léon ; les malheureux comme moi sont si accoutumés à l'isolement qu'ils sentent mieux le prix d'une action généreuse. Maintenant, allez prendre du repos ; c'est assez abuser de vos moments. — Je m'y refusai. Clotilde était bien plus fatiguée que moi. J'offris, au contraire, de la remplacer pendant qu'elle dormirait quelques heures. Après un long débat, la proposition fut acceptée, à condition

que je me retirerais ensuite et que nous veillerions à tour de rôle. Léon s'était assoupi pendant ces pourparlers; sa sœur en augura bien. Elle allait me quitter un peu plus tranquille, lorsque je l'arrêtai par sa robe. Mademoiselle, lui dis-je, et je ne sais quel démon m'inspirait; mademoiselle, m'aimerez-vous un peu ? — Monsieur Edmond, près du lit de mon frère, je vous promets amitié, reconnaissance éternelle. — Que cela ? bon Dieu ! — Et que voulez-vous de plus ? Elle s'échappa. Je ne songeai point que rien ne l'avait préparée à une semblable déclaration. Je l'aimais tant que je croyais qu'elle devait le savoir aussi bien que moi, et je restai anéanti en m'apercevant qu'elle ne m'avait pas deviné. Mes heures de veille furent longues et douloureuses. Mon cœur était brisé et de la perte de mes espérances, et de la misère que je venais de voir. Ces pauvres enfants n'avaient plus que quelques meubles chétifs ; ils disparaissaient chaque jour, et la maladie fut longue.

Depuis ce moment, je passai presque toutes les nuits chez mes voisins. Clotilde, bonne et affectueuse, m'imposait silence par un regard, dès que je prononçais le mot d'amour. En rentrant chez moi, je jurais de ne plus la revoir, et sitôt que j'étais libre, je courais près d'elle. J'avais presque abandonné mes cours, je ne faisais à mon oncle qu'une visite d'un quart d'heure par semaine, et quant à mes camarades, craignant leurs railleries, je les fuyais tous. Un matin, j'avais pris une grande résolution : il ne s'agissait de rien moins que d'offrir ma main à Clotilde, sans savoir qui elle était, sans avoir à partager avec elle autre chose qu'une mansarde et 1,200 fr. de rente. Il fallait pour cela deux choses : d'abord son consentement, ensuite celui de mon oncle ; celui-ci me paraissait moins nécessaire ; j'étais résolu à

m'en passer, presque sûr d'avance que je ne l'obtiendrais pas. Le docteur Nassé fut choisi pour ambassadeur ; je le guettai, et dès qu'il sortit de chez son malade, je le fis entrer chez moi. — Bon Dieu ! mon cher Edmond, j'ai l'âme navrée : le pauvre jeune homme ne vivra pas deux jours ; il a exigé la vérité, je la lui ai dite, et il va y préparer sa sœur. Mais que fera-t-elle ? car ils n'ont plus rien ! Quel ange que cette petite Clotilde ! — Mon cher docteur, vous êtes mon ami, n'est-ce pas ? Vous ne me refuserez point un grand service ? — Je suis tout à vos ordres. — Eh bien ! vous venez de le dire : Clotilde est un ange ; je l'aime, je veux l'épouser ; il faut que vous en demandiez la permission à mon oncle ; vous qui la connaissez, vous lui raconterez ses vertus, sa beauté, sa misère : il ne vous refusera pas.

Le docteur fit un bond sur sa chaise. — Vous êtes fou, Edmond, épouser une fille qui mourra de faim demain peut-être. — C'est justement pour cela. — Et croire que votre oncle y consentira ; croire que je le lui demanderai ! — Si vous ne le faites pas, je le ferai moi-même ; et s'il me refuse, je me marierai malgré lui. — Et avec quoi vivrez-vous ? — Je travaillerai. — Et vous n'êtes pas majeur ! — Je le deviendrai. — Mais encore une fois, vous êtes fou ! — Mais encore une fois, docteur, je l'aime, je l'adore ; je ne puis vivre sans elle. Sa position affreuse me déchire, je veux l'en retirer ; je veux qu'elle soit ma femme ; je le veux à tout prix. Je sacrifierai tout pour cela : fortune, famille, avenir, tout pour elle ! — Vous aime-t-elle, Edmond ? — Cette seule question renversa mon échafaudage de projets. Je ne sus d'abord rien répondre ; enfin je repris d'une voix tremblante : — Elle m'aimera. Le docteur haussa les épaules, et se promena de long en large dans la chambre. — Quelle ex-

travagance ! Vous ne savez pas si elle vous aime, et vous voulez risquer de vous perdre avec elle ! Et si elle accepte, ce qui est possible, la jeunesse est si imprévoyante ! C'est ici que vous établirez votre idole ; ici où vous avez à peine de quoi végéter seul ! Voyons, écoutez-moi ; voici ce que la raison me dicte. Laissons de côté votre sot amour, et allons au plus pressé. Léon va mourir ; la jeune fille restera sans ressources ; il faut lui en trouver. D'abord je ne veux pas d'honoraires, et je me charge de payer mes ordonnances. Ensuite j'intéresserai votre oncle en lui confiant cette aventure, sans qu'il soit question de vous, bien entendu. J'en obtiendrai quelques secours ; nous tâcherons de placer cette enfant de manière à ce qu'elle gagne son pain, et vous ne la reverrez plus. Oh ! vous ne la reverrez plus ; c'est le prix que je mets à cette action. Vers quel abîme vous marcheriez ensemble ! la misère ! Vous ne savez pas ce que c'est que de voir une femme adorée manquer de tout ! D'ailleurs, vous n'êtes pas un égoïste, et puisqu'elle ne vous aime point, vous la laisserez libre.

Des cris perçants interrompirent M. Nassé. Clotilde se précipita dans l'appartement en nous appelant tous les deux. Quel spectacle ! Léon, les traits décomposés, le visage déjà couvert des ombres de la mort; Clotilde cherchant à le ranimer par ses caresses, à le réchauffer par ses baisers, et mêlant à ses sanglots des prières entrecoupées. Le docteur tenait le pouls du malade, écoutait sa faible respiration; il laissa retomber sa main après un silence, secoua la tête et me fit signe d'emmener ma jeune amie, dont la vie semblait suspendue à une parole. Elle me repoussa. — Est-ce fini? docteur, demanda-t-elle lentement, je veux le savoir ! — Il ne répondit pas. — Docteur, au nom de l'honneur ! est-ce

fini ? Son air était solennel, elle ne pleurait plus, elle attendait. — Votre silence m'apprend tout. C'est bien, laissez-moi. Point de consolation, reprit-elle, en nous voyant approcher d'elle, je n'en ai pas besoin. Je demande seulement à rester seule ici, jusqu'à ce qu'on me l'enlève. Il est à moi, personne n'a le droit de m'arracher d'auprès de lui ; allez donc. Son air était effrayant. Je n'avais pas l'idée d'une telle douleur. Elle se jeta à genoux près de la tête de son frère et resta de la sorte quelques minutes. Quand elle releva les yeux et nous retrouva à la même place, elle nous montra la porte d'un geste si impératif, que nous obéîmes malgré nous. Arrivés sur l'escalier nous nous regardâmes. — Je suis bien accoutumé à ces scènes, dit M. Nassé ; mais rien ne m'a ému comme cette enfant. Je vais chez votre oncle, il faut que le malheureux soit enterré décemment. Promettez-moi, Edmond, de ne rien faire sans me consulter, d'attendre qu'elle vous appelle pour la revoir. Je le promis, j'étais hors d'état de savoir ce que je faisais.

Dans son délire, Clotilde avait prononcé quelques mots qui, pour la première fois, firent naître le soupçon dans mon cœur. L'idée me vint que Léon n'était pas son frère. Il y avait de quoi me rendre fou. Je ne puis exprimer ce que je souffris pendant la nuit que je passai tout entière à ma fenêtre. Je ne vis aucune lumière chez Clotilde ; l'inquiétude l'emporta sur la jalousie, sur ma promesse. Je frappai à la porte. Elle ne répondit qu'au troisième coup, et quand je me fus nommé. — Vous aurez demain de mes nouvelles, laissez-moi. Je ne pus rien obtenir de plus. Le jour parut ; le docteur revint. Il avait obtenu de l'argent de mon oncle ; il avait commandé le service. Clotilde ouvrit à sa voix ; mais elle refusa de me voir. Il lui fit part de ses dispositions ; elle

approuva tout, assista aux préliminaires funèbres sans verser une larme. Ce ne fut que lorsqu'on emporta le cercueil qu'elle se trouva mal. Je suivis seul le modeste convoi. Le charitable docteur resta près d'elle. En rentrant, l'âme navrée, je trouvai Trilby dans ma chambre. A côté de lui était le store qu'elle avait peint, et sur ma table une lettre à mon adresse. Je tremblais de tous mes membres en la décachetant: je l'ai tant lue que je puis vous la dire ; chaque mot s'est gravé dans ma mémoire : — « Nous ne nous reverrons plus, Edmond ; en perdant Léon, j'ai tout perdu en ce monde, et je ne veux pas y vivre davantage ; mais je ne puis vous quitter sans vous remercier de votre attachement, sans vous assurer que je vous aime aussi, et sans vous en donner la seule preuve qui soit en mon pouvoir, une entière franchise.

« Je ne suis pas la sœur de Léon. Puisse cet aveu ne pas m'enlever votre estime ! Nous sommes nés tous deux à Rennes ; jai perdu ma mère de bonne heure ; mon père s'est remarié ; il a eu d'autres enfants ; ma belle-mère m'a éloignée de la maison paternelle dès l'âge de six ans ; on m'a mise au couvent où je n'ai pas vu une seule personne de ma famille, excepté une tante, vieille religieuse. La pauvre femme ne vivait qu'en Dieu; elle ne comprenait pas les choses de la terre. Les jours que j'étais chez elle, pourvu que j'allasse aux offices, on ne me demandait rien de plus. Léon, qui faisait son droit, demeurait avec elle. Nous nous rencontrions sans cesse; j'avais seize ans alors. Ma bonne tante connaissait les parents de Léon, il était fils de l'ancien notaire du village dont mon père était seigneur. Le jeune homme lui fut recommandé; elle lui donna une chambre dans sa petite maison, et veilla à la fois sur sa conduite

et sur cette santé si faible qui vient de me l'enlever. Nous nous aimâmes, cela était tout simple; nous voulûmes nous marier: là commençèrent les obstacles: j'en parlai à ma tante qui repoussa cette idée comme un crime. La fille du marquis de..... une héritière, épouser un homme sans nom et sans fortune, c'était impossible. Elle renvoya Léon, me renferma à mon couvent et écrivit à mon père nos extravagantes prétentions. Il lui répondit en approuvant sa conduite et en m'adressant les reproches les plus amers. Je ne devais jamais compter sur son pardon si je revoyais mon amant; en même temps, il enjoignit à celui-ci de ne plus chercher à arriver jusqu'à moi, sous peine de toute sa colère. C'était bien mal connaître l'amour que de croire qu'il céderait à des menaces. Léon trouva moyen de me faire parvenir une lettre dans laquelle il me proposait de le suivre. Je refusai pourtant, je sentais que c'était une faute.

Un mois se passa, au bout duquel j'appris indirectement que Léon, désespéré de mon courage, était tombé malade, et qu'on craignait pour ses jours. Alors je ne calculai plus rien : je m'échappai, je volai près de lui. Il voulut s'éloigner sur-le-champ : on pouvait nous découvrir. Nous nous cachâmes trois mois dans un pauvre village, vivant du produit de quelques diamants qui venaient de ma mère, et que j'avais fait vendre. Ensuite nous vînmes à Paris. Mais Léon ne se remettait pas, et nos ressources diminuaient; je me mis à travailler. Nous attendions ma majorité pour nous unir. Hélas! la mort est venue plus tôt qu'elle. Le reste, vous le savez. Maintenant, Edmond, je vous lègue tout ce qui me reste : mon chien et ce store que j'avais fait pour lui. Ayez soin du pauvre Trilby : gardez-le en mémoire de Clotilde.

Pour moi, je me retire aux Hospitalières ; je vais demander à Dieu le salut de Léon et le pardon de mes fautes. Je ne verrai plus que des malheureux ; puissé-je les consoler et les secourir ! Adieu, mon ami, ne m'oubliez pas ; soyez heureux ! trouvez avec une compagne digne de vous le bonheur que vous méritez si bien. Je prierai chaque jour pour vous qui m'avez aimée dans ma misère. Ma douleur est éternelle, je ne vous en parle point : c'est un secret entre le tombeau et moi. »

Que vous raconterai-je après cela ! Vous comprenez ce que je souffris. Je fis de vains efforts pour arriver jusqu'à Clotilde, pour l'engager à quitter son cloître. Elle demeura inébranlable. Mon oncle mourut, j'héritai de sa fortune. Il me fallut arracher de mon cœur cette image qui le torturait ; je me jetai dans tous les excès ; je risquai vingt fois ma vie, et après mille extravagances je suis devenu ce que vous me voyez, Madame, un vieux jeune homme, dégoûté de tout, n'ayant plus d'illusions, n'aimant rien, pour ainsi dire, et marchant sans but. Voilà ce que m'a fait une passion profonde. Trouvez-vous maintenant que j'aie tort de soigner mon vieux chien ? m'en voulez-vous encore de ma tristesse ? — Non sûrement, cher Edmond, lui dis-je en lui serrant la main ; venez me voir souvent, amenez Trilby, nous parlerons de sa maîtresse. Qu'est-elle devenue ? — Vous rappelez-vous cette sœur de Charité si belle, qui a soigné votre frère et qui est maintenant Supérieure à *Pau* ? — Oh ! oui, je n'ai rien vu de plus admirable. — Eh bien ! Madame, c'est là Clotilde !....

FIN.

TABLE.

La Confidence maternelle..... 1
Le Vieillard..... 19
Le Panier de cerises..... 29
Un Mariage..... 33
La Chaumière du pasteur..... 38
La Tour de Mellusine..... 52
Un Amour de garnison..... 66
Ébauche..... 89
Le Page..... 97
La Roche aux Fées..... 110
Marguerite..... 150
Fragment des Mémoires d'une femme du monde..... 185
La Margrave..... 226
Isabelle..... 270
Deux lettres..... 288
Le Store..... 301

FIN DE LA TABLE.

Corbeil, typographie et stéréotypie de Crété.

COLLECTION MICHEL LÉVY

LES CHATEAUX EN AFRIQUE

Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

LES CHATEAUX EN AFRIQUE

PAR

Mme LA COMTESSE DASH

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

Reproduction et traduction réservées.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES CHATEAUX

EN AFRIQUE

PREMIÈRE PARTIE

I

Vous êtes bien jeune, mon ami, vous avez le cœur plein d'illusions; vous regardez la vie à travers les fleurs de votre couronne, vous m'aimez passionnément aujourd'hui, vous m'accordez toutes les perfections d'une femme adorée, eh bien! moi, qui vous aime aussi, je viens arracher le bandeau dont vos yeux sont couverts. En vous causant une grande douleur, j'y joindrai le remède : vous apprendrez à connaître ce que vous allez perdre, et vous ne regretterez plus de l'avoir perdu.

Pauvre enfant! ma main cruelle détruira la première chimère de votre existence: vous croyiez si fermement en moi, que, peut-être, après vous ne croirez plus en personne. C'est un bienfait dont vous me rendrez grâce plus tard. Si j'avais été désabusée à vingt ans, que de larmes j'aurais évitées! que de déceptions! que d'amers désespoirs! Nous avons une foi entière dans la jeunesse, et nous voyons s'enfuir notre douce confiance comme les hirondelles s'envolent à l'approche du froid.

Maintenant, écoutez-moi.

Afin de vous mettre complétement au courant de ce que je suis, il faut vous dire quelques mots de ma famille. Mon père, le comte de Rudolstheim, avait épousé une jeune et charmante personne, mademoiselle de Blumemberg. Tous les deux habitaient l'Alsace. Mon père, émigré et ruiné par la révolution, revint dans son pays avec la cape et l'épée, un délicieux visage, une réputation de bravoure incontestée à l'armée des princes, et un de ces charmants esprits qui ne se trouvent plus, maintenant que tout le monde en a. Sa cousine Marie, celle qui fut ma mère, et qui est une sainte, ne put le voir sans l'aimer. Héritière d'une immense fortune, conservée à son enfance par un tuteur plébéien, car elle était orpheline, mademoiselle de Blumemberg déclara qu'elle voulait rendre au comte la position qu'il avait perdue, et malgré les propositions les plus brillantes, elle devint sa femme. Mon père méritait cette distinction par ses qualités et par sa tendresse. Elle fut la plus heureuse des créatures. Tous les deux s'établirent à Blumemberg, un de ces vieux manoirs dont se couronnent les cimes des Vosges, aux environs de Colmar, et ils y firent venir auprès d'eux madame de Rudolstheim, sœur aînée de

mon père, ancienne abbesse de Sainte-Odile, chassée de son couvent par la révolution, et depuis lors errant de résidence en résidence, sans avoir pu se fixer nulle part.

Je dois vous parler longuement de cette tante, car elle eut une influence bien grande sur mon avenir. Son caractère froid, sa sévérité austère, peut-être aussi son intelligence bornée, la rendaient incapable d'apprécier sa position et celle des autres. Jamais on ne se ressembla moins que mon père et elle. Madame de Rudolstheim n'avait conservé d'humain que l'orgueil de son nom. Elle voulait que ce fût le but unique de toutes les démarches d'une fille de notre maison, et elle ne comprenait pas qu'on pût échanger ce nom pour un autre.

Madame l'abbesse imposa bientôt son autorité au jeune ménage. Ma mère, douce, bonne et timide, concentrée dans l'amour exclusif qu'elle portait à son mari, regarda sa belle-sœur comme une espèce de mentor infaillible, simplement parce qu'elle était la sœur du comte; cette qualité lui donnait à ses yeux un mérite incontestable. Elle ne l'aimait pas, elle la craignait et la respectait sans oser se permettre une réflexion lorsque ma tante avait prononcé.

Mon père, dont le premier besoin était de conserver la paix dans son intérieur, après avoir essayé de lutter contre l'influence de madame Odile, finit par s'y soumettre, en apparence du moins, et feignit de perdre sa liberté afin de la conserver d'une manière plus certaine. Il approuva les décisions de sa sœur, ne fit pas la moindre observation sur les réformes et les usages qu'elle voulut établir dans son domestique. De cette manière, il obtint la franchise de sa conduite particulière,

et en livrant l'extérieur à l'esprit inquiet de la religieuse, il sauva son ménage, duquel elle n'eut pas le temps de se mêler.

Madame de Rudolstheim avait été une des plus belles personnes de l'Europe. Elle conservait le plus grand air du monde, une régularité de traits admirable, et une fraîcheur que les larmes n'avaient point ternie. Son visage, exempt de rides, gardait une expression fière et sereine tout à la fois. Je la vois encore sous son costume de fine laine noire, sa croix abbatiale sur la poitrine, son anneau pastoral au doigt, agenouillée dans la chapelle de Blumemberg, bénissant les assistants, ainsi qu'elle le faisait du haut de son trône, à Sainte-Odile. Elle avait obtenu de ses supérieurs la permission de rester au château, sous prétexte de santé, mais dans le fait, parce qu'elle ne retrouvait pas une place équivalente à celle qu'elle avait perdue, et qu'elle ne pouvait se résoudre à accepter la vie du cloître, dépouillée de sa puissance, de sa richesse et de sa position.

Ma mère devint grosse. Cet événement répandit la joie dans toute la maison. Mon père était le plus heureux des hommes, et ma tante même sourit à l'idée de voir naître un héritier de ce nom prêt à s'éteindre, et pour lequel elle aurait tout donné. La santé de la comtesse, faible et délicate, causait de véritables inquiétudes. Elles ne furent que trop justifiées, à sept mois elle accoucha d'un enfant mort; c'était un garçon! Ma mère le pleura, mon père était inconsolable; madame l'abbesse prétendait qu'un jeune comte de Rudolstheim ne pouvait pas mourir sans cause, comme un enfant vulgaire : elle attribua ce malheur à l'oubli qu'avait fait ma mère d'un pèlerinage à Sainte-Odile, patronne de notre maison.

— Six comtesses de Rudolstheim ont été abbesses de ce couvent, disait-elle; de tout temps la dévotion de nos pères a consacré non-seulement ses filles, mais ses trésors à honorer cette sainte illustre; elle nous a protégés à ce prix. Nous l'abandonnons, elle nous abandonne. Cela est trop juste pour que nous puissions nous en plaindre.

Ma mère promit que, le cas se renouvelant, elle irait à la chapelle et qu'elle prierait avec ferveur pour la conservation de son enfant. Hélas! pauvre mère, n'eût-elle pas donné sa propre vie pour racheter celle de son fils?

Une seconde grossesse se présenta enfin. Le médecin commanda le repos le plus absolu, il craignait l'excessive faiblesse de la malade, déjà épuisée par son accident. On promit qu'elle ne commettrait pas d'imprudence, mais elle s'obstina à faire le pieux voyage qu'elle avait voué au ciel, et malgré les observations de mon père, elle partit avec lui, accompagnée de la première assistante de madame l'abbesse, et commença cette pénible ascension.

Sainte-Odile est une église miraculeuse, située à quelques lieues de Strasbourg, au milieu des Vosges, sur la montagne de ce nom. Il faut plus de trois heures pour arriver au sommet. Là, on trouve la grotte et le sanctuaire remplis de pèlerins accourus de toute l'Alsace, et même de l'Allemagne. Ce lieu, célèbre par les événements extraordinaires dont il a été le témoin, n'a rien perdu de sa réputation. La montagne domine toutes celles qui l'environnent, et les immenses forêts de sapins dont elle est entourée jettent sur le paysage une teinte sombre qui invite à la prière.

Ma mère pria avec une dévotion *de mère*. Elle fit le tour du bâtiment au bord de l'abîme, se tenant à la corde, et fermant les yeux pour éviter le vertige. Mon père et madame d'Eguishem la soutenaient et tremblaient de crainte, car la route était périlleuse. Elle redescendit néanmoins sans accident; arrivée au château, il fallut la porter à son lit, qu'elle ne quitta plus, hélas !

Je vins au monde, et ma naissance coûta la vie à ma mère. Ce fut mon premier malheur, celui qui amena les autres. Ma mère ! je ne l'ai jamais connue, et je la pleure chaque jour. Je l'ai appelée dans mes chagrins, elle m'a longtemps protégée, mais son ombre s'est enfuie loin de moi; elle m'abandonne maintenant, elle rougit de sa fille; elle voile son visage à l'aspect de tant de fautes. C'était mon ange gardien, elle m'a délaissée, je ne la retrouverai plus.

La douleur du comte de Rudolstheim ne peut se décrire. Elle résista au temps, et aux attaques qu'on dirigea contre sa durée, et je puis dire avec certitude que depuis la perte de ma mère jusqu'à sa mort il ne *regarda* pas une femme. Toute sa tendresse se concentra sur moi. Il m'aima de l'amour d'un père, et de celui qu'un homme de son âge avait encore à offrir à sa compagne. On me nomma Odile, comme ma tante, comme la sainte à laquelle j'étais vouée, et les soins les plus empressés entourèrent mon berceau. Madame de Rudolstheim ne cessait de déplorer que je ne fusse point un garçon; elle tourmentait son frère pour qu'il se remariât, lui représentait la nécessité de donner un héritier à notre ancien nom et de ne pas le laisser s'éteindre.

— Non, ma sœur, répondit-il : je serai fidèle à la mémoire de Marie, je serai pour Odile un père sans repro-

ches. Elle aura toute la fortune de sa mère. Jamais nulle autre ne recevra de moi le nom d'épouse, je ne donnerai point de rivaux à l'enfant de ma bien-aimée; ne m'en parlez plus, cela est inutile.

Mon excellent père conserva toujours cette pensée; elle le domina jusqu'à son dernier soupir, et fut le mobile de sa conduite envers moi.

Ma tante avait près d'elle, ainsi que je l'ai dit, sa première assistante, madame d'Eguishem. Cette personne attachée par devoir à la personne de son abbesse, était loin de lui ressembler, et mérite une mention particulière. Entrée dès l'enfance au couvent de Sainte-Odile, Léonore d'Eguishem y prit le voile à l'âge de seize ans, sans avoir connu ni le monde ni sa famille, elle n'avait donc aucune affection dans le cœur, et cependant ce cœur qui ne savait où se prendre était dévoré du besoin d'affection. Son imagination vive, son esprit brillant et étendu, sa beauté, et surtout le charme de sa conversation, la rendaient propre à briller sur un autre théâtre. Madame l'abbesse la remarqua promptement et se l'attacha en qualité d'assistante, malgré sa jeunesse. Lorsqu'on les chassa de leur cloître, Éléonore suivit sa supérieure, et ne songea même pas à invoquer l'appui de ses parents. Elles se retirèrent ensemble dans un chapitre d'Allemagne, et là les idées de la jeune professe se développèrent complétement. Elle prit l'amour de la science; son imagination trouva un aliment et un point d'appui dans le désir d'apprendre; une riche bibliothèque fut mise à sa disposition, elle s'y enferma des journées entières, et partagea son temps entre la prière et l'étude.

Ma tante changea plusieurs fois d'asile, madame d'Eguishem emporta avec elle ses notes et ses livres. Elle

devint de la sorte une manière de *savant*. Elle parlait toutes les langues, connaissait toutes les littératures, et malgré cela elle resta simple et modeste. Elle cachait son savoir ainsi qu'un autre cache son ignorance. Quand elle vint à Blumemberg, ma mère la distingua sur-le-champ, et elles se lièrent d'une amititié intime. Ce fut à madame d'Eguishem qu'elle me recommanda à son lit de mort, elle lui fit promettre qu'elle serait ma gouvernante et mon guide, elle a fidèlement tenu son serment.

Aussitôt que je bégayai, elle commença à m'instruire. Sa sollicitude descendait aux plus petits détails. Un obstacle imprévu contraria ses intentions premières. Ma tante, qui m'avait à peine regardée, songea à s'occuper de moi lorsqu'elle vit qu'une autre s'en occupait; elle voulut conserver la haute main sur mon éducation, c'était son droit, nul ne le lui contesta, pas même mon père : il ne comprenait pas le mal qui devait en résulter, d'abord parce qu'il ne pouvait deviner mon caractère, ensuite parce qu'il ne connaissait pas parfaitement celui de sa sœur.

Mon enfance se passa donc entre les leçons sérieuses de madame Éléonore, les rêveries poétiques et les regrets du comte, et l'orgueilleuse sévérité de ma tante. Il y eut ainsi trois influences diverses qui toutes trois ont dominé ma vie. L'amour des arts et des plaisirs de l'intelligence, par madame d'Eguishem; un besoin immodéré d'émotions et de chimères, par la tendresse de mon père; un ennui profond de toute obligation imposée par la rigueur de madame l'abbesse, en y joignant ma nature frivole, qu'on ne brisa pas et qui devint la plus forte.

J'étais douée d'une facilité prodigieuse. J'appris tout en me jouant; je ne me souviens pas de m'être appliquée

un quart d'heure. Aussi me fut-il impossible de m'astreindre aux sciences exactes ; mais l'histoire, les langues, la littérature, me trouvèrent avide de leçons ; la peinture la musique, la poésie, occupèrent mes loisirs ; à treize ans je savais ce que ne savent pas beaucoup d'hommes dans toute leur vie.

Ma sage gouvernante avait deviné et apprécié mon caractère. Si elle eût été entièrement maîtresse de me diriger, certes j'eusse suivi une route bien différente. Elle employa au moins ce qui fut en son pouvoir pour atténuer ce qu'elle ne pouvait détruire. Elle comprit qu'il fallait un aliment à ma tête exaltée, et se demanda ce qu'elle allait m'enseigner pour remplir les années qui devaient s'écouler jusqu'à mon mariage. Elle se mit à m'apprendre le grec et le latin, et m'ouvrit ainsi des trésors inconnus et une riche mine littéraire. Je m'y adonnai avec la même passion que je plaçais dans tout. Ma tante y joignit l'étude du blason et celle du nobiliaire. Je sus ainsi me rendre compte de l'ancienneté de ma race, et je pris un grand respect pour le nom que je portais. Madame de Rudolstheim me sut plus de gré de cette disposition que de mes talents.

Mon père avait fait venir au château un de mes cousins, le baron de Blumemberg, fils d'un parent de sa femme, lequel n'avait aucune fortune. Mon père se regardait comme le chef de la famille, il se crut obligé d'élever ce jeune homme, de lui donner, avec l'éducation convenable à sa naissance, l'amour de l'état militaire auquel il le destinait. Plus âgé que moi de six ans, Wilfrid partagea néanmoins mes jeux. A mesure que nous grandissions, on mit plus de réserve dans nos relations intimes, on nous permit de nous voir seulement quelques heures par

jour, en présence de madame Éléonore et de l'abbé, gouverneur de Wilfrid.

Nous avions encore une compagne, une amie, mademoiselle Adrienne de Recouvremont, notre plus proche voisine, qui venait profiter de mes leçons, selon un arrangement pris entre nos deux familles.

Adrienne était jolie comme un ange, elle avait six mois de plus que moi, sa mère avait été l'amie de la mienne. Son cœur et son esprit, formés de bonne heure, avaient déjà l'éclat et la sensibilité d'une femme parfaite. Elle m'aimait tendrement et se soumettait à toutes mes volontés. Modeste et simple, douce, bonne, studieuse, elle aurait dû me servir de modèle, elle fut plutôt mon esclave.

Wilfrid m'adorait, l'expression n'est pas trop forte. Il ne voyait rien sur la terre qu'on pût me comparer. Mes moindres désirs étaient sa loi. Plein de qualités aimables, il avait surtout une bienveillance universelle et une générosité de sentiment bien rare dans votre sexe. Pour lui faire apprendre une leçon, ou retenir une lecture, il fallait lui dire que je le désirais, il s'y mettait à l'instant. Odile le veut! avec ces mots magiques on l'eût conduit au bout du monde.

Voilà quels étaient les êtres qui m'entouraient, ceux au milieu desquels s'est écoulée mon existence. Vous les connaissez maintenant comme moi.

Vous comprenez que les personnages pieux qui formaient ma jeune imagination ne négligèrent point mon instruction religieuse. On m'apprit de bonne heure à prier. Madame Éléonore inculqua dans mon âme une dévotion entière dans la sainte Vierge. Cette dévotion presque superstitieuse me suivra jusqu'à ma dernière

heure, j'ai longtemps cru qu'elle me sauverait : apparemment je n'en suis pas digne.

L'époque de ma première communion arriva. Tout ce qu'on put rassembler de douces inspirations fut inventé pour ce jour solennel. Nous devions marcher ensemble à l'autel, Adrienne et moi. Mon père voulut que ce fût dans l'église du village, ma tante y consentit à regret. Elle n'osait pas y conserver ses habitudes d'abbesse comme dans notre chapelle.

Oh ! mon enfant, les larmes me viennent aux yeux lorsque je me représente la ferveur dont j'étais animée ! pas une de mes pensées qui ne fût sans tache ! En m'approchant de la sainte table, je tremblais, non pas de crainte, mais d'une émotion de bonheur tel qu'il me semblait voir le ciel ouvert. L'image de ma mère planait au-dessus de ma tête, elle me cachait sous de longues ailes blanches, elle murmurait à mon oreille de douces paroles, elle effleurait d'un chaste baiser mon front virginal. Ces impressions me sont encore présentes et ce n'est pas le moindre de mes regrets.

Nous chantions, Adrienne et moi, de saints cantiques. J'avais une belle voix, et ce jour-là je mis tant d'expression dans mes chants d'amour divin, que madame d'Eguishem, prévoyante et attentive, ne put s'empêcher d'en frémir. Ce foyer brûlant que j'ai porté si longtemps venait de se révéler à elle. Elle comprit ce que je serais si on n'imposait un frein salutaire à cette impétuosité passionnée. A mes côtés Adrienne priait doucement, sans éclat, sans exaltation. Elle ne pleura pas comme moi en recevant l'Eucharistie, sa joie se concentrait en elle-même. Elle remerciait Dieu, elle était satisfaite. Moi, je demandais, j'attendais encore !

En sortant de l'église, mon père nous conduisit à la tombe de ma mère. Je me jetai à genoux et je sanglotai. Une statue de marbre très-ressemblante ornait ce monument funèbre. La comtesse était représentée entraînée par un ange et retenue par mon berceau. Cette composition simple, mais touchante, m'avait toujours vivement impressionnée. Ce jour-là mon imagination était montée à un tel diapason que je crus voir la statue s'animer et étendre ses mains sur moi pour me bénir. L'illusion fut complète, et quelquefois je me demande si ce n'était pas une réalité.

Après ce pèlerinage, nous entrâmes au salon où ma tante nous attendait avec madame de Recouvremont; pour la bonne Eléonore, elle ne nous avait pas quittées. Nous fîmes une grave révérence à madame l'abbesse, elle me donna à baiser son anneau de saphir.

— Ma nièce, me dit-elle en me relevant, je suis satisfaite de votre tenue, de votre piété; vous avez été ce qu'une fille de notre maison devait être en ce saint jour. Hélas! sans le malheur des temps, ce serait dans mon abbaye que vous eussiez reçu le pain des anges. C'est une terrible épreuve pour moi. Il faut s'y soumettre.

— Ma sœur, répondit le comte, ces chères enfants sont aussi pures, aussi heureuses ici qu'à Sainte-Odile, oubliez vos regrets et occupons-nous de leurs espérances. Voyons, Adrienne, ajouta-t-il, qu'avez-vous demandé à Dieu pour votre avenir?

— Le bonheur de tout ce que j'aime, monsieur, celui de ma mère, celui d'Odile. Surtout que nous ne soyons jamais séparées.

— Vous n'avez pas formé d'autres vœux que ceux-là?

— J'ai aussi prié pour Wilfrid, afin qu'il nous reste, continua-t-elle en rougissant.

— Ce sont de bons sentiments, interrompit madame de Recouvremont, vous ne devez pas rougir pour cela.

— Et vous, ma fille, qu'avez-vous pensé? poursuivit M. de Rudolstheim.

— Je ne sais pas bien positivement, mon père. Mon cœur battait, il nageait dans un océan de délices, je voyais autour de moi des anges, des palmes, des couronnes, j'entendais des paroles célestes; je sentais des parfums enivrants, je songeais à vous, à ma mère, à Wilfrid, à Adrienne, à tout le monde, j'étais heureuse, heureuse! à me croire au ciel! Dieu était réellement en moi, il me remplissait d'une ivresse infinie. J'ai promis de rester digne de cette grâce, de ne jamais oublier le bienfait de cette révélation, et puis j'ai désiré pour l'avenir. Là s'est arrêtée ma pensée, mon bon père, cependant je suis bien heureuse, je vous le répète.

Madame d'Eguishem haussa légèrement les épaules en regardant mon père, qui lui répondit par un signe de tête.

— Nous la calmerons, madame. Ce feu s'éteindra assez vite en présence des glaces de la vie.

— Prenez garde qu'il ne brûle avant le temps, répliqua la religieuse, tâchons de le couvrir pour qu'il n'éclate pas.

Le comte sourit doucement et fit un mouvement de la main.

— Cela vous étonne ajouta-t-il, vous qui ignorez le monde. Vous êtes effrayée de cette exaltation. Rappelez-vous sa mère, elle était ainsi; n'a-t-elle pas été angélique jusqu'à son dernier jour?

— Sa mère est morte à vingt-huit ans, monsieur! Je connais le monde par mes livres, par les récits des autres, et je sais que ces sentiments exaltés sont le plus funeste présent que Dieu puisse faire à une femme.

— Encore une fois, nous la calmerons. Ne l'effrayez pas, madame, elle vous écoute, il ne faut pas qu'elle ait peur d'elle-même!

Oui, j'avais écouté, j'avais recueilli avidement les paroles de mon père et celles de ma gouvernante. Elles devaient germer dans mon cœur, elles y germèrent et m'inspirèrent des réflexions nouvelles. Je me demandai pourquoi on voulait m'interdire ces émotions délicieuses que j'avais exprimées, je compris qu'il y avait pour cela des raisons inconnues, et la curiosité s'éveilla en moi. La curiosité qui a perdu notre mère Ève, qui perdra bien d'autres encore. Que me cachait-on? Quels secrets avais-je encore à apprendre? qui me les révélerait? quel mal y avait-il à aimer Dieu jusqu'à la folie? Je commençai à chercher la solution de ces problèmes, et malgré moi aussi, lorsque nous retournâmes le soir à l'église, je dissimulai ce que je sentais. C'était un trésor dont on m'avait fait entrevoir l'importance, je me reprochai de l'avoir montré. Je baissai mon voile sur mon visage et je restai prosternée dans une espèce d'extase d'autant plus enivrante, qu'elle avait acquis le charme du mystère.

En me relevant, mes traits étaient aussi calmes que ceux d'Adrienne, je craignais tant qu'on ne devinât mon exaltation que j'en devins presque froide. J'avais honte d'être naturelle, et pour la première fois je cachai ma pensée. On ne m'interrogea plus, j'en remerciai le ciel, et je parlai d'autres choses, aussitôt que nous fûmes réunis, pour éviter l'occasion de me trahir.

— Ma nièce, me dit madame de Rudolstheim, est-ce que vous n'avez pas songé en ce jour combien la vie religieuse est enviable?

— Pardonnez-moi, madame, mais je n'en ai pas eu l'idée.

— Et elle a bien fait, interrompit vivement mon père, je serais désolé qu'elle entrât en religion.

— Hélas! qu'a-t-elle de mieux à faire, puisqu'il n'y a plus de Rudolstheim?

— Il y en aura peut-être! reprit le comte avec impatience. Nous avons le temps d'y songer, madame!

II

J'avais quatorze ans alors; mon éducation avancée n'avait développé ni mon cœur, ni mon imagination. Je restais enfant comme si j'avais ignoré la science, et, grâce à la vigilance de madame d'Eguisheim, je n'avais pas encore songé qu'il y eût autre chose au monde que le colin-maillard ou les belles poupées à ressort qu'on m'avait achetées à Nuremberg. Adrienne était sur ce point infiniment plus avancée que moi. Sa mère ne s'occupait pas assez exclusivement d'elle pour qu'elle n'eût pas lu quelques romans à la dérobée. Elle s'en cacha soigneusement, mais elle apporta dans nos entretiens cette vague curiosité qui cherche à s'éclaircir, sans trahir ce qu'elle sait déjà et qui conduit souvent bien loin les jeunes filles.

Un soir, nous étions sorties après le dîner accompagnées de Wilfrid, et nous nous promenions sans but autour du château.

— Convenez, ma cousine, dit le jeune homme en s'arrêtant tout à coup, convenez que cette montagne est bien nommée : *la Montagne des fleurs*. N'y a-t-il pas une grande poésie dans ces mots de la rêveuse Allemagne? *Blumemberg :* on ne trouverait pas ailleurs une harmonie aussi complète entre le site et la langue.

— C'est certainement un très-joli nom que le vôtre, repris-je, Wilfrid de Blumemberg?

— Cela ferait admirablement en tête d'un roman en huit volumes, répondit Adrienne.

— Un roman! Adrienne, et que savez-vous des romans?

— Ma chère Odile, je n'en sais rien, je vous assure... je disais cela comme autre chose...

— Mesdemoiselles, interrompit Wilfrid, c'est demain jour de congé pour vous, si vous le voulez je demanderai la permission de vous conduire au Hohenkœnigsburg. Il y a si longtemps que vous le désirez!

— Mon Dieu! cousin, vous savez quel plaisir nous aurions à vous y suivre, mais jamais madame de Rudolstheim ne nous laissera aller seules avec vous. Songez donc que nous devenons des jeunes personnes, et que vous voilà officier. On a peur... je ne sais de quoi, car vos épaulettes ne changent rien à notre amitié.

— Chère cousine, j'écouterai ce soir sans l'interrompre l'histoire de l'horrible scandale donné par les nonnes de Sainte-Odile, lorsqu'elles abandonnèrent leur couvent, conduites par leur abbesse, pour aller se faire protestantes. Je porterai aux nues la vertu courageuse de Berthe

de Rudolstheim, qui demeura seule avec une vieille religieuse dans cette vaste abbaye, jusqu'à ce que Dieu lui eût envoyé des compagnes. Je parlerai des trois roses de la montagne et de la tour d'argent dont se compose votre écusson, je dirai que vous ne pouvez vous marier sans exiger de votre mari la promesse de transmettre ces armes et ce nom de Rudolstheim à votre second fils, et vous verrez avec quelle grâce la bonne dame accueillera ma supplique.

— Vous ne craignez pas ma tante, Wilfrid? Je ne puis comprendre cela. Moi, son regard me glace le sang.

— C'est que vous vous êtes accoutumée à en avoir peur, chère Odile, dit Adrienne, car elle ne m'effraye pas du tout. C'est certainement une très-grande dame, pleine de dignité, un peu sévère parfois. Mais que peut-elle nous faire! Ni M. de Rudolstheim, ni mes parents ne la consultent. Elle s'impose souvent, cela est vrai, et j'ai remarqué qu'elle n'obtient aucun résultat. Alors qu'importe?

— Pour vous, cela est possible, mais pour moi! Vous verrez comme elle sera consultée!

Nous approchions du château. Mon cousin me fit signe de me taire, car madame l'abbesse se tenait assise sur le perron, accompagnée de son assistante. Elles regardaient le soleil se coucher derrière les montagnes, et causaient.

— Je vous prie, ma sœur, continua l'abbesse en élevant la voix, de ne plus me parler de ce projet. Je n'y consentirai de ma vie. Venez ici, ma nièce, ajouta-t-elle, et regardez comme la ruine de Kœnigsburg se détache sur le ciel rouge des nuances du soir. Oh! mon enfant, quel bonheur pour moi si je pouvais contempler ainsi

ces sapins, ce beau ciel, assise à la fenêtre de mon oratoire dans l'abbaye de Saint-Odile! Mais, hélas! il n'y faut plus songer. Et voilà notre sœur d'Eguishem, qui nous demande de nous retirer dans un autre asile, dans un autre pays, comme si l'abbesse de Sainte-Odile pouvait vivre ailleurs qu'en Alsace.

— Nous quitter! m'écriai-je en sautant au cou de madame d'Eguishem. Et que deviendrais-je sans vous?

— Mon enfant, répliqua ma pieuse amie, vous n'avez plus besoin de moi. Il vous faut maintenant un autre guide. Le temps approche où vous devrez vous produire dans le monde, et ni madame l'abbesse, ni moi ne pouvons vous y conduire. Et puis j'ai besoin de repos, de retraite, je veux m'occuper uniquement de mon salut.

— Nous, aller dans le monde! répliquai-je étonnée, et pourquoi? et où? nous ne connaissons personne. D'ailleurs, si cela est absolument nécessaire, madame de Recouvrement ne peut-elle se charger de moi avec Adrienne? Cela n'est-il pas convenu?

— Sans doute, mademoiselle, et puis comme vous venez de le dire, à quoi bon aller dans le monde? Depuis la révolution tout est bouleversé. Vous y rencontrerez des gens indignes d'être reçus chez vous. Vous serez exposée à des impertinences telles que l'invitation de ce préfet de Colmar, qui vient on ne sait d'où, et qui ose engager le comte de Rudolstheim à dîner. Cela fait pitié vraiment! Les grandes familles du pays sont disséminées: les unes à l'étranger, les autres à la cour. Celles qui restent se renferment dans leur manoir.

— Ma sœur, interrompit mon père, qui venait d'arriver, ne parlez donc point ainsi à ces jeunes gens. Les idées de ce siècle ne sont pas les nôtres. Ce qui était con-

venable autrefois devient ridicule aujourd'hui. Je resterai fidèle jusqu'à mon dernier soupir à mes saintes croyances et à la dynastie de nos rois; cependant mon neveu aurait servi le gouvernement impérial, parce que cela doit être. Un jeune homme ne peut rester oisif.

— Et le gouvernement impérial, comme vous l'appelez, mon frère, si vous ne lui aviez pas envoyé de bonne grâce le baron de Blumemberg, en aurait fait un soldat, sans votre permission. C'était une loi de paix et d'amour que la sienne.

Ma tante se leva pour entrer. Wilfrid lui offrit son bras, et après l'avoir ramenée à son fauteuil, il commença l'exécution de son projet. Nous travaillions dans un coin de l'appartement, mais nos regards suivaient tous les mouvements de ce groupe, qui nous intéressait très-fort. Tantôt nous perdions toute espérance, tantôt nous reprenions courage, suivant que la physionomie de mon cousin devenait plus triste ou plus animée. Enfin madame de Rudolstheim s'adressa à mon père, qui jouait au piquet avec le curé de la paroisse.

— Monsieur, dit-elle, voilà M. de Blumemberg qui me demande une grâce. Je ne puis l'accorder sans votre autorisation, car il s'agit d'Odile.

— Qu'est-ce que c'est? continua mon père.

— Mademoiselle de Recouvremont et ma nièce ont envie d'aller passer demain la journée au Hohenkœnigsburg, en compagnie de votre neveu. Je trouve cette escorte un peu légère, mais je pense que si M. et madame de Recouvremont voulaient être de la partie, il n'y aurait point d'inconvénient à les laisser aller.

— Comme il vous plaira, ma sœur, comme il plaira à Odile.

Je me levai de ma place et j'allai vers le comte.

— Mon bon père, murmurai-je à son oreille, si vous nous accompagniez, nous n'aurions besoin de personne, et cela nous ferait tant de plaisir !

Mon père ne m'avait jamais rien refusé. Il me regarda en souriant et le lendemain à huit heures du matin nous commencions à gravir la montagne. Je ne vous raconterai pas les folies joyeuses qui nous occupèrent pendant la route. Je courais en avant, je cueillais des fleurs, je jouais avec un jeune chien, qu'on m'avait donné depuis peu. J'étais heureuse comme l'innocence ! Il n'y avait pour moi ni avenir, ni passé. Je ne songeais même pas qu'il viendrait un autre temps que l'enfance et ses beaux jours ! J'oubliais mes études, seulement je chantais tous les airs possibles dans les différentes langues qu'on m'avait apprises. Adrienne me suivait de loin. Elle cueillait aussi des fleurs, mais elle tressait des couronnes, elle effeuillait des marguerites et restait longtemps rêveuse à regarder la tige.

Après trois heures de marche nous parvînmes au sommet. Nous mourions de faim, aussi notre premier soin fut-il de déjeuner, puis nous visitâmes ces ruines magnifiques, qui font du Hohenkœnigsburg le roi de la contrée. Mon cousin et mon père commencèrent une longue discussion à cet égard ; Adrienne et moi nous descendîmes un peu du côté de la vallée, et nous nous assîmes sur une sorte de plate-forme, d'où on domine le pays tout entier. A nos pieds était le ravissant château de Kintzem, un peu plus loin, à droite, les trois manoirs de Ribeauvillé. A l'horizon les montagnes de la forêt Noire, plus loin encore les cimes blanches des Alpes, qui se dessinaient lumineuses. Puis toute la plaine, Schelestadt,

Colmar, Neufbrisach, le Rhin se promenant majestueusement, entouré de lacs, de ruines, de collines fleuries. Ensuite les Vosges qui continuaient des deux côtés. Ces sommets rocailleux, couverts de vieilles murailles, qui s'appellent le Hohenlausberg, le Plixbourg, les Eguishem. Je restai muette d'admiration, mon cœur se serra, je me sentis dans l'impossibilité d'exprimer ce que j'éprouvais. Mes joues étaient brûlantes, j'avais une sorte de fièvre. La vie me montait au cerveau, pour la première fois je comprenais que je n'étais plus un enfant, des pensées inconnues, indéfinissables bourdonnaient dans ma tête. Après quelques minutes d'extase je regardai mon amie, elle effeuillait encore une marguerite !

— Mon Dieu ! que c'est beau ! m'écriai-je à plusieurs reprises.

— Passionnément ! murmurait Adrienne, je reste toujours sur passionnément.

Nous gardâmes le silence quelques minutes, mon chien vint rôder autour de nous.

— Comment appelez-vous votre chien, Odile ? demanda mademoiselle de Recouvremont.

— Je l'ai nommé Alcibiade, c'est un héros qui me plaît beaucoup.

— Alcibiade ! c'est une vieillerie ! nommez-le plutôt Malek-Adhel.

— Qu'est-ce que Malek-Adhel ?

— Un héros de roman, bien plus beau que les héros de l'antiquité.

— Vous avez donc lu des romans, Adrienne ?

— Quelques-uns. Oh ! ne le dites pas, ma chère ! ma mère et madame d'Eguishem me gronderaient trop fort.

— Soyez tranquille. Mais racontez-moi... qu'est-ce qu'un roman ?

— Un roman !... c'est une histoire d'amour.

— Et cela est amusant ?

— On en perd le sommeil.

— Oh ! j'en voudrais bien lire ! Quelles sont ces histoires ?

— Presque toujours la même chose. Des jeunes filles qui aiment des jeunes gens, ils veulent se marier, les parents s'y opposent, il leur arrive mille aventures, ils sont persécutés, séparés, malheureux. Quelquefois ils se retrouvent et s'unissent, d'autres fois ils meurent de chagrin, ou se tuent, ou entrent au couvent. Cela dépend des circonstances. Ainsi dans Mathilde, le héros, Malek-Adhel, dont je vous parlais tout à l'heure, est tué, et Mathilde prend le voile.

— En vérité, ma chère, je suis stupéfaite. Et tout cela n'est pas vrai, ce sont des fictions ?

— Sans doute.

— Cela doit être. Dans la vie on n'aime personne ainsi. Il n'existe d'autre sentiment que celui qu'on porte à sa famille, à son amie. S'il en était autrement, nous le saurions depuis longtemps.

— Odile, je crois qu'il y en a d'autres.

— Aimez-vous donc quelque étranger ?

— Non.

— Eh bien ! alors ?

— C'est égal..., poursuivit-elle en ramassant les débris de la marguerite effeuillée.

Nous en restâmes là de notre conversation. Mais depuis ce moment tout changea entre nous et en moi. Wilfrid et mon père nous rejoignirent. Adrienne rougit et se leva vivement.

— Monsieur, dit-elle, voulez-vous nous laisser un instant seules encore ? Nous avons mille choses à nous dire, Odile et moi ; car à Blumemberg nous sommes si entourées qu'il est impossible de causer.

— Oh ! vous avez probablement de graves confidences à vous faire ?

— Toujours, mon père, repris-je en souriant.

Nous nous éloignâmes, nous tenant par le bras, et nous nous enfonçâmes dans la forêt. Cependant nous restions muettes.

— Odile, me dit Adrienne après un long silence, à quoi pensez-vous ?

—A ce que vous venez de m'apprendre. Je me demande quel peut être le sentiment assez exclusif pour nous faire oublier nos parents. Je ne le comprends pas encore.

— Si vous voulez me promettre le secret, je vous prêterai un de mes livres et vous verrez comme cela est beau !

— Certainement, chère amie, je ne vous trahirai pas. Quand me donnerez-vous ce livre ?

— La première fois que je retournerai chez ma mère. Je les ai tous cachés dans ma chambre, et c'est mon trésor.

Il se fit un nouveau silence. Nous gravissions toujours, je crois que notre esprit était bien loin et bien haut.

Après une heure passée de la sorte, mon père nous rappela. Il fallait songer au départ.

Je sautais d'abord joyeusement, car l'ange de la rêverie s'était éloigné de moi. Je chantais, je me sentais heureuse et forte. A moitié chemin je marchais seulement, plus tard je me traînais à peine.

Adrienne, d'une santé assez délicate, souffrait beau-

coup plus que moi. Mon père la soutenait, Wilfrid m'aidant à traverser les passages difficiles et retenant ma main plus qu'il n'était nécessaire. Jusqu'à ce jour je n'y avais fait aucune attention, j'y songeai alors, et je m'en demandai la cause.

— C'est mon cousin, répondis-je, mon père m'embrasse sans cesse et il n'a pas d'amour pour moi apparemment.

Ce raisonnement me satisfit et je n'y pensai plus.

A un détour de la route mon père resta en arrière pour examiner une plante. Adrienne se rapprocha de moi, elle était très-pâle.

— Vous êtes donc fatiguée ? m'écriai-je en riant.

— Je n'en puis plus, répliqua-t-elle.

— Oh ! moi, je puis encore courir et danser.

En effet, par un grand effort sur moi-même, je retrouvai une énergie factice et je m'élançai en avant. Mon cousin et Adrienne continuèrent à marcher. Après une centaine de pas, je revins et j'aperçus Wilfrid donnant le bras à mon amie. Je m'arrêtai sur la place. La jalousie venait de m'être révélée. Ce fut une douleur si vive que j'en jetai un cri. Ils accoururent.

— Laissez-moi ! m'écriai-je en les repoussant.

— Qu'avez-vous ? demandèrent-ils à la fois.

— M. de Blumemberg, répondis-je en respirant à peine, mademoiselle de Recouvremont n'est pas votre parente, vous ne devez pas lui donner le bras.

Ils me regardèrent étonnés. Moi-même, revenue de l'espèce de vertige involontaire qui m'avait subjugée, je baissai la tête, j'étais honteuse.

— Que dites-vous, Odile ? vous êtes plus sévère que madame de Rudolstheim elle-même.

— Mon Dieu ! ma chère Adrienne, pardonnez-moi, je ne sais réellement ce que je pensais; un mal de tête... une douleur subite...

— Ma cousine, n'allons pas plus loin, reposons-nous.

— Non, non, Wilfrid, repris-je, il faut continuer notre route, il se fait tard.

Nous nous remîmes en chemin, mais sans gaieté, sans confiance, une gêne étrange régnait entre nous tous. La présence de mon père nous sauva un peu d'embarras, néanmoins il ne put le faire disparaître complétement.

A notre retour au château, nous trouvâmes madame l'abbesse qui nous attendait, sa réception fut tellement solennelle que nous nous attendîmes à quelque nouvelle mercuriale.

— Mon frère, dit-elle, vous allez faire reconduire sur-le-champ mademoiselle de Recouvremont chez elle. Madame sa mère la réclame, et je suppose que cette demoiselle ne reviendra pas ici de longtemps.

— On aura découvert mes livres, me glissa à l'oreille la pauvre accusée, je suis perdue !

Le matin de ce jour, cette séparation m'eût été odieuse. Je vis partir mon amie d'un œil sec, sans un regret, avec une sorte de triomphe égoïste, en songeant qu'elle était coupable et que je ne l'étais pas. Que de mauvaises passions s'étaient éveillées chez moi depuis quelques heures ! Comme elles se montraient vite et qu'il faut peu de chose pour les faire grandir !

— Qu'a donc fait Adrienne, madame? demandai-je à ma tante.

— Ce qu'elle a fait, mademoiselle ! il n'est point à propos que vous le sachiez.

— Comment, mon enfant, poursuivit madame d'Eguis-

hem, vous n'êtes pas touchée de sa punition, à peine lui avez-vous tendu la main ?

— Si... je vous demande pardon..., je suis très-touchée...

— Que vous a donc fait votre compagne aujourd'hui, Odile ?

Je ne l'entendais pas, je suivais des yeux Adrienne et mon cousin qui sortaient ensemble de la cour, pour s'approcher de la voiture de mon père.

— Est-ce que Wilfrid va la reconduire, ma tante? Trouvez-vous cela convenable ?

— Assurément non, mademoiselle, aussi ne la reconduit-il pas.

— Et depuis quand Wilfrid ne peut-il donner la main à mademoiselle de Recouvremont sans que cela vous offense, ma fille ?

— Mon père, balbutiai-je en rougissant, je ne suis point fâchée. C'est une observation que je...

— C'est bien, mon Odile, rentrez dans votre chambre.

Madame d'Eguishem et ma tante échangèrent un regard inquiet.

Je ne dormis pas. Une agitation singulière s'était emparée de moi. Je voyais partout des images fantastiques, comme des démons moqueurs me montrant mon cousin à côté d'Adrienne. Le matin, je descendis pâle et souffrante. Mon père m'embrassa plus tendrement qu'à l'ordinaire.

— Wilfrid, dit-il en se mettant à table, je viens de recevoir une lettre du général; il m'annonce que votre congé est près d'expirer et que vous devez rejoindre votre régiment.

Je pâlis; mon cousin resta interdit.

— Dans combien de jours, mon oncle?

— Dès demain.

— Dès demain! m'écriai-je.

— Oui, ma fille. L'État ne badine pas. Il lui faut ses officiers.

— L'État! reprit ma tante en haussant les épaules.

— Le roi, si vous l'aimez mieux, ma sœur. Il est le maître, et bon gré mal gré il faut qu'on obéisse. Dieu m'est témoin que d'envoyer ainsi le neveu de ma bien-aimée Marie à travers mille ennuis me semblerait un crime si je n'y étais forcé par les circonstances. Vous êtes trop jeune, Wilfrid, pour rester ici.

— J'obéirai, monsieur.

Et il me regarda les yeux pleins de larmes. Hélas! que cet amour était beau, qu'il était vrai, profond, inaltérable! Aussi, comme presque tous les amours véritables, il ne fut point récompensé. L'amour ne peut être complet qu'au ciel.

J'approchais de ma quinzième année, ainsi que je l'ai dit plus haut. Je veux vous faire mon portrait, car je suis bien loin maintenant de ce que j'étais alors. Vous allez en juger, Raoul, et, malgré votre aveugle passion, il vous faudra vous-même en convenir.

J'avais à cette époque la taille presque aussi élevée qu'aujourd'hui. Je n'ai grandi que de quelques lignes. Mes cheveux blond cendré tombaient en mille boucles autour de mon visage régulier. Leur abondance, leur finesse, et surtout leur couleur très-rare, les faisaient remarquer de tout le monde. Ils tranchaient justement avec des yeux, des cils et des sourcils noirs. J'avais de belles dents, une peau éblouissante et surtout la tournure réellement aérienne. Mes mains et mes pieds pas-

saient pour des merveilles dans ce pays d'Alsace où les femmes sont en général déshéritées de cette distinction. En un mot j'étais belle, belle complétement, comme il est donné à peu de créatures de l'être. Je puis en convenir à ce moment suprême, et d'ailleurs je n'ai jamais eu l'amour-propre de ma beauté.

Vous comprenez facilement que mon cousin m'adorait; il regardait souvent ma tante des heures entières, parce que je lui ressemblais. Elle avait grand soin du reste de faire remarquer cette ressemblance, et elle n'en était pas peu fière! Adrienne était petite, mignonne, brune, jolie; au total, elle plaisait beaucoup, pourtant on ne l'admirait pas.

Quant à Wilfrid, c'était un Allemand dans toute la force du mot. Grand, mince, blond, mélancolique, plein de bonté et d'honneur, il n'a jamais compris le vice et surtout la dissimulation; c'est un des caractères les plus nobles que j'aie rencontrés.

Le lendemain il partit en effet. J'étais triste et je fondis en larmes au moment où il nous quitta. Mon père m'attira sur son sein.

— Console-toi, ma fille, me dit-il, ton cousin reviendra, et d'ici là tu seras en âge d'être mariée.

— Mariée, mon père! m'écriai-je en séchant mes larmes. Avec qui?

— Avec Wilfrid, si cela te plaît, avec qui tu voudras.

— Mon père, je n'ai jamais pensé à épouser personne.

— Quoi! pas même Wilfrid?

— Non, mon père.

— Eh bien! d'où viennent tes larmes, tes jalousies?

— Je pleure mon cousin. Je ne suis pas jalouse.

— Et Adrienne?

— Ah! quant à Adrienne, je ne voulais pas qu'elle lui donnât le bras, voilà tout.

— Tu n'appelles pas cela être jalouse?

— Non, mon père, n'est-ce pas tout simple?

— Sans doute, sans doute, murmura-t-il entre ses dents. En rentrant au salon, je l'entendis dire à madame d'Eguishem :

— Allons! ce n'est qu'un enfantillage.

Hélas! il avait raison!

III

Lorsque les Bourbons rentrèrent en France, ma famille était dans l'ivresse; cependant mon père n'avait pas revu le monde. Un prince auguste vint à Strasbourg; le préfet nous invita à un grand bal, en honneur de ce mémorable événement; il fut décidé que mon père et madame de Recouvremont nous y conduiraient, Adrienne et moi. Wilfrid était de retour. Je l'avais revu avec plaisir, comme un frère, sans la moindre émotion. Il n'en fut pas de même de sa part.

Huit jours avant ce fameux bal, nous ne fûmes occupées que de nos toilettes. Ainsi que le faisaient alors les femmes royalistes, nous nous coiffâmes avec des lis, on en mit un bouquet à nos robes blanches, nos longues ceintures représentaient le drapeau sans tache; nous avions réellement tous la tête tournée au château.

Vingt hommes se présentèrent à la fois pour obtenir

la faveur de danser avec moi, j'étais embarrassée de mon succès. Mon père, qui en jouissait plus que moi, vint à mon secours, et mit *de l'ordre* dans mes triomphes. On me nomma tous ces prétendants, j'oubliais à mesure les noms et les personnes, lorsque mon cousin s'approcha de moi, accompagné d'un fort agréable jeune homme qu'il me présenta comme un de ses amis, et qu'il appela le marquis de Montagre.

Je lui donnai son rang, il vint comme les autres, et je ne m'en occupai pas davantage. Cependant il m'engagea à valser à plusieurs reprises, et il s'en acquittait à merveille; cette circonstance me força de le remarquer, et lorsque le bal fut fini, en retournant à notre hôtel, je demandai à Wilfrid quelques renseignements sur son compte.

— M. de Montagre a une superbe fortune, me répondit-il, c'est un très-grand seigneur de la Provence; mais il a d'étranges idées. Il s'est mis dans la tête une spéculation, et il veut la réaliser en ce pays, sous prétexte que les gens du Midi sont trop paresseux pour être de bons ouvriers. Il est à Strasbourg dans le but d'acheter de vastes terrains où il puisse établir une forge. Très-bon mathématicien, il a travaillé pour l'École polytechnique. Une grave maladie de madame sa mère, dont il était l'unique enfant, l'a appelé auprès d'elle; maintenant elle a succombé, il est maître de sa fortune, il veut exécuter son projet favori. Je l'ai connu à Paris, dans le monde, et nous nous sommes liés d'une espèce d'amitié. Sur ce que je lui ai raconté il a choisi l'Alsace pour sa patrie d'adoption. Je ne sais pas jusqu'à quel point il réussira. Les gentilshommes n'entendent rien aux affaires, et sont toujours dupes.

La conversation se termina là, et je ne songeai plus à M. de Montagre.

Ce qui m'occupa presque exclusivement depuis lors, ce fut le monde et le désir d'y retourner. Je tourmentai mon père pour qu'il restât quelques semaines à Strasbourg, afin de jouir encore de ces plaisirs, qui déjà s'emparaient de mon imagination. Il y consentit. Nous eûmes dix invitations nouvelles. On me mena partout, partout je rencontrai le marquis, et il se posa bientôt en adorateur déclaré.

Ma coquetterie en fut flattée, je ne le repoussai point. Toutes les femmes se le disputaient, j'étais fière de l'emporter sur elles. Wilfrid me regardait tristement, mon père feignit de ne s'apercevoir de rien, et madame de Recouvremont me surveillait attentivement.

Une personne de la ville mit en train une partie dans la forêt Noire. Il n'y avait point de bonne fête sans nous, on nous engagea des premiers, je sautai de joie à l'idée de cette promenade. Nous acceptâmes. Il fut décidé qu'on remonterait le Rhin jusqu'au vieux Brisach, et qu'ensuite on se rendrait à Fribourg, pour aller de là au Val-d'Enfer et dans différents autres lieux célèbres. A cette époque les bateaux à vapeur n'existaient pas, et ce n'était pas une petite entreprise que de remonter ce fleuve impétueux, dont les flots sont quelquefois agités comme ceux de la mer. Ce fut un attrait de plus pour moi.

Nous nous embarquâmes. Mon Dieu ! que nous étions gais ! Je découvrais un nouvel horizon de jeunesse et de plaisir, je me sentais revivre. Les bords admirables du Rhin, que je voyais s'enfuir à mesure que nous avancions, me semblaient l'image de mon avenir. Les aspects

variaient à chaque instant, mais tout était beau, joyeux, plein de charmes.

Nous arrivâmes au vieux Brisach, dont le clocher domine le rivage, avec son rocher à pic et sa terrasse élevée. Nous descendîmes à terre. M. de Montagre ne m'avait pas quittée, ce fut encore lui qui me donna la main et qui se mit à côté de moi en voiture. Ce pays est un jardin perpétuel, les routes ressemblent aux allées d'un parc, et puis le peuple allemand a l'air si heureux!

Fribourg en Brisgaw est une ville fantastique, pour ainsi dire. On jurerait qu'elle sort d'une boîte où elle a été enfermée deux ou trois siècles. Elle a conservé l'apparence d'une cité du moyen âge, tout y est propre, gai, brillant. La cathédrale, rivale de celle de Strasbourg, la surpasse en élégance, si ce n'est en proportions. C'est une chose ravissante que ce petit coin de terre.

On nous montra ce qu'il y avait de plus remarquable, et nous nous dirigeâmes ensuite vers le Val-d'Enfer; dans tout le duché de Baden, si pittoresque, il n'existe pas un lieu plus renommé. Les chars-à-bancs de la forêt Noire sont légers et commodes; on nous en attela une douzaine, ce qui fit sortir sur les portes la ville de Fribourg en masse, et nous partîmes. Madame de Recouvremont et Adrienne occupaient le premier banc, mon père et Wilfrid s'emparèrent du dernier, je m'assis sur celui du milieu; M. de Montagre ne laissa pas échapper cette occasion, et se plaça à côté de moi.

Nous commençâmes à causer, mais je dois lui rendre la justice de dire que moi seule j'étais à la conversation. Les distractions du marquis étaient continuelles. Il répondait à mes questions par des questions tout opposées, je

finis par lui rire au nez, avec cette franchise de l'enfantillage, que nous devons nous efforcer de vaincre, lorsque le monde nous a appris à nos dépens qu'il ne faut pas être franche. Il me regarda tristement.

— Vous riez, mademoiselle, moi je ne ris plus.

— Eh! pourquoi, monsieur, êtes-vous devenu si grave?

— C'est que je ne m'occupe que de projets sérieux, c'est que je n'ai plus qu'une pensée.

— Oh! oui, m'écriai-je follement, votre usine!

— Non pas, mademoiselle, vous!

— Moi!

— Oui, vous que j'aime avec passion, vous à qui je voudrais offrir un royaume, lorsque je n'ai à vous présenter que le nom et le cœur d'un gentilhomme, avec une fortune brillante, cela est vrai, mais trop indigne de vos charmes...

— Oh! monsieur, monsieur, murmurai-je, taisez-vous.

M. de Montagre, prévenu par mon père, savait combien j'étais difficile, il comprit que je voulais être forcée et disposa son plan en conséquence.

Après cette réponse décourageante, il se tut quelques instants, puis il reprit :

— Je devrais me retirer, mademoiselle, puisque vous me repoussez, et cependant je ne sais quelle voix me crie de rester encore. Ma persévérance vous touchera, je n'en doute pas, vous aurez pitié d'un amour tel que le mien, vous aurez pitié de moi.

Il éleva la voix en achevant ces mots, mon père l'entendit, et montra qu'il l'entendait. J'en fus désolée, je m'attendis à des persécutions, car l'alliance était fort belle. En descendant de voiture, le comte prit mon bras

m'entraîna à quelques pas en arrière, et me combla d'étonnement en me disant de ne point encourager les prétentions de mon adorateur, parce qu'elles ne lui convenaient pas. Tout changea d'aspect. J'entrevis une lutte, mon ennui s'envola tout à fait devant cette perspective. Je ne répliquai rien à mon père, je me résolus seulement à ne pas faire ce qu'il m'ordonnait.

Lorsque le marquis s'approcha de moi, je le reçus avec un doux sourire, très-éloigné de la colère que j'avais montrée. La journée tout entière, je fus charmante pour lui, en parcourant cette nature sauvage et en côtoyant le Road-Bach, le torrent de la vallée. Wilfrid me suivait d'un œil mélancolique. Mon pauvre cousin! que de douleurs cet amour insensé lui a causées!

IV

Le soir, dans mon lit d'auberge, je pensai aux événements de la journée. Mon souvenir me les représenta tous et je me demandai pourquoi mon père s'opposait aux soins de M. de Montagre. C'était certainement une injustice, car on m'avait tourmentée pour en accueillir d'autres qui n'offraient pas les mêmes avantages, aucun parti aussi brillant ne s'était présenté pour moi, je vis dans cette résistance le désir de me contrarier, puisque j'avais semblé encourager ses désirs, et je résolus de ne pas me laisser dominer ainsi. Il résulta de tout cela que le lendemain je fus plus aimable encore pour M. de

Montagre, que je baissai les yeux en rougissant, lorsqu'il me supplia de lui permettre de me demander à mon père, et qu'en entrant dans la petite chapelle de la Vierge située entre les deux montagnes, pendant que nous étions tous à genoux et que l'on sonnait l'*Angelus*, il me glissa au doigt un anneau qui devint mon anneau de fiançailles.

Avant de me coucher mon père m'embrassa au front, en m'appelant madame la marquise.

Tout cela s'était passé si vite que je n'avais pas eu le temps de me reconnaître. Seule enfin, je me laissai tomber dans un fauteuil, étonnée, interdite, ne me reconnaissant pas moi-même, ne sachant si je rêvais ou si j'avais réellement engagé ma foi. La bague frappa mes yeux, puis je me rappelai la chapelle, l'*Angelus*, la prière... Mon cœur ne battait pas, je n'avais pas la moindre exaltation fiévreuse; je ne sentais pas un bonheur violent, je conservais la faculté de raisonner l'avenir, de comprendre le présent, je n'avais point de passion enfin.

Nous quittâmes le Val-d'Enfer le troisième jour. Mon père, sans doute pour m'empêcher de changer d'avis, avait confié à une ou deux personnes nos projets d'union, de sorte que tout le monde les connaissait. Adrienne et Wilfrid se montrèrent tristes à l'envi l'un de l'autre. J'appréciais le chagrin de Wilfrid; quant à celui de mon amie, je ne pus me l'expliquer. Elle ne répondit qu'une chose à mes questions, c'est qu'elle avait peur d'être moins souvent avec moi lorsque je serais mariée.

Nous retournâmes immédiatement à Blumenberg et mon prétendu nous y accompagna. Madame de Rudolstheim le reçut avec toute la dignité voulue, et me féli-

cita ironiquement de ce que je m'étais enfin décidée; ma bonne Éléonore m'embrassa en me souhaitant le bonheur et la paix dans mon ménage. Je ne pus me soustraire à l'impression que produisait toujours madame l'abbesse, et j'eus bien de la peine à retenir mes larmes après son brusque compliment.

On pressa les choses d'une manière étrange. La corbeille, le trousseau furent prêts comme par enchantement, l'un et l'autre étaient magnifiques. Mon père me donna en dot la terre de Blumemberg, se réservant seulement le droit de l'habiter avec nous. M. de Montagre décida qu'il bâtirait sa forge au bord de l'*Isle*, dans la vallée. Il réalisait ainsi le plus cher de ses vœux, aussi son bonheur tenait du délire. Il passait sa journée à mes genoux, au grand scandale de ma tante, qui nous trouvait inconvenants et ridicules. Il me promettait un avenir de félicité sans pareil, et recommençait mille plans divers qui se détruisaient d'un souffle ainsi que les châteaux de cartes.

Enfin le mardi, 1er août, nous fûmes unis dans la chapelle de Blumemberg, en présence de toute la noblesse d'Alsace, des autorités des deux villes de Strasbourg et de Colmar, et de nos anciens vassaux, qui se pressaient à la porte. Mon mari reçut en triomphateur les compliments qu'on lui adressait, et moi au milieu de la messe, ayant rencontré le regard éteint, le visage abattu de Wilfrid, je baissai mon voile et je pleurai amèrement sans savoir pourquoi. Chacun crut que c'était d'émotion, c'était de regret, mon enfant; un regret! déjà, sur les marches de l'autel, lorsque je devais être toute à l'espérance! Il était trop tard pour retourner en arrière, l'irrévocable serment venait de se prononcer.

V

Mon mari n'était pas un bel homme, mais c'était, dans toute la force du terme, un homme fort agréable. De petite taille et très-mince, il avait l'apparence extrêmement leste et l'était en effet. Ses yeux bleus, ses cheveux d'un blond foncé s'harmonisaient tout à fait avec son teint d'une blancheur presque féminine. Quant à son moral, il avait de l'esprit, de l'enthousiasme, quelque chose de prime-sautier dans la conversation. Il amusait beaucoup lorsqu'il le voulait, et il le voulait souvent. Il alliait à cette espèce de légèreté une grande puissance de calcul, et il l'a prouvé par la façon remarquable dont il a créé et dirigé l'établissement qui l'avait amené en Alsace. Son caractère, assez égal, prenait quelquefois une indifférence générale dont lui-même ne comprenait pas la cause. En un mot, cette nature, plutôt bonne que mauvaise, était formée de contrastes inexplicables, ce qui arrive beaucoup plus communément qu'on ne le croit.

Tel qu'il fut je l'aimai, comme toute jeune fille bien née et bien élevée aime son mari. Notre lune de miel n'eut rien à envier au plus brillant astre de ce genre qui ait jamais lui sur un ciel d'amoureux.

Madame de Rudolstheim prit un gros rhume qu'elle ne soigna pas et qui devint une maladie grave. C'était l'unique qu'elle eût eue depuis son enfance ; elle en mourut en fort peu de temps. Je ne fus pas inconsolable de

cette perte. J'éprouvais pour ma tante plus de respect que de tendresse, et sans le vouloir, certainement, elle a contribué à développer chez moi les idées qui m'ont perdue. Si je n'avais pas craint sa sévérité, ses remontrances, j'aurais laissé lire dans mon imagination, et une sage direction en eût atténué la fougue. Mais un regard de madame l'abbesse me glaçait jusqu'au fond de l'âme, quand j'avais les lèvres ouvertes pour communiquer une remarque, ou adresser une question.

Sa dévotion peu éclairée m'éloigna, par des pratiques superstitieuses, du véritable esprit religieux. Ma raison me montrait la niaiserie de certaines formules, de certaines démarches, et, en enfant ignorant que j'étais, je ne distinguais pas le vrai du faux, le sublime du ridicule. Madame d'Eguishem sentait cela, mais intimidée et muette en face de sa supérieure, elle n'osait pas se permettre une observation. Aussitôt que son devoir ne la retint plus à Blumemberg, elle exécuta le projet qu'elle avait formé et entra à Fribourg dans un couvent de Bernardines, pour ne plus s'occuper que de son salut.

Hélas ! le moment des séparations était venu. Il semblait que la Providence attendait que j'eusse acquis un nouveau protecteur pour m'enlever tous les miens. Mon père, ainsi que je vous l'ai dit, ne faisait plus que languir. Nous passâmes l'hiver à le voir s'éteindre peu à peu, et à mesure que le mal augmentait, sa tendresse devenait plus vive et sa bonté plus adorable. Je dois rendre à M. de Montagre la justice de dire qu'il se montra pour lui un excellent fils. Wilfrid partageait nos soins et nos inquiétudes. Peu de jours avant le dernier moment, nous étions réunis auprès du lit du comte. Il m'appela et mon cousin aussi.

— Odile, me dit-il, je ne resterai plus longtemps sur cette terre et avant de la quitter je voudrais accomplir dans son entier un des désirs les plus chers de Marie.

— Lequel, mon père? vous savez que vos vœux sont une loi pour nous.

— Je voudrais assurer le sort du dernier Blumemberg, de mon neveu.

— Qu'à cela ne tienne, mon père, et ne craignez pas que je vous désavoue.

— Il faudrait marier Wilfrid, le marier richement, et je crois que cela serait possible.

— Marier Wilfrid! m'écriai-je, et pourquoi?

— Parce qu'il n'a point de fortune, parce qu'il ne peut vivre seul, il lui faut une compagne, un intérieur.

Je n'avais jamais songé à épouser mon cousin, mais il y a un égoïsme involontaire au fond de nos sentiments. Je me sentais blessée qu'on le donnât à une autre, je ne répondis pas.

— Vous êtes mille fois trop bon, reprit mon cousin, je vous remercie, mon oncle, je ne veux pas me marier.

— D'où vient cette résolution, Wilfrid? à votre âge on ne doit pas se prononcer ainsi.

Mon mari nous avait quittés au commencement de cette conversation.

— Je puis vous en dire la raison, mon oncle, car elle n'a rien que d'honorable et de compréhensible. Je n'ai aimé, je ne puis aimer qu'une femme, cette femme en a choisi un autre, pourquoi irais-je offrir à une jeune personne ce qui ne m'appartient plus? Pourquoi jurer ce qui ne peut être vrai? En honnête homme je dois rester garçon.

— Vous avez encore assez de tendresse dans l'âme à

côté de l'amour, Wilfrid, pour faire le bonheur de celle que vous pourriez choisir. Parlons sans détours. Adrienne de Recouvremont vous aime, seul ici peut-être je m'en suis aperçu. Je la demanderai pour vous à madame sa mère, et je crois être sûr qu'elle ne me refusera pas.

— Oh! mon cousin, faites cela! m'écriai-je.

Ses yeux se tournèrent lentement vers moi, un nuage de larmes les voilait alors.

— Vous le désirez, Odile? demanda-t-il.

— Je vous en supplie.

— Cela contribuera à votre bonheur?

— Certainement, Adrienne est si bonne, si jolie; et puis une belle dot! nous ne formerons qu'une même famille.

Ma nature généreuse venait de l'emporter sur ma susceptibilité coquette; je désirais voir la position de mon cousin assurée, j'oubliai ma petite humeur de tout à l'heure, et je le pressai sincèrement d'accepter la proposition du comte.

— Je l'accepterai, ma cousine, répliqua-t-il après quelques réflexions; mais j'y mettrai une condition absolue, une condition qui dépend de vous.

— Et laquelle?

— Permettez-moi de vous la confier à vous seule.

— Parlez-lui, Wilfrid, interrompit le malade; je vais prier, je n'écouterai pas.

Nous nous approchâmes de la fenêtre.

— Je vais vous dire, ma cousine, ce que je ne vous ai jamais dit, ce que je ne vous répéterai jamais, et je ne crois pas manquer à mon devoir en vous ouvrant ainsi mon cœur. Je vous aime depuis que je suis au monde, vous avez été et vous êtes toujours la reine de mon cœur.

J'épouserai Adrienne, mais elle saura que je n'ai pas d'amour pour elle, elle ne m'en demandera pas, et vous me jurez de me regarder comme le meilleur ami que vous ayez sur la terre. Vous me laisserez vous suivre de l'œil; vous me laisserez venir à vous lorsque vous aurez besoin de mon secours; à cela près, je serai tout à ma femme.

— Elle deviendra jalouse, Wilfrid.

— Non ; car je ne la tromperai pas, je lui avouerai la vérité tout entière. Je l'aimerai autant que je puis aimer, et mon dévouement, désormais sans espoir, bien plus, qui ne *veut pas* d'espoir, ne saurait l'alarmer. C'est un rêve, une chimère, seulement je la garderai, si je n'en parle pas.

— Je vous enverrai Adrienne, mon cousin, vous causerez avec elle, et j'espère que tout s'arrangera pour votre bonheur.

Mon père entendit ces mots.

— Hâtez-vous, mes enfants, dit-il; il me reste bien peu d'instants pour en être témoin !

Je réfléchis à ce singulier entretien plus peut-être que je n'avais réfléchi depuis ma naissance. Le caractère de Wilfrid m'apparut dans toute sa noblesse; je me sentis fière d'un tel appui, une voix secrète me répétait que j'en aurais besoin un jour.

Mon amie se rendit à la demande de mon cousin ; elle écouta les larmes aux yeux ce qu'il lui dit de l'état de son cœur.

— Adrienne, ajouta-t-il en terminant, vous me connaissez. Si je vous promets de vous consacrer ma vie, cette promesse sera sacrée et rien ne m'en fera dévier. Je n'ai pas pour vous la passion extravagante que j'ai nour-

rie pour une autre, passion changée maintenant en un culte presque religieux; mais je vous aime, et si vous voulez accepter la parole d'un homme d'honneur, ce sentiment peut encore vous rendre heureuse.

— Wilfrid, répliqua la douce créature en lui tendant la main, je sais qui vous aimez, je n'en suis pas jalouse. Je l'aime aussi, moi! je ne vous demande rien de plus que ce que vous m'offrez. Je crois que cela vaut mieux ainsi.

M. de Blumemberg baisa la main de sa fiancée avec une profonde reconnaissance. Ils s'appréciaient mutuellement; et cette union commencée en apparence sous des auspices aussi défavorables, a tenu plus de bonheur que celles qui s'annoncent avec des présages brûlants. Mon père eut la consolation de les bénir avant d'aller rejoindre celle qu'il avait tant chérie.

Cette mort fut pour moi une cruelle douleur; à peine si l'amour et les caresses de mon mari parvinrent à sécher mes larmes. Je me croyais seule au monde, maintenant que j'étais orpheline, je ne pouvais m'accoutumer à l'idée que je ne verrais plus mon premier ami dans ces lieux si pleins de son souvenir, où nous avions passé ensemble de longues années.

M. et madame de Blumemberg y restaient presque toujours plutôt qu'à Recouvremont. Wilfrid était heureux près de moi, et Adrienne, dont tout le romanesque s'était réfugié dans son devoir, Adrienne jouissait de ce bonheur que je lui donnais à mon insu. Mon mari s'occupait presque exclusivement des bâtiments qu'il construisait dans la vallée.

L'établissement de Blumemberg fut bientôt en pleine activité, et les relations de mon mari s'étendirent si rapi-

dement qu'elles lui donnèrent une impulsion nouvelle. Il voulut faire de la science et de l'art en faisant du commerce, et il appela auprès de lui quelques-uns de ses camarades de l'école, mécontents du régime actuel; il leur fit bâtir un pavillon dans la forge, et les chargea des travaux les plus difficiles et les plus aventureux. Wilfrid se joignit à cette colonie, et nous eûmes bientôt, Adrienne et moi, une escorte de jeunes gens pleins de talents, d'esprit et de savoir-vivre.

Ce fond de société attira autour de nous tout ce qu'il y avait de jeune et d'élégant dans la province. Notre vallée, autrefois si tranquille, retentit du bruit joyeux des fanfares, auxquelles se mêlaient le mouvement de la forge et le roulement des voitures, arrivant sans cesse de Strasbourg et de toute l'Alsace. Cette activité me plut infiniment. J'appris à monter à cheval, et je devins une intrépide chasseresse. Je courais des journées entières dans nos belles forêts, accompagnée de nos aides de camp, pour lesquels j'étais réellement un camarade. Nous sautions les haies et les fossés, nous faisions des paris, et plus d'un steeple-chase fut exécuté dans ce coin retiré du monde, qui, à Paris, aurait occupé huit jours les journaux.

Adrienne cessa d'être des nôtres, à cause d'une grossesse assez avancée, mais Wilfrid ne me quittait pas. Nous allions presque chaque jour à quelque fête nouvelle. Mon mari ne me refusait aucune dépense, j'aimais passionnément le faste, de sorte que mon élégance était passée en proverbe. Ma coquetterie augmenta en proportion. Je ne m'occupais plus que des bals, de la danse, de la toilette; mon enfantillage de quinze ans était revenu; l'amour et sa folie étaient si loin de ma

pensée qu'il me semblait n'en avoir jamais eu. Mon innocence d'imagination tenait du prodige, une frivolité extrême remplaça ma rêverie. M. de Montagre ne me contrariait pas, j'étais comblée des dons de la fortune et de la santé, ma gaieté avait quelque chose d'étonnant pour ceux qui ne me connaissaient point, tant elle était franche et naïve; jamais on ne vit une créature plus heureuse que moi pendant trois ans. Je n'avais le temps ni de penser ni de sentir.

L'amour de mon mari s'envola et fit place aux spéculations et aux calculs de vente. Je ne m'en aperçus pas, tant l'amour m'était devenu superflu. Je ne donnai pas un regret à ce temps d'ivresse qui ne devait plus revenir. Ma cousine, au contraire, attachée à son mari par la naissance de son enfant, gagnait dans le cœur de Wilfrid ce que je perdais dans celui d'Ernest. Elle s'occupait dès lors uniquement de son intérieur. On n'eût pas reconnu la jeune fille romanesque, vaporeuse dans la maîtresse de maison assidue, dans la mère admirable que j'avais sous les yeux.

— Odile, me disait-elle, un jour que je lui racontais mes succès dans un bal magnifique, tu oublierais bien vite tout cela si tu étais mère!

Wilfrid aussi adorait son fils, il voulut que j'en fusse la marraine et j'y consentis volontiers. Ce jour-là tout le pays fut en révolution. On mangea plus de dragées dans quelques heures qu'il n'en avait paru depuis des siècles. Nous eûmes un bal champêtre et mille jeux différents, dont je fus la protectrice et la reine.

VI

Mon mari reçut un jour une lettre qui l'appelait en Provence; il hésita beaucoup à s'y rendre, non pas pour ne point me quitter, il n'avait plus besoin de ma présence continuelle, mais parce qu'il lui en coûtait de remettre à un autre le gouvernement de sa fortune. Ce voyage pouvait être long, il savait quelle confiance on devait avoir en l'honneur de Wilfrid, cependant il ne songeait pas sans contrariété à ce changement. Enfin, une seconde lettre le décida, et il se mit en route. Je restai indifférente à tout cela, je ne m'inquiétai ni de son départ ni de son retour, non pas que je n'eusse de l'affection pour M. de Montagre; il y a dans notre cœur à toutes une case particulière destinée à notre mari; la plus oublieuse, la plus coupable même ne l'en chasse jamais entièrement. Les hommes ne comprennent pas qu'on puisse aimer passionnément son amant et conserver un sentiment très-véritable à celui dont on porte le nom. Cette parité de position et de fortune, cette sorte de solidarité que l'on a l'un envers l'autre, tout, jusqu'aux premiers souvenirs, nous lie et nous retient.

Mon mari m'embrassa sans tristesse, je n'y fis pas la plus légère attention; nous devions chasser ce jour-là un sanglier dans nos bois, j'entendais hennir mon cheval, j'entendais hurler la meute, les piqueurs sonnaient des fanfares, ce mouvement m'occupait bien da-

vantage. Le marquis monta en voiture et disparut, je l'avais suivi jusqu'au perron, prête à m'élancer en selle; je lui disais adieu d'une main, et de l'autre j'appelais le groom qui tenait la bride de ma jument, de ma belle Rowena, si fière et si coquette. Adrienne resta derrière moi son enfant au cou, et surprise au delà de tout de cette façon d'agir.

— Odile, me disait-elle, vous n'avez donc pas de chagrin?

— Mon Dieu! ma chère, pourquoi en aurais-je? Ernest part dans une bonne calèche avec un courrier et deux domestiques, il va s'occuper de ses affaires, il ne court pas le moindre danger, j'aurai bientôt de ses nouvelles, nous nous reverrons dans quelques mois, comment voulez-vous que je m'afflige?

— Odile a raison, répliqua Wilfrid, qui venait d'arriver, et comment donc, ma chère, cherchez-vous à lui inspirer de la tristesse?

— Moi, mon ami! que Dieu m'en garde! Je suis seulement étonnée qu'elle n'en ait pas.

Je me mis à rire aux éclats.

— Chère Adrienne, vous avez toujours été exaltée, vous devez vous en souvenir. Moi, hélas! je vis sur la terre.

— Et vous faites bien, ma cousine, le ciel se ferme trop vite pour ceux qui le rêvent.

Madame de Blumemberg crut que son mari faisait allusion à son amour d'autrefois; elle se retourna sans rien dire, et rentra au salon. Le soir, en revenant de la chasse, nous lui trouvâmes les yeux rouges et les traits altérés. Wilfrid eut beaucoup à faire pour ramener le sourire sur ses lèvres, il ne fallut rien moins qu'un quart

d'heure employé à l'état de berceuse pour cicatriser sa blessure.

Je vous l'ai déjà dit, mon enfant, j'avais dans le caractère une sorte de fougue passionnée que j'appliquais à tout, et qui m'emportait souvent au delà des bornes. La chasse absorbait alors uniquement cette disposition. Je ne conçois pas comment je ne me suis pas rompu le cou, comment je n'ai pas tué mon cheval mille fois dans ces courses évaporées auxquelles je m'abandonnais. Pas un de mes compagnons ne pouvait lutter avec moi, le danger m'attirait, pour ainsi dire; ce besoin d'émotions dont je ne me rendais pas compte me jetait tête baissée dans le péril. Je descendais nos montagnes au triple galop, au milieu des pierres et des ornières; quelquefois je fermais les yeux en apercevant la hauteur où j'étais placée, la tête me tournait, et l'abîme me semblait inévitable.

Ce jour-là, je me sentis plus intrépide encore que de coutume, je défiai mes chevaliers; malgré les observations de mon cousin, je m'obstinai à franchir un fossé très-large; Rowena perdit pied en arrivant à l'autre bord, nous roulâmes toutes deux dans la fange. Ma honte fut grande, je vous assure; quand on me retira de là, je n'avais plus figure humaine. Mes vêtements souillés, mes cheveux, mon visage couverts de boue, me firent monter la rougeur au front. Je m'étais fait beaucoup de mal, mais je soutins que je ne sentais aucune douleur; j'y mis un amour-propre stupide, et je voulus absolument retourner à cheval au château, sans attendre qu'on allât chercher ma voiture. Je fis à mon arrivée une toilette très-brillante, je m'inondai de parfums, je m'efforçai d'être le soir plus sémillante que jamais.

La nuit, je payai ces bravades. Une grosse fièvre me prit, il me fallut bien convenir que je ne pouvais me lever. Deux heures après, la pleurésie se déclara tout à fait, et le médecin annonça la maladie comme très-grave. Wilfrid pensa en devenir fou. Adrienne apporta le berceau de son fils dans ma chambre, et ne me quitta ni le jour ni la nuit. J'eus le transport, le délire, une espèce de folie, l'inquiétude redoubla. On écrivit à mon mari, qui répondit, en me recommandant à mon cousin, qu'il ne pouvait absolument quitter Marseille. Je n'oubliai pas cette preuve de dévouement incontestable.

Ma maladie dura trois semaines, pendant lesquelles la sollicitude de mes amis ne se démentit pas. Ils m'accablèrent de soins, de tendresse, et mirent tout en œuvre pour m'empêcher de m'appesantir sur l'isolement où me laissait Ernest. Un soir ils causaient près de moi à voix basse, croyant que je dormais; je me reposais seulement, et j'entendais tout.

— Je ne conçois pas M. de Montagre, disait Wilfrid; si Odile avait succombé, quels reproches il aurait eus à se faire de l'abandonner ainsi.

— Et moi, je conçois encore moins Odile, qui n'a même pas songé à l'absence de son mari depuis sa maladie. Je suis effrayée de son indifférence, du tour que prennent ses idées et ses sentiments; d'ici à quelques années, elle n'aimera plus rien du tout.

— Vous êtes dans une grande erreur, chère Adrienne, et vous méconnaissez singulièrement notre cousine. C'est un volcan couvert de cendres. On le croit éteint, on ne redoute plus d'explosion, mais une étincelle met le feu à ce cratère, et il brûle avec plus d'ardeur que jamais; Dieu veuille que ce ne soit pas là l'histoire d'Odile!

— Quand Odile aimerait son mari, où serait donc le mal?

— Partout, ma chère, parce que son mari ne l'aime pas, qu'elle se lasserait de l'aimer sans espoir, et que la passion éveillée chez elle irait loin, croyez-moi.

Je fis un mouvement involontaire, ils se turent, mais je réfléchis longtemps sur ce que j'avais entendu. L'étonnement d'Adrienne, la prophétie de Wilfrid me sonnaient aux oreilles comme une cloche.

— Je n'aimerai pas mon mari parce qu'il ne m'aime pas, me disais-je, parce que la passion me mènerait loin, si on l'éveillait. Qu'est-il besoin de l'éveiller? Ne suis-je pas heureuse de mon insouciance? Wilfrid a tort, je n'ai rien à redouter.

Cette conclusion bien prouvée, je donnai tête baissée dans le péril.

Ma convalescence arriva. Nos amis se chargèrent de la rendre moins ennuyeuse. Ils vinrent l'un après l'autre causer et me faire la lecture dans ma retraite, et je pris assez bien patience pour une malade de mon espèce. Un de ces messieurs savait l'allemand. Je lui mis entre les mains le *Faust* de Gœthe, et j'en écoutai avidement la lecture. Il me sembla que, pour la première fois, j'en comprenais la beauté; les amours de Marguerite et du docteur me parurent si suaves, si ravissants de passion et de vérité, que je ne pensai plus à autre chose.

— Adrienne, disais-je un soir à ma cousine, vous souvenez-vous comme vous effeuilliez des marguerites en montant au Hohenkœnigsburg? Marguerite en effeuillait comme vous, est-ce que vous aviez la même pensée qu'elle?

— Je crois bien que oui, ma cousine, j'aimais déjà Wilfrid de toute mon âme.

— Et moi, je n'aimais rien alors !

— A présent, aimez-vous davantage ?

— Non, mon amie, *je n'aime plus*, à cette époque *je n'aimais pas*, et cela ne se ressemble nullement.

— Vous avez cependant votre mari, ma chère, et vous ne pouvez manquer de le chérir.

— De le *chérir*, oui, mais c'est tout !

— Cela reviendra.

— J'espère bien que non, Ernest se moquerait de moi.

— Le pensez-vous donc ainsi ?

— Oui, sans aucun doute. Vous ne lisez plus de romans, Adrienne ?

— Je n'ai plus le temps, ma chère amie, et puis, on ne me les défend plus !

— J'en veux lire maintenant, moi, je crois que cela m'amusera.

— Vous vous trompez, Odile, et c'est une mauvaise lecture.

— Une mauvaise lecture, ce divin, cet adorable docteur Faust, ce superbe Giaour dont Byron nous raconte avec une plume de feu les ardeurs brûlantes, ces pages d'Amélie Mansfield où la passion découle à pleins bords, même votre Mathilde, que vous aimiez tant autrefois, tout cela sont de mauvaises lectures !

— Sans doute : elles faussent le jugement, elles nous montrent le monde sous un jour tout opposé à la vérité. Croyez-moi, Odile, ne songez pas à tout cela.

— Laissons cela ; quand serai-je guérie ? Voilà les beaux jours revenus ; nous irons, si vous le voulez, pour

célébrer mon rétablissement, faire le voyage que nous projetons depuis si longtemps dans les montagnes. Nous irons voir les lacs et les cascades des environs de Gerardmer; cela achèvera de me remettre.

— Je ne puis vous y accompagner, Odile, vous le savez bien, mon fils me retient ici; mais Wilfrid, mais ces messieurs iront avec vous.

— Et je remonterai Rowena pour cette course; elle vaut tous les chevaux des montagnes.

— Même après sa chute?

— Ce n'est pas elle qui est tombée, c'est le terrain. A sa place, un autre se fût tué.

Depuis ce moment, mes rêveries se partagèrent entre les romans que j'écoutais, et le plaisir que je me promettais dans mon excursion. La nuit, en songe, je voyais ces beaux lieux, peuplés, comme les champs Élysées antiques, des ombres de mes héros : je me promenais avec eux, je les interrogeais, j'entendais leur histoire de leur propre bouche; c'était un mélange de différents langages, de différents sentiments. Je m'éveillais pleine de ces idées, je les repassais toutes dans ma tête et je ne cherchais point à les chasser. Je me rétablis néanmoins.

Le premier usage que je fis de ma santé fut de monter à cheval. On ne me permit que le pas, Rowena et moi nous en impatientâmes à la fin, et donnant un léger coup de cravache à la vaillante bête, elle partit au galop.

Wilfrid me suivit en me criant de m'arrêter; je n'en tins aucun compte, je continuai en riant comme une folle, mon voile s'envolant au-dessus de ma tête, et me formant une auréole que les rayons du soleil rendaient brillante et diaphane. Je me laissais aller à ce mouve-

ment très-doux et très-égal ; l'ange de la rêverie me suivait, et bientôt j'oubliai l'univers pour ne plus m'occuper que de mes chimères.

En levant les yeux, j'aperçus devant moi les ruines d'un petit château qu'on appelle le Haguenek. Il est encaissé dans la verdure, sur un mamelon isolé, dominé par le superbe Hohenlausberg d'un côté, et par les Eguishem de l'autre, puis enfin par le Hohenhastadt, placé comme un nid d'aigle au sommet d'une montagne inaccessible. Un joli ruisseau descend le long du sentier, en cascade bondissante ; il murmure à travers les cailloux, au milieu des orchis et des gentianes : on le perd de vue de temps en temps, et puis on le retrouve écumant, entre deux touffes de roses. C'est un charmant spectacle.

Pour en jouir à mon aise, je mis ma jument au pas. M. de Blumemberg m'avait rattrapée ; soit que le lieu lui inspirât, comme à moi, des idées poétiques, soit qu'il fût contrarié de mon escapade, il gardait le silence, et je lui en savais bon gré. Nous approchions des ruines : déjà la porte en ogive m'apparaissait avec ses écussons mutilés, déjà la tour carrée me montrait ses larges crevasses, à travers lesquelles le lierre s'unit à la clématite pour former des arabesques étranges et indestructibles.

— Mon cousin, dis-je, je vais demeurer ici un instant. Voulez-vous me faire grand plaisir, laissez-moi seule dans ce charmant castel. Je ne sais pourquoi la solitude me plairait tant à cette heure, mais c'est un désir irrésistible, je ne puis m'en défendre, il faut que ce soit une fantaisie de convalescente.

— Croyez-vous que ce soit très-prudent, ma cousine?

— Et que peut-il m'arriver ici ?

— Quelque serpent, quelque renard, rien de bien dangereux, assez pour effrayer une femme.

— Une femme comme les autres peut-être; mais moi!

— J'oubliais que vous êtes une héroïne. Vous exigez donc que je vous quitte?

— Oui, remettez Rowena au groom et éloignez-vous avec lui. Vous reviendrez dans une demi-heure.

Wilfrid se mit à rire.

— On croirait entendre l'ancienne châtelaine de ces lieux congédiant son écuyer. Je suis bien curieux de savoir ce que vous allez faire là, toute seule ainsi.

— Je l'ignore moi-même, cher cousin, mais je vous promets de vous le dire aussitôt que je le saurai.

Wilfrid, depuis mon enfance, cédait à toutes mes fantaisies, il ne lui vint donc pas à l'esprit de me résister; il m'aida à descendre, remit ma jument à l'homme qui nous suivait, et s'éloigna avec lui sans retourner la tête.

Je restai debout, à la même place, tant que j'entendis le bruit de leurs pas; je ne pouvais penser à mon aise, que seule en face de la création et de ces pierres, restes vivants des siècles passés; elles évoquent des souvenirs et des espérances, au milieu de la destruction, comme les roses sur une tombe. Lorsque tout mouvement étranger eut cessé autour de moi, je relevai les yeux et je regardai avec un serrement de cœur dont je ne pouvais me rendre compte.

Le rez-de-chaussée de la tour est rempli de décombres, la cour en est presque comblée, de petites giroflées jaunes et des ronces ont poussé dans les intervalles, les restes d'un escalier se montrent de place en place; au sommet des murailles, on distingue encore la marque des créneaux. Je m'assis sur un chapiteau de colonne

grossièrement taillé, je laissai errer mon imagination sur les ailes de la fantaisie, et bientôt mes rêves de la nuit se présentèrent à moi avec des formes si arrêtées, qu'on les aurait pris pour des visions.

Parmi ces figures évoquées, une d'elles conservait un caractère plus frappant, plus immuable; elle arrêta ma pensée et mes regards. C'était un jeune homme de taille élevée, aux yeux et aux cheveux noirs; son costume semi-européen, semi-oriental, était d'une magnificence sans pareille. Il portait une armure dorée avec un turban de guerre; sur sa poitrine étincelait une chaîne de diamants, et à son manteau de drap d'une blancheur éclatante était cousue une croix rouge à huit pointes. Quelque chose de fatal se montrait sur son front; la pâleur de ses traits, rendue plus frappante par une barbe fine et soyeuse, mais noire comme l'aile du corbeau, indiquait une souffrance cruelle. Il me désignait tour à tour la croix et la chaîne de pierreries, murmurant des paroles sans suite, et retombant bientôt dans sa première immobilité.

Cette apparition me poursuivit pendant toute ma promenade. Je parcourus les cours, les communs, les salles sans murailles et sans couvertures; partout le beau guerrier marchait auprès de moi, il avait chassé d'un geste les autres visions, et lui seul occupait ma pensée. Les bras croisés, les yeux fixés sur moi, il ne s'inquiétait ni des difficultés du chemin, ni des détours des ruines. Qui était-il? je l'ignorais. Il me vint à l'idée de l'interroger, je le fis.

J'appris alors que, ancien châtelain du Haguenek, il avait quitté son pays pour aller à la croisade, qu'il avait abjuré le christianisme par amour pour une belle maho-

métane, et que depuis sa mort il errait ainsi, cherchant une autre femme qui voulût l'aimer et le ramener au giron de l'Église, afin de rattraper sa part de paradis qu'il avait perdue.

Cette légende, une des plus répandues au bord du Rhin, m'avait été racontée la veille par le curé de Blumemberg, très-curieux de ces naïves poésies. Mon imagination s'en était emparée, et je ne manquai pas d'en affubler le héros de mon roman.

N'allez pas croire, mon cher Raoul, que je dormais ou que j'étais folle; ni l'un ni l'autre, je vous assure, c'est-à-dire je n'étais pas folle dans l'acception ordinaire de ce mot, j'avais une exaltation poussée jusqu'à l'extrême, je me créais des chimères, ainsi que les enfants qui, dans l'obscurité, voient des figures effrayantes. Je portais dans l'âme un foyer immense qui fermentait à mon insu; faute d'une direction naturelle, je lui en donnais une fictive, voilà tout, et dès cet instant je fis du beau chevalier le héros de ma vie.

Mon Dieu! quel roman! que d'incidents, d'épisodes, de péripéties! Comme j'étais aimée et comme j'aimais! l'âme du croisé avait passé dans le corps d'un être comme nous. Sous cette nouvelle forme, il avait encore le signe de la fatalité, il avait la même beauté sombre, la même taille courbée, c'était toujours l'âme en peine, enfin. J'arrangeai tout cela pendant le temps que je restai seule dans le château. Mon imagination s'empara avidement de cette chimère, désormais je n'étais plus seule, désormais mon existence avait un but.

Pourquoi donc presque toutes les femmes passionnées se sentent-elles un attrait presque invincible pour les hommes capables de grands crimes? Pourquoi malgré

nous, dans les romans, préférons-nous don Juan, Jean Sbogar, Zampa, à Grandisson et à Tiberge? Certainement il ne tenait qu'à moi de faire *mon amant* un modèle de toutes les perfections, un ange. Je ne le voulus pas. Ce qui me séduisit dans son caractère, ce fut justement l'acte qui le fit réprouver de Dieu, ce fut cette apostasie pour une femme, cette bravoure incomparable qui s'inclina devant une créature faible. Je l'aimais criminel, énergique; je n'y aurais pas songé si je l'avais placé dans la chapelle du manoir, priant les mains jointes et les genoux en terre.

Quand Wilfrid revint me chercher, il me retrouva tout autre qu'il m'avait quittée. Mon ardeur avait disparu, je remontai à cheval sans rien dire, je ne regardai plus le petit ruisseau du sentier, mais je jetai mon bouquet de fleurs sauvages avec un baiser du côté de la vieille tour. Mon cousin voulut le reprendre.

— Ce n'est rien, lui dis-je, *il* le ramassera.

— Qui donc, *Il*?

Je souris sans répondre.

Deux jours après, nous partions pour visiter la partie des Vosges la plus belle et la plus sévère. Malgré tous les efforts de mes compagnons, je ne retrouvai pas ma gaieté. Je retournais à chaque instant la tête vers le côté de la vallée d'où l'on apercevait le Haguenek.

— Ne m'oublie pas pendant mon absence, disais-je à mon bel inconnu, ne m'oublie pas, je reviendrai. Je vais penser à toi, je vais voir un pays rempli de merveilles, je te les raconterai au retour.

J'étais fière de moi, de cette faculté créatrice qui, dans l'isolement où j'étais, m'avait donné le moyen de remplacer tout ce que j'avais perdu. Je me considérais

comme engagée, et je m'observais autant dans mes démarches que je l'avais négligé jusqu'à présent. Il fallait éviter jusqu'à l'ombre d'un chagrin à celui que j'avais choisi, il fallait lui ôter tout prétexte de jalousie. Et d'ailleurs, que me faisaient les autres hommes ? N'était-il pas adorable, lui ? y avait-il au monde un être qu'on pût lui comparer ?

Vous allez penser, mon enfant, que j'étais bonne à mettre aux Petites-Maisons; vous n'avez pas tout à fait tort, peut-être; cependant ces rêves-là sont plus communs que vous ne pensez. Combien de femmes adorent un idéal ! Combien d'entre elles se sont repenties d'être descendues à la réalité, après avoir habité le brillant royaume de la fantaisie ! Ma chimère avait peut-être un caractère plus romanesque, à cause du pays que j'habitais, des lectures que j'avais faites, des personnes que je fréquentais, et de ma nature plus sauvage, plus poétique que celle des femmes qui vivent au milieu de la société. A Paris, mon héros eût été un lion mauvais sujet; à Blumemberg, ce fut un chevalier renégat. Je ne sais pas si vous apprécierez bien ce que je vous dis là, mais du moins, toutes les femmes me comprendront.

Je visitai successivement le lac de Retournemer, celui de Longemer, avec sa charmante chapelle de Saint-Florent, puis Gerardmer, les cascades si bien encadrées du Bouchot et des Cuves, tous ces ravissants ermitages où on serait si heureux, si on pouvait y vivre entre l'amour, l'oubli et l'espérance. Partout mon héros fut avec moi, je le retrouvais lorsque je l'attendais le moins, nous ne pouvions pas vivre l'un sans l'autre. J'ai plus de deux mille vers adressés à cette idole, je ne com-

prends pas aujourd'hui comment j'ai pu mener jusqu'au bout cette folie.

Nous revînmes à Blumemberg. J'étais malade et fatiguée. Adrienne me retint au château plusieurs jours. Je perdis le sommeil et l'appétit, elle s'inquiéta, et fit venir le médecin.

— Savez-vous quel remède il faut à cette jolie tête? nous dit-il. Un voyage lointain, de nouveaux pays, de la distraction.

— Mais, docteur, je viens de changer de lieu, j'arrive plus malade.

— Vous n'avez pas quitté les montagnes, vous étiez entourée de lacs, de cascades, de sapins, de tous ces grands excitants pour une imagination comme la vôtre. Aussitôt que M. le marquis sera revenu, croyez-moi, madame, faites-vous conduire à Paris. C'est là, sur votre trône, au milieu des hommages rendus à votre beauté, c'est là que vous vous guérirez, je vous en réponds.

Paris! ce mot a une sorte de magie qui s'étend sur toutes les jeunes têtes; je me sentis en effet possédée d'un désir immodéré de voir cette immense ville, d'apprendre enfin ce que c'est que le monde. Cette pensée seule parvint à me distraire, mon cœur battit, je lançai un coup d'œil de regret vers le Haguenek, éclairé maintenant par les derniers rayons du soleil. Mais Paris! je fus presque consolée, et ce fut moi qui pressai Wilfrid de demander à Ernest la permission d'y aller passer quelques mois.

VII

Mon mari arriva cependant, et la colonie tout entière s'assembla en conseil pour décider de mon sort. Le médecin insista pour le voyage.

— Ici, dit-il, madame de Montagre voit toujours les mêmes objets, rien ne la distrait, rien ne l'occupe que ses vastes idées; à Paris, elle sera forcée de songer à autre chose.

M. de Montagre n'hésita pas un instant, il faut lui rendre cette justice. Il donna des ordres précis, et, trois jours après, la voiture, attelée de quatre chevaux de poste, attendait dans la cour de Blumemberg. Je me laissais emmener plutôt que je ne m'en allais; j'étais indifférente à ce départ; l'espèce de folie qui me dominait et qui me montrait toutes choses sous un côté romanesque s'était réveillée et prêtait à chacune de mes démarches un sens incompris pour les autres. Ainsi, *mon héros* devait venir me retrouver, nous ne nous séparions pas, il suivrait nécessairement ma calèche, il ne pouvait faire moins, en sa qualité d'amoureux extravagant. Plusieurs fois, pendant la route, lorsque nous courions la nuit sous les arbres des chemins, je me penchais à la portière, entendant les pas de son cheval, et ne doutant pas que je ne le visse à côté de moi. Je crois réellement que je le voyais!

Je pressai dans mes bras Wilfrid et Adrienne avec un

serrement de cœur douloureux. Mon cousin me prit à part :

— Odile, me dit-il, rappelez-vous ce que je vous ai dit en me mariant. Quelle que soit votre position et la mienne, quelque distance, quelque obstacle qui nous sépare, si vous avez besoin de mon secours, appelez-moi sur-le-champ et sans hésiter. Me le promettez-vous ?

— Je vous le promets.

— Par le souvenir de votre père?

— Par le souvenir de mon père.

— C'est bien, je suis tranquille maintenant.

Mon mari s'impatientait, j'embrassai encore une fois Wilfrid, et je m'élançai dans la voiture. On ferma la glace, le postillon fit claquer son fouet, les chevaux partirent au galop; je quittai ainsi l'asile de mes premières années, le tombeau de ma mère et le pays de ma famille.

Ernest employa toute son amabilité pour me distraire pendant le voyage; à peine m'arracha-t-il un sourire. Il fut cependant charmant de saillies et de bonne grâce.

— Vous allez voir Paris, me disait-il, chère Odile, et surtout vous allez *vous faire voir* à Paris; l'un et l'autre vous amuseront infiniment. Que de soins! que d'hommages! Ce sera bien autre chose qu'à Strasbourg, et il y aura une autre gloire! Triompher de tant de rivales!

— Vous croyez, mon ami, répondais-je nonchalamment, que l'on me trouvera belle?

— Et comment ne vous trouverait-on pas belle? Ils sont très-difficiles, les Parisiens, mais ils jugent admirablement. Je gage qu'avant six mois vous aurez cent adorateurs à vos pieds!

— J'espère bien les avoir avant.

— Les femmes sont comme les ambitieux, insatiables de conquêtes.

— Ne faut-il pas combler le vide avec quelque chose? Chacun a son hochet.

— Ce qu'il y a de triste, c'est que nous les brisons souvent.

— Bah ! on en rit, c'est un échange.

— Ma chère amie, vous êtes bien sceptique, pour une femme de vingt-cinq ans.

— J'ai beaucoup réfléchi dans nos montagnes, et j'ai appris à me craindre bien plus que je ne crains les autres.

Mon mari écoutait ces mots en fredonnant un air de chasse ; il n'en sentit pas toute la portée, et ne me répondit rien. Nous descendîmes à Paris dans un hôtel à la mode, jusqu'à ce que l'on m'eût fait meubler un appartement à ma convenance. Le premier coup d'œil de la grande ville ne me plut pas. Je regrettai ma vallée, et surtout mon château de Haguenek, où avaient commencé mes rêves. Je restai froide devant les monuments devant les spectacles mêmes; la musique seule m'impressionna vivement, et me fournit une nouvelle occasion de me rapprocher de *mon amant*. Je lui laissais toujours une chaise vide à l'Opéra, près de moi. Ernest respectait cette fantaisie sans en connaître le motif, et il en riait avec le petit nombre de connaissances dont nous étions entourés.

Ma beauté fit sensation, je m'en aperçus avec orgueil, avec joie. J'offrais tout cela à celui que j'aimais, je lui répétais vingt fois par heure que j'étais belle pour lui seul, et que les hommages des autres ne m'étaient doux

qu'afin de les lui sacrifier. Un jour entre autres, à l'Opéra, j'arrivai couronnée de fleurs naturelles, parfumée par des bouquets délicieux, avec une simple robe blanche; tout le monde se retourna. J'entendais retentir mes louanges autour de moi; à la sortie, j'eus ma cour tout entière, on m'escorta jusqu'à ma voiture, on jeta presque des guirlandes sous mes pas.

— Chère Odile, me dit mon mari lorsque nous fûmes seuls, je suis fier de vous. En vérité, il est impossible d'obtenir un succès plus éclatant et plus mérité. Vous êtes la reine partout.

Cela me fit une impression pénible : je ne voulais pas qu'il fût fier de moi, car je ne songeais point à être belle pour lui; je ne lui répondis pas.

Peu de temps après notre arrivée, nous fûmes présentés dans plusieurs grandes maisons, et on nous y accueillit d'une manière très-distinguée. On ne parla bientôt plus que de moi. Cependant mes détracteurs, — tous ceux qui possèdent quelque avantage ont des envieux, — mes détracteurs, dis-je, prétendaient que ma nonchalance, mon indifférence absolue sur toutes choses gâtaient ma beauté; ils avaient peut-être raison. Cette habitude de concentrer tout en moi-même, de vivre d'une vie imaginaire, de regarder les réalités de l'existence comme des inutilités, me rendait peu aimable. Je ne faisais aucuns frais, je n'avais plus d'esprit, je ne conçois même pas comment je pouvais plaire à quelqu'un.

Je recevais régulièrement plusieurs déclarations par jour. Mes albums étaient garnis des vers qui m'étaient adressés, mon appartement encombré des fleurs qu'on m'offrait mystérieusement, et, chaque jour de bal, les bouquets pleuvaient à ma porte. J'écoutais, je recevais

superbement tout cela. Les hommes me semblaient si vulgaires à côté de mon fantôme, à qui j'avais donné une âme si élevée et des idées si généreuses! Qu'étaient-ce que tous ces êtres préoccupés d'intérêts matériels, qui songeaient à la politique, à leurs affaires, qui ne faisaient pas de l'amour l'unique but de toutes leurs actions, et qui venaient ensuite me supplier de les aimer? Des hommes qui voulaient obtenir de moi tous les sacrifices, qui me demandaient des preuves de tendresse et qui ne se contentaient pas de la partie éthérée de ma nature; des hommes, enfin, qui désiraient ma beauté et non pas mon âme; ils ne méritaient pas même un regard.

Je montrais ces billets à Ernest, je lui racontais les scènes de passion, cela l'amusait infiniment, et il aurait presque tenu registre de mes *amoureux*. Il les recevait d'un certain air poli et goguenard tout à fait drôle, et qui les blessait beaucoup.

— Vous adorez donc votre mari, madame? me disait un des plus tenaces.

— Pourquoi cela?

— C'est qu'il a une physionomie si sûre de son fait, que cela devient insolent pour nous.

— Je n'adore personne, monsieur, vous pouvez vous rassurer, et il en sera ainsi jusqu'à ce que j'aie trouvé quelque chose d'adorable.

— Quoi! rien au monde ne vous paraît digne de votre attention?

— Non, monsieur, ce que vous appelez le monde m'ennuie, les hommes m'excèdent, les plaisirs me fatiguent.

— Qu'aimez-vous donc, alors?

— Mes belles montagnes, mon fleuve chéri, mon coucher du soleil dans les sapins, et un petit château ruiné, tout seul en haut d'une colline, avec le ruisseau qui l'entoure, les fleurs qui le couvrent, les arbres qui l'ombragent, les oiseaux chantant l'hymne du soir, les mille bruits inexplicables de la nature montant vers le ciel, et moi, assise sur la colonne brisée, jouissant de ce spectacle, sans témoins, sans craintes, sans ennuyeux, voilà ce que j'aime, monsieur, vous voyez que c'est bien loin de Paris!

— C'est encourageant tout à fait!

— J'aimerais encore les dangers, les déserts, les mers à traverser, les montagnes à gravir; j'aimerais à exposer ma vie pour défendre une noble cause ou sauver un être adoré; j'aimerais les émotions puissantes, les grandes secousses du globe, les éruptions, les orages, les tempêtes, tout ce que les femmes redoutent ordinairement. Cette vie de tous les jours, ces visites, ces fêtes me sont odieuses. On me répète à satiété que je suis belle, on me demande toujours la même chose, une teinte uniforme est répandue sur tout cela, jamais rien d'imprévu, de saisissant; des caractères mixtes, ni vertus, ni vices, pas de dévouement, pas d'exaltation, c'est là ce que vous appelez la société. Grand bien vous fasse! je préfère mes rêves.

Vous comprenez que le soupirant jeta les hauts cris, et m'accusa de *tigrerie* au premier chef. Je n'en tins compte, et j'allai toujours.

Peu de temps après cette conversation, M. de Montagre me proposa d'aller voir *Antony*, que je ne connaissais pas. J'acceptai de tout mon cœur. J'en savais assez sur ce drame pour être sûre que *nous nous enten-*

drions à merveille. Je ne voulus personne dans la loge que mon mari, et je me concentrai tout entière dans les émotions puissantes qui s'éveillaient en moi. Je m'identifiais avec ce que je voyais. Cette Adèle m'impatienta par son manque de courage : Antony avait toutes mes sympathies, je ne respirais pas tant qu'il était en scène, je dévorais ses paroles d'amour, je sentais mon cœur battre à ses plaintes; au quatrième acte, la scène du bal me remplit d'une sorte de rage.

— C'est ainsi qu'est le monde! m'écriai-je involontairement.

— Convenez, ma chère amie, reprit Ernest, que votre madame d'Hervey n'a point volé ces vérités-là. Lorsqu'on fait un scandale, il est trop juste qu'on le paye.

— Vous trouvez donc cela bien?

— Sans aucun doute. Antony est un fou, qui achève de compromettre cette femme en la défendant maladroitement.

— Et vous voyez la vicomtesse qui change d'amant tous les six mois, *c'est bien*, parce qu'elle ne les aime point, qu'elle les prend avec réflexion, et les quitte *convenablement*.

— Vous dites vrai, Odile, à tort ou à raison, la société est faite ainsi. Elle pardonne ce qui ne blesse pas les usages, ce qui ne sort pas des convenances. Antony, s'il existait, irait aux Petites-Maisons, et ne trouverait pas une femme comme il faut qui voulût le recevoir.

— Eh bien, moi, monsieur, j'adorerais un homme comme celui-là.

— Un homme qui vous tuerait?

— C'est justement pour cela.

— Vous êtes folle, ma chère; heureusement, vous ne

rencontrerez pas d'Antony, ils sont impossibles par le temps qui court.

Pendant que mon mari parlait, mes yeux s'étaient indifféremment tournés vers l'orchestre. Je voyais l'extrémité d'une coiffure qui me semblait extraordinaire; Ernest suivit la direction de mon regard, et me passa sa lorgnette en me disant de la mettre à mon point.

— Vous examinerez après ce jeune homme qui est aux stalles, il a un magnifique costume arabe, et c'est bien le plus beau garçon que j'aie vu depuis longtemps.

— Le connaissez-vous?

— On me l'a nommé, on m'a dit quelques mots de son étrange histoire. J'ai oublié le nom; quant à l'histoire, tout ce que j'en sais, c'est qu'elle est des plus extraordinaires. Je vous la ferai raconter un de ces jours.

— Est-il Français?

— Très-Français, mais mahométan.

En ce moment le jeune homme se leva, et se retourna de notre côté. Je fus frappée comme d'une apparition. C'était presque le même costume, c'était la même beauté que mon idéal. Je reçus au cœur un coup violent, et je fermai les yeux; j'allais me trouver mal, la force de la volonté me retint.

Depuis lors, j'oubliai la pièce. Ma pensée et mes regards ne se détachaient pas de cet être qui me fascinait, pour ainsi dire. Quoique nous fussions dans l'ombre, il me découvrit parfaitement, et se pencha vers son voisin en me montrant. J'étais accoutumée à produire cet effet chaque fois que je paraissais en public, je devinai au mouvement de ses lèvres, j'entendis *moralement* qu'il répétait :

— Mon Dieu! qu'elle est belle! qu'elle est belle!

C'était là mon héros; il existait donc! C'étaient presque ces draperies fantastiques qui lui prêtaient tant de grâces. S'il lui manquait l'armure, il portait un brillant cimeterre et un poignard garni de pierreries. Son œil fier étincelait sous l'arc de ses sourcils; son sourire hautain, sa physionomie rayonnante d'intelligence le rendaient impossible à oublier dès qu'on l'avait vu. Mon mari en fut presque aussi frappé que moi.

— Ce jeune homme est admirablement beau, n'est-il pas vrai, ma chère? me demanda-t-il.

— Il est au moins admirablement vêtu, répliquai-je en cachant mon impression.

— Voilà qui ferait un superbe Antony, et qui tuerait une femme sans marchander, au moindre soupçon, comme s'il coupait une branche d'arbre, avec ce joli petit cimeterre courbe que vous lui voyez là. Vous appelez cela de la passion, vous, une femme distinguée, une femme d'intelligence! C'est de l'instinct brutal, c'est la bête qui défend sa femelle.

— Oh! monsieur! fi donc! pouvez-vous parler ainsi du plus noble sentiment de notre cœur!

— Ma chère, le bon moyen de n'être pas déçu, c'est de réduire les choses à leur expression véritable, et je vous ai défini celui de votre furieux.

— Vous ne comprenez pas cela, monsieur! interrompis-je d'un air de souverain mépris.

— Avez-vous envie de voir de près ce jeune renégat, de l'entendre? Il doit être curieux. Rien n'est plus facile, si cela vous plaît. M. de Gerville vous le présentera.

Je rougis jusqu'au blanc des yeux et je ne répondis pas.

— Je vous avertis qu'en fait d'Antonys, je ne puis vous en offrir d'autre, continua mon mari.

— Eh! monsieur, je n'ai que faire d'Antonys.

— Vous refusez donc le Turc?

— Non, mais à condition qu'on me l'amènera de suite, afin de terminer cette conversation qui dégénérerait en querelle.

M. de Montagre se leva, et alla chercher le mahométan et son *cornac*. J'eus besoin de ce moment de solitude pour me remettre. Le drame, l'apparition de ce *héros* m'avaient tellement troublée, que je ne savais où j'en étais. En entendant ouvrir la loge, je m'arrangeai un maintien impénétrable, et j'attendis de pied ferme les événements.

— Ma chère amie, voici M. Raphaël de Lanson que vous serez charmée de connaître.

Je fis un salut de tête fort gracieux, et je montrai une chaise à l'étranger.

— Pardonnez-moi, madame, me dit-il, de venir ainsi dans votre loge sans vous en avoir demandé la permission, M. de Montagre veut bien me servir d'introducteur, et...

— Et vous êtes tout pardonné, je vous assure, interrompit mon mari.

— Vous êtes très-sûr de l'être en effet, monsieur, et c'est moi qui vous remercie.

— Vous arrivez dans le milieu d'une querelle conjugale, *seigneur*, car je ne sais comment on vous appelle.

— A Paris, tout bonnement monsieur; ma portière et les domestiques de ma famille disent M. Soliman-Bey, ce qui fait un étrange assemblage.

— Je vous disais donc, monsieur, continua le marquis, que vous arriviez au milieu d'une querelle conjugale.

— Ordinairement, il ne faut pas se mêler de celles-là.

— Ici, au contraire, la querelle réclame impérieusement un tiers. Nous parlions de la pièce; quel est votre sentiment à cet égard?

— Je trouve ce drame très-beau, et il m'intéresse vivement.

— Vous concevez l'homme qui s'empare d'une femme par violence, et qui ensuite la tue?

— Mes idées sur les femmes se ressentent un peu du pays où j'ai été élevé. Nous ne savons ce que c'est que la violence, aucune femme ne nous résiste. Quant à tuer, c'est autre chose.

— Vous êtes coutumiers du fait?

— Pas précisément, mais cela nous arrive quelquefois.

— Par jalousie, monsieur?

— Oui, madame, et aussi par colère.

— Sans explication, sans préambule, vous tuez comme nous accusons?

— A peu près.

— Vous voyez donc bien, mon ami, que j'ai raison.

— Ma chère Odile, c'est moi qui ne me suis pas trompé en vous disant que monsieur était le seul Antony connu.

— Il y en a bien d'autres, tous ceux qui aiment!

— Monsieur, avez-vous jamais tué une femme?

— Non, monsieur.

— Avez-vous été très-amoureux des vôtres? Je suppose que ma question n'est pas indiscrète, dans votre pays tout cela est la moindre des choses.

— Je n'ai jamais été amoureux *à l'européenne*, mais je l'ai été *à l'africaine*.

— Je n'ai pas besoin d'ajouter un mot à cela, madame, reprit Ernest d'un air triomphant.

— Vous ne me ferez pas convenir qu'il y ait un senti-

ment violent sans jalousie, mon cher ami, et vous perdez votre temps à discuter.

La toile se levait pour le cinquième acte, Raphaël voulut retourner à sa place, mon mari le pria de rester. Nous écoutâmes religieusement jusqu'à la fin.

— J'en aurais fait autant, dit M. de Lanson, rien ne me paraît plus simple.

Je gardai cette parole dans mon cœur.

Nous quittâmes le spectacle après avoir accordé au bel Arabe la permission de venir nous voir. Aussitôt que nous fûmes en voiture :

— Je gage, Odile, dit M. de Montagre, que votre imagination a déjà transformé ce jeune homme en héros de roman. Je suis bien trompé s'il n'est au contraire le plus positif du monde.

— A quoi jugez-vous cela, monsieur?

— Je crois qu'en Algérie, sous la tente et dans le désert, on fait peu de romans et on en lit encore moins.

— Vraiment, Ernest, vous vous étudiez à vous *prosaïser* vous-même. Ne comprenez-vous pas au contraire que le désert, la tente et cette vie aventureuse qu'on y mène sont pleins de poésie?

— Oui, dans les livres et lorsqu'on ne l'a jamais essayé.

— Je ne puis croire cela.

— Faites causer ce charmant aventurier, quand il viendra chez vous, et vous verrez!

Je ne répondis pas, cette conversation m'était odieuse, Je me blessais de ce que mon mari parlait ainsi de cet homme auquel je ne savais encore quel nom donner. Il y avait dans mon cœur et dans ma tête un chaos inouï, mille idées, mille sentiments. J'attendais avec

impatience de me trouver seule afin de chercher à analyser tout cela.

Mon mari, comme s'il l'eût fait exprès, se mit à causer d'affaires en rentrant; je crus qu'il n'en finirait jamais, et je soutins si mal la conversation qu'il en fit la remarque.

— Vous êtes préoccupée d'Antony, chère, calmez donc votre tête, et soyez sûre de ce que je vous dis, mon affection plus douce vaut mieux, elle dure plus longtemps.

Il m'embrassa et me laissa enfin seule!

Je cherchai dans mon imagination l'image de mon *amant*, je voulais la comparer avec ce que j'avais vu, je n'y trouvai plus autre chose que Raphaël, Raphaël lui-même, avec son nom, son visage, son costume, c'était lui que j'aimais depuis six mois, c'était lui que je rencontrais, il n'y avait plus ni chimère, ni extravagance. Je trouvais cet homme qui avait abjuré le christianisme pour une femme, encore mahométan, et attendant, pour sauver son âme et rentrer dans la vraie foi, le dévouement d'une autre femme : ma légende telle qu'on me l'avait racontée si souvent. Il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Le ciel ne rassemblait pas deux fois de pareilles circonstances.

Cette donnée une fois admise, je ne doutais plus de l'avenir. Mes douleurs étaient passées, j'aimerais cet étranger, j'en serais aimée, je le ramènerais au bien, j'en ferais un héros tel que je l'avais conçu dans mon esprit, cela devait être, cela serait. Il me fut impossible de dormir un instant; je voyais toujours cet adorable visage, ces yeux qui lançaient des flammes, cette taille souple et mince d'un jeune homme de vingt-trois ans

accoutumé depuis l'enfance aux exercices et aux dangers. Je ne songeai pas à me demander si cette belle statue avait de l'esprit. Cela ne pouvait être autrement. D'ailleurs que m'importait? c'était lui!

Le lendemain je courus chez ma couturière, chez ma marchande de modes; je bouleversai les magasins, je voulais être belle à tout prix, dût-il m'en coûter des sommes folles. Je commandai vingt parures, j'essayai tous les modèles et je les modifiai tous. Je n'étais satisfaite de rien. M. de Montagre s'aperçut de ces courses inaccoutumées.

— Bon Dieu! chère amie, il vous a poussé une coquetterie bien féroce. Les malheureux! vous voulez donc qu'ils meurent?

— Je veux être belle, monsieur. Je veux être aimée!

— Par qui?

— Par tout le monde!

— C'est peu de chose!

— Ce n'est pas encore assez!

— Que voulez-vous donc de mieux?

— L'impossible.

— Mais quoi donc?

— Vous plaire, M. le marquis, m'écriai-je en riant.

— Allons! voilà une folle qui croit que je ne l'aime pas parce que je ne veux point la tuer!

— Ne recommençons pas, je vous en supplie...

— Odile, vous craignez le combat!

Je n'ai pas besoin de vous dire que vous venez de voir l'arbitre de toute ma vie, l'homme que j'ai aimé comme on n'aima jamais peut-être. Vous n'en trouverez que trop de preuves par la suite. Il m'est bien douloureux de parler de lui, de parler de lui surtout au moment

où j'en suis de mon histoire. Il était alors si différent! Hélas! ainsi est la vie, dans chacune de nos actions nous mettons une pierre à l'édifice, nous l'élevons avec un soin extrême, jusqu'à ce qu'il s'écroule et nous couvre de ses ruines!

VIII

Deux jours après, j'étais seule dans mon cabinet, lorsqu'on m'annonça Raphaël et l'ami qui l'accompagnait au théâtre. Malgré moi, je sentis le rouge me monter au visage à l'aspect de cette étrange beauté, et je les reçus comme une petite fille. Il dut prendre une idée peu avantageuse de mon esprit dans cette première visite. Je ne savais quelle conversation entamer, que lui dire, que lui demander. Nous parlâmes de mille futilités, nous effleurâmes tous les sujets possibles, du moins ceux qui me parurent convenables et intéressants pour lui, et il est difficile d'accumuler plus de sottises que je n'en débitai dans cette demi-heure.

Nous allions au bal le soir, M. de Lanson devait s'y trouver aussi.

— Dansez-vous, monsieur? lui dis-je.

— Fort mal, madame; néanmoins, si vous voulez me promettre l'honneur de danser avec vous, je tâcherai de me rappeler mes anciennes leçons.

— Est-ce qu'on ne danse pas en Afrique?

— Jusqu'ici on s'y bat beaucoup plus qu'on n'y danse, à moins que ce ne soit à Alger, et j'y vais fort peu.

— Où habitez-vous donc?

— En plein désert, madame, c'est-à-dire au milieu d'une plaine, sans ville, et sans autre culture que la nôtre, ce qui n'est pas grand'chose.

— Que cela doit être poétique et sublime!

— Mon Dieu! madame, nous n'y songeons guère.

— Vous avez ainsi votre maison dans le voisinage de l'Atlas?

— Une maison! Je suis maître et seigneur d'une tente qui se plante tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, suivant le caprice ou la nécessité.

— Quoi! vous n'avez pas de maison, pas d'habitation fixe?

— Non, madame.

— Absolument comme dans la Bible, continua le troisième interlocuteur, ou comme dans les romans arabes, à la belle étoile et soupirant après sa belle.

— Nous soupirons peu!

— Quoi! vous n'avez jamais été amoureux?

— Non-seulement je ne l'ai jamais été, mais je ne comprends pas ce que vous appelez l'amour. Chez nous, l'amour, c'est le désir; le bonheur, c'est la possession. La satiété arrive après, et l'on change d'objet, sans regrets et sans remords.

— Voilà, madame, une singulière théorie de l'amour, n'est-ce pas?

— Si monsieur n'en connaît pas d'autre.

— Il y aurait une grande gloire à soumettre ce révolté, à lui apprendre ce que c'est qu'une femme, car jusqu'ici il ne s'en est pas douté, je parie.

— Pendant son séjour à Paris, monsieur trouvera plus d'une occasion de s'instruire.

— Si j'étais une coquette, je l'avoue, je me ferais un point d'honneur de le mettre à mes genoux.

— On voit bien, monsieur, que vous raisonnez en Parisien, accoutumé à nos manières de salon. Monsieur ne s'en occuperait seulement pas, ajoutai-je en riant.

Depuis quelques minutes Raphaël nous écoutait sans rien dire; il souriait à demi, et semblait chercher un sens inconnu dans notre conversation.

— Franchement, madame, dit-il enfin, je ne demande pas mieux que d'apprendre ce que je ne sais pas, si quelqu'un voulait prendre la peine de m'instruire.

Ils se levèrent en ce moment, il entrait une autre personne, et ils profitèrent de cette occasion pour s'échapper. Je les suivis de l'œil jusqu'à ce que le burnous du jeune chef eût disparu dans mon dernier salon. Déjà il emportait ma pensée.

Le soir, je me parai avec plus de soin qu'à l'ordinaire, je voulus que ma toilette fût irréprochable, et, je puis l'avouer maintenant, je réussis à paraître réellement belle. A mon entrée dans le bal il y eut presque une rumeur. Tous les yeux se portèrent sur moi, j'entendais un concert de louanges; je lisais dans les yeux des femmes, de l'envie; dans ceux des hommes, de l'admiration; rien ne manquait à mon succès, pas même la présence de celui auquel je voulais l'offrir.

Il s'approcha de moi après les autres, lorsqu'il me vit un peu moins entourée. Je le *sentis* venir du bout du salon, et sans le regarder je le voyais parfaitement. Il réclama ma promesse du matin et me demanda une contredanse. Je lui en avais conservé une, bien entendu, car

les femmes ne sont engagées pour vingt-cinq que lorsqu'on ne leur plaît pas. Si les hommes avaient plus de finesse, ils ne s'y tromperaient jamais.

Le moment arriva, nous nous mîmes en place. De ma vie je n'avais été aussi troublée. Je ne m'effrayais pas néanmoins, j'avais la témérité de l'inexpérience, je me croyais à l'abri des passions; et malgré la voix secrète qui me rappelait mon isolement, je ne songeais pas qu'il y eût pour moi de nouveaux liens possibles. J'allais donc la tête haute, attribuant mon trouble à la timidité, appelant à mon aide les ressources de la coquetterie, pour reprendre du courage en face du danger que je n'appréciais pas.

— Vous le voyez, madame, me dit Raphaël, je sais tout au plus les figures.

— Je suis certaine que vous les apprendrez de suite, si vous voulez vous en donner la peine.

— Ce n'est pas là ce que j'ai le plus envie d'apprendre.

— Et quoi donc?

— Ce dont vous parliez ce matin chez vous; l'amour.

— Il y a pour cela beaucoup de maîtres.

— Je crains bien d'en avoir trouvé un.

— Vraiment?

— Oui, madame, et il me fera peut-être payer cher ses leçons.

— Je crois, monsieur, que dans ce genre-là vous n'avez rien à craindre de personne. Les hommes se tirent toujours à merveille de ces sortes de procès.

— En Afrique, je le crois, mais à Paris?

— A Paris plus qu'ailleurs, seulement il y a un combat préalable, cela augmente la gloire.

— Vous avez une bien haute opinion de moi, madame !

— Je pense seulement qu'il vous reste un peu de sang français dans les veines, malgré vos yatagans et vos poignards.

— Je vous prie de croire, madame, que je n'en ai pas perdu une goutte.

Le reste de la conversation se passa ainsi en escarmouches des deux côtés. Nous voulions tous les deux faire expliquer notre adversaire sans lui rien dire, et c'était fort difficile de part et d'autre. Après la contredanse il me reconduisit à ma place, sans cesser de rester auprès de moi. Léon de Gerville, notre ami commun, me glissa dans l'oreille quelques plaisanteries qui m'embarrassèrent.

— Chère marquise, vous serez la Roxelane de ce Soliman. Il vous adore, il vous trouve plus belle que toutes les houris de Mahomet. C'est vous qui devez le rendre infidèle à l'infidélité.

— Je ne le rendrai rien du tout, monsieur, je ne me mêle pas des affaires de l'Algérie.

— Savez-vous qu'il est beau à faire tourner les têtes, et que la moitié des femmes qui sont ici vous arracheraient les yeux, si elles osaient.

— Je le leur abandonne, je vous assure.

— Elles le prendront bien vite, et ne feront point les dédaigneuses comme vous.

Nous rentrâmes peu de temps après. Mon mari était fort engoué de Raphaël ; il avait causé avec lui au commencement de la soirée, et le trouvait très-intéressant à entendre. Raphaël avait raconté ses aventures, et rien n'était plus curieux.

— Je veux que vous le fassiez venir un de ces soirs, ma chère, vous en serez étonnée. Ces histoires d'Afrique ressemblent aux contes de chevalerie. Ce sont des hommes pourfendus, des chevaux tués, des carnages dignes de Roland le Furieux.

— Pensez-vous que ce jeune homme ait quelque instruction?

Il n'en a pas la moindre, et cela fait une grande partie de son charme. C'est l'enfant de la nature avec ses qualités et ses défauts. Il sent, il exprime ce qu'il sent, avec une sorte de sauvagerie très-remarquable.

— Mais a-t-il de l'esprit?

— Je ne sais. C'est une intelligence à part. Sa bravoure est proverbiale à l'armée, m'a-t-on dit : il a gagné la croix qu'il porte, sur le champ de bataille par plusieurs actions d'éclat.

— En vérité, mon ami, vous en faites un héros.

— Et c'est un héros en effet, ma chère. Vous ne vous imaginez pas quel succès il a eu ce soir. On ne parlait que de lui dans les salons.

J'ai remarqué une chose singulière dans la vie, c'est le chapitre des hasards; ils ont une influence énorme sur ce qui nous dirige, et nous amènent souvent à des actions d'abord repoussées par nous. Ainsi presque toujours, lorsque nous sommes préoccupées de quelqu'un, un *hasard* fait qu'on nous en parle. Presque toujours, c'est l'éloge de celui que nous voulons fuir, tant il y a que rien n'arrive à point en ce monde.

Mon mari donna juste dans ce qui commençait à être ma pensée dominante. Il s'étendit avec complaisance sur les mérites de l'homme le plus dangereux qu'il pût y avoir pour moi dans tout Paris. Car une vérité incontes-

table, c'est que pour plaire aux êtres doués d'une vive imagination la route la plus sûre est de frapper cette imagination. Le cœur, la tête viennent après ; c'est une suite nécessaire. La première condition d'un héros de roman, c'est l'étrangeté. Raphaël réunissait toutes les qualités voulues à cet égard. Il ne lui manquait rien, aussi devait-il produire un effet dangereux sur les femmes qui ne se gardent pas elles-mêmes avec un soin perpétuel. Il en existe un grand nombre dans ce cas-là. Elles sont comme une citadelle dont la garnison serait endormie et les portes ouvertes.

En me couchant ce même soir, je ne pensai qu'à Raphaël. Son image restait invariablement devant mes yeux, quelques efforts que je fisse pour la chasser. Je m'en impatientai et je ne voulus pas avouer que je l'eusse évoquée ; j'en accusais mon mari, je ne pouvais m'empêcher de me plaindre de lui avec une mauvaise humeur croissante. Le lendemain j'étais pâle, j'avais les yeux battus, je me rejetais sur les fatigues du bal, M. de Montagre ne s'inquiéta pas davantage.

Dans la journée, je reçus plusieurs visites. Tout le monde parla du bel Arabe. Chacun demanda mon avis, je le donnai de mauvaise grâce, comme une personne qui craint de s'expliquer : rien n'est plus maladroit, aussi ne manqua-t-on pas de le remarquer, et les plaisanteries ne me furent pas épargnées.

Je commençai dès lors cette vie de préoccupation continuelle, la plus dangereuse chose que je sache. Il me devint impossible de me soustraire à cette obsession, je ne m'en rendais pas compte à moi-même ; mais je voyais sans cesse autour de moi ce visage, cette tournure, tout cet ensemble romanesque ; je me surprenais à rêver sans

savoir pourquoi, je restais des heures entières à la même place, dans la même position, l'esprit perdu, le cœur palpitant, le regard au ciel et l'âme agitée.

Quelques jours se passèrent ainsi. On annonçait un bal pour les pensionnaires de l'ancienne liste civile. C'était à la salle Ventadour. La première personne que j'aperçus sur l'escalier, ce fut *lui*. Lorsqu'une femme en est arrivée à dire *lui*, lorsqu'un homme n'a pas de nom pour elle, il est déjà son maître, et si elle ne veut pas succomber, il ne lui reste d'autre parti à prendre que la fuite.

Il s'avança vers moi, m'offrit son bras; nous nous promenâmes dans le foyer et dans les corridors; tout le monde nous regardait, et je ne puis dissimuler que nous ne fussions très-remarquables. Je portais une quantité énorme de diamants. Mon père m'avait donné ceux de mes deux familles, et M. de Montagre avait joint aux parures d'héritage un magnifique écrin. Peu de femmes à Paris avaient d'aussi belles pierreries. Ce soir-là je les plaçai toutes sur moi, c'était à éblouir; il n'en faut pas davantage pour attirer l'attention. Joignez-y ma beauté, si vous voulez bien me pardonner mon amour-propre; joignez-y l'étrange costume et le visage admirable de mon compagnon, et vous comprendrez l'engouement de la foule.

Je ne savais auquel entendre, c'était à qui danserait avec moi. Je m'embrouillais dans mes engagements, et je prenais le parti de refuser les nouveaux, lorsqu'une voix connue murmura dans mon oreille :

— Et moi, madame, ne m'accorderez-vous rien ?

Je me retournai interdite... C'était Albert de Tonnay ! un de mes amis d'enfance, mon premier adorateur, un

de ceux que j'avais refusés. Il avait une détestable réputation, m'avait compromise par quelques propos, dont mon mari avait eu connaissance, et que je l'avais jusque-là empêché de relever. Mon père lui avait interdit sa maison, en Alsace; c'était un mauvais sujet. Pourtant nous avions été élevés ensemble, et j'avais eu pour lui une espèce d'amitié. Maintenant je le craignais.

— Vous ne m'échapperez pas ainsi, madame, et malgré la froideur de cet accueil, je ne renonce pas à mes droits d'ancien ami.

— Sans doute, monsieur, répliquai-je sans trop savoir ce que je disais, aussi danserai-je avec vous la première contredanse.

— Elle est promise, madame, interrompit M. de Lanson.

— A vous, monsieur? reprit M. de Tonnay, les yeux étincelants.

— Non, monsieur, je ne suis que le secrétaire de madame, j'enregistre le bonheur des autres, je n'ai pas encore pu en obtenir le moindre au milieu de tout cela.

Raphaël, heureux de la préférence que je lui montrais, était à cent lieues d'une querelle; le vicomte en cherchait évidemment l'occasion. Je les compris bien vite, et les interrompant :

— J'en suis fâché, M. de Lanson, votre protégé aura le dessous. M. de Tonnay est, ainsi qu'il vient de le dire, un ancien ami qui doit l'emporter sur tout le monde.

— En vérité, madame, j'ai grand'peur alors, moi qui suis si nouveau!

— On vous donnera un tour de faveur, continua aigrement le vicomte.

Raphaël le regarda étonné ; un instant de plus, son caractère impétueux allait l'emporter sans doute. Je lui remis mon bouquet, mon mouchoir de poche, en lui criant de me les garder, et m'accrochant au bras d'Albert, nous nous élançâmes dans la foule vers la contre-danse.

Aussitôt que l'orchestre commença, nous entrâmes en danse, et cette distraction forcée nous donna le temps de nous remettre.

— Eh bien ! madame, dit enfin mon chevalier, vous avez quitté la romantique Alsace pour cette grande ville enfumée ?

— Je suis ici depuis longtemps déjà.

— Et je ne vous ai pas rencontrée ! moi qui désirais vous revoir au prix même de ma vie.

— Nous ne fréquentons pas les mêmes cercles apparemment.

Ces mots dits sans intention le blessèrent, il y vit une allusion piquante, parce qu'il la méritait.

— Je vous entends, vous n'êtes pas guérie des visions de M. votre père.

— Vous vous oubliez, monsieur.

— Toujours la même, murmura-t-il, toujours orgueilleuse et indomptable, mais aussi toujours folle !

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends tout simplement une chose, madame ; c'est que vous nous préférez cet écuyer de Franconi.

— Quel est cet écuyer de Franconi ? je ne devine pas...

— Vous le savez à merveille, le Bédouin, ce masque de boulevard.

— En vérité, monsieur, je ne puis pas m'expliquer

ce discours, il m'offense et je quitte la place si vous continuez.

— Vous avez cru sans examen les calomnies qui m'ont flétri, vous m'avez rejeté parce que j'étais malheureux, et pourtant je vous aime encore.

— Je ne puis ni ne veux en entendre davantage, monsieur.

— Sans doute, votre nouvelle passion...

— Quand cela serait, que vous importe ?

— Rien assurément, car là est ma vengeance.

— Votre vengeance ?

— Je ne m'explique pas, seulement dans l'avenir vous vous souviendrez de cette conversation, quand le moment sera venu.

Hélas ! mon enfant il a dit vrai. Le moment est arrivé et je me suis souvenue !

— Prenez garde à une chose, vicomte, si vous continuez ainsi, vous me forcerez à cesser de vous voir. Déjà par égard pour M. de Montagre je ne puis vous ouvrir sa maison, et...

— Et vous me défendrez de vous parler dans le monde ? Je ne vous obéirai pas.

— Vous êtes bien aussi toujours le même !

— Toujours, madame, et je m'en glorifie.

La contredanse finissait alors. Cette conversation eut lieu à bâtons rompus, de cet air souriant nécessaire pour tromper la galerie. M. de Tonnay me reconduisit jusqu'à ma banquette.

— J'aurai l'honneur de vous revoir, madame, me dit-il avec beaucoup de respect, en s'inclinant jusqu'à terre.

Je saluai sans répondre, et je me trouvai soulagée d'un poids énorme ; il me sembla que mon mauvais

génie s'éloignait. Raphaël parut de l'autre côté, et s'élançant vers moi :

— Quel est ce monsieur ? me demanda-t-il.

— Le vicomte de Tonnay.

— Il a des singulières façons.

— C'est un ami de mon père.

— Il aurait pu le montrer autrement.

— Il est fort malheureux.

— Alors qu'il reste chez lui.

— Voyez-vous, disais-je en m'efforçant de sourire, le sang arabe qui bouillonne !

— Il ne faut pas le chauffer beaucoup pour cela, madame.

— Eh bien ! monsieur, puisque vous voulez tant suivre la mode de Paris, apprenez à le calmer, on y trouve ces ébouriffements de mauvais goût.

— Vous aussi, madame ?

— Moi plus qu'une autre, répondis-je en riant plus fort, pour cacher mon trouble.

— Allons ! je me corrigerai.

M. de Montagre venait vers moi dans ce moment. Contre son habitude son regard était sérieux et son front chargé de nuages.

— Voulez-vous me donner le bras pour aller saluer madame de Cernay, ma chère ? Elle vous demande.

Je me levai en silence.

— Prenez garde, Odile, me dit-il presque bas, il y a quelqu'un ici que vous ne devez pas reconnaître. Vous savez de qui je veux parler. Il se répand de mauvais bruits sur son compte.

— Que dois-je faire ? répondis-je interdite. J'ai déjà dansé avec lui.

— Vous avez eu tort, grand tort. A l'avenir refusez-le.

— Il me menace.

— De quoi? Ne suis-je pas là, et devez-vous le craindre?

— Non, pas moi personnellement; il s'attaque aux gens qui m'entourent.

— Vous êtes bien étourdie, ma chère; si vous n'y faites attention, tout cela amènera quelque malheur.

Je sentais qu'il disait vrai, je n'osais me défendre.

— Vous devriez rentrer, continua-t-il.

— Comme vous voudrez, mon ami.

— Je vais chercher vos gens et votre pelisse.

Il me laissa un instant au haut de l'escalier. Albert et Raphaël nous avaient suivis de l'œil; ils accoururent chacun de leur côté. Je devins pâle de frayeur.

— Vous vous retirez déjà, madame? dit M. de Lanson.

— Je suis souffrante, monsieur, je rentre.

— Je crois plutôt qu'on vous emmène, madame; en Alsace, vous restiez plus tard à nos bals, continua Albert.

— Nos bals étaient bien rares et bien simples, ils se composaient de notre famille et de vous, monsieur, que mon père a reçu comme son enfant.

— Voici votre mouchoir, reprit Raphaël; je vous cherchais pour vous le rendre, madame.

— Et le bouquet de la marquise? interrompit Albert.

— Je l'ai jeté, m'écriai-je; il me faisait mal à la tête.

M. de Montagre arrivait alors avec mes fourrures. Malgré son audace, M. de Tonnay s'écarta de quelques pas.

— Venez-vous, ma chère? demanda mon mari en re-

gardant fixement Albert; vous êtes restée assez longtemps ici.

Je me hâtai de descendre. A peine eus-je fait quelques pas que les deux champions se rapprochèrent.

— Vous êtes bien questionneur, monsieur, dit Raphaël.

— Et vous bien mystérieux, répondit le vicomte.

— Nous pourrions demain faire expliquer cela par des amis.

— A vos ordres, monsieur.

Ils échangèrent leurs cartes et se quittèrent.

Au même instant, mon mari disait à Léon de Gerville, que nous venions de rencontrer sous le vestibule :

— Venez demain chez moi, nous causerons.

Il ajouta, croyant que je ne l'écoutais pas :

— Ce vicomte de Tonnay m'ennuie depuis longtemps, il faut que cela finisse.

IX

Je restai stupéfaite en entendant ces mots. Mon premier mouvement fut de retenir M. de Montagre, qui me demanda alors d'un ton fort étonné ce que je lui voulais.

— Je vous parlerai en voiture, répondis-je tremblante d'émotion.

Nous saluâmes M. de Gerville, et nous partîmes.

A peine assise, je jetai mes bras au cou de mon mari et je fondis en larmes.

— Mais qu'avez-vous? au nom du ciel, demanda-t-il.

— J'ai tout entendu, Ernest, je vous en conjure, ne vous occupez plus de M. de Tonnay.

— Ma chère Odile, vous ne comprenez rien à ces choses-là, ne vous en tourmentez pas et laissez-moi agir à ma guise.

— Pardonnez-moi, mon ami, ces choses me regardent, car elles vous concernent et c'est moi qui suis la cause de tout ceci. Je vous supplie de ne point chercher le vicomte.

— Je ne le cherchais pas, ma chère, il s'est jeté sur mes pas. Mais je vous répète d'ailleurs que rien de tout ce que vous croyez n'est véritable; je ne songe ni à une querelle, ni même à une explication; vous avez mal entendu.

— Je n'ai plus qu'un mot à ajouter, et cette idée m'arrive à l'imagination, maintenant que j'ai repris un peu de sang-froid : vous m'avez dit tout à l'heure que M. de Tonnay avait une réputation détestable, qu'il ne serait plus reçu en bonne compagnie : vous ne pouvez vous mesurer avec un tel homme.

Le marquis me sembla frappé de cette réflexion, il ne répondit pas. Nous arrivâmes chez nous, il me souhaita le bonsoir à la porte de mon appartement et entra dans le sien d'un air rêveur, qui me laissa quelque espérance.

Le lendemain il eut une conférence fort longue avec M. de Gerville, il me fut impossible d'en connaître le résultat. Je n'osais interroger Ernest, et il ne me disait rien. Nous avions engagé quelques personnes pour le soir. De ce nombre était Raphaël; M. de Montagre en raffolait. Tout le temps du dîner, pour m'empêcher peut-être de m'occuper d'autre chose, il ne me parla que de lui.

— Vous lui ferez raconter son roman, car c'est un roman, et vous verrez, ma chère, des drames plus terribles que ceux du théâtre. Ce jeune homme a une singulière énergie pour son âge.

— Croyez-vous qu'il consente à dire cette histoire devant du monde ?

— Il n'en fait point mystère; je crois même qu'il y met un peu d'amour-propre, et il y a de quoi.

Je ne me doutais guère alors que ce héros venait de donner pour moi un coup d'épée à celui qui la veille s'était montré si acerbe et si vindicatif envers mon passé; il avait, comme les gens véritablement braves, une grande modestie de ses *hauts faits*, et ce n'était jamais lui qui les faisait connaître.

J'avais paré mon petit salon de toutes mes jardinières et de toutes mes coquetteries de femme. Nous étions seulement une douzaine de personnes, et j'ai toujours détesté les petits cercles dans les grandes pièces. Je trouve que l'esprit s'y *éparpille*, on ne cause réellement bien que près les uns des autres, les saillies ne se *crient* pas, il faut qu'on les entende comme on les dit, sans les chercher.

J'étais à la fois ce soir-là inquiète et préoccupée. Raphaël frappait de plus en plus mon imagination; je l'attendais, avec son beau visage, son costume pittoresque, ce je ne sais quoi de sauvage et d'incivilisé qui me plaisait tant par le contraste. D'un autre côté, mon mari et Albert m'occupaient beaucoup. Tel est le propre des passions, elles envahissent la vie en envahissant la pensée, et ne laissent plus autour de nous de place à autre chose.

J'avais oublié ma chimère, mon renégat du temps des

croisades, pour ne me souvenir que du renégat d'aujourd'hui. J'étais impatiente de savoir si c'était aussi pour une femme qu'il avait abjuré, et peut-être s'y mêlait-il l'espoir d'être appelée à sauver cette âme par mon dévouement, comme dans la légende.

On l'annonça, on annonça aussi Léon de Gerville. Les hommes se formaient en groupes, on parlait bas, une véritable agitation se manifestait, Raphaël était le but de tous les regards. Une sorte de crainte m'empêcha d'en demander la raison. Un de ces messieurs s'approcha de moi.

— Savez-vous la nouvelle, madame? me dit-il.

— Quoi donc? repris-je.

— Il y a eu un duel entre M. de Lanson et M. de Tonnay ce matin.

— Ah! mon Dieu!

— Et M. de Tonnay a reçu un coup d'épée dans le côté. Il est fort malade.

— Dangereusement? repris-je plus morte que vive.

— On suppose que non.

— Et sait-on quel en est le sujet?

— Un rien, une contredanse.

— Pour qui? repris-je en dominant mon émotion.

— C'était, dit-on, une demoiselle assez suspecte, *égarée* dans le bal. Vous étiez partie depuis près d'une heure lorsque la querelle a éclaté.

— Ce n'était guère la peine, ce me semble, de se couper la gorge.

— Que voulez-vous! ils sont jeunes et violents tous les deux.

Je sentais une vive reconnaissance pour la délicate attention qui avait évité de me compromettre. Je ne dou-

tais pas que Raphaël eût choisi ce moyen. Albert me semblait incapable de l'avoir cherché. Involontairement je le regardai, ses yeux rencontrèrent les miens, je ne sais ce qu'ils y lurent, mais quelques secondes après il était à mon côté.

— Vraiment, monsieur, murmurai-je presque à voix basse et en rougissant, on vient de m'apprendre une chose qui m'a remplie d'inquiétude; ce duel...

— Cela ne vaut pas la peine de vous occuper, madame, la discussion dont vous avez été témoin s'est terminée là; l'autre y est totalement étrangère.

— Et M. de Tonnay?

— Il serait trop heureux s'il croyait vous intéresser ainsi, j'ai tout espoir que sa blessure n'est pas sérieuse.

Il y eut un changement glacé sur sa physionomie et il me quitta.

Je venais de le froisser. J'en fus à la fois contente et fâchée. Sa jalousie me plaisait, sa tristesse me rendait triste; c'était une de ces émotions si communes dans la vie, où la douleur paye la joie.

M. de Montagre ne manqua pas de me rappeler l'histoire de Raphaël. J'avais plus envie que lui de la lui faire raconter. Je craignais de le demander, maintenant que j'avais éprouvé jusqu'où allait mon pouvoir sur lui. User de ce pouvoir était, en quelque sorte, en reconnaître l'origine. Mon mari m'en évita l'embarras, en me servant d'ambassadeur.

— Si mes aventures peuvent amuser madame de Montagre, je les lui raconterai très-volontiers, répondit le jeune chef, mais cela l'amusera-t-il?

— Je vous en réponds, interrompit Ernest, d'autant plus que vous contez à merveille.

— Je suis à vos ordres, madame, répliqua Raphaël en se tournant de mon côté.

Tout le monde se plaça en cercle, moi le plus près de lui possible, le dévorant du regard, l'écoutant du cœur; folle et faible créature, je courais au devant de ma perte. Il commença ainsi :

« — Mon père, ancien militaire d'un haut grade, se retira à Marseille avec ma mère, mes deux sœurs et mon frère. J'étais le dernier de tous, et, je ne sais pourquoi, le moins chéri. Mes sœurs ne pouvaient me souffrir, et, si mon frère prenait quelquefois ma défense, c'était uniquement pour me garder en épouvantail à opposer à ces jeunes filles, qui craignaient d'être moins gâtées, à cause de mon âge. Je souffrais de ces injustices, j'apprenais à renfermer mes impressions, à dissimuler mes plans de défense, souvent même d'attaque, et à marcher à mon but, sans m'inquiéter des moyens.

» Mon père, seul de toute la maison, me montrait une bienveillance inintelligente, qui, sans me servir à rien, excitait les autres contre moi. Il partageait mes jeux, et se plaisait à développer en moi des germes de courage. Comme on s'occupait à peine de mes actions, je passais ma vie sur le port ou dans les casernes. La vie militaire et aventureuse devint l'unique chimère de mon imagination. Je me créai d'abord des illusions, que je réalisais en poursuivant les revues et les parades. Elles devenaient pour moi la guerre, la guerre avec ses alternatives, ses charmes, ses dangers et ses triomphes. Je sentais battre mon cœur, mon sang circulait doublement vite à l'aspect d'un uniforme. C'était enfin une de ces vocations prononcées qu'on peut contrarier, mais qu'on ne saurait vaincre.

» Un jour, je rentrai tout rempli de ce que j'avais vu d'enthousiasme dans un équipage de marine partant pour la terre lointaine, au milieu des périls et des déceptions.

» — Je veux être soldat ou matelot, dis-je à ma mère.

» — Vous serez ce que votre père voudra, répondit-elle.

» — Et quand voudra-t-il?

» — Dieu seul le sait!

» — Eh bien! moi, je veux tout de suite.

» Il y avait dans ce peu de mots une résolution inébranlable, que ma mère ne comprit pas, ou ne voulut pas comprendre. Mon père rentra, elle lui raconta en riant mes prétentions. Lui, qui me connaissait mieux, gardait le silence.

» — Pourquoi ne pas mettre Raphaël au collége? dit-il enfin.

» — Il est trop paresseux, reprit ma mère, il ne fait absolument rien du tout.

» — On viendrait à bout de son caractère.

» — Cela n'est pas si facile que vous le pensez, mon ami.

» — N'importe, on y essayera.

» Ce moment décida de ma vie.

» Le lendemain, on arrêta ma place au collége, on commanda mon trousseau, et il fut convenu que huit jours après je ferais partie des élèves. M'enfermer! moi! Oh! non, non, ce ne sera pas! Je saurai bien me soustraire à cet ordre barbare, et, sans consulter davantage, sans m'occuper de ce que je laissais derrière moi, je résolus d'abandonner la France, ma famille, plutôt que de me réduire à la misérable existence d'un écolier, resserré

derrière d'étroites murailles, et sans la liberté de parcourir mes routes chéries. Je me rendis donc directement au port, et là, j'écoutai autour de moi.

» Je trouvai un navire en partance pour l'Orient; je m'étais fait des amis parmi les matelots. Tout bâtiment de commerce qu'il fût, ce brick avait un certain petit air guerrier qui me réjouit. Je priai tant que l'on me permit de m'en aller incognito, quitte à instruire le capitaine de mon escapade une fois que je serais en mer.

» Le lendemain avant le jour j'étais sur la jetée, et de là transporté dans le vaisseau, sans pouvoir être deviné, sous la toile goudronnée dont on me couvrit. Je me tins coi, trop heureux de ne pas être aperçu; on me donna à manger dans ma cachette, et une fois en pleine mer je sortis triomphalement, la casquette sur l'oreille, annonçant que je comptais devenir un Jean Bart, et que hardi serait celui qui m'arrêterait dans ma carrière. Le capitaine était un bon vivant, qui se mit à rire aux éclats de ce qu'il appela mon espièglerie, et m'assura que j'étais le bienvenu sur son bord. Les matelots et moi nous lui fîmes une histoire à peu près plausible. Il n'en demanda pas davantage, et je me trouvai, sans opposition, titulaire de l'emploi de mousse, à bord de *la Galatée*.

» Ce premier voyage n'offrit aucuns détails intéressants. Nous allâmes directement à Constantinople, puis en Égypte, et, là, il fut question de revenir en France. Ce n'était pas mon projet. Je craignais de retomber au pouvoir de ma famille, et d'être alors envoyé dans quelque lieu plus horrible encore que le collége. J'avais fait connaissance au Caire avec un renégat français visitant toutes les tribus de l'Atlas. Il me racontait chaque jour ses excursions, la vie aventureuse des Bédouins qu'il

fréquentait, et sa voix parlait à ma jeune imagination. Il me vint à l'esprit que je pourrais le suivre, je le lui demandai, il y consentit sans peine; je fis mes adieux à *la Galatée*, et je me trouvai bientôt sur la route du désert.

» Je n'ai ni la prétention ni l'envie de vous raconter des impressions de voyage. Tout a été dit sur les scènes de ce genre; d'autant plus que nous n'obtînmes pas le plus petit événement, et qu'après le temps ordinaire, nous joignîmes les tribus qui nous attendaient. On nous reçut comme de coutume, nous fîmes notre trafic, et nous nous disposions à retourner à Alger, séjour habituel de mon compagnon, lorsque le chef d'une de ces bandes sauvages s'avisa de me prendre en amitié. Il me fit venir une journée entière dans sa tente, au milieu de ses femmes, me fit raconter mon histoire, et sembla si intéressé par elle, qu'il m'offrit de m'adopter et de m'élever comme son fils.

» J'avais onze ans. J'étais faible et très-petit; on ne m'en eût pas donné plus de huit. Le renégat ne pouvait pas tirer de moi un grand service, il me conseilla d'accepter. J'étais seul, loin de mon pays, sans ressources, sans protection, j'hésitai néanmoins. La nécessité l'emporta, et je donnai mon consentement. Le renégat me fit de tendres adieux à sa manière, me souhaita toutes sortes de prospérités, et m'abandonna à ma destinée.

» La première cérémonie fut de me faire changer de religion. Je ne m'y opposai point, j'avais peu de principes en ce genre, et peu m'importait que l'on me prêchât Mahomet ou le Christ. Mon père adoptif m'aimait passionnément, il m'entoura de soins, me confia à celle de ses femmes qui lui était le plus chère, et laissa entrevoir le projet de me choisir pour successeur. Il n'avait

pas d'enfants mâles, et l'adoption vaut presque la paternité dans ces mœurs primitives.

» J'oubliai bientôt mon éducation première pour prendre les goûts et les usages de mes nouveaux amis. Je me pliai à leurs habitudes, je me conformai à leurs idées; après quelques mois de séjour auprès d'eux, excepté la couleur de ma peau, il ne me restait rien de mon origine. La femme qui m'élevait était jeune et belle. A peine avait-elle cinq ou six ans de plus que moi. Selma, c'était son nom, mit à cette tâche tout le zèle d'une mère ou d'une sœur. Elle ne me quittait pas d'un instant, et rendait compte à Aboul Senek de mes progrès et de mes fautes.

» Je parvins de la sorte jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Vous comprenez qu'on ne me bourra pas de science, et que, excepté monter à cheval, tirer le fusil, et courir dans les sables, je n'appris absolument rien du tout. J'étais devenu très-fort à tous ces exercices et très-robuste de tempérament. J'ai à peine grandi depuis. Ce régime me plaisait, mais cependant je sentais germer dans mon cœur un besoin de mouvement et d'émotions que je ne satisfaisais pas pleinement. La chasse, les petites escarmouches des tribus voisines me donnaient un avant-goût de dangers, qui me laissait un immense désir d'en affronter de plus graves.

» Le conseil s'assembla un jour, je n'en faisais pas partie, on me trouvait trop jeune; je sus seulement, comme les autres, qu'on allait délibérer l'opportunité d'une alliance avec les Français. Cette nouvelle éveilla en moi bien des souvenirs. L'image de mes parents se présenta à moi avec toute la puissance de l'éloignement. Je me demandai ce qu'ils avaient pu penser de ma fuite; je

sentis un remords de les avoir ainsi abandonnés. C'était le premier depuis mon départ de Marseille.

» — J'écrirai à ma mère, pensai-je, et elle sera heureuse d'apprendre que j'existe encore.

» Écrire! cela était facile à dire; je l'avais presque oublié. Ma langue maternelle m'était aussi devenue pour ainsi dire étrangère. Je parlais l'arabe, et malgré les supplications de Selma, j'avais refusé de lui apprendre le français, à elle et aux autres femmes du chef. Je me promis de me rapprocher de mes compatriotes si le traité était acepté, et d'envoyer par eux de mes nouvelles à ma famille.

» Tant que dura ce conseil, je fus dans une anxiété étrange. Je ne pouvais tenir en place, j'entrais et je sortais sans cesse de la tente.

» — Tu es bien agité, Soliman, me dit mon amie d'enfance, ton cœur est avec les Européens, et si nous nous soumettons à eux, nous te perdrons peut-être. Cependant, si tu voulais, tu pourrais devenir un jour chef de notre tribu. Aboul Senek est vieux, et il pense à toi pour lui succéder.

» — Je ne vous quitterai pas, Selma, je vous le jure. Je pense seulement à ma mère qui me croit mort, sans doute, et que je pourrai rassurer par une lettre.

» — Ta mère! reprit-elle avec vivacité, ta mère! et n'en as-tu pas une ici? crois-tu que celle de là-bas t'aime davantage?

» — Non, je ne le crois pas, aussi moi j'aime mieux celle d'ici. Pourtant...

» — Pourtant tu songes à l'autre. Je ne veux pas de ce partage.

» La jalousie en Afrique n'est point une passion mi-

gnonne, elle ne ménage rien pour se venger, et si le regard de Selma eût pu arriver jusqu'à ma mère et la percer comme un dard, jamais mort n'eût été plus certaine.

» — Vous n'êtes pas ma mère, Selma, répliquai-je, ainsi je puis bien en avoir une en France.

» — Je ne suis pas ta mère ! s'écria-t-elle en bondissant comme une panthère, et que suis-je donc alors? Ne t'ai-je pas soigné, élevé comme une mère?

» — Dites ma sœur, vous êtes trop jeune et trop belle pour être ma mère.

» Elle me regarda avec de grands yeux étonnés.

» — Répète cela, Soliman, je ne te comprends pas.

» — Vous ne comprenez pas que vous êtes jeune et belle, Selma?

» — Et que dirait Aboul Senek s'il t'entendait parler ainsi?

» — Il dirait que cela est vrai.

» — Tu crois qu'il ne s'en fâcherait pas?

» — Et pourquoi voulez-vous qu'il s'en fâche?

» Elle soupira profondément et laissa tomber sa tête sur son sein sans répondre.

» — Ne suis-je pas son fils adoptif? Ne m'avez-vous pas élevé, comme vous le disiez tout à l'heure?

» — C'est juste, reprit-elle d'une voix sourde, je t'ai élevé.

» Nous n'en dîmes pas davantage ce jour-là. On vint nous apprendre la décision du conseil, la soumission était résolue; j'en fus aussi joyeux que je pouvais l'être, et je courus remercier le cheik.

» — J'ai pensé à toi, mon enfant, me dit-il, cette alliance de tes anciens compatriotes te sera agréable, et je n'ai rien plus à cœur que de te faire plaisir.

» Je remerciai Aboul Senek de toute l'effusion de ma reconnaissance. En ce moment mes yeux rencontrèrent ceux de Selma, elle les fixait sur moi avec une persistance qui m'étonna. J'étais trop jeune pour soupçonner le motif qui la faisait agir, et il était bien loin de ma pensée.

» Mon père adoptif avait une fille un peu plus jeune que moi, d'une autre femme, et qui avait partagé mes jeux d'enfant. Haïdé était belle comme les filles de ce pays le sont presque toutes : d'une beauté ardente et passionnée. Elle aspirait la vie par tous les pores. Ses cheveux noirs, ses yeux bruns, sa peau bronzée la rendaient différente des filles de l'Europe ; mais je ne crois pas qu'on puisse rencontrer un type plus parfait de la beauté arabe. Je ne me connaissais pas encore que je l'aimais déjà, non pas de cet amour chaste, poétique, généreux, qu'inspire une jeune fille, mais d'une passion brûlante et égoïste, telle qu'on peut la ressentir dans un pays où tout porte aux sens, et où tout éloigne les chimères de la rêverie. Nous nous l'étions répété cent fois avant que personne s'en doutât, et, confiants dans la tendresse de notre père, nous espérions obtenir facilement son consentement à notre union.

» Lorsque le chef eut causé quelque temps avec moi de sa résolution par rapport à la France, il fit appeler sa fille, et m'engagea à rester pour cette entrevue. Haïdé arriva ; elle jeta un regard de mon côté, et voyant mon front rayonnant de joie, elle y puisa une grande espérance et se prépara à tout entendre.

» — Ma chère enfant, dit le chef, il faut te marier. J'ai beaucoup réfléchi à ta position, à ce qu'il peut y avoir de chances dans ton avenir, et c'est cette conviction qui

m'a décidé à te choisir moi-même un époux digne de toi.

» Haïdé rougit, baissa la tête, et se tourna vers moi avec une sorte de crainte.

» — Mon père, dit-elle, ce choix est fait dans mon cœur, et j'espère que vous le ratifierez aussi.

» — Je ne sais ce que tu veux dire, et je me flatte que tu n'as pas osé promettre ta main sans y être autorisée par moi.

» — Pardonnez-moi, mon père, je l'ai fait.

» — Et quel est le téméraire?...

» — C'est moi, interrompis-je en m'avançant.

» — Toi!

» Et Aboul Senek me regarda d'un œil étincelant.

» Je soutins ce regard sans baisser le mien.

» — Toi! reprit-il, c'est impossible.

» — Et d'où vient que c'est impossible?

» — Parce que ma parole est engagée et que d'ailleurs je te destine un autre parti.

» — Je n'en accepterai pas d'autre.

» — Écoute, Soliman, ne te révolte pas contre moi, n'encourage pas Haïdé dans sa désobéissance, ou, de par le ciel, je vous briserai tous les deux.

» Haïdé se rapprocha subitement de moi, se jeta presque dans mes bras et fixa son père d'un œil hardi.

» — Je sais bien que vous êtes courageux, continua le chef, mais cela ne vous servira de rien, vous serez séparés malgré vous. Mousseyn a ma parole, et demain tu seras sa femme, Haïdé. Ne crains rien, je saurai bien empêcher Soliman de vous tourmenter tous les deux.

» Ce disant, il envoya Haïdé près de sa mère et me retint presque de force auprès de lui.

» Je me croyais seul avec mon père, mais un témoin

invisible avait tout vu, tout entendu. Ce témoin c'était Selma. Elle entra aussitôt après le départ de ma compagne, et demanda de l'air le plus naturel du monde à quand étaient fixées les noces de Mousseyn.

» — A demain soir, répondit le cheik. Soliman et Haïdé ont formé le projet de rompre cette union, mais je te charge de veiller à ce qu'elle s'accomplisse et de tout préparer pour cela.

» A cet ordre un frisson me saisit et je fus sur le point de me révolter. Une réflexion m'arrêta. La seule chance que j'eusse de ne pas être surveillé, c'était de me soumettre en apparence. Je m'inclinai sans répondre. Selma n'en fut pas dupe.

» — Tu as entendu ce qu'a dit ton père, Soliman. Ce qu'il a dit, je le ferai, par tous les moyens possibles. Crois-moi donc, ne te jette pas à la traverse de la destinée. Haïdé doit épouser Mousseyn; qu'elle l'épouse, qu'est-ce que cela te fait? Il est d'autres femmes dans la tribu.

» — Il n'y a que celle-là pour moi, ma mère, aussi je n'en épouserai jamais une autre; mais pour obéir aux ordres de mon père, je ne la verrai plus.

» — Tu pousses les choses un peu loin. Tu la verras lorsqu'elle sera chez son époux; n'es-tu pas son frère?

» — Oui, je suis son frère, répliquai-je en mordant mes lèvres.

» Selma n'ôtait pas son regard du mien. Lorsqu'elle me vit retomber sur un siége, calme, résigné en apparence, elle se leva et vint vers moi.

» — Écoute, me dit-elle, il faut renoncer à Haïdé. C'est ce que tu as fait, n'est-ce pas?

» — C'est ce que je ne ferai jamais, vous vous trompez.

» — Tu ne le feras pas?

» — Je vous l'ai dit, je me soumettrai à mon père, puisqu'il le faut; le reste me regarde.

» — Vous oubliez donc, malheureux, les bontés d'Aboul Senek, les miennes?

» — Le cheik pourrait se plaindre, il m'a adopté; mais vous, Selma, en quoi vous ai-je blessée? Que vous importe mon mariage, pourvu que ce mariage soit heureux?

» — Ce que ton mariage m'importe!

» Elle se tut un instant, comme pour se recueillir.

» — Il m'importe si peu, qu'Haïdé sera morte avant d'être ta femme, que si tu en choisis une autre ce sera de même. Je ne veux pas que tu te maries.

» — Mais encore une fois, quel peut être le motif?...

» — Ne me force pas à le dire, Soliman, je t'en supplie.

» — Ne faut-il pas connaître le danger pour le combattre?

» — Oh! tu ne combattras pas ce danger, parce qu'il t'écraserait.

» — Vous me donnez un désir plus grand de l'approfondir...

» — Eh bien?

» — Eh bien! parlez.

» — Soliman... Soliman... je t'aime moi! je t'aime d'amour. »

X

» Je quittai Selma le désespoir dans l'âme, écrasé sous le poids de son étrange aveu. Mille projets contraires se croisaient dans mon esprit, je cherchais en vain une issue à ce labyrinthe de douleur qui m'enveloppait de ses replis tortueux, et je n'en trouvais aucune. C'était une fièvre ardente dont tout mon être se pénétrait, un délire fougueux sous lequel mes forces devaient succomber. J'errais ainsi à l'aventure, lorsqu'à un détour près de la tente du cheik, je rencontrai de nouveau Selma, qui s'avançait vers moi. Son regard avait une expression de triomphe; ses gestes précipités, sa démarche saccadée annonçaient une agitation violente.

» — Où vas-tu? me dit-elle.

» — Je ne sais, je cherche un soulagement à ma douleur, car je souffre bien, Selma.

» — Tu souffres, pauvre enfant, et tu cherches un soulagement; y en a-t-il un plus vrai que la confiance?

» — A quoi bon la confiance lorsqu'elle n'a pas de résultat possible?

» — Qu'en sais-tu?

» — Oh! mon Dieu! est-ce que je me trompe? Vous aurais-je mal comprise? Y a-t-il une espérance?

» — Une espérance d'épouser Haïdé? Non.

» — Alors que me voulez-vous?

» — Tu l'aimes donc bien? me demanda-t-elle les dents serrées.

» — Si j'aime Haïdé, moi! Tenez, Selma, j'aime Haïdé au point que s'il fallait commettre un crime pour arriver à sa possession, je n'hésiterais pas.

» — Vraiment? Et c'est la seule femme que tu puisses aimer ainsi? aucune autre ne prendra jamais sa place dans ton cœur?

» — Non, non, mille fois non.

» Elle garda un instant le silence, en proie à une sorte de convulsion nerveuse que je ne remarquais même pas. Puis elle reprit :

» — Eh bien! s'il en est ainsi, tu verras Haïdé, tu la verras, lorsqu'elle sera mariée seulement. Je te fournirai les moyens de t'approcher d'elle et le reste te regarde.

» — Oh! merci, merci, Selma, ma noble et généreuse protectrice, vous qui m'avez servi de mère, vous n'avez jamais rien fait pour moi dont mon cœur vous garde une reconnaissance aussi vive.

» — Oui, oui, répondit-elle, du ton d'une personne qui appelle un souvenir déchirant, oui, ta mère, tu as raison!

» Je la regardais, car sa voix semblait un cri d'angoisse; elle se remit très-promptement et se tourna vers moi, le visage presque serein.

» — C'est bon, n'en parlons plus, ne me cherche pas avant le jour fixé pour l'accomplissement de ma promesse. Seulement tiens-toi à la nuit près de la tente des nouveaux mariés, et compte sur moi.

» Me faisant un signe de la main, elle continua sa route, enveloppée dans son burnous, les bras croisés sur sa poitrine et sans regarder derrière elle.

» Je me suis rappelé depuis l'espèce de fureur concentrée dont son attitude était empreinte; si je l'avais re-

marquée, les événements de ma vie auraient certainement pris une autre direction.

» Lorsque je revis Aboul Senek, je renaissais à l'espérance, malgré l'affreuse image de cet hymen, impossible à éviter, m'avait dit Selma.

» Après tout, pensai-je, ce n'est qu'une vaine cérémonie. J'empêcherai bien ce misérable de m'arracher la femme que j'aime, et dussé-je la disputer à la tribu tout entière, elle n'appartiendra qu'à moi seul.

» Une fois ma résolution prise, je me trouvai bien plus tranquille et j'attendis. Je comptais d'ailleurs sur l'amour d'Haïdé; nous nous étions juré une foi éternelle; ce serment, aussi sacré pour l'un que pour l'autre, nous engageait, selon moi, tous les deux. Aboul Senek me complimenta sur ma soumission. Je rencontrai à peine Selma; pour Haïdé elle ne quitta pas un instant sa tente jusqu'à la cérémonie nuptiale.

» Le matin de ce jour qui devait faire toute ma destinée, je me levai avec l'aurore, je m'armai jusqu'aux dents, je pris surtout un poignard et un yatagan, présent du dey à mon père adoptif, et dont il s'était privé en ma faveur. La trempe en était si fine qu'il devenait presque impossible de manquer un coup porté, même légèrement, dans une des parties vitales. Puis je composai mon visage, je me fis un front d'airain, et je me disposai à suivre le chef aussitôt qu'il me l'ordonnerait.

» En me voyant paraître, il sourit d'un air de bonne humeur.

» — Je suis charmé, me dit-il, que tu aies compris la raison et que tu prennes ton parti en brave, tu ne t'en repentiras pas.

» On arrivait pour le mariage. Il ne tarda pas à s'ac-

complir, et j'eus tant d'empire sur moi-même que je ne laissai pas deviner mes impressions. J'attendais la nuit, je l'attendais comme un condamné à mort attend sa grâce. Selma passa près de moi et me jeta dans l'oreille :

» — Es-tu prêt?

» — Oui.

» — Es-tu armé?

» — Comme un jour de bataille.

» — C'est bien, dans un quart d'heure.

» — J'y serai.

» Et elle me quitta, pressée en apparence de retrouver Haïdé, à qui elle servait de mère.

» J'attendais! je répète ce mot parce qu'il peint d'un trait mes impressions en ce moment suprême. Le sang bouillonnait à mes artères, j'étouffais presque, cependant je faisais bonne contenance, et nul ne s'aperçut de rien; le quart d'heure expiré, je courus au rendez-vous, Selma y était déjà. Elle souleva la porte de la tente, alors déserte et obscure; portant une lampe à peine visible, elle me montra une encoignure, derrière une sorte de sofa, dans ce qui servait de chambre à coucher.

» — Cache-toi là, je vais t'envoyer Haïdé. Décidez ensemble ce que vous comptez entreprendre. Je te demande, pour toute récompense, de te souvenir que le bonheur dont tu jouiras après ce moment d'angoisse est l'ouvrage de Selma, de *ta mère*.

» Elle appuya sur ces deux mots d'une manière ironique. Aveuglé par la passion, je ne voyais, je ne comprenais rien. Je suivis son conseil. A peine étais-je placé dans mon asile, qu'un pas léger se fit entendre, c'était Haïdé. Elle m'appela tout bas, et précipitamment je me dirigeai vers elle, je la serrai sur mon cœur, j'oubliai tout!

» Après les premiers embrassements, le sentiment de notre position nous revint à l'esprit.

» — Qu'allons nous faire? demanda Haïdé. Comment nous soustraire au malheur qui nous menace?

» — Il faut fuir, Haïdé, et fuir à l'instant. Personne n'a de soupçons, j'ai su les déjouer tous. Nous nous rendrons à Alger, près de mes compatriotes. On me donnera du service, tu seras ma femme et nous ne nous quitterons plus. Si mes parents me pardonnent, s'ils vivent encore, eh bien! nous irons les rejoindre, plus tard, quand la guerre nous le permettra.

» Haïdé cacha sa tête dans mon sein; elle tremblait à l'idée d'une telle hardiesse.

» — Mais il y a loin d'ici à Alger, il faut traverser des déserts.

» — Ne suis-je pas là? ne m'aimes-tu pas?

» — Oh! oui, je t'aime, et je ne crains rien avec toi.

» — Eh bien! partons.

» — Et mon père? reprit-elle en pleurant.

» — Oh! oui, ton père, ton père qui t'a sacrifiée, tu le préfères à moi, c'est juste!

» Haïdé n'eut pas d'autre réponse qu'un baiser. Après, je ne doutai plus.

» — Les moments sont précieux, Haïdé, hâtons-nous.

» — Il le faut donc, continua la douce enfant, au milieu de ses sanglots. Adieu, adieu, mon père!

» Nous nous levâmes, nous marchions vers l'entrée, lorsqu'une femme vêtue de blanc, visible malgré l'obscurité, étendit son bras vers nous.

» — Vous ne sortirez pas d'ici, dit-elle d'une voix sourde.

» Haïdé s'évanouit presque, appuyée sur moi.

» — Qui êtes-vous? interrompis-je, et de quel droit vous opposez-vous?

» — Je suis Selma, et j'ai mon droit de mère; j'ai bien plus, j'ai mon droit de femme offensée.

» — Offensée! et par qui!

» — Par toi, Soliman, par toi que j'aime, et qui n'as pas voulu comprendre combien je t'aimais; par toi, jeune fille, qui m'as ravi le seul bonheur auquel j'aie aspiré de ma vie; depuis que tu m'as brisé le cœur en m'appelant ta mère, en ajoutant d'un ton glacial que j'étais trop jeune et trop belle pour en accepter le titre, depuis ce jour, toutes les mauvaises passions conduites par l'amour-propre se sont éveillées en moi. Je n'ai plus vécu que dans ma vengeance, et grâce au ciel elle vient. Écoute, Soliman, enfant crédule, tu veux fuir et tu ne fuiras pas; tu veux enlever cette femme, tu ne l'enlèveras pas. Les issues sont gardées; dans quelques instants le mari d'Haïdé va venir la rejoindre. Que feras-tu? Quel parti choisiras-tu? ou la perte de ta maîtresse ou la tienne? Auras-tu le courage de rester dans ce coin ignoré, témoin invisible de ce qui se passera bientôt? ou essayeras-tu de te frayer un passage au milieu des esclaves qui te connaissent tous, qui connaissent Haïdé?

» Je frappais mon front contre la muraille, il me semblait que j'étais fou.

» — Dites-moi, dites-moi ce qu'il faut faire.

» — Abandonner cette femme, suivre ta destinée, sans t'inquiéter des pierres qui accrochent en chemin, et tu iras loin et haut, je te le promets.

» Mais elle! elle!

» — Elle restera avec son mari.

» —, Selma, taisez-vous, m'écriai-je en colère, et

guidez-moi hors d'ici; cette plaisanterie a été assez longue.

» — Soliman, murmura Haïdé, de manière à n'être entendue que de moi, ce n'est point une plaisanterie, le regard de cette femme me l'assure. Sauve ta vie, sauve ta vie à tout prix, tu n'as pas de temps à perdre.

» — Haïdé! où tu seras je serai.

» Elle me regarda; le désespoir était dans ce regard.

» — Oh! va-t'en, je t'en supplie.

» — Si j'étais en danger, me quitterais-tu?

» — Plutôt mourir!

» — Eh bien! moi aussi, plutôt mourir!

» — Reste alors, me dit-elle au milieu d'un baiser; le ciel nous protégera peut-être.

» Je me cachai de mon mieux derrière le sofa, Haïdé me couvrit de hardes. Selma, vengée par le supplice qu'elle m'infligeait, par la perte certaine d'Haïdé, restait dehors, près de la porte, comme pour en défendre l'accès. Des torches parurent, des voix se firent entendre. Haïdé se laissa tomber demi-morte sur le sofa.

» — Soliman, me dit-elle tout bas, tue-moi s'il veut me contraindre.

» — Je te le promets, répondis-je sur le même ton.

» Selma ne pouvait nous entendre, elle suivait de l'œil le cortége qui s'avançait. Aussitôt que le nouvel époux fut auprès d'elle :

» — Je te remets ta femme, dit-elle; je te la remets telle qu'on me l'a confiée. Mon rôle de mère est fini, ton rôle de mari commence.

» Mohamed la salua gravement, la laissa passer, et entra dans la tente, suivi de quelques esclaves. Haïdé n'eut pas la force de se lever, il s'approcha d'elle.

» — Désirez-vous quelque chose? lui demanda-t-il.

» — Seulement que vous fassiez sortir ces esclaves qui m'effrayent, répondit-elle.

» Il fit un signe et les esclaves partirent.

» Nous étions seuls!

» — Vous êtes fatiguée, Haïdé, reprit cet homme, venez vous reposer près de moi.

» Cette frêle enfant était si touchante, qu'elle inspirait de la pitié même à ce sauvage impitoyable.

» — Merci, répliqua-t-elle, je resterai là, je suis mieux ainsi.

» — Comme il vous plaira.

» Il commença à se promener de long en large sans prononcer une parole. Haïdé se taisait aussi, je n'entendais que les battements de mon cœur. Après un instant de silence, il reprit :

» — Vous ne pouvez pas rester ainsi.

» Il fit un pas vers elle.

» — Ah! laissez-moi, s'écria la jeune fille, laissez-moi.

» — Vous perdez la raison, Haïdé, pourquoi ces cris?

» Il approchait toujours.

» — Non, non, par grâce, j'en mourrais.

» Il n'en tint pas compte.

» — Soliman, au secours, sauve-moi!

» Je ne fis qu'un bond jusqu'à mon rival, je me jetai sur lui, et avant qu'il ne pût proférer une seule plainte, avant qu'il n'eût le temps de se reconnaître, mon poignard était dans sa poitrine jusqu'à la garde. Il tomba sans bruit à mes pieds.

» Je ne savais pas moi-même ce que je venais de faire, je n'avais pas la conscience de mon crime. Elle m'appe-

lait, je la défendais, sans réflexion, par instinct, comme j'aurais défendu ma vie. A l'aspect de ce cadavre, du sang dont j'étais couvert et qui avait rejailli jusqu'à elle, nous nous regardions interdits et tremblants.

» — Mon Dieu! s'écria-t-elle, qu'as-tu fait, Soliman?

» Il me fut impossible de répondre, il ne me restait plus ni idées, ni sentiments, mes jambes fléchissaient sous moi.

» — M'entends-tu? reprit-elle. Qu'allons-nous devenir à présent.

» — Il faut fuir, répliquai-je en me réveillant de ma stupeur, fuir à tout prix.

» — Mais comment? comment? toutes les issues sont gardées.

» — Et Selma veille, impitoyable, autour de nous; tu as raison, pourtant il faut fuir.

» Soit que l'instinct de cette fille du désert répugnât moins au sang et à la vengeance, soit que son intelligence fût supérieure à la mienne, elle se remit plus vite et embrassa d'un coup d'œil la position.

» — Il n'y a qu'un moyen, continua-t-elle, un moyen affreux, c'est le seul.

» — Lequel? lequel?

» — Prends les vêtements de cet homme, enveloppe-toi dans son burnous comme il était tout à l'heure, nul ne s'opposera à ta sortie, Selma elle-même y sera trompée.

» — Et toi?

» — Moi, je te suivrai comme une femme qui se laisse entraîner par un époux qu'elle n'aime pas. Je me cacherai sous mon voile, j'aurai l'air de t'accompagner presque malgré moi.

» — Et si l'on me parle?

» — Qui l'oserait? ne te prendra-t-on pas pour mon mari? il avait ta taille, et en ralentissant ta marche, tu dissimuleras ta jeunesse.

» — On nous poursuivra, il nous faudrait un cheval. Oh! si j'avais Ébène, je ne craindrais personne.

» — Nous l'aurons.

» Elle frappa dans ses mains, un petit esclave noir se présenta.

» — Écoute, Zulnar, lui dit-elle, tu vois ce que nous avons été forcés de faire, tu comprends qu'il ne nous reste que la fuite, veux-tu nous aider?

» — Vous aider et vous suivre, maîtresse.

» — Tu nous rejoindras plus tard, à présent reste ici.

» Elle lui donna ensuite les instructions nécessaires pour conduire mon cheval hors du camp sans être aperçu; il promit de s'y conformer, et se disposait à sortir lorsqu'elle l'arrêta.

» — Un moment encore, déshabillez ce cadavre, creusez-lui une fosse dans cette tente même, prenez garde qu'aucun bruit ne vous trahisse, cachez toutes les traces et songez que notre vie en dépend.

» Elle se retira vers sa couche, s'assit et voila son visage. Nous commençâmes notre tâche. Mes mains frémissaient en dépouillant cet homme que je venais de tuer. Je n'étais pas, à cette époque, accoutumé à voir couler le sang. Zulnar employait toutes ses forces à creuser une fosse dans le sol battu de la tente, et ce n'était pas une besogne facile. Nous en vînmes pourtant à bout, puis nous enveloppâmes Mohamed de mes propres habits, nous le couchâmes dans le trou, nous le recouvrîmes de terre et nous jetâmes sur cette place les nattes les plus épaisses. Nous lavâmes le sang avec soin;

une fois ces précautions prises, rien ne révéla plus la scène horrible qui venait de se passer.

» Je me vêtis du costume de ma victime, je m'enveloppai dans son burnous rouge brodé d'or, j'abaissai le capuchon, il était très-facile de me confondre avec Mohamed la nuit, et en me voyant seulement passer. Zulnar s'était glissé dehors comme un serpent. Nous allions le suivre, lorsque des pas se firent entendre. Haïdé m'attira promptement vers elle, je me couchai à ses côtés, et je feignis de dormir. C'était le cheik, c'était Selma, qui entrèrent doucement et les yeux dirigés vers nous. Haïdé se retourna.

» — C'est vous, mon père, dit-elle à voix basse, prenez garde d'éveiller mon mari, il a souffert et il dort. Que désirez-vous de moi?

» — Je cherche Soliman, je l'ai demandé partout, personne ne l'a vu. N'a-t-il pas rôdé autour de cette demeure?

» — Je l'ignore, mon père, il n'y a pas pénétré du moins.

» — Prends garde, Haïdé, ne me trompe pas. Si tu sais ce qu'il est devenu, ne me le cache point, c'est ton devoir de me l'apprendre.

» — Encore une fois, je l'ignore, mon père.

» Selma assure néanmoins qu'elle l'a rencontré près de cette tente, après ton mariage.

» — Alors Selma est plus instruite que moi, c'est elle qu'il faut interroger.

» Les deux femmes se regardèrent. Une implacable haine et un triomphe féroce se montraient dans ce regard. Selma se retourna légèrement vers le lieu où elle me croyait caché, la physionomie d'Haïdé resta impéné-

trable. Moi j'étais là, le cœur battant à outrance, la main sur mon poignard, attendant à chaque minute un incident qui révélerait ma ruse, et me préparant à tout, plutôt que d'en perdre le fruit. Oui, je l'avoue, j'aurais assassiné ce vieillard, mon bienfaiteur, la femme qui nous avait conduits à cette extrémité. Je l'aurais fait sans hésitation et sans remords, pour défendre Haïdé. Ce supplice d'immobilité dans une crise semblable est tout ce que je connais de plus horrible, et j'y aurais certainement succombé s'il eût duré quelques minutes de plus.

» Aboul-Senek et Selma nous quittèrent enfin, pour retourner à la tente du cheik. Haïdé se leva en rampant, et les suivit de l'œil dans leur route; lorsqu'ils furent éloignés, elle revint à moi.

» — Je sais ce que tu aurais fait si on nous eût découverts, et tiens, regarde, moi aussi je me serais défendue.

» Elle portait à son bras un petit stylet.

» — Maintenant viens, profitons de l'absence de Selma, allons sans hésitation, la tête haute, et personne ne nous arrêtera.

» Je la rejoignis bientôt à la porte. Nous sortîmes doucement ensemble, nous forçant à une tranquillité qui brûlait nos membres. Plusieurs esclaves étaient là, tous s'écartèrent à l'aspect de mon burnous et de ma démarche lente. Nous traversâmes de la sorte tout le camp, et nous arrivâmes enfin au lieu où Zulnar et Ébène nous attendaient.

» — Maintenant, dis-je à Haïdé, nous sommes sauvés.

» Zulnar me remit mon fusil, mes munitions; il avait enveloppé de laine les pieds de mon cheval, le moindre

bruit ne pouvait nous trahir. Je montai, la jeune femme s'élança derrière moi, nous partîmes au galop.

» Nous allâmes ainsi toute la nuit d'une allure folle. Ébène semblait avoir des ailes, je le pressais du geste et de la voix. Au premier rayon du jour, nous regardâmes derrière nous, nous étions seuls dans toute l'étendue de la plaine. Cependant Haïdé ne voulut pas se reposer encore. C'était trop près de la tribu. Nous continuâmes notre route sans parler, occupés de pensées sinistres et craignant de les avouer, pour ne pas abattre notre courage. Haïdé me dit qu'elle ne pouvait plus se soutenir. Ébène fléchissait sous la fatigue. Mais où nous cacher? pas une habitation, pas un bois, pas un rocher! Un massif de broussailles s'offrit à mes regards sur la route, j'en approchai, il me sembla propre à nous offrir un asile temporaire, nous y entrâmes enfin.

» Ma jeune compagne se laissa tomber de lassitude et de besoin. Elle me demanda à boire, j'avais heureusement une gourde et de l'eau, je la lui donnai, mais c'était tout. Pas la moindre nourriture, et avant d'arriver à Alger, il nous restait une longue route à parcourir. Je m'éloignai de quelques pas, et j'eus le bonheur de découvrir un dattier chargé de fruits. C'était une fortune. J'en cueillis autant que je le pus, je les portai à Haïdé qui les mangea; Ébène avait brouté l'herbe autour de nous, nous nous sentions tous plus forts, nous repartîmes.

» Sur le midi, Haïdé en se retournant aperçut un nuage de poussière.

» — Ah! s'écria-t-elle, on nous poursuit!

» Ce n'était que trop vrai; nous n'avions pas de temps à perdre. Peut-être ne nous avait-on pas découverts,

grâce à un mouvement de terrain qui nous cachait encore. A notre gauche, j'aperçus quelques ruines d'un village, nous nous dirigeâmes de ce côté, mais avant, pour tromper nos ennemis, nous descendîmes de cheval; je poussai Ébène dans la direction que nous devions suivre, et je me jetai, moi et ma compagne, dans une sorte de terrier caché par des cactus, où il était difficile de nous trouver. Un quart d'heure après, nous entendîmes passer ceux qui nous suivaient. Ils aperçurent de loin Ébène, et, à cette distance, ils ne pouvaient reconnaître cette supercherie. Elle nous sauva.

» Nous restâmes jusqu'à la nuit dans notre refuge, presque impénétrable. Nous étions néanmoins mortellement inquiets, et surtout, nous manquions de toutes choses. Dès que l'obscurité fut venue, je m'aventurai dans les ruines où je fis des recherches; je découvris une fontaine à moitié comblée. J'y conduisis Haïdé; il nous restait quelques dattes, ce fut notre repas du soir.

» Je ne vous raconterai pas les détails d'un voyage de huit jours au milieu du désert, entourés de périls de toute sorte, craignant le jour nos ennemis, la nuit les bêtes féroces. Sans ressources, sans asile, le courage d'Haïdé ne se démentit pas; le mien s'augmentait des difficultés, il me semblait que j'aurais combattu une armée.

» Un matin, nous nous étions arrêtés; les pieds de la jeune femme, déchirés par le sable et les cailloux, à travers sa légère chaussure, lui refusaient le service. Je voulais la porter, elle s'y refusait, me conjurait de l'abandonner à sa destinée, en cherchant une protection chez mes compatriotes, et semblait enfin avoir perdu tout espoir. Je la quittai quelques instants pour aller à la dé-

couverte, et j'aperçus des tentes, un camp de Saharis, je n'en pouvais douter. Qui étaient-ils? je l'ignorais. Mais, quel que fût leur accueil, il valait mieux que la mort dont nous étions menacés.

» Je courus vers Haïdé, je lui portai des paroles d'espérance, je l'enveloppai dans des branchages au milieu des aloès; je lui recommandai de ne pas faire un mouvement, et je me dirigeai seul vers la tribu, afin d'apprendre le sort que leur hospitalité nous réservait. Mon aspect les toucha; je leur fis une fable assez plausible, où il y avait du vrai et du faux. Ils m'écoutèrent avec intérêt et me promirent leur protection. Ces pourparlers durèrent plus d'une heure, nous allâmes ensuite à l'endroit où j'avais laissé Haïdé; je devançai mes hôtes, je courus à elle, l'appelant des noms les plus tendres, elle ne me répondit pas; je soulevai les branches, elle n'y était plus.

» Jugez de mon désespoir! nous parcourûmes en vain tous les environs, nous fîmes retentir l'air de nos cris, ce fut inutilement. Haïdé était perdue, enlevée d'une manière inexplicable; aucunes traces ne restaient de ses ravisseurs, que celles de quelques chevaux qui cessaient même à une assez grande distance du lieu où elle s'était cachée. Je n'eus plus désormais qu'une pensée dans le cœur : la retrouver et rejoindre l'armée française. Je demandai au chef de mes protecteurs un cheval et un guide pour me rendre à Alger. Il m'accorda l'un et l'autre, et bientôt j'arrivai dans cette ville.

» J'allai droit au général en chef, qui me reçut après quelques explications données sur ma position et sur le but de ma visite. J'avais un peu oublié notre langue, j'eus de la peine à m'exprimer. Pourtant je racontai

franchement mon histoire, et je suppliai le général de me protéger contre la vengeance de mes anciens compagnons, afin que je pusse retourner chez eux pour y rejoindre Haïdé, et la sauver s'il était temps encore. Le général m'interrogea longtemps avant de me répondre; s'informa de mon influence sur cette tribu guerrière, de mes intentions par rapport à ma famille, puis, après quelques minutes de réflexion, il me parla ainsi :

» — Vous ne voulez pas retourner habiter en France, et vous avez raison, vous lui êtes devenu trop étranger; toutefois vos parents doivent connaître votre existence, et je me charge de les en instruire; plus tard vous irez les voir, à présent j'ai besoin de vous ici. Je savais tout ce que vous venez de me dire. La tribu avait envoyé vers moi un Arabe, chargé de nouvelles importantes. Aboul-Senek n'a pu survivre à votre abandon et à celui de sa fille, le coup a été trop fort pour sa vieillesse, il est mort presque subitement le lendemain de votre départ. Votre absence le laissant sans héritiers, la discorde s'est mise dans la tribu pour la nomination d'un chef. Elle a amené des querelles sanglantes qui n'ont rien décidé, et les choses en sont encore là à cette heure. Les plus raisonnables ont député vers moi pour me demander un cheik qui les mît d'accord et me fût agréable. Je ne puis en rencontrer un plus convenable que vous. Allez donc commander à ces hommes dont vous me répondez. Un détachement vous accompagnera afin de soutenir votre élection. Je compte que vous vous montrerez digne de mon choix.

» Je vous laisse à penser quelle fut ma joie. Je ne perdis point de temps et je retournai au désert avec la compagnie qui m'était offerte. Mon premier mot fut pour

Haïdé, pour Haïdé que je retrouvai presque mourante de mon absence et de la perte d'Aboul-Senek. Elle avait été retrouvée par les émissaires du chef, au moment où, comme nous, ils allaient se présenter aux Saharis. En entendant du bruit autour d'elle, elle s'était imprudemment montrée, croyant que c'était moi avec les Arabes dont nous avions vu les tentes. Elle fut reconnue et enlevée, avant d'avoir même le temps de se défendre. Les dissensions dont j'ai parlé avaient empêché jusqu'ici qu'on s'occupât d'elle, et d'ailleurs, je le répète, elle était mourante.

» Depuis lors je suis resté à la tête de ma tribu. J'ai combattu avec l'armée française, je l'ai suivie dans toutes ses expéditions, et elle n'a pas d'ami plus dévoué. Voilà toute mon histoire, madame, je ne vous ennuierai pas des détails de guerre, je sais que les femmes n'aiment pas les *bulletins*.

— Vous n'avez pas dit, monsieur, ajouta mon mari, que vous aviez obtenu vos distinctions par une bravoure à toute épreuve; heureusement les *bulletins* sont là.

— Ce dont je sais gré à Raphaël, c'est qu'il nous a fait grâce des descriptions des mœurs, des usages et des pays; c'est une générosité bien rare chez un conteur, continua Léon de Gerville.

— Qu'est devenue Selma? demanda une jeune femme.

— Elle a quitté la tribu.

— A-t-on découvert le meurtre de Mohamed ? ajouta une autre.

— Oui, madame, mais j'étais le maître.

— Et Haïdé ? murmurai-je toute émue.

— Elle est ma femme, madame, répliqua-t-il en baissant les yeux.

XI

J'avais écouté cette longue narration avec une sorte de vertige. Tout ce que mon imagination rêvait d'étrange, de romanesque, je le retrouvais chez cet homme. Il était là, beau comme l'ange déchu, comme lui racontant sa chute, et comme lui s'enorgueillissant d'être tombé. La passion frémissait dans mes membres, j'aimais avec délire, avec extravagance, non pas tant avec mon cœur qu'avec mon cerveau. Cet amour est le plus dangereux de tous, il n'a pas de frein, il n'a pas de bornes, rien ne l'arrête et tout l'excite, c'est un coursier indompté ne connaissant plus ni la voix ni le mors.

M. de Montagre, sans s'en douter, traduisit ma pensée en deux mots :

— Eh bien! ma chère, n'est-ce pas là le véritable Antony? et votre drame approche-t-il à cent pieds de la terreur de cette histoire?

— C'est Antony, c'est Othello, me dit à l'oreille Léon de Gerville; M. de Tonnay s'en souviendra.

— Quoi! répondis-je effrayée, ce serait...

— Simplement la jalousie qui l'aurait conduit à ce duel.

— Allons donc, monsieur, ce n'est pas possible.

Je le regardai involontairement, et jamais je ne fus aussi frappée de l'ensemble qu'offraient son visage et son costume. Il restait appuyé sur la cheminée, rêveur,

les yeux baissés, pensant peut-être à son amour d'autrefois, à ce pays brûlant où il avait laissé Haïdé. Peut-être aussi songeait-il à ce sentiment complet qu'il désirait tant connaître, et lorsque son regard se relevant chercha le mien comme attiré malgré lui, je ne pus le soutenir, je détournai la tête, il me fascinait.

Jamais je ne vous rendrai parfaitement ce que j'éprouvais. Rien n'était si près de la folie, rien n'y ressemblait davantage, je ne sais pas encore si je n'étais pas folle. Raphaël s'approcha de moi; je fus envahie par une émotion si puissante, qu'elle ressemblait à de la souffrance.

— Ai-je eu le bonheur de vous intéresser un peu, madame?

— Cela pouvait-il être autrement, monsieur? Cette vie est si étrangement accidentée!

— La voilà calme aujourd'hui.

— Vous nous disiez l'autre jour que vous n'aviez jamais été amoureux?

— Jamais *à la française*, madame, je le répète.

— Il me semble cependant que dans tous les pays du monde un semblable amour est une passion.

— Certainement, mais c'est une passion toute brutale, toute sensuelle, le cœur n'y entre en rien.

— Vous le croyez peut-être, mais vous vous trompez.

— Non, madame, je sens que je puis aimer beaucoup davantage.

— En Afrique?

— Non, madame, en France.

— Alors, ce serait un amour malheureux.

— Je le crains, et pourtant...

— Sans doute. Vous êtes ici pour trois ou quatre mois

tout au plus, quelle est la femme qui se laisserait engager dans une liaison si vite rompue ?

— Rompue ! et pourquoi, madame ? Pourquoi rompre ce qui fait le bonheur de la vie ?

— Mais vous ne pouvez rester ici, et alors...

— Je pourrais rester peut-être, et, si je ne le pouvais pas... Tout n'est-il pas possible à un grand amour ? Ne me l'avez-vous pas dit, madame ?

Je ne répondis pas, un nouveau cercle d'idées venait d'entrer dans ma tête.

— Oh ! madame, reprit-il, je vois que je serai bien malheureux en Afrique maintenant !

J'eus en ce moment l'intention de lui parler d'Albert, afin de changer le terrain sur lequel nous nous engagions. Je sentis que celui-là manquerait encore sous mes pas; je cherchai un auxiliaire, aucun ne vint à mon secours. Le charme qui me retenait était si grand, que je ne me sentais pas la force de le vaincre. Raphaël n'avait pas d'expérience, heureusement; sans cela, dès ce jour, il eût deviné ma faiblesse. Il me croyait à peine touchée, et déjà je n'étais plus maîtresse de mon cœur.

La soirée entière s'écoula ainsi dans cette intimité funeste, qui nous enlace comme un serpent en ses mille replis. J'étais enivrée, séduite; pourtant je conservais le sentiment de mon devoir, et je me retenais à chaque pas. En me quittant, Raphaël me regarda, de ce regard puissant d'un homme aimé, de ce regard qui tombe d'aplomb sur le cœur, et qui le cloue, pour ainsi dire, à sa place. Je le saluai en silence, et, sans dire un mot d'adieu à mon mari, je me dirigeai vers ma chambre.

Mon premier mouvement fut de me jeter à genoux. Je ne priai point, je levai les yeux au ciel, je laissai mon

âme suivre la route qu'elle se traça, et je restai de longues heures au même endroit, sans m'apercevoir ni de l'isolement, ni de la fatigue, avec mille sensations indéfinissables, et un désir plus indéfinissable encore. Je me couchai après machinalement, je ne dormis pas, je ne veillai pas, je vous le répète, j'étais folle.

Le lendemain, vers dix heures, mon mari entra chez moi; je n'étais pas levée, tant je me sentais malade. Ernest avait une lettre à la main.

— Voici un paquet de Wilfrid, dit-il, ma chère amie, il contient différents papiers d'affaires, et cette lettre pour vous.

— Je vous remercie, mon ami, je la lirai tout à l'heure.

— Lisez-la tout de suite, je vous en prie, car j'ai à vous parler, et, si je ne me trompe pas, votre cousin doit être tout à fait du même avis que moi.

J'ouvris l'enveloppe, et, après quelques détails de famille, quelques phrases d'amitié, je trouvai ceci :

» M. de Tonnay est à Paris, chère Odile, je le sais d'un » de ses plus chers amis. M. de Montagre comprendra » comme moi la nécessité de vous éloigner d'un pareil » être. Je le crois capable de tout pour satisfaire ses » passions, et il vous aime encore.

» Comment va votre santé? Avez-vous repoussé ces » dragons noirs, cette passion du merveilleux, qui vous » rendait si malheureuse dans nos montagnes? N'y re- » venez que guérie de vos chimères, vivez dans la vie » réelle, dans la vie du monde, jusqu'à ce que vous en » soyez lasse. Alors vous aurez besoin de calme, vous » aurez besoin de nous, et vous nous retrouverez les » mêmes. D'ici là, mon amie, je ne saurais trop vous le

» répéter, veillez sur vous-même, chassez les illusions, » et ayez confiance dans ceux qui vous ont toujours » aimée. »

— Votre cousin vous parle de M. de Tonnay, n'est-il pas vrai, ma chère ?

— Cela est vrai.

— Il vous demande ce que je vous ai demandé déjà ?

— Oui.

— Et vous le ferez ?

— Lorsque je ne le voudrais pas, n'y suis-je point forcée ? ce malheureux n'est-il pas mourant ?

— Il en reviendra, je le crois, mais ce duel même est une raison pour éloigner cet homme. Tout le monde n'en sait-il pas maintenant le motif ? N'est-ce pas vous qui y avez donné lieu, par une légèreté sans exemple ? Les propos iront leur train, et vous serez forcée de les laisser courir.

— Je ne suis nullement cause de cette querelle.

— C'est-à-dire que vous ne l'avez point excitée. Je sais tout.

— Que pouvais-je faire ?

— Répondre simplement à M. de Tonnay que vos contredanses étaient prises, il aurait senti le motif de cette réserve et il se serait retiré.

— Je ne le crois pas.

— Mon Dieu ! ma chère, vous avez un grand défaut, vous voyez de la passion partout.

— Et vous en avez un plus grand encore, vous n'en voyez nulle part.

— Je suis plus vrai et plus raisonnable que vous.

— Cela est possible, mais cette raison me rendra folle.

— En vérité, je crois que vous l'êtes déjà !

— Eh bien ! Ernest, puisque vous m'y forcez, puisque l'occasion se présente, je serai franche avec vous, je vous ouvrirai mon cœur, je me ferai connaître à vous, qui ne m'avez jamais connue, et peut-être ensuite pourrons-nous être heureux encore.

— J'écoute, répliqua-t-il d'un air moqueur, et s'établissant dans son fauteuil en homme qui va entendre une lecture ennuyeuse.

— Vous savez comment s'est fait notre mariage, vous savez que j'étais une enfant à la fois romanesque et rieuse, vous savez que je vous épousai parce que mon père feignit de contrarier mon goût, afin de lui donner plus de puissance ; vous savez tout cela, pourtant il y a une chose que vous ne savez pas, c'est que je ne vous ai jamais aimé.

— L'aveu est étrange et flatteur.

— Non, je ne vous ai jamais aimé d'amour.

— Et qui donc aimez-vous ?

— Personne.

— Personne ?

— Non, je n'ai eu d'amour pour personne.

— Comment savez-vous cela ?

— Je le sais par la comparaison, par la connaissance de moi-même.

— Vous m'aimez donc à présent ?

— Mon ami, j'aimerais... si vous vouliez...

— Si je voulais, moi !

— Vous, vous seul. Voyez-vous, Ernest, chez certaines natures, les sentiments, les impressions, ne se développent que bien tard. Jusqu'ici je n'ai été qu'une petite fille sans énergie, sans idées ; j'ai été coquette et

légère, ainsi que vous le disiez tout à l'heure. Cela m'a suffi, à présent cela ne me suffit plus, le voile est tombé de mes yeux, j'ai senti le vide de mon existence, j'ai senti l'isolement dans lequel je végète, et j'ai cherché autour de moi la raison de cette tristesse. J'ai besoin d'amour, Ernest, vous êtes le seul homme au monde qui ayez le droit de m'en donner, c'est à vous que j'en demande, ne me refusez pas.

Mon mari me regarda étonné.

— De l'amour, Odile? j'en ai beaucoup pour vous, c'est-à-dire autant qu'un homme de trente-six ans peut en ressentir après cinq ans de mariage; de cet amour qui dure toute la vie, parce qu'il est raisonnable.

— Eh! ce n'est pas de la raison qu'il me faut, entendez-vous, c'est de la passion, de la passion jeune, ardente, comme je crois, comme je dois l'espérer. Il y a un grand malheur dans notre vie, c'est que vous en avez fini avec le cœur lorsque je n'ai pas commencé encore; c'est que vous n'avez plus d'autre désir que le calme et le bien-être, lorsque moi je ne puis vivre que dans l'agitation et le mouvement. Comment nous entendre, alors?

— Et vos devoirs, Odile?

— Je les connais, et je fais tout pour les accomplir; mais quelle force a le devoir en face du bonheur? quels combats ne faut-il pas livrer à ces fantômes qui vous poursuivent, qui vous crient de les suivre!

— En vérité, ma chère, je ne comprends rien à tout cela.

— Vous ne comprenez pas?

— Absolument pas.

— Faut-il donc alors vous dire toute ma pensée, vous

la dire aussi coupable qu'elle l'est, qu'elle l'est malgré moi, mon ami? Eh bien! sachez-le donc, si vous ne voulez pas me donner cet amour que je vous supplie de m'accorder, si vous refusez de veiller sur moi, de guérir mon âme malade et blessée, il m'arrivera quelque malheur.

— Eh! mon Dieu, lequel?

— Ou je deviendrai folle, ou j'en aimerai un autre; je ne vois pas de troisième parti.

— Ma chère amie, je vous défie de devenir plus folle que vous ne l'êtes.

— Non, non; je chercherai ailleurs ce que vous méprisez tant.

Il partit d'un éclat de rire.

— Chère Odile, ceci est trop drôle, me prévenir que vous me tromperez! c'est peine perdue, je ne le crois pas.

— Vous ne le croyez pas!

— Non; je vous connais mieux que vous-même. Votre esprit est trop élevé, votre intelligence trop noble, vos principes trop sûrs, pour céder ainsi aux caprices de votre santé. Vous avez mal aux nerfs, vous prenez cela pour du vide dans le cœur, et vous bâtissez là-dessus des châteaux de cartes qu'un souffle renverse. Croyez-moi, ma chère, réfléchissez, occupez-vous, chassez la tentation, bannissez les illusions et la rêverie: regardez de près la position que Dieu vous a faite. Vous êtes belle, riche, jeune; vous avez un mari honnête homme, qui vous est dévoué corps et âme; vous ne formez pas un désir qu'il ne soit satisfait, que vous faut-il de plus? Avec votre caractère, vous laisserez-vous dominer par de froides théories, impossibles à exécuter, et qui tuent

ceux qui les suivent? Encore une fois je ne le crois pas, je ne peux le croire. Nous ne parlerons plus de cela, c'est un sujet pénible. Mettez la sourdine à votre imagination, car elle vous mènerait trop loin si vous l'écoutiez.

En achevant ces mots, mon mari se leva, me baisa la main de l'air le plus galant et sortit.

Je la suivis de l'œil, restant à la même place, aussi étonnée que s'il m'eût annoncé la chute du globe; un torrent de larmes me soulagea, je m'enfermai, et je pleurai ainsi toute la journée.

Cette journée décida de mon sort; cette passion que je pouvais encore diriger, qui se serait portée vers mon mari s'il l'eût acceptée, devint alors ma maîtresse et s'empara de toutes mes facultés. Ernest, par sa raisonnable et moqueuse indifférence, mit le sceau à mon malheur. Je ne songeai plus qu'à Raphaël, je me laissai aller à cette pensée, et ma perte fut accomplie.

J'envoyai en secret savoir des nouvelles d'Albert. Il était dans le même état, mais on ne craignait aucun danger. Ce fut une consolation pour moi, et cependant le cœur des femmes est fait de telle façon, que je savais un gré infini à Raphaël de ce combat, et qu'il avança bien plus dans mon cœur par ses mauvais instincts que s'il avait été véritablement un héros, comme je voulais le croire. Mon mari me semblait vulgaire et prosaïque au dernier degré avec ses raisonnements. Il ne me *comprenait* pas. Ce mot et cette idée sont devenus parfaitement ridicules, il n'en est pas moins vrai que c'est là la cause de presque toutes les sottises des femmes. Non pas que cela soit réel, mais elles se le figurent, ce qui est encore pis. Chaque jeune fille a une chimère et des

illusions; elle les nourrit, les caresse, les élève au rang d'idée fixe, et puis après on se plaint de n'être pas comprise. Comment comprendre qui ne se comprend pas soi-même?

J'en étais là, et je me plaignais. Je me sentais si mal à mon aise que je ne voulais voir personne; je fermai ma porte. Raphaël vint, je le refusai comme les autres; c'était une véritable douleur; je portais, pour ainsi dire, le deuil de moi-même, de mon avenir, de mon bonheur.

Quelques jours s'écoulèrent, mon impression devint moins douloureuse. Je me laissai aller au besoin de m'étourdir, de me distraire, de le voir enfin! je le reçus, j'étais seule : notre émotion mutuelle fut poussée à son comble, nous ne pouvions pas parler, nous n'osions pas nous regarder, c'était un de ces instants solennels qui décident de toute l'existence, un de ces instants où l'on descend une pente fatale en se retenant à des branches de fleurs, dont bientôt les épines vous déchirent.

Raoul, vous m'aimez; il est peut-être cruel de vous faire assister minute par minute aux progrès de cet amour pour un autre; mais cependant il faut que vous sachiez toutes les nuances pour apprécier la vérité, il faut que vous compreniez comment je fus entraînée. Soyez tranquille, d'ailleurs, écoutez sans colère ces récits d'un bonheur fugitif, vous serez bien vengé plus tard!

Nous étions là, interdits, palpitants. Quelque peu expérimenté qu'il fût, M. de Lanson comprit qu'il devait parler le premier; il prit ma main, son contact me fit frissonner des pieds à la tête, j'essayai de me retirer, il me retint.

— Madame, me dit-il de cette voix voilée par la passion qui pénètre jusqu'à l'âme, vous voulez donc que je meure?

— Comment? que dites-vous?

— Que vous me défendez de vous voir et que c'est me tuer.

— N'allez-vous pas bientôt être obligé de vivre sans moi? repris-je en essayant de badiner.

— Vivre sans vous, madame, je ne le puis plus.

— Mais... en Algérie?

— Je n'irai pas.

Je partis d'un éclat de rire forcé.

— Vous voulez renoncer à l'Afrique, à votre tribu, à tout pour moi, M. de Lanson. Allons donc! vous, un Arabe, c'est être bien Parisien, et bien trompeur.

— Je ne trompe pas, madame, je dis ma pensée. Je ne retournerai pas en Afrique sans vous.

— Sans moi! oh! la belle folie!

— Riez, madame, je ne ris plus, moi!

— C'est que je me vois en Afrique, sous les tentes, ou sur le dos d'un chameau; c'est ravissant.

— Votre noble cœur est digne de cette noble vie!

— En vérité, monsieur, voilà non pas des *châteaux en Espagne*, mais des *châteaux en Afrique*. Heureusement qu'un souffle abat les uns et les autres.

— Hélas! madame, je ne le sais que trop!

Je devais en ce moment me lever, le bannir, ne plus écouter des propos d'amour, coupables doublement puisqu'ils offraient un danger si grave, avec une imagination telle que la mienne. Je le voulus, je vous le jure, je l'essayai même; la menace, la colère s'effacèrent de ma pensée lorsque je le regardai. Jamais plus beau type

de visage ne s'offrit à l'amour d'une femme. Il était animé par mille sentiments plus tendres et plus séduisants les uns que les autres. Un adieu expira sur mes lèvres.

— Madame, Odile, me repousserez-vous toujours? me laisserez-vous perdre mon existence, que vous pouvez sauver d'un mot, que vous pouvez faire si belle?

Il était à genoux, il retenait toujours ma main.

— Répondez, répondez, je vous en supplie.

Je me taisais autant par impuissance que par crainte.

— Un mot, de grâce!

— Relevez-vous, dis-je enfin en paroles inintelligibles, relevez-vous, je ne dois pas en entendre davantage, il faut vous retirer.

Il se releva, sans murmure, mais pâle, mais mourant presque; il s'éloigna soumis comme un enfant que l'on gronde et qui n'ose se plaindre.

— Madame, je vous obéis, vous le voulez; si tout autre que vous essayait de briser ainsi mes résolutions, je lui résisterais invinciblement; pour vous, madame, je me retire.

Il marchait vers la porte, tout ce que je pus faire, ce fut de ne point le rappeler. Mon cœur battait à m'étouffer, Raoul, vous devez le comprendre. Il s'arrêta sur le seuil et se retourna alors. Je le regardais, ce regard rencontra le sien, je ne sais ce qu'il y put lire, mais il revint vers moi et se jeta de nouveau à mes pieds.

— Oh! répétait-il, ne me renvoyez plus!

— Eh bien, restez; continuai-je au comble de l'agitation, restez; aussi bien je souffre, hélas! et quand je vous l'aurai dit, peut-être souffrirai-je moins!

— Vous souffrez, Odile!

— Oui, je souffre, d'un combat atroce, d'une douleur que rien ne console; je cherche un appui autour de moi, partout il me manque. L'isolement, l'isolement! l'abandon, voilà ce que vous ne connaissez jamais, vous autres hommes, et ce que vous nous imposez néanmoins.

— Qui peut vous abandonner, vous?

— Tout, jusqu'à moi-même, jusqu'à Dieu, je le crains bien!

— Oh! vous n'êtes pas abandonnée, car je suis là, car mon amour vous soutiendra, vous défendra contre tous.

— C'est vous que je crains, Raphaël!

— Vous me craignez! vous m'aimez donc!

— Eh bien! oui, je vous aime; oui, je vous le dirai une fois et je ne vous reverrai plus ensuite, nous aurons tous les deux pour consolation ce moment d'ivresse et de délire, oui, je vous aime, je vous aime comme vous m'aimez. Je donnerais ma vie pour être libre, pour vous suivre, entendez-vous? pour partager vos dangers, vos fatigues, pour être la véritable compagne d'un héros tel vous. C'est ainsi que j'entends la vie, pleine, ardente, exaltée, riche d'émotions et de douleurs peut-être, ce que les autres appellent folie et ce que je trouve sublime, moi!

— Oh! mon Dieu, murmurait-il, parlez, parlez; c'est là l'amour, l'amour que j'ignorais, l'amour qui vient de l'âme, qui en dirige les nobles instincts; parlez, Odile, parlez toujours.

— Si je disais tout ce que je pense, tout ce que je sens, Raphaël, oh! je parlerais des heures, car jamais plus de projets, plus de remords, plus de craintes, n'ont déchiré une âme humaine. Songez, souvenez-vous, que ces moments sont les seuls qui nous soient accordés, qu'après cela nous ne nous verrons plus, et...

— Ne dites pas cela, ne le dites pas, Odile, ne prononcez pas cet arrêt, croyez-vous donc que je puisse l'entendre?

Que vous dirai-je, Raoul? cette scène dura de la sorte plus de deux heures; puis nous nous séparâmes, en nous jurant de nous aimer toujours et de ne nous revoir jamais. Hélas! ce sont deux promesses que l'on fausse tour à tour, on commence par se revoir et on finit par s'oublier. Tout est ainsi dans ce monde!

Je ne résistai point à cet assaut, je tombai sérieusement malade. Les soins les plus assidus me furent prodigués : seulement M. de Montagre, fort occupé alors d'une spéculation très-avantageuse, ne me voyait guère que quelques minutes par jour, Raphaël assiégeait ma porte, strictement défendue à tous, et m'écrivait sans cesse, je ne lisais pas ses lettres, on ne me les remettait point, le médecin avait défendu toute émotion. Cet état presque alarmant dura plusieurs semaines.

Mon mari attendait impatiemment ma convalescence pour faire un voyage nécessaire à l'opération qu'il voulait entreprendre. Il me témoignait tous les jours un désir de me quitter qui me blessait vivement et retardait ma guérison. Un matin, j'allais mieux, il entra dans ma chambre.

— Vous avez meilleur visage, Odile, me dit-il, et si vous vouliez être raisonnable je suis sûr qu'en très-peu de temps vous seriez parfaitement remise.

— Raisonnable, comment?

— Oui, ce sont vos folles idées qui vous ont conduite là.

Je le regardai stupéfaite.

— Que voulez-vous dire?

— A force de rêver vous avez exalté votre tête, et la fièvre s'en est suivie.

— J'ai fait plus que rêver, monsieur.

— Et quoi donc, s'il vous plaît?

— Donnez-moi un quart d'heure, mon ami, je vous en supplie, et écoutez-moi.

— J'écoute.

— Eh bien! ce rêve dont vous parliez, ce n'est plus un rêve.

— Comment?

— Je suis bien près d'aimer un homme, si je ne l'aime déjà : ne voulez-vous pas me sauver?

Il resta quelques secondes sans répondre.

— Je vous croyais mieux, chère amie, je vois avec douleur que je me trompe.

— Vous ne comprenez donc pas? repris-je avec l'accent du du désespoir.

— Je comprends, Odile, je comprends que vous vous excitez par la solitude, par vos lectures, je comprends que vous vous trompez vous-même, que vous vous créez des dangers, afin de les combattre, afin d'être une héroïne de roman. C'est là tout votre tort, tout votre malheur. Regardez autour de vous, rentrez dans la vie; il ne s'agit pas de dire : « Je ne puis vivre sans aimer! » L'énergie, l'intelligence dont vous êtes douée, doivent-elles servir à vous égarer? Je vous l'avoue franchement aujourd'hui, parce que ce moment est grave, parce qu'il doit servir de base à un nouvel avenir, les folies de l'amour sont aussi loin de moi que celles de ma première jeunesse. Il m'est désormais impossible d'en ressentir et je ne vous promettrai pas un sentiment que je ne puis vous donner.

Mais ne pouvons-nous être heureux sans cela? l'affection qui nous unit n'est-elle pas bien tendre et bien véritable? Ne pouvez-vous ôter de votre imagination ces extravagances qui la dominent? Ne pouvez-vous être tout simplement la marquise de Montagre, belle et spirituelle femme, avec deux cent mille livres de rente, mille adorateurs, un mari qui vous est dévoué, des succès de tous genres, le goût des arts, la possibilité de faire du bien, la considération de tous, une vie aussi remplie que possible par les plaisirs et les affaires? Que peut-on ajouter à cela? Qu'est-ce que l'amour viendrait mêler à ces jouissances? Ma bonne Odile, faites un grand effort : consultez votre expérience, n'apporterait-il pas plutôt la douleur et le trouble? Ces réflexions sont sérieuses, j'en conviens, vous savez quel intérêt me les dicte. Mûrissez-les, pesez-les, je suis certain qu'elles vous ramèneront à vos devoirs, à votre position véritable. Je ne m'alarme pas de votre aveu, vous vous faites des illusions, et si malheureusement vous ne vous en faisiez pas, je vous connais trop pour douter de votre victoire.

Il me quitta après ces mots.

Eh bien! mon ami, savez-vous ce qu'il laissa dans mon âme après cette seconde épreuve de confiance inutile? Un sentiment d'amertume et un désir immodéré de vengeance. Je ne pouvais lui pardonner de m'avoir forcée de me regarder moi-même. Les vérités qu'il m'avait dites me blessaient, parce que je ne voulais pas les entendre. Je sentais malgré moi qu'il avait raison, et c'est là ce que je ne lui pardonnais pas. Et pourtant si je l'avais cru!... Je n'ai pas d'excuse, Raoul, je me suis perdue moi-même, j'ai été avertie, une main sage a essayé de me retenir, je me suis jetée tête baissée dans

le péril, j'ai succombé, j'expie ma faute, je dois courber le front et me soumettre.

Nous ne reprîmes pas cette conversation. Après une semaine encore je pus me lever, Ernest partit alors, et me laissa aux soins de nos amis. Ce funeste voyage amena la catastrophe ; s'il fût resté près de moi je me serais arrêtée. Dieu le voulait ainsi ! Il fallait un exemple à celles qui pourraient m'imiter.

XII

L'absence de mon mari me permit de régler ma vie selon mon caprice, sans en rendre compte à personne, ce fut déjà le commencement de mon malheur. Mes idées étaient tellement fausses que je me regardais comme dégagée envers M. de Montagre, depuis qu'il avait refusé mon amour et qu'il avait affecté de ne pas croire à mon commencement d'infidélité.

— Je l'ai averti, me disais-je, il n'a plus à se plaindre !

Je ne voulais pas comprendre que cette noble confiance dont il m'honorait était pour une âme généreuse le plus puissant auxiliaire. Je n'étais plus moi-même ; dominée par ma passion, dont je ne calculais ni les suites, ni la portée, je ne voyais et ne sentais qu'elle. Elle étendait sa griffe de vautour sur tout ce qui était autour de moi et me serrait dans un cercle infranchissable, où rien n'était possible que cette passion.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je revis Raphaël.

Ce que nous avions souffert loin l'un de l'autre, nous montra l'impossibilité d'une séparation complète ; je capitulai avec ma conscience, je consentis à le recevoir comme un frère, comme un ami, sous la condition de ne pas prononcer un mot d'amour. Il tint religieusement sa promesse, et quelquefois moi-même je fus sur le point de me montrer plus faible que lui.

M. de Montagre m'écrivit une lettre pleine de tendresse et de sens. Il me priait de me préparer à un voyage. C'était la seule manière de me distraire, de m'éloigner à la fois de la solitude et du monde, dangereux l'un comme l'autre.

« Dans un mois, ajouta-t-il, je reviendrai vous pren-» dre, nous irons ensemble en Italie ; là, votre imagina-» tion trouvera une pâture extérieure qui vous garantira » du reste. Vous reviendrez guérie, et nous pourrons » ensuite partager notre temps entre nos montagnes et » les cercles de Paris, vous vous amuserez partout, vous » ne regretterez nulle part. »

Mon aveuglement me fit considérer cette lettre comme la suite du plan arrêté par mon mari pour me soumettre à ses volontés. Je la montrai le même soir à Raphaël.

— Il veut vous emmener, et vous vous en irez, Odile?

— Il le faudra bien !

— Avez-vous oublié nos souffrances? Croyez-vous donc à présent que vous vivrez loin de moi?

— Je n'ai rien oublié, Raphaël, mais que puis-je faire?

— Refuser de partir, madame. Je refuse bien, moi, d'aller où le devoir le plus sacré m'appelle ! Je sacrifie mon avenir, mon peuple, pour vivre près de vous. J'ai le droit de vous demander aussi un sacrifice.

— Raphaël, croyez-moi, il vaut mieux tous les deux

retourner où nous sommes attendus, où nous sommes obligés de rester. Il vaut mieux céder à la fatalité qui nous brise.

— Vous céder ! Jamais.

— Mon Dieu ! que vais-je devenir ?

— Si vous m'aimiez, vous n'auriez qu'un parti à prendre.

— Taisez-vous, taisez-vous, esprit de ténèbres ! Laissez-moi libre, hélas ! c'est tout ce qui me reste.

Depuis cette conversation le charme qui nous attirait l'un vers l'autre augmentait de minute en minute, nos forces pour combattre diminuaient en proportion. Un matin, après une nuit agitée, je me levai résolue cette fois à terminer cette lutte. J'écrivis à Raphaël de ne plus revenir, de ne plus troubler la nouvelle existence où j'allais entrer. Ernest arrivait sous peu de jours. Je voulais me préparer à le revoir par la solitude, la réflexion, ces puissants amis des têtes malades. J'ajoutai que ma porte était fermée et qu'il ne parviendrait pas jusqu'à moi.

Plus tranquille après avoir envoyé cette lettre, je me créai toute cette journée des occupations, desquelles je m'efforçai de le bannir. Je gardai ma loge aux Italiens pour moi seule. La musique me ferait du bien, me calmerait les nerfs, je pleurerais peut-être, pour cela il fallait être sans témoin. Cette loge, la plus obscure de toute la salle, me permettait de me cacher. On donnait *Otello*. Rubini, Tamburini, Lablache, mademoiselle Grisi; cet admirable ensemble de talents, si difficile à réunir, faisait les honneurs du spectacle. Je m'enveloppai d'un grand châle, je pris un chapeau du matin, et je me fis conduire au théâtre.

Personne ne me remarqua, ma mise avait quelque chose de trop ordinaire, et certainement les gens qui me cherchaient dans ma loge, durent croire que je l'avais donnée à ma femme de chambre.

L'ouverture commença, puis le premier acte, je restai dans l'extase, mon âme s'agrandissait à ces accords, mais, par un malheur de mon caractère, elle s'agrandissait pour ma passion. Je la sentais pareille à un géant prêt à m'étouffer. Lorsque Desdémona parle d'Otello, lorsqu'elle trouve des accents si admirables pour son retour, pour sa tendresse, je fus au moment de crier comme elle, de me précipiter comme elle dans le péril, sauf à affronter ensuite la malédiction et le mépris de tous les miens.

Au plus fort de cette exaltation la porte de ma loge s'ouvrit doucement, et *il* parut!

Il n'y a pas de langue qui puisse vous peindre ce que j'éprouvai alors.

Il était, lui, si ému que j'entendais sa respiration pressée, malgré l'orchestre, malgré les voix; il se plaça derrière ma chaise, inaperçu du public. Nous n'échangeâmes pas un mot, pas un salut. Je savais que si je parlais, je devais lui ordonner de me fuir; il n'ignorait pas que le premier mot qu'il dût prononcer était celui de pardon, la crainte de nous blesser mutuellement nous ferma la bouche. De toutes les émotions que j'ai éprouvées, celle de cette soirée étrange est peut-être la mieux gravée dans ma mémoire. Je ne sais si vous apprécierez tout ce qu'elle avait de saisissant et de douloureux.

Nous restâmes ainsi immobiles, silencieux, toute la soirée, écoutant avec religion cette musique sublime, nous identifiant avec la position des acteurs, nous re-

gardant quelquefois à la dérobée; je feignais presque de ne pas le voir, pour ne pas le renvoyer. Il le comprenait ainsi et n'essaya pas de m'adresser la parole. Seulement, à la romance du Saule, il me toucha légèrement le bras, je me retournai, deux larmes brillaient dans ses yeux :

— Odile, voilà notre sort, si vous le voulez... Si vous le voulez, au contraire, un bonheur de toute la vie.

Je ne répondis pas. Sa voix tremblait de nouveau.

— Après la pièce, je vous reconduirai chez vous, vous m'écouterez et vous prononcerez notre arrêt. Vous savez si je suis docile. Mais rappelez-vous que je vous parle ici sur mon honneur et mon amour, je ne survivrai pas à votre perte. Mon supplice depuis trois mois est trop grand, il doit finir, il finira ce soir même.

J'étais comme dans un songe, je ne pouvais trouver un mot à lui dire. Sa résolution me dominait. La toile baissa, nous laissâmes sortir tout le monde, nous nous échappâmes par un petit escalier, ma voiture nous attendait, nous partîmes.

La route fut silencieuse encore. Nous entrâmes dans mon boudoir. Je jetai mon chapeau et mon châle, il resta debout, au milieu de l'appartement.

— Odile, dit-il tout à coup, pourquoi refuses-tu de me suivre? Est-ce pour ton mari, pour ta réputation? ou bien, est-ce que tu ne m'aimes pas assez?

Je ne trouvais pas une réponse, je tremblais.

— Dis-le-moi, dis-le-moi, je te le demande à genoux.

— Laissez-moi, Raphaël, si vous êtes généreux, laissez-moi.

— Eh bien! non, de par le ciel, je ne te laisserai pas. Il faut que tout ceci finisse aujourd'hui même. Si tu m'aimes, tu me suivras; si tu ne m'aimes pas, je me tuerai.

Je poussai un horrible cri.

— Oui, je me tuerai, que ferais-je de la vie? Tu m'as entr'ouvert une nouvelle voie, et si tu m'abandonnes je ne puis y marcher seul, je ne puis non plus retourner en arrière, ce que j'ai aimé, ce que j'ai connu jusqu'à présent m'est odieux : tu le vois alors, il ne me reste plus qu'à mourir.

— Ne me parlez pas ainsi, je vous en conjure, vous me ferez mourir avant vous.

— Écoute : tu m'as dit que tu m'aimais, tu m'as dit ici, à cette même place, il y a trois mois, que tu n'avais jamais aimé que moi, dès lors tu m'appartiens et tu me suivras. Odile, continua-t-il en se jetant à mes pieds : songes-y. Ton mari va revenir, nous serons séparés, nous ne nous reverrons plus, nous n'entendrons plus parler l'un de l'autre. Supporteras-tu cela?

— Non.

— Alors il faut nous réunir, il faut fuir ensemble. Dans mon désert, là-bas, nous serons unis pour toujours, tu seras ma femme.

— Ta femme! et Haïdé?

— Haïdé n'existe plus pour moi, il n'y a que toi au monde! Tu m'appartiendras uniquement, personne n'aura le moindre droit sur toi : ma bien-aimée, vois-tu, rien que de songer aux droits de cet homme, mon sang bout, je le tuerais ainsi que j'ai tué Mohamed, prends-y garde!

— Oh! tais-toi! tais-toi!

— Viens alors, si tu veux le sauver. Viens, mon Odile; morte pour tous, vis pour moi seul, pour notre amour, pour notre bonheur.

— Morte! oh! tu as raison, oui, morte.

— Comment ? que veux-tu dire ?

— Oui, je serai morte pour tous, excepté pour toi, ce que tu dis toi-même.

— Tu veux donc me suivre ?

— Eh bien ! oui !

— Oh ! merci, merci, mon adorée !

— Que Dieu me punisse si je fais mal, mais je ne puis supporter davantage ce supplice.

— Il est affreux, va, je le sais.

— Nous partirons, c'est-à-dire tu partiras seul.

— Odile, je ne te quitte pas, tu ne partirais plus après.

— Je te jure par ce qu'il y a de plus sacré sur la terre et dans le ciel, que je serai auprès de toi avant deux mois.

— Je dois, je veux te croire.

— Tu partiras, tu prépareras tout pour me recevoir.

— Pourquoi nous séparer ? parce que je ne veux pas que tu sois à un autre ; parce qu'il me faudra supporter le supplice de t'attendre, de douter de toi.

— Je te croirais bien, Raphaël, comment douterais-tu, toi ?

— Ainsi tu viendras ?

— Je viendrai.

— Ainsi tu n'appartiendras qu'à moi seul, pour toute la vie ?

— Je quitterai pour toi mon mari, ma famille, ma patrie, et comme je ne veux pas leur léguer un déshonneur et un embarras éternel, ils me croiront morte, tu vois que je ne pourrai plus revenir sur mes pas.

— Je ne sais si je vis, tant ce bonheur est immense. Tu seras ma femme, ma femme unique. Bien que la loi

de Mahomet m'autorise à en prendre plusieurs, je les répudierai toutes et tu régneras seule.

— Haïdé, Haïdé surtout! Mais se soumettra-t-elle?

— Ne suis-je pas le maître, et crois-tu que l'on ose me résister?

Étrange aveuglement de l'amour! Et nous l'avons tous! et nous ne voyons pas que l'oubli des serments passés est un gage d'abandon pour l'avenir. Nous exigeons la rupture d'une liaison qui nous effraye, sans songer qu'une autre demandera de même une rupture et qu'on fera pour elle ce que l'on fait pour nous. Un premier amour peut seul excuser ces illusions. Celui qui n'a pas trahi encore ne trahira pas peut-être; au moins est-il permis de se le persuader, et cette erreur est-elle excusable?

Nous restâmes plusieurs heures à combiner nos projets, ils furent arrêtés entre nous avec la folie qui préside aux résolutions de ce genre. Les sophismes ne me manquèrent pas pour m'excuser. Une seule raison plaide en ma faveur. C'est le reste d'honnêteté qui empêche une femme de tromper son mari en face, c'est la délicatesse d'une âme non corrompue qui recule devant le partage, c'est enfin le dernier principe d'honneur qui nous décide à briser des liens que nous ne voulons pas souiller.

Raphaël me quitta l'âme enivrée. Cependant lorsque je cherchai en lui cette exaltation qui me jetait dans le précipice, il me sembla que je ne la trouvai point, il me sembla que ses regards s'animaient davantage à l'idée de notre réunion en Afrique, qu'à celle de l'amour passionné dont j'étais éperdue. Ce fut une nuance, un éclair qui me blessa; je n'écoutai pas ce pressentiment; hélas! peut-être était-ce un avertissement du ciel.

Restée seule, j'essayai de penser, cela me fut impossible, j'avais le vertige, la tête me tournait. Malgré moi je jetai un coup d'œil autour de moi, sur ce luxe dont j'étais environnée, et tout ce que je sentis ce fut le bonheur de sacrifier tout cela à l'homme que j'aimais. Il n'y eut ni regrets, ni remords, l'orgueil me soutenait contre eux.

— Oui, je laisserai ma fortune, mon rang, mon opulente vie, tout pour une tente dans le désert et la joie de ne plus le quitter. Mon mari sera libre, il me pleurera quelque temps et puis je serai oubliée comme les autres. Wilfrid lui-même, l'être de ce monde qui m'aime le plus, n'a-t-il pas sa femme, ses enfants? le premier coup sera terrible, mais il se consolera. Je ne suis *nécessaire*, *indispensable* à personne, mon pauvre père seul! — Dieu l'a repris.

Je n'eus plus un autre sentiment, une autre idée que celle de ma fuite, et les moyens de la préparer de loin. Ma préoccupation, ma douleur, n'avaient pas besoin de se cacher. J'écrivais des lettres lamentables, je fuyais le monde, je passais tout mon temps avec Raphaël, c'était une contemplation perpétuelle. L'amour est un grand magicien!

Enfin il partit, la veille de l'arrivée du marquis. Cette séparation fut déchirante. Quelque chose me disait que je ne le reverrais plus, je ne pouvais m'arracher de ses bras, il m'y retenait avec frénésie, peu s'en fallut que je ne devinsse coupable, la pensé de l'avenir m'arrêta. Je voulais au moins sortir pure de cette union que j'allais briser. Je ne sais s'il le devina.

Je reçus mon mari tristement, froidement, en femme résignée et préparée à tout. Il m'interrogea sur mon changement visible et parut s'en inquiéter.

— Je n'ai *rien*, mon ami, répondis-je de ce ton qui

glace le cœur. Je souffre toujours du même mal, ce n'est pas la peine d'en parler.

Il me quitta en haussant légèrement les épaules, en homme qui désespère. Je le suivis de l'œil et je me sentis en ce moment supérieure à lui de toute la distance qui sépare le ciel et la terre.

— Il ne me comprend pas, me dis-je avec un sourire de pitié.

Il était loin en effet de me comprendre et de me deviner! Je commençai mes préparatifs à petit bruit, et j'y mis une patience inouïe. D'abord, j'empruntai dix mille francs à Wilfrid, sous prétexte d'une dette de chiffons, ignorée de mon mari. J'achetai sous d'autres noms le trousseau indispensable, je le payai et le laissai en dépôt dans les différents magasins. Puis je m'occupai de mon projet *de suicide*, je réunis les éléments les plus capables de tromper ceux qui m'aimaient. Mes conversations avec M. de Montagre, ma correspondance avec ma cousine et son mari, les propos que je lançais en l'air étaient autant de jalons posés pour le moment de la crise. Je ne conçois pas aujourd'hui comment j'ai pu exécuter ce plan avec autant de suite et d'habileté, moi franche et étourdie, moi qui suis, pour ainsi dire, impétueuse : cet amour avait une étrange puissance!

Mon mari s'occupait de nos projets de voyage, il me consultait sans cesse sur les arrangements à prendre. J'écoutais avec cette indifférence d'une personne désintéressée de toute chose, qui accepte ou refuse sans raison et sans but.

— En vérité, ma chère, me disait Ernest, vous êtes si majestueuse que vous ôteriez le désir de vous être agréable. Les femmes à vapeur sont décourageantes.

Je supportais ses sarcasmes et ses plaintes avec la même philosophie, et réellement il lui fallait une patience angélique pour ne pas se rebuter.

Je reçus plusieurs lettres de Raphaël. Elles étaient courtes et embarrassées. Son style manquait d'élégance et de distinction. Je l'excusais par l'éducation qu'il avait reçue et je m'obstinais à trouver dans chaque phrase un esprit naturel et une passion qui excusait tout.

— Il n'a pas l'habitude d'écrire, me disais-je, mais comme c'est senti!

Tout était réglé entre nous, je n'attendais plus que l'annonce de son arrivée au milieu de sa tribu pour me mettre en chemin. Ce moment, décisif dans ma vie, ne m'effrayait pas. C'était le commencement de ma liberté et de mon bonheur; j'avais bien quelques regrets, mais l'idée fausse par laquelle j'étais dominée les effaçait tous. Je rendais à mon mari ses serments, il pouvait disposer de lui-même, je brisais des liens trop pesants désormais. Je n'avais donc à me reprocher ni duplicité, ni tromperie. Cette assurance m'excusait à mes yeux.

Enfin la lettre arriva. Quand elle me fut remise un tremblement me saisit. Mon passé et mon avenir se dressèrent devant moi, je sentis tout ce qu'il y avait de sérieux dans cet instant si attendu. Mon bon ange sans doute étendit son aile sur ma tête et peut-être aurais-je été sauvée si j'avais trouvé une main pour me soutenir. En voyant Ernest au dîner, les regards que je fixais sur lui étaient empreints d'une si profonde tristesse apparemment qu'il me dit en me tendant la main :

— Vous me faites mal, Odile, qu'avez-vous donc, au nom du ciel?

— Mon ami, répondis-je, les yeux pleins de larmes, je vous aime plus que je ne le croyais, voilà tout.

Il sourit alors.

— Oh! ce sont toujours nos chimères! cela se passera.

Il me rendit mon courage, par ces paroles. Pourquoi donc les bonnes inspirations n'arrivent-elles jamais à propos?

Le soir, retirée dans ma chambre, j'écrivis les deux lettres suivantes :

« — Je devrais vous écrire à genoux, Ernest, car je » suis bien coupable, car je reprends ce que je vous avais » donné sous les yeux de mon père, je reprends ma vie, » qui vous appartient, je romps cette union formée sous » des auspices si favorables, et maintenant si loin de » nous. Pardonnez-moi et que mon souvenir ne vous » reste pas amer. Le fardeau est trop lourd, je le dépose; » si vous aviez voulu le partager avec moi, je serais » forte. Rappelez-vous nos conversations à ce sujet, il » fallait ou vous tromper ou faire ce que je fais aujour- » d'hui, je n'hésite pas. Au moins vous serez libre et » vous pourrez disposer de votre avenir. Ne m'oubliez » pas tout à fait, je vous en conjure, car je vous aime, et » tant qu'il me restera une étincelle de vie, je vous aimerai » de la même manière. J'ai le cœur déchiré en songeant » à notre passé, à tout ce que nous devions avoir de » bonheur. La faute en est à tous les deux si nous l'a- » vons perdu. J'ai des idées trop folles pour accepter les » vôtres, et peut-être avez-vous mis trop de raison à tra- » vers ma folie. Je ne pouvais plus être même tranquille » ainsi, il vaut donc mieux en finir de cette existence.

» Adieu, mon ami, je résume dans un dernier embrasse-
» ment tout ce que je vous porte de tendresse et de dé-
» vouement véritable. Adieu, nous ne nous reverrons
» plus en ce monde. Priez pour moi, priez pour que je
» ne sois pas jugée selon mes actions, mais selon l'irré-
» sistible ascendant qui m'entraîne. Adieu, adieu. »

La seconde lettre, adressée à Wilfrid, ne contenait que ces mots :

« — Je ne cherche pas à m'excuser, mon cousin, je
» suis coupable ; je le suis beaucoup, car je vous afflige.
» Mais, vous me connaissez bien, priez M. de Montagre
» de vous raconter ce qui s'est passé entre nous depuis
» quelques mois, vous verrez que je ne pouvais pas le
» supporter davantage et vous me pardonnerez. Pensez
» souvent à votre compagne d'enfance, Wilfrid, à cette
» pauvre Odile qui vous doit tant de reconnaissance et
» d'affection. Soyez heureux avec votre chère Adrienne,
» si raisonnable et si bonne. Pourquoi ne vous ai-je pas
» crus tous les deux ? Adieu, à vous aussi, à vous plus
» qu'à personne je dirai : Priez pour moi ! »

Trois jours après on trouva sur le bord de la rivière, près de Neuilly, un châle et un manteau qui m'appartenaient, et tous les journaux insérèrent cet article :

« Hier matin des pêcheurs ont ramassé presque dans
» la Seine, des effets qui ont été reconnus, par M. le
» marquis de Montagre, pour appartenir à madame sa
» femme. On a fait de vaines perquisitions, l'on n'a pu
» retrouver son corps. Tout porte à croire cependant que

» madame de Montagre a péri victime d'un attentat in-
» connu. Quelques témoins bien informés prétendent que
» cette dame, atteinte d'une maladie nerveuse, a mis fin
» à ses jours, dans un accès d'aliénation mentale. Cette
» jeune femme était, de l'avis de tous ceux qui la con-
» naissent, une des personnes les plus remarquables de
» tout Paris par son esprit, ses talents et sa beauté. Sa
» famille est inconsolable. »

DEUXIÈME PARTIE

I

Voici simplement ce que j'avais fait :

Le jour fixé pour mon départ j'étais montée dans ma voiture, je m'étais fait conduire à Neuilly, très-ostensiblement, avec une permission de visiter le parc. Je laissai mes chevaux et mes gens à l'auberge et j'allai seule me promener. A six heures, je m'embarquais dans le courrier, pendant que l'on m'attendait à Neuilly et à Paris. Mes traits couverts d'un voile et déguisés par un *tour* bien plus foncé que mes cheveux, étaient méconnaissables. J'avais un passe-port sous le nom de madame Hartemann; je l'avais en effet acheté à une pauvre Allemande, qui retournait dans son pays, et à laquelle je donnai une assez forte somme, afin de la mettre à l'abri du besoin. Elle était partie depuis plus de quinze jours, la fraude devenait impossible à découvrir. L'allemand étant ma langue presque maternelle, je ne craignais pas d'être démentie. Pour plus de sûreté, je feignis de n'entendre pas le français.

J'emportais dix mille francs. Un testament en forme, laissé par moi avec les deux lettres, annonçait que j'avais disposé de cette somme empruntée, comme je l'ai dit, à Wilfrid. Je voulais surtout éviter qu'on la cherchât. J'avais pour compagnon de voyage dans la malle, un jeune officier et un gentilhomme du Midi. Ils essayèrent de lier conversation avec moi, je leur répondis en allemand, ils se regardèrent d'un air désappointé et ce furent toutes les relations que nous eûmes ensemble jusqu'à Marseille, excepté les égards de politesse auxquels ils ne manquèrent jamais.

Je ne saurais vous exprimer ce qui se passa en moi pendant ce voyage. Le sentiment qui me domina fut l'étonnement et la crainte. Je n'étais pas habituée à me trouver ainsi sans protecteur, je tremblais à l'idée d'un accident, ou d'une circonstance qui me mettrait en face d'un danger quelconque. Forcée de me servir moi-même, de m'occuper de mes arrangements de route, moi accoutumée à ne me mêler d'aucune des choses usuelles, je ne comprenais pas comment je trouverais la force d'aller jusqu'à la fin. Le mutisme que je m'étais imposé devenait à chaque instant plus difficile. D'autant mieux que mes compagnons, ne se croyant pas compris, se permettaient les anecdotes les plus légères et les plus scandaleuses, et les termes à l'avenant.

Mais aussi, lorsque je me livrais à mes idées, que de doux rêves! quelle réception m'attendait! quel amour allait me récompenser de mes sacrifices! Les belles nuits à regarder le ciel d'Afrique, à contempler les astres! Quelles courses dans le désert! quelles émotions à l'aspect de l'Atlas! Et les dangers à braver, les combats, les marches forcées, les tentes reployées subitement devant

l'ennemi. Puis je sauvais la vie de Raphaël, de ce héros, égal à tout ce que les romanciers ont inventé de plus sublime. J'étais blessée à sa place, ces souffrances avaient une volupté indicible. Mon cœur battait à ces pensées, mon sang coulait plus vite; je me sentais revivre et je regardais en pitié ces pauvres deux cent mille livres de rente, ces succès du monde, enfin tout ce que je laissais derrière moi, excepté peut-être le manoir paternel, Wilfrid et ce petit château ruiné où avait commencé ma folie.

Nous approchions de Marseille; aucun incident n'avait troublé notre voyage. Je voyais déjà les clochers de la ville, lorsque l'on annonça le départ presque immédiat d'un bâtiment pour l'Algérie. C'était un coup du sort, j'en remerciai Dieu et je me hâtai d'en profiter. Mon passage fut promptement retenu. Je me reposai quelques heures, et l'on vint me chercher pour me conduire au port. Un coup d'œil jeté sur les gens qui s'y trouvaient me prouva que je n'y connaissais personne. Je pris dès lors le rôle d'une Allemande parfaitement francisée et j'acceptai toute la responsabilité de cette position.

Les premières heures se passèrent à s'observer. Moi je regardais la mer, que je n'avais jamais vue, et j'y puisais de nouvelles sources d'exaltation. Parmi les passagers, un jeune homme d'une charmante tournure et d'un agréable visage sembla m'examiner plus particulièrement. Il s'assit à côté de moi sur le pont, et m'adressa plusieurs questions banales, auxquelles je répondis aussi poliment et aussi laconiquement qu'il me fut possible.

— La mer est bien grosse, madame, nous aurons une rude traversée. Seriez-vous malade?

— Non, monsieur, je vous remercie.

— Vous allez à Alger?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes Française?

— Non, monsieur, je suis Allemande.

— Vous voyagez seule?

— Oui, monsieur, mes amis m'attendent en Afrique.

— Est-ce la première fois que vous y allez?

— Oui, c'est la première et la dernière, je suppose.

— Vous vous fixez dans quelque colonie?

— Je l'espère bien, j'en suis sûre.

Je prononçai ces mots avec tant d'ardeur qu'il me regarda étonné.

— Lorsque vous y aurez passé quelque temps, vous ne parlerez peut-être pas ainsi, reprit-il.

— Vous connaissez ce pays, monsieur?

— Oui, madame, j'y vais presque tous les ans depuis la conquête.

— Vous êtes militaire?

— Non, madame, je suis un Espagnol, banquier à Marseille, et je fais beaucoup d'affaires avec l'Algérie; c'est un triste lieu.

— Quoi! ce beau ciel, ces palmiers, ces gigantesques montagnes?

— Tout cela, madame, est superbe dans un tableau. Il faut voir et surtout habiter ces côtes pour les apprécier. Certes la nature n'a pas été avare de ses magnificences, mais les Européens ont peine à s'accoutumer à la chaleur, à la couleur des murs et surtout aux Arabes.

— Sont-ils donc si méchants?

— Ils sont atroces, même ceux que nous croyons avoir civilisés. Monsieur votre mari a une place dans quelque administration?

— Non, monsieur, répondis-je embarrassée, il est propriétaire.

— J'entends, et pour vous faire venir dans son habitation, il vous a promis l'Eldorado. Les colons n'en font pas d'autres.

— Vous croyez donc qu'il m'a trompée? demandai-je avec un battement de cœur.

— Sans aucun doute, continua-t-il en riant, et cela ne m'étonne pas. J'y ai été pris comme vous.

Je n'osai pas l'interroger davantage en ce moment, dans la crainte de lui laisser deviner mon émotion; mais je me promis de reprendre la conversation un peu plus tard, lorsque je me serais assez dominée pour aborder de sang-froid un sujet si intéressant pour moi.

Rien ne lie comme le voyage. Cette communauté d'intérêts, de désirs, rapproche mieux qu'un séjour de six mois dans une ville. Le second jour après notre départ, l'Espagnol et moi nous causions familièrement. Il s'était institué mon protecteur par un accord tacite. Je me plaçais près de lui à table, c'était lui que je chargeais de mes réclamations au capitaine, et, comme la mer était mauvaise, il cherchait à me guérir d'une crainte que je n'avais pas.

Le soir, nous étions restés en haut, lorsque tout le monde dormait déjà dans les chambres. Malgré le vent, la nuit était belle; nous avions entrepris une discussion presque philosophique; je tâchai de le conduire sur le terrain où je voulais marcher, j'y réussis avec très-peu de peine.

— Je vous le disais hier, madame, vous qui craignez tant les déceptions, vous allez en chercher une foule.

— Je ne le croirai jamais, monsieur.

— Si vous n'êtes pas pressée de vous coucher, je vous raconterai ce qui m'est arrivé à mon premier voyage.

— Je vous écoute avec tout l'intérêt possible.

— Je vous prie d'abord, madame, de ne pas vous moquer de moi, car je vais vous paraître bien extravagant sans doute.

— Soyez tranquille, je comprends tout.

— Eh ! bien, madame, lorsque les Turcs furent chassés de la Barbarie par l'armée française, j'étais à Malaga, ma patrie, fort jeune, fort indépendant, rêvant les aventures presque comme don Quichotte, et voulant à tout prix satisfaire ma fantaisie de chevalier errant. J'avais quelque fortune, pas de famille, rien ne me retenait, je partis.

» Mon premier but fut le voyage d'Alger. Je comprenais à merveille que sous très-peu de temps cette ville perdrait sa physionomie originale; que, pour la voir dans toute sa beauté, il était nécessaire de se hâter : sans doute la civilisation, le commerce, arriveraient à la suite des vainqueurs, et les provinces d'Afrique ressembleraient à toutes les provinces.

» J'arrivai donc, l'esprit plein des romans moresques, où de belles femmes s'éprenaient des jeunes Européens, où elles s'exposaient à la mort pour les rapprocher d'elles, où elles étaient couvertes de brocart d'or et de diamants; puis venaient les danses enivrantes, les jets d'eau, les eunuques, enfin tout l'attirail de la poésie et de l'amour oriental, dont j'étais avide. Je ne songeais qu'à cela.

» Le premier coup d'œil jeté sur la ville et sur ses murailles blanches et nues me découragea presque. A peine si quelques arbres interrompaient l'uniformité

de cette teinte. La Casauba, si vantée, me parut une grange, et je fus sur le point de repartir. Les enthousiastes se découragent aussi facilement qu'ils s'excitent. Pourtant je restai.

» Le hasard me fit rencontrer à mon auberge un juif qui s'ennuyait, et qui ne demandait pas mieux que de me mettre au fait du pays. Il me raconta mille histoires plus extraordinaires les unes que les autres, m'assura que les femmes étaient délicieuses et très-portées pour les Européens, et que d'ici à très-peu de temps je devrais en acquérir la certitude.

» — Tourné comme vous l'êtes, elles vous remarqueront, et fiez-vous à elles pour trouver le moyen de vous le faire savoir.

» En effet, une semaine s'était à peine écoulée lorsque je reçus une lettre, écrite en pur castillan, d'un style très-élégant et très-correct, par laquelle on me demandait de me trouver le soir à neuf heures près d'une mosquée désignée, et que là, si je n'avais pas peur, il me serait révélé un important mystère.

» Ma joie fut extrême. Je courus chercher mon juif, et je le consultai sur cette *grande aventure,* ainsi que le dit notre Cervantes.

» — Je vous l'avais prédit, s'écria-t-il, c'est quelque belle Turque qui va vous aimer à la rage.

» — Que faut-il faire?

» — Aller au rendez-vous, vous laisser guider par le messager qu'on vous enverra, être fidèle et discret, tout ira à merveille.

» — Est-il nécessaire d'être armé?

» — Vous ferez bien, on doit être prêt à tout en ce pays.

» Les heures se traînèrent jusqu'à la nuit, pourtant je les occupai en rêves d'or, que la réalité, quelque magique qu'elle fût, ne pouvait pas égaler. A huit heures je me promenais, ainsi qu'on me l'avait demandé, et j'attendais.

» L'horloge sonna; au neuvième coup, on me frappa sur l'épaule.

» — Vous êtes exact, c'est bien, il vous en sera tenu compte.

» Je me retournai et je vis en face de moi une vieille femme, en costume du pays; elle me parlait espagnol, avec un léger accent, néanmoins.

» — Vous êtes bien le seigneur Rodolphe de Carvales?

» — Oui, c'est moi.

» — Vous êtes de Malaga?

» — Sans doute.

» — Vous vous rappelez probablement la señora Carmen del Pinto?

» — Si je me rappelle Carmen!

» — Eh bien! c'est elle qui vous a écrit.

» — Elle! à Alger! c'est impossible, elle est à Cadix.

» — Elle est à Alger, elle y est esclave, enfermée, dans la position la plus critique, et elle compte sur vous pour sa délivrance.

» — La lettre n'était pas de son écriture, repris-je par un reste de défiance.

» — Elle l'a dictée, je l'ai écrite

» — Comment sait-elle que je suis ici?

» — Elle vous a aperçu dans la rue.

» — Ne puis-je la voir?

» — Pas aujourd'hui, demain, si vous me donnez votre parole que vous la sauverez.

» — Je vous la donne, parlez maintenant.

» — Demain, à cette même heure, soyez ici. Je vous conduirai dans une maison voisine de la nôtre. De la terrasse vous pourrez parler à Carmen, il serait impossible en ce moment de vous introduire chez elle.

» — Je viendrai. Assurez Carmen qu'elle peut compter sur moi à la vie et à la mort.

» — C'est bien.

» — Ne m'expliquerez-vous pas comment elle se trouve ici, elle que j'ai laissée entourée de sa famille?

» — Elle vous l'expliquera elle-même. A présent séparons-nous. Gardez le silence avec tout le monde, ne faites pas la moindre démarche imprudente, ne cherchez pas à me suivre, rentrez dans votre auberge, et attendez à demain; sans cela vous n'en saurez jamais davantage.

» Cette menace suffit pour me décider à obéir. Tout était excité à la fois chez moi : ma curiosité, mon désir, car cette jeune Carmen avait eu mon premier amour. Des circonstances nous séparèrent, mais je pensais toujours à elle; et jusqu'ici rien ne m'avait dédommagé de sa perte. La seule infraction que je me permis à ce qui venait de m'être ordonné, ce fut une confidence à mon juif; j'avais trop besoin de ses conseils pour lui rien cacher.

» — Allez prudemment, me répondit-il, ne vous engagez pas dans des entreprises dangereuses. Vous savez que le gouvernement français a garanti aux naturels le libre exercice de leurs coutumes et de leur religion. Vous ne seriez pas soutenu, croyez-moi. Je vous aiderai autant que je pourrai, mais ne me compromettez pas.

» Je promis la prudence la plus entière, et je ne songeai plus qu'à ce qui m'était annoncé pour le lende-

main. La position de Carmen me déchirait le cœur. Tout mon être se révoltait à l'idée des outrages auxquels elle était en butte. Elle! la belle jeune fille chrétienne, esclave d'un musulman. Je ne dormis pas de la nuit, je ne pus tenir en place toute la journée; et, comme la veille, je devançai l'heure au rendez-vous.

» La vieille ne tarda pas à se montrer. Elle ne parla pas; mettant un doigt sur ses lèvres, elle me fit signe de la suivre, j'obéis. Nous parcourûmes ces petites rues étroites qui font mille détours, je ne me reconnaissais nullement, et quand on m'ouvrit la porte d'une maison d'assez belle apparence, je n'aurais pas pu dire où elle se trouvait située.

» Un vieux nègre se tenait en bas de l'escalier, il prit un petit flambeau, marcha devant nous toujours en silence, et nous introduisit enfin sur une terrasse, plus élevée que celles qui l'environnaient. Nous dominions de là une partie de la ville; à cette heure on entendait à peine quelque bruit, l'obscurité régnait partout, l'escalier seul brillait d'une vive clarté aux rayons de la lune; je fus frappé de ce spectacle.

» — Elle va venir, me dit tout bas la duègne. Asseyez-vous, et tâchez de vous laisser voir le moins possible.

» Je jetai un coup d'œil autour de moi. La terrasse la plus près était encore à une certaine distance, et il était impossible d'aller de l'une à l'autre. Carmen ne pouvait donc s'échapper par là, ni moi la rejoindre, la défendre, la sauver. Mais elle allait venir, m'avait dit sa servante, et cette idée seule m'occupa.

» Après un quart d'heure d'attente, le frôlement d'une robe de soie sur cette terrasse que j'avais remarquée, m'avertit de son approche. En effet, je vis bientôt une

femme voilée, selon la mode du pays, c'est-à-dire dont les yeux seuls paraissaient. Ces yeux noirs, admirables, ces yeux espagnols brillaient comme des étoiles dans cette nuit lumineuse. Pouvais-je les méconnaître, même de loin? Je me mis à genoux près de la balustrade en tendant les bras vers Carmen.

» — Est-ce donc bien vous? lui dis-je.

» — Oui, c'est moi, répondit une voix douce à travers les mousselines qui couvraient l'esclave depuis les pieds jusqu'à la tête. C'est moi, bien malheureuse et vous aimant toujours.

» — Comment êtes-vous ici? Qu'y faites-vous?

» — Parlez bas, interrompit-elle, si on vous entendait, tout serait perdu. Ce que je fais, vous le voyez, je suis captive. Comment j'y suis? je vais vous le dire.

» — Je ne puis rien comprendre à tout ceci. Vous étiez à Cadix avec vos parents, heureuse et tranquille, et nous ne sommes plus au temps où les pirates enlevaient les jeunes filles pour les aller vendre au marché.

» — Aussi n'ai-je pas été vendue. Voilà ce qui s'est passé : Ma mère recevait chez elle une foule d'étrangers de toutes les nations; un jeune Arabe, envoyé en Europe par sa famille, afin de terminer une éducation tout en dehors de celle que l'on reçoit ordinairement en Afrique, devint amoureux de moi. Il ne pouvait être question de mariage entre nous, vous le comprenez. Il ne pouvait encore moins être question d'autre chose, d'après mes principes et ma religion. Hussein le comprit, aussi n'essaya-t-il ni l'un ni l'autre, dans la crainte de m'effaroucher, mais il gagna nos domestiques à prix d'or, et un matin que je revenais de la messe avec ma gouvernante, nous fûmes toutes deux rejointes par un des laquais de

ma mère. Il nous dit de sa part de nous rendre au port, où notre chaloupe nous conduirait près d'elle. Pendant mon absence, elle avait accepté un déjeuner à bord d'un vaisseau marchand monté par un de nos commensaux les plus assidus.

» Je ne fis aucune réflexion, je suivis le laquais. Ma mère, vous le savez, fort jeune encore, aime le plaisir avec ivresse, c'était tout à fait dans ses habitudes; je ne doutai pas un instant; d'ailleurs je n'avais aucun soupçon, pourquoi aurais-je douté? Nous trouvâmes la chaloupe, les rameurs; le domestique nous accompagna; cinq minutes après, nous étions sur le pont de la *Sainte-Cécile*, joli brick, portant le pavillon espagnol.

» Je cherchai ma mère des yeux.

» — La señora est dans la cabine, elle va venir, me dit un vieux matelot.

» — Ne puis-je l'aller joindre?

» — Non, elle a prié qu'on l'attendît ici.

» Je me promenai avec ma gouvernante, regardant la mer et les voiles du vaisseau, qui s'enflaient au vent.

» — Nous sortons du port, m'écriai-je.

» — Oui, on va déjeuner en pleine mer, afin de jeter le filet.

» Malgré moi je conçus de la défiance.

» — Avertissez ma mère que je suis là, je vous en prie, ajoutai-je.

» — Elle le sait, elle va venir.

» — Mais je voudrais la voir, ou bien le capitaine.

» — Tout à l'heure.

» Je n'en obtins pas davantage. Plus d'une demi-heure se passa, le vaisseau marchait toujours, enfin nous perdîmes la terre de vue; la patience m'échappa, je me précipitai vers l'escalier.

» — Ma mère! ma mère! m'écriai-je.

» Hussein parut en ce moment.

» — Où est ma mère? lui dis-je.

» — Venez, señora, je vais vous conduire à la cabine.

» Nous y entrâmes, il ne s'y trouvait personne.

» — Je veux voir ma mère, où est-elle?

» Il me fit asseoir de force, et se jetant à mes pieds, il m'avoua sa ruse, son amour; il m'avoua que j'étais en sa puissance, et que nous voguions vers Alger, sans que personne au monde pût m'arracher de ses bras, puisque personne ne se doutait de ses projets et de notre départ. Vous jugez de mes cris, de mon désespoir. Tout fut inutile. Depuis lors je suis ici, bien traitée par Hussein, mais malheureuse de son odieux amour et de ma liberté perdue. Je vous ai aperçu l'autre jour dans la rue, j'ai mis mon espérance en vous. Vous me sauverez, n'est-ce pas, Rodolfo? vous me sauverez.

» — Oui, je vous sauverai, m'écriai-je. Mais comment faut-il faire?

» — Attendre quelques jours encore, et puis vous m'apporterez un soir des habits européens, vous les jetterez sur cette terrasse. Hussein doit aller passer une semaine à Constantine. Pendant ce temps, je serai moins surveillée. D'ici là, vous pourrez revenir toutes les nuits ici, nous nous verrons du moins, nous parlerons de nos douleurs, cela nous rendra le courage et l'espérance. Maintenant retirez-vous, il ne faut pas risquer la moindre imprudence, ce serait tout perdre. N'oubliez pas l'infortunée Carmen, qui vous aime toujours.

» Je ne vous raconterai point nos entrevues suivantes, elles se ressemblèrent toutes et chacune d'elles me laissa plus enflammé. Cependant, malgré mon aveugle con-

fiance, je trouvais mon amie bien changée. Ce n'étaient plus ces élans d'enthousiasme poétique qui signalaient jadis nos rêveries amoureuses. Carmen ne parlait plus de la Vierge avec cette dévote superstition si touchante dans les jeunes filles, elle ne récitait plus de vers, elle ne chantait plus de chansons, elle ne tressait plus de couronnes, et un soir que je lui jetai un bouquet, au lieu de le placer sur son sein en rougissant, elle en cassa les fleurs, qu'elle envoya sur les balcons voisins.

» — C'est le malheur qui m'a ainsi décolorée, répondait-elle à mes observations, je ne suis plus une enfant romanesque, mais une femme désespérée.

» Cette raison me parut bonne, et il me fallut bien m'en contenter.

» Le jour fixé pour le départ arriva enfin. J'avais acheté d'avance les vêtements nécessaires, je devais ensuite conduire Carmen à un capitaine de vaisseau, auquel j'avais confié de la vérité ce qu'il était nécessaire qu'il sût; il se chargeait de la déposer à Cadix. Elle m'avait défendu de l'y suivre, voulant d'abord préparer sa famille à consentir à notre union; elle espérait la toucher davantage par cette séparation volontaire.

» Ceci me parut étrange, néanmoins je me soumis, j'étais amoureux et je croyais aveuglément. Je fis ce qu'on m'ordonnait. Je ne me permis pas même une réflexion, et lorsque tout eut réussi heureusement, lorsque je tins le bras de Carmen dans l'obscurité des rues de la ville, je n'osai pas même lui demander un baiser pour récompense : il est difficile d'être plus niais.

» Au détour d'une rue nous trouvâmes mon juif embusqué par moi.

» — Confiez-moi madame, me dit-il, et allez au café

comme d'habitude. Si on découvre quelque chose, il faut qu'on vous y ait vu, afin que vous puissiez nier. Demain vous vous verrez à votre aise dans la matinée, soyez prudent jusqu'au bout, songez que votre bonheur en dépend.

» J'eus bien de la peine à y consentir, mais le juif, mais la vieille, mais Carmen elle-même, me suppliaient tellement de me soumettre à la nécessité, que je cédai bien malgré moi. Carmen me tendit la main, je la baisai, je vis briller ses yeux noirs à travers son voile, mais elle ne le leva pas, elle ne me montra pas ses traits, et le juif l'entraîna bientôt loin de moi. Je la suivis du regard tant que je pus l'apercevoir; lorsqu'elle eut disparu, un froid mortel se glissa dans mon âme, et je pris machinalement le chemin du café, sans savoir presque où je me rendais.

» En rentrant chez moi à minuit, je trouvai sur ma table une lettre à mon adresse, une lettre de la même écriture que la première; c'était de Carmen, je brisai l'enveloppe et je lus :

« Beau chevalier errant, on vous a servi selon vos » goûts, et vous n'avez pas à vous plaindre, vous avez » délivré votre Carmen enchaînée, et la Carmen que » vous avez délivrée vous remercie. Elle vogue à pré- » sent vers sa patrie. Quant à l'autre, tranquillisez-vous : » elle n'a quitté ni Cadix, ni sa mère; elle est toujours » digne de vos chastes embrassements et peut être votre » femme, si cela vous convient à tous les deux et qu'elle » n'en ait pas épousé un autre. En vous quittant et pour » récompense, je vous laisse un conseil : Ne soyez pas » si crédule et ne comptez pas vos affaires à tout le

» monde. Si vous n'aviez pas dit au juif vos anciennes » amours dans tous leurs détails, nous n'aurions pas » songé à cette comédie, et vous n'auriez pas payé lar- » gement la fuite de trois personnes légèrement brouil- » lées avec la justice de ce pays. Je suis simplement une » gitana de Gibraltar, je n'ai jamais vu la noble señora » del Pinto, et je souhaite bien du bonheur au chevalier » don Quichotte de Carvales. »

» Si la maison me fût tombée sur la tête, je n'aurais pas éprouvé une impression semblable. Il y avait quelque chose de si amèrement moqueur dans tout ceci que j'aurais dû en rire. Je n'en eus pas le courage. Je ne pensai que bien secondairement à l'argent volé, quoiqu'il ne me fût pas agréable de perdre une somme assez forte, surtout en Afrique, où je ne connaissais personne. J'eus au moins le bon esprit de ne pas me plaindre et de m'épargner des quolibets inutiles. La gitana ne m'avait pas trompé dans sa lettre; le juif, son complice, avait tout conduit sur mes folles paroles; et j'avais été victime d'une habile comédie.

» La véritable Carmen était à Cadix: Cette aventure me rendit tout mon amour. J'allai la rejoindre et elle est maintenant ma femme. Nous sommes fixés ensemble à Marseille, et je vais souvent à Alger pour mes affaires, mais je me défie de tout dans cette ville. On y arrive avec des illusions et on les perd une à une. Les femmes voilées sont la véritable personnification du pays. Couvertes, elles paraissent adorables, on rêve de belles amours, de piquantes aventures. Lorsqu'on les voit, ce sont presque toujours des visages fort ordinaires, aucun esprit, pas la moindre instruction, au total les créatures

les plus vulgaires du globe. Vous comprenez qu'il y a pourtant des exceptions.

» Je crains, madame, que les déceptions les plus cruelles ne vous attendent aussi là-bas. La fable des bâtons flottants est une des plus grandes vérités qui aient été dites. »

Je vous ai raconté cette petite histoire de l'Espagnol, mon cher Raoul, afin que vous sachiez bien que les avertissements ne m'ont pas manqué, et que je ne pourrais, sans ingratitude, accuser la Providence de m'avoir laissée seule en face de cette épreuve. J'eus en ce moment, je dois l'avouer, une sorte d'hésitation, un regret, presque un remords. L'image de Raphaël chassa tout cela comme le soleil chasse les nuages, je dévorai par mes désirs l'espace qui nous séparait encore, et lorsque j'aperçus les côtes d'Afrique j'oubliai tout ce qui n'était pas lui.

En arrivant, je le découvris parmi ceux qui nous attendaient, plutôt avec le cœur qu'avec les yeux. Je m'élançai vers lui, je lui tendis la main, le cœur palpitant, prête à me trouver mal de joie et d'émotion. Il me reçut le sourire sur les lèvres et le visage animé d'une gaieté bruyante.

— Vous voilà? me dit-il; avez-vous eu le mal de mer?

Rodolfo de Carvales passait près de nous, il se retourna vivement, et son regard me disait :

— Quoi! c'est là celui que vous venez chercher! je vous avais prévenue, les déceptions commencent déjà.

II

Je détournai la tête devant ce regard. Ma conscience en murmurait la signification, et je ne voulais pas l'entendre.

— Vous allez bien, Odile? continua Raphaël, vous pouvez me suivre?

— Je puis vous suivre partout, répondis-je en m'appuyant sur son bras.

— Vous trouverez votre logement prêt, j'espère que vous y serez passablement.

— Allons-nous donc rester à Alger?

— Non, non, deux jours seulement, j'y suis retenu par le général; baissez votre voile, je vous en prie.

— Vous avez raison, il peut se trouver ici quelqu'un de ma connaissance.

— Et puis, il faut commencer à prendre les mœurs arabes, nous ne montrons pas nos femmes.

J'eus un éclair de joie indicible, il était jaloux! Si vous saviez, mon enfant, combien une femme qui aime est heureuse de la jalousie de son amant! Non pas de cette jalousie qui se réveille chez tout le monde, lorsqu'elle est motivée, mais de cette jalousie sans raison, qui craint sans savoir pourquoi, ces mots qui échappent au cœur et qui montrent la peur de n'être pas assez aimé; ces précautions pour empêcher un regard indiscret d'effleurer la femme chérie, ces colères lorsqu'on

soupçonne qu'une pensée vous a été ravie, ces bouderies adorables qui ne veulent rien demander et qui exigent la réparation d'un mot cruel, enfin, tous ces riens du cœur qui vous en disent plus que de longues phrases. Je ne crois pas que l'amour des hommes ait assez la délicatesse des nuances pour apprécier comme nous ces *petites choses*.

Je ressentis ce que je viens de vous exprimer, seulement parce qu'il me priait de cacher mes traits; je suis sûre qu'il ne s'en douta pas.

Nous marchions, un ou deux Arabes portaient mes effets devant nous. Il était sept heures du soir, il faisait seulement une faible clarté. Nous nous taisions. J'étais étonnée de ce que je voyais autour de moi, la couleur du ciel surtout me paraissait changée. Je me demandais si je ne rêvais pas, ou si tout ceci n'était pas une décoration d'opéra.

— J'ai, pour vous servir, des Nubiennes, chère Odile, ce sont les plus belles négresses qu'on puisse voir.

— Je ne tenais pas à les avoir si belles, répliquai-je en souriant.

— Mais j'y tenais pour vous, moi, je veux vous donner tout ce que je puis imaginer de plus beau, n'êtes-vous pas reine?

Ce compliment me parut marqué au coin de l'esprit le plus fin, et du goût le plus recherché.

— Serons-nous bientôt arrivés? j'ai besoin de repos.

— Du repos! reprit-il en me regardant d'un air étonné, et vous me dites cela, à moi?

— Sans doute, ne le comprenez-vous pas, après une traversée si fatigante?

— Quoi! votre premier besoin n'est pas de me voir, moi que vous venez chercher de si loin?

Il y avait là une tendresse inquiète, qui me charma de plus en plus.

Nous arrivâmes enfin à la maison où on nous attendait. Il entra le premier, je le suivis avec une sorte de crainte. Cette habitation ressemblait si peu aux nôtres!

Avant d'aller plus loin, cher Raoul, je dois vous prévenir d'une chose, c'est que je ne vous ferai aucune description ni des mœurs ni des paysages. Ce n'est pas là ce que vous désirez savoir, c'est mon histoire, et j'ai toujours trouvé dans les histoires des autres que ces épisodes m'ennuyaient considérablement. Vous pourrez, quand il vous plaira de le faire, consulter les voyages qui ont été écrits sur ces contrées, vous pourrez interroger les gens qui ont été en Afrique pour voir et pour apprendre. C'est ici l'analyse de mes sentiments que je trace, c'est le récit de mes aventures que vous lisez, ne m'en demandez pas davantage. Je ne fais point un livre, j'écris sous la dictée de mon cœur.

On m'introduisit dans une grande pièce, meublée selon l'usage africain, et là, les esclaves dont *il* m'avait parlé m'attendaient. On me les présenta par leurs noms.

— Comment me ferai-je comprendre d'elles? Savent-elles le français?

— Je vous servirai d'interprète, et d'ailleurs vous apprendrez leur langue avec le temps.

— M'ont-elles préparé une chambre... un lit?

— Tout est là, mais vous ne songez pas encore à dormir, Odile, n'est-ce pas? regardez ces costumes, ils sont faits pour vous, je suis impatient de vous les voir revêtir, que vous allez être belle ainsi!

— Vraiment ! répliquai-je à moitié souriante, ce sont là de magnifiques étoffes. Quoi ! vous voulez que sur-le-champ...

— Je vous en prie. Il me semble qu'ainsi vêtue, vous n'êtes pas complétement à moi. Cet habit de votre pays vous le rappelle, et il faut l'oublier à présent.

— Laissez-moi donc alors aux mains de mes femmes, je suppose qu'elles n'ont pas besoin de vos conseils.

Il sortit en me baisant la main. Les négresses commencèrent à parler entre elles très-vite et très-bas. Le résultat fut mon introduction dans une pièce voisine, où on m'administra une sorte d'étuvée dont je me serais passée volontiers, mais qu'il me fallut subir. Ensuite on m'affubla d'une chemise de gaze très-claire à longues et larges manches, puis une culotte dont la largeur me surprit, et qui ne descendait qu'au genou ; par là-dessus on me fit placer un gilet excessivement court et étroit, puis un cafetan, sous lequel paraissaient les manches de ma chemise ; on natta mes cheveux en deux, et on les laissa tomber sur mes épaules, après les avoir partagés sur mon front. Cet accoutrement, composé des brocarts d'or et d'argent les plus magnifiques, n'avait aucune grâce et me semblait abominable. On voulait le couronner par une grande coiffure en argent doré, ressemblant par la forme à un bonnet de Cauchoise, et par la matière à une truelle à poisson découpée; mais je me révoltai, et je me trouvai assez ridicule comme cela.

Raphaël revint dès qu'on le rappela. Il poussa des cris de joie, resta en extase, et me conjura de souper ainsi avec lui.

— Il me semble que je vais aller au bal costumé, ré-

pondis-je, je ne m'accoutumerai jamais à cet attirail.

— Avez-vous essayé les voiles?

— Non.

— Laissez-vous les mettre, vous ne le savez pas encore.

On me couvrit le visage et le front d'une mousseline très-fine, drapée en plusieurs doubles; mes yeux seuls paraissaient, là-dessus se mettait encore un voile épais qui m'enveloppait tout entière.

— A présent voilà bien la vraie femme de ces contrées, voilée pour tous, excepté pour son mari.

— Si on ne vous aimait pas tant, ce serait là un cruel sacrifice.

— Ici ce n'est point un sacrifice, c'est un devoir, répliqua-t-il un peu sèchement.

— Je suis encore trop Française pour comprendre cela.

On nous avertit que le souper était servi, nous nous mîmes à table. Je tombais de sommeil, bien plus que de faim; néanmoins l'étrangeté du service, celle des mets, éveillèrent ma curiosité et mon appétit.

— Comment, dis-je à Raphaël, n'avez-vous pas un seul domestique français?

— J'aime mieux les Arabes, un Français ici ne me servirait à rien.

— Je serais bien heureuse d'en avoir un.

— Quand nous serons chez nous, cela ne se pourra pas.

— Et pourquoi?

— D'abord, parce qu'aucun Français ne s'accoutumerait à notre existence, et puis dans la tribu cela ferait un mauvais effet.

— N'en parlons plus alors.

Tout ce que j'entendais, tout ce que je voyais me semblait si extraordinaire que j'en croyais à peine mes yeux et mes oreilles. Raphaël n'ôtait pas son regard du mien, il me comblait de soins, il était charmant enfin, charmant comme un homme qui n'a rien obtenu encore. Moi, je l'aimais avec une exaltation croissante. J'étais complétement entrée dans le pays des chimères. Toutes les miennes se réalisaient. Je contemplais ce beau visage, ce luxe oriental, ces fruits des tropiques, tout, jusqu'à mon propre costume, me rappelait à ma position si singulière et si inattendue.

Nous quittâmes la table pour entrer dans ce que j'appellerai le salon. Une pile de coussins était jetée négligemment près de la fenêtre, donnant sur la mer; je m'y assis, Raphaël vint près de moi.

— Quel beau ciel! quel admirable spectacle! dis-je en examinant ce panorama superbe qui se déroulait à mes pieds.

— Oui, me dit-il, cela est magnifique, mais je vous aime trop, Odile, pour regarder autre chose que vous.

— Mon ami! Raphaël! je vous aime, et je vous l'ai prouvé par tout ce que mon amour a pu faire.

— Ne me comprenez-vous pas, Odile? ne concevez-vous pas mon impatience?

— Que voulez-vous de plus, Raphaël?

— Ce que je veux! mais vous le savez. Je veux ce que j'ai le droit d'obtenir, ce qui m'appartient, je veux que vous soyez à moi.

— Raphaël, pourquoi troubler ces instants si purs et si doux par des discussions impossibles?

— C'est moi qui ne vous comprends pas.

— Sans doute vous vous rappelez ce qui a été convenu entre nous?

— Il n'a été convenu qu'une seule chose, c'est que vous m'appartiendrez tout entière.

— J'ai brisé mes premiers liens pour cela, pour en former d'indissolubles avec vous. Aussi cela sera-t-il.

— Et quand, mon Dieu ?

— Au milieu de votre tribu, lorsque j'aurai vu moi-même que vous vous êtes fait aussi libre que moi.

— Quoi ! c'est par défiance que vous retardez mon bonheur?

— C'est parce que je ne veux pas être votre maîtresse, mais votre femme selon votre loi, puisque je ne puis pas l'être selon la mienne.

— N'avez-vous donc pas confiance en ma parole?

— Confiance entière. Cependant je dois attendre. Ne m'en parlez pas davantage, Raphaël, vous connaissez la force de mes résolutions, je ne céderai pas plus aujourd'hui à votre amour et au mien, que je n'ai cédé à Paris aux cris de la conscience. Pour vous je me suis rendue coupable d'une grande faute, il me faut au moins une compensation. Je vous donnerai ma foi et je recevrai la vôtre, dans le désert, en face de Dieu, de la nature; dans ce moment solennel où nous serons entendus du Créateur, il me pardonnera peut-être.

— Je vous quitte, Odile, me répondit Raphaël après un long silence. Je vous quitte, car je ne puis rester ainsi près de vous. Vous exigez le plus affreux des sacrifices, je le ferai, vos volontés sont une loi. Souvenez-vous seulement que je vous ai obéi, c'est tout ce que je vous demande, je hâterai notre départ, puisque c'est hâter mon bonheur.

Il se leva alors et me laissa triste de son absence, triste de contempler seule cette nuit sublime, et ne comprenant pas qu'il eût pu me quitter.

— Est-ce que toutes les pensées terrestres ne doivent pas se taire ici? murmurais-je.

Rien n'est plus loin l'un de l'autre, rien n'est moins fait pour s'entendre qu'une femme exaltée et un homme positif. Le langage qu'ils parlent est si différent!

Je me fis conduire à ma chambre, lorsque je fus lasse de nourrir seule ma pensée. Malgré ma fatigue je ne pus trouver le sommeil. Mon imagination préoccupée ne me laissait pas une minute de tranquillité. Je faisais de Raphaël un Arabe aussi policé qu'Orosmane dans la tragédie de Voltaire. La docilité qu'il avait mise à m'obéir, le respect, la déférence qu'il m'avait montrés m'enchantaient, car il était le maître, il pouvait exiger, il pouvait prendre. N'étais-je pas en sa puissance? Combien d'autres en auraient abusé!

La chaleur m'accablait aussi. Vous ne vous figurez pas cela en France. Ce climat brûlant consume et dévore tout. Dès la pointe du jour je me levai et j'appelai mes esclaves, je leur demandai à prendre l'air, car j'étouffais. Elles se regardèrent et je vis qu'elles ne m'entendaient pas. Je me dirigeai alors vers la porte de la chambre, elles se précipitèrent toutes à la fois pour m'empêcher de sortir. Leurs gestes étaient si bizarres que j'en riais malgré moi. Elles me couvrirent de tous leurs oripeaux, me cachèrent sous les trois voiles, et nous descendîmes ensemble, on me conduisit aux bains.

Jamais je ne vous rendrai ce que j'éprouvai dans la

rue, ainsi habillée, trouvant à chaque pas des compatriotes si loin de se douter que j'étais là. C'était un vertige, la tête me tournait. Je me touchais les bras, pour m'assurer de mon existence et que ce n'était point là un autre monde. Les Français insoucieux, chantant les airs que je reconnaissais, riant des singuliers visages qu'ils rencontraient, faisaient battre mon cœur. Un regret s'en exhala pour la patrie absente, pour la patrie que je ne devais plus revoir ! une larme coula de mes yeux. Les souvenirs de mon père, de Wilfrid, m'apparurent comme des spectres ; je reculais devant la pensée de mon mari.

Nous arrivâmes aux bains, tout s'y passa comme cela se passe d'habitude ; vous devez le savoir ; pas un officier, pas un voyageur qui ne l'ait raconté. J'étais triste pourtant, je me laissais faire, sans intérêt, sans attention, presque sans étonnement. Les négresses me ramenèrent et je me recouchai. Raphaël avait laissé un mot en sortant :

« Je serai libre demain, nous partons avant l'aurore, » j'ai tout arrangé pour cela. Je ne sais si je vous verrai » aujourd'hui, car je n'aurais peut-être pas la force de » vous obéir. Commandez, ordonnez, vous êtes chez » vous. »

C'était facile à dire. Que commander, qu'ordonner à des gens dont vous ignorez la langue ? j'en fus réduite aux gestes, et Dieu sait combien de bévues furent commises dans cette pantomime. J'en riais aux larmes, car j'avais retrouvé toute ma gaieté avec l'assurance de n'être pas tourmentée par Raphaël. Raphaël, lui que j'idolâtrais ! être réduite à en avoir peur, parce qu'il ne se contentait pas de regarder la lune et la mer !

Mon cher Raoul, rien d'aussi fou que le cœur dans ce qu'il désire et dans ce qu'il refuse.

III

Le lendemain, aussitôt qu'il fit petit jour, nous nous mîmes en route. Raphaël s'approcha de moi dès que je parus, il prit ma main, la couvrit de baisers, et me répéta mille fois qu'il m'aimait plus que sa vie. J'avais désiré voyager à cheval, mais avec un habit de femme française et une selle pareille à celles dont je me servais d'habitude. Dès que nous fûmes sortis de la ville, où nous n'avions rencontré personne, tant nous avions été matinaux, je me sentis comme une surabondance de vie, je lançai mon cheval en avant, relevant l'épais voile de dentelle noire attaché à mon chapeau de feutre, et cherchant à respirer un peu d'air frais dans un temps de galop.

Raphaël courut à ma poursuite, et m'atteignit avant aucun des cavaliers de l'escorte.

— Baissez votre voile, chère Odile, je vous en supplie.

— En vérité, mon ami, répondis-je en galopant toujours, c'est pour moi un supplice que d'avoir le visage couvert, j'étouffe.

— Ne m'aimez-vous pas assez pour supporter ce supplice, si c'en est un, et ne m'en avez-vous pas imposé un autre, auquel je me suis soumis?

Je baissai mon voile sur-le-champ.

— Dites-moi, je vous le demande, Raphaël, pourquoi vous êtes si sévère à l'endroit de ce malheureux voile? Vous, Français, si vous me trouvez belle, comment ne désirez-vous pas le montrer à ceux qui vous entourent?

— C'est un préjugé, sans doute, chère Odile, mais c'est un préjugé d'enfance, et j'y tiens malgré moi; je ne puis supporter l'idée qu'un homme fixe ses yeux sur les vôtres, qu'il lise dans votre regard, et cette jalousie me semble plus raisonnée qu'aucune autre du même genre. Le regard! c'est ce qu'il y a de plus précieux, de plus suave dans une femme; c'est ainsi qu'on révèle une impression, un désir, et vous, qui êtes jalouse, mettez-vous à ma place, quel autre que moi doit les connaître?

J'écoutais en extase. C'était bien là le langage du cœur et de la passion. Je pensai involontairement à Rodolfo de Carvales.

— S'il était là, me disais-je, il verrait que je n'ai pas de déception à craindre. Pourtant, que signifie ce maudit : *Avez-vous eu le mal de mer?* Rêvait-il donc alors? Cet Espagnol a dû le prendre pour un crétin.

Nous allions toujours comme le vent. Le cheval arabe que je montais, léger comme un oiseau, fin comme une gazelle, avait toutes les qualités et les défauts de sa race. Les défauts n'existaient pas pour moi, habile écuyère et intrépide amazone.

— Vous me l'aviez bien dit, Odile, que vous n'aviez peur de rien. Certes, pas un officier de l'armée ne conduirait cet animal comme vous le faites.

— A-t-il un nom, ce cheval?

— Oui, un nom arabe, difficile à prononcer pour vous.

— M'est-il permis de le changer?

— Tant qu'il vous plaira.

— Eh bien! je veux lui donner celui d'un héros more dont le souvenir est un des plus anciens et des plus profonds de ma vie : *Aben-Hamet*. Avez-vous jamais lu Gonzalve de Cordoue de Florian? C'est le premier roman qui me soit tombé sous la main, je ne l'oublierai jamais.

— Appelons-le donc Aben-Hamet, puisque cela vous plaît.

— Avons-nous un long chemin à faire?

— Nous n'arriverons pas avant la nuit.

— La route est-elle belle?

— Vous le voyez, une plaine, des arbres de temps en temps, la mer d'un côté, l'Atlas de l'autre. A mesure que nous nous éloignerons des côtes, les montagnes deviendront plus visibles.

— C'est donc ainsi qu'est tout le littoral?

— A peu de chose près.

— Et votre tribu est campée pour longtemps?

— Pour quelques mois. Nous ferons nos récoltes avant d'aller ensemencer ailleurs.

— Je suis impatiente de voir cela.

— Et moi, mon amie, je crains de vous le montrer. Vous serez si mal dans ce camp de Bédouins! Vous y manquerez de tout. Alger est l'Eldorado en comparaison. Vous accoutumerez-vous à cette vie nomade, à ces privations? M'aimerez-vous assez pour cela?

— Raphaël, suis-je venue pour autre chose? Ai-je quitté mon pays, ma famille, sans vous aimer? Songez-y, ce n'est pas une question à me faire.

Nos compagnons nous rejoignirent alors; nous avions remis nos chevaux au pas. Soliman causa avec eux, en langue arabe, d'un air de bonne humeur.

— Ils sont émerveillés de votre adresse, chère Odile, me dit-il, ils ne peuvent croire que vous soyez une femme comme les autres.

— Ils en verront bien d'autres, repris-je.

J'aperçus au bord de la route un petit buisson de cactus en fleur, je donnai un coup de fouet à mon cheval, il partit comme un trait : à quelque distance de l'arbuste, je l'excitai de la voix, et bientôt, d'un saut léger, il escalada l'obstacle, et galopa de l'autre côté dans la plaine.

Un hourra général retentit, Raphaël fut presque aussitôt à mes côtés.

— Vous êtes imprudente, Odile, une chute dans ce buisson, et vous vous défiguriez.

— A quoi sert donc ce voile épais, alors? répliquai-je en riant.

— Une épigramme!

— Non, non, Raphaël, jamais. Seulement, il me semble que je ferais aujourd'hui le saut du tremplin. Je me crois une écuyère du cirque de Franconi, avec vos cavaliers basanés, vos burnous, vos palmiers et ce ciel bleu; il n'y manque que les quinquets.

— Vous plaisantez toujours, Odile.

— C'est que je suis heureuse, Raphaël.

Ce que je ne puis comprendre aujourd'hui, c'est que je l'étais réellement, c'est que cette passion étendait à la fois un voile épais sur le passé et sur l'avenir. J'oubliais tout, je ne voyais que lui, que lui seul! Mon Dieu! que j'étais folle!

Le pays que nous parcourions portait bien le caractère de sa latitude. Vers le midi, la chaleur devint si forte, qu'il nous fut impossible d'aller plus loin, bêtes et gens étaient accablés. Nous entrâmes dans une sorte de bâti-

ment, qu'on me dit être une ferme modèle établie depuis peu par les Français.

Au moment où je mettais pied à terre dans la cour, toujours cachée sous mon voile, j'entendis retentir un *lieder* des bords du Rhin, en bon et franc alsacien patois. Je m'arrêtai subitement comme si j'avais été clouée à ma place.

— Qu'avez-vous, Odile? me demanda Soliman.

— Oh! c'est un air de mon pays! m'écriai-je.

Les larmes me vinrent aux yeux.

— Entrons ici, continua le chef, vous entendrez mieux.

Je le suivis dans une vaste cuisine, et nous nous trouvâmes en face d'une bonne grosse fille, bien fraîche et bien réjouie, en jupon court, en bonnet noir, en corset de velours brodé; je faillis me trouver mal à son aspect : c'était Cattle, une des filles du fermier le plus près de Blumemberg! Je m'appuyai sur Raphaël, qui, tout en me soutenant, me recommandait la prudence.

— Cette dame s'évanouit, s'écria Cattle; il faut la coucher, il faut lever ce voile, elle étouffe.

— Non, non, répliqua vivement Raphaël, elle n'a besoin de personne.

— Pauvre femme! murmura la jeune fille; est-ce qu'on l'emmène de force?

— Raphaël, au nom du ciel, continuai-je, je ne veux pas l'interroger; elle me reconnaîtrait; mais vous, faites-le.

— Vous êtes Allemande, lui dit-il, comment vous trouvez-vous ici?

— Non, monsieur, je ne suis point Allemande, je suis Alsacienne, ce qui est bien différent.

— De quelle partie de l'Alsace êtes-vous ?

— Des environs de Colmar, vers la montagne; mon père est fermier de la terre de Blumemberg, à madame la marquise de Montagre.

— Ah! ah! Et comment êtes-vous ici ?

— Nous sommes quinze enfants ; on n'est jamais riche avec cela, chacun pense à se faire un sort. M. le baron de Blumemberg, le cousin de notre maîtresse, a parlé pour moi aux autorités, et l'on m'a fait avoir cette place; je dirige la ferme-modèle avec un cultivateur de Beauce.

— Connaissez-vous madame de Montagre ?

— Si je la connais! Tenez, si cela n'était pas impossible, je vous dirais que cette dame-là a absolument ses airs. Seulement elle ne peut pas être aussi belle, car aucune femme n'est aussi belle que madame la marquise.

— Depuis quand êtes-vous ici ?

— Depuis trois mois, et je m'y plairais assez, si ce n'est qu'on y grille, et qu'il n'y a ni ruines, ni sapins.

— Voulez-vous servir à cette dame un déjeuner ?

— Tout ce qu'elle voudra.

— Demandez-lui, de grâce, si elle n'a pas quelque mets d'Alsace, repris-je toujours à voix basse.

Il répéta ma question.

— Oui, oui, j'en ai, des *nouilles* et du *couglouf*. Vous allez voir cela.

Elle se mit aussitôt en mouvement, et nous dressa un couvert dans la pièce à côté. Raphaël m'y conduisit, la pria de nous préparer ce qui était nécessaire, et de ne plus entrer qu'il n'appelât. Il était surtout essentiel que Cattle ne se doutât de rien, sa joie nous aurait trahis.

Malgré moi, je fus triste pendant ce repas, qui me

reportait de force à mes souvenirs d'enfance. Je me jetai dans les bras de Raphaël.

— Oh ! mon ami, m'écriai-je, ce que j'ai fait est mal, je le sens en voyant cette jeune fille. Elle me rappelle mon père ; s'il vivait, il ne me pardonnerait pas.

— S'il vivait, peut-être ne m'eussiez-vous pas suivi. Odile, vous eussiez craint ses larmes.

— Cela est vrai ; en le perdant, j'ai tout perdu !

— Et moi ! répliqua-t-il d'un ton de reproche.

— A présent vous êtes tout pour moi.

Cattle revint, on l'avait appelée.

— Dites-moi, mon enfant, et le baron de Blumemberg, l'aimez-vous ?

— Si je l'aime, monsieur ! tout le monde l'aime dans le pays. Nous avons cru longtemps qu'il épouserait notre jeune maîtresse, il l'aimait tant ! Mais elle a pris un étranger, et lui alors a épousé mademoiselle de Recouvremont, à la mort de M. le comte.

— Est-elle heureuse, votre jeune maîtresse ?

— Son mari est un joli garçon, mais il paraît qu'elle souffre tout de même. Quoiqu'il soit marquis, il n'est pas assez grand seigneur pour l'héritière de Blumemberg ; il a voulu faire une usine, madame a résisté, il a fini par en venir à bout, et depuis ce temps tout le monde prétend que madame la marquise est malade à cause de son union désassortie.

— Et où est-elle maintenant ?

— A Paris, pour sa santé.

Je dictai toutes ces questions à Raphaël, et j'en écoutais les réponses avec avidité. Le cercle de mes idées était changé du tout au tout. Je ne voyais plus ni l'Afrique, ni mon amant ; mon cœur, tout entier aux émo-

tions d'autrefois, se gonflait de larmes, et j'étais sur le point de me trahir.

— Priez-la d'aller dans l'autre pièce chanter le même *lieder* que tout à l'heure, que je l'entende, et qu'elle ne me voie pas.

— Je le veux bien, répondit-elle, lorsqu'on lui eut répété ma phrase, pourtant cette dame muette a de singulières fantaisies. Vous dites qu'elle est malade, allons!

Elle recommença cet air qui avait bercé mon enfance. Je contins mes sanglots; cachée sur l'épaule de Raphaël, mes larmes coulaient en abondance. En ce moment, mon âme était pleine des sentiments les plus nobles; l'amour de mon pays, de ma famille, le dévouement à tout ce que j'aimais, le repentir, la prière se succédaient tour à tour. Je n'osais pas me mettre à genoux, je craignais de blesser Raphaël, et j'en avais un besoin indéfinissable. Il m'embrassa avec passion.

— Oh! mon ami, lui dis-je, lorsque j'aurai quitté cette maison, je n'entendrai plus jamais les accents de la patrie, on ne me parlera plus de ceux que j'ai aimés. Vous me remplacerez tout cela, n'est-il pas vrai? Vous ne me tromperez point? vous serez toujours le même?

— Toujours, toujours, Odile!

Et je le croyais! il le croyait aussi, lui!

Nous restâmes à la ferme tant que dura la grande chaleur, mais je ne voulus plus revoir Catile, sa présence me faisait mal et je craignais surtout de n'être pas maîtresse de moi. Raphaël me couvait du regard, si je puis m'exprimer ainsi. Cet amour, au moment d'être satisfait, avait une impétuosité farouche à laquelle j'étais loin de m'attendre. Il vint me prévenir que les chevaux attendaient.

En me mettant en selle, j'aperçus Cattle, qui riait avec les laboureurs. Je m'approchai d'elle en doublant mon voile sur mon visage, je me baissai, je lui mis dans la main une bourse bien garnie et je lui dis en patois alsacien, sans calculer mon imprudence :

— Cattle, gardez ceci en mémoire d'une compatriote.

Puis je m'élançai au galop et j'étais déjà loin avant qu'elle ne fût revenue de sa surprise.

Raphaël n'avait compris ni mon action, ni mes paroles, je me donnai de garde de les lui expliquer, il m'aurait blâmée. Nous voyagions côte à côte, nous regardant, nous parlant, nous souriant; lui me donnant tous les soins d'une protection constante, moi l'effrayant quelquefois pour le rassurer plus vite. A mesure que nous approchions des montagnes, l'air devenait plus frais, c'était un charme tout nouveau que cette promenade.

Enfin nous aperçûmes des tentes, des chameaux; c'était la tribu, c'était le royaume dont j'étais la reine, que j'étais venue chercher de si loin.

— Soyez la bienvenue, chère Odile, dans ce désert où je commande, me dit Raphaël; puisse le bonheur vous y suivre toujours!

— Raphaël, cela dépend de vous, car mon bonheur est entre vos mains.

Nous vîmes accourir à nous une foule assez nombreuse, qui poussait des cris sauvages et dont la joie m'effraya.

— Votre habit les étonne, ils vous prennent pour un officier, reprit Raphaël.

— Vous ne leur dites pas que je suis une femme.

— Vos esclaves noires leur expliquent tout cela.

Vous en pouvez juger aux regards qu'ils vous jettent.

— Et qu'en pensent-ils ? ajoutai-je en riant.

— Ils trouvent cela fort extraordinaire et se demandent pourquoi vous êtes ainsi.

— Ils s'y accoutumeront.

Nous entrâmes au camp. Toutes les femmes sortirent des tentes et se mirent à m'examiner avec des acclamations. Nous approchâmes enfin de celle du cheik. Au moment où nous mettions pied à terre, un cri se fit entendre dans l'intérieur. Raphaël fronça le sourcil. Nous entrâmes ; une jeune femme, très-belle, se jeta au-devant de nous ; je reculai.

Raphaël poussa une exclamation d'impatience. La jeune femme, les yeux en pleurs, releva la tête et s'écarta afin de nous laisser passer, puis elle nous suivit, deux autres se joignirent à elle.

— Raphaël, dis-je au comble de la surprise, que signifie cela ? Ne devais-je pas habiter seule votre tente ?

Il me fit signe de me calmer, il s'avança vers la jeune femme, et lui parla dans sa langue. Son visage était sévère, ses gestes impérieux. Elle l'écoutait les mains jointes, dans l'attitude d'une douleur profonde. Ses grands yeux se tournaient de temps en temps vers moi et semblaient vouloir percer à travers mon voile. La certitude, l'orgueil de ma beauté me dominèrent devant une rivale ; j'arrachai mon chapeau, ma dentelle, et je me montrai la tête découverte, les cheveux en désordre, mais très-sûre que je n'avais pas besoin de parure, que j'étais belle ainsi.

Cette action parlait plus haut que toutes les langues. L'effet en fut terrible. Haïdé (car c'était elle) me regarda fixement quelques minutes, puis elle s'agenouilla douce-

ment devant Raphaël et se laissa tomber demi-morte à ses pieds, avec des sanglots et des cris, qui déchiraient le cœur.

— Relevez-la, dis-je tout émue, relevez-la et qu'elle s'en aille!

Elle se releva en effet, mais ce fut pour venir à moi et embrasser mes genoux. Elle me parla au milieu de ses larmes une langue dont je ne comprenais pas un mot. Eh bien, sa pantomime fut si expressive, sa physionomie si animée, que je devinai tout. Je devinai qu'elle me racontait le passé, les liens qui l'attachaient à Soliman; qu'elle s'étonnait de me voir, moi, fille de l'Europe, au milieu de cette tribu sauvage. Elle admira, vanta ma beauté, mes étranges habits, mon courage; elle me conjura de ne pas lui enlever celui qu'elle aimait, de lui permettre d'être aussi sa femme, m'assura que je serais la première, la maîtresse, qu'elle se soumettrait à ma volonté, qu'elle ne serait pas jalouse, mais qu'au moins elle resterait près de lui, qu'elle le verrait, qu'elle nous servirait tous les deux; enfin la passion la plus vive, la plus ardente, la rendit aussi éloquente que Racine.

L'amour est féroce. Je n'eus plus pitié d'elle, du moment qu'elle osa me parler de partage.

— Monsieur, dis-je, je quitte cette tente si cette femme n'en sort à l'instant.

Raphaël lui répéta ces mots. Elle se leva alors, et bondissant comme une panthère, elle s'élança vers moi. Sa voix prit un accent de fureur impossible à rendre. Elle me maudit avec une énergie farouche que je compris ainsi que j'avais compris ses plaintes.

— Cela vous portera malheur, ajouta-t-elle, vous êtes impitoyable. Il vous abandonnera comme il m'abandonne.

Cette prophétie me fut répétée depuis et me frappa d'autant plus qu'elle s'est, hélas! réalisée.

Les autres femmes emmenèrent Haïdé, j'entendis longtemps encore ses gémissements. Raphaël vint à moi en tremblant.

— J'avais donné ordre pour qu'elle fût conduite ailleurs, elle s'y est refusée, elle a voulu nous voir, nous parler, elle espérait ..

— Vous espériez peut-être aussi que je consentirais à vous partager avec elle. En Afrique ces choses-là s'admettent peut-être, mais nous sommes moins accommodantes.

— Quelle ironie! Pouvez-vous le penser, Odile? ne connaissez-vous pas mon amour? Pardonnez-moi, je vous en supplie, et oublions tout cela, nous sommes enfin chez nous, vous m'appartenez désormais, rien ne peut plus nous séparer, n'est-il pas vrai, ma bien-aimée?

Je jetai les yeux autour de moi, je ressentais une sorte de malaise. Cette tente, ces peaux de lions et de panthères qui couvraient les murs et le sol, ces siéges grossiers, ces armes suspendues partout, tout avait une apparence si sauvage et si incivilisée que je me demandai comment il me serait possible de vivre dans un pareil dénûment, et que pendant quelques secondes je ne me souvins que de mon sacrifice.

— Montrez-moi votre habitation, repris-je d'un air que je crus rendre agréable et qui n'était que contraint. Je ne sais pas du tout ce que cela peut être.

— Quelque chose de fort peu digne de vous, belle Odile. Mon amour est ici le seul hommage qui puisse vous être offert.

Nous parcourûmes en quelques minutes *ce palais*

d'un chef de tribu. Cela me parut fort peu confortable, et par un retour de mon ancienne gaieté, en voyant ces toiles que le vent soulevait de toutes parts, je me rappelai qu'autrefois je faisais mettre des bourrelets de fourrure à mes portes, afin d'intercepter même l'air le plus léger.

— Il est vrai qu'alors, ajoutai-je en regardant Raphaël, je n'avais pas mon Soliman.

Nous prîmes ensuite un repas arabe. J'en ris beaucoup, au grand scandale de nos serviteurs. La soirée avançait, Raphaël donna quelques ordres en langage du pays, on rangea tout autour de nous, et on nous laissa seuls.

Il avait eu la galanterie de faire venir pour moi des matelas et un lit d'Alger. Cette attention me charmait. Depuis mon départ de Paris je n'avais pas dormi à mon aise. Je l'en remerciai de toute ma reconnaissance. Il semblait distrait et me répondit à peine. J'avais quitté mon habit pour revêtir une sorte de robe de chambre turque, il me demanda si j'aurais besoin de mes femmes.

Je répondis que non.

— Alors que désirez-vous maintenant, ma bien-aimée?

— J'étouffe, je voudrais prendre l'air.

— A présent?

— A présent, la nuit est si belle! le clair de lune doit produire un si bel effet sur les montagnes!

Il me regarda d'un air de reproche.

— Vous ne m'aimez pas, Odile!

— Je ne vous aime pas?

— Non, car vous voyez de sang-froid et sans en être touchée les souffrances que j'endure.

— Je ne vous verrai jamais malheureux de sang-froid, Raphaël.

— Pourquoi donc alors reculer mon bonheur? pourquoi élever sans cesse entre nous de nouveaux obstacles?

— Dieu m'est témoin que je vous appartiens, Raphaël, que je vous aime et que vous êtes pour moi l'univers entier; ma présence ici ne vous le prouve-t-elle pas de reste?

— Oui, oui, je suis ingrat! C'est que je vous adore! C'est que je suis fou et de joie et d'espérance.

— Eh bien! Raphaël, repris-je avec solennité, sortons de cette tente, sortons de ce camp, allons seuls, en face de Dieu, nous donner notre foi. Venez recevoir mes serments et me porter les vôtres, la voûte céleste sera le temple, les astres seront nos flambeaux et notre Créateur le prêtre. Après, je serai votre épouse, et rien ne s'opposera plus à vos vœux.

Je ne suis pas très-sûre de n'avoir pas vu cette tirade dans quelque livre, mais lorsqu'on se met à faire du roman en action, on se souvient malgré soi de ceux que l'on a lus et l'on s'en inspire,

Raphaël, lui, était dans la vérité de l'existence et des émotions chez un jeune homme de vingt-trois ans, auprès d'une femme qu'il aime et qui lui résiste depuis plusieurs mois. Mes sentiments distillés lui semblèrent aussi extravagants qu'à mon mari; seulement il le disait moins. Je le dominais, il subissait mon influence, il n'osa pas, dans cette occasion encore, résister à mon caprice.

Il me jeta sur les épaules une sorte de châle, dont il m'enveloppa aussi la tête; nous sortîmes.

En me trouvant au grand air, en respirant les parfums de ces nuits d'Afrique, plus brillantes presque que nos plus beaux jours, je sentis une ivresse folle s'empa-

rer de mes sens. Mon amour devint de l'exaltation, je regardai le ciel, comme pour y chercher la seule patrie où je pusse vivre avec une passion semblable dans le cœur.

Nous passions près des tentes endormies, une seule restait éclairée, on entendait des plaintes et des sanglots, c'était Haïdé veillant pour souffrir. Cette vue me fit l'effet de la tête de squelette au milieu des repas des anciens. Elle me rappela l'abandon, bien plus affreux que la mort. Je serrai involontairement le bras de Raphaël, pour le retenir; il me rendit cette étreinte, avec une pensée bien différente, sans doute.

Nous arrivâmes dans la campagne, dans le désert, en face de l'Atlas! Quel temple pour un hyménée! Je me recueillais et je priais en moi-même, comme en une basilique. Arrivée sur le sommet d'une petite éminence, d'où on découvrait tous les environs :

— Arrêtons-nous ici, dis-je; ce lieu me semble choisi exprès pour ce que nous allons faire.

Je m'agenouillai, je priai un instant, avec plus de ferveur que je ne l'avais même imaginé dans toute ma vie; je fis signe à Raphaël de se mettre à côté de moi, il obéit,

— M'aimez-vous? lui demandai-je; ici, devant Dieu, répondez-moi.

— Je vous aime de toute mon âme.

— Jurez-vous de m'aimer toujours?

— Je le jure.

— Me donnez-vous votre foi, comme à votre seule et unique épouse?

— Je vous la donne.

— Eh bien! moi aussi, devant le Seigneur, je vous aime, je vous jure de vous aimer toujours, et je vous donne ma foi jusqu'à la fin de ma vie.

Je pris sa main; je lui mis au doigt un anneau; je l'échangeai contre celui qu'il portait d'habitude; puis baissant la tête comme sous le regard de Dieu :

— Nous sommes unis, dis-je.

— Tu es à moi, tu m'appartiens, que tu es belle!

Et me couvrant de baisers, il me prit dans ses bras et m'emporta presque en courant jusqu'à sa tente.

IV

Vous avez lu les poëmes de lord Byron; vous vous rappelez les émotions puissantes que ces admirables types ont soulevées en vous. Eh bien! j'avais fait de Raphaël un de ces héros. Je voulais qu'il eût le caractère tout à la fois sombre et téméraire; je lui créais une grande intelligence, une imagination ténébreuse, un cœur noble et généreux. J'adorais en lui, non pas lui-même, mais l'idole que j'avais parée, que j'avais revêtue d'habits magnifiques, et que je voyais grande comme le monde. Il souriait à ce qu'il appelait mes folies, et ce qui m'avait choquée dans M. de Montagre au point de me décider à l'abandonner, me blessa à peine dans celui que j'aimais avec tant d'extravagance.

J'ai toujours eu un grand penchant pour la conversation; c'est, selon moi, le plaisir le plus véritable. Je causais alors toute seule, et je ne m'en apercevais pas. Il m'écoutait en bâillant; mes plus jolis mots, des mots qui auraient couru tout Paris, tombaient inaperçus, incom-

pris devant ce jeune sauvage. Il ne parlait ma langue que sur l'amour, encore étions-nous bien dissemblables, lui, tout matériel, tout positif; moi, toute poésie, toute illusions. Toutefois, comme *je t'aime* est le résultat certain des deux pensées, nous arrivions ensemble au but.

Il y avait bien des moments de vide, de ces moments où on sent le besoin de chercher dans les objets extérieurs une trêve à ses impressions. Alors il appelait autour de lui quelques Arabes familiers, ils fumaient, ils racontaient des légendes, et le temps se passait. Moi, je restais seule, et alors je regardais en arrière.

Un jour, il entra dans ce que j'appellerai ma chambre, faute de lui trouver un autre nom; j'étais accoudée sur des coussins, je réfléchissais.

— Qu'as-tu? me dit-il.

— Rien, mon Raphaël, je t'attendais.

— Et tu pensais à moi?

— Je pensais qu'il me serait bien agréable d'aller ce soir à l'Opéra.

Et je me mis à rire. Il rit plus fort que moi.

— Tu as là une bonne idée, malheureusement c'est loin!

— Et puis, fais-moi donc venir une carcel, il doit y en avoir à Alger. La fumée de cette lampe me prend à la gorge.

— On y pensera.

— Je voudrais bien aussi de la laine et un métier à tapisserie, les journées sont longues!

— Je pourrai te procurer cela.

— Je t'en remercie d'avance.

— Mais, Odile, tu as besoin de bien des choses, est-ce que tu t'ennuies?

— Je m'amuse comme une folle. Cette vie de privations me rend industrieuse, et quelquefois j'oublie que je manque de tout, je donne des ordres en conséquence. Hier, par exemple, n'ai-je pas demandé un fauteuil à Leïla, qui m'a regardée comme si j'avais demandé la lune? J'en ai ri toute une demi-heure.

— Tu ne te repens donc pas de m'avoir suivi?

— Oh! jamais, jamais.

— Le dénûment dans lequel tu vis ne te pèse pas?

— Je te répète qu'il m'amuse. Il me semble que je joue la comédie. Lorsque je me promène dans ces murs de toile, que je regarde ces peaux de bêtes féroces, lorsque j'entends ce jargon intraduisible que vous appelez l'arabe, tout cela a l'air d'une illusion. Il n'y a que toi, que notre amour, de réel dans tout ceci; le reste, d'ailleurs, qu'est-ce que cela me fait? Qu'ai-je besoin de m'en occuper encore? La vie, c'est le cœur, mon cœur est satisfait, cela suffit, et je remercie Dieu.

Je fus excessivement intéressée les deux premiers mois par les détails de cet intérieur nomade, dont je n'avais aucune idée, et je ne trompais pas Raphaël en l'assurant qu'ils m'amusaient. J'interrogeais mon amant, j'écoutais ses réponses, j'apprenais les mœurs, les usages, et je vous assure qu'il y en a de singuliers. Si je n'avais pas une autre tâche à remplir, je vous en raconterais quelques-uns. Seulement, par une espèce d'orgueil, je ne voulus pas étudier la langue. Une grande jouissance pour moi, c'était de ne parler qu'à *lui*, je ne supportais pas l'idée qu'un autre m'adresserait la parole et que je lui répondrais. Me croyant destinée à ne le quitter jamais, je méprisais la nécessité de me faire comprendre dans la tribu. Il serait mon interprète, n'était-il pas là pour cela?

J'avais arrangé avec mes femmes un système de signes qui nous réussissaient à merveille. Pleines d'intelligence, elles me donnaient sur-le-champ tout ce que je leur demandais, pourvu que cela fût possible, c'est-à-dire pourvu qu'il ne fût question d'aucuns parfums que de ceux de l'Orient, d'aucunes fleurs que de celles du désert, d'aucunes toilettes que de celles des Arabes.

Raphaël, depuis quelques jours, paraissait triste et inquiet, je ne pouvais lui arracher le sujet de sa préoccupation, il rendait mes questions impossibles, résistait à mes prières; je m'inquiétais réellement, et j'allais prendre l'alarme, lorsqu'il se jeta dans mes bras, le visage si décomposé, que mes craintes en redoublèrent.

— Pourquoi ne pas me parler franchement, Raphaël? manques-tu donc de confiance en moi?

— Hélas ! je ne parlerai que trop tôt.

— Mais qu'y a-t-il?

— Il y a dans la vie des nécessités urgentes, attachées à certaines positions, on doit s'y soumettre.

— Je te comprends moins encore.

— Mon Odile, tu sais si je t'aime !

— Eh bien?

— Eh bien ! je vais te quitter.

— Me quitter, Raphaël, y songes-tu?

— Rassure-toi, ce ne sera pas pour longtemps, il faut que j'aille à Alger.

Dans les commencements d'un amour, lorsqu'on n'a pas encore souffert, lorsqu'on n'a pas eu de torts l'un envers l'autre, tout ce qui ressemble à un tort blesse profondément. Les premières atteintes sont terribles. Ainsi, une chose qui plus tard passerait inaperçue, prend alors

une importance extrême. Qu'une nécessité éloigne ceux qui s'aiment ainsi, un des deux, celui qu'on aura délaissé, prendra cette nécessité pour de l'indifférence, il en souffrira cruellement; et s'il a de l'expérience, s'il sait que l'amour finit, le cri de son cœur sera : Déjà ! Dans cette pente, comme dans toutes les autres, les premiers pas en arrière laissent des traces, on les compte, on les sent tels que des coups de poignard. Ce fut ce qui m'arriva dans cette circonstance, je ne pus m'empêcher de me dire :

— S'il m'aimait, il ne me quitterait pas !

Et pourtant, il fallait qu'il me quittât. Peut-être, dans les jours qui suivirent mon arrivée, aurait-il résisté à cette obligation, sans en calculer les suites ; maintenant il les calculait, et dès lors il devait à tout prix les éviter. Je n'avais rien à répondre à cela, je souffrais, voilà tout, je souffrais déraisonnablement.

Tout à coup, une pensée subite m'arriva comme une inspiration.

— Et si j'allais à Alger avec toi ?

— Cela est impossible. Je n'y dois rester que deux jours, et ils seront employés à des conseils, à des revues. Le général m'appelle, il médite une expédition, il a besoin de moi.

— Alors je resterai seule ici !

— Deux jours, je te le répète.

— Tu trouves que deux jours ce n'est pas assez long. Si tu m'aimais comme je t'aime, tu ne consentirais pas à en passer un seul sans me voir.

— Aussi je n'y consens pas, j'y suis forcé.

Une larme tomba de mes yeux, la première qu'il m'eût fait répandre !

— Ne pleure pas, Odile, s'écria-t-il, je resterai. Mais je serai déhonoré! ajouta-t-il avec un soupir.

Une révolution complète se fit en moi; je rejetai le sacrifice du moment où il me l'offrait, et ceci est dans la nature. Ce que l'on demande à l'homme qu'on aime, ce n'est souvent pas qu'il fasse une chose, c'est *qu'il veuille* la faire. Comme on lui sait gré de ce désir! Avec quelle joie on refuse ce qu'il offre, et ce qui lui coûterait un regret! Qu'on est fier et de son propre dévouement, et de l'amour qu'on inspire! Si les hommes avaient l'habileté de toucher cette corde à propos, ils nous domineraient, ils obtiendraient tout de nous en ayant l'air de nous tout donner; heureusement, si la tromperie leur est naturelle, la finesse leur fait souvent défaut.

Je me jetai au cou de Raphaël, je l'assurai que je resterais à merveille deux jours seule au camp, je cherchai mille raisons d'en être joyeuse, je fis mille plaisanteries sur ce que j'appelai *ma régence*, et bref, il se trouva que c'était moi qui le remerciais.

Le lendemain, au point du jour, il se mit en route.

Les premières heures après son départ se passèrent comme je l'avais dit. Je fis venir les notables, je leur communiquai par gestes, et toujours voilée, les ordres de Soliman; ils s'inclinèrent jusqu'à leurs babouches. J'appelai mes femmes, je fis quatre toilettes à la suite l'une de l'autre; et j'allai me promener. La chaleur me força de rentrer. Je me mis à écrire à Raphaël ce que je pensais, mes regrets, mon désir de le revoir. Après? il me restait encore un jour et demi, et rien, pas une occupation. Malgré moi, je me représentai mon charmant hôtel du faubourg Saint-Honoré, où tout était si com-

mode, si frais, si bien entendu, où je ne pouvais m'ennuyer une minute, tant il y avait de choses à voir et à faire.

Il me fallut chasser cette image comme un démon tentateur ; pourtant, lorsque mon regard se porta autour de moi, que je me vis seule, dans cette tente, loin de tout être qui m'aimât, qui me connût seulement, mon cœur se serra d'une douleur mortelle.

— Je l'ai bien aimé, mon Dieu ! m'écriai-je, pour l'avoir suivi jusque-là. Ce sera mon excuse.

Je me levai alors, j'essayai de me distraire en errant autour des tentes. Chacun me regardait, et interrompait à mon aspect ses travaux habituels. Cela me déplut, je rentrai.

— Si je dormais ? pensai-je.

Je me couchai sur mon lit, et, à force de regarder les taches rondes du tapis de panthère, je parvins à m'étourdir et à trouver le sommeil.

Quand je m'éveillai, le soleil avait considérablement baissé, un vent léger me rafraîchissait le visage, il me fallut plusieurs minutes pour me reconnaître.

Une voix douce, une voix de femme, me demanda en français passable si j'avais bien reposé ; une queue d'autruche m'éventait au-dessus de ma tête, je me retournai, c'était Haïdé.

— Haïdé ! m'écriai-je.

— Haïdé elle-même, répondit-elle en fléchissant le genou, qui vient vous supplier de ne pas la chasser de ces lieux.

— Eh qu'y comptez-vous faire ? demandai-je avec un peu de hauteur.

—Vous servir, madame, répliqua-t-elle les yeux baissés.

— Et lui aussi, apparemment?

— Et lui aussi, madame.

Ses yeux se relevèrent et se fixèrent sur les miens, comme pour me prouver son innocence.

— Où avez-vous appris notre langue? D'où venez-vous, depuis que vous êtes partie?

— Je viens d'Alger, madame; j'ai servi une femme européenne, afin d'apprendre à la fois votre langue et vos habitudes.

— Et pourquoi êtes-vous revenue?

— Je vous l'ai dit, pour rester dans cette tente.

— Et le voir?

— Et le voir.

— Et l'aimer, sans doute?

— Oui, madame, toujours.

— Comment, espérez-vous que je vous le permette?

— Parce que vous l'aimez et qu'il vous aime.

— Vous avez eu là une étrange idée.

— Madame, vous avez aimé autre chose que lui, vous, dans votre vie; vous avez eu des parents, des amis, des enfants, peut-être; moi, depuis que j'existe, je n'ai pensé qu'à lui seul. Vous voyez bien que je ne puis m'en séparer.

— Et si je vous laisse ici, que ferez-vous?

— Je vous bénirai chaque jour, je vous entourerai de soins, je vous chérirai, je n'oserai pas être jalouse, je ne le suis pas, au moins, vous le méritez mieux que moi, vous êtes plus belle!

— On n'est pas aimé que pour sa beauté.

— Et pourquoi un homme prendrait-il une femme? répondit-elle d'un air surpris.

— Dans ce pays, c'est donc la seule raison?

— La seule.

— Et quand il ne la trouve plus belle, il la laisse, est-ce aussi l'usage?

— Oui.

— Et elle ne se plaint pas?

— Elle n'a pas le droit de se plaindre, elle n'a que celui de mourir. C'est ce que j'aurais fait, si je n'avais pas espéré en vous.

— Vous avez de singuliers principes en amour! Rien ne retient un homme dans votre peuple, ni les sacrifices passés, ni l'honneur, ni la foi jurée?

— Quelque chose a-t-il retenu Soliman?

Je fus foudroyée par ces paroles.

— Haïdé, repris-je, vous souvenez-vous de ce que vous m'avez prédit en quittant cette tente, le jour de mon arrivée ici?

— Vous l'avez donc entendu?

— Je l'ai compris, on ne se trompe pas sur ces choses-là.

— Eh bien! cela vous arrivera, madame.

— Il me quittera ainsi qu'il vous a quittée? est-ce que cela se peut?

— Vous vous croyez plus sûre de lui que moi, parce que vous êtes plus belle, que votre esprit est cultivé, parce qu'il vous l'a promis, parce qu'il vous aime enfin.

— Sans doute!

— Détrompez-vous, madame. Vous lui avez fait bien des sacrifices, et moi? Vous savez notre histoire, comparez-la avec la vôtre, et jugez!

Il me prit alors une jalousie de dévouement, si je puis m'exprimer ainsi. Je crois que le soleil d'Afrique brûlait

aussi mes passions ; je me levai comme une folle et je m'élançai vers Haïdé.

— Que je compare! m'écriai-je, mais est-ce que cela se ressemble? Vous l'avez aimé, vous avez résisté pour lui à votre père, vous lui avez fait tuer votre mari, vous avez fui avec lui dans le désert, et après il vous a donné la moitié de sa puissance. Moi! quand je l'ai connu j'étais belle, riche, adorée, j'avais autour de moi un luxe que vos misérables imaginations ne peuvent pas comprendre. Je vivais par les arts, par les succès. Eh bien! j'ai sacrifié tout cela, je suis venue, à travers mille dangers, dans le désert, où je ne trouve pas même la plus petite des choses qui me semblaient indispensables autrefois. J'ai abandonné mon pays, mon mari, ma famille, pour lui, et vous osez dire que vous avez fait davantage, que vous l'aimez plus que moi!

— Madame, me répondit-elle avec la tranquillité imposante des Arabes, serviriez-vous celle qui vous remplacera?

Je fus forcée de me taire, je sentais qu'en effet elle allait plus loin que moi en abnégation, j'en ressentis presque de la colère.

— Vous n'aurez pas ce triomphe sur moi, car je vous chasse.

— Je me retire, madame, vous n'oublierez pas que vous me renvoyez!

Elle me salua et marcha vers la porte. Ce n'était pas mon projet. J'étais dans un de ces instants où l'on a besoin de quereller, où l'on ne sait que faire de la surabondance d'émotions qui débordent. Je la retins.

— Où allez-vous?

— Où il plaira à Dieu.

— Vous n'avez ni asile, ni ressources?

— Non, une femme répudiée n'appartient à personne, elle peut se donner à tous, si elle n'a pas de famille.

Je frémis involontairement. Si ce sort venait à m'atteindre!

— Eh bien! restez... jusqu'à ce qu'il revienne.

— Et après, il faudra m'en aller?

— Je me consulterai avec lui, je vous répondrai plus tard.

— Je vous remercie.

— Que je ne vous voie pas, que je ne vous entende point, vous me faites mal. A cela près vous êtes libre ici.

— Merci encore, madame.

Elle sortit et cette fois je ne la rappelai pas.

Je me sentais encore tout émue; et pour me distraire je pensai à Raphaël, à son amour, à toutes les preuves qu'il m'en avait données. Je pensai que nous ne pouvions jamais être séparés l'un de l'autre, que trop de liens nous unissaient. Je pensai ces mille folies qui paillettent les rêveries amoureuses. Je parai son retour de tous ses charmes, je le suivis dans son voyage; c'était lui, toujours lui, dont mon âme était remplie.

Le soir arriva, et, ici où je dis tout, je suis forcée d'avouer que l'ennui me vint à un dègré incroyable, que je cherchai dans mon imagination tous les moyens possibles de me distraire, et que je n'en vis aucun. Bon gré, mal gré il me fallut dormir, triste ressource lorsqu'on en est réduit aux rêves!

Aussi le lendemain je fus levée avant l'aurore. Je demandai mon cheval, je revêtis mon habit d'amazone, profitant ainsi de l'absence de Raphaël, qui n'aimait pas à me le voir porter, et je m'élançai au galop dans la

plaine, suivie seulement de deux hommes plus particulièrement attachés à mon service.

Je fis une course démesurée, heureuse de ma liberté, et je m'écartai beaucoup de notre camp. Après deux heures de marche, pendant lesquelles mes esclaves n'avaient cessé de murmurer entre eux, le plus âgé s'approcha de moi, et après m'avoir montré successivement les quatre points cardinaux, il essaya de me faire comprendre qu'il était temps de rentrer. Il semblait même m'annoncer un danger inconnu, et, il me désignait des traces sur le sable. Je crus qu'il me menaçait des bêtes féroces. Je tirai joyeusement de ma fonte un petit pistolet à deux coups, chargé et amorcé, afin de prouver que je n'avais pas peur. Il secoua lentement la tête, comme s'il avait douté de l'efficacité de cette défense.

Je voyais à quelques pas devant moi l'entrée d'une vallée plus verte et plus fraîche que tout ce que j'avais rencontré depuis mon arrivée en Afrique; je n'hésitai pas à y pénétrer sans m'inquiéter des exclamations de ceux qui me suivaient. Ce lieu avait en effet un grand charme. Il faut avoir habité les sables brûlants de cette contrée, pour comprendre le bonheur de retrouver un peu de verdure. J'étais comme une enfant au milieu de ces fleurs, je les cueillais, je respirais leurs parfums, j'en formais des bouquets de mille formes. Aben-Hamet, broutant l'herbe et les branches, me suivait la bride sur le cou, car j'avais mis pied à terre; mes compagnons roulaient des yeux effroyables, j'en riais toute seule.

Tout à coup j'entendis un bruit de pas. Les Arabes me conjurèrent de remonter à cheval, je n'en tins compte, que pouvais-je craindre? Les Français? ils ne me feraient point de mal. Les bêtes féroces? Je m'étais fait d'ailleurs

une vertu du courage, j'avais en moi quelque chose des sentiments chevaleresques de nos ancêtres. Je baissai mon voile, je pris mon pistolet, je l'armai, je passai la bride d'Aben-Hamet dans mon bras et j'attendis, cueillant toujours des fleurs.

Après quelques minutes, trois cavaliers arabes parurent au bout du sentier. L'un commandait évidemment aux autres. Son riche costume, la croix de la Légion d'honneur qu'il portait sur sa poitrine me rassurèrent. Je gardai néanmoins mon pistolet.

Ils nous laissèrent approcher et s'arrêtèrent, je n'eus pas l'air de m'en apercevoir. Mes esclaves marmottaient je ne sais quelles malédictions, et faut-il vous l'avouer, cher Raoul? je trouvais une jouissance inconcevable à cette position dangereuse. Je me voyais seule, en face d'un ennemi peut-être, je sentais que je serais peu soutenue, mais je sentais aussi que je pouvais me défendre, et cette pensée me remplissait d'un inexprimable orgueil.

Lorsque nous fûmes seulement à quelques pas des étrangers, leur chef prononça quelques mots en langue arabe. Je regardai mes compagnons, ils ne répondirent pas.

— J'ignore qui vous êtes, repris-je alors, et si vous pouvez me comprendre. Je suis Française, je me promène dans cette forêt, je n'ai aucune mauvaise intention contre qui que ce soit, et je réclame la même promesse. Si vous me la refusez, nous nous défendrons.

A peine eus-je fini ces mots que le chef des ennemis sauta à bas de son cheval et courut à moi; je lui présentai mon arme, il s'arrêta.

— Vous êtes Française, madame, me dit-il, vous n'avez rien à craindre de moi, mais comment êtes-vous en ce pays?

Cet homme me parlait le plus pur français du monde, avec un léger accent méridional seulement. Mes esclaves à son aspect s'écrièrent à la fois :

— Yacoub !

J'avais souvent entendu parler à Soliman de ce Yacoub, chef d'une tribu voisine et presque ennemie. On vantait sa bravoure, son adresse, sa parfaite connaissance du pays et de ses ressources. Le général en chef avait la plus grande confiance en lui, je m'étonnais qu'il ne l'eût point mandé à ce conseil où Raphaël s'était rendu, j'en conçus presque de l'inquiétude.

— Vous êtes Yacoub ?

— Oui, madame, je le suis. Et vous, peut-on savoir votre nom ?

— Je demeure avec mon mari, ici près, et je me suis peut-être un peu écartée de nos tentes.

— Votre mari est Européen ?

— Oui, un Français comme moi.

— Qui vit dans ces déserts, qui vous y a conduite, cela est bien singulier.

— Pourquoi, si nous nous aimions, ne chercherions-nous pas la solitude ?

Il secoua la tête d'un air de doute.

— Je connais les habitudes des chrétiens, madame ; j'ai été deux fois à Paris et une fois à Londres, et jamais je n'ai rien entendu raconter de semblable.

— Aussi est-ce très-original.

— Et maintenant qu'allez-vous faire ?

— Retourner au camp, où on est peut-être inquiet de mon absence. Mais vous m'avez fait bien des questions, me sera-t-il permis de vous en adresser une ?

— Certainement.

— N'avez-vous pas été appelé par le général pour recevoir des ordres? Est-il vrai qu'on prépare une expédition?

— Cela est vrai.

— Et vous avez été à Alger pour cela?

— J'en arrive.

Je respirai.

— Oui, nous étions réunis en conseil plusieurs cheiks et moi.

— Ah! plusieurs cheiks? répétai-je embarrassée.

— Entre autres Soliman, le chef de mes plus proches voisins.

Ses yeux ne me quittaient pas, en parlant ainsi. A travers mon voile de dentelle noire, fort épaisse, il cherchait à deviner mes traits et mes impressions; l'instinct féminin me revint :

— J'en ai entendu parler, répondis-je froidement.

Il adressa la parole en arabe à ceux qui me suivaient. Ils lui répondirent l'un après l'autre, semblant lui donner des explications.

— Madame, reprit Yacoub, vos esclaves sont moins discrets que vous, je sais maintenant qui vous êtes. Soliman est un heureux mortel. Il a obtenu ce que je payerais de ma vie!

Je trouvai original de faire de la galanterie dans le désert, entourée d'Arabes.

— Vous êtes vraiment très-perspicace, dis-je.

— Je suis très-curieux, madame.

Nous continuâmes de la sorte à causer quelque temps. Lorsque nous quittâmes les arbres, je mis mon cheval au galop; il me suivit, témoignant son admiration pour ma hardiesse; je me laissai aller à l'envie de l'éblouir, je

sautai tout ce qui se présenta, je manquai me casser le cou vingt fois.

Si vous vous étonnez de cette inconséquence, songez que dans ce désert la rencontre d'un homme qui comprenait mon langage était un trésor, et que cela pouvait bien m'inspirer quelque joie extravagante.

Dès que nous aperçûmes les tentes, il s'arrêta, non sans m'avoir répété qu'il me reverrait à tout prix, que j'étais belle comme une houri céleste et vaillante comme le prophète lui-même. Cette rencontre devait avoir une grande influence sur le reste de ma vie.

V

Rien ne semblait plus extraordinaire que mon genre de vie aux Arabes dont j'étais entourée, parce que rien n'était plus contraire à leurs habitudes et à leurs idées sur les devoirs des femmes. Il en résultait une existence bâtarde, blâmée des autres, et qui était loin de me satisfaire moi-même. Je manquais de tout, je commençais à m'ennuyer, deux choses pernicieuses à la durée d'un sentiment. Cette étrangeté qui m'avait d'abord paru si piquante, ces mille privations que j'offrais en holocauste à Raphaël me lassaient déjà. Son absence me devenait impossible à supporter, et mes regards se tournaient souvent, malgré moi, vers la France et vers tout ce que j'avais perdu.

Ma promenade, ma rencontre avec Yacoub, marquèrent

donc bien plus dans mon existence décolorée qu'elles n'auraient semblé devoir le faire. J'y songeai après ma rentrée au camp. Je me demandai pourquoi je m'astreindrais aux usages du pays, pourquoi je ne chercherais pas à égayer ma solitude par des courses, par des visites, pourquoi les chefs arabes ne se regarderaient pas comme des voisins de campagne, ayant entre eux des relations de politesse, et enfin j'en vins à croire que j'étais envoyée pour civiliser le désert. De là, mille plans qui se croisèrent dans mon imagination et l'occupèrent. Je me voyais déjà donnant des bals sous les tentes et apprenant aux Bédouins la valse à deux temps. On n'est réellement pas plus folle que cela !

Dans la soirée de ce jour, je fis revenir Haïdé. C'était au moins quelqu'un dont j'étais comprise, et même pour discuter, c'était une conversation.

— Vous avez eu tort de parler à Yacoub, me dit-elle.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Soliman le saura, et il en sera fâché.

— Je compte bien le lui apprendre. Qu'est-ce que cela lui fait?

— Yacoub dira qu'il a vu la femme de Soliman, il s'en vantera, et cela peut amener de grands combats. Vous ne connaissez pas le pays.

— Je changerai tout cela !

Haïdé secoua la tête.

— Vous ne changerez pas la loi de Mohamet, madame, et les habitudes des enfants du prophète.

Le bon sens de cette femme était bien plus fort que mon esprit. Je la renvoyai avec humeur.

Le lendemain, Raphaël arriva. Notre réunion fut des plus tendres. Nous nous aimions passionnément, et

cette petite absence avait donné une nouvelle ardeur à notre tendresse. Après les premiers épanchements, je jugeai convenable de lui annoncer moi-même ma rencontre de la veille.

— Quoi ! me dit-il, tu as vu Yacoub ?

— Certes, je l'ai vu, et je n'ai pas cru mal faire.

— A tôn point de vue, non, mais au nôtre ! Dieu veuille qu'il n'en arrive point de mal !

— Et quel mal peut-il en arriver ?

— Ma chère Odile, tu ne connais pas ce pays-ci.

— Eh bien ! alors, pourquoi m'abandonner ? pourquoi me laisser seule ? Écoute, Raphaël, voici ce que j'ai résolu, et rien, pas même ta volonté, ne m'empêchera d'exécuter ce que j'ai résolu. Je ne te quitterai pas, quelque chose qui arrive. Où tu iras, j'irai. A la paix, à la guerre, je serai près de toi. Ma position est extraordinaire. J'aurai le courage de ma position. Je ne suis point une femme comme celles de cette nation, reléguées dans un harem, éloignées de tous les travaux de l'intelligence et condamnées à la solitude; je suis une noble française, ayant foulé aux pieds tout ce qui fait le bonheur de la vie, pour t'appartenir; je ne dois compte de mes actions qu'à toi, et peu m'importe ce qu'en penseront les autres !

— Je te reconnais bien là, ma belle rêveuse; ici comme en Europe, tu te mets au-dessus du préjugé.

— Si je ne m'y étais pas mise, Raphaël, je ne serais pas ici à l'heure qu'il est.

— Tu as raison, pardonne-moi, mon Odile; eh bien ! voilà qui est convenu. Je t'emmènerai dans tous mes voyages, mais à la guerre ?

— A la guerre, j'irai aussi.

— Ce n'est pas possible. On ne te le permettrait pas, quand même je le voudrais.

— Pourquoi ne pas me donner des habits d'homme? Saura-t-on alors que je suis une femme?

Il se mit à rire.

— Ne le verra-t-on pas?

— A quoi? à mon visage. Tu as dans le tribu vingt guerriers sans barbe que personne ne songe à renvoyer. Serais-je donc la première qui ait suivi son mari à l'armée? n'y a-t-il pas cent exemples? Tu sais si j'ai du courage. Je te l'ai prouvé, je pense.

— Nous n'en sommes pas là, Dieu merci! Nous y penserons.

— J'y ai suffisamment pensé et ce sera.

— Terrible despote?

Depuis ce moment ce fut mon idée fixe, et je n'eus pas d'autre occupation. Raphaël était revenu plus tendre, plus empressé que jamais. Je ne craignais point Haïdé, et pourtant elle était là. Soit que mon amant ne l'eût pas vue, soit qu'il n'y eût pas fait attention, il ne m'en parla pas. Elle se tenait à l'écart, ainsi qu'elle me l'avait promis, et ne cherchait pas à se rapprocher de nous. Je fus donc très-surprise lorsqu'un matin elle entra pendant que j'étais encore au lit.

— Je vous ai promis toute ma reconnaissance si vous vouliez me permettre de rester ici, je viens vous en donner une preuve.

— Laquelle?

— Je sais que vous désirez suivre le cheik même à la guerre, eh bien! on se cache de vous, il se prépare une expédition et on doit partir sans que vous en soyez instruite.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Oui, on ne se cache pas de moi, reprit-elle avec un sourire amer, on ne craint pas de m'affliger.

— Je vais prévenir Raphaël que je sais tout, et réclamer sa promesse.

— Croyez-moi, n'en faites rien.

— Et quoi donc alors ?

— Imitez-les, dissimulez comme eux. Lorsque tout sera prêt je vous en préviendrai, vous les suivrez, et une fois dehors, on n'osera pas vous renvoyer.

— Il me faut des habits d'homme.

— Nous en aurons.

— Haïdé, vous êtes noble et généreuse.

— Non, je tiens ma promesse.

— Est-ce que vous ne l'aimez plus ?

— Je l'aime toujours.

— Comment me servez-vous ainsi ?

— Parce que vous avez été bonne et compatissante, parce qu'il vous aime, parce qu'il veut que vous soyez heureuse.

— Est-ce qu'un pareil désintéressement est commun dans votre nation ?

— Une autre vous aurait tuée.

— Pourquoi êtes-vous donc si différente des autres ?

— Je l'aime autrement qu'on n'aime chez nous, et puis, il ne ressemble pas aux hommes ordinaires.

J'eus alors un mouvement d'orgueil de voir Raphaël regardé comme hors ligne en Afrique, ainsi qu'il l'avait été en France. Je me sentis fière de mon choix, confondant ainsi l'excentricité avec le véritable mérite; il est bien permis à une femme follement éprise de s'y tromper, lorsque tant de gens raisonnables s'y trompent.

Nous convînmes avec Haïdé, qu'elle se procurerait les vêtements nécessaires, et qu'elle m'avertirait. Je promis de garder le silence envers Raphaël, et du moment que je sus le mystère, je devinai toute la peine qu'il se donnait pour me tromper. C'était une dissimulation perpétuelle, et je m'amusai infiniment à la lui rendre.

La veille du jour fixé, Haïdé m'avait prévenue. Je le regardai en souriant, pendant qu'il se promenait de long en large.

— Tu parlais de me suivre dans les expéditions, dit-il tout à coup, tu n'as donc pas songé que les Français sont avec nous et qu'on peut te reconnaître?

Je pâlis à cette idée, et je ne répondis pas.

— Il est vrai, continua-t-il, que tout le monde te croit morte, et que personne n'ira chercher la marquise de Montagre sous le burnous d'un Bédouin.

— Cela est bien sûr.

— Et si je partais à ton insu, que penserais-tu, Odile?

— Je penserais que tu ne m'aimes guère.

— Cependant...

— Cependant cela est ainsi.

— Et tu resterais ici à m'attendre?

— Qu'y aurait-il de mieux?

— Rien assurément.

— Demain, je sortirai de bonne heure et je reviendrai pour déjeuner. J'ai des reconnaissances à faire autour du camp. Pendant que tu dormiras cela sera terminé.

— Bien, répliquai-je avec indifférence.

Nous causâmes de la sorte fort longtemps. Le soir, je ne pus m'endormir. L'idée qu'il allait me quitter me

tint éveillée; en effet, vers une heure, je l'entendis se lever doucement, prendre ses habits, ses armes avec précaution et soulever la porte de la tente. Il parla bas quelques minutes à un de ses officiers apparemment, puis il sortit et tout rentra dans le silence.

Haïdé entra alors avec mes vêtements; elle m'aida alors à les revêtir, et me transforma de telle sorte que je me reconnaissais à peine. Je m'armai de mes deux pistolets, je décrochai de la muraille un grand fusil pareil à ceux des Arabes, mais fort léger, avec lequel je m'étais exercée quelquefois, et je me rendis, toujours suivie de ma compagne, derrière la tente ou Aben-Hamet m'attendait par ses soins.

Je m'élançai en selle, et je tendis la main à Haïdé.

— Adieu, me dit-elle, nous sommes quittes.

Je galopai vers l'endroit où la tribu se réunissait, me tenant à l'écart et ne voulant la rejoindre qu'à une certaine distance du camp. Mon burnous, très-rabattu sur mon visage, me cachait presque entièrement. Je ne saurais trop le répéter, j'étais hardie et courageuse comme un homme intrépide, et mes forces étaient bien supérieures à mon sexe et à ma condition.

J'entendais Soliman donner des ordres, former sa troupe; il parlait Arabe, cela est tout simple, je ne le comprenais pas, mais à son ton de commandement je devinais. Aben-Hamet piaffait d'impatience; une fois même il hennit bruyamment. Il me fallait toute mon habitude de l'équitation pour le contenir. Lorsque les autres chevaux se mirent en mouvement, il voulut les suivre et faillit m'emporter. Je les laissai marcher néanmoins, et je ne les accompagnai qu'à une distance assez forte. La nuit me favorisait admirablement, et je résolus

d'en profiter jusqu'à ce que la lumière me forçât de me montrer.

A la petite pointe du jour, nous étions déjà loin du camp; je laissai courir Aben-Hamet; nous passâmes comme une flèche à côté de la tribu, qui cheminait en assez mauvais ordre, et je m'approchai de Raphaël. Il marchait seul, rêveur, la tête basse, très-peu occupé de ce qui l'entourait, en pensant à moi sans doute. A mon aspect il releva la tête et m'adressa une question en arabe. Je ne lui répondis qu'en me plaçant à ses côtés. Cette conduite l'irrita; il porta la main à la bride de mon cheval, et alors il le reconnut.

— Odile! s'écria-t-il.

— Moi-même, répondis-je en riant. Me trouves-tu bien déguisée?

— Si bien, que j'ai peine à te reconnaître. Mais, mon Dieu! quelle folie!

— Pas plus grande que les autres. Lorsqu'une femme a foulé aux pieds tous les devoirs de son sexe pour s'en imposer de nouveaux, il faut qu'elle les remplisse.

— Tu vas me gêner dans mes démarches, enfant; occupé de toi seul, j'oublierai les graves intérêts qui me sont confiés. Et puis, nos combats ne sont point un jeu. Ici, ni merci, ni pitié, surtout pour nous, que les autres tribus regardent comme des traîtres et des transfuges. Je frémis d'y penser, ils te tueront!

— Ils ne me tueront point, Raphaël, je saurai me défendre aussi bien que le plus hardi de tes guerriers.

— Odile, tu me déchires l'âme.

— Tu ne me connais donc pas, si tu as cru me faire céder à la crainte? J'ai su toutes tes démarches, tous

tes préparatifs, et, décidée à te suivre partout, j'ai tenu mon serment.

— Que vais-je dire à la tribu ?

— As-tu des comptes à lui rendre ? Ne sommes-nous pas libres ? Encore une fois, ne suis-je pas Française et chrétienne ?

Le jour se levait magnifique et serein. Ce spectacle admirable, ma position étrange, avaient exalté ma tête, si facile à exalter, à un point extraordinaire. Je réalisais mes chimères ; ces dangers tant rêvés, j'allais les courir ; ce dévouement sans bornes, je le montrais dans toute son étendue.

— Raphaël ! m'écriai-je, si je pouvais te sauver la vie !

Il me regarda en souriant ; son sourire avait presque du dédain. Il ne comprenait pas cet élan de l'âme, qui me faisait sacrifier mon existence pour lui avec un bonheur indicible ; il ne voyait que la différence de notre force, et il se demandait comment je pourrais lui éviter un coup mortel, moi, pauvre et faible créature ! Je fus blessée de cette indifférence. J'en fus blessée au point de le lui cacher.

— Mon Dieu ! pensais-je, ne m'aimerait-il plus ?

Je n'osais pas m'avouer la chute de mon idole. Je lui rattachais de force les lambeaux dorés dont je l'avais couverte, et qu'elle dépouillait malgré moi. L'imagination est la seule créatrice de ce monde ; elle veut, et ce qu'elle veut existe pour elle, souvent en dépit de l'évidence. J'en étais là, hélas !

Après quelques heures de marche, pendant lesquelles la conversation de Raphaël ne parvint pas à effacer l'impression que j'avais reçue, nous aperçûmes dans le

lointain une colonne de l'armée française, à laquelle nous devions nous joindre. Mon cœur battit en reconnaissant cet uniforme. Je jetai un coup d'œil involontaire sur moi, pour être bien certaine de mon déguisement, je ne supportais pas l'idée d'être reconnue.

Bientôt nous approchâmes. Les deux troupes firent halte et se confondirent. Raphaël causait avec les chefs, tous de sa connaissance, parmi lesquels je ne vis heureusement que des visages étrangers. Nul ne fit attention à moi. Je ressemblais tout à fait à un jeune Arabe, car Haïdé avait soigneusement bruni mon teint. Je me tenais en silence non loin du cheik, qui, de temps en temps, tournait la tête pour me regarder. On étala quelques provisions et l'on mangea.

Pendant que je cherchais ainsi à dissimuler ma présence j'entendis à quelque distance une voix qui me fit relever la tête. Jugez de mon effroi, je me trouvais en face d'Albert de Tonnay, simple spahi, et bien loin de se douter certainement qu'il était aussi près d'une femme qu'il avait aimée.

— Oui, disait-il à un de ses camarades, je le connais beaucoup ce Bédouin-là; c'est un Français, et je porte une cicatrice de sa façon.

— Vraiment, répondait l'autre.

— Nous nous sommes battus pour une femme, une bien belle femme, ma foi ! Nous ne l'avons eue ni l'un ni l'autre; elle a fait la sottise de se tuer.

— Bah ! et pourquoi s'est-elle tuée?

— On ne l'a jamais su. Elle était folle, disait-on, et je le crois. Je l'avais toujours connue telle.

Je devins rouge jusqu'aux cheveux; je m'approchai peu à peu de Raphaël et je lui glissai dans l'oreille :

— Albert de Tonnay est là, derrière toi; il va venir te parler, sans doute... sois sur tes gardes.

Raphaël tressaillit.

— Sois tranquille, je ne me trahirai pas.

Albert s'avança en effet, et, après les premiers compliments, le cheik lui demanda ce qu'il faisait en Afrique, et pourquoi il y était venu.

— Vous le voyez, je suis soldat. J'avais mangé toute ma fortune, et, désespéré de cette niaise position d'homme ruiné, je suis parti afin de me faire tuer ici ou de m'y créer une carrière.

— Vous avancerez vite avec ces dispositions-là.

— Eh bien, cette pauvre marquise?

— Ne m'en parlez pas!

— Quoi! vous en êtes encore aux regrets. Ici, vous devriez l'avoir oubliée.

— Parlez-vous d'une femme? demanda Yacoub qui survint.

— Sans doute, une femme charmante, à laquelle nous faisions tous les deux la cour à Paris, et qui est morte d'une malheureuse façon.

— Soliman prétend qu'il la pleure encore?

— Il ne veut même pas entendre prononcer son nom.

— Je vous assure pourtant qu'il se console à merveille. Il a près de lui une Française aussi, belle à miracle, courageuse comme un soldat et spirituelle comme un ange.

— Ah! ah! reprit Albert en regardant fixement Raphaël, qui se troubla malgré lui.

J'eus un moment d'anxiété affreuse. Je connaissais la sagacité du vicomte, et je savais que le plus faible indice

le mettrait sur la voie. Il fallait dans cette circonstance une adresse extrême; et Raphaël en manquait complétement; il se tourna vers moi comme pour chercher un soutien. Je n'y pouvais rien faire néanmoins; il balbutia quelques paroles insignifiantes, et se plaça dans un autre groupe.

— Ce beau garçon a toujours été un sot, poursuivit M. de Tonnay, il paraît qu'il n'y veut pas renoncer. Êtes-vous très-sûr de ce que vous venez de dire?

— D'autant plus que j'ai vu cette femme, que je lui ai parlé, et que depuis lors la tête m'en tourne.

— Elle est belle?

— Je n'ai pu que la deviner à travers son voile. Elle a une taille admirable.

— Grande?

— Oui.

— Hardie, vive, spirituelle?

— Elle est tout cela.

— Depuis quand est-elle dans ce pays?

— Depuis un an à peu près. Un beau jour il l'a ramenée d'Alger, Depuis lors elle est restée sous sa tente, il a renvoyé ses autres femmes pour elle. Elle mène une vie étrange, moitié homme, moitié femme; elle est habile à tous les exercices; enfin, rien n'est plus loin de nos mœurs et des vôtres que tout cela.

— Ce que j'apprends m'étonne au dernier point.

Il réfléchit quelques minutes et reprit:

— Ne pourriez-vous me faire voir cette femme?

— Très-difficilement, il ne la quitte pas. C'est par le plus grand hasard du monde que je l'ai rencontrée.

— Si c'était ce que je pense! Oh! que ne puis-je m'en assurer!

On sonna pour remonter à cheval, et cette conversation fut interrompue. Je n'avais pas une goutte de sang dans les veines; je craignais d'aborder Raphaël, il fallait cependant qu'il fût prévenu. Au moment de se mettre en marche, il s'approcha comme pour me donner un ordre.

— Tu as entendu? me dit-il.

— Tout et plus que toi. Le vicomte a des soupçons, prends garde!

—, Que faire?

— L'éviter, et aussitôt que nous serons libres, retourner au camp. Quitte-moi maintenant; je marcherai derrière toi.

Il se mit à sa place. Nous allions de concert avec les Français, et on méditait une de ces mille expéditions dont les journaux vous ont entretenus. Les détails vous ennuieraient et m'ennuieraient moi-même à retracer. Qu'il vous suffise de connaître mes sensations quand je me trouvai au milieu du feu. Ma première impression, je l'avoue, fut une peur effroyable. Je songeai à fuir, l'amour-propre me soutint, et puis mon cheval, excité par la poudre, par le bruit, par les cris qu'il entendait, prit une ardeur inouïe. J'eus honte d'être moins brave que lui, je cherchai des yeux Raphaël, je ne le vis plus; aussitôt ma passion, prenant le dessus, m'attira sur ses pas.

Je ne craignis plus rien, je m'élançai au milieu de la mêlée, j'oubliai le danger, j'oubliai tout, même la prudence; je ne songeai qu'à lui. Personne ne m'attaqua, aucun des coups tirés au hasard, presque à bout portant, ne m'atteignit. Je n'avais pas la pensée de me défendre, car toute idée personnelle était loin de moi.

Je l'aperçus enfin, il combattait avec une sorte de bravoure féroce, ses yeux lançaient des flammes, c'était bien l'Africain, alors! En un clin d'œil je fus auprès de lui.

L'ennemi lâchait pied, on le poursuivait. On tuait tout, un ruisseau de sang coulait autour de moi. Raphaël ne se doutait pas de ma présence. Il m'avait oubliée, lui! dans l'ardeur de la bataille. Je le suivis néanmoins partout. Ce qui se passa dans ces instants d'excitation me fait l'effet d'un rêve. Je ne saurais vous le raconter. Je frappais, j'étais frappée, sinon atteinte; je courais toujours, Aben-Hamet hennissait d'ardeur, jusqu'à ce qu'enfin je tombai épuisée sur le sol, à côté de mon pauvre cheval, percé d'une balle

Je restai de la sorte plusieurs heures peut-être, je l'ignore. Je revins à moi dans les bras de Raphaël, qui m'avait cherchée après le combat, et qui, me retrouvant ainsi, désespérait de mon retour à la vie.

— Odile, disait-il, chère Odile, t'ai-je donc perdue!

Mon premier mouvement fut de me jeter dans ses bras.

— Non, non, répétai-je, je ne suis point blessée; c'est la fatigue, la chaleur. Le pauvre Aben-Hamet, il est mort lui!

— Mort au champ d'honneur; cependant je te jure, malgré tes exploits et les siens, que tu n'y reviendras plus.

— Il faut maintenant nous hâter de retourner au camp, n'est-ce pas? Es-tu libre?

— Oui, je le suis, pour quelque temps du moins.

— Partons donc, alors.

Nous partîmes, on me donna un autre cheval. Toute

fatiguée que j'étais, le désir de me retrouver dans mon asile me prêtait des forces. Raphaël ne parlait pas, il comprenait comme moi la difficulté de notre position. Lorsque nous fûmes arrivés, il m'amena dans la pièce où je couchais. la plus éloignée de toutes.

— Odile, me dit-il, je te quitte maintenant pour retourner à mon devoir. Ne sors pas de cette tente, entends-tu? sous aucun prétexte. Repose-toi, et à mon retour nous prendrons d'autres mesures. La tribu changera de pays, nous devions le faire dans quelques mois, j'avancerai l'époque. Nous entrerons plus loin du côté de l'Atlas, on ne nous découvrira pas facilement.

Il m'embrassa ensuite à plusieurs reprises, comme s'il lui était impossible de se séparer de moi, et il partit.

Restée seule, je me couchai. Je n'avais plus de force, et ma fatigue tuait ma pensée. Je dormis presque vingt-quatre heures. Je m'éveillai avec toutes mes facultés physiques et morales. Les événements des derniers jours m'apparurent. Je ne pus concevoir moi-même comment cela s'était passé, et ce que j'avais fait. Ce combat, cette victoire, cette marche, j'étais sortie de tout cela saine et sauve; moi, une femme, moi, la marquise de Montagre, frémissant autrefois à l'aspect d'une blessure, j'avais vu couler le sang à flots, je l'avais fait couler peut-être! J'eus une espèce de vertige à ce souvenir. Le champ de bataille se représenta à ma mémoire avec une effroyable vérité, j'en frémis.

Mes femmes arrivèrent. On m'habilla, je voulus être parée, pour moi seule; j'avais besoin de reprendre possession de ma vie de femme, je désirais être encore moi-même réellement. Je me revêtis d'un costume français, ce que

je ne faisais jamais devant Raphaël ; le contraste m'amusa. Puis je me mis à écrire ces mille *rêvasseries*. C'était bien là l'histoire du beau chevalier ressuscité dans le château d'Haguenek. J'étais bien la femme destinée à racheter son âme. Comment? je l'ignorais encore, mais cela me serait certainement révélé.

Dans la soirée du second jour, Haïdé entr'ouvrit la portière et me fit signe qu'elle désirait me parler. Je ne l'avais pas vue depuis mon retour.

— Qu'y a-t-il ? lui demandai-je.

— On ne parle que de vous dans la tribu, on dit que vous n'êtes pas une femme, mais un ange envoyé par le prophète pour nous porter bonheur. On vous regarde avec un respect profond et chacun vous donnerait sa vie. Ils prétendent vous avoir vu des ailes pendant le combat, et peut-être ont-ils raison.

— Non, Haïdé, répondis-je en souriant, je ne suis qu'une femme, comme vous.

— Quoi qu'il en soit, vous avez été remarquée par d'autres que nous, Yacoub sans doute... il rôde des espions autour du camp, ce ne peut être que pour vous, en l'absence du cheik.

— Des espions, dites-vous? des Arabes?

— Oui, des Arabes. Ils demandent si Soliman vous a emmenée, s'il reviendra bientôt ; d'autres se prétendent envoyés par lui.

— Qu'on veille, qu'on prenne garde à eux. Je sais ce qu'ils veulent et d'où ils viennent.

— Je vous avais bien prédit qu'Yacoub...

— Oui, c'est Yacoub.

Je réfléchis amèrement alors. La probabilité d'être découverte par Albert me donnait le frisson. Les suites

en étaient incalculables, et je maudis mille fois la fantaisie qui m'avait conduite à ce combat ; j'attendais Raphaël avec une impatience sans égale, enfin il arriva.

Après avoir écouté mon récit, il donna l'ordre de ployer les tentes et de se mettre en route vers la montagne. Il me fit soigneusement habiller comme les femmes arabes et exigea que je fisse la route avec elles, et de la même manière qu'elles, afin que rien ne pût m'en distinguer. Je me soumis volontairement à cette loi, j'en sentais toute l'importance.

Nous fûmes bien suivis en chemin par quelques éclaireurs, mais de très-loin ; ils craignaient de se montrer, et ils finirent même par nous abandonner entièrement.

Je suis obligée de vous dire ici, Raoul, que mon amour devenait plus lucide et que par conséquent il diminuait. J'entrevoyais la vérité, de bien loin encore ; pourtant c'était quelque chose. Hélas ! il en est ainsi en ce monde: On ne peut compter sur rien, pas même sur son propre cœur.

VI

Lorsque nous fûmes changés de campement et que la tribu se fut rapprochée de l'Atlas, le pays prit un aspect moins sauvage, et je commençai à trouver un charme véritable à mes promenades. Tout ce qui m'arrivait était si étrange, ce roman que je mettais en action avait tant

d'incidents bizarres, que souvent je ne pouvais y croire moi-même.

Raphaël s'étonnait moins. Depuis son enfance il était accoutumé à ces événements, et il ne les voyait pas du même œil que moi. Le courage que j'avais montré le rendait très-fier, il m'appelait en riant *son héroïne*, et prétendait que je le remplacerais à merveille dans le gouvernement de ses Arabes. Je l'aimais toujours de la même manière, pourtant je trouvais nos conversations longues et sans intérêt, je me sentais mal à l'aise avec lui, je ne lui répondais souvent qu'après avoir cherché ma réponse; l'embarras, la gêne se montraient entre nous.

Un soir, il faisait un temps admirable. La journée avait été étouffante. Nous dormions pendant la chaleur sous nos tentes, bien insuffisantes pour nous en garantir. Lorsque la lune se levait, je sortais alors du camp et j'allais respirer un air plus frais. Ce soir-là, cette planète avait un éclat incomparable, dont vous n'avez pas d'idée en Europe; on aurait pu facilement lire, et les moindres détails du paysage ressortaient avec des accidents d'ombre et de lumière qui en montraient à la fois la richesse et la grandeur. Un silence universel, à peine interrompu par les cris lointains de quelques habitants du désert, apportait à l'âme un recueillement et une mélancolie presque religieuse, et les parfums pénétrants de la montagne me montaient au cerveau comme l'encens de nos temples.

Raphaël me suivait, humant la fraîcheur, regardant les étoiles, prenant un soin extrême d'éviter les ronces et les cailloux. Il chantonnait entre ses dents je ne sais quelle ballade africaine, et fumait une mauvaise pipe,

qui n'avait rien d'oriental, pas même le tabac. Nous arrivâmes à un endroit totalement découvert, très-peu éloigné du camp, autour duquel nous avions tourné. Une pelouse verte et unie m'engagea à me reposer. Une petite source sillonnant à travers les herbes en entretenait la fraîcheur, et c'était peut-être la seule oasis qui pût se rencontrer à plusieurs lieues à la ronde.

J'étais étendue sur ce gazon, je ne parlais pas, je rêvais. J'avançai la main vers Raphaël pour prendre la sienne, il ne fumait plus, il dormait. J'en fus frappée au cœur, mon mouvement l'éveilla néanmoins, et il me demanda ce que je lui voulais.

— Rien, répondis-je froidement, je ne vous veux rien, puisque vous dormez.

— Je ferme seulement les yeux et je me repose. Je n'ai pas comme toi des volumes dans la tête, et je me fatigue vite de penser.

— Est-ce que vous vous ennuyez, Raphaël?

— Non, pas plus qu'à l'ordinaire; et toi?

— Moi?... je ne m'ennuie jamais.

— Alors qu'as-tu?

— Je voudrais entendre de la musique.

— Veux-tu que j'appelle les *ménestrels* de la tribu?

— Dieu me garde de leur affreux charivari!

— Eh bien! chante toi-même, cela te fera plus de plaisir.

— Vous avez raison, je vais chanter.

— Je t'écoute.

Vous savez, Raoul, que j'ai une belle voix, que j'ai appris la musique comme une science, et que peu d'artistes ont cultivé cet art avec autant de soin. Je parle de moi-même comme si je n'existais pas, en juge impartial,

car je ne suis plus de ce monde. Je n'ai ici ni orgueil ni modestie, je dis la vérité. J'étais en ce moment si profondément émue que ma voix en prit je ne sais quelle puissance inconnue jusque-là. Mes premiers accents me frappèrent moi-même et m'étonnèrent, Raphaël se releva surpris et m'écouta dans le ravissement. J'avais choisi quelques-unes des grandes mélodies de Rossini et de Meyerbeer. Les modulations savantes, les fioritures, les gammes perlées se succédaient avec une perfection égale. Jamais peut-être on n'entendit rien de pareil.

Vous ne pouvez vous imaginer l'effet produit par ces accords suaves au milieu de cette nature et de cette nuit. Je m'exaltais à mesure que je le sentais, et c'est certainement un des moments de ma vie où je me suis le plus rapprochée de l'essence divine dont nos âmes sont douées. Je priais en chantant, j'aimais, je pleurais presque. Nous entendions depuis quelques instants un bruit confus dans la direction des tentes. Nous n'y faisions aucune attention, Raphaël et moi; mais comme il se rapprochait, mon compagnon m'interrompit :

— Laisse-moi écouter une minute, me dit-il, je ne sais ce que signifie ce mouvement, il faut être sur nos gardes.

— Peut-être suis-je comme Apollon, et les bêtes féroces viennent-elles à ma voix.

— Chut! continua-t-il tout bas, ce sont des pas d'hommes.

De grandes ombres blanches parurent tout à coup en grand nombre, et s'avançant avec précaution. En un clin d'œil, Raphaël fut debout, son sabre à la main, il se jeta au-devant d'eux en criant. Je le suivis, car je n'étais ni craintive ni superstitieuse.

Le cheik s'arrêta après quelques pas, et se retournant vers moi, le sourire sur ses lèvres :

— De par le ciel, dit-il, ce sont nos gens, attirés sans doute par tes chants mélodieux ; ils n'en ont jamais tant entendu et te voilà un auditoire complet.

Les Arabes prononcèrent quelques phrases à voix basse.

— Ils te supplient de continuer, Odile, ne les refuse pas.

Ces singulières figures, ressemblant presque à des fantômes, se murent toutes à la fois ; je les regardai, et je me crus transportée dans un autre monde. Je chantai l'évocation des nonnes de *Robert*.

Je ne puis vous dire l'effet que produisit ce sublime morceau sur ces êtres sauvages. Ils se mirent à hurler, le désert en retentit. Cette manière d'exprimer son enthousiasme me parut un peu bruyante, et cependant elle me causa une jouissance véritable d'amour-propre. Le silence régna de nouveau lorsqu'on crut que j'allais continuer, et l'attention se peignit sur tous les visages. Le cercle se rétrécissait peu à peu, bientôt je fus entourée de Bédouins, ils me touchèrent presque, j'avais rabattu mon voile.

Haïdé se montrait au premier rang. Agenouillée, les mains jointes, elle me regardait en pleurant et prononçait des mots sans suite, qui peignaient son émotion insurmontable. Dans l'intervalle d'un air à l'autre, elle s'approcha de moi, prit le bas de ma robe, le toucha de ses lèvres et me dit en sanglotant :

— Oh ! vous le méritez mieux que toutes les femmes !

J'essayai de la relever.

— Non, continua-t-elle, chantez encore, et laissez-

moi vous écouter ainsi, il me semble que je suis au ciel.

Je chantai de la sorte plus de deux heures, et certainement jamais artiste n'eut un succès plus éclatant. Succès de larmes, d'enthousiasme, de cris, il n'y manqua rien. Raphaël fumait toujours ! de tous mes auditeurs, c'était certainement le moins attentif. Il souriait quelquefois au naïf étonnement de ses Arabes, mais il ne me donna pas la même marque d'approbation. Ses yeux se fermaient, et sans le nuage qui sortait de sa pipe, je l'aurais cru endormi.

Quand je me sentis fatiguée, je le lui dis. Il prononça quelques paroles en arabe, la foule s'écoula sur-le-champ, et au bout de cinq minutes nous étions seuls comme auparavant. Il fit un mouvement pour se lever.

— Restons encore un peu ici, interrompis-je, je suis si heureuse avec toi, en face de cette belle nature !

Il se remit à fumer sans me répondre.

— Raphaël, repris-je, m'entends-tu ?

— Sans doute.

— M'aimes-tu encore ?

— Certainement, je t'aime, répliqua-t-il au milieu d'une bouffée.

— Eh bien, si tu m'aimes, ton cœur ne restera pas muet devant cet admirable spectacle. Oh ! comme le mien bat vite ! Comme il s'élance vers toi ! Comme il t'appelle ! Toute ma vie j'ai rêvé cet amour exclusif, aventureux, cet amour qui nous a séparés du reste du monde. Et maintenant il est à moi ! Toi si beau, si brave, si tendre, tu m'appartiens, je t'ai acheté par tous les sacrifices, et, s'il fallait te payer de mon sang, je n'hésiterais pas une minute. Crois-tu donc qu'à Paris, dans nos salons, si j'avais donné mon âme à un de nos papillons musqués,

il aurait pu me rendre ce que je lui prodiguais de richesses? Non, j'étouffais, j'étais à l'étroit dans ces cercles de convenances et d'étiquette, il me fallait le désert et toi, toi surtout, m'écriai-je en lui prenant la main.

— Chère Odile!

— Mon Raphaël. Oh! merci, merci de tout le bonheur que j'ai, de celui qui m'attend. Merci de me laisser ainsi près de toi, partout et toujours. Mon cœur est plein de reconnaissance, plein d'exaltation; je prie Dieu avec une ferveur nouvelle à chaque instant. N'est-ce pas que nous lui devons bien des grâces?

— Oh! bien des grâces!

— Comme tout ce qui nous entoure est calme et magnifique! Quelle nuit! Qui n'aimerait pas? Qui ne se sentirait pas remué jusqu'au fond de l'âme par ce silence et cette clarté sublime! Il faudrait être dénué de tous les sentiments, de toutes les impressions pour ne pas glorifier et le Créateur et la passion adorable qu'il a mise dans nos êtres, afin de doubler toutes nos jouissances.

Il ne me répondit pas.

— Raphaël, repris-je, Raphaël!

— Rentrons, chère Odile, le sommeil me gagne, et la rosée va tomber.

J'avais fait un monologue; il ne me comprenait pas, il ne m'écoutait pas même, peut-être! Je restai anéantie.

— Odile, qu'as-tu? rentrons, répéta-t-il.

— Oh! mon Dieu, m'écriai-je en fondant en larmes, il ne m'aime plus!

— Je ne t'aime plus, Odile; et pourquoi?

— Laissez-moi, laissez-moi, je ne le vois que trop.

— Je ne t'aime plus parce que j'ai envie de dormir? parce que je commence à sentir la rosée?

— Vous ne m'aimez plus, vous ne m'avez jamais aimée.

— En vérité, chère amie, tu es incroyable, et il faudrait, pour te plaire et te convaincre, rester perpétuellement à l'état d'esprit impalpable; malheureusement, je n'en ai pas la faculté.

— C'est vous qui me parlez ainsi, Raphaël?

— Mais, Odile, je te parle ainsi que tous les hommes le feraient à ma place. Je te parle raisonnablement.

— Raisonnablement!

— Sans doute; crois-tu qu'il n'y ait pas de la raison sous les tentes autant que dans les villes? Pour vivre tranquillement, on en a besoin partout.

J'étais dans une stupéfaction inouïe, je voulus néanmoins prendre sur moi et voir jusqu'où il porterait l'indifférence.

— Ainsi, tout ce que je viens de vous dire est resté inaperçu? ainsi vous n'avez éprouvé aucune émotion, ni lorsque je chantais, ni depuis?

— Ce n'est pas la première fois que j'entends ta voix, Odile; je sais combien elle est belle et pure; pourtant je l'avoue, elle m'a d'abord singulièrement ému, puis j'ai été flatté et amusé de l'effet produit sur nos sauvages Bédouins : néanmoins je te donnerai un conseil, il y a longtemps que je le pense. Pourquoi donc chantes-tu toujours des *De profundis?* On jurerait que tu veux endormir les gens. Il y a tant de jolis airs gais, qui font plaisir, qui amusent! que t'en coûterait-il de les choisir?

— Quoi! les plus beaux morceaux de nos grands maîtres ne vous plaisent pas?

— Mon Dieu! je les trouve admirables, seulement ils m'ennuient.

— Ah! ils vous ennuient, répétai-je; eh bien, vous n'en serez plus ennuyé.

— Vous prenez tout à l'extrême, ma chère; en vérité, vous êtes d'une humeur inouïe; il n'y a pas moyen de vivre ainsi. Vous vous plongez dans des tristesses sans raison, ou bien vous faites des pages de roman, ou vous chantez des complaintes. Est-ce donc là cette gaieté française si vantée? Sont-ce là ces Parisiennes si vives, si agaçantes? Je ne reconnais rien de tout cela dans vos manières, et il me semble que depuis mon enfance tout a changé dans notre pays.

— Je ne suis pas Française, répliquai-je vivement, je suis Alsacienne; je ne suis pas une Parisienne, mais un enfant des montagnes; je ne suis pas gaie, je suis tendre, je suis passionnée, je vous aime enfin. J'ai cru trouver en vous l'amant de mes rêves, j'ai cru que vous réalisiez l'idéal de mon imagination; hélas! hélas! me serais-je donc trompée?

Il haussa légèrement les épaules.

— Vous êtes folle, Odile, vous vous faites beaucoup de mal sans cause. Voyons, rentrez en vous-même, vous verrez que je ne suis ni barbare, ni stupide, comme vous le pensez peut-être en ce moment. Je vous aime beaucoup, mais je suis fatigué; cela arrive aux héros de romans les plus enragés, cela peut donc bien m'arriver à moi.

Il me tendit la main, je me levai et je le suivis; un monde de réflexions s'ouvrit devant moi. Quoi! j'avais tout quitté parce que mon mari blâmait mes illusions, j'avais trahi mes devoirs, abandonné ma famille, mon pays, ma fortune, parce que mon mari m'avait dit : « Vous êtes folle! » J'étais venue dans cette contrée sau-

vage, j'y vivais de privations, je manquais des choses les plus nécessaires à la vie, j'y bravais l'ennui et la solitude, et l'homme qui m'avait séduite me disait aussi : « Vous êtes folle, » et cette parole me suivait jusque dans le désert ! Qu'avais-je donc fait alors ? A quoi me servirait mon sacrifice ? Un regret amer me traversa le cœur. Je baissai la tête et je me tus. A quoi bon me plaindre ? Je n'en avais ni le droit ni la volonté ; je ne pouvais retourner en arrière, il fallait donc me taire et souffrir.

Nous rentrâmes sous notre tente. Raphaël se coucha et s'endormit avec la même tranquillité que si cette scène n'eût pas eu lieu. Je m'assis auprès de lui et je le regardai ; son beau visage offrait le même calme et la même expression qu'à l'ordinaire, son bras ployé et sa tête s'appuyaient sur son yatagan, précaution habituelle et nécessaire dans ce pays de surprise et d'escarmouches.

— Mon Dieu ! murmurai-je, il n'est pas changé pourtant. Voilà bien ses nobles traits : c'est lui, tel que je l'ai connu lorsqu'il m'a entraînée ; d'où vient qu'il n'est plus le même ? Y aurait-il l'amour de moins ? Et serait-ce là le secret de cette métamorphose ? Ainsi je n'ai changé que de douleurs ; au moins là-bas j'étais chez moi, j'étais entourée d'amis, j'aurais vieilli honorée à la place qui était la mienne, je serais morte où est mort mon père, j'aurais reposé près de lui : à présent je n'ai plus ni patrie, ni nom, ni famille ; je suis perdue pour tous.

En ce moment une douce figure, une figure d'ange se montra au-dessus de ma tête ; il me sembla voir Wilfrid, m'attirant du geste et murmurant à mon oreille ;

— Viens, viens, pauvre égarée, ne suis-je pas là et crois-tu que je t'abandonne jamais ?

— Retourner en arrière, m'écriai-je, et comment ? Cela est-il possible ? N'y a-t-il pas à Blumemberg un vengeur ?

Je cachai ma tête dans mes mains, le spectre de mon mari était devant moi, et tous les remords le suivirent. Oh mon Dieu ! pourquoi donc se créer ces souffrances si amères ? pourquoi ne pas accepter ses maux tels que vous les envoyez ? Ceux que nous mettons à la place sont bien plus cruels encore, et il ne nous reste même pas la consolation de l'innocence.

C'en était fait de mon bonheur, le premier coup était porté, le voile venait de se déchirer malgré moi, j'apprenais à connaître Raphaël, les illusions devaient s'envoler devant cette réalité terrible.

Les quelques jours qui suivirent furent tristes pour moi, ennuyeux pour lui. Nous nous parlions à peine, il *sifflottait* entre ses dents des fanfares et des airs de danse, il riait à tous propos d'un rire forcé et sans but, il était visible que dans cette affectation même il y avait de l'ironie et un *fait exprès*. Je ne répondais rien à ses sarcasmes, je pleurais ; Haïdé, passant près de moi un matin, s'en aperçut.

— Pourquoi pleurez-vous ? me dit-elle, il ne vous aimera plus si vous êtes ainsi, vous ne lui paraîtrez plus belle, et alors...

— Et alors il me quittera, n'est-ce pas ?

— Comme il m'a quittée, vous le savez bien.

Je continuai mon chemin le cœur brisé ; tout ce que j'apprenais, tout ce qui se découvrait à moi, apportait une funeste lumière dans ma vie ; le découragement ar-

rivait, et c'est le plus grand des maux de ce monde, pour des caractères tels que le mien.

Environ une semaine après ces explications, Raphaël me dit qu'il devait le lendemain faire une excursion dans la plaine avec presque tous ses guerriers, d'après un ordre du général en chef, afin de donner la chasse à quelques tribus ennemies qui inquiétaient les colons, aux environs des villes. Je reçus cette nouvelle très-indifféremment.

— Si je n'étais pas aussi malade je te suivrais, répondis-je, mais en vérité je puis à peine me soutenir.

— Reste, reste, interrompit-il, soigne-toi bien; si cela continue, j'enverrai chercher un médecin à Alger.

Je souris faiblement; l'idée d'un médecin sous cette tente, où les ordonnances seraient impossibles à suivre, me paraissait étrange. Il m'embrassa presque froidement, à mon réveil il n'était plus près de moi.

Vers le midi, malgré la chaleur brûlante, me sentant suffoquée dans ce camp, où maintenant je souffrais malgré moi, je voulus gagner les ombrages plus frais et les bords verdoyants de la petite fontaine. Je m'enveloppai de mon voile, et, sans me faire suivre de personne, je me mis en chemin. Toute la tribu était accoutumée à me voir agir librement. Ce qui leur semblait une singulière façon d'agir n'attirait plus leur attention, ils ne me regardaient même pas, et aucun de ceux que je rencontrais n'aurait pu dire de quel côté je me dirigeais.

J'arrivai épuisée près de la source, je me laissai tomber sur l'herbe, à l'ombre d'un grand palmier; je fermai les yeux et je n'éprouvai d'autre sensation qu'un besoin impérieux de repos moral et physique; il faut avoir beaucoup souffert pour en arriver à cette prostra-

tion entière des forces de la nature. Dieu seul est alors un appui suffisant, et ce n'est pas trop de toute sa puissance.

Je crois que je finis par m'endormir, je ne me le rappelle que confusément. Je fus tirée de cet état par le bruit d'une respiration pressée à côté de moi, ma première pensée fut que c'était Raphaël. J'ouvris les yeux, deux prunelles noires et ardentes comme celles d'un tigre se fixaient sur moi, une main cherchait timidement à écarter mon voile, je jetai un cri d'épouvante, c'était Yacoub!

Je croisai vivement la dentelle en plis nombreux sur mon visage, je ramenai mes vêtements autour de moi, Yacoub ne paraissait point y faire attention.

— Enfin! murmura-t-il.

— Que me voulez-vous? balbutiai-je, sans savoir presque ce que je disais.

— Ce que je veux? reprit-il: depuis longtemps je cherche l'occasion qui se présente, je vous tiens en ma puissance et vous ne m'échapperez pas.

— Vous oubliez qui je suis et où je suis, repris-je en me levant avec précipitation.

— Vous êtes une courageuse amazone désarmée, vous êtes une reine sans sujets, une femme sans protecteur.

— Et le camp? dis-je en levant les épaules, et Raphaël?

— Et ceci? poursuivit-il en me mettant une écharpe sur la bouche, à quoi vous ne pensiez pas. Et ceci encore?

Il siffla: dix Arabes cachés derrière une roche s'approchèrent avec leurs chevaux, parmi lesquels se distinguait celui de Yacoub richement harnaché.

— Vous serez enlevée avant que ceux de vos compagnons qui restent encore au camp aient pu s'en apercevoir. Raphaël est absent et vos traces ne seront pas faciles à trouver.

En achevant ces mots, il m'enleva de terre, me plaça, malgré ma résistance, dans les bras d'un de ses cavaliers sur le devant de sa selle, et en un clin d'œil nous partîmes au galop, courant comme le vent dans la direction du désert. Vous dire ce qui se passa en moi serait impossible. La colère, la douleur, la crainte se disputaient mon âme. J'étais surtout honteuse de m'être laissé surprendre; si j'avais eu les mains libres, j'aurais certainement tué mon ravisseur et moi. Dans aucune occasion de ma vie je ne me sentis autant de courage.

Nous courions toujours, j'y voyais à peine, le sable m'aveuglait; dans la position où j'étais placée, le soleil me tombait d'aplomb sur la tête. Ma fièvre augmentait à chaque instant, j'en remerciais Dieu, j'espérais mourir; après plusieurs heures de marche, on s'arrêta, il y eut une courte consultation en langue arabe, le résultat fut de m'envelopper dans un burnous afin de me cacher tout à fait; on se remit en route plus lentement, et bientôt nous arrivâmes au camp d'Yacoub. Celui qui me portait me déposa sous une tente, où je me trouvai seule, mais dans l'impossibilité de faire un mouvement.

Mes souffrances étaient poussées au dernier degré. Je n'avais plus ni force ni volonté, et je me sentais à peu près indifférente à tout ce qui pouvait arriver désormais. Après une demi-heure d'attente, Yacoub entra accompagné d'une vieille femme arabe.

— Pardonnez-moi, madame, me dit-il, mais depuis que je vous ai rencontrée, je ne puis vivre sans vous;

l'amour est mon excuse. Cette femme parle français ; elle est attachée à votre service, et vous pouvez disposer d'elle. Ne cherchez pas à vous échapper, ce serait inutile ; vous êtes gardée de manière à ce que je ne puisse rien craindre.

En parlant ainsi, il détachait mon bâillon, ôtait le burnous, mes liens, et me déposait sur plusieurs peaux de tigres étendues les unes sur les autres.

— Je vais donc vous voir ! Oh ! pour ce bonheur, j'aurais tout donné au monde.

Il enleva mon voile sans que je cherchasse à l'en empêcher. La pâleur de mon visage le frappa tellement qu'il jeta un cri :

— Qu'a-t-elle ? regardez, dit-il à sa compagne.

— Elle me paraît fort malade, et je crois qu'elle a besoin de repos.

— Madame, reprit-il, parlez-moi, vous souffrez ?

Je ne répondis pas, je m'en étais fait la promesse.

— Elle est sans connaissance peut-être ; voyez, remuez-la.

Il s'agenouilla près de moi, l'inquiétude peinte dans tous les traits. La vieille femme sortit et revint quelques instants après avec des essences, dont elle me frotta la tête et les mains, en murmurant quelques phrases inintelligibles.

— Va-t-elle mieux ? demanda Yacoub.

— Laissez-nous seules ; il faut qu'elle dorme, répliqua la matrone.

— Je vous quitte, puisque cela est nécessaire à votre repos, madame. Je reviendrai dès qu'il vous sera possible de m'entendre.

Et il sortit. Mon étrange garde s'approcha alors de

moi, me déshabilla sans que j'opposasse la moindre résistance; à chaque instant, il lui échappait des exclamations d'étonnement que je devinais à l'expression de ses yeux. Elle me revêtit ensuite d'une grande chemise de laine blanche, puis elle me recoucha en me recommandant de ne pas bouger, et plaça sur moi une foule de couvertures, de coussins et de pelleteries. Au bout de quelques minutes, elle me fit avaler je ne sais quel breuvage, d'un goût fortement aromatisé, qui me procura le meilleur sommeil que j'aie goûté de ma vie. Il y eut un moment de délices tel, en m'endormant, que j'en garderai le souvenir éternel, et que souvent encore en y pensant je me sens frémir.

Quand je m'éveillai, la nuit était complétement venue. Je n'entendais aucun bruit, j'étais baignée de sueur et tellement couverte qu'il me devenait très-difficile de faire un mouvement. Cette obscurité, ce silence, un mal qui me brisait le cerveau, me troublaient, je crois, la raison, car il me fut impossible de me rappeler où j'étais, ni ce qui s'était passé. Assez longtemps après, la vieille femme entra sur la pointe des pieds, cachant la lumière d'une petite lampe; je revins à moi-même.

— Comment vous trouvez-vous, me dit-elle en s'apercevant que je ne dormais plus.

Je ne répondis pas.

— Vous vous taisez, vous avez tort; on ne vous veut pas de mal.

Elle me tâta le pouls.

— La fièvre, reprit-elle en remuant la tête, une forte fièvre. Cela ne vaut rien.

Elle sortit comme elle était entrée, et reparut bientôt suivie d'Yacoub.

— Vous êtes bien malade, me dit-il avec inquiétude. Je vais vous envoyer notre médecin arabe. Confiez-vous à lui, il est prudent, et il connaît des remèdes plus puissants que les vôtres.

— Vous le voyez, continua sa compagne, elle s'obstine à ne pas répondre.

— Laissez-la guérir, et elle parlera, lorsqu'elle sera bien convaincue que je n'ai pas le projet de la rendre malheureuse. Elle prendra son parti. Soliman est perdu pour elle, ne vaut-il pas mieux se soumettre de bonne grâce? D'ailleurs, je le vaux bien, et je suis sûr qu'elle ne tardera pas à l'oublier.

Je me mourais de soif, et je suivais de l'œil tous les gestes de ma garde; elle le devina, avec la perspicacité des peuples du Midi, et me présenta à boire. J'étais si abrutie par la souffrance, que j'écoutais à peine les discours de mon ravisseur. L'âme n'avait plus de forces, et le corps ne vivait que par ses instincts. Mon Dieu! que sommes-nous? que penser de notre intelligence devant de semblables moments.

VII

Mes souffrances étaient atroces, et vous le comprendrez facilement, mon cher Raoul; je ne voyais pas d'issue à cette position, puisque Raphaël ignorait et mon enlèvement et ses auteurs. A son retour au camp, personne ne pouvait lui donner de mes nouvelles, je n'avais rien dit, j'avais disparu comme par enchantement.

Et d'ailleurs, vînt-il à mon secours, serait-il temps encore? A quels excès pourrait se porter un homme tel que Yacoub, dont la religion et les habitudes lui faisaient, pour ainsi dire, une loi de m'outrager. Je bénis mille fois ma maladie et je me résolus à la prolonger le plus longtemps possible, quels que fussent mes maux et mes craintes.

Un autre danger auquel je pensai, en me rappelant la conversation que j'avais entendue, ce fut la présence d'Albert de Tonnay. S'il me voyait, si j'en étais reconnue, que devenir alors? je frissonnais des pieds à la tête en songeant qu'on pouvait me séparer de Raphaël, car, en son absence, les nuages élevés entre nous, ce refroidissement qui gagnait mon cœur disparaissaient, je ne sentais plus que mon amour. Ces réflexions me tinrent éveillée, malgré le breuvage de la vieille femme, et ma fièvre en redoubla.

Dans la matinée, Yacoub revint; il me parla longtemps de sa passion, du désir violent qu'il nourrissait de m'avoir en sa puissance, de la vie qu'il comptait me faire et du bonheur qui m'attendait près de lui.

— Soliman est un beau jeune homme, continua-t-il; il est brave, c'est vrai; mais tout Français qu'il soit, il n'entend rien aux femmes européennes. Vous n'êtes pas accoutumée à nos tentes, à nos déserts. Cela peut vous amuser quelque temps, vous vous en lasserez bien vite. Fiez-vous à moi; vous aurez des parures, des esclaves, des plaisirs, des palais, si vous voulez. Vous ne serez pas séquestrée loin de vos compatriotes; vous brillerez par vos talents et par vos charmes, et vous oublierez bien vite ce pauvre Soliman avec ses tête-à-tête et ses privations.

Je ne répondis pas plus qu'à l'ordinaire.

— Vous êtes malade, souffrez que l'on vous soigne. Mon amour est impatient, il supporte avec peine les retards et les difficultés. Je suis pressé de mettre à exécution les promesses que je viens de vous faire. L'avenir vous prouvera que je ne vous trompe pas et que vous pouvez compter sur moi à jamais.

Après ces mots il me quitta. La vieille et quelques esclaves le remplacèrent. Cette tente que j'habitais était vaste et ornée. J'y trouvai beaucoup plus de luxe et de confort que dans celles que j'avais visitées jusque-là. Yacoub était plus riche que Soliman, plus industrieux, plus intelligent sans doute. Plusieurs meubles et ustensiles européens frappèrent mes regards, entre autres un magnifique nécessaire de toilette anglais en or, disposé de manière à prouver qu'il ne servait pas seulement d'ornement à son propriétaire.

Cette journée n'offrit d'autre incident que quelques visites d'Yacoub, dont l'impatience devenait de la colère en face de mon silence obstiné. Les soins les plus empressés m'entouraient, et pourtant ma fièvre augmentait de violence. Le soir on m'annonça le médecin arabe, je le reçus comme les autres; le ciel m'inspira sans doute, je cachai mon visage, et quelle ne fut pas ma terreur, lorsque je reconnus la voix de M. de Tonnay, parlant à Yacoub, qui avait accompagné le médecin!

— Vous ne voulez donc pas causer avec ce savant personnage, madame? disait Yacoub, le voilà lui et son aide, un de vos compatriotes, un Français auquel j'ai permis d'entrer, espérant qu'il serait plus heureux que nous, qu'il obtiendrait votre attention.

Vous imaginez que j'enfonçai ma tête sous mes cou-

vertures et que je n'aurais pas fait un mouvement pour tout au monde. Ils parlèrent entre eux, très-bas et en langue arabe; je ne comprenais ni n'entendais rien.

— Nous nous retirons, dit enfin Yacoub, nous attendrons que la réflexion vous rende plus raisonnable. A quoi bon ces manières? Vous ne pouvez m'échapper, il faudra donc finir par vous décider à me répondre.

J'avais pris une autre décision, à laquelle il ne s'attendait guère. Je portais toujours sur moi un petit poignard, richement travaillé; il était resté avec mes habits, je le voyais briller à la ceinture de ma veste; profitant d'un moment de solitude, je me levai, je m'en emparai vivement, je le cachai dans ma couche même, et désormais je me sentis tranquille devant les périls, j'avais de quoi me défendre.

Deux jours se passèrent ainsi, deux jours bien longs et bien douloureux pour moi. Je priais Dieu, je voulais me remettre en ses mains, et je voyais là, hélas! la punition de ma faute; j'allais peut-être perdre la vie, j'étais à jamais separée de Raphaël. Et puis bien loin, comme dans un mirage, je voyais mon pays, ma famille, la tombe de mon père, tout ce que j'avais eu de cher et de sacré en ce monde, je voyais aussi, tel qu'un mauvais génie, cet Albert de Tonnay; je le voyais un des instruments actuels de ma perte; je voyais tout cela et je pleurais amèrement.

La troisième nuit, je m'étais assoupie, brisée de souffrances, d'inquiétudes et de craintes; je fus éveillée en sursaut par des coups de feu et ce qui me sembla un combat violent. Je m'assis sur mon lit, après m'être assurée que mon poignard était à côté de moi, et j'écoutai, décidée à vendre chèrement ma vie et mon honneur, si

j'étais attaquée. Des piétinements de chevaux, des cris, des hurlements presque, frappaient mon oreille. Mon cœur battait, non de peur, mais d'attente; je faisais mille conjectures, parmi lesquelles l'idée de Raphaël se plaça avant toutes.

— C'est lui, me disais-je; il vient me sauver, il me délivrera de cette horrible prison, lui, mon Raphaël, mon amant!

Le bruit s'approchait et s'éloignait successivement de moi, il était visible que les combattants se disputaient le terrain avec un acharnement sans égal. Les décharges se succédaient à chaque instant plus vives et plus répétées. Tout à coup, une terrible lueur éclaira la tente : il n'y avait plus de doute possible.

— Le feu! le feu!... m'écriai-je en sautant hors de mon lit.

L'instinct de la vie fut plus puissant que tout; je cherchai une issue pour échapper aux flammes. Je soulevai la portière de la tente et je reculai : devant moi s'élevait une muraille embrasée; des hommes enivrés de sang et de vengeance s'entre-tuaient avec un férocité sans pareille. Je retombai à genoux, demi-morte, auprès de mon lit. Une assez grande distance séparait mon pavillon des autres; c'était là ce qui m'avait sauvée jusqu'ici, mais l'incendie ne pouvait tarder à me rejoindre. Et alors quel secours attendre? quelle protection invoquer? Des murs de toile, des ennemis partout, rien! rien!... Dieu seul, que j'avais tant offensé, dont j'avais bravé les lois et les préceptes les plus sacrés, que j'avais presque renié dans mon âme!

J'entendis bientôt des cris et des pas tout près de la tente; je relevai la tête, je tressaillis, ce n'était pas une

illusion, Raphaël était là! Dès lors, forte et courageuse, je m'élançai dehors, mon poignard à la main, appelant Raphaël, lui disant que j'allais vers lui. J'approchai; il se débattait contre Yacoub, qui le tenait embrassé. Debout tous les deux, dans une lutte acharnée, ils se dévoraient du regard et cherchaient à s'enfoncer dans la poitrine leurs petits poignards, seules armes qui leur restassent encore. Je n'hésitai pas; je courus au secours de mon amant. Au moment où j'approchai, Yacoub tombait à mes pieds. Raphaël, couvert de sang et de blessures, poussa une exclamation de joie et me retint dans ses bras, les forces factices que m'avait données mon amour, et la nécessité de me défendre étaient disparues avec la chute de notre ennemi.

Lorsque je revins à moi, j'étais dans les bras de Raphaël, sur son barbe rapide; nous volions d'un galop furieux à travers le désert, laissant derrière nous le massacre, l'incendie, tous les fléaux de la guerre et de la vengeance, et nous dirigeant comme une flèche vers notre nid, vers le camp où nous attendaient le repos, l'amour et la joie d'être ensemble. Malgré ma faiblesse, malgré la fièvre, je sentais ce bonheur à un tel point que je n'osais parler dans la crainte de le faire évanouir. Quand Raphaël s'aperçut que j'ouvrais les yeux, il me serra plus fortement sur son cœur.

— Ne crains rien, mon Odile, c'est moi; tu es en sûreté.

— Je sais que c'est toi, mon Raphaël, et je bénis Dieu qui nous a enfin réunis.

— Odile, ajouta-t-il, et je sentais ses membres trembler de rage, Odile, ce misérable a-t-il osé t'outrager? suis-je arrivé à temps?

— Oui, oui, mon bien-aimé, je suis toujours digne de toi; s'il eût seulement fait une tentative, j'avais mon poignard, et je ne t'aurais pas laissé le soin de notre vengeance.

— Tu es bien la digne compagne d'un cheik, la fille du désert. Oh! pourquoi n'es-tu pas née au pied de l'Atlas! Pourquoi as-tu été d'abord grande dame d'Europe?

Je ne répondis rien; je sentais comme lui cette plaie de notre existence. Si j'avais pu oublier, je n'aurais pas eu ces instants de mélancolie qui empoisonnaient mon bonheur, ces désirs sans noms et sans bornes, inconnus à la nature sauvage, enfants de la civilisation, d'une imagination cultivée qui veut apprendre encore, à mesure qu'elle sait davantage, et qui se dévore elle-même comme le feu lorsqu'elle ne trouve plus d'aliments.

Nous arrivâmes après une marche très-fatigante; j'étais brisée, morte. Raphaël me porta dans sa tente, et ceux qui ne l'avaient pas suivi dans son expédition vinrent au-devant de nous. Les femmes et les enfants poussaient des exclamations dont je ne comprenais pas le sens, et, d'ailleurs, je ne voyais qu'une chose, mon amour et le repos qui m'attendait enfin. Raphaël me déposa sur mon lit, on appela mes esclaves, la tribu se dispersa, et je ne tardai pas à m'endormir d'un profond sommeil.

J'appris le lendemain que les guerriers étaient rentrés chargés de butin, vainqueurs sur tous les points de ceux d'Yacoub, qui, dangereusement blessé, avait néanmoins été obligé de fuir. Ils étaient ravis de cette victoire, et ma popularité y gagna d'autant, puisque j'en étais la cause. Raphaël me combla de soins, me fit ré-

péter vingt fois l'histoire de ma captivité, caressant la poignée de son yatagan dès que je prononçais le nom de mon ravisseur. Alors il était réellement beau : toutes les passions brillaient sur son visage, la jalousie étincelait dans son regard. Je l'examinais presque en extase, j'avais retrouvé mon enthousiasme; c'était le Giaour, c'était Conrad, c'était un de ces mille héros créés par les poëtes et adoptés par les imaginations vives comme le type de la perfection en ce monde.

Je me guéris après quelques semaines, et, de ce moment, Raphaël me sembla moins tendre; cependant il me dit aussitôt qu'il me vit levée :

— Tu ne sortiras plus du camp, Odile; je ne veux plus que tu t'exposes ainsi. La seule idée de te perdre fait bouillir le sang de mes veines. Tu me le promets, n'est-ce pas?

Je le lui promis à regret, je l'avoue. Il me quitta, et je me trouvai seule dans cette tente, qui me parut plus triste encore en la comparant à celle d'Yacoub; tout y manquait, ainsi que je l'ai dit : ni commodité, ni élégance; le désert avec toute sa nudité, toute sa mélancolie. Deux heures se passèrent en réflexions; je voulus les chasser, je pris un livre.

— Toujours la même chose! pensai-je, les mêmes livres depuis mon arrivée! Ne rien savoir, n'entendre jamais un mot sur ceux qu'on aime et qu'on a délaissés, n'échanger une idée avec personne, la solitude, l'abandon, peut-être, voilà donc mon sort et ma vie : et je l'ai voulu!

Je baissai la tête devant cette certitude, j'avais presque honte de moi-même; je n'étais plus fière de ma faute, c'était un grand pas vers le remords. L'ennui ar-

rivait aussi et le conduisait peut-être. Il me revint alors à l'esprit une foule de gens indifférents, auxquels je n'avais pas songé depuis bien des années; je les voyais, il me semblait que je les aimais tous et que j'éprouvais un désir irrésistible de les retrouver. Je vis ensuite passer comme dans une glace ces fêtes, ces spectacles, ces magnificences auxquelles j'avais assisté; je me rappelai minutieusement mes toilettes, les bijoux, les fleurs que je portais à tel bal, les compliments que j'avais reçus, les hommages qui m'étaient adressés; enfin, je me représentai ces conversations si fines et si spirituelles où j'avais tant brillé, qui me charmaient, ces hommes de talent avec lesquels j'étais liée, cette musique enchanteresse qui me ravissait l'âme. Et, je dois vous l'avouer, Raoul, je pleurai à sanglots; il y eut un poignant regret entre mon amour et moi; c'était le dernier coup porté à mon bonheur, à mon avenir.

L'absence de Raphaël fut assez longue; je m'ennuyais à en devenir folle. J'envoyai chercher Haïdé; elle n'était pas au camp, et je n'en pus savoir la raison, puisque mes femmes ne parlaient qu'arabe. Au retour de mon amant, il me sembla soucieux et préoccupé.

— Qu'as-tu fait en mon absence? me demanda-t-il.

— Rien. J'ai pensé.

— Tu t'es ennuyée, peut-être?

— Sans doute. Tu m'as défendu la seule distraction possible en ces lieux enchanteurs.

— De l'ironie, Odile! Tu commences à trouver le désert bien triste; peut-être as-tu désiré le quiter?

— Jamais je n'ai songé à me séparer de toi, Raphaël.

— Mais si je t'offrais de vivre ensemble au milieu

des villes, de reprendre une existence de plaisir, l'accepterais-tu ?

— Oh ! quel bonheur ce serait ! m'écriai-je en me levant vivement.

Presque aussitôt je me laissai retomber en murmurant :

— Hélas ! hélas ! c'est impossible ! Je ne puis plus revoir les hommes et le monde ; je suis morte pour tous.

Il se mit à rire.

— Voilà une belle épreuve, j'espère. Je sais ce que je voulais savoir ; tu t'ennuies, toi qui prétendais ne t'ennuyer jamais seule.

Je restai stupéfaite à cette réponse. Quoi ! c'était là tout ce que mon ennui signifiait pour lui ? Cette insuffisance me fit sentir la vérité ; j'osai même me l'avouer puisqu'il ne la devinait pas : je l'aimais moins ; je ne l'aimais presque plus.

Il me parla très-peu pendant les quelques jours qu'il resta près de moi. Il était presque toujours dehors, se levait de fort bonne heure, faisait prendre de nouvelles dispositions dans le camp, agrandir les tentes, disposer les avenues.

— Qu'attends-tu donc, Raphaël ? lui demandai-je étonnée de ces préparatifs.

— Personne. Seulement, comme nous sommes ici dans un bon pays, je m'arrange pour y rester longtemps. Je m'occupe des récoltes.

— Je te trouve un air singulier, une agitation extraordinaire.

— On parle d'une nouvelle expédition.

— Ah ! ah !

— Et la tribu ira.

— Eh bien ?

— Moi aussi par conséquent.

— Je n'en doute pas un instant et je n'ai jamais songé à m'y opposer.

— Tu ne viendras pas avec moi, Odile, entends-tu ? je ne le veux pas ; c'est assez de folies.

— Tu peux être tranquille, je n'en ai pas le projet.

— Et je dois compter sur ta parole, tu ne t'exposeras à aucun danger lorsque je n'y serai plus ?

— Mon Dieu ! répondis-je en bâillant, je suis bien revenue de tout cela.

Il ne répliqua rien et sortit pour continuer ses arrangements. Je le suivis de l'œil, il ne se retourna pas ; il avait l'air joyeux d'un homme qui a accompli une *corvée*, et qui se sent plus léger après ce devoir rempli. Cependant son absence me laissa encore un vide immense, je regardai autour de moi, et cet isolement, cette nudité, ce dénûment absolu me donnèrent un froid, une mauvaise humeur dont je ne fus pas la maîtresse. Je me levai impatientée et je me mis à marcher dans cette prison à claire-voie, où je me trouvais telle qu'un oiseau en cage.

La nuit vint sans que je m'en aperçusse ; je ne demandai pas de lumière, je n'appelai pas, je soulevai seulement un petit coin de toile et je contemplai le ciel, cette clarté pure et lumineuse, cet azur africain qui ne ressemble à notre azur d'Europe que comme le souvenir ressemble au regret. Je restai de la sorte plusieurs heures, abîmée dans mes réflexions, me demandant si j'étais bien moi-même, et cherchant dans mon cœur cet enthousiasme qui m'avait soutenue jusque-là. Je n'en trouvai pas vestige ; il ne me restait plus qu'un immense décourage-

ment. Je ne savais plus où prendre des forces pour vivre et supporter mon fardeau ; et puis cet éternel refrain que la conscience apportait à mon esprit :

— Je l'ai voulu !

Je restai ainsi jusqu'au matin à la même place, dans la même position, avec les mêmes idées. Je ne m'apercevais pas de la fuite des heures, je regardais en moi-même, et j'étais effrayée. Jamais je ne vous rendrai cette impression, vous ne la comprendriez pas, je la comprends à peine aujourd'hui.

Quand vint l'heure du déjeuner, mes femmes entrèrent, et je devinai par leurs gestes qu'elles étaient surprises de ma pâleur et de mon immobilité. Elles s'occupèrent de leurs soins ordinaires ; je ne fis attention à rien. Après ma toilette seulement, puisqu'il m'était interdit de sortir de l'enceinte réservée à la tribu, je me couvris de mon voile et j'errai parmi les tentes, cherchant une distraction à tout prix, voulant bannir les fantômes qui m'assiégeaient et me rattacher à ma position actuelle, puisque désormais je n'en pouvais plus espérer d'autre.

Je m'approchai machinalement d'une partie du camp dans laquelle je n'avais pas pénétré jusqu'ici. Des ouvriers arabes y travaillaient à élever une belle et spacieuse tente de poil de chameau rouge et très fin. Mon étonnement fut extrême. J'interrogeai ceux qui m'entouraient, oubliant toujours que je n'en étais pas entendue ; ils me répondirent quelques mots dans leur langue, et l'un d'eux se mit devant moi pour m'empêcher d'avancer, bien que je n'en eusse pas montré l'intention. Je le repoussai du geste et je passai outre, car l'espèce de défense qui m'était faite piquait ma curiosité.

J'entrai dans de vastes pièces meublées avec la sorte d'élégance que comportait le pays, d'une façon plus brillante encore que la tente d'Yacoub. De petites recherches de femme me frappèrent à chaque pas. On respirait partout les parfums de l'Orient; rien d'européen, rien de français surtout dans ce qui m'entourait. Des divans, des tapis, des peaux d'animaux sauvages, des armes turques, quelques instruments de musique de la même origine me placèrent dans un étonnement indicible.

— A qui est cette tente? répétai-je involontairement.

Le même silence me répondit. Je ne rencontrai personne si ce n'est quelques esclaves qui s'enfuirent à mon approche.

J'avais maintenant un sujet véritable d'occupation, de conjectures. Que pouvait être ce *palais* bâti dans un si grand mystère? A quoi le destinait-on? Qui le faisait construire? Raphaël seul devait l'avoir ordonné, et dans quel but? Je ne pensai qu'à cela tant que dura le jour; mais le soir, assise à la même place que la veille, les mêmes idées me revinrent. Peu à peu ma tête se monta, mes regrets, mes craintes revêtirent des formes réelles, j'eus une sorte de vision; je me crus encore au milieu de ces brillantes fêtes auxquelles j'avais tant songé le jour précédent, et la terminaison fut la même. Des larmes, toujours des larmes. Hélas! c'est bien souvent ainsi que finissent nos réflexions, nos retours sur le passé, à nous autres pauvres femmes; laquelle de nous n'a pas un repentir dans le cœur? Trop heureuses encore lorsque l'avenir nous ouvre ses portes, lorsque nous conservons au moins l'espérance!

Raphaël revint le lendemain. Je le reçus d'une manière contrainte, hésitant encore à lui demander l'explication

à laquelle j'étais résolue, mais qui me semblait très-difficile à entamer, pour qu'elle ne dégénérât pas en querelle. Il m'amena de lui-même sur la voie.

— Qu'as-tu fait ces jours-ci ? me demanda-t-il.

— J'ai exactement tenu ma promesse, je ne suis point sortie du camp.

— Et tu t'es occupée à quelque chose ?

— A quoi ? je sais mes livres par cœur, je n'ose plus écrire, je suis trop triste pour chanter. Je suis donc allée me promener dans l'enceinte de ton royaume, et j'ai été bien surprise de le trouver tel qu'il est à présent. Quelle est entre autres une tente toute nouvelle à laquelle je ne saurais donner de destination, à moins que vous n'attendiez quelque pacha ou quelque bey de vos environs ?

Il rougit légèrement.

— Ah ! ah ! reprit-il, vous avez vu la tente que je fais faire ?

— Oui, sans doute.

— Et comment la trouvez-vous ?

— Infiniment plus belle que celle-ci, et je voudrais bien l'habiter.

— Aussi est-elle destinée à cet usage.

— Quoi ! je dois y demeurer ?

— Aussitôt qu'elle sera finie.

— C'est pour moi que tu as rassemblé ces jolies étoffes, ces belles fourrures ?

— C'est pour toi ; une surprise que je prétendais te faire, mais il n'y a pas moyen.

— Oh ! mon ami, mon ami, que je te remercie !

— J'ai vu que tu te déplaisais ici, que cette tente toute militaire te semblait désagréable, j'ai pensé à te mieux établir ; n'est-ce pas tout simple ?

— Que j'étais injuste ! que j'étais folle ! je t'accusais, Raphaël.

Il me serra la main sans répondre, avec une nuance bien prononcée d'embarras, dont je m'aperçus sur-le-champ; je n'en fis rien paraître.

— Vas-tu rester quelques jours avec moi, ou dois-tu me quitter encore ?

— Je suis appelé de nouveau à Alger; toutefois ce voyage ne peut être long, je serai de retour très-promptement.

— Le général a donc besoin de toi ?

— Oui, il m'a mandé à cause de l'affaire d'Yacoub.

— Ne crains-tu pas ses observations ?

— Non, il entendra la vérité, et ne peut me blâmer de m'être fait justice à moi-même.

La conversation en resta là. Il fut le reste du jour si tendre, si empressé, qu'il bannit de mon âme tous les soupçons, tous les doutes, que je ne conservai en moi rien autre chose que de la reconnaissance, de l'amour; et lorsque nous nous séparâmes à l'aurore, j'étais heureuse, confiante, passionnée, j'avais repris ma vie d'autrefois; je croyais en lui, dès lors, j'avais reconquis toutes mes croyances.

Après un sommeil dont je prolongeai à dessein la durée, je me demandai à quoi j'emploierais mon temps. Sous prétexte de me surprendre, Raphaël m'avait arraché la promesse que je ne retournerais plus à la tente; mais je n'avais pas promis de m'en éloigner absolument; et comme toutes les personnes dont l'existence offre peu d'incidents, je ne pouvais me résoudre à rester en place avec cette distraction en perspective. Je pris mon voile et j'allai errer autour des travail-

leurs, qui ne paraissaient pas remarquer ma présence.

— Quoi! me disais-je, aurait-il déjà établi nos serviteurs?

Et j'avançais toujours, conduite par une curiosité impérieuse, par une sorte de puissance inconnue; j'examinais, j'écoutais, et je ne pouvais entendre. L'inquiétude augmentait à chaque instant. Enfin, j'aperçus une négresse portant sur son bras un superbe costume de femme, elle sortait d'une tente voisine, marchait avec précaution, semblait craindre de gâter les étoffes; je n'y résistai plus, je pénétrai dans la tente qu'elle venait de quitter.

Un spectacle étrange s'offrit à mes regards : des malles ouvertes et à moitié vides étaient disposées au milieu de la pièce, une douzaine d'esclaves s'occupaient à en extraire d'admirables atours, brillants d'or et de pierreries. Les tissus de l'Europe et ceux de l'Asie, les bijoux les plus bizarres, couvraient le sol, à peine daignait-on les ramasser. Jamais un pareil amas de richesses n'avait frappé mes yeux.

— Qu'est-ce que cela? m'écriai-je.

A cette exclamation, les esclaves se retournèrent et me regardèrent, puis elles parlèrent toutes à la fois, Dieu sait quelle langue, en me désignant la tente nouvelle.

— Oui, oui, répliquai-je, je comprends, vous devez placer ces belles choses dans cette tente; c'est très-bien.

Je me baissai et je touchai de la main un très-remarquable châle de cachemire. Elles me l'arrachèrent avec fureur; je relevai mon voile alors, et j'essayai de leur faire comprendre que j'étais la maîtresse de tout cela.

Elles me répondirent par des cris plus féroces, et tous leurs gestes se dirigeaient si obstinément vers l'autre tente, qu'en dépit de ma promesse, je résolus de savoir à quoi m'en tenir sur ce mystère.

J'entrai sans qu'on s'y opposât. Mon cœur battait fortement. L'intérieur de ce pavillon me parut mieux orné encore que la veille, il s'y trouvait une quantité de fleurs, dont la senteur très-vive me monta au cerveau et m'enivra presque.

Des esclaves hommes et femmes, noirs et blancs, rangeaient des coussins, des divans, des cassolettes, suspendaient des guirlandes ; il y avait fête et grand empressement parmi tous ces gens-là.

— Il veut que tout soit prêt pour son retour, pensai-je en cherchant à me rassurer moi-même.

J'allais toujours, l'on me prenait sans doute pour une femme de service, on ne me remarquait pas, malgré mon costume si différent des autres. La confiance m'était revenue, je fus au moment de retourner sur mes pas. Le bruit d'un instrument qui s'éleva tout à coup me retint, c'était une sorte de téorbe turc, dont les femmes se servent quelquefois avec plus ou moins d'habileté. Je n'hésitai plus à continuer ma recherche.

La pièce à côté, tendue d'étoffes de laine, offrait déjà plus d'ordre et d'arrangement. Tout y était en place, elle semblait destinée à prendre les repas, je n'y aperçus aucun habitant, les sons venaient de plus loin. J'avançai encore, et au moment où je soulevais la portière, ils cessèrent complétement ; une voix jeune et sonore fit en arabe je ne sais quelle question, que je devinai au ton dont elle était accentuée. J'entrai.

En face de moi, à moitié couchée sur des oreillers,

une jeune et belle fille, âgée peut-être de quinze ou seize ans, jouait avec le téorbe d'une main, tandis que de l'autre elle relevait ses cheveux un peu en désordre; à mon aspect elle demeura interdite, se leva précipitamment et jeta un cri de frayeur.

Je courus à elle; je pris sa main malgré elle.

— Qui êtes-vous? lui dis-je, sans calculer qu'elle ne m'entendait pas.

Elle me regardait d'un air effrayé, j'arrachai mon voile, je lui montrai mon visage, je ne sais si c'était pour la rassurer ou dans le but de lui imposer davantage; se rend-on compte d'un pareil moment?

Elle poussa alors des cris effroyables, ses yeux lançaient des flammes.

— Que faites-vous ici? continuai-je en lui secouant le bras; chez moi, chez mon mari? répondez!... je le veux, je l'ordonne!...

On accourut à sa voix, à la mienne, et nous fûmes bientôt entourées d'une foule d'esclaves aussi étonnés que la jeune femme elle-même.

VIII

Figurez-vous mon embarras, Raoul, au milieu de ces visages noirs, cuivrés, rouges, tous inconnus, tous étrangers, et qui me regardaient avec stupeur. Chacun parlait ou criait : ces accents sauvages, incompréhensibles, m'auraient glacée de terreur, si je n'avais pas été

uniquement occupée de ma jalousie, et de celle que je croyais ma rivale. Jamais je ne vous rendrai la fureur qui m'animait, fureur rendue plus grande encore par l'impossibilité de me faire entendre, et surtout par la rage de ne rien apprendre, lorsqu'il m'importait tant de savoir.

— Mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je, comment pénétrer ce mystère? qui m'éclairera?

La jeune femme, un peu rassurée par la présence de ses compatriotes, se rapprocha de moi, et me parla vivement d'une voix très-douce et presque mélancolique.

— Je ne vous comprends pas, lui disais-je; oh! maudite soit la funeste délicatesse qui m'a empêchée d'apprendre votre langue!

Des larmes de colère sortaient de mes yeux. Les Arabes n'osaient avancer, quelques-uns me connaissaient, et sans doute mon nom circulait déjà parmi eux. On le dit à l'étrangère apparemment, car elle s'arrêta tout à coup au milieu d'une phrase pour me regarder, et, après un moment d'hésitation, elle me tendit la main que je ne pris pas.

La réflexion me rendit un peu plus calme; je songeais que je me trompais peut-être, que rien dans tout ce que je voyais ne m'indiquait positivement une infidélité de Raphaël, que cette inconnue pouvait être une parente, une amie, une protégée, que sais-je? toutes choses, hors une maîtresse, et qu'avant de le juger, il fallait au moins l'entendre. J'écartai alors mon voile, je le baissai jusque sur ma poitrine, puis, me retournant sans ajouter un mot, je sortis de la tente comme j'y étais entrée, c'est-à-dire sans que personne songeât à m'arrêter. En quelques minutes, je fus de retour chez moi.

On ne s'enferme pas au désert. Triste ou gaie, malade ou bien portante, on doit laisser arriver les visiteurs, les recevoir et les écouter, bon gré mal gré. Il est vrai que les visites sont peu nombreuses, pour les femmes elles sont tout à fait nulles. Cependant, ne fût-ce que par les esclaves, on est toujours dérangé. Les miennes entrèrent et sortirent dix fois par quart d'heure, malgré mes ordres répétés de me laisser seule. A la nuit seulement j'obtins un peu de repos, et je commençais à goûter le bonheur de la solitude, lorsque des pas légers retentirent autour de moi.

Je levai les yeux, une forme blanche s'approcha, c'était une femme voilée.

— Qui est là? demandai-je surprise.

— C'est Haïdé, me répondit une voix triste.

— Enfin! on m'entendra.

— Oui, je suis venue pour cela.

— Eh bien! savez-vous ce qui se passe? M'expliquerez-vous ce que cela signifie?

— Je sais tout, reprit-elle avec mélancolie, j'ai tout vu, même ce qui s'est passé ailleurs.

— Qui est cette femme?

— C'est une femme à Soliman.

— Une femme à Soliman, vous voulez dire une esclave?

— Non, une femme, une femme comme je l'étais, comme vous l'êtes.

— Vous perdez la tête, Haïdé, Soliman n'a qu'une femme, c'est moi.

— Soliman a deux femmes à présent, vous et Adda.

Il me sembla que le ciel me tombait sur la poitrine.

— Répétez, continuai-je. Soliman a deux femmes?

— Oui. Seulement la nouvelle n'est pas comme vous, elle n'exige pas qu'il vous renvoie, elle sait bien qu'un musulman peut avoir plusieurs femmes ; elle sera la première et vous la seconde, voilà tout.

Mon sang bouillait dans mes veines, j'avais peine à me contenir.

— Il a osé faire cela ! murmurai-je.

— Oui, comme je vous l'avais annoncé, il vous oublie maintenant, c'est à votre tour.

— Mais quelle est cette femme? où l'a-t-il vue? ou l'a-t-il prise?

— C'est la fille du plus riche cheik de toutes les tribus, d'un émir. Elle a des trésors et des terres superbes, et son père est le premier parmi les chefs arabes.

— Et... l'aime-t-il?

— Il l'aime comme il m'a aimée, comme il vous a aimée après.

— Elle est sa femme selon vos lois?

— Il l'a épousée à Alger, devant le cadi et devant sa famille.

— Qui vous l'a dit?

— Je l'ai vu, j'y étais ; c'est pour cela que j'ai quitté le camp. Je suis libre, hélas ! je n'appartiens plus à personne, et je puis aller où bon me semble.

— Pourquoi ne m'en avoir pas prévenue avant? je l'aurais empêché.

— Vous ne pouviez empêcher ce qui était écrit.

— Je veux parler à cette femme, m'écriai-je; vous allez m'accompagner, Haïdé, vous nous servirez d'interprète.

— Vous ne devez pas lui parler, Soliman l'a défendu ; je ne désobéirai pas à Soliman.

— Mais, malheureuse, vous ne voyez pas que je me meurs!

— Je ne suis pas morte, moi; j'étais pourtant plus à plaindre que vous : il m'a chassée.

— J'irai, je veux y aller; il le faut, je le dois, je le veux.

— Vous n'y entrerez plus, vous avez effrayé Adda, Adda a défendu à ses esclaves de vous laisser pénétrer jusqu'à elle.

— Il y a ici maintenant une femme qui peut m'empêcher de faire ce qui me plaît! une femme plus maîtresse que moi, une femme qu'il aime mieux que moi!.. Je ne le souffrirai pas.

— Vous m'avez bien fait jeter dehors, et je l'ai souffert; c'est à votre tour, encore une fois.

— Vous! répliquai-je en haussant les épaules, c'est possible, mais moi!...

— Moi, interrompit Haïdé en se redressant; moi, je suis la fille d'un chef!

— C'est vrai, pardonnez-moi, la douleur m'égare.

— Écoutez... Soliman revient ce soir...

— Il revient ce soir? interrompis-je.

— Oui, attendez-le. Vous lui parlerez avec votre voix de sirène, il vous écoutera, il n'est pas possible qu'il ne vous écoute pas.

— Vous le croyez?

— Je le crois... Alors il vous aimera mieux qu'elle, et vous resterez la première.

— La première!... Oh! je ne veux pas être la première, je veux être la seule.

Haïdé ne répondit rien.

— Il est arrivé peut-être, repris-je, car cette pensée me déchirait l'âme... Il est chez elle...

— Cela est possible...

— Oh ! j'y vais, j'y vais.

— Attendez-le, vous dis-je, vous y gagnerez plus.

Je ne l'écoutais pas, je courais déjà vers la tente fatale Le cheval de Raphaël, qu'un Arabe emmenait à travers le camp, me montra qu'en effet il était là, qu'il était chez elle.

Raoul, avez-vous jamais été jaloux? savez-vous ce que c'est que cette furie, que cette rage, qui demande du sang et des larmes? Avez-vous ressenti cette fièvre qui fait couler de la lave dans les veines, qui ôte toutes les forces et les concentre sur une seule pensée? Je ne pourrais vous rendre ce que j'éprouvai dans ce fatal moment, mes cheveux s'en dressent encore : et d'ailleurs, si vous ne l'avez pas éprouvé vous-même, vous ne le comprendriez pas.

Je volais, j'avais des ailes. A la porte de la tente, on voulut m'arrêter : je forçai tous les obstacles, et je tombai comme une bombe au milieu de la chambre où j'avais vu Adda le matin. Raphaël était à table, près d'elle.

Je n'ai jamais conçu comment je ne les avais pas tués. Mon poignard était dans ma ceinture, je n'y songeai point; mon premier, mon seul besoin était de l'entendre me parler. Je voyais, mais je ne croyais pas à son infidélité; il fallait qu'il me l'avouât lui-même; encore je ne sais pas si je n'en aurais pas douté malgré lui. Je repris tout mon sang-froid; et croisant mes bras sur ma poitrine, je les examinai un instant en silence.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes arrivé, Raphaël? lui demandai-je aussi tranquillement que si je n'avais pas eu toutes les furies dans le cœur.

— Une heure seulement, Odile.

— Et comment se fait-il que je ne vous aie pas vu encore?

— Je me suis reposé ici un instant.

— Il me semble pourtant que d'ici à ma tente la distance n'est pas bien longue, vous auriez pu atteindre jusque-là.

— J'aurais pu, mais je ne l'ai pas fait.

La colère bouillait dans mes veines, je me contins encore néanmoins.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

— Parce qu'il ne m'a pas convenu de le faire.

— Vous avez d'étranges volontés depuis quelque temps.

— Et vous d'étranges manières.

— Cette tente a été arrangée pour moi, m'avez-vous dit il y a quelques jours?

— Oui; c'est celle que je destine à mes femmes.

— A vos femmes? vous voulez dire à *votre* femme?

— Je sais très-bien ce que je dis; je suis mahométan, je suis Arabe, j'ai le droit d'avoir plusieurs femmes, et j'en aurai plusieurs.

— Très-bien! et que comptez-vous faire de moi, alors?

— Une de mes épouses, cela est tout simple.

— Vous avez pensé que cela était tout simple, Raphaël? vous ne me connaissez donc plus?

— Je connais votre mauvaise tête; néanmoins je sais aussi que vous êtes une personne d'esprit, et c'est sur votre esprit que je me suis reposé.

— Vous êtes mahométan, vous; mais moi, je suis chrétienne, et je ne puis être la femme d'un homme qui en a d'autres que moi, vous ne l'ignorez pas.

— Ma chère amie, puisque nous raisonnons là-dessus, vous ne pouvez pas être la femme d'un homme en Afrique, ayant déjà un mari en France; votre argument ne vaut rien.

Je baissai la tête devant cette terrible réalité qu'il me jetait à la face. Je n'avais aucuns droits sur lui, ni d'après sa religion, ni d'après la mienne, j'étais une maîtresse et rien de plus. Il souriait lâchement, me croyant vaincue : ce sourire me rendit mon courage, car si je n'avais pas sur lui des droits légaux, j'avais au moins tous ceux que me donnait ma faute même.

— Vous avez donc tout oublié, Raphaël?

— Je me souviens parfaitement, Odile. Nous nous sommes juré devant Dieu d'être à jamais unis, je ne manque point à mon serment, je ne vous répudie pas. Dans un accès de jalousie, vous m'avez forcé à renvoyer la pauvre Haïdé, ce qui est fort ingrat de ma part. Je n'en ferai pas autant pour vous; vous devriez me remercier de ma conduite. Je ne vous ai point épousée, selon la loi, devant le cadi; je pourrais vous traiter en concubine; vous serez l'égale de celles qui tiennent réellement le rang d'épouses. Soyez juste, c'est tout ce que vous devez exiger.

— Vous avez déjà d'autres épouses?

— J'en ai une, la voilà.

— Raphaël! Raphaël!

— Oui, mon union avec elle double ma puissance et ma richesse; si vous m'aimez, vous devez en être satisfaite.

— C'en est trop! m'écriai-je, ne me contenant plus; je vous ai écouté avec assez de patience, j'ai voulu saisir chez vous un mot, un regard de tendresse ou de repen-

tir, rien ! rien que de la cruauté, de l'ironie ! Ah ! vous me faites bien de l'honneur en m'élevant au même rang que de stupides créatures qui n'ont de femme que le corps. En vérité, monsieur, vous perdez la raison. Moi, la marquise de Montagre, moi, l'héritière des plus grands noms de l'Alsace, j'ai tout quitté pour vous, enfant perdu, renégat de votre pays et de votre religion ; je vous ai sacrifié devoir, fortune, position, tout ; je suis venue dans le désert, au milieu des sauvages ; j'ai vécu de privations, je me suis soumise à vos caprices, à vos usages, et vous croyez que, pour prix de tout cela, j'accepterai une rivale ? Non, non, mille fois non, plutôt ma mort, plutôt la vôtre et celle de cette femme ! Retenez bien ceci : ou elle sortira d'ici sur-le-champ, ou j'en sortirai, moi. Je ne vivrai pas une heure dans le même lieu. Prenez garde même que je ne cède à mon désir, que je ne me fasse justice moi-même. Vous me connaissez, Raphaël, vous savez si je tremble, si je recule devant le sang.

— Je vous connais, Odile ; mais vous me connaissez aussi, vous savez ce dont je suis capable, et vous n'oserez pas m'offenser.

— Je *n'oserai* pas ! que pourriez-vous donc me faire ? Me tuer ? qu'est-ce que cela me fait ? qu'ai-je besoin de la vie maintenant ? Ne suis-je pas morte dans mon pays, perdue dans celui-ci ? Allez, allez ! j'oserai tout.

— Vous parliez tout à l'heure de votre patience, madame ; à la fin aussi vous lassez la mienne. Avez-vous donc prétendu m'imposer votre amour comme un joug éternel ? dois-je toute ma vie rester votre esclave, parce qu'il vous a plu d'abandonner votre mari et de me suivre ? Est-ce ma faute, à moi, si votre tête exaltée n'a pas

pu vivre de la vie de tout le monde, s'il vous a fallu des aventures, des émotions? Vous avez accepté en venant ici toutes les conséquences de votre position, il faut les subir.

— Mon Dieu! mon Dieu!

— Je vous ai passionnément aimée, comme j'ai passionnément aimé Haïdé, comme j'aime passionnément Adda, comme j'en aimerai une autre après sans doute. L'homme n'est pas fait pour la constance.

— Quoi! murmurai-je le cœur brisé de sanglots, vous m'avez aimée de la même manière que ces femmes, pas autrement?

— Non. Qu'est-ce que l'amour? c'est le désir; je vous désirais, elle aussi. Peut-être mon amour-propre a-t-il été flatté de votre passion; peut-être ai-je songé qu'un jour, si l'on faisait ma biographie, il serait brillant d'y voir une femme telle que vous me sacrifiant sa vie; voilà tout. Depuis que vous êtes ici, vous m'avez ennuyé, je l'avoue. Vos rêveries, vos tristesses, vos expressions romanesques, auxquelles je ne comprenais rien, ont fatigué ma vie. J'ai alors cherché une compagne qui me convînt mieux, qui ne fût ni bel esprit, ni virtuose; je l'ai trouvée et je la garde.

Je ne fis qu'une réponse à cette insolente réplique, ce fut de me précipiter sur Adda pour lui plonger mon poignard dans le sein. Raphaël m'arrêta et me désarma promptement; il ne put cependant empêcher sa favorite d'être blessée, et son sang coula sur sa chemise de gaze. A peine en eut-elle aperçu quelques gouttes, qu'elle poussa des cris affreux. Raphaël se précipita vers elle, la prit dans ses bras, appela au secours. Je le regardais immobile, jouissant de sa douleur et n'ayant qu'une crainte, celle que le coup ne fût pas mortel.

Les femmes et les esclaves accoururent : leur maître dit quelques mots en arabe, ils semblèrent frappés d'horreur, et m'entourèrent d'un air menaçant. Sur un signe de Raphaël ils s'empressèrent néanmoins auprès d'Adda, qui perdait connaissance. Quant à moi, je ne remuais pas, je ne tremblais pas, j'éprouvais une sorte de jouissance farouche à considérer ma rivale abattue et mon amant désespéré.

A présent, pensai-je, il fera de moi ce qu'il voudra!

On pansa sa blessure, on y mit des baumes et des plantes connues de ces naturels, et les médecins de la tribu déclarèrent que ce ne serait rien ; Raphaël respira et me regarda alors. Nos yeux se fixèrent longtemps, je ne baissai pas les miens.

— Odile, me dit-il, vous avez une nature de fer, je n'essayerai donc pas de vous faire plier, c'est une lutte entre nous. Vous romprez ou vous céderez à ma volonté. On va vous reconduire dans votre tente, et vous y serez gardée à vue jusqu'à ce que vous ayez accepté ce que je vous impose ; alors vous deviendrez libre, vous reprendrez votre place ordinaire, vous serez pour moi ce que vous êtes depuis longtemps, et nous vivrons sans orage. Je pourrais vous punir sévèrement à cause de ce que vous venez de faire, mais il faut pardonner à votre caractère fougueux, à votre jalousie; moi aussi je sais où la jalousie peut conduire!

— N'espérez pas que je cède jamais, Raphaël, et ne me remettez plus en face de cette créature, si vous ne voulez pas qu'elle meure. Réfléchissez, il y aura un meurtre à la fin de tout ceci, plusieurs peut-être... c'est à vous de l'empêcher, car vous seul en avez le pouvoir.

Il sourit encore de ce sourire qui m'avait tant irritée,

puis il prit Adda qu'on venait de panser, et la transporta sur ses coussins. Il lui parla bas quelques instants, et revint vers moi. Mon Dieu! que je souffrais, que je souffrais de mon impuissance surtout! de ne pouvoir donner ma vie pour la vie de cette femme, pour celle de cet homme, mon démon, mon bourreau, qui, après m'avoir fait rougir de lui, me forçait à rougir de moi-même. Je le voyais enfin, je m'étais méprise. En suivant la folie de mon imagination, j'en étais arrivée au crime. Le remords me mordait le cœur, j'allais fléchir, le regard de Raphaël me rendit ma force; j'attendis qu'il parlât.

— Vous avez blessé la personne que j'aime le plus au monde, me dit-il avec une froide cruauté; heureusement cette blessure est légère, et je vous le répète, je pardonne beaucoup au dérangement de votre esprit. Allez à votre tente; réfléchissez, Odile, ce que je vous offre est la seule chose acceptable, vous n'avez pas d'autre parti à prendre.

— J'en ai un auquel vous ne pensez pas, je retournerai joindre mes compatriotes, et je demanderai protection aux lois de mon pays.

Il tressaillit et étendit ses mains vers moi.

— Me quitter! s'écria-t-il, me quitter !.. Il faut pour cela que je vous le permette, continua-t-il après un moment de silence.

Je fus satisfaite, j'avais touché une corde vibrante.

— Et pourquoi m'en empêcheriez-vous? Vous venez de le dire, je ne suis pas votre femme, je ne suis pas votre esclave, que je sache.

— Je vous en empêcherai, interrompit-il en me serrant les poignets à les meurtrir, parce que je suis le plus fort; et je ne veux pas que vous me quittiez.

Il me sembla qu'on m'ôtait une montagne de dessus la poitrine

— Il m'aime encore, pensai-je; oh! mon Dieu! il me reviendra.

Raoul, voilà ce qu'est le cœur d'une femme, lorsqu'il s'est donné, lorsque surtout l'amour nous a amenées à tous les sacrifices. Il en coûte plus de briser son idole que de mourir! On se rattache aux plus faibles branches; on veut espérer, malgré tout, on désire passionnément croire, et si l'on ne nous arrache pas par violence le bandeau que nous fixons sur nos yeux, nous sommes trop heureuses de le conserver, et de ne voir qu'à travers cet obstacle.

Je sentis mes larmes prêtes à couler en quittant Raphaël, je baissai mon voile afin de les cacher à lui et aux autres. Avec quelle ivresse je lui aurais pardonné! Il ne m'en laissa pas le temps, et retourna près d'Adda, qui n'osait l'appeler devant moi. Je sortis alors, me soutenant à peine, et forte néanmoins aux yeux des autres, car je ne voulais pas abaisser mon orgueil. A peine arrivée dans ma tente, je me trouvai mal.

En revenant à moi, j'étais dans les bras d'Haïdé; elle me prodiguait des soins aussi intelligents que ses lumières le comportaient; nous étions seules, si ce n'est un esclave noir accroupi devant la porte, et placé là évidemment dans le double but de me surveiller chez moi et de m'empêcher de sortir.

— Grâces au prophète! dit Haïdé, elle n'est pas morte!...

— C'est vous, Haïdé; que me voulez-vous?

— On m'a envoyée ici, c'est encore une bonté de Soliman; il sait que seule je puis vous entendre.

— Une bonté?...

— Sans doute; après ce que vous avez fait, tout autre vous eût chassée, bannie.

— Taisez-vous, vous me rendrez folle.

— Oh! quelle hardiesse est la vôtre! Quoi! vous avez osé lui parler ainsi? Vous avez osé lever votre arme sur Adda, devant lui!

— Vous êtes donc bien lâches, vous autres femmes de l'Orient, qu'une pareille vengeance vous étonne?

— Nous nous vengeons aussi, nous haïssons, mais parler ainsi à son mari, mais en sa présence le braver!

— Je ne le crains ni ne le respecte, moi!

— Il n'y a pas dans toute la tribu un être qui ne soit stupéfait de cette audace, pas un qui comprenne votre conduite.

— Vous, Haïdé, vous n'eussiez donc pas agi de même?

— Moi, ajouta-t-elle en se rapprochant de mon lit, moi aussi je hais cette femme; moi aussi je me vengerai, mais quand il n'y sera plus.

— Vous la haïssez, et pourquoi?

— Parce qu'elle a pris ma place, parce que c'était à moi qu'appartenait Soliman, puisqu'il ne vous aime plus assez pour être à vous seule; parce que moi aussi je suis la fille d'un cheik, et que je ne suis pas faite pour la servir.

— Et pourquoi ne me haïssez-vous pas, moi? pourquoi me servez-vous?

— Oh! vous, c'est toute autre chose! vous êtes une femme supérieure à nous toutes : vous chantez comme les oiseaux, vous êtes une savante, vous êtes l'égale des hommes; et puis, vous m'avez permis de rester près de lui... Oh! vous n'êtes pas ma rivale!

— Vous voulez vous venger d'elle, et comment?

— Ceci est mon secret.

— Ne pouvez-vous me le confier, à moi, qui partage votre haine; à moi, qui vous aiderai, vous n'en doutez pas?

— Je n'ai besoin de personne; notre vengeance, à nous, fait moins de bruit, mais elle est plus sûre.

— Et moi, je veux voir Raphaël.

— Il ne viendra pas; il est auprès d'elle.

— Auprès!... Mon Dieu! mon Dieu!

— J'ai été trop juste prophète; je vous avais annoncé qu'il vous délaisserait aussi. Pourtant je ne puis le comprendre. Vous êtes toujours si belle!

— Il m'aimait cependant, il y a peu de temps encore, lorsqu'il est revenu m'enlever à Yacoub.

— Oh! il ne m'aurait pas laissée non plus au pouvoir de Yacoub; il n'y eût pas laissé ce nègre qui nous regarde à cette porte. Ce n'est pas par amour qu'il a été vous reprendre.

— Haïdé, j'ai besoin de réfléchir. Vous reviendrez plus tard. Je ne sais pas ce que je vais faire, mais je ne resterai point ainsi, je mourrais.

— Ne cherchez pas à sortir; cet homme placé là vous tuerait sans miséricorde.

— C'est bon, j'attendrai.

Haïdé me quitta et je me levai. Les yeux blancs du nègre me suivaient dans tous mes mouvements; on voyait qu'il n'attendait qu'une tentative pour agir. L'esprit de révolte s'empara alors de moi, je me sentis indignée de ce traitement infâme.

— Eh bien! pensai-je, je lui prouverai que je puis être libre.

Je m'assis quelques instants la tête dans mes mains, comme si j'avais renoncé à toute idée de désobéissance. Le noir se calma et reprit sa première immobilité. Je me levai ensuite et je me promenai dans la chambre tristement, doucement; il le comprit et ne s'alarma pas. Sur un divan se trouvait le poignard de Raphaël, damas d'une trempe admirable, dont la lame mince et brillante aurait percé en l'air un fichu de mousseline. Ce divan, situé à l'angle de la pièce, très-loin de l'esclave, était un peu hors de sa vue; je m'y couchai enveloppée dans un burnous et je feignis de m'endormir.

Mon gardien s'y trompa. Je tenais le poignard; protégée par ma position et par les plis qui me cachaient tout entière, je perçai la tente, et, peu à peu, j'agrandis l'ouverture jusqu'à ce qu'elle fût assez large pour me livrer passage. L'étoffe, très-tendue, me donnait une facilité commode. Lorsque j'eus préparé mon moyen d'évasion, je me laissai glisser par terre, derrière les coussins, et en une minute je fus dehors, laissant mon burnous à ma place. Le nègre, à moitié endormi, voyant, lorsqu'il rouvrait les yeux, à la pâle lumière d'une mauvaise lampe, le paquet blanc immobile, ne s'aperçut pas de mon absence.

Une fois libre, je respirai fortement et je me mis à courir dans la direction de la nouvelle tente. Je tenais toujours le poignard; mon instinct, mon désir me conduisaient vers ma rivale, vers mon amant; j'avais soif de leur sang à tous les deux. Je crois que dans cet air africain il y a de la férocité, car j'étais sans remords et sans craintes. J'avançais avec précaution, de peur d'être surprise et de manquer l'exécution de mon projet.

En approchant de la tente, je fus surprise de n'aper-

cevoir aucune lumière. Tout était silencieux et tranquille. J'en fis le tour, marchant comme une ombre; je n'entendis pas le moindre bruit; je soulevai la porte, j'entrai, rien ne m'arrêta. Je pénétrai dans la seconde pièce, même obscurité, même isolement. Enfin, je parcourus toute la tente; il ne me fut plus possible d'en douter, Adda était partie, on l'avait soustraite à ma fureur.

Mais où l'avait-on emmenée? Dans ce désert, il n'y avait pas d'endroit secret, pas d'habitations, pas de forêts; d'ailleurs, elle était blessée, sinon grièvement, du moins assez pour ne pas entreprendre un long voyage. Rien, du reste, ne me parut dérangé : les malles, les paquets occupaient la même place; il n'existait aucuns vestiges d'un départ précipité; elle devait être encore dans le camp.

Je pleurai de rage; car comment savoir où je la trouverais? Toutes ces précautions indiquaient une surveillance continuelle; ma proie m'échappait. Vous ne concevrez pas, Raoul, qu'une femme élevée ainsi que je l'avais été, qu'une fille de noble maison en fût arrivée à ce point d'oublier tout principe de religion et de morale. A présent que je suis calme, à présent que cette terrible passion, dont j'étais possédée, m'a rendue à moi-même, je ne le conçois pas non plus. Mais alors j'étais folle; je n'avais plus qu'une pensée dans le cœur et dans la tête, je ne considérais rien, je ne ménageais pas même ma vie, et, ce qui est plus affreux à penser, ce n'était pas l'amour qui m'exaltait ainsi, c'était le ressentiment de l'injure qui m'était faite, c'était le besoin de me venger, non d'un amant infidèle, mais d'un homme qui m'avait outragée. Ma nature était bouleversée; je ne me reconnaissais plus moi-même.

Je parcourus le camp dans tous les sens, comme un fantôme; rien ne me révéla ce que je voulais savoir; les tentes étaient pareilles et le sommeil régnait partout. Lasse de ces recherches inutiles, je rejoignis la mienne, et, si j'avais pu rire, la figure de l'esclave chargé de me garder m'en eût donné grande envie. Lorsque je parus derrière lui, et que je le poussai du pied pour rentrer dans la chambre, il eut un mouvement de frayeur horrible; il me prit pour un spectre, lui qui me croyait endormie sur le divan. Il toucha mes habits afin d'être convaincu que je n'étais pas un esprit, puis il courut soulever le burnous, qu'il trouva vide, bien entendu. Il chercha autour de lui avec un air d'étonnement si profond que rien ne peut vous en donner la mesure.

Sans m'en occuper davantage, je me jetai sur mon lit et je tâchai de rassembler mes idées.

IX

J'étais brisée de fatigue; ainsi qu'il arrive souvent dans les grandes crises morales, je commençai seulement à la ressentir lorsque je fus seule et tranquille. J'étendis mes membres sur ce lit de misère, où j'avais tant souffert déjà et tant expié mon bonheur enfui. Tous mes nerfs étaient crispés. Je n'eus d'abord pas la force de penser, et comme l'Indien au milieu de ses tortures, je m'endormis. Ces quelques heures de sommeil me rendirent mes facultés. Je jetai autour de moi un coup

d'œil d'épouvante; j'étais seule, le jour commençait à poindre, les bruits du camp s'éveillaient, on entendait les pas des chevaux, les mouvements des hommes et des femmes; tout semblait annoncer une agitation inaccoutumée. L'idée me vint que Raphaël voulait quitter cette résidence et peut-être m'abandonner seule dans le désert; c'était certainement la meilleure manière de se défaire de moi. Il me prit un tremblement des pieds à la tête rien qu'en songeant à cela.

Je sautai à bas de mon lit, je courus à la porte, que je trouvai gardée en dehors; pendant que je dormais on m'avait ôté toutes les armes, on ne craignait donc plus rien de mon désespoir. Les esclaves me refusèrent de me livrer passage, quelles que fussent mes instantes prières. Je rentrai dans ma chambre et je cherchai l'issue que je m'étais ouverte la veille, je la trouvai facilement, je sortis. Ce côté du camp était fort désert et donnait sur la campagne, j'avançai avec précaution, craignant d'être vue et qu'on ne me forçat à rentrer. Mon exaltation était tombée, je ne me sentais plus cette terrible énergie qui m'avait rendue capable de tout la veille.

La singularité de mon costume devait frapper tous ceux qui me rencontraient; j'avais oublié mon voile, ma robe s'était ouverte, mes cheveux dénoués tombaient en flots sur mes épaules; j'était belle, je puis l'avouer, d'une beauté idéale ainsi *déparée*. Un Arabe qui menait deux chevaux par la bride s'arrêta stupéfait à mon aspect, ceux que j'aperçus ensuite l'imitèrent, il y eut bientôt une sorte d'émeute autour de moi. Haïdé, entendant ce bruit, vint heureusement en savoir la cause; dès que je l'aperçus je me précipitai vers elle.

— Qu'y a-t-il ? au nom du ciel ! lui dis-je.

— Pourquoi? Comment êtes-vous sortie?

— Où est Raphaël? Que fait-il? est-il parti? va-t-il partir?

— Il est dans la tente d'un de ses guerriers avec Adda, qui n'a jamais voulu consentir à rester dans celle où vous l'avez vue. Il quittera le camp ce soir; on ne sait pas encore s'il emmènera ses femmes, ajouta-t-elle avec un sourire amer.

— Ses femmes, repris-je, il y en a une qui ne le suivra pas au moins; il ne peut en emmener deux à la fois, il ne l'ignore pas.

— Rentrez, rentrez, je vous en supplie. S'il vous voyait ainsi, à visage découvert, tout serait perdu, et il est impossible qu'il ne vienne pas à ce bruit.

— Vous avez raison, Haïdé, je dois rentrer. Hélas! qu'ai-je besoin de courir ainsi? à quoi servent mes transports, mes agitations? je ne puis rien à présent!

La jeune Moresque me prit le bras et me reconduisit vers ma tente. Je la laissai faire, sans opposer de résistance, sans m'aider non plus, comme un automate, agissant par la volonté d'autrui. A peine rentrée, je me jetai sur le divan, protecteur de ma fuite, et je priai Haïdé d'obtenir pour moi la solitude.

— Si vous promettez de ne pas chercher à sortir, on vous laissera seule.

— Soyez tranquille, je n'y songerai plus, je n'en ai pas la force.

Haïdé dit quelques mots aux esclaves qui nous avaient suivies, et tous quittèrent la place; elle leur montra l'exemple, après m'avoir demandé si je n'avais besoin de rien.

Enfin je me trouvais en face de moi-même, dans toute

la plénitude de mon malheur et de ma raison. Je pouvais mesurer et connaître ma position telle qu'elle était, et chercher dans mon courage le moyen de résister à ce torrent par lequel j'étais entraînée. Je ne voulus plus admettre aucun de ces ménagements qu'on prend avec soi-même, afin de se dissimuler les dangers et de s'épargner des douleurs. Je m'interrogeai franchement et je répondis à cette interrogation comme si j'avais été devant Dieu, qui voit tout.

Mon amour pour Raphaël avait changé de caractère, cela était certain maintenant. Le voile qui couvrait mes yeux s'était violemment déchiré, je me rendais compte de tout, j'appréciais mon amant à sa juste valeur. C'était un homme vulgaire, un homme sans poésie, sans élévation d'âme, d'une intelligence bornée, incapable de ressentir ni même de comprendre l'amour que je lui avais prodigué. Je m'étais laissé prendre, comme une folle, à une position extraordinaire, à une vie d'aventures, à son beau visage et à ce courage animal, naturel dans certains caractères et dont il ne faut pas leur savoir le moindre gré, ils ne peuvent faire autrement. Si j'avais rencontré cet homme dans le monde sous un costume ordinaire, s'il n'avait pas été renégat et assassin, je ne l'aurais pas remarqué, et il n'aurait été nullement redoutable pour moi. Je l'avais paré de mes illusions, je lui avais prêté mes rêves et j'en avais fait une idole devant laquelle je brûlais un encens divin, pendant que ses pieds tenaient à la terre.

Des larmes amères coulèrent de mes yeux, je pleurais tout à la fois et mes chimères et ma passion. Je regrettais, je me repentais, je m'accusais moi-même. Au milieu de ces impressions déchirantes, le passé m'apparut

dans son effrayante vérité. Je revis cette Alsace, berceau de mon enfance, ce château de Blumemberg, ces admirables paysages dont il est entouré. L'ombre de mon père planait au-dessus de ma tête, j'entendais à mon oreille la voix de mon cousin, celle d'Adrienne; je me représentais les scènes si joyeuses de mon enfance, les premiers orages de mon âme, toute ma vie telle que je viens de vous la raconter enfin. Je jetai un regard autour de moi, je comparai ce dénûment absolu avec ma richesse d'autrefois. Déjà et bien souvent ces regrets m'avaient assaillie, mais j'étais soutenue par mon amour, mais je trouvais dans cet amour même la force de les vaincre, j'y trouvais même un immense orgueil d'avoir un pareil sacrifice à offrir en échange de ce que j'appelais mon bonheur.

A présent, hélas! je n'aimais plus, l'idole était brisée, la chimère détruite; je n'avais plus d'appui, plus d'excuse. Que faire alors? Je me jetai à genoux et je priai. C'est là, mon enfant, qu'est le refuge des cœurs désespérés. Dieu seul nous tend la main lorsque tout nous abandonne, et c'est un immense bienfait que de nous avoir donné le besoin de recourir à lui.

Je me trouvai soulagée après cet entretien avec le grand refuge des souffrants, et je pris dès lors la résolution de quitter le désert pour retourner en France. Je ne me dissimulais pas les immenses difficultés qui se présenteraient, de la part de Raphaël d'abord, et ensuite que deviendrais-je dans mon pays, moi qui étais morte pour tous, moi qui n'avais plus ni nom ni fortune? Comment aller dire à mon mari, à ma famille: J'existe encore, je suis coupable et je reviens? Quel accueil M. de Montagre ferait-il à une femme qui l'avait trompé? Ne

me laisserait-t-on pas mourir dans la misère? ou bien aurais-je la hardiesse de publier mon déshonneur et de réclamer judiciairement ce que mon mari offensé me refuserait peut-être?

Toutes ces considérations ne m'arrêtèrent pas. Je me soumis d'avance à la honte, à l'infamie; j'acceptai les humiliations, les mépris, les reproches; je les avais mérités. Je voulais expier ma faute, et certainement aucune expiation ne saurait être plus cruelle que celle-là. La seule lueur d'espérance qui me soutint dans cette grande épreuve était mon cher Wilfrid. Je savais combien sa tendresse serait inépuisable, je savais quelle indulgence je rencontrerais en lui, et j'étais sûre de sa protection, de son assistance, eussé-je été mille fois plus coupable encore.

Cette résolution, une fois prise, apporta beaucoup de calme dans mon esprit. J'attendrais Raphaël, je lui dirais sans emportement, sans colère, ce que j'avais décidé, il ne pourrait me retenir malgré moi, et je ne voulais plus rester auprès de lui. Quelle que soit mon existence dans ma patrie, au moins je n'y serais pas condamnée au supplice de le voir, lui, mon ange déchu, lui, que j'avais adoré, de le voir réduit à la condition des autres hommes; bien plus, faut-il vous l'avouer, Raoul? mon passé, en se réveillant, avait aussi éveillé la haine dans mon cœur. Je haïssais Raphaël, moi qui avais tout sacrifié pour lui, moi qui lui avais élevé un autel, moi qui en avais fait un dieu! Puissance terrible de l'imagination! quelle révolution elle opère! que de trônes elle démolit! que de héros elle renverse!

Ainsi que j'avais dormi la veille par suite de ma lassitude physique, je dormis ce jour-là par fatigue d'esprit;

il était déjà fort tard lorsque j'ouvris les yeux, et Raphaël était devant moi; je le regardai sans colère, l'âme tranquille, forte de ma résolution et de ma haine; il m'avait touché le bras pour m'éveiller, je reculai devant cette caresse.

— Odile, me dit-il, je désire vous parler.

— Me voilà disposée à vous entendre.

— Permettez-moi une première question: comment êtes-vous sortie de cette tente?

— Regardez, voici mon issue.

Et me reculant, je lui montrai le trou que j'avais fait à la toile.

Il garda un instant le silence.

— Vous êtes une femme de courage et de résolution, Odile, c'est un bonheur que d'être aimé de vous.

Je m'inclinai sans répondre, il reprit:

— Avez-vous réfléchi à notre conversation d'hier?

— J'ai réfléchi.

— Et qu'avez-vous décidé?

— Que vous étiez le maître d'avoir une autre femme.

— Je suis heureux de vous trouver si raisonnable.

— Et que par conséquent, continuai-je comme si je ne l'avais pas entendu, je suis la maîtresse de rompre les liens que vous avez déjà rompus.

— Comment? qu'entendez-vous, madame?

— Il me semble que je suis facile à comprendre. Je ne veux être pour vous que ce que vous êtes pour moi.

— Cela ne se ressemble en rien. Ma religion me fait libre; vous, tout vous enchaîne.

— Et qui m'enchaîne ici hors votre amour et ma volonté, je vous prie? Que vous dois-je sinon ce que vous me devez? Quels liens sacrés nous unissent?

— Vous n'avez pas réfléchi, Odile, vous n'avez pas regardé en arrière lorsque vous me parlez ainsi. Ce qu'il y a entre nous est plus fort que vos lois d'Europe. Où trouverez-vous un asile ici? Quelle tribu vous recueillera, vous qui ignorez la langue, vous qui êtes chrétienne? Et d'ailleurs, si je vous réclame, quelqu'un osera-t-il vous refuser?

— Aussi n'est-ce point en Afrique que je resterai après m'être séparée de vous? Qu'y ferais-je?

— Ce n'est pas en Afrique! et où donc?

— En France apparemment.

— En France! avez-vous oublié que vous êtes morte pour la France, que vous ne pouvez jamais y reparaître?

— Je n'ai rien oublié, et cependant c'est là que je veux revenir.

— Mais vous y serez sans ressource.

— J'ai des talents, je m'en créerai.

— Et si l'on vous reconnaît?

— Qui reconnaîtrait la belle et fière marquise de Montagre sous de simples habits, gagnant sa vie par son travail? Existe-t-il un être au monde qui puisse deviner à quel état d'abjection mon misérable amour m'a réduite?

Il se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Tous vos projets sont admirables, il n'y manque qu'une chose, mon consentement, et je ne le donnerai pas, je vous en avertis.

— Réellement, monsieur, vous me faites pitié. Vous tranchez du Napoléon, à la tête d'une poignée de sauvages déguenillés, et vous vous imaginez que je dois vous obéir comme à mon maître. Je partirai quand il me plaira.

— Vous ne partirez point, je vous ferai garder à vue.

— Garder à vue, retenir prisonnière une femme de ma sorte dans des murs de toile, est-ce que c'est possible?

— Ces murs de toile valent des murs de pierre, vous devez le savoir depuis hier.

— Vos *murs de pierre* ne m'ont pas empêchée de sortir cette nuit, quoique gardée à vue, et vous êtes bien heureux d'avoir soustrait votre *odalisque* à mes recherches, car cette fois je ne l'aurais pas manquée.

— Comment? que voulez-vous dire?

— Je veux dire que j'étais assez folle hier pour ne rêver que la vengeance; soyez tranquille, aujourd'hui rien n'est plus loin de ma pensée. Gardez, adorez votre nouvelle idole, je ne vous demande en échange que ma liberté.

— Votre clémence est trop grande, j'en suis touché, mais je ne consentirai pas à vous voir partir.

— Je partirai sans votre permission.

— De quel côté vous dirigerez-vous?

— Que vous importe? Ne sommes-nous pas séparés à jamais?

— Et avec quoi partirez-vous?

— Il me reste huit mille francs sur les dix que j'avais emportés. Cela suffira, il me semble.

— Oui, si vous les aviez.

— Qui donc les aurait, si ce n'est moi?

— Moi, qui les garde et les enfouirais plutôt dans le sable que de vous en voir faire un pareil usage.

— Très-bien! vous prenez au sérieux votre qualité d'Arabe, à ce qu'il paraît. Vous oubliez sans doute que vous êtes gentilhomme et homme d'honneur.

— Ce qui est à vous est à moi, madame, je n'ai jamais rien dérobé à personne; seulement je ne veux pas que vous me quittiez et je vous en ôte les moyens.

— Retenir une femme de force!

— C'est parce que je vous aime, Odile, que je vous retiens. Qu'iriez-vous faire au milieu d'une société qui vous repousserait si vous étiez reconnue, et qui vous repoussera plus encore peut-être en vous méconnaissant? Vous comptez sur votre famille; mais puisque vous me forcez à vous le dire, la seule personne de ce monde qui soit forcée de vous accueillir, de pourvoir à votre subsistance, M. de Montagre est mort.

— Mon mari est mort!

— Oui, il a succombé à une pleurésie gagnée dans une partie de chasse.

— Qui vous a appris cela? en êtes-vous bien sûr?

— Les journaux l'ont annoncé et M. de Tonnay me l'a confirmé à mon dernier voyage près du général.

— Mon mari est mort!

A cette pensée je tombai involontairement à genoux, les yeux baissés vers la terre, et le rouge de la honte sur le visage. M. de Montagre, dans l'autre vie, voit sans doute ce qui se passe ici-bas, il sait que je l'ai trompé, c'est son pardon que j'implore. L'expiation du crime est assez forte à présent, il doit être remis par l'Être souverainement juste, l'âme d'Ernest sera-t-elle plus sévère que Dieu?

Ma seconde pensée fut un remerciement à la Providence.

En retournant dans mon pays, je ne rencontrerais plus ce regard qui devait me couvrir de mépris. Je n'avais plus à craindre que mon cher, mon bon Wilfrid: pourrais-je le craindre, lui?

— Vous imaginerez facilement, Odile, que votre succession est assez belle pour qu'on désire la garder, et que M. de Blumemberg doit trouver très-douce la jouissance du château dont il porte le nom. Vous seriez là très-mal venue à le réclamer.

— Monsieur ! vous calomniez Wilfrid.

— Je ne le crois pas, mais qu'importe tout cela ? Ces prétextes sont bien peu de chose auprès de notre amour. Malgré moi, je l'avoue, je t'aime toujours, Odile, je ne pourrais vivre sans toi, et pas une des femmes que recherche ma fantaisie ne me consolerait de ta perte. Ta jalousie, je la conçois ; pourtant tu as trop d'esprit pour t'abandonner à ce travers des âmes vulgaires, tu dois savoir ce que tu vaux et que nulle ne prendra ta place.

— Je vous ai déjà dit que je la cédais volontiers cette place.

— Mais je t'aime toujours, entends-tu ?

— Il est trop tard.

— Tu ne m'abandonneras pas, Odile !

Il me vint au cœur une jouissance cruelle, je voulus la savourer dans toute sa plénitude. Cet homme qui m'avait fait tant de mal, je sentis qu'il tomberait à mes pieds dans cet instant d'exaltation, je sentis qu'il ferait pour moi tous les sacrifices, et que j'allais avoir la gloire de les refuser. Avec cette coquetterie infernale d'une femme qui conduit sa vengeance, je le regardai un instant sans répondre.

— Tu ne m'abandonneras pas, répéta-t-il.

— Qu'avez-vous besoin de moi, n'en aimez-vous pas une autre ?

— Non, non, je ne l'aime pas. Tu n'as rien à craindre d'elle.

— Cependant elle est votre femme, comme moi, plus que moi, m'avez-vous dit.

— Si tu veux rester, elle sera ton esclave, Odile.

— Je ne resterai pas ici tant que cette femme y sera. Esclave ou favorite, je ne la souffrirai jamais près de moi.

— Que veux-tu que je fasse alors?

— Il faut la renvoyer, la répudier.

— Et son père? et sa famille? Que dira le pays tout entier, dont elle est la plus considérable?

— Ceci vous regarde; je n'en sais rien.

— Cela est impossible!

— Laissez-moi donc partir alors; une de nous deux doit céder la place à l'autre.

— Ce ne sera pas toi, mon Odile; toi la seule créature de ce monde que j'aime et dont je sois aimé ainsi que je veux l'être.

— Ce sera donc Adda, Raphaël. Des embarras sans nombre s'ensuivront pour vous, je me reprocherais d'en être la cause, je veux retourner en France.

— Non, non, je n'y puis consentir. Je trouverai un moyen. Je l'éloignerai.

— Quand cela?

— Dès que je le pourrai.

— Ce sera aujourd'hui même, ou demain je pars.

— Aujourd'hui, Odile! sois raisonnable, cela ne se peut pas.

— Choisissez.

— Tu l'emportes, je consens à tout. Dieu seul en connaît les suites.

Il voulut se jeter dans mes bras, je me levai, et le repoussant d'un geste, je me tins droite devant lui.

— Vous m'offrez de renvoyer ma rivale, de me rendre la place que vous n'auriez jamais dû m'arracher?

— Oui, Odile, oui, pour que tu me rendes le bonheur que j'ai goûté près de toi.

— Eh bien, continuai-je en mettant dans mon regard, dans ma voix, tout ce que le mépris a de plus écrasant, eh bien! vous n'avez pas besoin de renvoyer cette femme, car je ne la crains plus; vous n'avez pas besoin de me rendre ma place, car je n'en veux pas.

— Odile!

— Je ne vous aime plus, Raphaël, je vous hais encore; bientôt, je le sens, j'en arriverai à l'indifférence, c'est tout ce que vous avez à attendre de moi dans l'avenir.

Mon cœur battait de joie et d'orgueil; Raphaël le comprit: bondissant comme un chat tigre, il se releva, saisit ma main, et la pressant à la meurtrir, il murmura, les dents serrées par la rage:

— Vous croyez vous jouer de moi, madame, mais de par le ciel! il n'en sera rien.

Je ne sourcillai pas.

— Vous êtes forte et volontaire, vous savez que je le suis aussi. Nous verrons lequel des deux brisera l'autre. C'est une lutte à mort, je vous l'ai déjà dit.

— Je l'accepte et je ne la crains pas. Je me suis vengée d'avance, je vous ai jeté à mes pieds. Me supposez-vous assez crédule pour avoir compté sur vos paroles, pour avoir accepté le sacrifice comme s'il devait s'accomplir? Je vous connais, Raphaël; sous l'influence d'un moment de passion, rien ne vous coûte; quand vous vous réveillez, vous oubliez ces belles promesses. Vous ne m'avez pas abusée une minute.

Il me lança un coup d'œil furieux.

— Et vous ne m'abuserez plus, je vous le jure; à dater d'aujourd'hui, vous êtes mon esclave, et rien que mon esclave. Vous ne prendrez plus de ces airs royaux qui vous iraient à merveille dans votre salon du faubourg Saint-Honoré, mais qui sont très-déplacés sous une tente, où vous ne commandez plus. Adda est ma seule et légitime épouse? regardez-la comme telle, et préparez-vous à la servir.

— Vous me tuerez plutôt sur la place.

— Haïdé vous a bien obéi, madame!

Après ces mots, il marcha vers la porte; je le rappelai.

— Un moment encore, je vous prie. Vous partez cette nuit?

— D'où savez-vous cela?

— Qu'importe? je le sais. Vous emmènerez *vos* femmes?

— Oui, et vous avec elles.

— C'est bien.

A peine le rideau fut-il retombé, que je sentis un frisson parcourir tous mes membres. Je n'aimais plus Raphaël, je voulais, je désirais par-dessus tout quitter cette Afrique, dont l'amour seul pouvait me rendre le séjour supportable, et tous les moyens m'en étaient ravis. Quant aux menaces qu'il m'avait faites, je ne les redoutais pas; je pouvais y échapper par la mort, et la mort serait pour moi la fin des maux que je souffrais. L'image de mon mari me poursuivait au milieu de mes découragements.

— Au moins, il est mort sans connaître ma faute. Mais à présent! à présent, il voit tout et il m'excuse.

La portière se leva doucement, Haïdé parut sur le seuil.

— Vous avez bien offensé le cheik, madame, il est sorti d'ici l'œil enflammé, le visage pâle. Il a donné ses ordres pour le départ, nous le suivrons toutes, vous avec nous, comme une esclave, a-t-il ajouté.

— Plût à Dieu que je pusse vous suivre, je m'échapperais.

— On vous gardera, cela ne vous sera pas possible.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureuse !

Mes sanglots contenus longtemps éclatèrent ; j'étouffais, je me sentais mourir ; des convulsions atroces me saisirent, la fièvre se déclara, deux heures après j'étais dans le plus grand danger. Haïdé ne me quitta pas, elle fit prévenir le cheik, qui m'envoya le médecin de la tribu, et qui contremanda son voyage. La force de ma constitution me sauva encore cette fois ; après une semaine de souffrancs, on me déclara hors d'affaire.

En reprenant ma raison, je me rappelai ce qui m'avait conduite sur ce lit de mort, et je me sentis prise d'une mélancolie sans nom, qui m'ôtait toutes mes facultés, qui ne me laissait même pas celle de chercher une amélioration dans mon sort. Raphaël me fit demander à me voir, je répondis que je désirais être seule, que j'étais trop faible encore. Il chargea alors Haïdé de m'assurer de sa tendresse, de son inquiétude, me pria de ne pas me tourmenter, et d'avoir toute confiance dans ce qu'il ferait pour moi. Il était forcé de partir, et il espérait qu'à son retour je serais en état de le recevoir.

— C'est bien, répondis-je, lorsque Haïdé me parla ainsi de sa part.

— Vous n'êtes pas charmée de le voir revenir à vous ?

— Mais, repris-je en appuyant ma tête sur ma main, qu'est ce que cela me fait? Je ne l'aime plus.

— Cela est-il possible? Peut-on cesser de l'aimer?

— Je ne conçois pas que j'aie pu l'aimer une minute.

— Oh! mon Dieu! comment êtes-vous donc, vous autres femmes d'Europe? Il m'a adressé la parole aujourd'hui pour la première fois depuis votre arrivée. Si vous saviez combien mon cœur battait! Il s'élançait au-devant de lui; j'étais si heureuse que ce bonheur devenait une souffrance. Vous ne l'aimez plus!

— Haïdé, vous ne sauriez comprendre cela. Cet homme m'a blessée d'une manière si profonde, que jamais, jamais il ne sera pour moi qu'un étranger.

— Pourquoi pleurez-vous donc, alors, si vous ne l'aimez plus?

— Ce que je pleure, ce n'est pas lui, mon Dieu! ce n'est pas même mon amour éteint; ce que je pleure, c'est ce que vous ne pouvez pas vous imaginer, vous, pauvres créatures, dont la patrie est un désert, vous qui n'avez ni souvenirs ni regrets. Dans ces sables que le vent balaye, à peine conservez-vous la sépulture de vos pères. Mais mon beau pays, ma France, mon Alsace chérie! ces montagnes couvertes de verdure, ces arbres gigantesques qui montent jusqu'aux cieux, ces torrents qui s'élancent à travers les rochers, ces tapis de fleurs, ces pâquerettes émaillant les prairies. Oh! que ne donnerais-je pas pour une pâquerette! quels diamants valent ces petites étoiles blanches! Mon Dieu! mon Dieu! quand reverrai-je ces lieux si chéris? Pourquoi les ai-je quittés?

Depuis ce jour je fus prise de ce terrible mal, de ce mal qui tue, le mal du pays. Je n'eus plus une autre pen-

sée que celle-là, c'était une idée fixe. J'en parlais sans cesse à Haïdé, je lui racontais les légendes d'Alsace, je décrivais les paysages d'Alsace, et lorsqu'on ouvrait la tente afin de me laisser respirer un peu, j'apercevais l'Atlas à l'horizon, j'étendais mes bras vers les montagnes, je les appelais des noms les plus tendres, mon imagination les transformait je voyais mes Vosges bien-aimées, je distinguais toutes les cimes, je nommais tous les châteaux, c'était une vision réelle.

Après une crise, je restais des heures dans une prostration de forces complète, j'étais effrayante à regarder, je ne pouvais ni manger ni dormir; aussi mon dépérissement augmentait d'une manière incroyable : j'aurais pu reparaître dans cet état devant mes amis les plus chers, aucun ne m'aurait reconnue. L'absence de Raphaël se prolongeait; ma fidèle garde commençait à être inquiète et à craindre de me voir mourir avant son retour.

Parmi les fantômes que j'évoquais le plus souvent, celui qui m'apportait le plus de remords et de souffrance, c'était le château d'Haguenek, où avait commencé ma folie, où j'avais *rencontré* l'âme de ce renégat précurseur de celui qui m'avait séduite. Oh! que d'hallucinations assaillaient mon cerveau mobile! Je m'entourais de spectres, de démons moqueurs, dont les rires célébraient leurs triomphes; je me sentais devenir folle, pour ainsi dire. Quand, après ces sortes de rêves, je me trouvais sous ce ciel brûlant d'Afrique, entourée de sable, étouffée par cette chaleur ardente qui vous pénètre jusqu'à la moelle, je poussais des cris déchirants, j'appelais Wilfrid, je le conjurais de me sauver et de me rendre enfin cette patrie objet de tous mes vœux.

J'ai souvent entendu discuter sur ce mal dont j'étais

atteinte, et personne n'en a dépeint véritablement les effets. Il faut avoir éprouvé ces vertiges déchirants, ces extases, ces désirs dévorants et renaissant à chaque minute, pour en raisonner avec certitude.

— Madame, me dit un jour Haïdé, les chameaux se sont couchés dans le sable, les chevaux sont inquiets, tous les anciens de la tribu assurent que nous aurons un terrible orage.

— Oh! que j'en ai vu de beaux dans ma chère Alsace!

— Ceux d'ici sont bien affreux; souvent le vent emporte les tentes et nous laisse sans asile.

— Tant mieux; je serai libre alors.

— Nous mourrons tous, peut-être

— Mourir! Que Dieu vous entende, Haïdé!

— Et le cheik qui n'est pas ici! S'il avait seulement laissé Adda, l'orage la tuerait avec nous.

— Adda? Elle n'a pas besoin de mourir, elle, elle n'a pas perdu sa patrie.

— Mon Dieu! n'entendez-vous pas l'ouragan, madame?

En effet, le simoun venait des montagnes, desséchant, brûlant tout sur son passage, chaleur étouffante, dont on ne peut se faire une idée. Je me sentais mourir, mes paupières me semblaient de feu, je ne pouvais les soulever sans une vive douleur, sans jeter presque des cris. Je me laissais aller à cette impression, j'étais presque heureuse, et si abattue, que je ne songeais pas même à prier.

Haïdé était effrayée comme un enfant du désert, ignorante et crédule.

— Madame, s'écria-t-elle, la tente va tomber! nous allons être ensevelies sous le sable.

Puis elle parlait arabe, elle invoquait Mahomet, elle se désespérait, elle arrachait ses vêtements.

Au milieu de ce déchaînement de la nature, un bruit étranger, un bruit humain retentit dans l'espace, Haïdé dressa la tête :

— J'entends des chevaux, c'est le cheik, ou c'est une tribu ennemie; que ferions-nous si l'on nous attaquait?

Elle se précipita vers l'ouverture de la tente; je la suivis machinalement; dans un tourbillon de poussière, des hennissements, des cris, annonçaient en effet la présence d'une troupe nombreuse. Je distinguai bientôt des burnous, de longs fusils, des sabres tirés de leurs fourreaux. Ils se dirigeaient vers nous, mais il devenait impossible de reconnaître les visages, le sable nous aveuglait.

— Quels sont ces guerriers? Hélas! si ce sont des ennemis, que Dieu ait pitié de nous!

X

Cet orage, ce bruit, ce bouleversement de la nature m'auraient frappé l'imagination, si je n'avais pas eu cette idée fixe, cette idée continuelle que je ne pouvais ni chasser, ni écarter un instant : ce nuage de poussière duquel sortaient des escadrons, des sortes de démons ailés ayant l'air de tomber du ciel, des êtres fantastiques arrivant dans les tempêtes, je n'aurais pu y croire si la réalité n'eût pas été là. A quelques pas de la tente, je

reconnus la belle taille et le visage mâle de Raphaël ; il m'aperçut et me salua du sabre, avec une bonne grâce qui n'aurait pas déparé une revue des Tuileries.

Faut-il vous l'avouer, Raoul? J'eus un mouvement d'amour-propre dont je ne puis encore me rendre compte, un mouvement misérable, car il était tout dans la beauté de cet homme. J'étais fière de lui, de sa tournure noble, de ses manières distinguées. J'oubliai un instant le mal affreux qui minait ma vie.

C'est là l'homme que j'ai aimé, pour qui j'ai tout perdu ! Eh bien ! il en est digne au moins par son courage, il ne sourcille pas dans la tempête, il regarde du même air la colère de Dieu et celle des hommes. C'est une nature d'élite certainement.

Vous voyez, mon enfant, combien les femmes sont folles, vous voyez combien il faut peu de chose pour changer leurs dispositions. L'espace d'un éclair peut-être, cet homme dont je connaissais la nullité avait ressaisi son empire, et cela parce qu'il était beau !

Haïdé soupira tout haut, les mains jointes, en s'écriant :

— Mon Dieu ! nous sommes sauvées, c'est le cheik !

Elle avait toujours la foi de la femme qui aime, cette foi si belle, Raoul, cette foi qui n'a pas d'athée ici-bas. Oh ! si vous pouviez savoir ce qu'est cette admirable confiance, cette certitude d'être secourue toujours, cette espèce d'abandon de soi-même, qui fait que nous nous donnons tout juste la peine de vivre ! Une femme appuyée au bras de celui qu'elle a choisi est plus fière, plus sûre qu'un roi au milieu de sa garde. Elle songe à lui plaire, à être belle, le reste le regarde ; que le ciel tonne, que la terre tremble, que la peste et la guerre

dévastent le monde, que lui importe? *Il* est là pour la défendre, il est là pour la protéger, aucun mal n'arrivera jusqu'à elle sans avoir d'abord passé par lui, elle est tranquille alors. Elle dort à l'abri de sa passion comme sous l'aile d'un ange.

Voilà ce que Haïdé éprouvait encore, et ce qui était effacé de mon cœur pour ne jamais renaître. La foi est de toutes nos convictions celle qui se ranime le plus difficilement. Lorsqu'elle s'éteint, elle ne se remplace pas. On croit une fois en sa vie, après on ne croit plus même en sa propre force; comment ne pas douter de celle des autres?

La tempête dura plus de deux heures, je cessai de m'en occuper, je cessai même de m'occuper de Raphaël. Mon imagination reprit sa direction, je regrettai mon pays, mon pays avec sa poésie, sa langue si riche, cette Allemagne à laquelle je me croyais liée autant au moins qu'à la France, et que ces sables arides pouvaient si peu me faire oublier. Haïdé entra et sortit vingt fois, elle s'agitait, se tourmentait autant de son inquiétude que du retour de Raphaël. Moi, je n'attendais rien, je ne désirais rien sur cette terre d'exil. Heureuses les femmes qui gardent leur premier amour! quelques douleurs qu'il leur apporte, elles en souffrent moins que du désillusionnement, que des déceptions et de la mort de l'âme.

Vers le soir, j'entendis du bruit à la porte de la tente, c'était Raphaël. En entrant, il recula de trois pas, il me reconnut à peine.

— C'est vous, Odile! me dit-il en me prenant la main.

— C'est moi, Raphaël, vous ne vous en douteriez guère.

— Que vous avez dû souffrir, pauvre femme! Qu'avez-vous? qui vous a réduite à cet état?

— Une seule chose, Raphaël.

— Serait-ce mon absence, mon abandon? je me le reprocherais toute ma vie.

— Non, ce n'est pas vous qui m'avez conduite où je suis, ou du moins ce n'est pas votre indifférence. Je me meurs, Raphaël, dans quelques jours je ne serai plus qu'une froide poussière, vous pouvez me sauver, laissez-moi partir.

— Partir! me quitter! m'abandonner dans ce désert, au milieu des ennuis et des dégoûts attachés à ma position! c'est donc bien vrai, mon Odile, vous ne m'aimez plus?

— Je n'aime plus rien, Raphaël, plus rien que mes montagnes, que mon beau fleuve, que mes vertes prairies, plus rien ici du moins, car avec tous les trésors du Pérou, vous ne me rendriez pas ce que je désire; oh! je vous en supplie, je vous en conjure à genoux, laissez-moi partir.

— Je ne le puis, je ne m'y résoudrai pas; vous perdre! mais comment voulez-vous que je m'y résigne?

— Vous me perdrez toujours, Raphaël. Si je reste ici, je suis morte, regardez-moi donc un instant, vous en jugerez vous-même.

Il baissa ses yeux et garda le silence quelques minutes.

— Savez-vous que c'est horrible? Vous voir succomber ou consentir à votre abandon. N'y a-t-il donc aucun moyen de vous rattacher à ce pays? tout amour est-il éteint dans votre âme? n'avez-vous plus même de l'amitié?

— Je vous l'ai dit, je n'aime plus rien au monde.

— Vous êtes cruelle, Odile; vous! me haïr et me le répéter ainsi!

— Je ne vous hais pas, ma haine est éteinte, je suis indifférente à vous comme au reste : je n'ai plus qu'un sentiment, le désir de quitter ce pays, de revoir le mien. Je meurs si vous me le refusez.

Il se leva et fit deux ou trois tours dans la chambre.

— Eh bien! Odile, puisqu'il le faut, vous êtes libre.

— Cela est-il bien vrai? je retournerai en France?

— Oui.

— Et quand cela?

— Aussitôt que vous pourrez supporter le voyage.

— Oh! mon Dieu! je vous remercie.

— Votre joie me fait du mal, Odile, je vous suis plus attaché que nous ne le croyons tous les deux, je sens que je ne me consolerai pas de votre perte.

Je n'écoutais pas, j'étais ivre de bonheur.

— Oh! comme mes forces reviendront vite, à présent que je suis sûre de m'en aller. Cet air me pèse, il m'étouffe, je ne respire pas.

— Je vous ai fait perdre une belle fortune, que vous ne retrouverez peut-être jamais; je ne puis ni ne dois vous laisser dans la misère. Je vous remettrai d'abord les huit mille francs qui vous appartiennent, puis j'emprunterai à Alger la plus forte somme qu'il me sera possible de trouver, afin de vous assurer une existence.

— Je ne veux rien, rien que ce qui est à moi, et surtout partir. Comment pouvez-vous rester dans cette Afrique, Raphaël? Comment n'y périssez-vous pas d'ennui et de privations?

— Je ne suis qu'un soldat, Odile, je n'ai besoin ni de

luxe, ni de plaisirs. Encore une question, pour que tout soit réglé. Vous ne pouvez faire ce voyage seule, je vous accompagnerai.

— Non, non, en mettant le pied sur le bâtiment qui doit m'emporter, je veux laisser derrière moi tout ce continent odieux et ne rien garder qui me rappelle le temps que j'y ai passé. D'ailleurs, pourquoi viendriez-vous? Je n'ai besoin de personne. Votre présence rendrait plus difficiles les démarches essentielles à ma position en France. J'accepte votre sauvegarde jusqu'à Alger, nous nous séparerons là pour ne plus nous revoir.

— Comme il vous plaira, madame, je n'insiste pas, je fais le sacrifice tout entier, vous m'en saurez gré peut-être.

— Après avoir été l'un pour l'autre ce que nous avons été, Raphaël, il n'y a de possible qu'une séparation complète ; vous devez le comprendre vous-même.

— Je comprends que nous nous sommes trompés tous les deux, que nous l'avons été par la richesse de votre imagination. Vous m'avez prêté des charmes que je n'avais pas. Moi-même exalté, enivré d'amour, j'ai cru à cette passion toute la puissance, toute l'élévation de la vôtre, je n'ai pas eu la force de soutenir cette poésie, je suis retombé sur la terre. Vous étiez trop haut pour moi, je n'ai pas pu vous atteindre, c'est notre malheur. Vous êtes plus favorisée que moi maintenant, vous n'emportez pas même des regrets ! Vous me les laissez tous.

J'étais tellement folle de joie, que ces plaintes passaient par mes oreilles sans arriver jusqu'à mon cœur. Je n'y répondis rien, j'interrompis Raphaël par une question sur le moment où je mettrais à la voile, sur le service des bateaux à vapeur, sur je ne sais quoi du même genre. Après avoir satisfait ma curiosité, il se leva.

— Je vous laisse, me dit-il, nous sommes trop loin l'un de l'autre. Moins que jamais nous nous entendons. Je ne vous reverrai qu'à votre volonté. Dès que vous pourrez partir, prévenez-moi, et vos vœux seront comblés.

Il sortit sans retourner la tête, en homme qui craint sa faiblesse.

Aussitôt que je fus seule, je me laissai aller à une joie démesurée. Je chantai tous les lieder qui me venaient à l'esprit, je parlai tout haut le patois de l'Alsace, le français, l'allemand, afin d'entendre une langue chérie. Je ne souffrais plus, je n'avais plus sur la poitrine le poids horrible qui m'étouffait, il me semblait que j'avais faim, que j'allais dormir, pour être disposée à me mettre en route.

— Blumemberg, disais-je, folle de bonheur, Blumemberg, j'irai donc à Blumemberg!

Haïdé revint en pleurs me demander si réellement je quittais l'Afrique.

— Oui, oui, je quitte l'Afrique, je ne mourrai pas, Haïdé.

— Vous ne savez pas quel chagrin j'en éprouve, madame; que vais-je devenir en votre absence?

— Ce que vous étiez avant.

— Cela n'est plus possible, vous m'avez appris des choses que j'ignorais et qui me rendront la vie insupportable. Je suis trop ignorante pour me suffire, et je ne le suis plus assez pour ne pas sentir qu'il me manque quelque chose.

— Raphaël vous reviendra peut-être.

— Oh! s'il ne revient pas, ce ne sera pas ma faute, du moins. Vous entendrez parler de moi.

— Il faut me guérir bien vite, que je parte, que j'arrive. Jusqu'à ce que j'aie touché le sol de la France, il me semble que je ne l'atteindrai jamais.

— Vous aurez le courage de faire cette longue route seule?

— Je l'ai bien faite pour venir.

— Vous ne penserez donc plus ni à *lui*, ni à moi?

— Si, quand j'aurai revu mon pays.

C'était là le résumé de toutes mes idées, de toutes mes sensations. Néanmoins la nuit, et pour la première fois depuis bien longtemps, je dormis d'un profond sommeil.

Le lendemain, mon appétit était revenu. Trois jours après, j'avais repris assez de forces pour supporter le voyage. Je fis prévenir Raphaël, il se présenta sur-le-champ.

— Je suis guérie, lui dis-je.

— Déjà!

— Oui, grâce au ciel, et dès que vous le pourrez, je vous supplie de vous mettre en chemin.

— Demain, à la pointe du jour.

— Enfin!

Nous causâmes quelques instants comme des gens pressés de se séparer, lui, blessé de mon indifférence, moi, préoccupée seulement du but que j'allais atteindre. Il se retira pour donner des ordres. Je restai seule, et je m'en aperçus à peine.

Hélas! mon ami, que sont donc les sentiments humains? J'avais aimé cet homme d'une passion si extravagante, que j'avais tout brisé pour le suivre, et maintenant je ne saurais l'abandonner assez vite; j'étais insensible à ses regrets, à ses souffrances, moi qui aurais donné ma vie pour lui éviter une souffrance. Et cepen-

dant nous croyons tous à l'éternité de l'amour; ni l'expérience des autres, ni la nôtre même ne nous apprennent à en douter. Nous bâtissons cent fois ces sublimes châteaux qu'un souffle démolit, et nous les jurons chaque fois solides et indestructibles. Vous êtes bien jeune, Raoul, vous ne doutez pas encore; tâchez de ne jamais douter, car c'est le plus grand supplice de l'âme, celui que rien ne peut guérir.

Cette nuit, je ne fermai pas l'œil; je me répétais à chaque minute que je n'en passerais plus sous cette tente. Cette assurance me tint éveillée. Aussitôt que le crépuscule, presque nul dans ces contrées, eut éclairé les plus hautes cimes de l'Atlas, je fus prête à partir. Haïdé vint me dire adieu et m'embrasser avec effusion.

— Nous ne nous reverrons plus, ma pauvre Haïdé, tâchez d'être heureuse.

— Nous nous reverrons peut-être encore, madame; dans tous les cas, vous entendrez parler de moi, je vous l'ai annoncé.

Je ne songeai seulement pas à lui demander l'explication de ses paroles, je m'élançai hors de la tente, Raphaël m'attendait déjà à cheval. On m'en avait préparé un. Aussitôt que je fus placée, nous nous mîmes en marche. Je jetai un regard sur ces tentes, sur ce désert que je laissais derrière moi avec tant de joie.

— Vous quittez pour jamais ces tristes scènes, Odile, promettez-moi de ne pas les oublier tout à fait, murmura Raphaël en me tendant la main.

— Je n'oublierai rien, soyez tranquille.

J'avais raison, il y a des choses qu'on n'oublie pas.

Malgré mon idée fixe, je ne pus m'empêcher de comparer ce voyage avec celui que j'avais fait deux ans au-

paravant. Alors, pleine d'avenir et d'espérance, fière et joyeuse de mon amour, je parcourais cette plaine stérile sur un cheval fougueux. A présent, brisée, flétrie, sans appui dans le monde, je fuyais mes illusions détruites, j'allais redemander à mon pays l'asile que j'avais repoussé autrefois. C'était toujours le même homme par qui j'étais conduite; il avait changé seulement à mes yeux, et, par cela seul, tout avait changé autour de moi.

Nous arrivâmes un peu plus tard qu'à notre premier voyage en vue de la ferme où j'avais trouvé Crettle. L'idée de la revoir faisait trembler tous mes membres.

— Nous descendrons ici, n'est-ce pas? dis-je à Raphaël.

— Si vous voulez vous y reposer, certainement.

— Oh! oui, je vous le demande en grâce.

A l'aspect de notre troupe, tous les habitants de la maison sortirent, la jeune Alsacienne en tête. On me mit à terre, je courus à elle, le cœur me battait comme si j'eusse été près d'un amant chéri.

— Crettle, m'écriai-je, comment pouvez-vous rester ici?

Elle me regarda stupéfaite, le patois de son pays dans la bouche d'une Arabe l'étonnait sans doute.

— Répondez-moi donc, repris-je, que j'entende votre langue.

— Et comment savez-vous l'alsacien?

— Parce que je suis Alsacienne, et que je retourne dans notre Alsace, que je n'aurais jamais dû quitter.

— Oh! vous êtes une compatriote, venez, venez vite.

Je la suivis dans sa petite chambre et je levai mon voile.

— Vous rappelez-vous une femme qui a passé par ici

il y a deux ans, à cheval, et qui vous a fait chanter des airs de votre patrie?

— Oui, et qui m'a jeté une bourse en s'en allant.

— Eh bien! c'était moi.

— Comment! c'était vous? Mais, mon Dieu, madame, pardonnez-moi, il me semble que je vous ai déjà vue. Ce ne peut être ce jour-là, vous étiez voilée, c'est donc ailleurs.

— En Alsace, probablement.

— De quelle ville êtes-vous, madame?

— De Colmar.

— Ah! c'est cela, je vous aurai rencontrée à Colmar.

J'étais si changée que cette fille, née sur mes domaines, ne me retrouvait plus que dans un vague souvenir.

— Vous restez ici, Crettle, pourquoi cela?

— Je m'y ennuie beaucoup, madame, mais j'y gagne beaucoup d'argent.

— Vous ne voulez pas retourner à Blumemberg?

— Oh! si, madame, lorsque j'aurai amassé la somme que je désire pour me marier.

— Avez-vous des nouvelles de Blumemberg? que s'y passe-t-il?

— Madame connaît Blumemberg?

— Oui, oui, qu'y a-t-il de nouveau?

— M. le marquis est mort, madame le sait-elle? et comme madame la marquise était morte il y a deux ans, la terre appartient tout entière à M. le baron de Blumemberg.

— Et il l'habite?

— Toute l'année, avec madame la baronne et leurs enfants.

— Ils sont à Blumemberg, pensai-je, qu'ils sont heureux !

— Madame ne veut-elle rien prendre ? continua Crettle.

— Tout ce que vous voudrez ; quand vous m'aurez servie, vous appellerez le cheik qui m'accompagne ; il mangera avec moi.

— Mon Dieu, madame, comment n'avez-vous pas peur toute seule avec des Arabes, qui sont si cruels ?

— Je n'ai peur de rien, ma fille.

— C'est comme feu madame la marquise. Vous l'avez connue, madame ?

— Oui, c'était une folle, ajoutai-je à voix basse.

Raphaël demanda à entrer et empêcha ainsi Crettle de me répondre. On nous servit une sorte de dîner moitié indigène, moitié européen. Je n'y touchai que du bout des lèvres, mon compagnon y fit moins d'honneur encore. Avant de reprendre nos montures, je demandai de nouveau à Crettle si elle ne voulait pas revenir au pays, je lui dis que je l'emmènerais.

— Je ne le puis pas encore, madame.

— Eh ! bien, mon enfant, voici qui vous aidera à le pouvoir plus vite.

Je lui donnai une bourse bien garnie.

— C'est trop, madame, c'est trop.

— Non, acceptez de la main d'une compatriote, qui sait tout ce qu'on souffre loin de nos montagnes.

Elle me fit une grande révérence, nous souhaita toutes sortes de bénédictions, et lorsque nous fûmes remontés sur nos bêtes, je la vis longtemps, agitant son mouchoir en nous suivant de l'œil.

Nous arrivâmes enfin à Alger, et nous descendîmes

dans la même maison. Je la reconnus, ce fut une comparaison douloureuse. Raphaël me laissa reposer et ne se présenta que fort tard devant moi.

— Tout est prêt, me dit-il, le bateau part demain, votre place y est arrêtée. Dans quelques heures nous serons séparés pour jamais. Ne verrai-je pas un regret dans votre cœur, Odile? ne fût-ce que par pitié de l'isolement où je vais être.

— Que vous manquera-t-il? vous avez choisi cette vie du désert, elle est devenue comme votre nature, vous avez la guerre, la chasse, le pouvoir, les femmes, que vous faut-il de plus?

— Vous m'avez accoutumé à plus que tout cela, Odile, à votre esprit, à votre imagination. Je retrouvais près de vous la civilisation de ma vraie patrie; maintenant je redeviens sauvage; et puis, si vous ne m'aimez plus, je vous aime encore, moi!

— Allons donc! vous ne m'avez jamais aimée, Raphaël!

— Je vous ai aimée autant que j'étais susceptible de le faire, autant que tous les hommes ordinaires aiment une femme. Je ne pouvais davantage, et c'est ce qui m'a perdu. Vous devriez pourtant me savoir gré du sacrifice que j'accomplis en ce moment, et me garder au moins un souvenir.

— Si vous aviez toujours parlé ainsi, Raphaël, nous ne nous serions peut-être pas quittés; mais votre dureté, mais vos sarcasmes, lorsque vous m'avez imposé cette rivale! Vous avez tué mon amour, ce n'est pas ma faute.

— J'étais sous l'empire d'un caprice alors, et dans les caractères tels que le mien, où la passion n'est pas assez

puissante pour tout envahir, les caprices sont les maîtres, tant qu'ils règnent. Avec un peu de patience...

— Ce n'est sans doute pas votre faute non plus... je le crois... il faut se soumettre et dire avec vos mahométans : C'était écrit. Avant de nous séparer, je veux vous demander une grâce, Raphaël.

— Et laquelle, madame?

— Vous avez près de vous une jeune femme dont j'ai fait le malheur, la pauvre Haïdé ; reprenez-la, je vous en prie ; vous ne sauriez faire mieux, elle est à présent plus instruite et plus formée, elle vous aime toujours, vous lui avez de grandes obligations, rendez-lui sa place, je la lui cède.

— Haïdé est jalouse, Odile, elle hait Adda, et elle a les mêmes projets homicides que vous, au temps où vous m'aimiez.

— Rendez-lui sa place, vous dis-je, une fois qu'elle l'aura reprise, accoutumée aux mœurs de l'Orient, elle acceptera sa rivale.

— En partant, j'ai dû la laisser prisonnière, j'aurais craint un malheur si elle eût été libre.

Je me rappelai les dernières paroles d'Haïdé, et je les compris.

— Vous avez bien fait, ajoutai-je; à votre retour déclarez-lui qu'elle redevient votre épouse, et vous n'aurez plus rien à redouter. Elle vous parlera de moi, car elle s'était singulièrement attachée à celle qui l'avait fait chasser.

— Je vous obéirai, Odile; c'est vrai, elle me parlera de vous.

Nous gardâmes le silence longtemps, après cette conversation ; moi, les yeux fixés sur la mer, et lui tout à

ses regrets. En nous séparant le soir, il me prit dans ses bras, malgré ma résistance, et me couvrit de baisers.

— C'est pour la dernière fois, laissez-moi, je vous en conjure, répétait-il, les larmes aux yeux.

Lui, ce cheik superbe, pleurer! Ainsi vous êtes tous! vous ne sentez le prix de ce qui vous appartient que lorsqu'on vous l'enlève.

Je laissai mes fenêtres ouvertes jusqu'au matin. Des coussins sur lesquels j'étais couchée, je découvrais la vaste étendue de la mer, qui seule me séparait de la France. Je comptai toutes les heures, et quand Raphaël entra dans ma chambre, j'étais habillée.

— Voici le moment, dit-il, partons.

Il était pâle comme un spectre, là seulement je fus émue.

— Raphaël, dis-je en lui tendant la main, mon cœur est mort, vous l'avez tué. Je ne puis donc vous promettre de vous aimer encore, même comme une sœur, mais je désire vivement que vous soyez heureux, laissez-moi emporter pour dernier souvenir la certitude que vous le deviendrez encore.

Il n'eut pas la force de me répondre, il m'embrassa.

— J'irai seule au port, cela vaut mieux pour tous. Ne prolongeons pas ces instants pénibles. Adieu, adieu, que le ciel vous garde!

Et je m'échappai sans vouloir l'entendre. Sa présence me faisait mal.

Hélas! ainsi se terminent toutes les liaisons sans harmonie; il n'en reste dans le cœur que des regrets et dans la vie qu'une sorte de honte. Pour que la passion dure, il faut être fier de ce qu'on aime.

XI

Vous êtes étonné, n'est-il pas vrai, Raoul, que mes derniers adieux à Raphaël aient été empreints d'une froideur aussi complète. J'en suis étonnée moi-même lorsque j'y pense; mais, voyez-vous, rien d'aussi mort que l'amour lorsqu'il ne règne plus dans le cœur. L'amitié blessée garde sa blessure et peut se guérir. L'amour éteint, ce sont des cendres froides; elles restent là pour attester qu'un feu ardent a brûlé à cette place; cependant vous avez beau les remuer, beau y chercher encore une étincelle, vous ne trouvez que cette froideur glaciale impossible à réchauffer.

J'en étais là avec cet homme, il ne me laissait qu'un souvenir pénible. J'étais embarquée enfin, cette pensée chassait toutes les autres. Je me représentais le bien-être dont j'allais jouir, la joie de retrouver ma langue, mes habitudes, de vivre à la fois par l'intelligence et par le *confort*. Je m'étais machinalement assise sur le pont, ensevelie dans ces espérances, lorsqu'en levant les yeux, j'aperçus un homme debout devant moi, qui m'examinait avec attention. Je reconnus Albert de Tonnay.

J'allais jeter un cri, la prudence me retint, et je m'étudiai au contraire à donner à mes traits la plus complète immobilité. Il me regardait toujours, enfin il s'assit auprès de moi.

— Êtes-vous Française, madame? me demanda-t-il.

— Non, monsieur, je suis allemande.

J'avais pris en effet l'accent allemand, chose qui m'était très-facile et à laquelle je m'exerçais souvent dans mon enfance, pour me moquer des Alsaciens. Il parut surpris.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes à Alger?

— Six mois seulement, monsieur.

— Et vous retournez dans votre pays?

— Oui, auprès de ma mère; je laisse mon mari en Afrique; j'y reviendrai l'année prochaine, quand ma santé sera rétablie.

Il y eut un instant de silence. Tout à coup il reprit en allemand très-pur.

— Vous avez en effet l'air d'avoir été fort malade.

Je compris la ruse, il n'y avait pas moyen de contrefaire mon organe, et de garder l'accent que j'avais pris dans ma langue naturelle. Heureusement, un subterfuge m'arriva à l'imagination. Je répondis dans le dialecte des bords du Rhin, espèce de patois aussi.

— De quelle contrée de l'Allemagne êtes-vous donc, madame?

— Des bords du Rhin, monsieur.

— Et que fait monsieur votre mari?

— Il est horloger, monsieur.

La conversation en resta là pour cette fois. Je m'étudiai à le fuir, mais je vis à merveille qu'il conservait ses soupçons et qu'il cherchait une occasion de s'éclairer. Il me suivait de l'œil, écoutait mes moindres paroles, épiait tous mes mouvements. Cette rencontre me gâta mon bonheur, et me força de jouer une comédie perpétuelle, très-gênante et très-dangereuse.

Nous eûmes un gros temps, une espèce de tempête.

Avec ma hardiesse ordinaire, j'avais un grand désir de rester sur le pont et de suivre tous les détails de cette scène. Je rencontrai l'œil d'Albert fixé sur moi. La présence d'esprit ne m'abandonna pas.

— J'ai bien peur, monsieur, demandai-je à un des officiers du navire. Y a-t-il du danger?

— Vous avez peur, madame? reprit le vicomte.

— Oui, monsieur, voyez comme je tremble.

Je tremblais en effet de colère, car cette inquisition me révoltait.

— Vous êtes peu courageuse, madame.

— Je ne suis pas un marin, monsieur.

Et je descendis dans la cabine. Cet homme était décidément mon mauvais génie; devait-il donc me poursuivre jusqu'à ce que j'eusse trouvé le repos?

Le dernier jour de notre traversée, j'avais mis tant de prudence, j'avais surveillé mes mouvements avec tant de soin qu'il ne savait certainement à quoi s'en tenir. Il faisait un temps admirable, je me condamnai à ne plus rester sur le pont, ce qui était une grande privation pour moi. J'étais seule en bas, je me décidai à ouvrir mon portefeuille, afin d'y chercher quelques lettres qui m'avaient été remises par Raphaël pour Marseille et d'en voir les adresses. En ce moment Albert entra.

— Lisez-vous bien le français, madame, et puis-je vous être utile à quelque chose?

— Je vous remercie, monsieur, répliquai-je sèchement, je n'ai besoin de rien.

— Vous venez de prendre là, madame, un air de grande dame qui n'est guère propre à la femme d'un horloger.

— Nullement, monsieur; je ne suis pas accoutumée

à une obsession semblable, et je ne sais pas jusqu'à quel point elle est polie.

— Vous devez cependant la trouver toute simple, une aussi jolie femme...

Je me levai en évitant de le regarder, mon regard m'aurait trahie ; j'étais trop furieuse, trop indignée, pour qu'il n'en montrât pas quelque chose. Je remontai sur le pont. Un quart d'heure après il vint me rejoindre une lettre à la main.

— Je suis heureux de vous remettre ceci, madame, vous avez laissé tomber ce papier à l'adresse de MM. Galibert et compagnie, négociants à Marseille. L'écriture m'en est parfaitement connue, c'est celle d'un cheik arabe, de mes amis.

Son sourire avait quelque chose d'infernal, en parlant ainsi il creusait jusqu'au fond de mon âme. Je fis bonne contenance pourtant.

— Cela est possible, répliquai-je, c'est mon mari qui me l'a donné, je n'en avais pas même regardé l'adresse, je vous remercie, monsieur.

Je pris la lettre et la replaçai dans mon portefeuille avec une indifférence si bien jouée que je fus satisfaite moi-même de mon succès.

Nous approchions de Marseille, bientôt nous débarquâmes. Albert m'offrit ses services, je les refusai poliment, me fis conduire à un hôtel, et, lorsque je fus installée dans ma chambre, je jouis enfin du bonheur de me retrouver dans mon pays, entourée de gens qui parlaient ma langue, avec toutes les aises de la vie, d'être en France et dans quelques jours à Paris. J'oubliai M. de Tonnay, j'oubliai même Raphaël ; je pleurai de joie, ces bonnes larmes qui viennent du cœur et qui sont si dou-

ces! les heures passèrent vite ainsi. Quand vint celle du dîner, la cuisine provençale me parut délicieuse, comparée à celle que je venais de quitter. Je savourai ces mets que je déteste, je les trouvais adorables. La nuit je dormis avec ravissement, et le lendemain, après avoir fait un peu de toilette, je sortis dans la ville, m'arrêtant à chaque pas, et heureuse au delà de tout d'entendre les petits enfants parler français, je les aurais embrassés.

Je portai moi-même toutes mes lettres; en entrant chez MM. Galibert et compagnie, quelle ne fut pas ma surprise de me trouver en face de don Rodolfo! Il était associé à cette maison. Il ne me reconnut d'abord pas du tout, j'en fus charmée. Je me rappelais son histoire et ses prophéties sur les désillusionnements qui m'attendaient à Alger. Au moment où j'ouvrais la porte, la lumière donna en plein sur mon visage.

— Mon Dieu! madame, pardonnez-moi de ne pas vous avoir regardée plus tôt. Vous avez donc été malade?

— Oui, monsieur, j'ai failli mourir, je suis déjà bien mieux depuis quelques jours.

— Vous êtes cruellement changée, pauvre femme! reprit-il avec l'accent de la pitié. Je cherche en vain vos traits et votre belle fraîcheur. J'ai donc eu raison pour vous aussi?

— J'ai été malade, monsieur, interrompis-je brusquement, cela ne suffit pas pour vous donner raison.

Je le saluai et je partis tout émue. Maintenant que j'étais en France, ce besoin irrésistible d'y revenir ne me tourmentait plus. Je comprenais mieux encore ma faute et ses conséquences; j'en rougissais devant moi et devant les autres, et l'avenir commençait à m'inquiéter vivement. Je résolus donc de quitter Marseille au plus vite,

afin de connaître plus tôt le sort qui m'était destiné.

Je retins ma place au courrier. Mon abnégation ne pouvait encore aller jusqu'à la diligence. Au moment fixé je me présentai avec mon bulletin. J'avais pour compagnon de voyage un jeune homme de vingt et un ans, d'une belle taille et d'un charmant visage; sa mise soignée et de bon goût me prévint en sa faveur; il me rendit tout de suite ces mille petits soins qui indiquent un homme bien élevé, soins trop rares aujourd'hui parmi les gens de son âge. J'étais bien triste, pourtant ce voisinage m'égaya. Mon œil se reposait avec plaisir sur une noble créature pleine d'avenir et d'espérance; je souriais à ses saillies, à son enthousiasme, moi qui ne pouvais plus avoir ni l'un ni l'autre.

Ce jeune homme, Raoul, c'était vous. Notre tête-à-tête de trois jours dans la voiture nous rapprocha davantage l'un de l'autre que six mois de connaissance. Nous arrivâmes à Paris, vous étiez amoureux de moi, cela devait être; vous l'étiez sérieusement, ceci est plus étrange, et j'en fus à la fois touchée et malheureuse. Vous vous rappelez quelle impression produisit sur moi la vue de la grande ville, comment je me trouvai presque mal en franchissant la barrière? vous n'en compreniez pas le motif alors; nous en sommes arrivés l'un vis-à-vis de l'autre à ce point que c'était pour moi un devoir que de vous l'apprendre.

Nous nous séparâmes avec la promesse de nous revoir; vous vous rendiez chez vous, moi dans un hôtel garni, et malgré les sinistres images que m'apportait ma position, je voulus chasser mes chagrins, vivre quelques jours insoucieuse et libre avant de me rejeter dans les incertitudes de ma destinée. Nous parcourûmes ensemble

les théâtres, les promenades, j'étais avide de tout revoir, je ne me rassasiais pas. Si j'eus un tort envers vous, ce fut pendant cette semaine d'étourdissement. Quelquefois me laissant aller au naturel qui se réveillait en moi, je redevins la femme coquette que j'avais été, je me montrais sensible à votre hommage, je vous laissais entrevoir un avenir d'amour. Hélas! quelle triste ironie! autant vaudrait mettre des fleurs à un cadavre, que de parler d'amour avec un cœur éteint.

Il me fallut enfin songer à retrouver une position. Je n'avais d'autre moyen que de m'adresser à Wilfrid; lui seul pouvait me guider, lui seul pouvait me rendre ce que j'avais si follement jeté au vent. Néanmoins je redoutais pour lui l'effet que produirait cette résurrection. Je pris donc le parti de mettre ma lettre sous le couvert de notre bon curé à Blumemberg, et de le charger d'amortir le coup porté à mon cousin.

J'écrivis dix lettres, je les brûlai toutes. Je pris alors la résolution d'aller moi-même près de mon pauvre Wilfrid, de lui parler, de me jeter dans ses bras et d'obtenir à tout prix son pardon. Je partis, malgré vos instances, en vous laissant mon adresse, car je voulais avoir de vos nouvelles. Vous m'avez bien souvent écrit, et cette correspondance fut un grand charme dans ma vie.

Je descendis à Colmar. Depuis le matin nous cotoyions les Vosges, mes bien-aimées; j'avais pleuré à leur aspect bien plus que devant les magnificences de Paris. Dès le lever du soleil, je pris une voiture, je m'enveloppai d'un grand châle, je mis sur mon visage un voile très-épais, et je me fis conduire à Blumemberg. Je reconnaissais chaque pierre, chaque buisson; je remerciais Dieu de les revoir encore, je dévorais l'espace qui

me séparait du château de mes pères; enfin nous aperçûmes cette *montagne des Fleurs* couverte de pâquerettes, de boutons d'or, de ces mille étoiles de toutes les couleurs dont le créateur émaille les prairies. Le manoir s'élevait au sommet, le village au-dessous, rien n'était changé, la scène était aussi riante, aussi enchanteresse qu'autrefois. Ces lieux semblaient parés en honneur de mon retour, moi, l'héritière de leurs maîtres. Les vieilles tours étincelaient au soleil sur les cimes voisines, les oiseaux chantaient, les roses embaumaient l'air, la cloche de la chapelle sonnait joyeusement. Mon cœur était si plein qu'il faillit se rompre.

Je me rendis chez le curé, et mon arrivée fit sensation dans le pays, comme vous l'imaginez facilement. Je parlais à peine, je cachais mes traits, ce mystère éveilla toutes les curiosités.

— M. le curé va dire la messe au château, me répondit la vieille servante, à qui je m'adressai.

— Ce n'est pourtant pas aujourd'hui dimanche.

— Non, mais c'est l'anniversaire de la naissance de feu madame la marquise, que nous avons perdue, et M. le baron ordonne qu'on dise une messe chaque année comme si elle était vivante.

Ces simples paroles me touchèrent jusqu'au fond du cœur. Ces mots : *que nous avons perdue*, ce soin touchant de prier pour moi dans cet anniversaire, auquel je n'avais pas songé moi-même, montraient une affection si vraie et si persistante que je perdis toutes craintes.

— Ne peut-on assister à cette messe? demandai-je un peu remise de mon trouble.

— Je vous y conduirai moi même si vous le désirez, madame, car j'allais m'y rendre.

Elle mit sa *cape*, prit son livre de prières, et marcha devant moi. Je la suivis dans cette route que je connaissais aussi bien qu'elle, l'âme pleine d'émotions tout à la fois douces et pénibles. Mais combien toutes cédèrent devant l'impression que me produisit cette chapelle où dormaient mes aïeux, où dormaient mon père et ma mère ! Je me jetai à genoux et j'eus grand'peine à retenir mes sanglots.

L'office commença, j'aperçus Wilfrid, Adrienne et leurs jeunes enfants ! Wilfrid bien changé, les tempes dégarnies de cheveux, le visage austère et la physionomie aussi morne que son regard. Tous prièrent agenouillés, sans distraction. Les paysans les imitèrent, et le bon curé lui-même avait dans son recueillement quelque chose de plus solennel qu'à l'ordinaire. On chanta les psaumes des morts. La petite fille d'Adrienne, vêtue de blanc, avec des rubans noirs, quêta pendant ces hymnes. Elle me présenta la bourse comme aux autres, inconsidérément j'y jetai deux louis. L'enfant, après avoir fini le tour de l'église, retourna vers ses parents et me montra en leur parlant bas; tous les deux me remarquèrent alors pour la première fois. J'étais si bien enveloppée qu'il devenait impossible de me reconnaître, néanmoins je frissonnai.

L'office terminé, chacun se dispersa. Le curé rentra dans la sacristie. Sa servante me dit à l'oreille que si je voulais lui parler, l'instant était favorable, avant qu'il n'allât déjeuner au château.

— J'ai un long entretien à avoir avec M. le curé, je préfère attendre.

— Je vais le prévenir, il arrangera ensuite tout pour le mieux.

Je restai agenouillée. Cet instant solennel allait déci-

der du reste de ma vie, je priais avec ferveur. La servante revint.

— Si madame veut passer dans le salon au château, M. le curé ira l'y rejoindre après avoir pris quelque chose, cela évitera à madame la peine de retourner au presbytère.

— Je ne voudrais pas gêner les maîtres de la maison...

— Ils ne quittent pas leur chambre aujourd'hui, c'est un jour de deuil, madame ne les gênera pas.

Je brûlais du désir d'accepter, je ne répondis plus rien, je suivis ma conductrice. Nous traversâmes tout le rez-de-chaussée que je connaissais si bien. On m'introduisit au salon, et heureusement on m'y laissa seule. De quelle douce joie je fus enivrée ! Ce salon, il était tel que je l'avais laissé. Mes ouvrages commencés, mes tableaux, mes albums, tout occupait la même place, c'était moi tout entière. La niche d'Alcibiade, vers laquelle je jetai un coup d'œil de regret, bien convaincue que la pauvre bête n'était plus de ce monde, s'ouvrit tout à coup. J'en vis sortir un chien pelé, boiteux, se soutenant à peine, avec toutes les infirmités de la vieillesse canine, il s'approcha de moi en essayant d'aboyer, mais lorsqu'il fut tout à fait près, il tomba dans des espèces de convulsions, se roula à mes pieds qu'il léchait : c'était Alcibiade et il me reconnaissait !... Le chien d'Ulysse a laissé de dignes successeurs.

La seule addition faite au mobilier était un grand portrait de moi, apporté de Paris après *ma mort*, sans doute, et tenant la place d'honneur. Que j'avais changé depuis le moment où, belle et brillante, le pinceau de Champmartin m'avait si fidèlement reproduite ! Je n'étais plus belle, peut-être parce que je n'étais plus heureuse.

La porte s'ouvrit et le curé entra. Il me salua avec sa bienveillance habituelle, et me présenta un fauteuil. Je ne trouvais pas la force de commencer l'entretien.

— Vous avez désiré me parler, madame, me voici à vos ordres, dit le bon prêtre.

— M. le curé... M. le curé...

— Remettez-vous, madame, je suis un ministre de l'Évangile, vous devez avoir confiance en moi.

Je tombai à genoux.

— M. le curé, y a-t-il un pardon pour une misérable qui a quitté son mari, qui a plongé sa famille dans la douleur, qui a trahi tous ses devoirs?

— Dieu a un pardon pour toutes les fautes, madame.

— Dieu! peut-être, mais les hommes?

— Les hommes justes aussi, croyez-moi.

— Oh! je n'ose m'expliquer davantage... Quand vous saurez mon nom, que direz-vous?

— Je ne vous le demande pas, il n'est pas besoin que je le sache.

— Mon nom est toute mon histoire, mon père.

— J'attends et je suis prêt à absoudre.

J'arrachai mon voile, mon chapeau, et je restai la tête découverte, les mains jointes, et agenouillée devant le saint prêtre. Il se leva et poussa un cri.

— Qui êtes-vous? Qui est cela? Est-ce un spectre, est-elle? mon Dieu!

— C'est moi, mon père, c'est moi!... J'attends l'absolution que vous m'avez promise.

Il imposa ses mains sur ma tête et leva les yeux au ciel.

— Quelle joie amère vous allez apporter dans cette maison, madame!

— C'est vous que j'ai voulu voir, c'est vous qui devez les instruire, mon père.

— Racontez-moi donc tout, et j'irai ensuite les préparer à cette entrevue.

Je commençai le récit de ma vie tel que je viens de vous le faire, sans rien cacher, sans dissimuler la moindre chose, mon auditeur ne m'interrompit pas une seule fois. Lorsque j'eus terminé, il m'adressa des paroles d'encouragement et d'espérance, telles que le Christ en adressa à la femme adultère. Lorsque nous fûmes un peu remis tous les deux, il se leva.

— Je vais trouver M. de Blumemberg, il instruira lui-même madame la baronne; heureusement il est pieux et il est fort, il soutiendra cette épreuve.

J'attendis environ un quart d'heure qui me parut un siècle, et enfin je me trouvai dans les bras de Wilfrid. Je ne vous rendrai pas cette entrevue, je n'y essayerai point même, vous la comprendrez facilement; il n'y eut dans le cœur de Wilfrid que de la joie et de l'indulgence, ainsi que je l'avais prévu. Il n'eut pas un regret pour la fortune qu'il fallait me rendre, pas un reproche pour ma folie, il m'embrassa comme un frère.

— Odile, reprenez possession de votre maison, nous y resterons avec vous, si vous le voulez, nous retournerons dans la nôtre, si cela vous convient. Tout est ici tel que vous l'avez laissé, vous serez la maîtresse à présent comme autrefois.

Il courut chercher Adrienne, et le soir de ce jour heureux, je m'assis au foyer de mes pères, entourée de ma famille et retrouvant presque tout ce que j'avais perdu. Dès le lendemain les formalités nécessaires à ma résurrection furent remplies. Les autorités se contentèrent des

raisons qui leur furent données, et mon identité n'étant pas niable, je redevins la châtelaine de Blumemberg, la marquise de Montagre pour toute la contrée. Les journaux racontèrent ce fait étrange à leur manière, je fus un mois durant l'héroïne des *faits divers*, puis on n'en parla plus, on s'occupa d'une autre histoire.

Six semaines après mon arrivée chez moi, je reçus une lettre d'Albert de Tonnay qui se vantait de m'avoir reconnue en Algérie, qui demandait ma main pour prix de son silence, et qui me menaçait de publier partout mon aventure si je le refusais. Je le refusai. Les propos d'un tel homme trouvent peu de croyants; d'ailleurs je renonçais pour toujours à l'amour et au mariage. Mon seul besoin est le repos. Je redoute toute émotion, toute exaltation surtout. Je vis à Blumemberg avec mon cousin et sa famille, je suis devenue plus positive que le dernier paysan du village. Je joue au trictrac, j'ai une bonne table, je me promène en voiture, je me donne toutes mes aises, je fais du bien à condition qu'on ne me remerciera pas. Voilà ce que je suis à présent, Raoul. Et c'est à une telle femme que vous avez offert votre nom et votre main! Vous ne pensez donc pas au supplice de vouer son amour à un marbre, vous ignorez donc ce que c'est que d'aimer seul, que de n'être jamais compris, de voir éteindre les élans de sa jeune âme par un regard froid, de se sentir le cœur serré par une main glacée? Oh! mon enfant, gardez tous ces trésors. Il y a encore au monde d'innocentes créatures dignes de cette flamme. Moi, je ne puis plus sentir, j'ai épuisé en une fois tout ce que j'avais de passion, je suis désabusée, bien plus! je suis sceptique. Oubliez-moi, ne me revoyez plus que lorsque vous serez guéri. Alors venez chez moi, vous y trouverez une ex-

cellente vie de château, et, je vous le répète, toutes vos aises. J'en ai été longtemps privée et je ne m'en rassasie pas. Je ne sais ce qu'est devenu Raphaël, je ne m'en suis pas informée, je ne m'en informerai point, cela me donnerait de la peine. Ma folie d'autrefois me fait pitié, c'est tout ce qui m'en reste.

Je commence à comprendre la piété; mais je fuis la dévotion, elle tient de trop près aux idées exaltées; je veux aimer Dieu raisonnablement. Je me fais une religion sage et raisonnée, sans poésie, avec des croyances primitives. Je remplis strictement mes devoirs, et mon curé dit que je suis une excellente paroissienne. Si jamais je me remariais, j'épouserais un marguillier de fabrique, gourmand et matériel; mais soyez tranquille, je n'en ai pas envie.

Je vous envoie cette longue histoire, j'espère qu'elle vous guérira complétement, et que vous ne songerez plus à ce que vous appelez votre malheur. Je désire vivement vous voir bientôt, cela me prouvera que vous m'avez comprise et que vous aspirez seulement à devenir mon ami. Je vieillirai ainsi, sans émotions, sans regrets, sans ambition, sans souffrances, il ne me reste dans le cœur que la place de l'espérance et elle est toute pour le ciel.

FIN

TABLE

	Pages
PREMIÈRE PARTIE.	1
DEUXIÈME PARTIE.	149

Paris. — Imprimerie A. WITTERSHEIM, 8, rue Montmorency.

JAN 11 1938